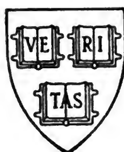
image
not
available


VE
RI
TAS

BIOGRAPHIE

NORMANDE.

ROUEN, IMPRIMERIE DE GIROUX ET RENAUX,

RUE DE L'HÔPITAL, 25.

BIOGRAPHIE

NORMANDE

RECUEIL DE NOTICES BIOGRAPHIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES SUR LES PERSONNAGES CÉLÈBRES NÉS EN NORMANDIE ET SUR CEUX QUI SE SONT SEULEMENT DISTINGUÉS PAR LEURS ACTIONS OU PAR LEURS ÉCRITS;

PAR

THÉODORE LEBRETON,

Employé à la Bibliothèque publique de Rouen,
Membre correspondant de la Société libre d'Émulation du Commerce et de l'Industrie du département de la Seine-Inférieure,
et de l'Académie impériale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen.

DEUXIÈME VOLUME.



ROUEN,

A. LE BRUMENT, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE,

Quai Napoléon, 55.

1858


HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

DICTIONNAIRE

BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

NORMAND.

ECHARD (Jacques), né à Rouen, le 22 septembre 1644, entra, en 1660, dans l'ordre des Dominicains de Paris, où il fut justement considéré pour des ouvrages écrits en latin, dans lesquels se fait remarquer le fruit d'un immense travail et d'une vaste érudition. L'œuvre principale de ce savant religieux est une Biographie des écrivains de l'ordre des Frères Prêcheurs, dont voici le titre: *Scriptores ordinis Prædicatorum recensiti*, 1719, 1721, 2 vol in-f°. On trouve à la suite de cet ouvrage, qui avait été commencé par le P. Quétif: *Sacrum Gynæceum Dominicanum seu sorores ordinis prædicatorum quæ scriptis claruerunt.*

Prosper Marchand dit que cette bibliothèque biographique est excellente, dans son genre, et pleine de recherches curieuses et intéressantes. Lenglet-Dufresnoy en fait également l'éloge.

On a encore du P. Echard: *Thomæ Summa suo autori vindicata, sive de V. F. Vencentii Bellovacencis scriptis dissertatio in quâ quid de Speculo Morali sentiendum aperitur*, 1708, in-8°.

Ce savant Dominicain termina sa carrière le 15 mars 1724.

(V. le *Dictionnaire de Moréri*, la *Biographie universelle*, etc.)

ECHARD ou ESCHARD (Charles), peintre de marines et de paysages, naquit à Rouen, ou à Caen, en 1748. Il reçut les premières notions de son art à l'école de dessin et de peinture dirigée à Rouen par J. B. Descamps, et fut passer quelques années en Hollande, où il étudia les chefs-d'œuvre des maîtres de ce pays. De retour en France, Echard se fit connaître en exposant au Louvre, en 1791, *Une Vue de Marseille ; Une Joute et une Fête sur l'eau* ; *Une Vue du port de Harlem.* En 1798, il exposait encore: *Une Vue du Mont-Blanc* et *Une Vue de Hollande aux environs de Groningue ;* un autre tableau du même genre, *Vue d'un Canal se prolongeant autour d'une ville de Hollande*, fut donné par son auteur au musée de Rouen, où il se trouve encore aujourd'hui.

Echard, qui, suivant quelques appréciateurs, avait un pinceau correct, spirituel dans la touche et agréable dans le coloris, a aussi gravé à l'eau forte un certain nombre de sujets très-recherchés des amateurs. Ces gravures représentent, pour la plupart, des *Bergers*, des *Gueux*, des *Grippesous* et des *Pêcheurs.* Echard était agrégé à l'Académie de peinture; il mourut à Paris, vers le commencement de ce siècle.

(V. les *Mémoires biographiques*, par Guilbert (Supplément), et un article sur le musée de Rouen, par M. de Chennevières, dans la *Revue de Rouen*, août 1848.)

ECHEVIN (Jean-Baptiste-André L'), né, le 4 juillet 1732, à Auberville-sur-Yères, près de Dieppe, appartenait à une famille où, depuis deux siècles, le goût de l'art chirurgical était héréditaire. Destiné à

suivre la même carrière, le jeune L'Echevin fut, à la suite de brillantes études, envoyé, en qualité d'élève, à l'Hôtel-Dieu de Rouen, où il se fit bientôt remarquer du professeur, le célèbre chirurgien Le Cat.

La place de gagnant-maîtrise à l'Hôpital-Général étant devenue vacante, L'Echevin, qui n'était âgé que de vingt-quatre ans, se présenta au concours, réunit tous les suffrages et obtint cette place, moyennant une dispense d'âge qui lui fut accordée. Cet habile chirurgien devint, en 1764, membre de l'Académie de Rouen, reçut, plus tard, du gouvernement, en récompense du zèle qu'il mettait à soigner les malheureux, une gratification de six cents livres et le titre de lieutenant du premier chirurgien du Roi. On a de lui deux ouvrages imprimés, l'un sur la structure et les maladies de l'oreille, ouvrage couronné par l'Académie royale de chirurgie; l'autre, sur la manière d'ouvrir et de traiter les abcès, mentionné honorablement par la même Académie. L'Echevin mourut à Rouen, en 1788, et fut inhumé dans le cimetière de l'Hôpital-Général.

(V. une Notice biographique, par Maillet Du Boullay, *Précis de l'Académie de Rouen,* t. 5.)

ECLUSE-DES-LOGES (Pierre-Mathurin de L') naquit à Falaise, en 1716. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut reçu docteur en Sorbonne, et nommé curé de Saint-Nicolas-des-Champs de Paris. S'étant d'abord distingué comme prédicateur, il se fit connaître ensuite comme écrivain, et remporta, en 1741, un prix d'éloquence à l'Académie française, pour un discours sur cette maxime : *Il n'y a point de hasard pour un chrétien.* En 1744, il prononça, devant la même compagnie, le *Panégyrique de saint Louis*, et donna, l'année suivante, une édition des *Mémoires de Sully*, 3 vol. in-4°, Londres (Paris).

Cette édition, dans laquelle l'abbé de L'Ecluse a ra-

jeuni le style de l'auteur et mis plus d'ordre dans les récits, a été souvent réimprimée en différents formats, et est encore très-estimée.

De L'Ecluse-des-Loges mourut à Paris, vers 1783.

(V. la *Biographie universelle* et la *France littéraire* de J. M. Quérard.)

ELIE (Jean), né à Rouen, en 1647, se consacra à la vie monastique dans l'ordre des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Il fit profession, le 11 juillet 1666, dans l'abbaye de Jumiéges, où il fut bientôt remarqué pour son savoir et sa piété. Elu, plus tard, prieur de l'abbaye de Conches, il ne cessa de montrer un zèle ardent pour le maintien de l'observance des règles de son ordre.

Le P. Elie a écrit, en 1689, une *Histoire de l'abbaye de Saint-Crespin-le-Grand*, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, resté inédit et très-estimé, dit-on, fut longtemps conservé dans la bibliothèque de Saint-Crespin et passa ensuite dans celle de Saint-Germain-des-Prés.

Ce savant Bénédictin termina sa carrière le 29 janvier 1714.

(V. l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, la *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît*, t. 1, et la *Bibliothèque du P. Le Long*.)

ELIE DE BEAUMONT (Jean-Baptiste-Jacques), né à Carentan, en octobre 1732, se livra à l'étude du droit. S'étant livré exclusivement à la carrière du barreau, il se fit une brillante réputation par les mémoires justificatifs qu'il publia dans plusieurs causes, dont il avait été chargé et dont la plus célèbre était celle de l'infortunée famille des Calas, qui fut reconnue et déclarée innocente, en 1765.

« Cet habile avocat, dit un biographe, possédait « un zèle ardent, actif, infatigable, qui croissait avec

« les difficultés et que rien ne pouvait décourager ; il « joignait encore à ces qualités beaucoup d'imagina- « tion, de chaleur d'esprit, et l'art de tirer d'une « cause tous les moyens qu'elle pouvait fournir. »

On a de ce célèbre jurisconsulte un ouvrage intitulé : *Jurisprudence des Rentes.* Ses autres écrits se composent de mémoires justificatifs, parmi lesquels on distingue, outre celui de la famille Calas, ceux qu'il fit en faveur du sieur Grudon contre Ramponneau (1760), du sieur Cazeaux, de la famille Sirven (1767) et de Claudine Rouge (1770). Un choix des mémoires et des plaidoyers du même avocat a été publié, avec une Notice biographique, par M. Dupin jeune, Paris, 1824, in-8°.

Elie de Beaumont, dont le cœur était excellent et les mœurs patriarcales, avait institué, en 1777, dans sa terre de Canon, en Normandie, une fête champêtre annuelle, connue sous le nom de la *Fête des bonnes gens.* Il était docteur honoraire de l'Université d'Oxford, membre de la Société royale de Londres, de l'Académie de Berlin, de celle de Rouen et de plusieurs autres Sociétés savantes françaises et étrangères.

Il mourut à Paris, le 10 janvier 1786.

(V. la *Biographie universelle* et la *France littéraire* de J. M. Quérard.)

ELIE DE BEAUMONT (Anne-Louise, Morin-Dumesnil), épouse du précédent, naquit à Caen, en 1729. Joignant aux qualités du cœur et de l'esprit un talent littéraire distingué, cette dame a composé et publié, sous le voile de l'anonyme, un roman intitulé : *Lettres du marquis de Roselle*, 1764, 2 vol. in-12. Ce roman, souvent réimprimé, et qu'on lit encore avec intérêt, est écrit correctement et contient d'excellents préceptes de morale.

Mme Elie de Beaumont a aussi composé entièrement la troisième partie des *Anecdotes de la cour et du*

règne d'Edouard II, *roi d'Angleterre*, ouvrage commencé par Mme de Tencin, à qui la mort n'avait point permis de le terminer.

La digne et spirituelle épouse d'Elie de Beaumont mourut le 12 janvier 1783.

(V. la *Biographie universelle*, etc.)

ELIE DE LA POTERIE (Jean-Antoine), frère d'Elie de Beaumont, naquit à Carentan, vers 1733. S'étant livré, de bonne heure, avec beaucoup de zèle, à l'étude des sciences naturelles, il embrassa la profession de médecin, devint docteur-régent de la Faculté de médecine, et premier médecin de la marine à Brest. On a de lui un grand nombre de mémoires, de dissertations et de rapports sur la médecine, la chimie et le service des hôpitaux, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Examen de la doctrine d'Hippocrate sur la nature des êtres animés*, *sur les principes du mouvement et de la vie*, *sur les périodes de la vie humaine*, *pour servir à l'histoire du magnétisme animal*, Brest, 1784, in-8° ; *Recherches sur l'état de la médecine dans le département de la marine*, Brest, 1791, in-4° ; *Recherches sur l'état de la pharmacie considérée dans ses rapports avec la médecine*, etc. Brest, 1791, in-4°.

La majeure partie des autres ouvrages d'Elie de la Poterie se trouvent dans les *Mémoires de la Faculté de Médecine* et dans ceux de la *Société royale de médecine*, dont il était membre.

Ce savant médecin termina sa carrière à Brest, le 23 mai 1794.

(V. la *Biographie universelle* et la *France littéraire* de J. M. Quérard.)

ELIS DE BONS (Charles), né à Falaise, dans la seconde moitié du seizième siècle, n'est connu que par un recueil de poésies qu'il publia à Rouen, chez

Cailloué, en 1628. Ce recueil, intitulé : *Œuvres diverses du sieur Elis, de la ville de Falaise*, contient des odes, des strophes, des sonnets dédiés à divers personnages, et même au Roi, auquel le poète adresse des louanges à l'occasion de la prise de La Rochelle et de la défaite des Anglais dans l'île de Ré. Plusieurs des odes d'Elis de Bons, dont les œuvres se ressentent des défauts et du mauvais goût de son temps, ne manquent point d'une certaine harmonie.

Ce poète, complètement ignoré aujourd'hui, termina sa carrière en 1635.

Son frère, François Elis d'Aurigny, né également à Falaise, cultiva aussi la poésie, ce qui n'a pu sauver son nom de l'oubli.

(V. la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet, t. 15 et 16, et la *Statistique de l'arrondissement de Falaise*, par M. F. Galeron.)

ELOUIS (Jean-Pierre-Henri), né à Caen, en janvier 1755, fit connaître, fort jeune, son goût pour la peinture, art que son père cultivait en amateur distingué. Entré dans l'atelier de Restout, il devint l'un des bons élèves de ce maître, et passa bientôt en Angleterre, commençant, par ce pays, cette suite de longs voyages qui devaient faire de sa vie une des plus aventureuses carrières d'artiste. Après avoir visité la Hollande et l'Allemagne, il vint se marier à Calais, puis s'embarqua pour l'Amérique, explora les États-Unis, et séjourna quelques années à Philadelphie, où il peignit en miniature, genre qu'il affectionnait particulièrement, les portraits de plusieurs personnages illustres de la révolution américaine, entre autres celui du célèbre Washington.

Elouis, qui avait aussi accompagné M. de Humboldt dans ses voyages scientifiques, fut pris par les Anglais, lorsqu'il faisait voile vers la Nouvelle-Orléans, et envoyé aux Antilles comme prisonnier. Il

s'arrêta plusieurs mois dans l'île de la Providence, où il visita souvent le duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, qui se trouvait alors réfugié dans cette île.

De retour en France, en 1807, Elouis continua à s'occuper de son art, abandonnant toutefois la miniature pour la peinture à l'huile. En 1811, il obtint, au concours, la place de conservateur du musée de Caen, et fut très-recherché comme peintre de portraits; il s'est distingué par la pureté du dessin et par une couleur agréable. Les portraits les plus remarquables de cet artiste sont ceux du général d'Aumont, de MM. Jamet, Le Menuet, de La Juganière, Bridet, Lair, de Touchet, l'abbé Hervieu et Ameline.

Il mourut en 1840.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1841, une Notice biographique, par M. G. Mancel.)

EMMA, fille de Richard II, duc de Normandie (ce qui lui fit donner le surnom d'*Emma-la-Normande*), naquit au commencement du onzième siècle. Elle épousa d'abord Ethelred, roi d'Angleterre, et fut la mère d'Edouad, dit *le Confesseur*, qui devait aussi porter la couronne. Emma prit, sous le règne de ce même fils, une large part aux affaires du gouvernement, ce qui fit concevoir au comte de Kent, personnage qui avait alors beaucoup d'autorité à la cour, une jalousie des plus violentes contre cette princesse, qu'il accusa de plusieurs crimes. Edouard, accueillant ces accusations avec une grande crédulité, dépouilla sa mère de tous ses biens. L'infortunée princesse dut, pour prouver son innocence, avoir recours au *Jugement de Dieu*, ainsi que cela se pratiquait alors, c'est-à-dire passer par l'épreuve du feu, ce qu'elle exécuta courageusement, disent les chroniqueurs, en marchant sur des fers ardents, ce qui la fit paraître pleinement justifiée. Emma devint, après la mort de son fils, l'épouse de

Canut, qui était alors roi de Danemark, et qui venait de monter sur le trône d'Angleterre, sous le nom de Canut Ier. Elle mourut vers 1050.

(V. And. Duchesne, *Historiæ Normannorum scriptores antiqui*, le *Dictionnaire de Moréri*, l'*Histoire d'Angleterre*, par Rapin Thoyras, et l'*Histoire impartiale d'Angleterre*, par Barow.)

EMME ou EMMENIE, née dans le onzième siècle, était fille de Raoul, comte de Bayeux, et avait pour frères Jean, évêque d'Avranches, depuis archevêque de Rouen, et Hugues, évêque de Bayeux. Elle fut la première abbesse du monastère de Saint-Amand de Rouen, fondé vers 1030.

Cette religieuse, qui possédait toutes les éminentes qualités qui convenaient au saint ministère auquel elle s'était vouée, avait étudié les lettres et cultivait la poésie, ce qui l'avait fait surnommer *la Pieuse Muse*.

(V. l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Amand*, par le P. Pommeraye, l'*Histoire littéraire de la France*, t. 7, et l'*Histoire du diocèse de Bayeux*, par Hermant.)

ENGERRAND, né en 1750, à Villedieu-les-Poëles, fut nommé, en 1792, député à la Convention nationale, par le département de la Manche. Professant des opinions très-modérées, il prit la parole en faveur des Girondins, lors de la Révolution du 31 mai, et défendit surtout avec beaucoup de courage son collègue Brissot, qui venait d'être déclaré traître à la patrie. Entré au Conseil des Cinq-Cents, Engerrand devint secrétaire de cette assemblée, s'occupa particulièrement de questions financières, et fit plusieurs rapports favorables aux familles des émigrés. Il fut également élu membre du Corps législatif, où il siégea jusqu'en 1803, époque à laquelle il s'éloigna des affaires publiques pour vivre dans une profonde retraite.

Cet honorable représentant mourut à Avranches, le 24 novembre 1843, dans sa quatre-vingt-treizième année.

On a de lui un petit livre sur la culture des arbres forestiers.

(V. la *Biographie nouvelle des Contemporains*, le *Moniteur* de 1792 à 1803, etc.)

ENGUÉHARD (André), né à Vire, dans la première moitié du dix-septième siècle, étudia la médecine à Paris, et se fit remarquer par le talent avec lequel il soutint ses thèses, en 1676 et 1677. La première avait pour objet : *An Melancholicis animi motus vehementiores?* la seconde : *An Causariorum dolores imminentes aëris mutationes prænuntiant?* L'auteur se prononce pour l'affirmative sur les deux questions. Reçu licencié, en 1678, Enguéhard soutint encore, à cette occasion, une thèse sur cette question: *An omnes à calore morbi intus geniti?*

Il acquit une grande réputation et fut, comme médecin, très-recherché dans Paris, et devint professeur royal à la Faculté de médecine, fonction dans laquelle il sut unir le savoir à l'éloquence.

Il mourut à Paris, le 1er février 1710.

(V. *Mémoire historique sur le Collége royal de France*, par l'abbé Goujet, t. 3.)

ENOUF (Jacques), né à Saint-Lô, au commencement du dix-septième siècle, professa quelques temps la rhétorique dans cette même ville, puis entra dans la congrégation des Eudistes. Il devint principal du collége de Lisieux et composa, en latin, plusieurs pièces de vers sur les événements de son temps.

On cite, comme une des plus remarquables, parmi ces pièces, celle qui a pour sujet la réception des reliques de saint Lô.

(V., dans l'*Annuaire de la Manche*, année 1833, une Notice, par F. Pluquet.)

ÉPRÉMÉNIL (D'), V. Duval.

ERBIGNY (D'), V. Thibouville (de).

ERNOUF (Jean-Augustin) général de division, grand-officier de la Légion-d'Honneur, commandeur de l'ordre royal de Saint-Louis, naquit à Alençon, le 28 août 1755. Entré au service, comme simple soldat, au commencement de la Révolution, il fut, en 1791, nommé lieutenant d'infanterie, puis, passant rapidement par tous les grades jusqu'à celui de colonel, il devint, après la bataille de Hondscoote, où il s'était distingué, général de brigade, chef d'état-major de l'armée du Nord, puis général de division en novembre 1793. Appelé bientôt, en qualité de chef d'état-major, à l'armée de Sambre-et-Meuse, et, plus tard, à celle des Alpes, qu'il fut chargé d'organiser, il y rendit d'importants services, et fut nommé, en 1804, capitaine général de la Guadeloupe, où il se montra plein d'énergie et de talent, comme soldat et comme administrateur. Après une lutte trop inégale contre les Anglais, il fut forcé, en 1810, à la suite d'une capitulation honorable, d'abandonner cette colonie, et, lors de son retour en France, il fut arrêté et mis en jugement pour des faits qui ne parurent jamais bien établis. Rendu à la liberté, à la suite d'une longue procédure, le général Ernouf demeura en disgrâce jusqu'à la rentrée des Bourbons, auxquels il s'empressa d'offrir ses services. En 1815, il reçut un commandement dans le corps d'armée du duc d'Angoulême, fut nommé, la même année, membre de la Chambre des députés par le département de l'Orne, et, en 1816, par le département de la Moselle.

Appelé, à cette époque, au commandement de la troisième division militaire, ce général fut atteint, en 1819, par la loi sur les retraites, et rentra dans la

vie privée, sans avoir depuis, que nous sachions, pris aucune part aux affaires publiques.

(V. la *Biographie nouvelle des Contemporains* et le *Moniteur*. Port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

EROUARD (Pierre-Joseph), né au Havre, le 1er février 1596, était un simple maçon qui, en 1638, réussit à remettre d'aplomb, sans rien démolir, le portail de Notre-Dame du Havre, qui, depuis longtemps, menaçait ruine. Ayant d'abord fait creuser sous les fondements, du côté de l'église, puis fait chasser des coins de fer et de bois dans les soubassements des colonnes, du côté de la Grand-Rue, le portail s'ébranla, et fut redressé comme par enchantement.

Le succès complet de ce travail, dont l'exécution avait été jugée impossible, mit en grande réputation l'habile maçon, qui termina sa carrière le 4 janvier 1671.

(V. la *Biographie des hommes célèbres du Havre*, par J. B. Levée.)

ESNAUDERIE (Pierre Le Monnier L') naquit, vers la moitié du quinzième siècle, à Auvillars, diocèse de Bayeux. Il devint deux fois recteur de l'Université de Caen, dont il tint le *Matrologue*, registre sur lequel on inscrivait tout ce qui concernait la compagnie, puis donna, en latin, un Traité sur les droits et priviléges des docteurs de cette même Université, et un ouvrage sur la vie contemplative. On a encore du même auteur deux livres, écrits en français; l'un a pour sujet la Louange du mariage et des femmes vertueuses, l'autre est une exhortation à la vie active.

(V. l'*Histoire de Bayeux*, par F. Pluquet, etc.)

ESNAULT (l'abbé) naquit à Ranes, diocèse de Séez, vers le commencement du dix-huitième siècle.

Il est auteur de trois dissertations préliminaires

sur l'Histoire civile et ecclésiastique de Séez, imprimées à Paris, chez Guillaume Desprez, 1746, in-12.

(V. la *Bibliothèque historique de la France*, par le P. Le Long; les *Mémoires de Trévoux*, octobre 1746; le *Mercure de France*, mai 1746, et le *Journal des Savants*, janvier 1748.)

ESNEVAL (Le Roux D'), né à Rouen, dans la première moitié du dix-septième siècle, descendait d'une honorable et ancienne famille de Normandie, dont plusieurs membres se distinguèrent dans la magistrature, dans l'armée et dans la diplomatie. L'un d'eux, Guillaume Le Roux, fit commencer à Rouen, vers la fin du quinzième siècle, sur la place de la Pucelle, le magnifique hôtel du Bourgtheroulde, qui fait encore aujourd'hui l'admiration des étrangers.

Le personnage dont nous nous occupons ici fut, en sa qualité d'habile diplomate, chargé par Louis XIV de négociations importantes et nommé, en 1689, embassadeur extraordinaire en Portugal. Envoyé en Pologne, avec le même titre, en 1692, il y termina sa carrière, l'année suivante.

Son fils, Anne-Robert-Claude d'Esneval, marquis de Grémonville, etc., né aussi à Rouen, le 21 mars 1686, était président à mortier au Parlement de Normandie. Aimant à encourager les lettres, que lui-même il se plaisait à cultiver, ce magistrat se montra plein de générosité envers les poètes des Palinods de Rouen, devint prince de cette Académie et mourut à Rouen, le 20 novembre 1766. Il fut inhumé à Pavilly, dans l'une de ses terres.

(V. l'*Eloge des Normands*, par l'abbé de La Rivière; les *Annonces de Normandie*, novembre 1766, et la *Notice historique sur l'Académie des Palinods de Rouen*, par M. A. G. Ballin.)

ESPERONNIÈRE (DE L'), V. Angot.

ESPINASSE (René-Charles-Joachim de L'), né en 1772, près de Domfront, suivit, lors de la Révolution, les princes de la maison de Bourbon pendant leur émigration. Il fit, dans leur armée, en qualité de chasseur noble, les campagnes de 1792, puis celles de 1794 à 1796, avec l'armée de Condé, reçut une grave blessure au combat d'Oberkaamlach, en Souabe, et obtint le brevet de capitaine et la croix de Saint-Louis.

Nommé, en 1814, par Louis XVIII, sous-préfet de Mortain, M. de l'Espinasse donna sa démission à la rentrée de Napoléon, et fut, lors de la seconde Restauration, réintégré dans ses fonctions, qu'il garda jusqu'à la Révolution de 1830, époque à laquelle il donna de nouveau sa démission.

L'administration de cet honorable fonctionnaire fut marquée, dans l'arrondissement de Mortain, par des progrès notables dans l'industrie, qui prit alors un grand développement; des papeteries, des filatures de laine et de coton se fondèrent et de larges voies de communication commencèrent à s'ouvrir. Rentré dans la vie privée, M. de l'Espinasse mourut, le 5 juillet 1844, des suites d'une maladie occasionnée par sa blessure.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1845, une Notice biographique, par M. de Milly.)

ESPINASSE (Amédée-François de L') fils du précédent, naquit à Mortain, le 15 décembre 1805. Il commença ses études dans cette ville et les termina au collége de Rollin, à Paris, avec tant de succès, qu'il fut l'un des lauréats du grand concours. Il suivit ensuite les cours de la Faculté de droit et se fit recevoir licencié.

Aimant l'étude avec passion, surtout celle des sciences, il s'occupa de géologie et de botanique, fut

reçu membre de la Société d'agriculture de l'arrondissement de Mortain, de la Société archéologique d'Avranches, et prit une part très-active à leurs travaux.

Il est auteur d'un opuscule intitulé : *De l'étendue des concessions faites à Rollon par le traité de Saint-Clair-sur-Epte*, imprimé dans les *Mémoires de la Société des sciences de Bayeux*, 1844. Un Mémoire sur l'*Etat ancien de la baie du Mont Saint-Michel*, lui valut une médaille d'honneur, qui lui fut décernée par l'Association normande.

Il travaillait depuis longtemps à l'histoire de Mortain, pour laquelle il avait réuni de précieux documents ; mais sa mort prématurée, arrivée dans sa ville natale, le 14 juillet 1844, vint l'arrêter au milieu de son travail.

(V. une Notice biographique, par M. de Milly (*Annuaire normand,* 1845), *Recherches sur l'arrondissement de Mortain*, par M. H. Sauvage.)

ESPINEVILLE (D'), V. Bures (de).

ESTARD (Michel), agrégé au collége des médecins de Rouen et médecin du Roi, naquit à Argentan, dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il est auteur de plusieurs ouvrages relatifs à la science médicale et d'une dissertation sur la nature et les effets des eaux minérales et médicinales de Saint-Paul de Rouen, ouvrage adressé à M. Poirier, premier médecin du Roi, et imprimé à Rouen, chez F. Vaultier, 1717, in-12, fig.

Estard termina sa carrière en 1752.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

ESTOUTEVILLE (Guillaume d'), issu de l'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Normandie, naquit, vers 1402, de Jean II, seigneur

d'Estouteville, et de Marguerite de Harcourt, dame de Longueville. Elevé, en 1439, sous le pontificat d'Eugène IV, à la dignité de cardinal, il devint, plus tard, camerlingue de l'Eglise romaine, et fut envoyé en France par le pape Nicolas V, afin d'engager Charles VII à faire la paix avec l'Angleterre et à prendre les armes contre les Turcs. En 1452, le cardinal d'Estouteville, qui était retourné à Rome après sa négociation, vint à Bourges en qualité de légat du Saint-Siége, et fit maintenir dans une assemblée d'évêques la Pragmatique Sanction et confirmer les libertés de l'Eglise gallicane.

Nommé, en 1453, au siége archiépiscopal de Rouen, il rendit d'importants services aux deux rois Charles VII et Louis XI par ses négociations, et apporta de notables réformes dans l'Université de Paris.

Cet éminent personnage, qui était doyen du sacré collége, mourut à Rome, le 22 décembre 1482. Son corps fut, suivant ses dernières volontés, inhumé dans l'église des Augustins, qu'il avait fondée à Rome, et son cœur apporté à la cathédrale de Rouen, où il fut déposé dans le même tombeau que l'archevêque Maurile.

La famille d'Estouteville, dont l'origine remonte à Guillaume-le-Conquérant, s'est constamment distinguée dans de hautes fonctions.

Les tombeaux de plusieurs de ses membres se voient encore aujourd'hui dans l'église de l'abbaye de Valmont, près de Fécamp.

(V. le *Dictionnaire de Moréri*, où se trouve la généalogie de cette famille ; l'*Histoire des archevêques de Rouen*, par dom Pommeraye, et les *Tombeaux de la Cathédrale de Rouen*, par M. A. Deville.)

ETALLEVILLE (Guyot, comte D'), naquit, en 1752, à Etalleville, près d'Yvetot. Il entra, fort jeune, dans un régiment de cavalerie, et suivit, à l'époque

révolutionnaire, les princes français dans leur émigration. Voulant ne devoir qu'à lui-même ce qui pouvait le faire exister honorablement sur le sol étranger, il exerça, pendant six ans, à Nuremberg, la profession de maître de langues.

Rentré en France, il se livra, avec beaucoup d'esprit et d'originalité, à la culture des lettres et surtout à celle de la poésie. On a de lui les ouvrages suivants : *La Diligence ou les amours de trente-six heures*, poème en quatre chants, Paris, 1813, in-18; *Les Eaux de Barèges ou remède à l'ennui*, historiette rimée, 1815, in-18; *La Calotte du régiment Royal-Lorraine cavalerie*, poème en trois chants, 1820, in-18; *La Vie de l'officier*, poème en trois chants, 1821, in-18; *Quelques choses et beaucoup de riens ou mes pensées*, ouvrage en prose, 1827, in-18; *Épitre à mon gendre*, 1827, in-18. Le comte d'Etalleville mourut en 1828, au Brémieu (Eure).

(V. le *Supplément de la Biographie universelle.*)

ETEMARE (Jean-Baptiste Le Sesne de Ménilles D') naquit le 4 janvier 1682, au château de Ménilles, dans le diocèse d'Evreux. Il commença ses études chez les Oratoriens de Saumur, les termina à Paris, et fut ordonné prêtre en 1709. Cet ecclésiastique, très-savant théologien, devint l'un des plus célèbres appelants de la *Bulle Unigenitus*, contre laquelle il publia neuf mémoires, en 1714 et 1715.

Chef de parti dans la cause du Jansénisme, l'abbé d'Etemare fit, dans l'intérêt de cette cause, de fréquents voyages, d'abord dans le midi de la France, puis à Rome, en Angleterre et surtout en Hollande, où il connut le P. Quesnel, avec lequel il prit part à l'établissement d'un épiscopat dans ce pays.

Ayant, vers la fin de sa vie, fixé sa résidence à Rhynwick, près d'Utrecht, l'abbé d'Etemare y termina sa carrière, le 29 mars 1770.

Les principaux ouvrages de ce théologien, qui fut un écrivain très-fécond, sont : *Essai de parallèle des temps de J.-C. avec les nôtres ; Explication de quelques prophéties ; Tradition de l'Eglise sur la future conversion des juifs*, 1724, in-4° ; *Parallèle du peuple d'Israël et du peuple chrétien*, 1725, in-12 ; *Histoire de la religion dans l'Ecriture*, 1727, in-12 ; *Symbole des épouses fidèles et infidèles*, 1734, in-12 ; *Exposé de la manière de penser de l'abbé d'Etemare*, touchant les convulsionnaires, 1735, in-4°.

(V. la *Biographie universelle*, etc. Port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

ÉTIENNE (Saint), né à Bayeux, dans le quatrième siècle, était l'un des disciples de saint Rufinien, évêque de cette même ville. Il reçut le diaconat des mains de ce prélat, qui le fit entrer dans son clergé. Saint Étienne devint confesseur de la foi et posséda le don de prophétie.

La fête de ce saint est marquée, dans le *Martyrologe universel*, au 5 octobre, jour où sa mémoire est honorée dans le diocèse de Bayeux.

(V. l'histoire du diocèse de Bayeux, par Hermant.)

ÉTIENNE, surnommé de Rouen, à cause du lieu de sa naissance, naquit vers le milieu du douzième siècle. Neveu de Bernard, qui, en 1134, devint abbé du Mont-Saint-Michel, Etienne embrassa, comme lui, la vie monastique, dans l'abbaye du Bec, où il parvint jusqu'au diaconat.

Ce religieux s'appliqua, pendant plusieurs années, à transcrire des manuscrits, travail des plus utiles à cette époque, encore si éloignée de l'invention de l'imprimerie, puis il écrivit, en latin, un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose. La bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés conserva, jusqu'à la Révolution, un très-volumineux et curieux manus-

crit de cet infatigable bénédictin. Ce volume contenait les pièces suivantes : *Poème sur la Naissance du Sauveur ; Poème funèbre en l'honneur de Valeran, comte de Meulant*, publié dans le premier tome de la grande collection de Dom Martène ; *Eloge de Geofroy, comte d'Anjou ; Complainte sur la mort de Thibaut-le-Grand, comte de Champagne ; Complainte sur le trépas de l'impératrice Mathilde ; Poème sur l'élection de Bernard à l'abbaye de Saint-Michel ; Vers sur la manière d'étudier ; Abrégé de l'exposition d'Haimon sur Isaïe ; Abrégé des Institutions oratoires de Quintilien*, avec un éloge de ce rhéteur ; *Dialectique de Martianus Capella ; Extrait des Partitions de Cicéron*. Dom Brial attribue encore à Etienne le *Draco Normannicus*, ouvrage dont on ne connaît que la préface et les commentaires.

(V. l'*Histoire Littéraire de la France*, par les Bénédictins, t. XII.)

ÉTIENNE (Olivier), né dans le dix-septième siècle, à Nonancourt (Eure), était avocat au Parlement de Normandie.

Très-versé dans la science du droit, il a publié un ouvrage intitulé : *Nouveau Traité des Hypothèques, avec des remarques sur l'ancien Traité de Henri Basnage*, Rouen, Besongne, 1705. Basnage de Beauval fit une réponse aux remarques sur l'ouvrage de son père ; elle se trouve dans l'avertissement mis en tête de la cinquième édition des œuvres de ce dernier.

(V. les *Mémoires de Trévoux*, mai 1705.)

ÉTIENNE (Jean d'), né à Cernay (Calvados), le 25 mars 1725, était officier du génie au service du comte de Schaumbourg-Lippe. Il est auteur des deux ouvrages suivants : *Traité des Mines, à l'usage des jeunes militaires, etc.*, 1779, in-4° ; *Mémoire sur la*

découverte d'un ciment impénétrable à l'eau, Paris, 1782, in-4°.

Il mourut le 22 juin 1798.

(V. la *France littéraire* de J.-M. Quérard.)

ÉTOILE (Mme de L'), née à Rouen, dans la première moitié du dix-huitième siècle, fit connaître, fort jeune, son penchant pour la poésie. Elle fut couronnée deux fois aux concours de l'Académie des Palinods de Rouen; la première en 1770, pour une ode imitée du magnifique cantique de Moïse, le *Passage de la mer Rouge;* la seconde en 1771, pour une idylle sur la *Mort d'Abel.* Ces deux pièces ont été imprimées séparément en 1772.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier).

EUDE (Jean, l'abbé) naquit à Pont-Audemer, dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il est auteur de quelques traités de philosophie et de théologie, sciences qu'il professa, pendant plusieurs années, dans le petit séminaire de Lisieux. On a encore de cet ecclésiastique des *Lettres françaises*, en forme de consultations, pour répondre à des questions difficiles qui lui avaient été données à résoudre. Ces divers ouvrages sont restés à l'état de manuscrit. L'abbé Eude mourut au lieu de sa naissance, en 1736.

(V. l'*Essai historique sur l'arrondissement de Pont-Audemer*, par M. A. Canel.)

EUDE (Pierre-Charles), né à Pont-Audemer, le 3 mars 1734, était, au commencement de la Révolution, curé d'Angerville-l'Orcher, près du Havre. Il fut nommé, en 1789, par le bailliage de Caux, député à l'Assemblé nationale, où il prêta serment à la nouvelle constitution du clergé, en 1794.

(V. le *Moniteur.* Port. dans la coll. de la bibliot. de Rouen.)

EUDE (Jean-François), né à Pont-Audemer, le 25 juin 1759, d'un procureur-syndic, commença sa carrière d'avocat au barreau de sa ville natale.

Nommé, en 1790, juge au tribunal de son district, il en devint le président et passa ensuite, comme juge, au second tribunal criminel de Paris. Suspect, à cause de sa modération, et accusé de fédéralisme, il subit une incarcération de treize mois, puis, rendu à la liberté, il fut élu par ses concitoyens au conseil des Cinq-Cents. Nommé, après le 18 brumaire, vice-président du tribunal d'appel de Rouen, il devint, plus tard président de chambre à la cour de la même ville et lors de la mort de M. Asselin de Villequier, en 1833, il fut appelé à lui succéder comme premier président. M. Eude qui fut, pendant quarante ans, l'oracle de la cour de Rouen, était doué d'une grande pénétration et d'un jugement sûr, ce qui rendait ses décisions presque toujours inattaquables.

Il avait, dans le célèbre procès du sourd-muet de l'abbé de l'Epée, fait un rapport remarquable, suivi d'un projet de jugement qui fut adopté par le tribunal, le 24 juillet 1792 ; il est auteur de la loi du 11 brumaire an VII qui consacre la *spécialité et la publicité des hypothèques.*

Cet éminent magistrat termina sa carrière à Rouen, le 6 septembre 1841, et fut inhumé au cimetière monumental. M. Eude était, depuis plusieurs années, officier de la Légion-d'Honneur.

(V. le *Précis de l'Académie de Rouen*, année 1842 et, dans le *Mémorial de Rouen*, 9 septembre 1841, le discours prononcé sur la tombe de ce magistrat, par M. G. Rouland, aujourd'hui ministre de l'instruction publique et des cultes.)

EUDEMARE (François D'), né à Rouen dans la seconde moitié du seizième siècle, était chanoine de la cathédrale de cette ville. Il publia, en 1626, une

histoire de Guillaume-le-Conquérant sous le titre suivant : *Histoire excellente et héroïque du roi Williaume-le-Bâtard, jadis roi d'Angleterre et duc de Normandie*, Rouen, Nicolas Ango. Cet ouvrage eut une seconde édition revue et corrigée par l'auteur, Rouen, veuve Orange, 1629.

On a encore de l'abbé d'Eudemare les ouvrages intitulés : le *Promenoir sacerdotal*, les *Tapisseries sacrées* et *Histoire des Nopces sacrées de saint Joseph avec la glorieuse vierge Marie.*

Cet ecclésiastique cultivait aussi la poésie, mais on ne connait de lui qu'un sonnet adressé à la ville de Rouen, à l'occasion de l'entrée de Henri IV dans cette cité, le 16 octobre 1596.

L'abbé d'Eudemare, mourut le 2 juillet 1635.

(V. l'*Histoire de la Cathédrale de Rouen*, par Dom. Pommeraye et l'*Histoire de Rouen*, par Farin.)

EUDES (Jean), frère aîné du célèbre historien Mézeray, et fondateur de la congrégation des Eudistes, naquit à Ri, dans le diocèse de Séez, le 14 octobre 1601, d'Isaac Eudes, qui exerçait, dans ce village, la profession de chirurgien. Il fit ses études au collége des Jésuites de Caen, entra ensuite dans la congrégation de l'Oratoire dont, plus tard, il devait être nommé supérieur, et fut ordonné prêtre en 1625. Lorsque la peste ravagea la ville de Caen et plusieurs contrées de la Basse-Normandie, le P. Eudes se consacra, avec un admirable dévouement, au service des victimes de ce fléau. S'étant retiré de chez les Oratoriens, il se livra avec le plus grand zèle à la prédication, organisa des missions, puis, obéissant à des aspirations pleines d'ascétisme, il fonda la congrégation de Jésus et de Marie, qui prit bientôt le nom de congrégation des Eudistes.

Ce pieux personnage qu'il est, dit-on, question de canoniser, termina sa carrière à Caen, le 19 août

1680. Les ouvrages du P. Eudes sont: *Exercice de piété pour vivre chrétiennement et saintement*, Caen, 1636, in-8°; ouvrage souvent réimprimé, in-12; le *Testament de Jésus*, 1641, la *Vie du chrétien*, 1641, in-12; le *Contrat de l'homme avec Dieu par le baptême*, 1654, 1743, in-12; le *Bon confesseur*, Paris, 1666, Rouen, 1681, in-12; *Mémorial de la vie ecclésiastique*, Lisieux, 1681, in-12; le *Prédicateur apostolique*, Caen, 1685, in-12. On a encore du P. Eudes les offices pour la dévotion au sacré cœur de Jésus et de Marie, dont il avait institué les fêtes, et un manuscrit sur la vie mystique de Marie des Vallées de Coutances.

(V. la *Biographie universelle* et les Notices biographiques sur les trois frères, Jean Eudes, François de Mezeray et Charles d'Houay, publiées par M. G. Le-Vavasseur, à l'occasion d'un monument à ériger à Mezeray au lieu de sa naissance.)

EUDES DE MÉZERAY. V. Mézeray.

EUDES (Charles), sieur d'Houay, frère du précédent, naquit à Ri, en 1611. Il exerça, comme son père, la profession de chirurgien, et s'établit à Argentan où il rendit d'éminents services, lorsque la peste vint en désoler les habitants. Devenu échevin de cette ville à l'époque où le maréchal de Grancey en était gouverneur, il montra dans cette fonction une grande fermeté de caractère, ainsi que le prouve le fait que nous allons citer: Le gouverneur avait ordonné de commencer la démolition des fortifications d'Argentan; les ouvriers arrivaient au pied de la tour de l'horloge, monument utile et curieux et qu'à ce double titre, il était convenable de respecter, lorsqu'il leur fut commandé, par de Grancey, de continuer les travaux et de démolir cette tour. Les échevins s'y étant opposés, le gouverneur irrité se présente devant

ces magistrats municipaux assemblés qui, intimidés, s'inclinent devant sa colère. Un seul ose protester contre cet abus de pouvoir, c'est le courageux chirurgien Charles d'Houay qui, apostrophé, en ces termes par le maréchal exaspéré: « D'où viens-tu et qui es-tu pour oser résister à mes ordres? » répond fièrement: « Nous sommes trois frères adorateurs de la vérité, le premier la prêche, le second l'écrit, et moi je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir. »

Le gouverneur frappé de l'énergique opposition de l'échevin et surtout de ces dernières paroles, ne fit point démolir la tour de l'horloge, qui resta debout jusqu'en 1727. On attribue à Eudes d'Houay quelques ouvrages de chirurgie, mais nous n'en connaissons pas les titres.

(V. la Notice de M. G. Le Vavasseur, citée dans l'article précédent.)

EVAN, l'un des premiers disciples de saint Vital, abbé de Savigny, naquit dans la seconde moitié du onzième siècle. Homme des plus recommandables par sa science et par sa piété, il fut envoyé en Angleterre où il gouverna une abbaye. Rappelé en France, après la mort de saint Vital et de saint Geoffroy, il fut choisi par les religieux de Savigny pour succéder à ces deux illustres abbés.

(V. l'*Histoire du Mont Saint-Michel*, etc., par M. l'abbé Desroches.)

EVREMOND (Saint), fondateur de l'abbaye de Fontenay-sur-Orne, naquit à Bayeux, sous le règne de Thierry III, roi de Neustrie, auprès duquel il fut en grande faveur. La vie religieuse de ce saint est, à peu de chose près, conforme à celle de saint Evroult, avec lequel quelques historiens l'ont, à tort, confondu. Saint Annobert, évêque de Séez, voulant donner aux populations, dont il était le pasteur, un modèle de

perfection évangélique, appela auprès de lui saint Evremond, en 688, et le nomma abbé du monastère de son diocèse, situé au Mont-du-Maire. Notre saint y termina sa carrière vers l'an 720, sous le règne de Chilpéric III. Son corps fut porté, quelque temps après, à l'abbaye de Fontenay, où il demeura jusqu'aux ravages des Normands. A cette époque, il fut transporté de ce lieu à l'abbaye de Saint-Evroult, et il y resta déposé jusque vers 950, époque à laquelle il fut porté à Orléans, et de là à Creil, ville du diocèse de Beauvais, où l'on bâtit une église sous son vocable. La fête de saint Evremond se célèbre le 10 juin.

(V. le *Gallia christiana* et l'*Histoire ecclésiastique de la province de Normandie*, par Trigan.)

EVREMOND (Saint). V. SAINT-EVREMOND.

EVROULT (Saint), né à Bayeux, en 517, d'une famille riche, considérée et pratiquant toutes les vertus chrétiennes, fut envoyé, fort jeune, à la cour du roi Childebert I[er], qui lui donna rang parmi les officiers de sa maison. Ce prince, ayant reconnu, dans le jeune Evroult, de grands talents pour la conduite des affaires, le constitua, plus tard, son procureur-général.

Uni à une jeune dame de distinction, élevée comme lui dans les sentiments d'une piété fervente, Evroult, après quelques années passées avec cette compagne, qui partageait entièrement ses pieuses inclinations, lui fit connaître la résolution qu'il avait prise de renoncer au monde, résolution approuvée par sa femme, qui se retira, la première, dans une communauté pour s'y consacrer au service des pauvres.

Notre saint, après avoir distribué tout son bien en aumônes, quitta la cour, malgré les instances du roi Clotaire pour l'y retenir, et fut chercher une retraite dans un monastère du diocèse de Bayeux; mais, désirant trouver une solitude encore plus profonde, il se

retira, avec trois religieux. dans la forêt d'Ouche, en Hiesmois, près de la source de la rivière de Carentone, dans le diocèse de Lisieux.

Sa réputation de sainteté lui ayant amené un grand nombre de disciples, il fonda, dans ce lieu, en 560 ou 567, un monastère de l'ordre de Saint-Benoît. Ce monastère, qui, parmi les quinze que fonda le saint abbé, devint l'un des plus célèbres et des plus florissants de la Normandie, exista jusqu'à la Révolution.

Saint Evroult mourut le 29 décembre 596, dans sa quatre-vingtième année; il fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre qu'il avait fait édifier. Ses reliques y demeurèrent jusqu'en 950, et furent alors transportées à Orléans, et de là, à l'abbaye de Rébois, dans le diocèse de Meaux. Sa fête se célèbre le 29 décembre, jour de sa mort.

(V. le *Gallia christiana*, la *Vie des Saints*, par Baillet, et l'*Histoire du diocèse de Bayeux*, par Hermant, etc.)

EXAUDET ou EXAUDÉ (Antoine), auteur du célèbre menuet qui porte son nom, serait, selon le Dictionnaire biographique des musiciens de M. Fétis, né à Rouen, en 1710. Il tenait le premier violon aux concerts donnés dans cette ville; et sa réputation d'habile exécutant le fit bientôt appeler à Paris puis entrer à l'Opéra, où il devint répétiteur des ballets et violon-soliste.

Ce musicien, qui avait beaucoup de talent et d'imagination, composa plusieurs œuvres chorégraphiques, mais son fameux menuet, regardé comme le chef-d'œuvre du genre, a seul survécu. Exaudet mourut à Paris, en 1763. Bien que M. A. Elwart ait écrit sur Exaudet un joli feuilleton anecdotique, dans lequel il fait naître ce personnage à Aix, en Provence, en l'année

1735, et mourir en 1760, nous avons cru devoir nous ranger à l'opinion de M. Fétis, à cause de son autorité comme biographe.

FABER ou FABRE (Jean) naquit à Auffay, en Caux, vers 1526. Il fut étudier la médecine à Paris, et soutint, dans la Faculté de cette ville, ses thèses de bachelier et de licencié. Il prit ensuite le bonnet de docteur, et fut nommé par Henry III, qui connaissait son mérite, professeur royal de médecine, fonction qu'il remplit avec distinction pendant plusieurs années.

Il termina sa carrière en 1590.

(V. le *Mém. hist. sur le collége royal de France*, par l'abbé Goujet, t. 3.)

FABRI (Pierre), né à Rouen vers le milieu du quinzième siècle, est un des premiers auteurs qui aient donné, dans notre langue, des préceptes sur l'art d'écrire.

On a de lui un curieux traité de rhétorique, imprimé en caractères gothiques, à Rouen, chez Thomas Rayer et Simon Gruel, 1521, in-8°; les *Epitaphes du Roy Loys* et un *Traité touchant le temps de maintenant où sont introduites parlant ensemble onze dames lesquelles sont : Rome*, *Florence*, *Gênes*, *Naples*, *Venise*, *Milan*, *France*, *Espagne*, *Angleterre*, *Flandre*, *Autriche*, et un douzième personnage, l'auteur lui-même, remplissant le rôle d'acteur. Le livre du *Grant art de Rhétorique* eut beaucoup de succès, dans sa nouveauté, et il en fut fait plusieurs éditions de 1521 à 1544.

La bibliothèque de Rouen possède un exemplaire de la dernière édition ; en voici le titre dans toute sa naïve et pompeuse prolixité; nous le donnons en conservant, avec la plus stricte exactitude, et son orthographe et sa singulière composition typographique :

Le Grant et Vray
art de plaine rethoricque : utile / proffitable et necessaire a toutes gens qui desirent a bien elegantement parler et escripre. Compile et copose par tres expert / sciētifiq et vray orateur Maistre Pierre Fabri / en son vivat cure de Meray : et natif de Roue par leql ung chascun en le lysant pourra facilemēt et a ornemēt coposer et faire toutes descriptions en pse et rime : comme oraisons / lettres missives / epistres : sermos : recits : collatios et requestes.

Pierre Fabri, qui fut en grande réputation parmi les auteurs et les orateurs de son temps qui le surnommèrent le *Quintilien de la Normandie*, cultivait aussi la poésie, et avait été prince et juge de l'Académie des Palinods de Rouen.

Il termina sa carrière vers 1521.

(V. la *Bibliothèque française*, de du Verdier, t. 5, et celle de l'abbé Goujet, t. 1.)

FAGUET (Jean-Baptiste-Gédéon) naquit à Caen vers 1709. Il cultiva, fort jeune, la poésie, et c'est à ce seul titre qu'il se trouve cité dans la nomenclature des Normands célèbres de M. L. Du Bois.

Ce poète mourut prématurément le 26 août 1730.

FAIN (Pierre), né à Rouen, dans le seizième siècle, et qualifié modestement de maître des œuvres de maçonneries, était un très-habile architecte.

Il fut employé aux travaux du palais archiépiscopal de Rouen, à ceux du célèbre château de Gaillon et du manoir abbatial de Saint-Ouen.

FALCAND (Hugues), né, selon plusieurs auteurs, en Normaudie, dans le douzième siècle, passa la plus grande partie de sa vie en Sicile, où il avait été amené, fort jeune, par ses parents. Il a écrit, en latin, l'histoire des événements arrivés, dans ce pays, de 1146 à 1169, espace de vingt-trois ans dans lequel est compris le règne de Guillaume Ier, surnommé le *Mauvais*, et une partie du règne de Guillaume II, c'est-à-dire l'époque où la Sicile fut le plus agitée par les troubles de toutes espèces.

L'ouvrage de Falcand, dédié à Pierre, trésorier de Palerme, est écrit avec beaucoup de simplicité et d'exactitude. Il fut publié, pour la première fois, sur un manuscrit de la bibliothèque de Mathieu Longuejoue, évêque de Soissons, par Gervais de Tournay, chanoine de cette même ville, Paris, 1550, in-4°; il le fut encore depuis, dans les *Rerum Sicularum scriptores*, Francfort, 1579, in-f°; puis réimprimé dans la *Bibliotheca sicula* de Carusio, dans les *Scriptores Rerum Italicarum* de Muratori, t. VII, et enfin dans le *Thesaurus antiquitatum Siciliæ.*

Falcand mourut vers 1200.

(V. le *Dictionnaire de Moréri* et la *Biographie universelle.*)

FANTELIN (Pierre), né vers la fin du dix-huitième siècle, à Elbeuf, d'un fabricant de drap de cette ville, se fit recevoir, en 1811, avocat au barreau de Rouen, où il fut bientôt en réputation. Il cultivait aussi la poésie avec beaucoup d'esprit et de verve. Plusieurs pièces de vers et des chansons de Fantelin furent publiées dans les journaux du temps et sa réputation s'étendit même jusqu'à Paris. M. de Jouy, dans le tome 13 de

l'*Ermite en province*, s'exprime ainsi en parlant d'un autre poète elbeuvien, Parfait Duruflé : « Il est probable qu'Elbeuf eût pu inscrire avec distinction un autre nom dans ses fastes littéraires, si un cruel accident n'eût moissonné à l'entrée de sa carrière le jeune Pierre Fantelin. » En 1814, lors de l'invasion étrangère, Fantelin, quittant Rouen pour aller plaider une cause devant le tribunal d'un département voisin, avait cru devoir, pour sa sûreté personnelle, se munir d'un pistolet de poche ; par un mouvement involontaire, la détente de cette arme s'étant trouvée pressée, le coup partit et le malheureux avocat tomba blessé mortellement dans la voiture publique qui le portait à sa destination. Comme avocat, il s'était annoncé au barreau de Rouen de la manière la plus brillante : la mort ne lui a pas permis de réaliser les espérances qu'il donnait comme littérateur.

(V., dans la *Revue de Rouen*, année 1852, un article intitulé : *Petits poètes inédits*, par M. E. Noël.)

FARIN (François), né à Rouen, vers 1605, embrassa l'état ecclésiastique, et devint clerc matriculier et organiste de l'église de Saint-Godard, puis fut pourvu du modeste prieuré de Notre-Dame-du-Val, dans le pays de Caux. S'étant livré à l'étude des anciennes annales de Rouen, il écrivit et publia l'histoire de cette ville. Des détails curieux et intéressants, qu'il serait impossible de trouver ailleurs, font encore, à notre époque, rechercher cet ouvrage, dont il a été donné plusieurs éditions. La plus rare et la plus estimée est celle qui parut du vivant de l'auteur, Rouen, Jacques Hérault, 1668, 3 vol. in-12. Les autres éditions données à Rouen, après la mort de Farin, et ayant pour dates 1710, 3 vol. in-12, 1731, 6 vol. in-12, et 1738, 2 vol. in-4°, ont été retouchées par Jean Le Lorrain, chapelain de la cathédrale de Rouen, et par dom Ignace, chartreux de la même

ville. Le bon et modeste prieur de Notre-Dame-du-Val avait publié, avant son histoire de Rouen, un ouvrage intitulé la *Normandie chrestienne*, ou *Histoire des archevêques de Rouen, qui se trouvent au catalogue des saints*, Rouen, Du Mesnil, 1659, in-4°.

Farin mourut dans sa ville natale, le 8 septembre 1675.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert, le *Supplément de la Biographie universelle* et les *Eglises de l'arrondissement d'Yvetot*, par M. l'abbé Cochet, t. 2.)

FAROLET (l'abbé), né, en 1796, à Landes (Calvados), fit de brillantes études au collége de Bayeux, entra dans les ordres et débuta par l'œuvre des missions diocésaines, où il se distingua par son zèle et par l'éloquence de sa parole. Après avoir professé la philosophie au séminaire de Villiers, il fut appelé, en 1822, à la direction de celui de Lisieux et pourvu, en 1828, de la cure de Saint-Pierre de la même ville. Il administra cette cure, pendant plus de vingt ans, avec toutes les qualités d'un excellent pasteur, et termina sa carrière en 1849.

L'abbé Farolet a donné un mémoire sur l'histoire de son église, mémoire qui se trouve analysé dans le *Bulletin monumental* de M. de Caumont ; il a encore écrit d'autres ouvrages que sa modestie l'empêcha de publier.

Cet honorable ecclésiastique était membre de l'Association normande et de la Société française pour la conservation des monuments.

(V. une Notice biographique publiée dans l'*Annuaire normand*, année 1850.)

FATOUVILLE (Nolant, sieur de), né à Rouen, dans le dix-septième siècle, selon les *Mémoires biographiques* de Guilbert, était, dit-on, conseiller au Parle-

ment de Normandie, ce qui, toutefois n'est point attesté par l'inscription de son nom sur la liste des membres de cette compagnie, où nous l'avons vainement cherché. Homme de beaucoup d'esprit et d'une gaieté qu'il se plaisait à rendre expansive, de Fatouville composa, par pur amusement, des arlequinades qui furent représentées avec succès sur le Théâtre-Italien. Dans ces petites pièces méritant, toutes le titre de comédies qui leur fut donné lors de leur publication, se trouvent des scènes fort piquantes et un dialogue pétillant de saillies originales et de bon aloi. Ces pièces, au nombre de quatorze, sont toutes en trois actes, et ont été publiées, quelques-unes en entier, les autres par fragments, dans le *Théâtre-Italien* de Gherardi, sans nom d'auteur, avec la seule initiale D. Elles ont pour titres : *Arlequin*, *Mercure galant*, 1682 ; *Arlequin*, *lingère du palais*, 1682 ; *La Matrone d'Ephèse, ou Arlequin Grapignan*, 1682 ; *Arlequin Protée*, 1683 ; *Arlequin*, *empereur dans la lune*, 1684 ; *Arlequin Jason*, 1684 ; *Arlequin, chevalier du soleil*, 1685 ; *Isabelle*, *médecin*, 1685 ; *Colombine*, *avocat pour et contre*, 1685 ; *Le Banqueroutier*, 1687 ; *Le Marchand dupé*, 1688 ; *Colombine*, *femme vengée*, 1689 ; *La Fille savante*, 1690 ; *La Précaution inutile*, 1692.

(V. les *Mémoires biographiques*, de Guilbert, et la *Biographie universelle.*)

FAUCILLON (Bernard J.-J.) né à Falaise, vers 1793, cultiva, fort jeune, la poésie.

Il a publié : *Chants élégiaques*, Paris, 1820, in-8° ; *Les Premières amours de Napoléon*, poème, suivi d'un fragment épique sur l'Assemblée nationale, troisième édition, Paris, 1822, in-8°.

Ce poète mourut le 1er août 1824.

(V. la *France littéraire*, de Quérard, etc.)

FAUCON DE RIS. V. Charleval (de).

FAULLAIN (Jean-François) naquit à Carentan, le 12 janvier 1772. Parti, en 1791, comme grenadier, dans le 2e bataillon de la Manche, il entra, en 1793, dans la compagnie des canonniers, dite des Tuileries, où il devint lieutenant, la même année. En 1794, il passa, avec le grade de capitaine, au 1er bataillon d'artillerie de l'armée de l'Ouest, et, en 1801, il fit, dans le 79e de ligne, la campagne de l'armée d'observation du Portugal. Nommé chevalier de la Légion-d'Honneur en 1804, il passa, l'année suivante, en Italie, sous les ordres de Masséna, devint, en 1808, aide-de-camp du général Lauriston, chef de bataillon, en 1809, dans le 79e de ligne et se trouvait en Illyrie en 1810.

A partir de cette époque, le commandant Faullain se signala par une série d'actions de bravoure qui lui valurent de grands éloges de la part du roi d'Espagne, et la décoration de l'ordre royal de Joseph. Devenu, en 1813, major au 154e régiment de ligne, il fut blessé de deux coups de feu à Vessey, près de Bautzen et promu au grade de colonel dans le 147e de ligne. Nommé, sous la Restauration, chevalier de Saint-Louis et officier de la Légion-d'Honneur, il devint, en 1815, colonel du régiment de Monsieur, à Gand, et quitta le service au licenciement de ce corps.

Retiré dans sa ville natale, ce brave militaire y vécut paisiblement, en dehors des affaires publiques, jusqu'en 1830, époque à laquelle il accepta le commandement de la garde nationale de cette ville.

Le colonel Faullain termina sa carrière le 27 avril 1831.

(V., dans l'*Annuaire de la Manche*, année 1856, une Notice biographique, par M. de Pontaumont.)

FAURE (Pierre-Joseph-Denis-Guillaume), né au Hâvre, le 17 août 1726, fut, dans sa jeunesse, officier de marine, et servit sous le duc d'Anneville dans l'expédition qu'il fit sur les côtes d'Arcadie.

Ayant quitté cette carrière, il embrassa celle d'avocat, se fit recevoir au Parlement de Rouen, et fut, en 1791, nommé juge au Hâvre, puis député de la Seine-Inférieure à la Convention nationale. Lors du procès de Louis XVI, il fit de courageux efforts pour sauver ce prince, et soutint, à la tribune, que la Convention n'avait pas le droit de juger le Roi. Faure, qui, en 1793, avait signé la protestation du 6 juin contre la Montagne, fut compris au nombre des soixante-treize députés proscrits, et reprit sa place à la Convention après la chute de Robespierre. Réintégré, à la fin de la session, dans ses fonctions de juge au Havre, il y fut maintenu sous l'Empire, et reçut au retour de Louis XVIII, en 1814, des lettres de noblesse.

Cet honorable magistrat termina sa carrière le 7 octobre 1818, âgé de quatre-vingt-douze ans.

On a de lui les ouvrages suivants: *Réflexions d'un citoyen sur la marine*, Paris, 1779, in-12; *Parallèle de la France et de l'Angleterre relativement à leur marine*, Paris, 1779, in-8°; *Consultation sur une question importante relative à l'article premier du rapport du comité ecclésiastique*, 1790, in-8°; Faure a aussi donné l'article marine qui se trouve dans *l'Encyclopédie*.

(V. le *Suppl. de la Biographie universelle*, la *Biographie des hommes célèbres du Hâvre*, par J.-B. Levée et le *Moniteur*.)

FAURE (Louis-Joseph), fils du précédent, naquit au Havre, le 5 mars 1760. Il était, depuis 1780, avocat au barreau de Paris, lorsqu'il fut nommé, en 1791, commissaire du Roi près des tribunaux nouvellement établis dans cette capitale. Appelé, la même année, aux fonctions de substitut de l'accusateur public près du tribunal criminel, il remplit les mêmes fonctions près du tribunal extraordinaire avec

beaucoup de justice et de modération. Nommé, en 1799, député au Conseil des Cinq-Cents, par le département de la Seine-Inférieure, il devint aussi, après le 18 brumaire, membre du Tribunat, dont il fut élu secrétaire et, plus tard, président. M. Faure s'occupa exclusivement, dans cette assemblée, de matières judiciaires sur lesquelles il fit plusieurs rapports. Il fit partie de la députation envoyée par le Tribunat pour complimenter le nouvel empereur, à Munich, après la bataille d'Austerlitz.

Appelé, en 1807, au Conseil d'Etat, section de législation, il présenta au Corps Législatif une loi sur la Cour de cassation, et fut nommé, en 1810, commissaire des villes anséatiques que Napoléon avait réuni à son empire ; il reçut, en récompense de sa bonne gestion, la croix de la Réunion ; il était déjà, depuis plusieurs années, officier de la Légion-d'Honneur. Lors du rétablissement de la dynastie des Bourbons, auquel il adhéra sans difficulté, M. Faure entra au Conseil d'Etat, et fut aussi nommé conseiller à la Cour de Cassation.

Il mourut le 14 juin 1837.

(V. le *Suppl. de la Biographie universelle* et le *Moniteur.*)

FAURE (Guillaume-Stanislas), frère du précédent, naquit au Havre, le 1er mars 1765. Il était, avant la Révolution, négociant et imprimeur dans cette ville, qu'il administra sous le Directoire, en qualité de commissaire du gouvernement; il fut ensuite nommé, en l'an VIII, sous-préfet de son arrondissement, et, en 1810, député de la Seine-Inférieure au Corps Législatif, dont il devint secrétaire.

Après avoir signé, le 3 avril 1814, la déchéance de Napoléon, il fit partie de la députation qui fut complimenter Louis XVIII à Saint-Ouen. Réélu député de 1814 à 1815, il prit souvent la parole, fit une mo-

tion pour la liberté de la presse et parla sur des questions de douane. Rentré dans la vie privée, il reprit son commerce et fonda le *Journal du Havre.*

M. Faure mourut dans sa ville natale, le 30 mars 1826. On a de lui : le *Nouveau Flambeau de la mer, ou Description nautique des côtes d'Irlande, d'Ecosse et de France,* 1822, 1824, 2 vol. in-8°, atlas.

(V. le *Suppl. de la Biographie universelle* et le *Moniteur.*)

FAUTREL (Georges), né à Rouen, en 1633, appartenait à la congrégation des Jésuites. Homme d'un prodigieux savoir, il professa, dans le collége de cette congrégation, les humanités, la rhétorique, la philosophie, les mathématiques et la théologie morale. Ce savant religieux avait eu, dans sa jeunesse, un grand penchant pour la poésie latine. Il publia, en 1653 et en 1655, des odes en vers alcaïques. Plus tard, il publia aussi deux ouvrages ascétiques : l'*Histoire des miracles de la sainte Vierge*, etc., et le *Manuel des Agonisants.*

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert.)

FAUQUET (Jacques), bienfaiteur de la ville de Bolbec, naquit dans cette ville, en 1790, d'une famile protestante. Il commença sa carrière de manufacturier en succédant à son père dans l'exploitation d'une fabrique de toiles peintes, à laquelle il donna plus d'extension ; puis, associé avec son frère, M. Pierre Fauquet, il monta d'abord une vaste filature et enrichit, plus tard, Bolbec d'un grand nombre d'établissements du même genre.

M. Jacques Fauquet s'était allié à l'honorable famille Pouchet. Il administra, pendant plusieurs années, en qualité de maire, sa ville natale, dans laquelle il fonda, de ses propres deniers, un hôpital, une bibliothèque et un théâtre. La même ville doit

encore au zèle de M. Fauquet, comme administrateur, une halle aux grains, des boulevards et une école.

Cet homme généreux, qui mérita si bien la reconnaissance de ses concitoyens, était membre du Conseil-Général du département de la Seine-Inférieure et chevalier de la Légion-d'Honneur. C'est regretté de tous ceux qui l'ont connu, qu'il a terminé sa carrière, le 4 octobre 1854. On a de lui une brochure intitulée : *Considérations sur la question des Enfants trouvés, lue au Conseil-Général de la Seine Inférieure, dans la session de* 1839, Rouen, J.-S. Lefèvre, 1840, in-8°.

FAUVEL (Robert), sieur de Doudeauville, né à Rouen, vers la fin du seizième siècle, était maître en la Cour des comptes de la même ville. Ayant beaucoup de dévotion et la passion des voyages, il fit, en compagnie de MM. de Fermanel, conseiller au Parlement de Normandie, Baudouin de Launay et Stochoue de Sainte-Catherine, gentilhomme flamand, un voyage en Palestine, dans le but de visiter les Lieux-Saints. Partis de Paris, le 15 mars 1630, ils étaient de retour le 4 août 1632.

La relation de ce pélerinage publiée, d'abord en Flandre par Stochoue de Sainte-Catherine, eut trois éditions et fut réimprimé à Rouen sous le titre suivant : *Voyage d'Italie et du Levant, contenant la description des royaumes, provinces, gouvernements, villes, bourgs, villages, églises, mosquées,* etc., Rouen, Jacques Hérault, 1664, in-12.

On lit avec intérêt, dans cette relation, dit Guilbert dans ses *Mémoires biographiques*, ce que les voyageurs racontent de quelques villes de Judée et surtout de Jérusalem. La bibliothèque de Rouen possède avec un exemplaire de l'édition de 1664, un manuscrit à peu près conforme à l'imprimé et que nous supposons avoir appartenu à Fauvel.

Fauvel termina sa carrière à Rouen, le 17 septembre 1661, et fut inhumé dans l'église de Saint-Denis de cette ville.

(V. les *Mém. biograph.* de Guilbert, etc.)

FAYETTE (DE LA). V. LA FAYETTE (Mme DE).

FEBVRE. V. LE FEBVRE.

FÉE. V. LE FÉE.

FELLE (Jean ou Guillaume) naquit à Dieppe, le 21 septembre 1638. Se trouvant à Metz, en 1660, il entra dans un monastère de Dominicains; après y avoir achevé ses études et son noviciat, il entreprit des voyages dans différentes parties du monde, et ne cessa de voyager, dit l'historien de son ordre, qu'en cessant de vivre.

Ce religieux, qui se qualifie d'aumônier du Roi de Pologne, Jean Sobieski, dit avoir composé *trente livres*, mais on ne connaît que ceux dont voici les titres: *Brevissimum fidei propugnaculum*, Venise, 1684, in-4°; *Resolutissima ac profondissima omnium difficilium argumentorum quæ unquam, à Christi nativitate, potuerunt afferre hæretici contrà beatæ virginis cultum*, 1687, in-8°, sans nom d'auteur, traduction allemande en regard; *Fel Jesuiticum*, ouvrage qui n'est point une satire, comme le ferait supposer le titre, l'auteur étant zélé partisan des Jésuites; *Lapis theologorum ; La ruina del quietissimo et dell' amor puro*, Gènes, 1702 avec le portrait de l'auteur.

Felle mourut à Rome, en 1710.

(V. la *Biograph. univ.* et la *Galerie Dieppoise*, publiée par M. l'abbé Cochet.)

FÉRARD (Joseph), né à Eu, dans la première moitié du dix-huitième siècle, était professeur d'éloquence au collége de cette ville. Aimant à cultiver la

poésie, pour laquelle il avait un estimable talent, il envoya plusieurs pièces aux concours de l'Académie des Palinods de Rouen, où il fût couronné deux fois, en 1760.

Les pièces qui lui valurent cette distinction, dans le même concours, étaient : une ode latine sur Caton et une ode française ayant pour sujet, la fragilité des choses humaines.

(V. les *Mém. biograph.* de Guilbert.)

FÉREY, né à Dieppe, ou au Neubourg, en 1735, d'une famille justement estimée, embrassa, dès l'âge de vingt ans, la profession d'avocat au barreau de Rouen. Plus tard, il fut exercer à Paris, où il se fit bientôt une brillante réputation comme jurisconsulte. Aussi recommandable par ses vertus privées que par ses talents dans la pratique du barreau, cet honorable avocat fut entouré de l'estime et de la considération de tous ceux qui le connaissaient.

Il était membre du conseil de son ordre, de celui des écoles de droit, et chevalier de la Légion-d'Honneur.

Il mourut à Paris, le 16 juillet 1807.

(V. le *Dictionn. histor.* de Chaudon et Delandine, 9e édition, et la Notice de M. Bellart.)

FERMANEL, né à Rouen, vers la fin du seizième siècle, était conseiller au Parlement de Normandie. Ce magistrat accompagna, dans le voyage qu'ils firent en Palestine, en 1630, MM. Fauvel, Baudoin de Launay et Stochoue de Sainte-Catherine.

Il a publié, à cette occasion, un ouvrage ayant pour titre : *Observations curieuses sur le voyage du Levant fait, en* 1630, *par MM.* etc., Rouen Jacques Hérault, 1668, in-4°. Cet ouvrage se trouve à la bibliothèque de Rouen.

(V. l'article Fauvel.)

FÉRON, né dans le dix-huitième siècle, à Saint-Laurent-de-Cuves (Manche), fut s'établir à Paris, où il se fit un nom comme habile horloger-mécanicien. Il est inventenr du Quantième perpétuel ancien et nouveau, d'un fusil avec lequel on pouvait tirer vingt coups à la minute, et d'un nouvel affût de canon.

(V. *Recherches historiques sur l'arrondissement de Mortain*, par M. H. Sauvage, et l'*Almanach de la Manche*, ann. 1817.)

FERRAND (David), né à Rouen, vers la fin du seizième siècle, était imprimeur-libraire dans cette ville. Doué d'un esprit vif et enjoué, il composa, entre autres ouvrages, en patois normand rimé, un livre dont le titre seul suffit pour donner une idée de l'intérêt qu'il offre au point de vue de l'histoire locale, littéraire et bibliographique. Voici ce titre, littéralement transcrit sur l'exemplaire que possède la bibliothèque de Rouen :

Inventaire général de la Muse Normande, divisé en vingt-huit parties, où sont descrites plusieurs batailles, assauts, prises de villes, guerres étrangères, victoires de la France, histoires comiques, esmotions populaires, grabuges et choses remarquables arrivées à Rouen depuis quarante années; Rouen, D. Ferrand, 1655, in-8°. Dans une des éditions de cet ouvrage se trouve un appendice intitulé : *Les Etrennes de la Muse normande sur le dérèglement du temps qui court, dédiées aux habitants des terres nouvellement découvertes.* On a encore de ce poète : *Les Réjouissances de la Normandie sur le triomphe de la paix*, 1616, in-12; *Les Vérités plaisantes ou le Monde au naturel*, 1641; *Les Figures des métamorphoses d'Ovide, sommmairement descrites*, Rouen, 1641; *Les Evretins de la Muse normande, ou Discours plaisants et récréatifs tenus les jours gras chez une nouvelle accouchée*,

Rouen, D. Ferrand, 1657, in-8°. Ce dernier petit livre, que l'on peut appeler *rarissime*, appartient à M. E. Frère, bibliographe distingué de Rouen. David Ferrand avait été couronné, en 1622, par l'Académie des Palinods de Rouen, et fut élu juge du concours en 1651.

Il mourut à Rouen vers 1660.

(V. les *Mém. biographiques* de Guilbert, suppl., et la *Biographie universelle.*)

FERRAND (Jean-Baptiste-Guillaume), naquit à Bolbec, le 13 août 1733, d'un chirurgien qui jouissait, dans sa province, d'une considération méritée. Désirant suivre la carrière de son père, il étudia l'anatomie à Paris, dans l'Hôpital des Invalides, s'appliqua également à l'étude de la médecine pratique, et fut reçu docteur en 1768. Nommé, cette même année, adjoint, puis conseiller au comité de l'Académie royale de chirurgie, il fut, en 1771, sur la présentation de M. Moreau, premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, appelé à lui succéder dans cette importante fonction. On a, de cet habile praticien, plusieurs ouvrages estimés et des thèses qu'il soutint depuis son admission au collége de chirurgie; ces thèses ont pour titres : *De variis hæmorragiæ sistendæ methodis ; De labro leporino ; De labiorum cancero.* On cite encore un mémoire sur *l'Encéphalocèle ;* une *lettre à M. Lumy, sur la Sensibilité du corps animal*, 1760, in-8° ; *Essai sur les contre-coups de tête ; les Abcès du foie après les lésions de la tête*, et plusieurs Mémoires publiés dans les comptes-rendus de l'Académie de chirurgie. Il a aussi traduit, avec M. Sue, le 6e et le 7e volume des *Aphorismes de chirurgie*, de Boerhaave. Ferrand, était membre d'un grand nombre d'Académies, parmi lesquelles se trouvait celle de Rouen. Il termina sa carrière à Paris, le 10 février 1785.

(V. le Précis de l'Académie de Rouen, t. 5, et les *Mémoires biographiques* de Guilbert, etc.)

FERRAND (Jacques-Olivier-Claude), né le 25 mai 1747, à Saint-Paul-sur-Risle, près de Pont-Audemer, avant de se faire poète improvisateur, était, tout prosaïquement parlant, marchand de coton à Rouen, où il se fit, par de burlesques impromptus, une réputation des plus populaires. Parmi ses nombreuses improvisations, auxquelles il donna le plus souvent la forme dramatique, la moins mauvaise et la seule qui ait été représentée sur les deux théâtres de Rouen, à l'époque de la République, est celle qui a pour titre: *Le Savetier de Péronne*, an IX.

L'auteur met en scène, dans cette pièce, la famille du célèbre abbé Maury, qui, comme on sait, était le fils d'un savetier, ce qui ne l'empêcha pas de devenir l'un des orateurs les plus éloquents de la Révolution, cardinal et archevêque de Paris. Ferrand qui, à l'occasion, montait aussi sur le théâtre, ou plutôt sur les tréteaux, comme acteur, se qualifiait de *Favori d'Apollon*, *de Premier disciple de Molière*, *d'Ecuyer de Franconi*, etc. Le plus beau titre de gloire de ce singulier métromane est d'avoir diverti, pendant plusieurs années, le public des carrefours, lieux dont il avait fini par faire son théâtre habituel.

La bibliothèque de Rouen possède la plus grande partie des grotesques opuscules de ce non-moins grotesque personnage, lequel mourut subitement dans cette même ville, en l'année 1809.

(V. notre Notice biographique dans la *Revue de Rouen* de 1847, et une Notice par M. A. Canel, de Pont-Audemer.)

FERRAND DE MONTCUIT (Louis), né vers 1787, aux environs de Coutances, d'une ancienne et noble famille de Normandie, s'engagea, comme volontaire, en 1805, dans le 16e régiment de chasseurs à cheval.

Il fit, avec ce régiment, les campagnes de la grande armée, et se signala, en plusieurs circonstances, par son intrépidité. Blessé à Dresde, en 1813, il reçut, sur le champ de bataille, la croix de la Légion-d'Honneur, et fit, avec le grade de lieutenant, les campagnes de France en 1814 et 1815.

Rentré dans ses foyers, après le licenciement de l'armée de la Loire, il employa sa modeste fortune aux progrès de l'agriculture dans l'arrondissement de Coutances, et termina son honorable carrière le 5 avril 1846.

(V. dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1847, une Notice biographique, par M. Christien, de Coutances.)

FERRY (Marcelin), né, en 1610, à Angerville-en-Caux, fit ses études chez les Jésuites de Rouen, et, fort enclin à une dévotion pleine d'ascétisme, il s'associa à la petite congrégation de l'Enfant-Jésus établie à Bonne-Nouvelle. Entré chez les Bénédictins de l'abbaye du Bec, en 1631, il se livra à la composition de nombreux ouvrages ascétiques, écrits, pour la plupart, en latin, et tous restés inédits. Voici les titres des principaux : *Eloges sacrés de J.-C. ; Mille noms de N. S. J.-C., tirés des Saintes-Ecritures et des pères de l'Eglise tant d'Orient que d'Occident ; Explication de l'ineffable nom de Jehova, image de la Sainte-Trinité ; Miroir des perfections et des processions divines ; Abrégé des mystères de la foi ; Traité de la monarchie de J.-C. dans lequel on fait voir la grandeur de sa majesté, etc ; La Triple Couronne du Verbe incarné ; Grandeur de la sainte Vierge Marie ; Comparaison de la sainte Vierge et du soleil ; La Couronne impériale de la sainte Vierge ; La Gloire renaissante de saint Rémy.*

Dom Ferry, par esprit de pénitence, se tenait toujours debout pendant tous les exercices religieux, et

même lorsqu'il écrivait ses ouvrages. Il mourut saintement à Argenteuil, le 2 décembre 1652.

(V. l'*Histoire littéraire* des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur.)

FERTÉ (de la). V. La Ferté (de).

FEUARDENT (François), né à Coutances, en 1539 ou 1541, fit ses études à Bayeux, et entra, après avoir renoncé à une succession considérable, dans un couvent de la règle de saint François. Il devint bientôt l'un des hommes savants de son époque, reçut le bonnet de docteur, et fut député, par son ordre, à l'Assemblée du clergé de Paris. Ayant embrassé le parti de la Ligue, ce cordelier se livra à la prédication et à la contreverse contre les Calvinistes, avec un zèle fougueux, beaucoup trop en rapport avec son nom, et se livra, également contre Henry III et Henry IV, à de violentes déclamations.

Devenu plus calme en vieillissant, Feuardent, dit de l'Estoile, dans son journal, fut aussi ardent à la concorde qu'il l'avait été à la discorde. Ce religieux, qui avait été gardien de son ordre dans le couvent de Bayeux, termina sa carrière dans cette ville, le 19 janvier 1610, et fut inhumé au milieu du chœur de l'église des Cordeliers, où l'on voyait son épitaphe. Le P. Feuardent a écrit de nombreux ouvrages, en latin et en français, dont on trouve la liste complète dans les mémoires du P. Niceron, t. 39. Les principaux sont : *I. B. Hildephonsi archiep. Toletani de virginitate Mariæ liber*, *manuscripti cujusdam veteris codicis collatione emandatus*, Paris, 1576, in-8° ; *Sancti Irenæi lugdunensis episcopi adversus Valentini et similium hæreticorum hæreses libri quinque*, Paris, 1576, in-f° ; *Semaine première des dialogues auxquels sont examinés et confutés cent soixante-quatorze erreurs des Calvinistes*, Paris, 1585, in-8°;

Entre-mangeries et guerres ministrales, c'est-à-dire contradictions, injures, condamnations et exécutions mutuelles des ministres prédicants de ce siècle, Caen, 1601, Paris, 1604, in-8°; *Histoire de la fondation de l'église et de l'abbaye du Mont-Saint-Michel, etc.*, Coutances, 1604, in-12.

(V. la *Biog. univ.* et une Notice biographique, publiée par M. V. E. Pillet, dans l'*Annuaire de la Manche*, année 1844.)

FEUGÈRE (Guillaume), né à Rouen, vers la moitié du seizième siècle, était ministre protestant, et enseigna la théologie dans sa ville natale, puis à l'Université de Leyde. Il est auteur des *Réponses aux Inquisiteurs de Zélande touchant la perpétuité de l'Eglise*, ouvrage écrit en latin, et imprimé à la Rochelle en 1579. Il publia aussi l'ouvrage de Ratramne, *De corpore et sanguine Domini*, et mit la dernière main au livre du ministre Marlorat : *Le Trésor des lieux communs de l'Ecriture-Sainte.*

Feugère mourut à Rouen, vers 1613.

(V. le *Dictionn. de Moréri* et les *Tables de la bibliothèq. des aut. ecclésiast.*, par Dupin, t. 4.)

FIDEL (Le P.), que nous croyons né au diocèse de Rouen, dans le dix-septième siècle, devint gardien des Capucins de Dieppe. La peste ayant ravagé cette ville en 1668, ce bon religieux se voua, jour et nuit, pendant huit mois, au service des pestiférés avec un courage et un dévouement qu'une charité évangélique pouvait seule inspirer. Lors du bombardement de Dieppe par les Anglais, le 17 juillet 1694, le P. Fidel se rendit dans la ville, accompagné de tous les religieux de son couvent, exhorta les habitants à se défendre énergiquement, puis s'occupa avec les siens, malgré l'imminence du danger, à éteindre le feu occasionné par les projectiles incendiaires. Il

parvint ainsi à sauver les vases sacrés de l'église de Saint-Jacques, et à préserver plusieurs monuments menacés de destruction.

Le père Fidel mourut dans le couvent de son ordre, en 1716.

(V. les *Mémoires sur la ville de Dieppe*, par Desmarquets, t. 2, et l'*Histoire de la Normandie*, par Masseville, t. 6.)

FIERABRAS, Hervé, sieur Dumotté, naquit à Alençon au commencement du dix-septième siècle.

Il se fit recevoir chirurgien à Paris, et revint dans sa ville natale exercer sa profession, dans laquelle il acquit beaucoup de talent et de réputation. On a de lui un ouvrage intitulé : *Méthode de chirurgie*, Paris, 1683, in-12.

Fierabras termina sa carrière à Alençon, dans un âge fort avancé.

(V. les *Mémoires sur la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos.)

FILLASTRE (Guillaume), né en 1634, au Tilleul, en Caux, commença par être enfant de chœur dans l'église de ce village, puis il entra à la maîtrise de l'abbaye de Fécamp. Désirant se consacrer à Dieu dans l'ordre des Bénédictins, il fut envoyé, en 1652, au noviciat de Saint-Faron-de-Meaux, où il fit sa profession, et bientôt après, rappelé à l'abbaye de Fécamp, il en devint le maître de musique et le bibliothécaire. L'un des savants Bénédictins, dont la France s'honore, le célèbre Mabillon, était l'ami de dom Fillastre, avec lequel il entretenait une correspondance suivie, et qu'il se plaisait souvent à consulter. Pourvu d'une vaste érudition et versé dans tous les genres de littérature, notre compatriote avait composé plusieurs ouvrages ; mais, dit l'un de ses biographes, M. l'abbé Cochet, «Dom Fillastre, avant

de mourir, demanda ses précieux manuscrits, les prit de ses mains tremblantes, laissa tomber une larme au souvenir des veilles et des travaux qu'ils lui avaient coûtés, puis les livra aux flammes qui les dévorèrent. »

Parmi les quelques écrits qui nous sont restés de ce religieux, on cite un mémoire intitulé : *Défense de l'exemption de la juridiction de l'abbaye de Fécamp, pour servir de réponse à la requeste et aux mémoires de l'archevêque de Rouen; Une Dissertation sur la caverne du dieu Mithra dont il est parlé dans la lettre XIX*e *de saint Jérôme à Læta ;* plusieurs lettres écrites à Mabillon sur les *Pains azymes, sur les saints qui appartiennent à l'ordre de Saint-Benoît, sur l'hitver rigoureux de* 1684.

Dom Fillastre termina sa carrière dans l'abbaye de Fécamp, le 6 décembre 1706.

(V. l'*Histoire littéraire des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*, et une Notice biographique par M. l'abbé Cochet, *Revue de Rouen*, année 1841.)

FILLEUL (Nicolas), né à Rouen, vers 1530, était professeur au collége d'Harcourt, où il fit représenter, en 1563, une tragédie d'*Achille.* Cette pièce et quelques autres productions qui la suivirent, commencèrent si bien la réputation de ce poète, qu'il fut choisi par le cardinal de Bourbon, alors archevêque de Rouen, pour composer les pièces et les scènes allégoriques que ce prélat avait imaginé de faire représenter devant Charles IX et sa mère Catherine de Médicis, qu'il allait recevoir dans son château de Gaillon. Les pièces composées par Filleul, pour cette circonstance, furent représentées d'une manière tout-à-fait splendide, ainsi que nous l'apprend M. A. Deville, dans une Notice sur ce magnifique château que fit édifier le cardinal Georges d'Amboise, et qui devint la maison de plaisance des archevêques de Rouen. Les

tragédies et autres scènes représentées dans ce château, les 26 et 29 septembre 1566, avaient pour titres : *Thétis ; Francine ;* les *Ombres*, comédie pastorale ; les *Nayades ou la naissance du roy Charlot*, allégorie ; *Lucrèce*, tragédie avec des chœurs. Ces pièces furent imprimées, la même année, par les soins du cardinal de Bourbon, à Rouen, chez G. Loyselet, sous ce titre collectif : *Les Théâtres de Gaillon*, avec cette dédicace : *A la Royne*. Les autres ouvrages publiés de ce poète sont : *Les Discours ou sonnets moraux*, Rouen, 1563, in-4° ; *La Couronne de Henry-le-Victorieux, roi de Pologne*, Paris, 1573, in-4°.

Filleul, dit Lacroix du Maine, était un homme fort docte et un très-excellent poète latin et français ; il avait pris pour devise : *Fatis contraria fata rependens.*

FILLON (Arthur), né à Verneuil, vers la moitié du quinzième siècle, fit ses études à Paris, devint professeur au collége de Navarre, puis fut successivement chanoine et chantre de la cathédrale de Rouen, et enfin curé de Saint-Maclou, de la même ville, en 1507 ou 1510.

Ami intime du célèbre cardinal Georges d'Amboise, qui le fit son grand-vicaire, et le nomma son exécuteur testamentaire, Fillon, qui était l'un des prédicateurs les plus éloquents de son époque, devait être encore l'objet d'une honorable distinction ; il fut nommé neuf fois, par le clergé de la province, député aux Etats-Généraux tenus à Paris. François Ier ayant, en 1519, demandé à la ville de Rouen le droit des francs-fiefs et des nouveaux acquets, la ville envoya Fillon vers le Roi, qui était alors à Lyon ; le député parla avec tant de force et d'éloquence devant François Ier et son conseil, qu'il obtint exemption non-seulement pour la ville, mais encore pour toute la province. Nommé, en 1522, évêque de Senlis, cet

éminent et généreux ecclésiastique fit imprimer à ses frais le bréviaire de son diocèse et fonda quatre bourses, au collége d'Harcourt, pour quatre écoliers pauvres; deux de Verneuil, et deux de Senlis. Il termina sa carrière le 26 août 1526.

Ce prélat a écrit, en latin et en français, quelques ouvrages dont voici les principaux : *Le Miroer des curez ; Ordonnances faictes aux curez du diocèse de Rouen, en un synode d'hiver tenu en l'an* 1506 ; *Divers sermons pour être lus tous les dimanches à la grand'-messe ; Méthode pour se bien confesser ; Statuts synodaux de l'église de Senlis*, Paris, 1526.

(V. la *Bibliot. française*, de Du Verdier, t. 3, l'*Hist. de la Cathédrale de Rouen*, par D. Pommeraye, et l'*Hist. de Saint-Maclou*, par M. l'abbé Ouin-Lacroix.)

FIQUET. V. Du Boccage.

FIQUET (Jean-Louis), sieur de Normanville, naquit à Rouen, le 25 août 1726. Il était conseiller au Parlement de Normandie, et devint, sous le ministère de M. de Maupeou, président du Conseil supérieur.

Ce magistrat aimait, dans ses moments de loisirs, à cultiver les arts d'agrément, tels que le dessin, la peinture, la musique et la poésie ; mais son goût le plus prononcé fut pour la bibliographie, science qu'il possédait parfaitement. Reçu membre de l'Académie de Rouen, il y fit apprécier son mérite par plusieurs lectures, et communiqua à cette compagnie, en 1760, une dissertation pleine d'esprit et d'érudition, sur le poème d'*Orlando furioso*, de l'Arioste. Il mourut à sa terre de Normanville, dans le mois de juillet 1790.

(V. l'éloge de ce personnage, par Haillet de Couronne, dans le *Précis de l'Académie de Rouen*, t. 5, et l'Histoire du Parlement de Normandie, par M. Floquet, t. 6.)

FIRMIN (Nicolas) naquit à Avranches, vers la moi-

tié du dix-septième siècle. Il entra, par vocation, dans un couvent de Carmes où, sous le nom de père Pascal, il écrivit plusieurs traités de théologie qui furent imprimés à Angers. Ce religieux termina sa carrière en 1704.

FIZEAUX DE LA MARTEL (Stanislas), petit fils de l'honorable baron Lézurier de la Martel, ancien maire de Rouen, naquit, nous le supposons, à Sainte-Vaubourg, commune du Val-de-la-Haye. Se sentant, dès l'âge de seize ans, une vocation bien décidée pour la marine, il accompagna à Saint-Pétersbourg un capitaine ami de sa famille, puis, donnant carrière à son penchant pour les voyages au long cours, il partit pour l'Amérique du Sud et s'initia, pendant une longue traversée, à tous les périls de la mer. Entré, en 1837, dans la marine de l'État, en qualité de simple novice à bord de la *Vénus*, commandée par le capitaine Dupetit-Thouars, il navigua, pendant quatre ans, dans les deux Océans, et assista à la prise des Iles-Marquises.

A son retour en France, il fut reçu capitaine au long cours et admis, en 1843, en qualité d'enseigne, à bord de la corvette *La Fortune ;* il explora les côtes de l'Inde et de l'Afrique, se distingua en plusieurs circonstances et fut, à son retour, nommé lieutenant de vaisseau. M. le baron Fizeaux de la Martel avait depuis peu contracté mariage avec Mlle Martining, fille de l'amiral de ce nom, lorsqu'au premier signal de la guerre d'Orient, il s'embarqua sur la frégate *Le Descartes*, comme officier au choix, reçut la croix de la Légion-d'Honneur et assista au bombardement d'Odessa et de Sébastopol.

Appelé, en récompense de ses services, au commandement de la corvette-aviso *La Sentinelle*, il se rendait à Toulon, pour prendre ce commandement, lorsque ce jeune et brave marin, qui avait affronté,

tant d'écueils, fut atteint d'une cruelle maladie à laquelle il succomba dans la première quinzaine d'avril 1855. Son corps, rapporté de Toulon à Hautot-sur-Seine, près de Rouen, a été inhumé dans ce lieu, le 14 avril 1855.

(V. le discours prononcé sur la tombe de M. le baron Fizeaux de la Martel, par M. Séréville; *Nouvelliste de Rouen*, du 15 avril 1855.)

FLAMARE (De) né dans le diocèse de Rouen, vers la moitié du dix-septième siècle, professa d'abord le calvinisme, fit abjuration et embrassa l'état ecclésiastique. Plein de zèle et d'enthousiasme pour sa nouvelle croyance, il la défendit de sa parole et de sa plume. Son principal ouvrage a pour titre : *Conformité de la créance de l'Eglise catholique avec la créance de l'Eglise primitive, et différence de l'Eglise protestante d'avec l'une et l'autre*, Rouen, Letourneur et Besongne, 1701, 2 vol. in-12.

(V. *Eloge des Normands*, par l'abbé de La Rivière.)

FLAUST (Jean-Baptiste), né à Vire, en 1709, se livra, dès sa jeunesse, à l'étude du droit, commença sa carrière d'avocat dans sa ville natale, et se fixa à Rouen où il devint l'émule des membres les plus célèbres du barreau de cette ville. En 1745, à la suite de quelques démêlés des avocats avec le Parlement, Flaust cessa de plaider devant cette compagnie, et s'attacha à la cour des Aides. Nommé par ses confrères syndic perpétuel de leur collége, ce savant jurisconsulte conserva jusqu'à la fin de sa vie l'estime du public et la confiance des magistrats.

On a de lui une œuvre importante sur la Coutume de Normandie, œuvre qui lui coûta quarante années de travail; elle a pour titre : *Explication de la jurisprudence et de la coutume de Normandie, dans un*

ordre simple et facile, Rouen, L. Oursel, 1781, 2 vol. in-f°. Flaust mourut à sa terre de Saint-Sever-la-Forêt, près de Vire, le 21 mai 1783.

(V. le *Dict. hist.* de Chaudon et Delandine, et les *Notices biog. sur les hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard.)

FLAUST (Pierre-Marie), fils du précédent, naquit à Rouen, le 19 octobre 1762. Il devint lieutenant-général au bailliage de Vire, membre de l'Assemblée et commission provinciale de la généralité de Caen, puis fut élu, par cette même ville, député aux Etats-Généraux de 1789. La carrière politique de ce personnage, se termina avec cette première Assemblée.

(V. un port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

FLÉCHEUX (Maria), artiste lyrique distinguée, née à Rouen, en 1815, commença à se faire connaître, en 1834, sur le second théâtre de cette ville, où elle chanta dans deux concerts. Douée d'une voix fraîche, bien timbrée et des plus sympathiques, la jeune Maria, appelée à Paris, y fut bientôt remarquée et chaleureusement encouragée. Le 7 novembre 1835, elle fit à l'Opéra un brillant début, dans le rôle d'Alice de *Robert-le-Diable*, et créa, l'année suivante, avec beaucoup de succès, le rôle du page dans les *Huguenots*.

Ayant quitté l'Opéra, cette cantatrice se fit entendre dans plusieurs villes de province, et fut, pendant quelques années, engagée au théâtre de Bruxelles, où elle tint son emploi avec distinction. Maria Fléchеux mourut à Paris, le 20 septembre 1842.

(V. la *Biographie des acteurs de Paris*, etc.)

FLEURY (François-Michel) naquit à Alençon, dans la première moitié du dix-huitième siècle.

Il fit, au collége de sa ville natale, d'excellentes

études, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu de la cure de Lignières-la-Carelle, dans le diocèse du Mans. Joignant à beaucoup de savoir un esprit bizarre et systématique, l'abbé Fleury imagina de faire répondre et servir la messe par la sœur de son vicaire. Ses paroissiens, scandalisés de cette innovation, s'en étant plaints à l'évêque, celui-ci admonesta le curé; mais l'abbé Fleury, peu disposé à renoncer à son idée, proposa, dans le *Journal Ecclésiastique*, du mois d'avril 1774, la question suivante à résoudre: *Une femme, à défaut d'homme, peut-elle répondre la messe?* Le bon curé, se chargeant lui-même de la solution, dans le numéro suivant, se prononça, bien entendu, pour l'affirmative. Une réfutation anonyme des arguments dont cet ecclésiastique s'était servi en faveur de la thèse qu'il soutenait, ayant bientôt couru dans le diocèse, il y répondit par une brochure intitulée: *Réponse de la messe par les femmes*, Alençon, 1778, in-8°. Cette dernière publication fut suivie d'une longue polémique qui, toutefois, ne fut pas imprimée. Malgré tous ses efforts, l'abbé Fleury mourut le 17 avril 1781, sans avoir eu la satisfaction de faire prévaloir son opinion.

(V. les *Mémoires sur la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos.)

FLEURY (Pierre-Dominique), né à Rouen, en 1768, fit ses études au collége des Jésuites et remporta, en 1786, les prix de botanique et de mathématiques, fondés par la ville. Il joignait à l'amour des sciences la lecture des poëtes latins, et cultivait aussi, parmi les arts, le dessin et la musique; mais donnant la préférence aux sciences mathématiques, il entra dans le génie civil, et fut nommé ingénieur au Havre. Ayant refusé de prêter serment lors de la Révolution, il fut porté sur une liste de suspects; mais il parvint à se soustraire aux poursuites jusqu'à la chute de Ro-

bespierre. Revenu dans sa ville natale, il travailla, avec le savant D. Gourdin au classement des livres qui se trouvaient alors dans les greniers de l'Ecole centrale, livres qui devaient servir, plus tard, à fonder la Bibliothèque publique de Rouen. Cette occupation, développant chez notre compatriote le goût de la bibliographie, il embrassa la profession de libraire. M. Fleury fut, en cette qualité, honoré de l'estime et de la confiance du cardinal Cambacérès, archevêque de Rouen. Passionné pour les bons livres, et plein de discernement dans leur choix, il acquit, à bon droit, la réputation de bibliophile distingué. Il termina sa carrière à Rouen, le 7 décembre 1850.

(V. une Notice biogr. en tête du catalogue des livres ayant appartenu à M. Fleury père.)

FLEURYE, né à Saint-Romain-de-Colbosc, en Caux, le 22 juillet 1745, était, avant la Révolution, avocat et procureur du Roi à Montivilliers. Il fut, en 1789, élu député, par le bailliage de Caux, aux Etats-Généraux, et rentra dans la vie privée après les travaux de cette Assemblée.

(V. un portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

FLOUEST (Alexandre), né à Dieppe, parvint, en passant par tous les grades, dans les glorieuses campagnes de l'Empire, jusqu'au grade de commandant. Il reçut, en récompense de ses services la croix de la Légion-d'Honneur, et fut nommé plus tard chevalier de Saint-Louis. Ce brave officier a terminé sa carrière à Paris, le 3 novembre 1856. (V. l'*Almanach populaire de Rouen*, édité par M. A. Aillaud.)

FLOXEL ou FLOSSEL (Saint) naquit d'une famille chrétienne, dans un village du Cotentin. Ce saint, selon une très-ancienne légende, aurait été martyrisé sous le règne de l'Empereur Antonin-le-Pieux, ou

sous celui de Marc-Aurèle ; mais M. l'abbé Lecanu, auteur de l'histoire des évêques de Coutances, pense que ce dut être plutôt sous le règne de Caracalla, c'est-à-dire de l'an 211 à 217. Floxel fut, dans sa jeunesse, enrôlé dans une compagnie de soldats nobles, et, comme il professait le christianisme et cherchait à convertir ses camarades, l'un d'eux le dénonça et le fit arrêter au milieu d'une foule de peuple auquel il expliquait l'Évangile. Conduit à Autun, près du proconsul, il ne se laissa point intimider par les menaces, ni séduire par les promesses, et préféra endurer les plus cruelles tortures plutôt que de renoncer à sa foi.

Livré d'abord aux bêtes féroces et jeté ensuite au milieu d'un bûcher, le jeune Floxel, dit la légende, sortit triomphant de ces deux épreuves. Appelé devant le tribunal de l'Empereur, qui venait d'arriver à Autun, le saint répondit avec la même fermeté, se montra de plus en plus inébranlable dans sa croyance, et fut condamné à avoir la tête tranchée le 15 des calendes d'octobre (on ne dit point en quelle année).

Le corps du jeune martyr fut rapporté au lieu de sa naissance, où l'on édifia une église sous son vocable. Sa mémoire est honorée dans le Cotentin et à Autun, le 17 de septembre.

(V. l'*Hist. ecclés. de la prov. de Normandie*, par Trigan, t. 1er, et l'*Hist. des évêques de Coutances*, par M. l'abbé Lecanu.)

FOINARD (Frédéric-Maurice), né à Conches, dans le diocèse d'Evreux, vers 1693, était un ecclésiastique très-savant. Il fut d'abord sous-principal au collége Du Plessis, puis devint curé de Calais.

On a de lui les ouvrages suivants : *Projet raisonné pour un nouveau bréviaire ecclésiastique*, Paris, 1720, in-12 ; *Analyse du bréviaire ecclésiastique*, Paris, 1726, in-12 ; *Breviarium ecclesiasticum editi jam*

prospectûs executionem exibens, *in gratiam ecclesiarum in quibus nova facienda erit breviariorum editio*, etc., 1726, 2 vol. in-12 ; *la Genèse en latin et en françois avec des explications*, 1732 ; *la Clef des psaumes ou l'occasion précise à laquelle il furent composés*, Paris, 1740, in-12 ; *les Psaumes dans l'ordre historique nouvellement traduits sur l'hébreu*, Paris, 1742, in-12. L'abbé Foinard mourut à Paris, le 29 mars 1743.

(V. le *Dict. de Moréri* et la *France litt.* de Quérard.)

FOLIE (Jacques), né à Fauville-en-Caux), le 2 août 1739, était, avant la Révolution, curé d'Anquetierville, et fut, en cette qualité, nommé député par le clergé à l'Assemblée provinciale de Normandie. Pourvu, en 1802, de la cure de Fauville, l'abbé Folie, qui unissait à de hautes vertus beaucoup d'instruction et l'amour des plantes, se livra, dans ses moments de loisirs, à la culture de la botanique. Cet ecclésiastique distingué mourut dans sa cure le 4 août 1815. (V. *Églises de l'arrond. d'Yvetot*, par M. l'abbé Cochet, t. 1.)

FOLLEVILLE (Louis-Jean-André, marquis de), né aux environs de Lisieux, était, depuis quelques années, conseiller au Parlement de Rouen, lors qu'éclata la Révolution. Très-attaché au principe monarchique et à ses priviléges, il émigra l'un des premiers et ne revint dans sa patrie qu'après la tourmente révolutionnaire. Eloigné des affaires publiques, pendant toute la durée de l'Empire, M. le marquis de Folleville n'entra dans la carrière politique qu'au retour des Bourbons, en 1815. Il fut nommé, par le Calvados, député à la chambre dite *introuvable*. Réélu après la dissolution de cette chambre, il continua à siéger à l'extrême droite, et à se montrer l'un des plus fidèles auxiliaires des ministres.

(V. la *Biog. nouv. des Contemp.* et le *Moniteur*.)

FOLLOPPE (Charles-Augustin), né à Caudebec, vers 1650, avait beaucoup de goût pour la poésie qu'il cultivait avec un certain talent.

Il fut, en 1701, couronné deux fois par l'Académie des Palinods de Rouen, pour une ballade ayant pour titre : *Narcisse,* et pour un sonnet sur le duc d'Anjou.

(V. le *Recueil des Palinods*, de 1700 à 1781.)

FOLOPPE, né à Caudebec, dans le dix-huitième siècle, embrassa l'état ecclésiastique, devint docteur en théologie et curé de sa ville natale. Estimé du cardinal de La Rochefoucauld, archevêque de Rouen et de plusieurs autres prélats, il fut nommé par M. de Lastic, évêque du Mans, vicaire-général de ce diocèse. S'étant retiré après vingt-cinq ans de travaux apostoliques, chez une parente, à Evreux, l'abbé Foloppe y termina sa carrière vers le commencement de ce siècle. (V. *Eglises de l arrond. d'Yvetot*, par M. l'abbé Cochet.

FONTAINE (Marie-Pierre), né à Rouen, le 7 février 1712, embrassa l'état ecclésiastique et remplit, pendant plusieurs années, les fonctions de vicaire de Notre-Dame-de-la-Ronde. S'étant livré avec beaucoup d'ardeur à la culture des lettres et surtout à celle de la poésie, il publia, en 1730, sous le voile de l'anonyme, un recueil de pièces anacréontiques intitulé : *Muse normande.* Cette publication l'ayant fait connaître, il fut, en 1747, reçu membre de l'Académie de Rouen, et défraya, pendant dix ans, les séances publiques et particulières de cette compagnie par la lecture des odes d'Horace, d'Anacréon et de Pindare, qu'il traduisait en vers français. Il fit aussi imprimer, en 1750, plusieurs petits poèmes, parmi lesquels on distingua une épitre sur le goût. L'un des amis de ce poète, l'abbé Terrisse, qui possédait alors l'abbaye de Saint-Victor-en-Caux, offrit, en 1750, à

l'abbé Fontaine, la modeste cure de Vassonville-sur-Scie.

Notre compatriote accepta, avec reconnaissance, cette retraite qui convenait si bien à la simplicité de ses goûts, et continua, avec un redoublement de zèle, la traduction de ses poètes favoris, sans négliger en rien ses devoirs religieux. L'abbé Fontaine mourut le 24 août 1775, et fut inhumé dans le chœur de son église.

(V. *Précis de l'Acad. de Rouen*, t. 4, et une Notice biog., par M. l'abbé Cochet, *Revue de Rouen*, 1848.)

FONTAINE-MALHERBE (Jean), poète et auteur dramatique, naquit près de Coutances, vers 1740.

On a de ce poète les ouvrages suivants : *Calypso à Télémaque*, héroïde, 1761, in-8° ; la *Rapidité de la vie*, poème qui remporta le prix à l'Académie française en 1766, in-8° ; *Discours en vers sur la philosophie*, 1766, in-8° ; Epitre aux pauvres, pièce qui obtint l'accessit au concours de l'Académie française, 1768, in-8° ; *Eloges de Carle Vanloo et de Deshays*, insérés dans le *Nécrologe* de 1766 ; *Argillan, ou le fanatisme des Croisades*, tragédie en 5 actes, 1769 ; le *Gouverneur*, drame en 5 actes, en prose, 1770, in-8° ; le *Cadet de famille, ou l'heureux retour*, comédie en 1 acte, en vers ; *l'Ecole des Pères*, comédie en 1 acte, en vers ; *Les Mariages assortis*, comédie en 1 acte, mêlée d'ariettes. Fontaine-Malherbe a encore fait insérer plusieurs pièces dans l'*Almanach des Muses*, et travaillé avec le Tourneur à la traduction du théâtre de Shakespeare. Il avait été, pendant quelques années, inspecteur de la librairie et censeur royal. Il termina sa carrière en 1780.

(V. la *Biog. univ.* et les *Siècles litt.* par Desessarts.)

FONTAINES, V. DES FONTAINES.

FONTENAY (Pierre-Nicolas de), né à Rouen le 27

septembre 1743, d'une honorable famille de négociants de cette ville, fit de bonnes études dans le pensionnat du séminaire de Joyeuse, et embrassa la profession de son père, auquel il devait bientôt succéder dans la gestion de son importante maison de commerce.

Il ne s'occupa d'abord que de négoce, mais voulant contribuer, pour sa part, au progrès de notre industrie nationale, il fut l'un des premiers qui versèrent des capitaux dans une entreprise ayant pour objet l'établissement, à Louviers, d'une vaste filature de laines. Il devint aussi propriétaire de la manufacture de velours créée à Rouen, près de Saint-Paul, par M. Holker, et encouragea M. Descroizilles dans son nouveau mode de blanchîment, qui devait procurer de si grands avantages à nos fabriques. Nommé échevin de la ville, juge, et, plus tard, président du tribunal consulaire, de Fontenay, fut encore choisi pour discuter les intérêts de la Normandie dans l'Assemblée provinciale, et pour représenter Rouen aux Etats-Généraux de 1789. Membre de l'Assemblée constituante, notre compatriote s'occupa, dans le comité de commerce, dont il faisait partie, à élaborer de bonnes lois sur une matière que nul ne possédait mieux que lui. De retour à Rouen, à la fin des travaux de l'Assemblée, il fut appelé, par les suffrages de ses concitoyens, à la tête de l'administration municipale de cette cité. Nommé, plus tard, par la reconnaissance publique, président de l'administration départementale, il se montra, dans ses fonctions, à des époques difficiles, plein de courage et de dévouement. En 1793, il sut répondre, avec une noble fermeté, aux menaces du représentant du peuple Carrier, de sinistre mémoire, envoyé en mission dans le département de la Seine-Inférieure.

Dénoncé comme suspect, de Fontenay fut arraché à son commerce et à sa famille, puis incarcéré à

Saint-Yon ; mais il recouvra sa liberté avant le 9 thermidor. Nommé maire de Rouen, pour la troisième fois, par arrêté du 10 prairial, an VIII, il reçut, lors de sa visite dans cette ville, le 30 octobre 1802, le premier Consul, qui, quelques jours après, lui envoyait une écharpe d'honneur, en l'accompagnant de paroles très-flatteuses.

Elevé, en 1804, à la dignité de sénateur et à celle de commandeur de la Légion-d'Honneur, il ne jouit que peu d'années de la haute position que lui avait acquise ses éminentes capacités, et mourut à Paris, le 11 février 1806. Le nom de cet honorable magistrat a été donné à une des rues de Rouen. Son portrait, peint par M. Doutreleau, décore la salle des mariages de la mairie de la même ville.

(V., dans le *Précis de l'Acad. de Rouen*, 1806, une Notice biog., par D. Gourdin, et une Notice nécrol. de Guilbert, lue la même année à la Société libre d'Emulation.)

FONTENAY (Alexandre de), frère du précédent, naquit à Rouen, le 2 février 1748. Initié, de bonne heure, par sa famille, aux affaires commerciales, il se livra, dans cette carrière, avec son frère aîné, à de grandes et heureuses spéculations. Ayant choisi, dans la maison de commerce, la gestion du négoce extérieur, il parcourut les principales villes de France, d'Espagne et d'Italie. Alexandre de Fontenay, dit son biographe, M. le comte Beugnot, « savait surtout entourer les calculs les plus habiles du charme de la gaieté; la nature l'avait également doué pour les plaisirs et les affaires, aussi avait-il imaginé de faire servir les uns aux succès des autres. » Rien de ce qui pouvait concourir aux progrès de notre industrie ne fut négligé par notre honorable compatriote, et, ne reculant devant aucun sacrifice, ni même devant aucun danger, il passa en Angleterre et par-

vint à se procurer des dessins de machines et des ouvriers habiles. A son retour à Rouen, il fit monter les premières *Jenny-Mull* à Sotteville et à Oissel, puis, en 1792, il fit l'acquisition du domaine national de Saint-Paul, dans lequel il établit un atelier modèle de teinture, d'ou sortirent les plus beaux échantillons de cette couleur précieuse connue sous le nom de Rouge des Indes. Nommé, pendant les Cent-Jours, membre de la chambre des représentants, il renonça bientôt à la carrière politique pour ne plus s'occuper que d'affaires commerciales.

Alexandre de Fontenay professait, en matière de commerce, un système de liberté qui le faisait s'indigner des entraves qu'opposent aux communications de peuple à peuple des lois de douanes mal entendues, et il a écrit sur cette importante question, plusieurs brochures à l'appui de son opinion. Il donna aussi un traité sur les différentes manières de filer le coton; puis, en 1831, croyant le moment favorable pour indiquer les moyens de faire immédiatement contribuer les manufactures à la prospérité du pays, il fit imprimer un mémoire qu'il adressa au Roi et aux Chambres; il y résume ses doctrines par cette simple proposition : *Enrichir pour imposer, voilà l'art ; ruiner en imposant, voilà la folie.* Alexandre de Fontenay reçut, cette même année, la décoration de la Legion-d'Honneur et termina sa longue et honorable carrière dans son établissement de Saint-Paul le 12 octobre 1833.

(V. dans le *Bull. de la Soc. libre d'Emulation*, 1834, une Notice biog. par M. le comte Beugnot.)

FONTENAY (BLAIN DE), V. BLAIN.

FONTENELLE (Bernard, Le Bovier de) naquit à Rouen, le 11 février 1657, d'un avocat au Parlement de Normandie et de Marthe Corneille, sœur de notre

grand poète tragique. Il fit ses études au collége des Jésuites de sa ville natale, avec une précoce et rare intelligence, et il avait à peine quatorze ans qu'il présentait à l'Académie des Palinods cinq pièces de poésies, tant françaises que latines, dont deux furent couronnées et les trois autres imprimées dans le recueil de cette Académie.

Appelé à Paris, en 1666, par ses deux oncles Pierre et Thomas Corneille, après une épreuve peu heureuse dans la profession d'avocat, Fontenelle se livra entièrement à la culture des lettres, et entra bientôt en commerce avec tous les beaux esprits de la capitale. De retour à Rouen, il y composa, sur des canevas fournis par T. Corneille, deux opéras *Bellerophon* et *Psyché*, qui eurent du succès, puis la tragédie d'*Aspar*, tombée au théâtre et qu'on ne connait guère aujourd'hui que par une épigramme de Racine. Donnant alors une autre direction à son esprit, que la nature avait orné des talents les plus variés, il le dirigea vers de hautes conceptions philosophiques, et publia, en 1683, lorsqu'il n'avait encore que vingt-six ans, les *Dialogues des Morts* et ensuite le *Jugement de Pluton* sur ces dialogues.

En 1686, il enrichissait notre littérature des *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, ouvrage dans lequel il vulgarisa le langage de la science en le mettant, dans un style admirable, à la portée des gens du monde. L'année suivante, il donnait l'*Histoire des Oracles*, le dernier de ses ouvrages, qu'il composa à Rouen, dont il allait définitivement s'éloigner pour aller se fixer à Paris. Fontenelle, qui avait une grande prédilection pour le théâtre, fit encore représenter plusieurs pièces et composa aussi quelques poésies pastorales qui eurent du succès.

En 1691, il fut, malgré la cabale de Racine et de Boileau, reçu membre de l'Académie française, dont il devint trois fois directeur; et, en 1699, l'Académie

des sciences lui ouvrait également ses portes. Nommé immédiatement secrétaire perpétuelle de cette compagnie il exerça ses fonctions pendant quarante-quatre ans, travailla, pendant ce même nombre d'années, à l'histoire de cette Académie, et correspondit avec une grande partie des sociétés savantes françaises et étrangères. Fontenelle avait contribué, avec de Cideville, à la fondation de l'Académie de Rouen.

Cet homme illustre termina sa carrière à Paris, sans avoir ressenti aucune douleur, le 9 janvier 1757, dans sa centième année.

(V. pour des détails sur sa vie, et pour l'appréciation de ses ouvrages, un éloge par Le Cat, de l'Académie de Rouen, et les notices biograph. de MM. Flourens, de l'Académie française, Charma, de l'Académie universitaire de Caen, etc. Une rue de Rouen porte le nom de Fontenelle, et une inscription commémorative décore la maison où il est né, rue des Bons-Enfants, n° 132. Plusieurs portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

FONTENELLE (Joseph-Alexis, Le Bovier de), frère de l'illustre académicien, naquit à Rouen, en 1663. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut, pendant plusieurs années, prêtre habitué de la paroisse Saint-Laurent. Pourvu d'un canonicat aux Andelys, il se fit remarquer par son opposition à la *Bulle Unigenitus*, et fut nommé, en 1716, chanoine de la Cathédrale de Rouen.

L'abbé de Fontenelle ne cessa de donner dans l'exercice de son ministère, l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. L'exactitude de cet ecclésiastique à remplir ses devoirs religieux était, pour ainsi dire, proverbiale; levé chaque jour dès quatre heures du matin, en toute saison, il se préparait, par des actes religieux, à la célébration de l'office divin, où l'on était certain de le rencontrer le premier et le dernier.

La charité de ce bon chanoine ne connaissaissait pas de bornes, et une grande partie de sa fortune, assez considérable, fut distribuée aux pauvres et aux établissements de bienfaisance de sa ville natale.

L'abbé de Fontenelle termina sa carrière le 6 novembre 1741, et fut inhumé, ainsi qu'il en avait exprimé le vœu, dans la Cathédrale de Rouen, près des fonds-baptismaux.

(V. les *Nouvelles ecclésiast.* du 27 novembre 1741 et du 25 avril 1742.)

FORFAIT (Pierre-Alexandre-Laurent), né à Rouen en 1752, fit de brillantes études au collége de cette ville et remporta les prix de mathématiques et d'hydrographie.

Il n'avait encore que vingt ans, lorsqu'il fut admis dans le génie de la marine, corps dans lequel, jusqu'alors, on n'entrait que par le privilége de la naissance. Envoyé à Brest en 1773, il y exerça les fonctions d'ingénieur-constructeur jusqu'en 1782, époque ou ses talents dans cette carrière le firent choisir pour aller remplir le même emploi à Cadix, sous les ordres du comte d'Estaing. Rappelé en France en 1787, alors que le Gouvernement venait de prendre la résolution d'établir, pour ses colonies, une navigation régulière au moyen de paquebots, Forfait trouva la solution du problême et construisit des bâtiments qui atteignirent le but qu'on s'était proposé. Résidant au Havre, comme ingénieur en chef de la marine, il fut élu, en 1791, député de la Seine-Inférieure à l'Assemblée législative, où il tint le milieu entre les partis opposés et revint au Havre, après la session, reprendre le cours de ses travaux. Lorsque la Belgique et la Hollande devinrent les conquêtes de la France, Forfait fut envoyé dans ces deux pays afin d'en examiner les côtes, et détermina, par ses conseils, l'établissement d'un port à Anvers.

En 1796, notre compatriote fut chargé, par le Directoire, d'explorer le cours de la Seine, depuis le Havre jusqu'à Paris, dans le but de s'assurer de la possibilité de le remonter avec des bâtiments d'une certaine dimension : il prouva cette possibilité, en venant après seize jours de navigation, mouiller au bas du Pont-Royal. En 1798, cet habile ingénieur était appelé par le Gouvernement à travailler à l'organisation de la descente méditée contre l'Angleterre, puis nommé, peu de temps après, le 18 brumaire, ministre de la marine par le premier consul qui avait apprécié ses talents. Forfait donna sa démission en 1801, entra au conseil d'Etat, devint préfet maritime au Havre et ensuite à Gênes et fut promu au grade de commandeur dans l'ordre de la Légion-d'Honneur.

Membre de l'Académie des sciences, et, plus tard, de l'Institut, cet ingénieur éminent, qui était aussi membre correspondant d'un grand nombre de sociétés savantes, tant françaises qu'étrangères, a publié plusieurs ouvrages sur les constructions navales et sur des appareils de son invention. Le plus important est son *Histoire de la navigation.* Retiré à Rouen, Forfait y mourut le 8 décembre 1807.

(V. dans le *Précis de l'Acad. de Rouen* et dans le *Bulletin de la Société d'Emulat.*, dont Forfait faisait partie, les Notices de MM. Vitalis et Le Carpentier, la *Biograph. univ.* et une Notice par M. P. Levot, bibliothécaire en chef de la marine. Un portrait peint en pied de ce personnage décore la grande salle de la mairie de Rouen.)

FORGET (Germain), né à Evreux, dans le seizième siècle, était avocat au présidial de cette ville et s'est fait connaître comme jurisconsulte et comme poète.

Il a publié les ouvrages dont voici les titres : *Panégyric du chant d'allégresse, sur la venue du très chrétien Henry III par la grâce de Dieu roy de*

France et de Pologne, Paris, 1574, in-8°; *Paraphrase sur les Lois des Républiques anciennes, des Egyptiens, Atheniens, Lacédémoniens, Locriens et Thuriens; Naissance et progrès du Droit romain, et du Coutumier* du pays et duché de Normandie, Paris, 1577, in-8°; *Des Personnes et des Choses ecclésiastiques, traité grandement profitable à tous juges, avocats et procureurs* des juridictions tant ecclésiastiques que séculières, etc. Rouen, J. Osmont, 1611 et 1625, in-8°. (V. la *Biblioth. française*, de Du Verdier, t. 1. etc.)

FORMAGE (Jacques-Charles-César), né à Coupesarte, près de Lisieux, le 16 septembre 1749, fit de bonnes études à Paris, se voua à l'enseignement et fut agrégé à l'Université de France. Envoyé à Rouen en 1779, comme professeur de troisième, il fut, lors de l'organisation dans cette ville d'une école centrale et d'un Lycée, nommé professeur de langues anciennes dans ces deux établissements, fonctions qu'il remplit avec une remarquable intelligence. Formage, qui cultivait les lettres latines et françaises, avec un certain talent, fut couronné cinq fois aux concours de l'Académie des Palinods de Rouen. Les pièces qui lui méritèrent cette distinction ont pour titres: *In licentiam nostræ poëseos carmen*, 1778; *Ignis*, 1779; *In Pestem quæ Rothomago incubuit*, 1780; *Stances sur la guerre présente* (la guerre d'Amérique), 1780; *Discours sur la réunion de la Normandie à la couronne de France sous Philippe-Auguste*, 1781. On a encore de ce professeur deux volumes de fables, imprimés à Rouen, en 1800; il a laissé inédits des fragments d'un traité sur l'intelligence de la mythologie et une traduction des *Métamorphoses d'Ovide*. Formage était membre de l'Académie de Rouen, où il fit de fréquentes lectures. Il termina sa carrière à Rouen, le 11 septembre 1808.

(V. *Précis de l'Acad. de Rouen*, t. 2; *Biog. univ.*)

FORMONT (Jean-Baptiste-Nicolas de), né à Rouen, vers le commencement du dix-huitième siècle, fut, comme de Cideville, son compatriote et son ami, dans une grande intimité avec Voltaire, qu'il connaissait déjà, lorsque celui-ci, persécuté, vint se réfugier à Rouen, en 1731. Possesseur d'une fortune considérable, et doué d'un esprit aimable et conciliant, Formont se vit accueillir avec empressement dans les cercles les mieux choisis de la capitale, et compta, parmi les personnages illustres avec lesquels il était en relation, Fontenelle, l'abbé Du Resnel, Montesquieu et Saint-Aulaire. Il fut également reçu dans la société de MM^mes^ Du Deffant, de Staal, du Chatelet et Du Boccage; et Mme la duchesse du Maine, qui l'admit souvent à ses petits soupers, se plaisait à lui témoigner, par cette honorable distinction, toute l'estime qu'elle avait pour sa personne et pour les agréments de son esprit. « De Formont, dit son biographe, M. de Blosseville, cultiva jusqu'à la mort les liaisons qui avaient fait le bonheur de sa jeunesse. Toujours il s'occupa des lettres pour elles-mêmes, sans prétendre un seul instant à la célébrité; il dédaigna de vivre au Temple-de-Mémoire, ainsi que le disait Voltaire, qui savait apprécier son jugement solide et toujours sûr. *Mérope* et *Zaïre* avaient été soumises à sa censure, avant de paraître sur la scène. » Malgré son indolence habituelle, de Formont a beaucoup écrit, en vers et en prose, mais sans avoir jamais rien livré à la publicité, et on ne connait de lui que des stances sur la mort de la Faye, insérées, à son insu, dans les recueils du temps, et quelques vers semés dans les œuvres de Voltaire. Outre la correspondance amicale et littéraire que l'auteur de *Zaïre* entretint pendant de longues années avec de Formont, qu'il appelait le plus indifférent des sages, il lui adressa encore beaucoup de vers, entre autres une fort jolie pièce commençant ainsi :

Rimeur charmant, plein de raison,
Philosophe entouré de grâce...

Cet homme aimable, qui n'avait, en effet, cessé, pendant tout le cours de son existence, de professer la plus saine et la plus douce philosophie, mourut en novembre 1758.

Dans ses manuscrits, conservés par sa famille, se trouve une traduction en vers du quatrième chant de l'Enéïde, plusieurs épitres et une correspondance fort intéressante avec les hommes les plus distingués de son époque.

(V. *Suppl. de la Biogr. univ.*)

FORSTER (Thomas), né à Avranches dans le seizième siècle, étudia la médecine en Flandre, en Angleterre, et devint très-habile dans cette science.

Il voyagea longtemps pour son instruction, vint se fixer à Rouen, où il exerça sa profession, et publia, en latin, un traité ayant pour titre : *Regimen pauperum contra pestilentiam, fluxum ventris dysentericum, et tenesmum*, Rouen, 1590, in-4°.

(V. *Dict. de Moréri.*)

FORTIN (Pierre), sieur de la Hoguette, naquit à Falaise, en 1582, d'un président de l'élection de cette ville, qui fut anobli par Henri IV. Il embrassa fort jeune, le parti des armes, servit comme volontaire en Hollande, dans les guerres de la Guyenne et commandait la place de Blaye en 1636. Fortin de la Hogue, qui donna en toutes circonstances des preuves d'une grande fidélité à la cause du Roi contre le parti des princes, épousa, en 1640, la sœur de Hardouin de Péréfixe depuis archevêque de Paris. Il fit lui-même, bien que dans un âge assez avancé, l'éducation de ses enfants et composa, pour cet objet, deux ouvrages ayant pour titres : *Testament ou conseils d'un bon père à ses enfants*, 1648 ; *Les Elé-*

ments de la politique selon les principes de la nature, 1663. Ces deux ouvrages, qui contiennent un excellent cours de morale, ont été souvent réimprimés. L'auteur termina sa carrière en 1670.

L'un de ses fils, Hardouin Fortin de la Hoguette, fut successivement archidiacre de Paris, évêque de Saint-Brieuc et de Poitiers, puis archevêque de Sens. Il mourut en 1715.

(V. *Biogr. univ.*, etc.)

FOSSARD (Pierre-Nicolas-Joseph), naquit à Lillebonne, vers le commencement du dix-huitième siècle.

Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint chanoine de Rouen, archidiacre du Grand-Caux et abbé de Marcheroux. L'abbé Fossard, qui avait acquis une réputation justement méritée dans l'éloquence de la chaire, prêcha quelque fois devant la cour, ce qui lui valut le titre de prédicateur du Roi. Cet ecclésiastique avait, dans sa jeunesse, cultivé la poésie latine et française. Il fut couronné deux fois par l'Académie des Palinods de Rouen, en 1724 et 1725, pour deux pièces ayant pour sujet le mariage de Louis XV.

L'abbé Fossard termina sa carrière à Sainte-Marie-au-Bosc, le 26 décembre 1783; ses sermons, dont plusieurs sont remarquables, ont été publiés par sa famille, en 1784, Rouen et Paris, 4 vol. in-12.

(V. Les *Eglises de l'arr. d'Yvetot*, par M. l'abbé Cochet.)

FOSSÉ (DU). V. DU FOSSÉ.

FOUCHER (Michel), naquit à Saint-Lô, dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fit de brillantes études, fut reçu docteur en théologie de la faculté de Paris et de la maison de Navarre, puis, devint conseiller en la Chambre souveraine du clergé, vicaire général de l'archevêque de Paris, censeur

royal et principal du collége de Navarre. Foucher, qui avait beaucoup voyagé, a laissé plusieurs relations de ses voyages. Il mourut le 28 juillet 1784.

(V. *Ephém. norm.*, par G.-J. Lange.)

FOUQUES (Guillaume), né à Bernay, en 1651, d'une famille considérée dans cette ville, se sentit, de bonne heure, une vocation bien déterminée pour la vie monastique. Il fit sa profession religieuse dans l'abbaye des Bénédictins de Lyre, le 8 octobre 1671, fut remarqué, dans son ordre, pour son application à l'étude, et donna une traduction, en français, des *Heures bénédictines à l'usage des frères convers de la congrégation de Saint-Maur*. Ce religieux mourut à Saint-Corneille-de-Compiègne, le 10 février 1702.

(V. *Hist. litt. des Bénédict. de la congr. de St-Maur.*)

FOUQUET (Jean), né à Rouen, était, au commencement du seizième siècle, maître des œuvres de maçonnerie dans cette ville. Très-habile dans son art, il prit part, concuremment avec ses deux compatriotes, François Senault et Pierre Fain, aux travaux de construction du célèbre château de Gaillon.

(V. *Comptes et dépenses* relatifs à la construction de ce monument, par M. A. Deville; *Documents inéd. de l'Hist. de France.*)

FOUQUET DE FLAMMARS (Guillaume-Amand), baron de l'Empire et officier de la Légion d'Honneur), naquit au Hâvre le 31 juillet 1748. Il embrassa la carrière du barreau et devint l'un des avocats les plus distingués de la cour des comptes de Rouen.

Après avoir rempli, au commencement de la Révolution, des fonctions administratives, Fouquet fut nommé commissaire du gouvernement, et plus tard procureur général près la cour de Rouen. Il exerça cette importante fonction jusqu'en 1821, époque à laquelle il devint président honoraire. Le célèbre

jurisconsulte Merlin professait pour ce magistrat la plus haute estime et voulait avoir son opinion sur toutes les questions qui se présentaient à la Cour de cassation, sur l'application de la Coutume de Normandie. Le baron Fouquet termina sa carrière à Rouen, le 4 février 1827.

(V. *Biogr. des Hommes célèbres* du Hâvre, par J.-B. Levée.)

FOUQUET (Philémon), naquit à Rugles, en 1786, d'un honorable et riche commerçant de cette ville. Appelé, en 1810, à succéder à son père, dans son importante maison de commerce, il donna, avec le concours de son frère, qu'il s'était associé, un développement considérable à leur industrie, celle des fils de fer et le laiton, et occupèrent dans leurs fabriques jusqu'à deux mille cinq cents ouvriers, dans un rayon de cinq lieues.

Très-influent dans le canton de Rugles, M. Philémon Fouquet fut élu, en 1833, membre du conseil-général du département de l'Eure, fonctions que le vote de ses concitoyens lui continua jusqu'en 1852, Il mit tout son zèle à faire créer, dans son canton, les grandes voies de communication qui devaient répandre la vie dans ce pays industriel, privé jusqu'alors de moyens de transport.

Nommé maire de sa ville natale, il parvint, par sa prudence et par son esprit de justice, à s'acquitter pendant dix ou douze années, d'une mission difficile et qui demandait un entier dévouement à la chose publique. La ville de Rugles, sous son administration, fut mise en possession d'un bon nombre d'améliorations notables. Aimant à compâtir aux misères qui affligent trop souvent les populations manufacturières, il aida également l'action des bureaux de bienfaisance, dont il faisait partie. M. Philémon Fouquet avait reçu, en 1840, la croix de chevalier de la

Légion-d'Honneur. Il mourut à Paris, le 17 octobre 1855.

Il était depuis longtemps membre de la Société d'agriculture du département de l'Eure et de l'Association normande.

(V., dans l'*Annuaire* publié par cette dernière Société, une Notice biogr. par M. Raymond Bordeaux.)

FOUQUIER, né à Rouen, dans la première moitié du dix-huitième siècle, fut un de ces hommes dont le génie inventif et persévérant a rendu de grands services à l'industrie de son pays. Dès 1751, un an avant l'établissement des manufactures de velours et draps de coton, en France, Fouquier avait déjà fait monter, à Rouen, des métiers pour ce genre de fabrication, et, en 1760, il imitait avec une grande perfection les coutils de Bruxelles, imitation à laquelle on donna bientôt la préférence. Quelques années plus tard, il trouvait encore le moyen de perfectionner la fabrication des toiles piquées, que jusque-là on avait tirées d'Angleterre; inventait et faisait fonctionner un métier propre au confectionnement des toiles de soie et de coton, pour corsets; un tordoir, et une mécanique, aussi simple qu'ingénieuse, pour la fabrication des rots, dont il a été fait depuis un si prodigieux usage.

Cet homme, qui avait si efficacement contribué aux progès de l'industrie dans sa ville natale, y fut cependant longtemps presque ignoré, et ne commença à être connu et apprécié qu'en 1791, époque à laquelle il fut nommé membre du Comité central des arts et manufactures, à Paris.

(V. *Biogr. Mss.*, par A. Pasquier.)

FOURNEAU (Nicolas), maître charpentier à Rouen, où nous pensons qu'il est né, s'est rendu très-habile dans la théorie et dant la pratique de sa profession.

Il a écrit et publié les ouvrages suivants : *L'Art du*

trait de Charpentrie, Rouen, Laurent Dumesnil, 1767, 1768, in-f°; réimprimé plusieurs fois à Paris; *Essais pratiques de géométrie et suite de l'Art du rait, ouvrage utile et nécessaire à toutes personnes qui font usage de la règle et du compas, etc.*, 1772, in-f°; *Mémoire sur la duplication du cube*, in-4°. Fourneau mourut vers 1790.

(V. *Biogr. Mss.*, par A. Pasquier, et la *France litt.* de J.-M. Quérard.)

FOURNET (René), naquit à Meulles (Calvados). Il servait, depuis quelque temps déjà, comme chasseur dans la 16ᵉ demi-brigade d'infanterie légère, lorsqu'il assista au combat de Mascarata, livré le 5 juillet 1799. Cerné, pendant cette affaire, par un grand nombre d'insurgés au milieu desquels il se trouvait seul, ce courageux soldat refusa de se rendre et se défendit avec intrépidité, jusqu'au moment où il tomba criblé sous les coups de feu de la mousqueterie de l'ennemi.

(V. *Biogr. milit. franç.*, dans *Vict. et Conq. de la France.*)

FOURNIER (Georges), né à Caen, en 1595, d'un profeseur de droit à l'Université de cette ville, entra chez les Jésuites en 1619, où il professa d'abord les humanités et, plus tard, les mathématiques. Il s'occupa spécialement de l'étude de cette dernière science, fut attaché à la marine de l'Etat en qualité d'aumônier, et devint savant en géographie et en hydrographie. Au retour de ses voyages il écrivit, sur ces matières, les ouvrages suivants : *Commentaires géographiques*, Paris, 1642, in-12; *l'Hydrographie contenant la théorie et la pratique de toutes les parties de la navigation*, Paris, 1643, in-f°., ouvrage longtemps considéré comme indispensable aux marins; *Euclidis sex priores elementorum geometrico-*

rum libri demonstrati, 1644, in-12; *Geographica orbis notitia per littora maris et ripas fluviorum*, 1648, in-16 et 1668, in-12 ; *Traité des fortifications ou architecture militaire*, Paris, 1649, in-f°; *Asiæ nova descriptio in quà præter provinciarum situs et populorum mores mira deteguntur et hactenùs inedita*, Paris, 1656, in-f°. Le P. Fournier mourut à la Flèche, le 13 avril 1652.

(V. *Dict. de Moréri* et la *Biogr. univ.*)

FOURNIER (Thomas), né à Dieppe, en 1675, appartenait à une famille de trésoriers de France au bureau des finances de Rouen. Il commença ses études dans sa ville natale, fut les terminer à Paris, et entra ensuite dans la célèbre abbaye de Saint-Victor de Marseille, où il prit tous les ordres sacrés.

Partageant sa vie entre ses devoirs religieux et l'étude de l'histoire, surtout celle relative aux antiquités ecclésiastiques, l'abbé Fournier, après avoir fait quelques voyages, revint dans son abbaye et travailla à la nouvelle édition du *Glossaire de Du Cange*, au *Gallia christiana* et aux *Monuments de la monarchie française* du P. Montfaucon. On a aussi de cet ecclésiastique, entre autres écrits, ceux dont voici les titres: *Dissertation sur l'ancienne bibliothèque de Saint-Victor*; *Réflexions sur la situation de Marseille du temps de César*; *Catalogue des évêques de Marseille*. Ce savant religieux mourut le 18 décembre 1743.

(V. son éloge, par M. de Chalamont de la Visclede, secrét. de l'Acad. de Marseille et le *Dict. de Moréri.*)

FOURRÉ (François), cordonnier de la commune de Saint-Aubin-le-Cauf, fut, dans le dix-huitième siècle, victime d'une fatale erreur judiciaire. Accusé d'avoir, en 1760, commis, dans sa commune, un vol avec effraction extérieure et intérieure, chez une de

ses parentes, le malheureux Fourré, vaincu par les horribles souffrances de la torture, s'avoua coupable, et pressé de faire connaître ses complices, dans le délire que lui causait la douleur, il nomma son père et ses deux frères. Regardé comme le plus coupable, il fut condamné, par le Parlement de Rouen, le 11 juin 1761, à être rompu vif et a expirer sur la roue, peine qu'il subit en protestant de son innocence.

Fourré père et ses deux autres fils, condamnés peu de temps après comme complices par la même cour, aux galères à perpétuité, venaient d'être réintégrés dans leur cachot, lorsque le vieillard tombé à genoux s'écria : « Dieu de miséricorde, nous sommes innocents ! mais nous souffrons pour l'amour de vous ; mon pauvre fils, si j'ai pu te donner l'exemple du crime, j'aurais dû monter le premier sur l'échafaud où tu viens d'expirer. » Il avait à peine achevé ces douloureuses paroles que la voix d'un prisonnier qui se trouvait dans le même cachot fit entendre ces mots : « Ah ! c'est bien vrai, ce n'est pas vous qui avez fait le crime. » Celui qui venait d'obéir ainsi au cri de sa conscience était l'un des vrais auteurs de l'attentat de Saint-Aubin-le-Cauf, et faisait partie d'une bande de malfaiteurs qui, tous arrêtés avec leur chef, Fleur-d'Epine, furent condamnés au dernier supplice. Par suite de ces révélations, le Roi fit enjoindre au Parlement de réviser le procès des Fourrés, révision hélas ! trop tardive ; François avait expiré sur la roue, et son vieux père venait de mourir de chagrin dans la prison des Galiots. On se hâta pourtant de faire revenir des galères les deux frères, et cette malheureuse affaire se termina, pour toute réparation, par la condamnation au bannissement de Marie-Anne Vasselin, l'un des témoins qui avait le plus contribué à faire commettre cette déplorable erreur judiciaire.

(V. *Biogr. Mss.* par A. Pasquier et l'*Hist. du Parlem. de Normandie* par M. A. Floquet, t. 6.)

FRAMERY (Nicolas-Etienne), né à Rouen, le 25 mars 1745, était fils d'un orfèvre-bijoutier de cette ville. A dix-sept ans, il avait terminé d'excellentes études, et, possédant déjà, à cet âge, les connaissances variées qui ne se rencontrent que rarement réunies, il allait bientôt se livrer à la culture des arts d'imagination et se faire connaître comme poète, auteur dramatique, littérateur et compositeur de musique. Nommé surintendant de la musique du comte d'Artois, Framery se montra bien heureusement inspiré en traduisant, pour les faire entendre sur la scène française, quelques-uns des chefs-d'œuvre de Paësiello.

Il donna de ce célèbre compositeur, *Fracastana*, sous le titre de l'*Infante de Zamora ; Olimpiade ou le triomphe de l'Amitié ; Les deux comtesses* et le *Barbier de Séville*, opéra traduit par ordre de la Reine et représenté à Versailles devant la cour ; il traduisit également de l'italien, *La Colonie*, l'un des plus brillants opéras de Sacchini. Lors du concours institué par Louis XVI, pour les drames lyriques, notre compatriote reçut une récompense éclatante pour son poème de *Médée*, que l'Académie avait jugé digne du grand prix. En 1802, il était de nouveau couronné à l'Institut pour un mémoire analytique sur les rapports qui existent entre la musique et la déclamation, ce qui lui valut d'être admis dans cette compagnie comme associé correspondant.

Framery fonda, dans les dernières années de sa vie, une agence destinée à percevoir la redevance à laquelle les auteurs dramatiques ont droit après la représentation de leurs ouvrages, redevance dont, jusque là, ils avaient été frustrés. Il avait, dans sa jeunesse, donné au théâtre plusieurs pièces de son

propre fond, du genre de celles que l'on appelait alors comédies mêlées d'ariettes, et dont il avait, pour quelques-unes, arrangé ou même composé entièrement la musique.

Ces pièces ont pour titres: *Nanette et Lucas;* le *Projet;* l'*Indienne;* l'*Illusion ou le Diable amoureux;* le *Sorcier par hazard;* le *Nicaise de Vadé;* la *Tourterelle,* etc. Framery a encore écrit et publié des romans, des contes, des mémoires, des notices biographiques et des traductions de l'Arioste et du Tasse. Il mourut à Paris, le 26 novembre 1810.

(V. *Mém. Biog.* de Guilbert, la *Biog. univ.* et notre Notice, *Revue de Rouen*, 1851.

FRANQUETOT (DE). V. COIGNY.

FRÉARD. V. CASTEL.

FRÉAUVILLE (Nicolas-Caignet de), né à Rouen ou dans le pays de Caux, en 1250, entra chez les dominicains de Rouen, où il enseigna la philosophie et la théologie. Reconnu pour l'un des hommes les plus savants et des plus éloquents de son époque, ce personnage devint, par son mérite et par le crédit d'Enguerrand de Marigny, son parent, confesseur de Philippe-le-Bel, dont il eut toute la confiance.

Elevé, en 1305, à la dignité de cardinal, sous le pontificat de Clément V, il fut, en 1313, nommé légat en France, prêcha la croisade contre les Sarrasins et consacra, cette même année, l'église de Notre-Dame d'Ecouis, fondée, en 1310, par Enguerrand de Marigny.

Le cardinal de Fréauville, chargé par Philippe-le-Bel et par le Pape de négociations importantes dans les affaires politiques et religieuses, s'en acquitta, malgré des intérêts opposés, à la satisfaction des deux souverains.

Il prit part à l'élection du pape Jean XXII, et mourut à Lyon, en 1323. Son corps fut inhumé dans l'église des Dominicains de cette ville, et son cœur apporté chez les Jacobins de Rouen, qui lui élevèrent un tombeau et une statue dans leur couvent. Le cardinal de Fréauville a laissé des sermons et les rituels dont Cortez s'est servi dans son traité *de Cardinalatu.*

(V. *Hist. des cardinaux français*, par F. Du Chesne et *Scriptores ordinis prædicatorum recensiti* du P. Echard. Port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

FRÉCULFE, appelé aussi Radulfe, né vers la fin du huitième siècle, devint évêque de Lisieux, en 825. Homme fort instruit pour son temps, il prit, pendant vingt années, une part très-active aux affaires ecclésiastiques de la province de Normandie, où nous supposons qu'il est né. Ce prélat a écrit plusieurs ouvrages dont le plus important a pour titre : *Freculphi Episcopi Lexoviensis Chronicorum libri duo;* imprimé à Cologne, en 1539, in-f°, et à Heidelberg, en 1597, in-f°; Paris, in-8°. Fréculfe mourut vers 850.

(V. *Biogr. univ.*)

FREMIN DE BEAUMONT (Nicolas), baron et officier de la Légion-d'Honneur, naquit à Coutances, le 11 avril 1744, d'une ancienne et honorable famille. Il fut reçu avocat au Parlement de Paris, où ses talents lui ouvrirent de bonne heure la carrière des emplois publics. Après avoir rempli, en 1784, les fonctions de maire de Coutances, il devint membre de l'Assemblée provinciale, et, lors de la Révolution, il fut nommé président du comité administratif de Coutances, procureur-général syndic du département de la Manche, et enfin commissaire du Roi près le tribunal du même département. En 1791, M. Fremin de Beaumont fut appelé à la sous-préfecture de Coutances et élu membre du Corps-Législatif, en 1802.

Préfet des Bouches-du-Rhin, en 1810, il donna des preuves d'une grande capacité en matière administrative, et ne cessa, au milieu de ses nombreuses et importantes occupations, de cultiver les lettres. Il faisait ses délices d'Homère, de Virgile, d'Horace et du Tasse, qu'il pouvait lire dans les textes originaux. Il avait traduit le poème des Saisons de Tompson, imprimé en 1805, et les poésies d'Ossian, avec Le Tourneur, auquel il abandonna les honneurs de la publicité. Le baron Fremin de Beaumont mourut à Annoville, près de Coutances, le 31 décembre 1820.

(V. dans *Ann. de la Manche*, 1829, une Notice biogr., par M. J. Le Tertre, et le *Monit.* 1791-1814.)

FRÉMOND ou FROMOND (Saint), naquit dans le septième siècle, à Brévands, près de Carentan. Retiré, de bonne heure, pour y vivre de la vie des cénobites, dans un désert appelé le Ham, situé entre Saint-Lô et Valognes, il y fut bientôt découvert par de nouveaux convertis, qui devinrent ses disciples, et pour lesquels il fit bâtir, en ce même lieu, un monastère dont il fut le premier abbé. En 679, le siége épiscopal de Coutances s'étant trouvé vacant par la mort d'Hulderic, Frémond y fut appelé et reçut la consécration des mains de saint Ouen, archevêque de Rouen. L'épiscopat de ce saint évêque fut marqué par de bonnes œuvres et par la fondation de plusieurs monastères.

On a souvent confondu ce saint évêque avec un saint du même nom, né en Angleterre, deux siècles plus tard, et qui fut martyrisé par les Normands, ce qui, probablement, a fait aussi donner par quelques hagiographes le titre de martyr à notre saint; mais les églises de Normandie, où il est honoré d'une manière spéciale, le 24 octobre, ont toujours fait son office du commun des pontifes.

Les reliques de saint Frémond, apportées à Rouen,

avec celles de saint Lô et de saint Romphaire, y furent longtemps en grande vénération. Les habitants du village de Saint-Frémond, en Basse-Normandie, ont conservé l'usage traditionnel d'aller, chaque année, en pélerinage à Brévands, lieu qu'ils regardent comme sanctifié par la naissance de leur saint patron.

(V. *Hist. ecclés. de la Normandie*, par Trigan, *Hist. des Evêques de Coutances*, par l'abbé Lecanu.)

FRÉMONT (Jean-Louis-Paul), naquit à Rouen, le 23 janvier 1731, d'un jardinier de cette ville. Il annonça, dès son enfance, d'heureuses dispositions à s'instruire, et son père lui fit commencer des études dont il profita si bien, qu'il fut, en peu de temps, en état de faire son droit. Reçu avocat, en 1756, Frémont débuta avec talent dans cette carrière, que lui-même avait choisie, et dans laquelle il eut bientôt acquis la réputation d'un habile et savant jurisconsulte. Plein de sagesse et de probité, il se fit l'arbitre des familles qui avaient une entière confiance en ses décisions. Doué d'une extrême sensibilité et d'une éloquence propre à exprimer les sentiments les plus pathétiques, il lui arriva souvent d'émouvoir jusqu'aux larmes son auditoire et les magistats devant lesquels il plaidait. Lors de la suppression des Parlements, le chancelier de Maupeou fit proposer à Frémont une place dans le Conseil supérieur, mais notre compatriote refusa, continua à plaider devant les nouveaux magistrats, et fut constamment le soutien de sa famille peu aisée.

En 1791, le corps électoral donna à cet avocat distingué une preuve éclatante de l'estime que lui avaient acquise, dans son pays, la supériorité de son esprit et la noblesse de son caractère, en le nommant président du tribunal criminel du département de la Seine-Inférieure. Frémont ne remplit que peu de

temps cette fonction, la mort étant venue le frapper le 4 avril 1792.

(V. *Biogr. Mss.*, par A. Pasquier.)

FRÉROT (Étienne), né à Caudebec, en 1710, fit connaître, de bonne heure, ses heureuses dispositions pour la musique, et devint organiste de Notre-Dame du Havre. Cet artiste se fit entendre devant Louis XV et Louis XVI, lorsqu'ils vinrent visiter cette ville, et les morceaux qu'il exécuta sur le bel orgue donné à l'église du Havre par Richelieu, en 1637, furent très-remarqués par ces augustes personnages. Frérot avait une excellente méthode, un doigté juste, facile, et savait rendre son jeu brillant, sans jamais s'écarter du caractère qu'il convient de conserver à la musique religieuse. Il mourut au Havre, le 1er mars 1788, après avoir tenu l'orgue pendant près de soixante ans.

(V. *Biogr. havraise*, par l'abbé Anfray.)

FRESNAYE (DE LA). V. VAUQUELIN.

FRESNEL (Augustin-Jean), célèbre physicien, naquit le 10 mai 1788, à Broglie, près de Bernay (Eure). Il commença, à l'école centrale de Caen, des études dans lesquelles il fit de si rapides progrès, qu'il fut, dès l'âge de seize ans, admis à l'école polytechnique. Sorti l'un des premiers de cette école et de celle des ponts-et-chaussées, il fut nommé ingénieur à Nyons, sur la rive septentrionale du lac de Genève, et., plus tard, dans le département d'Ile-et-Vilaine. En 1815 et 1817, Fresnel publia ses idées nouvelles sur la diffraction de la lumière, et, en 1819, le résultat de ses recherches fut solennellement couronné par l'Académie des sciences, qui le reçut au nombre de ses membres, à l'unanimité des suffrages.

Ce qui a le plus contribué à populariser le nom de Fresnel et à lui assurer à jamais la reconnaissance des navigateurs, c'est la construction de nouveaux phares, adoptés d'abord en France, et ensuite chez toutes les nations. Ce savant physicien, qui poursuivait avec ardeur ses études sur la polarisation de la lumière, reçut, huit jours avant sa mort, de l'Académie royale de Londres, une médaille d'or fondée par Rumford, pour les plus belles découvertes sur la lumière et sur la chaleur. Il termina sa carrière prématurément, à Ville-d'Avray, le 14 juillet 1827.

L'illustre F. Arago qui était l'intime ami de Fresnel, a fait la biographie de ce savant physicien, et l'analyse de ses travaux. Les mémoires scientifiques composés par Fresnel se trouvent dans les *Annales de physique et de chimie*, années 1816 à 1825 ; dans le *Bulletin de la Société philomatique*, 1822, 1824, et dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, t. 5 et 7.

(V. *Biogr. des contemp.*, *Supp. de la biogr. univ.* et les Notices de MM. Marc et L. Puiseux. Portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

FRÉTIGNY (Nicolas), né à Pîtres (Eure), le 13 mai 1784, entra au service en 1805, et fut incorporé dans le 33e régiment de ligne, devenu plus tard le 32e, avec lequel il fit les glorieuses campagnes de la Grande-Armée de 1805 à 1808 ; à l'armée d'Allemagne, en 1809, et à celle de Russie, en 1812. En 1813, il fut promu au grade de capitaine et fait prisonnier à Dresde.

Ce brave militaire avait été atteint de plusieurs coups de feu, dans différentes affaires, et blessé grièvement à la bataille de Friedland. Il fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, en 1819, pour prendre rang à partir du 1er octobre 1807. S'étant fixé à Rouen, depuis 1815, M. Frétigny devint, en

1830, capitaine de la garde nationale, donna sa démission en 1840, et mourut dans cette ville le 27 décembre 1855.

(V. décembre 1855, *Journal de Rouen* du 31, Notice par M. A. Aillaud.)

FRÉVIER (Charles-Joseph), né à Rouen, le 11 novembre 1689, entra dans la compagnie de Jésus, où il se livra à l'enseignement. On a de lui un ouvrage intitulé : *La Vulgate authentique dans tout son texte, plus authentique que le texte hébreu, que le texte grec qui nous restent ; Théologie de Bellarmin*, *son apologie contre l'écrit annoncé dans le Journal de Trévoux*, juillet 1750, Rome (Rouen), 1753, in-12.

Le P. Frévier dit avoir surtout composé son livre pour ôter aux incrédules un moyen puissant d'attaques contre la religion, en laissant toutes nos écritures exposées au soupçon de corruption. Il mourut en 1776.

(V. la *Biogr. univ.*, *etc.*)

FRÉVILLE (Charles-Ernest de Lorme de), né à Rouen en 1811, entra en 1836 à l'école des chartes dont il devint l'un des élèves les plus distingués. Ce jeune et savant paléographe devint vice-président de la Société littéraire à laquelle l'école donne son nom, et fut attaché aux travaux historiques de l'Académie des inscriptions. L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, ayant mis au concours l'*Histoire du commerce maritime de Rouen, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du seizième siècle*, M. de Fréville obtint le prix, en 1846. Le mémoire couronné, revu et augmenté par l'auteur, peu de temps avant sa mort, est maintenant sous presse. La ville de Rouen, la Chambre de commerce, le Conseil-Général et la famille de M. de Fréville ont voulu s'associer à la publication de cet ouvrage, d'un

sérieux et haut intérêt; il doit former deux volumes. Notre compatriote est mort à Paris, à la fleur de l'âge et au milieu de travaux importants, le 18 novembre 1855.

Il a publié, dans les *annuaires de la Société de l'histoire de France :* la *Liste de grands fiefs de la couronne ;* une *Notice sur la perception de l'impôt direct avant* 1789 ; le *Tableau des divisions financières de la France avant* 1787 ; dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes* : une *Notice sur l'inventaire des biens meubles de Gabrielle d'Estrées ;* deux *mémoires sur les grandes compagnies au moyen-âge.* La *Police des livres au seizième siècle ; livres et chansons mises à l'index par l'inquisition de la province ecclésiastique de Toulouse*, 1853, et un *Mémoire sur le commerce de la Gaule*, publié dans le tome XXII de la Société des Antiquaires de France.

(V. les discours prononcés sur la tombe de M. de Fréville, par MM. A. Floquet et Vallet de Viriville. (*Biblioth. de l'Ecole des chartres*, n^{os} de nov. et déc. 1855), et la *Littér. franç. contemp.)*

FREY. V. (NEUVILLE DE).

FRIGOT (l'abbé), né dans les environs de Valognes, au commencement du dix-huitième siècle, devint professeur de troisième à Caen, et publia dans le *Mercure de France* (mois de février, de mars, de juin et d'août 1743), une description topographique et historique du pays d'Auge et du Cotentin. L'abbé Frigot composa aussi des poésies qui ne manquent ni de verve, ni d'originalité. L'auteur du *Glorieux*, Néricault Destouches, qui était lié avec ce poëte, lui adressa une pièce de vers contre les philosophes du dix-huitième siècle ; elle se trouve dans le *Mercure de France* (mois de septembre 1744.)

FRIGOT (Georges-Félix), né en 1769, à Saint-Saëns (pays de Bray), fit ses études à Paris, dans le collége Sainte-Barbe. Il revint, à l'époque de la Révolution, habiter le lieu de sa naissance, où il se livra au commerce. Ayant eu souvent l'occasion de faire connaître sa droiture et son esprit conciliant, il fut nommé juge-de-paix, fonction qu'il remplit pendant trente-sept ans. M. Frigot consacra ses loisirs et ses veilles à la traduction en vers de plusieurs livres de la Bible, tels que ceux de *Job*, de *Tobie*, de *Judith*, des *Prophètes*, *Isaïe*, *Jérémie* et *Baruch*, des *Psaumes* et des *Cantiques*. Ces traductions se font surtout remarquer par une scrupuleuse exactitude à reproduire le texte, par l'expression poétique et la variété du rhythme. Les livres de *Job*, de *Tobie* et de *Judith* ont été publiés par la fille de l'auteur, en 1845. M. Frigot a terminé sa carrière à Saint-Saëns, en décembre 1843.

(V. un article bibliogr., par M. Félix Lefebvre, *Revue de Rouen*, 1845.)

FRO (Jean-Baptiste), né à Rouen, au commencement du dix-huitième siècle, embrassa l'état ecclésiastique, et devint curé de Fontenailles, dans le diocèse d'Auxerre. Aimant à cultiver la poésie latine et française, il fut l'un des concurrents assidus de l'Académie des Palinods de Rouen, où il obtint, de 1753 à 1756, trois prix, pour une hymne et deux odes.

(V. les *Biogr. manusc.*, par A. Pasquier.)

FROLAND (Louis), seigneur des Portes, d'Aunay, etc., naquit à Valognes, en 1656. Il se fit recevoir avocat au Parlement de Rouen, et fut, peu de temps après, s'établir à Paris, où il acquit la réputation de savant jurisconsulte. Retiré à sa terre des Portes, en Normandie, Froland continua à écrire plusieurs ouvrages sur le droit de cette province,

dont il avait fait une étude approfondie. Ces ouvrages sont : *Mémoires concernant l'observation du sénatus-consulte Velléien dans le duché de Normandie*, Paris, 1722, in-4°; *Mémoires concernant la prohibition d'évoquer les décrets d'immeubles situés en Normandie*, Paris, 1722, in-4°; *Mémoires concernant le comté-pairie d'Eu et les usages prétendus locaux, etc.*, Paris, 1722, 1729, in-4°; *Recueil d'arrêts, de réglements et autres arrêts notables du Parlement de Normandie*, Rouen, 1722, 1740, in-4°; *Mémoires concernant la nature et la qualité des statuts, etc.*, Paris, 1729, 2 vol. in-4°.

Ce savant légiste a encore laissé des notes judicieuses pour une nouvelle édition du *Commentaire* de Henri Basnage sur la *Coutume de Normandie.* Il mourut le 11 février 1746, dans sa quatre-vingt-dixième année. Il avait légué ses livres à la bibliothèque des avocats de Rouen. La bibliothèque de la même ville possède, parmi ses manuscrits, une *Coutume de Normandie*, avec commentaire, écrite entièrement de la main de Froland.

(V. le *Dict.* de Moréri, et une Notice de M. V.-E. Pillet, dans l'*Annuaire de la Manche*, 1838.)

FROMAGE DE FEUGRÉ (Charles-François-Michel) naquit le 31 décembre 1770, à Sainte-Marguerite-de-Viette, près de Lisieux. Il se destinait à l'état ecclésiastique, lorsque la Révolution lui ferma brusquement cette carrière. Après avoir professé la philosophie au collége de Lisieux, de 1791 à 1793. Il entra à l'école d'Alfort, où il se livra à l'étude de la médecine vétérinaire. Devenu vétérinaire en chef de la gendarmerie de la garde impériale, il fit, en cette qualité, la campagne de Russie, et mourut de froid à Wilna, en novembre 1812. Il a publié plusieurs ouvrages en société avec Chabert, tels que : *De la Garantie dans le commerce des animaux*, Paris, 1805, in-8° ; *Traité de l'Engraissement des animaux domestiques*, 1805,

1806, in-12; *Importance de l'amélioration et de la multiplication des chevaux en France*, 1805, in-8°; *Moyens de rendre l'art du vétérinaire plus utile*, 1805, in-8°. On lui doit, de plus, la continuation du cours complet d'agriculture de Rosier, et un journal intitulé : *Correspondance sur la conservation des animaux*, 4 vol. in-12.

(V. la *Biogr. univ.* et *Notices biogr. sur les hommes célèbres du Calvados*, par Boisard.

FROMAGE. V. (SAINTE-CHAPELLE DE).

FROMONT, né à Bayeux, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, de parents peu favorisés de la fortune, montra, dès sa jeunesse, une active et heureuse intelligence. Il apprit, presque seul, la musique, l'arithmétique et l'algèbre; puis, appelé sous les drapeaux, il fut admis, comme musicien, dans un régiment de ligne avec lequel il fit plusieurs campagnes. Prisonnier des Anglais, à Pondichéry, il fut envoyé à Madras, où il passa quelques années. De retour en France, M. Fromont, fixé dans sa ville natale, y donna, pendant vingt-cinq ans, des leçons de musique, d'arithmétique et de grammaire. Doué d'un esprit inventif, il présenta aux sociétés savantes de Caen un jeu de dames de sa composition, appelé *mélodames*, avec lequel on pouvait, en quelque sorte, apprendre, en jouant, les principes de l'harmonie. M. Fromont mourut à Bayeux, dans le courant de l'année 1842.

(V. l'*Annuaire* publié par l'Ass. norm., année 1843.)

FRONDEVILLE (Thomas-Louis-César-Lambert, marquis de) naquit à Lisieux, en 1756. Destiné au barreau par sa famille, il fut reçu avocat à Rouen, et, peu d'années après, nommé conseiller au Parlement de Normandie. S'étant fait remarquer par son

éminente capacité, il fut appelé à succéder à M. Becthomas dans sa charge de président à Mortier, charge qu'il conserva jusqu'à la Révolution. Elu, en 1789, député par la noblesse du baillage de Rouen, aux Etats-Généraux, ce magistrat se voua, avec beaucoup de zèle et de courage, à la défense de la monarchie et des Parlements, puis s'éleva avec une grande véhémence contre les mesures du comité de recherches, qui venait d'être créé par l'Assemblée. Ayant encouru la censure pour ce fait, le marquis de Frondeville publia un écrit dans lequel il déclarait s'honorer de cette censure, et fut alors condamné aux arrêts, pour huit jours, dans son domicile. Souvent en opposition avec les actes de l'Assemblée, il se détermina à émigrer en Angleterre, et ne revint en France qu'après le 18 brumaire. Il ne prit aucune part aux affaires publiques jusqu'en 1814, où il fut nommé, par Louis XVIII, préfet du département de l'Allier. Il suivit le roi à Gand, l'année suivante, entra, après les Cent-Jours, au Conseil-d'Etat, et devint ensuite pair de France. Le marquis de Frondeville mourut à Paris, le 13 juin 1816.

(V. *Biogr. des contemp.*, le *Sup. de la biogr. univ.*)

FRONTIN (Pierre-Mathieu), né à Elbeuf, en 1765, appartenait à une famille qui, depuis plusieurs générations, se livrait, dans cette ville à la fabrication des draps. Etabli à Louviers, peu de temps avant la Révolution, M. Frontin contribua puissamment aux progrès de cette fabrication, et reçut, lors de la première exposition des produits de l'industrie française, une médaille d'argent pour la qualité et la beauté de ses tissus. Cette honorable industriel qui avait été appelé, en 1790, à des fonctions municipales, fut nommé, en 1800, sous-préfet de son arrondissement; en 1807, membre du Corps-Législatif, et, à l'expiration de son mandat, président du tribunal de com-

merce de Louviers et administrateur de l'hospice de la même ville. M. Frontin, tout en remplissant ces différentes fonctions, avec beaucoup de zèle, aimait encore à cultiver les lettres; il composa des poésies et quelques essais dramatiques qui n'ont pas été publiés. Il termina sa carrière dans le courant de l'année 1839. Il était, depuis 1835, correspondant de la Société libre d'émulation de Rouen.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Assoc. norm., année 1840, une Notice par M. de Lérue.)

FROTTÉ DE LA RIMBLIÈRE (Pierre-Henry, comte de), naquit en 1743, d'une famille distinguée de Normandie. Il suivit, comme ses ancêtres, la carrière des armes, et fit, avec le grade de lieutenant d'infanterie, la campagne d'Allemagne de 1759 à 1762. Il émigra en 1792, fut employé à l'armée de Condé, et se trouva, en 1795, à la seconde expédition de Quiberon. Entretenant, au nom des princes, une correspondance suivie avec son fils, qui était à la tête du parti royaliste armé en Normandie, il fut chargé de lui apporter des instructions et des secours. Retourné en Angleterre, le comte de Frotté reçut de *Monsieur* le grade de colonel, puis devint, à la rentrée des Bourbons, en 1814, maréchal-de-camp et chevalier de Saint-Louis, et fut mis à la retraite en 1816, à cause de son âge avancé.

(V. la *Biograph. des Contemp.* et le *Moniteur.*)

FROTTÉ (Pierre-Marie-Louis, Comte de), fils du précédent, né vers 1765, servait dans l'armée en qualité d'officier, au commencement de la Révolution. Comme son père, il émigra en 1792, et se dévoua, avec tout le zèle et toute la fougue de la jeunesse, à la cause des princes. Se trouvant à Londres, alors que la guerre civile et religieuse commençait à embrâser plusieurs provinces de la France, il conçut l'espoir de soulever la Nor-

mandie où il avait des intelligences. Nommé colonel à cet effet, il reçut des pouvoirs, passa dans cette province et organisa les compagnies connues sous le nom des *Gentilshommes de la Couronne*. Nommé maréchal-de-camp en 1799, le comte de Frotté, à la tête d'un corps d'armée composé de près de onze mille homme, déploya, dans les nombreuses et sanglantes affaires qu'il engagea avec les troupes républicaines, de l'énergie, des talents et une activité infatigable.

Lorsqu'une pacification, long-temps attendue, vint succéder à cette malheureuse guerre, de Frotté, accusé sur une lettre qu'il avait écrite à un de ses lieutenants, de ne point vouloir consentir au désarmement de ses troupes, contrairement à ce qu'avaient déjà fait les autres chefs royalistes, fut arrêté par ordre du premier consul, et traduit, avec plusieurs de ses officiers, devant une commission militaire siégeant à Verneuil.

De Frotté parut devant ce tribunal avec l'audacieuse fermeté qui lui était habituelle, puis, s'étant fait apporter du vin, il but à la santé du Roi. Condamné à mort le même jour, il fut, le lendemain, conduit à pied au lieu du supplice, et comme un grenadier de l'escorte lui faisait observer qu'il ne marchait point au pas, il lui répondit : « Tu as raison, camarade, je n'y faisais pas attention, » et il se mit au pas. Au moment de l'exécution, il ne permit point qu'on lui bandât les yeux, et reçut debout le coup mortel, le 19 février 1800.

(V. la *Biogr. des Contemp.* et le *Moniteur.* Portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen).

FROUDIÈRE (Louis-François-Bernard), né à Bernay, le 9 décembre 1751, d'un notaire de cette ville, fut reçu avocat au Parlement de Rouen en 1776. Bientôt remarqué pour l'énergie de son éloquence et pour son talent de jurisconsulte, il vit encore augmenter sa

réputation par le succès éclatant qu'il obtint, en 1785, dans le procès de la fille Marie Clèreaux, d'abord condamnée à mort pour vol domestique par le bailliage de Rouen, et ensuite acquittée,sur appel, par le Parlement de la même ville. Nommé en 1791 député du département de la Seine-Inférieure à l'Assemblée législative, M. Froudière, dont les opinions étaient modérées, s'y montra l'un des courageux auxiliaires des membres de la droite, parmi lesquels il siégeait. Retourné à Rouen à l'expiration de son mandat, il fut, à l'époque de la Terreur, suspecté et emprisonné par les anarchistes. Rendu à la liberté au retour de l'ordre, il reprit sa profession d'avocat, qu'il continua à exercer avec distinction jusqu'en 1831. Il mourut à Rouen le 23 mai 1833.

M. Froudière a écrit et publié plusieurs mémoires, ce sont : *Mémoire justificatif pour la fille Clèreaux*, Rouen, P. Seyer, 1785, in-8°; *Plaidoyer de Me Froudière sur la liberté de l'Avocat et l'étendue de la défense judiciaire en matière criminelle*, Rouen, P. Seyer, 1789, in-8°; *Réplique de Me Froudière contre le sieur Thibaut,* Rouen, P. Seyer, 1789, in-8°; *Bref Mémoire pour Me Froudière contre Marie-Anne Delaunay, servante du sieur Thibaut,* Rouen, P. Seyer, 1789, in-8°.

(V. le *Moniteur*, etc.)

FUMÉE (Adam), seigneur des Roches, naquit vers 1430, dans le diocèse de Bayeux, selon les *Notices biographiques des Hommes célèbres du Calvados*, par M. Boisard, et en Touraine, selon la *Biogrophie universelle*. Il étudia la médecine à l'Université de Montpellier, et devint premier médecin des rois Charles VII, Louis XI et Charles VIII. Fumée, qui, sous ce dernier roi, était aussi, en 1492, doyen des maîtres des requêtes, fut nommé garde-des-sceaux par commission, charge qu'il conserva jusqu'à sa mort, arri-

vée à Lyon en novembre 1494. Ce personnage, que Louis XI avait souvent employé dans des négociations importantes, unissait à ses talents de médecin et d'homme d'Etat, ceux de mathématicien, de poète et d'historien.

V. *Hist. de Touraine* par Chalmel, t. 4.

FUMÉE (Gilles), que l'on croit être de la même famille que le précédent, naquit à Bayeux, au commencement du seizième siécle. Il cultiva la poésie, et composa un long poème intitulé : *Le Miroir de loyauté, ou l'Histoire déplorable de Zerbin, prince d'Ecosse, et d'Isabelle, infante de Galice, sujet tiré de l'Arioste*, Paris, 1575, in-8°. On lit en tête de ce poème, qui est aujourd'hui de la plus grande rareté, le quatrain suivant :

Envieux, tant que tu voudras,
Grince ta dent envenimée
Contre moi, car tu ne pourras
Rien mordre que la fumée.

(V. *Biogr. univ.* et *l'Hist. de Bayeux*, par Pluquet).

GABORREAU (Louis) né, vers la fin du seizième siècle, dans le diocèse d'Avranches, fut regardé, avec raison, comme l'un des plus habiles chirurgiens de son temps pour l'opération de la pierre. Il exerça, pendant plusieurs années, dans les hôpitaux de Paris, puis, appelé par Christine de Suède, qui se trouvait alors à Rome, il demeura sept ans près de cette princesse, en qualité de premier chirurgien.

Revenu en France, Gaborreau se fixa de nouveau à Paris, devint prévôt de sa corporation, et mourut dans un âge avancé, le 13 octobre 1682.

(V. *Dict. de Moréri.*)

GACE. V. (La Bigne de).

GADBLED (Christophe), né, en 1734, à Saint-Martin-le-Bouillant, près de Villedieu, était chanoine

de la collégiale du Saint-Sépulcre de Caen. Il devint professeur de philosophie, de mathématiques et d'hydrographie à l'Université de la même ville, et eut l'honneur de compter, parmi ses nombreux élèves, l'illustre de La Place. On a, de ce savant professeur, les ouvrages suivants : *Exposé de quelques-unes des vérités rigoureusement démontrées par les géomètres et rejetées par l'auteur du Compendium de physique* (M. Adam), Amsterdam (Caen), 1779, in-8° ; *Exercice sur la théorie de la navigation*, Caen, 1779, in-4°. L'abbé Gadbled a aussi laissé quelques manuscrits.

(V., dans l'*Ann.* de la Manche, 1829, une Notice, par F. Pluquet, et la *France litt.* de J.-M. Quérard.)

GADES-RENICOURT (Thomas de), seigneur de Canteleu et de Montigny, naquit au commencement du treizième siècle. Il devint garde du châtel et des forts du port de Rouen, puis accompagna saint Louis aux Croisades de 1249 et de 1270. De retour dans sa patrie, il y termina sa carrière en 1274, le jour de Saint-Pierre-ès-Liens.

GADES-RENICOURT (Guillaume de), frère du précédent, suivit également saint Louis à la Croisade contre les infidèles. Il se trouvait au siége de Damiette, en 1249, et mourut glorieusement dans l'assaut qui détermina la prise de cette ville.

(V., pour ces personnages, *Mém. biog.*, de Guilbert.)

GAILLARD, connu aussi sous le nom du chevalier de la Bataille, naquit à Rouen, au commencement du dix-huitième siècle, d'un trésorier de France. Il débuta dans la littérature par un libelle contre une actrice devenue célèbre, M[lle] Clairon, qui vint à Rouen, en 1738, avec la troupe de comédiens diri-

gée par Lanoue. Ce libelle, plus qu'injurieux, était un acte de basse vengeance de la part de son auteur, qui, après avoir fait agréer ses hommages à l'actrice, n'avait pu lui pardonner de s'en voir éconduit. On l'a plusieurs fois réimprimé sous les titres suivants : *Mémoires de Mlle Frétillon*, la Haye (Paris), 1740, in-12 ; *Mémoires de Mlle Crosnel dite Frétillon, actrice de la Comédie-Française, écrits par elle-même*, la Haye (Paris), 1780, in-12. Gaillard a encore composé deux romans intitulés : *Mémoires du comte de Kermadec*, Paris, 1740, 1741, 2 vol. in-12 ; *Jeannette seconde, ou la nouvelle paysanne parvenue*, 1744, 3 parties, in-12.

(V. *Mém. biog.* de Guilbert, etc.)

GAILLARD (Jacques-Auguste), né au Havre, le 20 décembre 1750, devint sous-commissaire de marine et garde-magasin de l'arsenal de la même ville. Homme de beaucoup de savoir et d'une infatigable activité, il trouva encore au milieu de ses fonctions quelques loisirs à consacrer à la culture des sciences et des lettres.

On a de lui les ouvrages suivants : *Concordance des dates de l'ancien calendrier grégorien, avec celles du calendrier républicain*, Havre, Faure, in-4° ; *Tables de réduction des anciennes mesures en nouvelles et des nouvelles en anciennes, avec divers documents relatifs au système métrique, décrété le 1er août 1793 et le 18 germinal an III*, Havre, Faure, in-4° ; *Tables de réduction des mesures sur le bois de chauffage*, Havre, Lepiquier, in-4° ; *Traité abrégé et méthodique du calcul des nombres décimaux*, in-4°. Gaillard était membre correspondant de plusieurs sociétés savantes.

Il mourut dans sa ville natale, le 3 juin 1825. Le même auteur avait écrit une histoire du Havre ; elle est restée inédite, ce qui est fort regrettable.

GAILLARD (Pierre), né à Aubermênil, Seine-Inférieure, servait dans le 53e régiment de ligne. Se trouvant, lors de la campagne d'Allemagne, devant la ville de Landshut, il fut, sous un feu des plus meurtriers, enfoncer, à coups de hache, les portes de cette ville, et trouva la mort au moment où cette action héroïque venait d'être couronnée de succès, le 18 fructidor an VIII.

(V. *Biog. milit. de vict. et conquêtes.*)

GAILLARD (Emmanuel), né à Rouen, le 17 février 1779, se livra, dès sa jeunesse, avec beaucoup d'ardeur aux études historiques et archéologiques. Reçu membre de l'Académie de Rouen, il devint secrétaire perpétuel de cette compagnie pour la classe des lettres, fit également partie de la Société d'agriculture, où il remplit les mêmes fonctions, et de la Société des Antiquaires de Normandie. Collaborateur de la *Revue-Anglo-Française*, M. Emmanuel Gaillard publia, dans ce recueil, les notices sur : *Jacques d'Harcourt ; Henry Clément, marechal de France ; Baliol, roi d'Ecosse.* On a encore du même savant : *Notice sur le Balnéaire de Lillebonne*, pour laquelle il reçut une médaille d'or de l'Académie des Inscriptions ; *Notice sur la Statue en marbre blanc*, trouvée au même lieu en 1828. Notre compatriote s'occupait aussi, depuis longtemps, d'un projet de biographie des hommes remarquables de la Normandie. Il fut l'un des propagateurs des comices agricoles de notre province et prit une part très-active aux congrès scientifiques qui se tinrent dans plusieurs villes de France. M. Emm. Gaillard mourut à Rouen le 4 novembre 1836. Voici comment s'exprimait, sur cet académicien, M. de Stabenrath, qui lui succédait à l'Académie dans les fonctions de secrétaire. « Doué d'une imagination vive, trop vive peut-être pour un antiquaire, M. Emm. Gaillard avait tous les avanta-

ges de cette qualité, mais il en avait nécessairement les défauts. Les archéologues, les amis de notre histoire, lui doivent de la reconnaissance. Ses travaux longs et consciencieux ont fait connaître, ou remis en lumière, beaucoup de faits qui, sans lui, peut-être, seraient restés plongés dans l'oubli. Ses recherches indiquent qu'il était riche d'une grande instruction, et qu'il appliquait souvent à propos les trésors de l'étude acquis pendant une laborieuse jeunesse. Parmi les noms dont la Normandie s'honore, nous pouvons inscrire le sien, car c'est celui d'un savant, dont la vie a été employée à relever la gloire de son pays. »

(V. *Précis de l'Acad. de Rouen*, 1837, *Suppl. de la Biog. univ.*)

GAILLON (François-Benjamin), né à Rouen, le 2 juin 1782, fit connaître de bonne heure son penchant pour les sciences naturelles et son application à l'étude de la botanique, à laquelle il s'attacha plus particulièrement.

Les plantes, si nombreuses et si variées, qui se rencontrent dans les eaux et sur les rivages de la mer fixèrent surtout l'attention de Gaillon, et firent le sujet de plusieurs mémoires qu'il adressait aux sociétés savantes avec lesquelles il était en correspondance.

On a de ce savant naturaliste les ouvrages suivants: *Expériences microscopiques et physiologiques sur une espèce de conferve marine, production animalisée, et réflexions sur plusieurs autres espèces de productions filamenteuses considérées jusqu'alors comme végétales;* mémoire publié dans le Bulletin de la Société d'Emulation de Rouen, 1823; *Aperçu microscopique et physiologique de la fructification des Thalassiophytes symphysistées*, Rouen, Baudry, 1821; *Essai sur les causes de la couleur verte que prennent les huîtres des*

parcs à certaines époques de l'année, Rouen, Périaux, 1821; *Résumé méthodique des classifications des Thalassiophytes*, Strasbourg, 1828. Gaillon comptait, parmi les nombreuses sociétés savantes dont il était membre correspondant, les Sociétés Linnéennes de Paris, de Lyon, de Bordeaux, de Normandie, l'Académie de Rouen et la Société libre d'Emulation de la même ville. Il mourut le 4 janvier 1839, à Boulogne-sur-Mer, où il était, depuis plusieurs années, receveur principal des Douanes. Ce savant, dit M. J. Girardin, dans une notice qu'il lui a consacrée, avait su, par ses nombreuses et importantes recherches, se placer au rang des naturalistes les plus distingués; il sut aussi, par ses mœurs douces, se faire beaucoup d'amis, ayant déjà le rare bonheur de ne point se connaître un seul ennemi.

(V. *Précis de l'Acad. de Rouen*, 1840, *Bulletin de la Soc. libre d'Emulat.* de la même ville, même année. Port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

GAYMAR. V. GEOFFROY.

GALERON (Jean-Frédéric), né à l'Aigle, le 6 juillet, vers 1794, vint, jeune encore, habiter Falaise, où il fut nommé procureur du Roi, après 1830. M. Galeron créa, dans cette ville, une bibliothèque, un musée d'antiquités, parvint à réunir les premiers éléments d'un musée de peinture, et fut l'un des principaux fondateurs de la Société académique et de l'Association pour le progrès de l'agriculture, de l'industrie et de l'instruction. Ecrivain distingué et savant archéologue, ce magistrat était collaborateur du *Journal de Falaise*, du *Journal de Caen*, et fit insérer plusieurs notices historiques et archéologiques dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*; dans la *Revue Anglo-Française* et dans la *Revue Normande*.

Les plus importantes publications de M. Galeron

sont : *Notices sur les principaux monuments druïdiques du département de l'Orne*, 1830 ; *Rapport sur les monuments historiques de l'arrondissement de Domfront*, 1830; *Histoire et description de Falaise*, 1830 ; *Lettre sur les antiquités romaines de Planches* (Orne), 1833 ; *Lettres sur les antiquités romaines trouvées à Vaton, près de Falaise, et sur les origines de cette ville*, 1834 ; *Rapport sur les monuments historiques de l'arrondissement d'Alençon*, 1835 ; *Rapport sur les monuments de l'arrondissement d'Argentan*, 1836 ; *Notice sur les travaux littéraires de l'abbé de La Rue*, 1837.

M. Galeron avait aussi composé, dans sa jeunesse, quelques poésies et une tragédie, intitulée : *Camille ou le Patriotisme*, imprimée à Falaise en 1830.

Il mourut, à Falaise, le 18 juillet 1838.

(V. la notice de M. J. Travers et celle de M. de la Sicotière, dans l'*Ann. Normand*, 1839.)

GALLEMAND (Charles-Placide), né à Caudebec, vers le commencement du dix-septième siècle, entra dans l'ordre des religieux Récollets, dont il fut l'un des membres les plus savants. Il a publié, en 1649, en latin, l'histoire des fondations des maisons de son ordre, avec un abrégé de la vie des religieux qui s'y sont distingués ; *La Famille de Gallemand*, 1651, in-8° ; *Vie de Jacques Gallemand, docteur en théologie, curé d'Aumale et premier supérieur des Carmélites de France*, parent de l'auteur, Paris, 1653, in-4°. Le P. Gallemand publia, en 1663, le *Neustria pia* du P. Artus du Monstier.

Il mourut en odeur de sainteté, en 1675, dans le couvent des Récollets de Rouen, dont il était le gardien.

(V. *Hist. de Normandie*, par Masseville, t. 6, *Biblioth. de la France*, du P. Le Long.)

GALLOIS, sieur de Maquerville, né à Rouen, en 1712, prit d'abord le parti des armes, fit trois cam-

pagnes avec le régiment du Lyonnais, et se distingua au siége de Philisbourg. Ayant quitté la carrière militaire pour celle de la magistrature, dans laquelle son frère devait parvenir à l'un des premiers rangs, il remplaça celui-ci, en 1736, comme substitut du procureur-général au Parlement de Rouen, et fut reçu, en 1745, avocat-général à la Cour des comptes de la même ville. Gallois de Maquerville remplit, pendant près de quarante ans, cette charge importante, dans laquelle il eut constamment l'estime des magistrats et la confiance de ses concitoyens. La preuve de cette confiance fut donnée à notre compatriote par son élection aux fonctions de maire de Rouen, en 1767. Cet honorable magistrat, dit son biographe, joignait la plus austère probité à la plus douce aménité des mœurs. Occupé très-faiblement de lui-même, il n'existait que pour les autres: sa plus douce jouissance était de contribuer à faire des heureux. Pourvu de beaucoup d'amis, il s'empressa toujours de défendre et de protéger ceux qui étaient persécutés, et d'offrir à ceux qui étaient malheureux sa fortune pour secours et sa maison pour asile.

Il termina son honorable carrière à Rouen, en 1780.

(V. les *Eloges de M. le président Gallois et de M. de Maquerville*, par M. de Saint-Victor.)

GALLOIS (LE). V. LEGALLOIS.

GAMACHES (Guillaume, comte de), premier grand-veneur de France, naquit dans le Vexin-Normand. Homme de guerre d'une haute capacité et d'une bravoure éprouvée, il rendit de grands services aux rois Charles VI et Charles VII, à la cause desquels il garda une inviolable fidélité. Il combattit avec intrépidité à la bataille d'Azincourt, fut chargé de la défense de Compiègne, devint gouverneur de cette place, et contribua puissamment à chasser les Anglais du terri-

toire de la France. Le comte de Gamaches, qui se trouvait au siége de Pontoise, y combattait avec sa bravoure accoutumée, lorsque, fait prisonnier par les Anglais, dont il était la terreur, il tomba bientôt, malgré la foi donnée, sous le poignard d'un de leurs officiers. Il fut vivement regretté de ses compagnons d'armes et surtout de Charles VII, qui perdait en lui un serviteur dont il savait apprécier le mérite comme soldat et comme négociateur.

GAMACHES (Jean de), grand-chambellan de Charles VII puis de Louis XI, fut l'émule et le compagnon de gloire de son frère aîné, et se voua, comme lui, à la cause de ses Rois. Nommé, par Charles VII, général des armées dans le Languedoc, il fit rentrer cette province sous l'obéissance de son prince légitime, et se signala avec le dauphin et Dunois sous les murs de Dieppe, où il fut vainqueur dans un combat singulier d'un chevalier anglais nommé Diquens.

Après s'être rendu redoutable aux ennemis de la France, Jean de Gamaches n'eut plus d'autre ambition que celle de faire le bonheur des populations du Berry et du Nivernais, provinces dont il avait été nommé gouverneur.

GAMACHES (Philippe), frère des précédents, commença, comme eux, par se distinguer dans la carrière des armes sous Charles VII, et soutint, en 1420, un siége de sept mois dans la ville de Meaux. Ayant embrassé la vie monastique, il devint, vers la fin de 1442, abbé de Saint-Denis, assista, en cette qualité, au sacre de Louis XI, le 15 août 1461, et mourut le 28 janvier 1463. Ce personnage a laissé, à l'état de manuscrit, des chroniques, qui, selon Turpin, auteur de la vie de Guillaume de Gamaches, attestent chez notre abbé beaucoup de savoir et d'érudition.

(V. *Biog. manusc.*, par A. Pasquier, et *Hist. de l'abbaye de Saint-Denis*, par Michel Félibien.)

GAMACHES (Philippe), de la même famille que les précédents, naquit en 1568. Il fut reçu docteur en théologie à la Faculté de Paris, en 1598, et nommé professeur à la Sorbonne la même année, fonctions qu'il remplit, pendant vingt-cinq ans, avec la réputation de l'un des meilleurs théologiens scolastiques de son temps. Il termina sa carrière le 21 juillet 1625. On a de lui des commentaires très-estimés sur la somme de Saint-Thomas, ouvrage imprimé à Paris en 1627, 2 vol. in-f°.

(V. *Dictionnaire de Moréri.*)

GAMBIER (Thomas-Louis-François), né à Granville, le 14 mai 1762, embrassa l'état ecclésiastique en 1786, et fut nommé directeur d'une communauté religieuse à Carantan. Il continua, pendant les mauvais jours de la Révolution, à exercer son pieux ministère dans cette ville et dans les campagnes, et parvint, à l'aide de différents déguisements, à se soustraire à toutes les recherches. Il vint, après la tourmente révolutionnaire, se fixer à Coutances où il porta des consolations aux malades et fit entendre, dans la chaire évangélique, d'édifiantes paroles. En 1807, l'abbé Gambier fut appelé à professer la rhétorique au collége de Coutances, et nommé chanoine honoraire. En 1817, il devint curé de Saint-Nicolas, de la même ville, plus tard, chanoine titulaire, et mourut le 7 septembre 1829.

(V. *Ephém. Norm.*, par G.-J. Lange.)

GAMOT (Charles-Guillaume), naquit au Havre, le 21 octobre 1766, d'un capitaine au long cours, qui périt dans un naufrage.

Le jeune orphelin, appelé à Paris par l'abbé Duval,

son oncle maternel, alors proviseur au collége d'Harcourt, fit d'excellentes études sous les yeux de cet habile professeur, après quoi il passa à la Martinique, où il se livra à des opérations commerciales qui n'eurent point de succès. M. Gamot fut ensuite appelé à Saint-Domingue pour gérer les affaires de la maison Foache, et il se trouvait dans cette colonie, lorsque la Révolution y éclata. Après avoir échappé, comme par miracle, à des dangers de toute espèce, il revint en France et fut assez heureux pour retrouver au Havre sa famille et ses amis. Nommé, en l'an IV, membre de la municipalité, il rendit dans ces fonctions de nombreux services, et quitta sa ville natale, en 1797, pour aller fonder à Paris une maison de commerce.

Devenu, quelques années plus tard, le beau-frère du maréchal Ney, M. Gamot fut nommé préfet du département de la Lozère, et, en 1814, du département de l'Yonne. Il déploya, comme fonctionnaire, une grande activité. donna des preuves de profondes connaissances en matières administratives, et reçut en récompense de ses services, la croix d'officier de la Légion-d'Honneur. Rentré dans la vie privée, en 1815, M. Gamot, pendant la durée du procès du maréchal Ney, porta chaque jour à l'illustre guerrier, dans sa prison, la consolation et l'espérance; quant tout espoir fut perdu, il passa auprès de lui les derniers moments qui précédèrent l'heure fatale et ne l'abandonna que lorsqu'il l'eut relevé de son champ de mort et lui eût rendu les derniers devoirs. Notre honorable compatriote termina sa carrière à Paris, le 20 mai 1820.

On a de M. Gamot plusieurs brochures dont voici les titres : *Aperçu philosophique et politique sur l'esclavage des nègres dans les colonies françaises ; Elisabeth de France, sœur de Louis XVI*, tragédie en

trois actes, en vers, Paris, 1797, in-18; 1814, in-8°; *Réfutation, en ce qui concerne le maréchal Ney, de l'ouvrage ayant pour titre : Campagne de* 1815, *etc.*, par le général Gourgaud, Paris, 1818, in-8°.

(V. *Biog. des hommes célèbres nés au Havre*, par J.-B. Levée, une notice par M. E. Delamare, du Havre, la *France litt.* par J.-M. Quérard.)

GANNE DE BEAUCOUDREY (Jean-Hyacinthe) naquit à Granville, le 5 mars 1780, d'une famille noble, dont plusieurs membres émigrèrent lors de la Révolution.

M. de Beaucoudrey père, qui était resté en France, fut, en 1793, inscrit sur une liste de suspects et banni, comme tel, avec sa famille, à dix lieues des côtes. Il se réfugia dans sa terre du Coudrey (Manche), et se fut là que M. Ganne fils se livra à l'étude des sciences et des arts pour lesquels il avait d'heureuses dispositions. Au retour de l'ordre, il alla passer quelques temps à Paris où il se livra à son goût pour la peinture, puis, revenu dans sa ville natale, il s'occupa des sciences naturelles et surtout de celles des plantes, des coquillages, des poissons, des oiseaux et de la géologie. Membre de la Société Linnéenne, M. Ganne de Beaucoudrey signala à cette Société, l'existence d'un grand nombre de coquilles marines, sur lesquels il écrivit d'intéressantes notices. Ce naturaliste distingué faisait aussi partie de la Société des Antiquaires de Normandie et de l'Association normande. Il mourut le 3 juin 1841.

(V. dans l'*Ann. norm.*, 1842, une notice, par M. de Caumont.)

GARABY (Antoine), sieur de Pierrepont et de la Luzerne, naquit le 28 octobre 1617, à Montchaton, diocèse de Coutances. Il fit ses études à l'Université de Caen, et se livra ensuite à la culture des

lettres et de la poésie qu'il aimait avec passion. On a de lui les ouvrages suivants : *Sentiments chrétiens politiques et moraux, maximes d'estat et de religion*, Paris, 1641, in-12, Caen, 1654, in-4° ; *Essais poétiques du sieur de la Luzerne*, recueil composé de paraphrases de psaumes et de pièces adressées à des dames ; *Recueil de Ballades et sonnets présentés au Puy de l'Immaculée Conception*, in-4°., dédié à M. de Pomponne de Bellièvre, *Antonii Garabii Petropontii Luzernæii Miscellanea, Cadomi*, 1663, in-4° ; dédié à F. de Harlay, archevêque de Rouen. Les poésies de Garaby renferment de belles et fortes pensées, et beaucoup de ses vers sont empreints d'une charmante naïveté , ainsi que le prouve le quatrain suivant :

Rien n'est si peu sage que l'homme ;
Noë fit le fol en buvant ;
Adam en mangeant de la pomme ,
Et moi peut-être en escrivant.

Garaby de la Luzerne mourut à Etienville, le 4 juillet 1679, et fut inhumé dans l'église du lieu.

(V., dans l'*Ann. de la Manche*, 1856, une notice par M. V.-E. Pillet.)

GARDE (DE LA). V. DU JARDIN.

GARDIN-DUMESNIL (Jean-Baptiste), naquit en 1720, dans le village de Saint-Cyr, près de Valognes. Il se livra, de bonne heure , à l'étude des lettres , et devint très-savant dans la langue grecque et dans la langue latine. Appelé, en 1758, à professer la rhétorique au collége d'Harcourt, à Paris, il passa ensuite à celui de Lisieux , et fut, lors de l'exclusion des Jésuites , en 1764 , nommé directeur du collége de Louis-le-Grand. Gardin remplit ces fonctions pendant plusieurs années, et se retira dans son pays

natal, où il fonda une école pour les enfants. Il termina sa carrière, à Valognes, en 1802. On a de ce savant professeur deux ouvrages dont voici les titres : *Préceptes de rhétorique, tirés de Quintilien*, Paris, 1762 et 1803 ; *Synonymes latins et leurs différentes significations avec des exemples tirés des meilleurs auteurs à l'imitation des synonymes français de l'abbé Girard*, ouvrage très-estimé et plusieurs fois réimprimé.

(V. *Biog. des Contemp.*)

GARET (Jean), né au Havre, le 7 septembre 1626, fit profession dans la congrégation des Bénédictins, en 1647. Envoyé par ses supérieurs à l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, ce religieux, qui était l'un des savants les plus laborieux de son ordre, s'appliqua, avec beaucoup de zèle et d'activité, à revoir et à corriger, sur les manuscrits et les anciennes éditions, les œuvres de Cassiodore, dont il publia, à Rouen, en 1679, une nouvelle et bonne édition, 2 vol. in-f°. Cet ouvrage, que ce bénédictin érudit a augmenté de savants et judicieux commentaires et d'une vie de Cassiodore, est dédié à M. le Tellier, chancelier de France. D. Garet mourut dans l'abbaye de Jumièges, le 24 septembre 1694, et fut inhumé au même lieu.

(V. l'*Hist. litt. de la congrég. des Bénédictins de Saint-Maur*, *la Biog. univ.* et *la Biog. des Hommes célèbres nés au Havre*, par J.-B. Levée).

GASSE, né dans le dix-huitième siècle, à Authevernes, près de Gisors, fut étudier la musique à Paris, et devint l'un des meilleurs élèves de Gossec. Après avoir passé plusieurs années en Italie, où il se fit, dans son art, une brillante réputation, il revint en France en 1812, et mourut à Paris, cette même année, fort regretté de tous ceux qui avaient été à même d'apprécier ses talents comme musicien et comme professeur.

(V. l'*Hist. de l'arrond. des Andelys*, par M. le marquis de La Rochefoucaud-Liancourt).

GAULTIER DE MORTAGNE, né dans le douzième siècle, fut l'un des plus savants théologiens de son époque.

Il ouvrit une école dans l'abbaye de Saint-Remy de Reims, puis dans la ville de Laon, dont il devint évêque en 1155. Ce prélat a écrit plusieurs traités de théologie, entre autre ceux sur l'Ordre et le Mariage, qui forment le complément de l'ouvrage de son compatriote Hugues de Mortagne ; plusieurs lettres de polémique religieuse, dont une, sur la *Trinité*, est adressée au célèbre Abélard, que l'auteur nomme tout simplement Maître-Pierre. Cette lettre a été publiée dans le *Spicilegium* de d'Achery, t. II.

Ganltier de Mortagne termina sa carrière à Laon, en 1174. (V. *Hist. ecclés. de la province de Normandie*, par l'abbé Trigan, et la *Biog. univ.*)

GAULTIER, archevêque de Rouen, surnommé *le Magnifique*, naquit à Coutances, dans le douzième siècle, d'une famille originaire de la Grande-Bretagne, et fut probablement élevé en Angleterre où il devint clerc et aumônier du roi Henry II. Pourvu dans la suite de plusieurs autres bénéfices, il fut encore nommé successivement chanoine de la cathédrale de Rouen, trésorier de la même église, archidiacre d'Oxford, évêque de Lincoln, en 1183, puis transféré, la même année, à l'archevêché de Rouen. Cet éminent prélat, qui était aussi un habile négociateur, administra, en qualité de chancelier, les affaires d'Angleterre, tandis que Richard-Cœur-de-Lion était à la Croisade ; et, lorsque ce prince, à sou retour de Palestine, fut fait prisonnier par Léopold d'Autriche, et livré à l'empereur Henry VI, Gaultier recueillit en Angleterre et en Normandie, les cent mille marcs

d'argent exigés pour la rançon du Roi et les porta lui-même à l'empereur. Il avait assisté, en 1187, à la célèbre assemblée de Gisors, où Philippe-Auguste et Henri II se croisèrent, puis, lorsque la Normandie rentra, en 1204, sous la domination des rois de France, ce même prélat reçut Philippe-Auguste dans la capitale de son duché et lui ceignit l'épée.

Gaultier-le-Magnifique mourut à Rouen le 16 novembre 1207, et fut inhumé à la Cathédrale dans la chapelle de Saint-Pierre et Saint-Paul, où son tombeau se voyait encore en 1731. On a de ce prélat plusieurs lettres publiées avec celles de Pierre de Blois.

(V. *Hist. des Archev. de Rouen*, par Dom Pommeraye ; *Hist. de l'arrond. des Andelys*, par M. le marquis de La Rochefoucauld-Liancourt, et les *Tombeaux de la Cathéd. de Rouen*, par M. A. Deville.)

GAULTIER-GARGUILLE, né vers la fin du seizième siècle, dans notre province, était un acteur grotesque de l'ancien Théâtre-Italien. Ce burlesque personnage se fit, sur ce théâtre, avec ses deux compagnons Gros-Guillaume et Turlupin, une réputation des plus populaires, au commencement du dix-septième siècle.

On raconte que Gaultier-Garguille et Turlupin ne survécurent que peu de jours au chagrin que leur causa la mort de Gros-Guillaume, qui, emprisonné, pour avoir contrefait, sur la scène, la figure et les gestes d'un magistrat, ne survécut que quelques jours au saisissement que lui causa cette incarcération.

(Un portr. de Gaultier-Garguille se trouve dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

GAULTIER (François), né dans le dix-septième siècle, à Rabodanges, diocèse de Séez, embrassa l'état ecclésiastique. Une affaire personnelle l'ayant

obligé de passer en Angleterre, il se livra à l'étude de la langue de ce pays, se rendit familliers les meilleurs ouvrages écrits en cette langue, et se lia avec plusieurs personnages, haut placés, qui l'initièrent aux affaires politiques du cabinet anglais. Mis en rapport avec le parti qui désirait la paix avec la France, l'abbé Gaultier fut chargé d'entamer des négociations à cet effet. Il vint à Versailles, en 1711, puis, après quelques pourparlers entre le ministre de France et lui, reçut le titre d'agent du Roi, et les négociations, suivies sęcrètement avec une grande habileté, eurent pour résultat la paix signée à Utrecht en 1713. L'habile négociateur fut réçompensé des services éminents qu'il avait rendus à son pays, par la collation des abbayes d'Olivet et de Savigny, puis par des présents considérables que lui firent le roi d'Espagne et la reine d'Angleterre, pour son heureuse intervention dans cette importante question politique. L'abbé Gaultier mourut le 13 juin 1720.

(V. *Dict. biog. de Chaudon et Delandine*, *Biog. univ.* Port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

GAULTIER (Jean-Baptiste), théologien janséniste, naquit à Louviers, en 1685. Il fit ses études au séminaire de Saint-Magloire, à Paris, reçut la prêtrise des mains de l'évêque de Boulogne, M. de Langle, qui le nomma promoteur, vicaire-général et lui accorda toute sa confiance.

Après la mort de ce prélat, en 1724, l'abbé Gaultier s'attacha à l'évêque de Montpellier, M. de Colbert, dont il devint le bibliothécaire. Etant venu, plus tard, se fixer à Paris, il y vécut dans la retraite et écrivit avec beaucoup de passion en faveur de son parti. Les écrits de ce janséniste sont très-nombreux et ont, pour la plupart, la forme de lettres; voici les principaux : *Mémoires où l'on détruit les plaintes portées contre le Gouvernement de l'évêque de Bou-*

logne, etc., 1731, in-12 ; *Le Poème de Pope, Essai sur l'homme convaincu d'impiété*, 1746, in-12 ; *Vie de Jean Soanen, évêque de Senez*, 1750, in-12 ; *Réfutation de la voix du sage et de la voix du peuple*, (de Voltaire), 1750, in-12 ; *Critique du ballet moral dansé dans le collége des Jésuites de Rouen*, 1750, in-12 ; *Les Lettres Persannes convaincues d'impiété*, 1751, in-12 ; *Histoire abrégée du Parlement durant les troubles du commencement du règne de Louis XIV*, 1754, in-12 ; *Lettres théologiques contre le P. Berruyer*, 1756, 3 vol. in-12. L'abbé Gaultier mourut près de Gaillon, le 30 octobre 1755, à la suite d'une chute de voiture.

(V. *Dict. de Moréri*, *Biog. univ.*, *France litt.*, de J. M. Quérard.)

GAUTIER (J.-J.), auquel M. Quérard, dans son Dictionnaire bibliographique, donne le titre d'ancien curé, naquit à Exmes (Orne), en 1748. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur des matières morales et philosophiques et sur l'histoire de Normandie, lesquels ont pour titres : *Essai sur les mœurs champêtres*, Londres (Alençon), 1787, in-8° ; *Histoire de l'Essai sur les mœurs champêtres*, Alençon, 1788, in-8° ; *Jean-le-Noir, ou le Misantrope*, Paris, 1789, in-8° ; *Les Caractères, ou Mœurs du siècle*, Caen, 1789, in-8° ; *Privilège des habitants de la Londe-de-Gul*, 1789 ; *Précis de l'Histoire d'Exmes*, 1789 ; *Histoire d'Alençon*, 1805, in-8° ; *Supplément du même ouvrage*, 1821, in-8° ; *Histoire de Normandie*, restée manuscrite. Gautier mourut à Alençon, le 4 mars 1829.

GEFFRAY (Etienne) naquit à Notre-Dame-du-Bec, près de Montivilliers, le 2 octobre 1691. Il fut d'abord enfant de chœur de la maîtrise de Fécamp, sous la direction de dom Fillastre, ordonné prêtre en 1713, puis nommé curé de Hautot-le-Vatois, en 1732.

On doit à cet ecclésiastique la plus grande partie du *Graduel* et de l'*Antiphonaire du diocèse de Rouen*, imprimé dans cette ville en 1727.

(V. *Eglis. de l'arr. d'Yvetot*, par M. l'abbé Cochet.)

GEFFROY, né dans la seconde moitié du onzième siècle, d'une ancienne famille bien connue dans la province de Normandie et dans celle du Maine, montra, dès sa jeunesse, des talents qui le firent appeler en Angleterre par Richard, abbé de Saint-Alban, pour être placé à la tête de l'école de son monastère. Lors de la mort de Richard, en 1119, Geffroy, qui avait embrassé la vie religieuse, fut élu, abbé de Saint-Alban et gouverna cette abbaye jusqu'en 1141, époque où il mourut. Ce savant religieux est auteur de la première pièce tragique qui ait été composée dans notre langue : le *Miracle de Sainte-Catherine*, pièce qu'il avait fait représenter dans son école par ses nombreux élèves.

(V. *Essai hist. sur les Bardes et Trouvères norm. et anglo-norm.*, par l'abbé De la Rue, t. 2.)

GEFFROY DE MONTBRAY, l'un des plus illustres évêques dont s'honore l'église de Coutances, naquit à Montbray, dans le Cotentin. Il fut élevé, fort jeune, à la dignité épiscopale et sacré évêque de Coutances, à Rouen, en 1049, par l'archevêque Mauger. Geffroy fit continuer, avec ses propres deniers et avec les présents qu'il avait été recueillir en Italie, de plusieurs membres de sa famille, la construction de sa magnifique cathédrale, dont la dédicace fut faite en 1057. Il dota cette église de livres, de vases et d'ornements précieux; fonda, dans son diocèse, plusieurs abbayes, et assista aux Conciles tenus, de 1049 à 1061, à Reims, à Lisieux, à Rouen et à Caen. Geffroy se trouva également, en 1066, à l'Assemblée de Lillebonne, où fut résolue l'invasion de l'Angleterre, in-

vasion dont il se montra l'un des plus ardents promoteurs. Ayant accompagné, à la conquête, le duc Guillaume, son ami, l'évêque de Coutances l'y aida, comme prêtre, comme homme politique et même comme soldat, car ce prélat savait aussi vaillamment combattre. Avant la bataille d'Hastings, il célébra la messe, bénit l'armée, puis revêtant sa cotte de maille et s'armant de toutes pièces, il s'élança dans les rangs et se signala parmi les plus intrépides guerriers.

Étant resté en Angleterre tant qu'il jugea ses services utiles aux affaires du conquérant, il eut encore l'occasion de se distinguer et comme évêque et comme chef militaire, et, lorsque tout fut soumis et paisible, il revint dans son diocèse, comblé d'honneurs et de biens par Guillaume, devenu roi d'Angleterre.

Après la mort de ce dernier, Geffroy de Montbray, tombé en disgrâce, n'eut plus guère, dans les dernières années de sa vie, que chagrins et tribulations. Il mourut le 2 février 1094, et fut, ainsi qu'il en avait exprimé le désir par esprit d'humilité, inhumé sous la gouttière de sa cathédrale.

(V. *Hist. des évêques de Coutances*, par l'abbé Lecanu; *Hist. ecclés. de Normandie*, par Trigan, t. 3.)

GELÉE (Théophile), né à Dieppe, dans la seconde moitié du seizième siècle, étudia la médecine à Montpellier, fut reçu docteur sous la présidence de Du Laurens, premier médecin d'Henry IV, et devint très-habile dans la théorie et dans la pratique de la science médicale comme aussi dans la science anatomique. On a de lui les ouvrages dont voici les titres: *Quelques Opuscules recueillis des leçons de Du Laurens*, dans les années 1587 et 1588, Paris, 1613, in-f°; l'*Anatomie française en forme d'abrégé*, etc., Rouen, 1635, Paris, 1656, in-8°, avec les additions de Gabriel Bertrand, Rouen, 1664, 1683, in-8°; Paris, 1742, in-8°; *Œuvres d'André Du Laurens, recueillies*

et traduites en françois, Rouen, 1661, in-f°, fig. Gelée termina sa carrière vers 1650.

(V. *Dict. de Moréri*, *Biog. univ.*)

GÉNAS-DUHOMME (Antoine-Marc), naquit à Bayeux, en 1757, d'une honorable famille de cette ville. Après avoir étudié le droit et fait un voyage en Italie, il acheta, en 1783, la charge de procureur du Roi au bailliage de Bayeux. Connu pour ses opinions peu sympathiques aux principes proclamés par la Révolution, il n'échappa point aux persécutions du règne de la Terreur et fut emprisonné par mesure préventive. Nommé membre du Conseil-Général du Calvados, sous le Consulat, puis maire de sa ville natale, en 1805, M. Génas-Duhomme, qui avait rempli ses fonctions avec zèle et dévouement, fut appelé, en 1811, à la sous-préfecture de Vire, puis à celle de Bayeux en 1814. Il conserva cette place, qu'il géra avec toutes les qualités d'un excellent administrateur, jusqu'en 1830, époque à laquelle il prit sa retraite, emportant dans la vie privée la reconnaissance de ses concitoyens pour les nombreux services qu'il avait rendus à son pays pendant de longues années. M. Génas-Duhomme mourut le 19 juillet 1845. La ville de Bayeux a donné à l'une de ses rues le nom de cet habile fonctionnaire.

(V. l'*Ann.* publié par l'Assoc. norm, 1847.)

GEOFFROY, né à Bayeux, dans la seconde moitié du onzième siècle, étudia les belles-lettres à Paris, puis embrassa la vie religieuse à Cerisy. Frappé du récit qu'on lui faisait des vertus de saint Vital, Geoffroy se rendit à Savigny auprès de cet illustre abbé, qu'il seconda dans le gouvernement de son monastère, et auquel il succéda après sa mort. Ce pieux personnage, dont la vie était des plus édifiantes, fonda, tant en France qu'en Normandie et en Angleterre, dix-neuf

abbayes de son ordre, et mourut, en odeur de sainteté, le 8 juillet 1139.

(V. *Hist. ecclés. de la prov. de Normandie*, par Trigan, t. IV, et *Gallia christiana*, t. XI.)

GEOFFROY GAIMAR, trouvère normand du commencement du douzième siècle, est auteur d'un poème, en vers de huit syllabes, contenant l'histoire des rois anglo-saxons. Il a pour titre : *Lestoire è la généalogie des dux qui ont esté par ordre en Normandie.* Un extrait de ce poème a été publié par M. Francisque Michel, dans son ouvrage intitulé : *Chroniques anglo-normandes*, ouvrage édité par M. Ed. Frère et imprimé à Rouen, en 1836, chez M. Nic. Périaux, 3 vol. in-8°. Geoffroy Gaimar a de plus composé un Brut d'Angleterre.

(V. Essai hist. sur les Bardes et Trouvères normands et anglo-normands, par l'abbé de La Rue.

GEOFFROY DE SERVON, né à Avranches, dans le quatorzième siècle, de l'illustre famille de ce nom, embrassa la vie monastique dans l'abbaye du Mont-Saint-Michel, dont il fut élu abbé en 1363.

Geoffroy de Servon, qui possédait les vertus et le courage héréditaires dans sa famille, sut aussi bien commander à des soldats qu'à ses religieux, et, à une époque où il ne restait presque en Normandie que le Mont-Saint-Michel qui n'eut point été dévasté par l'ennemi, il défendit vigoureusement cette place avec ses religieux. Pour éviter d'être surpris par cet ennemi vigilant, notre abbé, qui avait aussi le titre de gouverneur, conféra des fiefs à des seigneurs de la province, à la condition qu'ils se présenteraient en armes le jour de Saint-Michel, afin de prouver qu'ils étaient toujours prêts, au besoin, à prendre la défense de cette abbaye.

Geoffroy de Servon, qui s'était constamment mon-

tré plein de munificence pour son monastère, mourut le 2 des calendes de mars 1386.

(V. *Hist. du Mont-Saint-Michel*, par M. l'abbé Desroches, t. 1.)

GEOFFROY (Jean-Nicolas-Césaire), né à Valognes, le 28 août 1758, fit ses humanités dans cette ville, et fut reçu licencié à la Faculté de Caen. Après avoir fait son droit à Paris, où il fut reçu avocat, il vint exercer dans sa ville natale et quitta bientôt cette profession pour se livrer à l'étude de l'histoire naturelle, étude dans laquelle il fit de si rapides progrès que, dès l'année 1777, il avait déjà composé un lexique sur cette science.

En 1784, Geoffroy donnait à ses travaux une direction toute spéciale, et commençait à rédiger des observations et des descriptions sur la zoologie, la botanique et la météorologie pour servir à l'histoire naturelle des environs de Valognes. Plus tard, il écrivait des traités complets sur les trois règnes de la nature. Il était membre correspondant des Académies de Rouen, de Caen et de Cherbourg.

En 1817, il fut nommé bibliothécaire de sa ville natale, et mourut le 21 janvier 1821, laissant à son neveu M. Dumarais, avocat à Cherbourg, une curieuse collection zoologique, géologique et minéralogique, puis soixante et onze volumes manuscrits sur les sciences naturelles.

(V. dans l'*Ann. de la Manche*, ann. 1838, une notice par M. Ragonde.)

GÉRARD, que Servin, dans son histoire de Rouen, dit être Normand, naquit dans le dixième siècle, et devint doyen de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons. Ce religieux a écrit une nouvelle vie de saint Romain, évêque de Rouen, qu'il adressa à Hugues, archevêque de cette même ville.

(V. *Catalogue des manusc. de la bibl. de la cathéd.*

de Rouen, par l'abbé Saas et les *Biog. manusc.*, par A. Pasquier.)

GÉRARD, né dans le onzième siècle, au diocese de Bayeux, d'une famille pauvre, eut le bonheur de rencontrer un maître qui lui enseigna gratuitement les belles-lettres.

Admis dans le clergé, il étudia la philosophie, le droit canon et devint si savant dans tous les genres de littérature, qu'il fut bientôt en état de se livrer à l'enseignement.

Gérard, étant passé en Aquitaine, forma de nombreux élèves dans plusieurs villes de cette province, devint chanoine de Périgueux, et fut nommé, en 1101, évêque d'Angoulème. En l'année 1106, le pape Pascal conférait à ce prélat, dont il appréciait les talents, le titre de légat du Saint-Siége pour la province de Bretagne d'abord, puis pour les villes de Tours, de Bourges, de Bordeaux et d'Auch. Gérard fut également en crédit auprès des papes Gélase, Calixte et Honorius, auxquels il rendit d'éminents services; mais s'étant jeté dans le parti de l'anti-pape Anaclet, il engagea dans ce parti Guillaume, duc d'Aquitaine, et se fit élire archevêque de Bordeaux. Il gouverna ce diocèse jusqu'en 1135, époque à laquelle il fut déclaré schismatique et déposé de l'épiscopat; mais il retrouva bientôt assez de crédit auprès d'Innocent II pour être replacé sur le siége d'Angoulème, qui était resté vacant. Gérard mourut en 1136, après avoir légué aux pauvres tous les biens qu'il avait amassés pendant sa vie. Ce prélat, dont la conduite a trouvé d'aussi fougueux détracteurs que d'ardents apologistes, ne fut, dit un historien impartial, ni aussi méchant que ses ennemis ont voulu le dépeindre, ni aussi estimable que ses panégyristes ont essayé de le représenter.

(V. *Hist. Litt. de la France*, t. XI.)

GÉRARD ou GIRARD, né dans le onzième siècle, était parent de Guillaume-le-Conquérant, puis neveu de Valkelin, évêque de Winchester et de Siméon, abbé d'Ely, tous personnages appartenant, par leur naissance, à la province de Normandie. Entré dans le chapitre métropolitain de l'église de Rouen, Gérard devint grand-chantre, et il remplissait encore cette fonction, lorsqu'il fut appelé en Angleterre par son oncle, l'évêque de Winchester, qui le fit admettre à la chapelle du Roi. Choisi en 1096 pour occuper le siége épiscopal d'Herford, il fut, en l'an 1100, transféré à l'archevêché d'York. Etant allé à Rouen pour recevoir le Pallium, ce prélat y rencontra saint Anselme, dont il était bien connu, et qui lui remit une lettre de recommandation pour le pape Pascal II, lettre dans laquelle il était présenté comme l'un des hommes qui pouvaient rendre le plus de services à l'église d'Angleterre. Gérard justifia pleinement, pendant toute la durée de son épiscopat, l'opinion de l'illustre archevêque de Cantorberry, et termina sa carrière le 21 mai de l'an 1108. Il a laissé plusieurs lettres adressées à saint Anselme, touchant les démêlés de cet archevêque avec les rois Guillaume-le-Roux et Henri Ier.

(V. *Hist. litt. de la France*, t. 9.)

GERBOLD (Saint) naquit, selon un ancien manuscrit, à Livry, paroisse d'un doyenné du diocèse de Bayeux, vers le commencement du septième siècle. Il voyagea beaucoup dans sa jeunesse, puis, après une suite d'événements miraculeux, racontés dans les légendes, il résolut de se consacrer à Dieu et de vivre en cénobite. Découvert par des bergers dans la retraite qu'il s'était choisie au village de Ver, à trois lieues de Bayeux, Gerbold les convertit à la foi évangélique, et se fit une si grande réputation de sainteté, que le siége épiscopal de Bayeux étant venu à vaquer, il fut, d'une voix unanime, élu évêque de cette ville.

Ce saint prélat avait assisté au concile tenu à Rouen, par saint Ansbert, en 692, concile ayant pour objet de défendre les droits et les immunités du monastère de Saint-Wandrille. Il mourut en l'année 695, le 7 décembre, jour marqué pour sa fête dans le diocèse de Bayeux, où sa mémoire est encore en grande vénération.

Le corps de saint Gerbold fut déposé dans l'église de Saint-Exupère de Bayeux, sépulture ordinaire des évêques de cette ville.

(V. *Hist. du diocèse de Bayeux*, par Hermant, et *Hist. ecclés. de la prov. de Norm.*, par Trigan, t. I, II.)

GÉRICAULT (Jean-Louis-André-Théodore), né à Rouen, le 26 septembre 1791, d'un avocat du barreau de cette ville, fut en 1806, terminer ses études à Paris au Lycée impérial. Sorti de ce collége en 1808, après s'être occupé, pendant quelque temps, avec beaucoup d'ardeur de l'étude des mathématiques, Géricault se livra exclusivement à la peinture, et entra d'abord dans l'atelier de Carle Vernet. Passant ensuite dans l'atelier de Guérin, il fut peu encouragé par ce maître, qui, ne comprenant rien à la manière de peindre d'un élève qu'il voyait rompre brusquement avec la tradition académique, lui donna, plus d'une fois, le conseil de renoncer à la peinture, pour laquelle il ne lui croyait aucune vocation. Cependant Géricault, dont l'imagination était nourrie de la lecture des poëmes du Tasse, de Milton, de lord Byron, des drames de Schiller et des romans de Walter Scott, se montrait opiniâtre dans sa résolution et persévérant dans le travail. En 1812, il envoyait au Musée d'exposition, le *Chasseur de la Garde*, tableau d'une grande vigueur de composition, et donnait, deux ans plus tard, pour pendant à cette belle œuvre, le *Cuirassier blessé*, touchant épisode de la retraite de Moscou. Après avoir conquis sa

place parmi les peintres français d'une nouvelle école, Géricault partait pour Rome, où il copia quelques-uns des chefs-d'œuvre des grands maîtres italiens, et composa deux tableaux représentant des courses de chevaux à la manière antique.

Ce fut lors de son retour en France, en 1819, que cet artiste songea à exécuter son œuvre capitale ayant pour sujet une catastrophe encore récente, *le Naufrage de la Méduse*, tableau célèbre qui se trouve aujourd'hui au musée du Louvre, où il fait l'admiration de la foule et du public éclairé. Passé en Angleterre, peu de temps après l'exécution de ce chef-d'œuvre, Géricault s'y fit connaître par des lithographies qui sont, dit-on, les plus belles que l'on doive à son crayon. Il revint en France dans un état maladif, et une chute de cheval vint aggraver la position et terminer la carrière de cet éminent artiste. Il mourut à Paris, le 26 janvier 1824, à l'âge de trente-trois ans.

Les tableaux de Géricault, autres que ceux qui viennent d'être mentionnés, sont : un *Garçon d'écurie* (son premier tableau) ; un *Exercice à feu dans la plaine de Grenelle ;* une *Forge ;* un *Enfant donnant à manger à un cheval.* Le musée de Rouen possède de notre compatriote une étude de cheval acquise au prix de 600 francs.

Des honneurs de tous genres ont été rendus à l'illustre peintre dans sa ville natale ; une inscription commémorative a été placée sur la façade de la maison qui occupe aujourd'hui l'emplacement de celle où il naquit, rue de l'Avalasse, n° 13.

Son monument funéraire, offert à la ville par son auteur, M. Etex, se trouve à l'extrémité sud de la galerie du rez-de-chaussée de l'Hôtel-de-Ville, au bas du grand escalier qui conduit au musée.

(V. Notice, par M. L. Batissier, etc. Portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

GERMAIN (Thomas-Guillaume-Benjamin), né au Havre, en 1781, navigua, dans sa jeunesse, sur un bâtiment de l'Etat. Dès qu'il fut libéré du service, il entra, comme élève, chez un pharmacien de Fécamp et alla, peu de temps après, terminer son éducation scientifique à Paris. S'étant livré avec ardeur et succès à l'étude de la chimie, il fut, lors de la guerre d'Allemagne, nommé aide-pharmacien dans l'armée, puis, remarqué pour son courage et pour sa capacité, il devint pharmacien en chef, fonction qu'il remplit dans les hôpitaux de Hambourg et d'Alton. De retour en France, il vint s'établir à Fécamp, fut nommé membre du conseil municipal, et, plus tard, élu juge, puis président du tribunal de commerce de cette ville. M. Germain était membre correspondant de l'Académie de médecine et de la Société de pharmacie de Paris, de l'Académie de Rouen, de la Société d'Emulation de la même ville et de la Société d'Agriculture du département de la Seine-Inférieure. Il adressa à ces Sociétés plusieurs mémoires scientifiques, parmi lesquels on cite : *Analyse du lait bleu ; Analyse des betteraves cultivées sur le bord de la mer ; Statistique industrielle et agricole sur l'arrondissement du Havre ;* on lui doit aussi : *Guide du voyageur à l'abbaye de Fécamp*, 1836, in-12. M. Germain mourut à Fécamp, le 17 novembre 1841.

(V., dans les Mém. de la Soc. d'Agriculture de la Seine-Inférre, t. XII, une not. par M. A. Du Breuil.)

GERMER (Saint) naquit, dans le commencement du septième siècle, à Wardes-sur-Epte, d'une famille noble qui prit grand soin de son éducation. Il fit de rapides progrès dans les sciences divines et humaines, et fut bientôt appelé, sur sa réputation, à la cour de Dagobert où ses précieuses qualités lui méritèrent d'entrer dans le conseil du prince et de prendre part à l'administration de l'Etat. Ce fut lors-

qu'il était dans cette éminente position que Germer épousa la fille d'un riche seigneur du Vexin, compagne digne de lui par ses vertus et sa piété, et dont la mémoire est encore honorée d'un culte religieux dans quelques églises, sous le nom de sainte Domanie. Germer sentant chaque jour augmenter en lui le goût de la solitude, quitta le monde, du consentement de sa femme et de Clovis II, et se retira dans le monastère de Pentale, situé entre Brionne et Pont-Audemer ; il ne cessa, en cette retraite, de travailler à l'édification de ses frères, mais sa régularité lui fit des ennemis qui formèrent le projet d'attenter à ses jours.

Sauvé providentiellement de ce péril, il reçut la prêtrise des mains de saint Ouen, archevêque de Rouen, et, après avoir fait vœu de vivre dans une retraite encore plus profonde, ce saint abbé fonda, en 656, dans sa terre de Fly, en Beauvoisis, un monastère auquel, plus tard, on donna son nom. Saint Germer mourut en 658, et fut inhumé dans l'église de son abbaye. Ses reliques sont conservées dans la cathédrale de Beauvais, où le saint abbé est honoré comme un des patrons de la ville.

(V. la *Vie des Saints*, par Baillet, *Hist. eccl. de la prov. de Norm.*, par Trigan, et *Rech. hist. sur la ville de Gournay*, par P. de La Mairie.)

GERMINY (Henry-Charles Lebègue, comte de) naquit à Motteville, en Caux, le 6 juillet 1778, d'une très-honorable famille de cette contrée. Il fut d'abord maître des requêtes au Conseil-d'Etat, puis élu député par le département de la Seine-Inférieure, le 21 août 1815 ; il prononça à la Chambre, au commencement de 1816, au nom de la minorité de la commission dont il faisait partie, un remarquable discours en faveur de l'amnistie générale.

Nommé préfet du Lot en 1817, il signala son passage dans l'administration de ce département, par

l'extinction de la mendicité, puis, après avoir été appelé à la préfecture de l'Oise, en 1818, il fut, le 5 mars de l'année suivante, élevé à la dignité de pair de France. M. le comte de Germiny qui s'était montré, dans cette haute fonction, constamment dévoué au bien et aux institutions de son pays, termina son honorable carrière à Orsay (Seine-et-Oise), le 17 mars 1843. Il était, depuis longtemps, officier de la Légion-d'Honneur.

(V. le *Moniteur* de 1815 à 1843, et les *Eglises de l'arrond. d'Yvetot*, par M. l'abbé Cochet.)

GERMONT (Jacques-Christophe de) sieur de Mesmont, naquit à Rouen, sur la paroisse de Saint-Nicaise, le 12 février 1684, d'un avocat au Parlement de Normandie. Il se livra à l'étude du droit et à celle de la théologie, ce qui le mit en état d'exercer, dès qu'il eut atteint sa vingt-cinquième année, des fonctions cléricales et judiciaires. Reçu, en 1709, conseiller-clerc en la Grand'-Chambre du Parlement de Normandie, l'abbé de Germont fut, par sa pénétration, sa droiture et sa fermeté, un magistrat distingué, un citoyen dévoué à l'amour du bien public, mais c'est surtout par sa charité inépuisable envers les pauvres, par sa constante sollicitude pour les établissements destinés à servir d'asiles à toutes les infortunes, qu'il acquit des titres éminents à la reconnaissance de la cité qui s'honore de le compter au nombre de ses enfants. En 1728, cet homme compatissant et généreux donnait à l'Hospice-Général de Rouen, une somme de 30,000 livres et une autre de 14,000 livres à l'Hôtel-Dieu de la même ville, moyennant une rente viagère au denier vingt, rente que le plus souvent il mettait dans le tronc des pauvres.

En 1761, l'abbé de Germont donnait de nouveau 10,000 livres pour commencer un établissement où devaient être élevés, avec le lait des animaux, les

enfants appartenant à l'hospice, et, en 1763, il consacrait, à la fondation des crèches, dans cet établissement, une somme de 60,000 livres. Ce bienfaiteur de l'humanité termina, à Rouen, une carrière si bien remplie, le 24 février 1763, laissant encore, par testament, aux Hospices de sa ville natale, tout le matériel de sa terre de Grainville, s'élevant à plus de 20,000 livres.

(V. notre notice biog., *Revue de Rouen*, 1846.)

GERVAIS (Gabriel-Jean) naquit à Rouen, le 28 avril 1737, d'un fabricant de rouenneries de cette ville. Doué d'un esprit vif et intelligent, il apprit, sans le secours d'aucun maître, les éléments de plusieurs sciences, puis, cédant bientôt à son penchant pour les voyages, il parcourut les contrées méridionales de la France, l'Italie, l'Espagne et le Portugal.

Il lui arriva, dans ses pérégrinations, de nombreuses aventures, et il courut des dangers de plus d'une espèce; d'abord il faillit périr en visitant le cratère du Vésuve, puis, après avoir échappé à des pirates, sur les côtes de Gênes, il connut aussi en Espagne les cachots de l'Inquisition.

Revenu dans sa ville natale, il succéda à son père dans sa fabrication, déploya, pour le progrès de cette industrie, toute l'intelligence dont il était si heureusement doué, et vit ses efforts couronnés d'un plein succès.

Toutefois, M. Gervais ne cessa de mêler aux soins qu'il donnait à sa fabrication, le goût qu'il avait pour les arts et les sciences; dans les arts, il cultivait la musique avec beaucoup de talent, et dans les sciences, il cultivait la physique, l'histoire naturelle et la gnomonique. Notre honorable compatriote fut l'un des fondateurs de la Société libre d'Emulation de Rouen, dont il devint le trésorier, et, appelé à faire partie de la Société du Commerce et de l'Industrie, il remplit, jusqu'à la fin de sa carrière, les fonctions d'ar-

chiviste de cette Société. M. Gervais mourut à Rouen, le 15 avril 1819. Il est auteur de plusieurs mémoires relatifs à l'origine et aux progrès de diverses branches de l'industrie rouennaise, dont voici les principaux : *Recherches sur l'origine des manufactures de tissus dans la ville de Rouen*, *etc.* ; *Recherches sur l'origine et les progrès de la fabrication des toiles imprimées à Rouen ;* Rouen, Baudry, 1816, in-8°.

(V. *Bull. de la Soc. d'Emul.*, ann. 1819, les *Biog. manusc.*, par A. Pasquier.)

GERVAIS (Laurent), né à Lisieux, dans le seizième siècle, entra chez les Dominicains, et devint l'un des hommes les plus distingués de cette congrégation. Ce religieux, dont le savoir était justement apprécié, fut choisi pour opérer la réforme des études à Cologne ; puis, très-approfondi dans l'étude des doctrines de saint Thomas-d'Aquin, il publia plusieurs écrits sur la *Somme* de ce célèbre docteur, écrits qui furent alors très-estimés. Ce savant dominicain termina sa carrière à Dijon.

(V. *Hist. de l'arrond. de Lisieux,* par L. Du Bois.)

GERVILLE (Charles-Alexis-Adrien Duhérissier de) naquit, le 19 septembre 1769, à Gerville, du seigneur de cette paroisse. Il fit ses études au collége de Coutances et à l'Université de Caen, puis, ayant émigré, dès le commencement de la Révolution, il voyagea, pendant plusieurs années, séjourna en Angleterre, et ne revint dans sa patrie qu'en 1801. Il habita d'abord le lieu de sa naissance, où il se livra à des études littéraires et à l'exploitation des terres de sa famille, et dès qu'il eut ramassé les débris de sa fortune, il ne se proposa plus qu'un seul but, celui de connaître et de faire connaître, sous toutes ses faces, le département qui lui avait donné le jour. S'étant fixé à Valognes, en 1811, M. de Gerville ne cessa de s'occuper, jusqu'aux derniers instants de sa

vie, de l'histoire archéologique locale, de botanique et de géologie. La Société Linnéenne, la Société des Antiquaires de Normandie et plusieurs autres Sociétés savantes, s'empressèrent d'admettre, au nombre de leurs membres correspondant, le savant archéologue auquel l'Académie des Inscriptions décerna une médaille d'or pour un mémoire sur les antiquités nationales. M. de Gerville, qui était membre du Conseil-Général sous la Restauration, donna sa démission à l'avènement du Gouvernement de 1830. Il termina sa carrière à Valognes, le 26 juillet 1853. Les écrits de ce savant sont très-nombreux, et ont été, pour la plupart, publiés dans les comptes-rendus des Sociétés savantes avec lesquelles il était en correspondance. Les principaux sont : *Recherches sur les anciens noms de lieux en Normandie*, 1824 ; *Recherches sur les anciens châteaux du département de la Manche*, 1824 et 1830 ; *Mémoire sur les monuments druidiques du département de la Manche*, 1825 ; *Catalogue des coquilles trouvées sur les côtes du département de la Manche*, 1825 ; *Résumé de l'histoire du département de la Manche jusqu'au milieu du XVe siècle*, 1829 ; *Des villes et des voies romaines en Basse-Normandie*, etc., 1838 ; *Documents inédits du moyen-âge relatifs aux îles du Cotentin*, 1848.

(V. *Notice sur la vie et les ouvrages de M. de Gerville*, par M. L. Delisle et Notice par M. J. Travers, *Ann. norm.*, 1854 et *Ann. de la Manche*, 1855.)

GERVILLE. V. (Cahier de).

GHILBERT, trouvère normand du treizième siècle, naquit, selon plusieurs auteurs, à Bénerville, près de Pont-l'Evêque. Ce qu'on connaît des compositions de ce poète donne une idée favorable de son talent très-remarquable pour son époque.

(V. *Notice sur les hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard.)

GIBBES (Jacques-Alban), né à Rouen, vers 1616, exerçait la profession de médecin, et cultivait aussi avec succès la poésie latine. Ce médecin-poète, qui s'était fixé à Rome, composa un poème intitulé : *De Medico;* c'est à ce titre qu'il obtint la chaire de rhétorique dans le collége de Sapience.

Gibbes mourut à Rome, le 26 juin 1677. Il avait encore composé, en vers latins, plusieurs ouvrages qui n'ont point été recueillis.

(V. *Mém. biog.* de Guilbert.)

GIBOULT (Toussaint), que la Croix du Maine, dans sa bibliothèque française, dit être normand, naquit au commencement du seizième siècle. Il entra dans le sacerdoce, devint docteur en théologie, chanoine et archidiacre de Toulouse, puis, après s'être fait remarquer par son savoir et par son éloquence, abjura le catholicisme pour professer les doctrines de Calvin.

Nommé ministre à Dieppe, il se fit une grande réputation par le zèle et le talent qu'il déploya dans son prêche, mais de fréquents démêlés qu'il eut avec un ministre de la même ville, nommé de Saint-Paul, homme hautain et d'un caractère ombrageux, le ramenèrent à d'autres sentiments et lui firent désirer de rentrer dans le giron de l'église catholique. Après un temps d'épreuve, Giboult fit abjuration du calvinisme dans la basilique de Saint-Ouen de Rouen, en 1566, sous les auspices du cardinal de Bourbon, archevêque de cette ville, et fut pourvu de la cure de Saint-Jacques de Dieppe, cure qu'il conserva jusqu'à sa mort. Giboult est auteur des ouvrages suivants : *Homélie pour action de grâce et louange à Dieu pour le bénéfice de la paix entre les hommes, avec déclaration des moyens requis pour la faire régner et la conserver*, Paris, 1558, in-8° ; *Adresse pour trouver espoir en désespoir et repos en adversité*, Tholose,

1559, in-8° ; *Sermon funèbre et obsèques du roi très-chrétien Henry II, fait en l'église métropolitaine de Tholose, le* 7 *août* 1559.

(V. *Bibl. française de la Croix-du-Maine ; Hist. des archev. de Rouen ; Mém. sur la ville de Dieppe*, par Desmarquets.)

GIFFARD (Gaultier), comte de Longueville, fut l'un des illustres normands qui suivirent le duc Guillaume à la conquête d'Angleterre, où il se signala par une grande bravoure. Il reçut en partage, après cette conquête, le comté de Buckingham, et termina sa carrière en 1102 (1).

(V. *Mém. Biog.*, par Guilbert, et le roman de *Rou*, par Robert-Wace.)

GIFFRE DE SAINTE-MARIE (Jean-Baptiste) naquit à Quilbeuf, le 25 août 1604. Entré, de bonne heure, dans l'ordre des Dominicains de Paris, il devint savant en théologie et en philosophie, fut très-versé dans la langue grecque et dans la langue hébraïque, toutes sciences qu'il enseigna à Paris et à Bordeaux. Plein de zèle pour la propagation de la foi, ce religieux passa en Orient, comme missionnaire apostolique, puis, de retour en France, il fut envoyé à Rouen, en 1637, et nommé prieur des Dominicains de cette ville. De Sainte-Marie voyagea de nouveau dans le midi de la France, où il recueillit de nombreux documents à l'aide desquels il composa plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire de son ordre. Ce dominicain, recommandable par son savoir et sa piété, mourut aux environs de Lyon, le 9 avril 1660. Le nombre des ouvrages imprimés et manuscrits de

(1) Le corps de Giffard fut rapporté d'Angleterre dans l'église de la terre patrimoniale de Longueville, où il avait fondé un prieuré.

Giffre de Sainte-Marie est considérable; voici les principaux entre ceux qui ont été publiés: *Les Vies et Actions mémorables des saints canonisés dans l'ordre des Frères prêcheurs*, etc., Paris, 1647, in-4°; *Les Béatifiés de l'église dont on célèbre la fête partout l'ordre des Dominicains avec le triomphe des Martyrs du même ordre*, Paris, 1650, in-4°; *Histoire de l'Institution et du progrès de la dévotion du Rosaire perpétuel.*

Les principaux manuscrits sont: *Grammaire hébraïque*, *Mystère de la Sainte-Ecriture sur la double conversion à venir des Juifs*, etc.; *Prophéties de Nostradamus expliquées.*

(V. *Scriptores ordinis prædicatorum recensiti* du P. J. Echard.)

GIGAULT DE BELLEFONT (Mme Laurence) naquit à Caen, le 5 octobre 1612, d'une illustre famille. Destinée à la vie monastique, elle entra, dès l'âge de onze ans, dans l'abbaye de la Trinité de Caen, où elle prit l'habit, et où elle demeura jusqu'en 1644, époque à laquelle elle vint à Rouen fonder, au faubourg Saint-Sever, une communauté de Bénédictines. En 1648, elle transféra cette communauté à la porte Beauvoisine, où, avec le concours de son neveu, le maréchal de Bellefont, elle fit édifier un monastère et une église sous l'invocation de Notre-Dame-des-Anges. Bien connue pour sa science et pour sa piété, Mme de Bellefont avait été vivement pressée de venir prendre la direction de l'abbaye de Montivilliers et de la maison de Port-Royal, à Paris, mais son esprit d'humilité lui fit préférer la retraite qu'elle s'était choisie à Rouen, et dans laquelle elle termina sa carrière, le 31 octobre 1683.

Cette abbesse a composé ou traduit quelques ouvrages ascétiques dont voici les titres: *Traduction des dix Raisons proposées aux Académiciens d'An-*

gleterre sur les matières de la foi, par le P. Campiani, Rouen, 1645, in-8°; *Considérations sur les principaux devoirs de la vie chrétienne et religieuse*, Rouen, 1698, in-12; *Office particulier de Notre-Dame-des-Anges; Traduction des Hymnes de l'Église qu'on voit dans les Heures catholiques* du P. Adam, jésuite. Mme de Bellefont a mis la dernière main à l'ouvrage de Brébeuf, intitulé : *Défense de l'Église romaine.*

(V. *Hist. de Rouen*, par Farin, Notice par le P. Bouhours, et *Biog. manusc.* par A. Pasquier.)

GIGAULT DE BELLEFONT (Alexandre, comte), de la même famille que la précédente, naquit à Valognes, en 1786, du colonel marquis de Bellefont. Il entra dans les gardes-d'honneur, à la formation de ce régiment par Napoléon, et servit, en cette qualité, dans la guerre que l'Empereur soutint en Allemagne, dans la dernière année de son règne.

Nommé, sous la Restauration, officier dans les grenadiers à cheval de la garde royale, M. le comte de Bellefont quitta de bonne heure le service, et vint habiter Saint-Lô et le château de Montreuil, où il s'occupa d'agriculture. Il fut l'un des membres fondateurs de l'Association normande, et termina sa carrière à Caen, le 23 février 1846.

(V. *Ann. Normand*, 1847.)

GIGOT (Philippe-Daniel), chanoine de Montpellier, naquit au Havre, le 5 janvier 1729. Il fut successivement docteur en Sorbonne, professeur de théologie au collége des Quatre-Nations, principal au collége de Rouen, après la suppression des Jésuites, et recteur de l'Université de Paris.

L'abbé Gigot, qui aimait les lettres et la poésie, avait été, lors de son séjour à Rouen, nommé juge des concours de l'Académie des Palinods de cette ville. Il mourut à Montpellier victime des excès révolutionnaires, en septembre 1792.

GILBERT ou GISLEBERT, né dans le onzième siècle, d'Osbern, grand sénéchal de Normandie, fut d'abord chanoine et archidiacre de Lisieux.

Envoyé par le duc Guillaume en embassade auprès du pape Alexandre II, Gilbert fut, à son retour, en 1071, élu évêque d'Evreux, et assista en cette qualité, au concile tenu à Rouen, en 1074. Lors de la mort de Guillaume-le-Conquérant, il prononça l'oraison funèbre de ce prince, et partit pour la croisade en 1098, avec Robert, duc de Normandie. Ce prélat mourut en 1112, après quarante-quatre ans d'épiscopat, et fut inhumé dans sa cathédrale.

(V. *Hist. des évêq. d'Evreux*, par MM. A. Chassant et G. E. Sauvage, et *Hist. litt. de la France.*)

GILBERT (Mme), née à Alençon, dans le dix-septième siècle, était une très-habile ouvrière en dentelles imitant celles de Venise.

Le ministre Colbert, désireux d'encourager, en France, ce genre d'industrie, fit à la dame Gilbert une avance de cinquante mille écus, et elle fonda, à Alençon, une manufacture de ces précieux tissus, connus depuis sous le nom de *Point-d'Alençon*. Mme Gilbert, étant venue à Paris exposer les premiers produits de sa manufacture, reçut une visite du Roi, qui la complimenta et lui fit compter une somme considérable.

Retournée à Alençon, cette dame continua, avec le concours d'un sieur Thomas Ruel, à donner une grande extension à son établissement, dont les différents travaux procurèrent de l'occupation à de nombreuses ouvrières de la ville et des environs. Le *Point-d'Alençon* devait bientôt l'emporter sur les dentelles de Venise, de Gènes, de Flandre et d'Angleterre, résultat dû aux talents de Mme Gilbert, ainsi qu'aux encouragements de Colbert et de Louis XIV. Boileau, dans sa première épître au Roi, fait allusion

à ce projet de notre industrie nationale, en montrant

. . . . . Nos artisans rendus industrieux
Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes.

(V. *Hist. de la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos, t. 2, et *Biog. manusc.* , par A Pasquier.)

GILLES, connu dans l'histoire, sous le nom de Gilles de Caen, probablement à cause du lieu de sa naissance, fut d'abord religieux dans l'ordre des Cordeliers, et devint pénitencier du pape Grégoire IX. Elu évêque de Coutances, en 1246, il se montra plein de sollicitude pour les pauvres de son diocèse, auxquels il aimait à porter lui-même des consolations. Il augmenta les revenus de l'hôpital de Coutances, fondé par son prédécesseur, Hugues de Morville, et mourut après un trop court épiscopat, le 1er décembre 1248.
(*V. Hist. du dioc. de Bayeux*, par Hermant, et *Hist. des évêq. de Coutances*, par l'abbé Lecamu.)

GILLES (Jean), que le *Dictionnaire historique de Moréri* fait naître en Normandie, vers la moitié du quatorzième siècle, avait étudié le droit et la théologie, il devint chantre de la métropole de Paris, à l'époque où l'Eglise se trouvait divisée entre les deux papes Clément VII et Urbain VI.

Ayant embrassé le parti de ce dernier, Gilles se retira auprès de lui, en Italie, fut nommé auditeur de Rote, puis envoyé en qualité de nonce apostolique dans les métropoles de Reims, de Trèves et de Cologne. Elevé à la dignité de cardinal, en 1405, par le pape Innocent VII, Gilles assista à l'élection de Grégoire XII et revint en France, où il termina sa carrière, vers l'an 1418. On a de lui un ouvrage intitulé: *Décision de la Rote sur l'unité de l'Eglise.*
(*V. Dict. de Moréri. etc.*)

GILLES (David), né à Rouen, au commencement du dix-septième siècle, entra dans l'ordre des Dominicains, où il se distingua par son talent pour la prédication. Il publia, en 1675, un ouvrage en latin, intitulé : *Brevis super Cantica Canticorum Accentus ab Evangelii concionatoribus et animarum directoribus annotandus.* Ce religieux mourut le 31 août 1678.

(V. *Mém. biog.*, par Guilbert.)

GIRARD (Gilles), né à Cametours, dans le diocèse de Coutances, en 1702, embrassa l'état ecclésiastique, professa les humanités à l'université de Caen, et devint curé d'Hermanville-sur-Mer.

Il eut la réputation de l'un des meilleurs poètes de son temps, surtout dans l'ode alcaïque, et plusieurs des nombreuses poésies lyriques qu'il composa, tant en latin qu'en français, furent couronnées par les Académies des Palinods de Caen et de Rouen, L'abbé Girard mourut à Hermanville, en 1762.

(V. *Dict. hist.* de Chaudon et Delandine.)

GIRARD (Pierre-Simon), ingénieur des ponts-et-chaussées, naquit à Caen, le 14 novembre 1765. Il fut, en 1792, couronné par l'Académie des sciences, pour un mémoire sur les écluses, et fit, en 1798, partie de l'expédition d'Egypte.

Nommé ingénieur en chef, lors de son retour en France, il fut chargé de la direction des travaux du canal de l'Ourcq, commencé en 1803. Plus tard, il dirigea aussi les travaux ayant pour objet, les uns l'alimentation des fontaines de Paris, les autres l'éclairage par le gaz hydrogène des grands théâtres et de plusieurs quartiers de la même ville.

Girard termina sa carrière à Paris, le 21 novembre 1835. Il était, depuis longtemps, membre de l'Institut. Les nombreux ouvrages que ce célèbre ingénieur a écrits sur l'art qu'il professait ont été recueillis et publiés,

de 1830 à 1832; 3 vol. in-4°; les plus importants sont: *Traité analytique de la résistance des solides*, Paris, 1798, in-4°; *Rapport à l'assemblée des ponts-et-chaussées sur le projet du canal de l'Ourcq ; Essai sur le mouvement des eaux courantes et la figure à donner aux canaux qui les contiennent*, 1806, in-4°; *Devis général du canal Saint-Martin*, Paris, 1821, in-4°; *Rapport fait à l'Académie des sciences à l'occasion du canal maritime de Paris au Havre*, 1827, in-8°; *Recherches sur les grandes routes, les canaux de navigation et les chemins de fer*, 1827, in-8°; *Recherches expérimentales sur l'eau et le vent*, traduit de l'anglais de Smeaton, in-4°.

(V. *Biog. des comtemp.*, *Suppl. de la Biog. univ.*, *France litt.* de J.-M. Quérard, et le grand ouvrage publié sur l'expédition d'Egypte. Portr. dans la coll. de la biblioth. de Rouen.)

GIRAUD (Pierre-François-Félix-Joseph) naquit à Bacqueville, en Caux, le 20 septembre 1764, d'une famille peu aisée. Destiné, dès l'enfance, à l'état ecclésiastique, il entra, fort jeune, chez les Bénédictins, et, lors de la suppression de cet ordre, en 1790, il se mêla avec enthousiasme au tourbillon révolutionnaire, se maria, en 1793, et fut employé dans les bureaux de sûreté générale. Lié avec tout ce que le parti de la Montagne comptait alors de plus exalté, Giraud, dont le caractère était très-doux, ne commit aucun excès et rendit même quelques services à plusieurs personnes compromises par leurs opinions. Il rédigea, avec Antonelle et Vatar, le journal des *Hommes libres ;* puis, resté sans emploi, après la révolution du 18 brumaire, à laquelle il était opposé, ce fut à sa plume que Giraud demanda ses moyens d'existence. Il travailla d'abord avec Beauchamp et Caubrière, aux tables du *Moniteur* ainsi qu'à la *Biographie moderne*, Paris, 1806, in-8°, 4 vol. Dans

la suite, il fit de nombreuses compilations, composa plusieurs ouvrages, en vers et en prose, et fut l'un des premiers rédacteurs du journal le *Constitutionnel*. Il mourut à Paris, le 26 février 1821.

Les principaux ouvrages de Giraud, dans différents genres, sont : *Mémoire sur la Guyane française et sur les avantages de sa possession*, 1804 ; *Aristique*, comédie lyrique, en deux actes, en vers libres, mise en musique par Kreutzer, et représentée en 1808 ; *Naissance du roi de Rome*, ode, 1811 ; *Campagne de Paris*, en 1814, in-8° ; *Beautés de l'histoire de l'empire germanique*, 1817, 2 vol. in-12 ; *Beautés de l'histoire de l'Inde*, 1821, 2 vol. in-12 ; *Précis historique de tous les événements qui se sont succédé depuis la convocation des notables jusqu'au rétablissement de Louis XVIII*, 1822.)

(V. *Supp. de la Biog. univ.* et *Biog. des Contemp.*)

GIROULT (Étienne) naquit, en 1856, à Chérencé-le-Héron, près de Villedieu, d'une ancienne et honorable famille. Après avoir terminé ses études à l'Université de Caen, il fut, à l'âge de vingt-deux ans, reçu avocat au Parlement de Rouen, se distingua par ses talents, puis quitta cette ville, au bout de quelques années, pour aller se fixer à Paris.

Nommé, en 1792, représentant du peuple par le département de la Manche, Giroult professa constamment des sentiments de justice et d'humanité ; il s'opposa, avec beaucoup d'énergie, anx attentats des Terroristes, et fit de généreux mais inutiles efforts pour sauver de l'échaffaud l'infortuné de La Porte, intendant de la liste civile. En butte à la haine des ultra-révolutionnaires, Giroult se vit forcé de se soustraire aux persécutions dont il était menacé. S'étant réfugié dans son département, il y fut bientôt découvert par le représentant Le Carpentier, qui s'y trouvait en mission. Poursuivi avec acharnement d'asile

en asile, il était parvenu à se cacher dans le clocher de l'église de Mesnil-Garnier, mais dénoncé par un misérable, il vit les gendarmes cerner cette église, et alors, pour parer au danger qu'il courait, il se précipita vers le lieu le moins accessible de l'édifice; mais une solive sur laquelle il venait de poser le pied s'étant immédiatement rompue, le malheureux Giroult tomba de toute la hauteur du clocher et expira peu d'heures après cette catastrophe, le 10 décembre 1793.

(V. *Biog. des Contemp.* et *Moniteur.*)

GLANVILLE. V. Boistard (de)

GLIER (Marie), né au Hâvre, le 20 juillet 1751, reçut une instruction solide, entra dans la magistrature, où il attira sur lui l'attention et la bienveillance du monarque, qui l'appela, avant la Révolution, aux fonctions de lieutenant-général au bailliage du Hâvre. L'intégrité avec laquelle M. Glier avait rempli ces importantes fonctions judiciaires le fit nommer, après la tourmente révolutionnaire, président du tribunal civil de la même ville. Il acquit, comme homme et comme magistrat, par l'étendue de ses lumières, par son zèle infatigable, par la noble indépendance de son caractère et la pureté de ses principes, l'estime et la reconnaissance de ses concitoyens, et termina son honorable carrière au Hâvre, le 13 mars 1828.

(V. *Biog. des Hommes célèbres nés au Havre*, par J.-B. Levée.)

GODARD. V. Belbeuf (de).

GODARD (Pierre-François), graveur sur bois en réputation, naquit à Alençon, le 21 janvier 1768, de parents peu aisés. Il étudia seul, pendant les veillées, l'art du dessin et celui de la gravure, et commença par exécuter des petites images pour les maisons religieuses.

Incorporé, en 1792, comme volontaire, dans le bataillon d'Alençon, qui allait être dirigé sur la Vendée, Godard, victime d'une méprise, à son arrivée à Nantes, y fut emprisonné et ne dut la vie qu'à l'intercession de plusieurs dames de cette ville.

Rendu à la liberté et à ses travaux, notre jeune artiste revint à Alençon, s'y maria et monta, quelque temps après, un établissement de librairie et de reliure, Bien que très-occupé des soins à donner à ces deux industries, il trouva encore le temps de graver un nombre prodigieux de sujets de différents genres, presque tous dessinés et composés par lui. Les gravures de cet artiste, toujours variées et souvent originales, forment deux gros volumes in-folio. On cite particulièrement : deux figures pour les *Fables de La Fontaine*, imprimées à Alençon, chez J.-Z. Malassis ; une suite de figures pour les mêmes fables et pour celles d'Esope ; une collection de planches pour le *Traité des Accouchements*, de Mme Boivin ; une série d'animaux pour les *Œuvres de Buffon* ; un *Télémaque*, les *Cartes historiques* de M. Jouy, et un grand nombre de cartes géographiques. Godard a aussi exécuté quelques lithographies et plusieurs dessins à la plume qui sont, dit-on, d'un fini précieux. Cet artiste a terminé sa carrière à Saint-Denis-sur-Sarthon, le 22 juillet 1838, laissant un fils qui est aujourd'hui une des gloires de la gravure française.

(V., dans l'*Ann. norm.* de 1839, une Notice par M. de La Sicotière.)

GODEBILLES (Jacques), né en 1545, à Verneuil, diocèse d'Evreux, étudia la théologie à l'Université de Caen, et devint confesseur du roi de France Henri III. Peu édifié de la conduite de la Cour à cette époque. il la quitta pour venir vivre en paix dans sa ville natale, où il fut pourvu de la cure de la Madeleine. Il gouverna apostoliquement cette paroisse

pendant vingt-sept ans, et parvint, lors des guerres de la Ligue, à préserver son église du pillage. Godebilles termina sa carrière à Verneuil, en 1613.

(V. *Not. hist. sur la ville de Verneuil*, par A. Guilmeth.)

GODECHAL (Thomas), né à Argentan, vers la moitié du dix-septième siècle, est auteur de plusieurs ouvrages ascétiques. Il termina sa carrière à Rouen, le 16 janvier 1725.

(V. *Itinéraire de la Normandie*, par L. Du bois.)

GODEFROY DU RÉAUME était, en 1369, maire et capitaine de la ville de Rouen. Il mourut le 30 mai 1378, et fut inhumé dans l'église de Saint-André-en Ville, ainsi que nous l'apprend Farin dans son *Histoire de Rouen*. Les pierres tumulaires qui recouvraient le corps de Godefroy du Réaume et celui de sa femme passèrent, lors de la fermeture de l'église Saint-André, à l'époque de la Révolution, dans l'église de Saint-Vincent, où elles firent partie du nouveau dallage. C'est là que, en 1842, elles furent reconnues par M. A. Deville, qui s'empressa de les signaler comme offrant un certain intérêt au point de vue de l'archéologie et de l'histoire locale. Ces deux pierres, relevées en 1844, ont été scellées dans le mur de l'un des bas-côtés de cette même église, près des fonds baptismaux.

(V. *Hist. de Rouen*, par Farin, et *Revue de Rouen*, 1842.)

GODEFROY (Jacques), sieur de la Commune, avocat à la vicomté de Carantan, naquit en cette ville dans le seizième siècle. Il est auteur des *Commentaires sur la Coutume réformée du pays et duché de Normandie*, imprimés à Rouen, chez Osmont, 1626, 1 vol. in-f°. Cet ouvrage fut publié de nouveau

dans les *Commentaires* de Bérault et d'Aviron, sur la même coutume, à Rouen, chez Laurens Maurry, 1684 et 1687, 2 vol. in-f°. Le manuscrit autographe de l'ouvrage de Jacques Godefroy se trouve dans la collection des manuscrits de la bibliothèque de Rouen. Ce savant jurisconsulte mourut le 20 janvier 1624.

(V. *Biog. mauusc.*, par A. Pasquier, et *Biog. univ.*)

GODEFROY DE NIPIVILLE, naquit au Hâvre, le 10 mars 1610. Il est auteur d'un intéressant rapport sur sa ville natale, rapport adressé au duc de Saint-Aignan, qui était alors gouverneur du Hâvre. Cet ouvrage, resté manuscrit, se trouve dans la bibliothèque de cette ville. Godefroy de Nipiville mourut le 27 septembre 1680.

(V. *Biog. des hommes célèbres du Hâvre*, par J.-B. Levée.)

GODEFROY (Louis), sieur de Pontiou, né à Pontorson, dans le dix-septième siècle, eut le bonheur de sauver la vie à Louis XIV, que ses chevaux fougueux entraînaient dans un précipice. Ce brave gentilhomme, voyant l'imminence du danger que courait le Roi, s'élança à la tête des chevaux et coupa de son épée les traits qui les attachaient à la voiture. Louis XIV, plein de reconnaissance, récompensa Godefroy de Pontiou en lui conférant, pour lui et ses successeurs, les droits de l'église paroissiale de Pontorson qui appartenaient au domaine royal et qui subsistèrent jusqu'à la Révolution.

(V. *Hist. du Mont-Saint-Michel*, par M. l'abbé Desroches.)

GODEFROY (Antoine), célèbre maître d'escrime, naquit à Rouen, en 1735. Il servit d'abord dans le régiment de Provence, ce qui lui fit donner le surnom de Cadet de Provence, et passa ensuite dans un régi-

ment de dragons, où il devint sous-officier. Il mourut aux Invalides, le 20 novembre 1787. Le portrait de Godefroy se trouve dans la coll. de la bibl. de Rouen.

GODEFROY (François), né en 1743, à Rouen, selon les Mémoires biographiques de Guilbert, et dans la commune du Boisguillaume, selon la Notice de Lecarpentier, entra fort jeune, à l'école de dessin de Rouen, dont il devint l'un des meilleurs élèves. Désireux de se perfectionner dans un art pour lequel il montrait de si heureuses dispositions, Godefroy alla se fixer à Paris et fut admis, dès son arrivée, dans l'atelier du célèbre graveur Lebas. Il fit, sous ce maître, de rapides progrès dans l'exercice de la pointe et du burin, et, sorti de cette école, le jeune artiste entreprit de graver le tableau pour son propre compte.

La première planche qui mit Godefroy en réputation, fut un *Repos de soldats*, d'après Loutherbourg, œuvre bientôt suivie de deux jolis paysages, d'après Fragonard, et des *Nappes d'eau*, d'après Leprince, gravure qui eut un très-grand succès parmi les amateurs. A ces belles estampes, qui révélaient chez notre compatriote un graveur de premier ordre, il faut joindre les *Géorgiennes au bain* de la Hyre ; les *Etrennes*, sujet de sa composition ; une *Vue perspective de la ville de Rouen, prise du Grand-Cours*, d'après le tableau original de Hue ; *Spectacle historique*, gravé d'après les médailles du cabinet du Roi et de celui de Sainte-Geneviève ; *Galerie de Florence*, d'après les dessins de Wicar. Godefroy enrichit aussi de plusieurs planches la magnifique collection de gravures du musée du Louvre, grava quelques grands sujets d'après Pillement et Caffes, puis exécuta avec talent un certain nombre de portraits. Cet habile graveur termina sa carrière à Paris, le 28 avril 1819, laissant un fils, Adrien Godefroy qui, lui aussi, s'est

fait, dans le même art, une brillante réputation.

François Godefroy était membre de l'Académie impériale de Vienne, président de l'Athénée des arts de Paris, membre correspondant de l'Académie de Rouen et de la Société d'Emulation de la même ville. Il a composé et publié, dans les dernières années de sa vie, un petit ouvrage intitulé : *Lettre à un jeune artiste.*

(V. *Bull. de la Soc. d'Emulat.*, 1819 ; *Annonces de Normandie*, 1787, 1789, 1790.)

GODEFROY (Mlle Madeleine), née à Rouen, dans le dix-huitième siècle, remporta, en 1764, à l'Académie de Rouen, le prix de dessin d'après la bosse. A. Pasquier dit, à propos de cette récompense, que notre jeune compatriote se distingua dans l'art du dessin et dans celui de la peinture, mais il ne fait connaître aucun de ses ouvrages.

(V. *Biog. manusc.*, par A. Pasquier ; *Annonces de Norm.*, 31 août 1764.)

GODEFROY (Amable), médecin distingué, naquit à Rouen dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Après avoir suivi, pendant quelque temps, nos armées en qualité d'aide-major, il revint dans sa ville natale où l'étude consciencieuse d'un art qu'il exerçait déjà avec supériorité, lui eut bientôt procuré une nombreuse clientelle. Reçu, en 1804, membre de l'Académie de Rouen, le docteur Godefroy partagea, pendant trente ans, avec beaucoup de zèle et d'assiduité, les travaux de cette compagnie, fit de nombreux rapports, et donna lecture de quelques mémoires et dissertations dont voici les titres : *Essai historique et critique sur M. David, docteur en médecine et chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen*. 1805 ; *Dissertations sur les maladies de l'oreille*, 1805 ; *Observations médicales*, 1806 ; *Essai sur la méde-*

cine morale, 1806; *De l'influence des passions sur la production des maladies*, 1808; *Notice sur M. Besnard*, D. M., à Rouen, 1810. Ce savant médecin avait obtenu, dans des concours ouverts par l'Académie de médecine de Bruxelles et par la Société de médecine de Lyon, une médaille d'or et une de vermeil pour deux mémoires, l'un sur cette question : *Quelles sont les maladies dont la goutte irrégulière peut prendre le caractère?* et l'autre, *Sur les brouillards considérés comme causes de maladies.*

Le docteur Godefroy mourut à Rouen, frappé d'apoplexie, le 16 décembre 1833.

(V. *Mém. Biog.* de Guilbert et *Précis de l'Acad. de Rouen*, année 1834.)

GODEGRAND (Saint), né dans l'Hiesmois, d'une famille illustre de ce pays, fut, au huitième siècle, appelé au siége épiscopal de Séez. Ayant résolu, peu de temps après son élection, d'aller à Rome visiter le tombeau des saints apôtres, il confia le gouvernement temporel de son diocèse à Chrodobert, son parent et gouverneur d'Exmes. Ce dernier, homme hypocrite et cupide, commença par dépouiller de leurs biens l'église et le troupeau, et continua, pendant sept ans, ses exactions. Godegrand, après avoir accompli son pieux pélerinage, revenait prendre possession de son siége, lorsque Chrodobert, informé de ce retour, conçut le projet, pour éviter la juste punition des crimes dont il s'était rendu coupable, de faire assassiner le saint évêque. Il arma à cet effet le bras d'un jeune homme, filleul de Godegrand, et lui donna l'ordre d'aller à la rencontre du prélat, qui se trouvait alors sur le chemin d'Almenesche. L'assassin, faisant ce qui lui était commandé, abordait le saint homme avec de grandes démonstrations de respect et d'amitié, en même temps qu'il lui portait sur la tête deux coups d'épée, dont il mourut

sur le champ, le 3 septembre de l'an 769. Saint Godegrand est honoré dans le pays comme martyr.

(V. Hist. eccl. de la prov. de Norm., Trigan, t. 2.)

GODELINIÈRE (V. BOUDENT DE LA).

GODEMER (Antoine), naquit vers 1739, à Cerisy-la-Salle, diocèse de Coutances. Il termina ses études à l'Université de Caen et embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir exercé successivement les fonctions sacerdotales dans plusieurs communes de la Basse-Normandie, l'abbé Godemer, pour des raisons qui n'ont jamais été bien connues que de lui, se détermina brusquement à se confiner, pour toujours, dans un désert, à cinq lieues de Falaise, sur les bruyères d'Oisy, dont il fieffa deux acres.

C'est dans cette retraite que, sous les noms du Curé des Bruyères ou de l'Abbé fou, ce nouveau cénobite, couvert de haillons et couchant sur la terre, brava, pendant quarante ans, l'intempérie des saisons. « Le monde, disait un jour l'abbé Godemer à une personne qui était allée le voir dans sa grotte, prétend que je suis insensé, ce jugement, dont je ne m'afflige pas, est loin de m'étonner, car il est peu de gens qui peuvent concevoir comment j'ai pu vivre ici depuis tant d'années, sans autre compagnie que la nature et ma conscience. Eh bien! c'est du spectacle continuel de l'une et du calme de l'autre que naissent mes jouissances et mes consolations. » Enlevé, malgré sa résistance, à sa chère solitude. peu de jours avant sa mort, par les soins du curé d'Oisy, qui le fit porter dans sa maison, ce personnage, don la plus grande partie de l'existence avait été si contemplative et si pénitente, termina sa carrière le 20 septembre 1824, dans sa quatre-vingt-neuvième année.

(V., dans la *Rev. de Rouen*, Not. par E. H. Langlois.)

GODESCARD (Jean-françois), savant ecclésiastique, naquit à Roquemont, diocèse de Rouen, le 30 mars 1728. Il fut d'abord secrétaire de l'archevêché de Paris, puis devint prieur de Notre-Dame-de-Bon-Repos, près de Versailles, chanoine de Saint-Louis du Louvre et de Saint-Honoré de Paris. Dépouillé de ses bénéfices, lors de la Révolution, il se fit, pour vivre, correcteur d'imprimerie, mais il n'en fut pas moins soumis à toutes sortes de privations qu'il supporta avec courage. On a de l'abbé Godescard les ouvrages suivants : *Vies des Pères, des Martyrs et des autres principaux saints, tirées des actes originaux et des monuments les plus authentiques, avec des notes historiques et critiques*, ouvrage traduit de l'anglais d'Alban Butler, avec les notes de l'abbé Marie, 1763, 12 vol. in-8°, souvent réimprimé; *Essais historiques et critiques sur la suppression des monastères et autres établissements pieux en Angleterre*, traduit de l'anglais de Dodd, 1791 ; *Eloges de l'abbé Bergier et de l'abbé Gros*, insérés dans les *Annales catholiques*. Godescard a donné de nouvelles éditions des ouvrages ayant pour titre ; *Analysis fidei; autore Holden*, 1767, in-12 ; *De controversiis fidei, Tractatus, per Adri. et Petr. de Walemburgh*, 1768 in-12, *De la mort des persécuteurs de l'Eglise, par Lactance*, 1797, in-8°; *Réflexions sur le duel*, traduit de l'anglais, 1801. L'abbé Godescard mourut à Paris, le 21 août 1800, laissant, à l'état de manuscrits, plusieurs autres traductions.

(V. *Mém. biog.* de Guilbert, *biog. univ.*, et *Litt. française contemp.*)

GODIN (Jean-Ange), né à Dieppe, en 1609, fit profession dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, en 1631. Il est auteur de la collection des conciles et des synodes, tenus dans le diocèse de Rouen, jusqu'en 1080 ; ouvrage qu'il enrichit de

notes savantes et judicieuses. Dom Godin mourut dans l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, le 10 octobre 1665, laissant à Dom Pommeraye le soin de continuer sa *Collection des Conciles*, qui fut publiée en 1677, 1 vol. in-4°.

(V. *Hist. litt. des Bénédictins de Saint-Maur*; *Biblioth. de la France* du P. Le Long; *Mém. sur la ville de Dieppe*, par Desmarquets.)

GOEVROT (Jean), né à Bellêmes, dans le quinzième siècle, devint vicomte du Perche et médecin de François Ier. On a de ce personnage un Traité de médecine intitulé : *Le Sommaire et entretenement de la vie*, Alençon, S. Dubois, 1580, in-18; ouvrage composé en faveur des pauvres, sur la demande de Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon. Gœvrot mourut vers le milieu du seizième siècle.

(*V. Antiquités Percheronnes*, par M. L.-J. Fret, t, 3.)

GOLAIN (Jean), religieux de l'ordre des Carmes, naquit en Normandie, dans le quatorzième siècle. Il devint docteur en théologie à l'Université de Paris, provincial de son ordre dans le couvent de Notre-Dame du Mont-Carmel de Rouen, et fut chargé par Charles V de traduire, du latin en français, le *Rational des divins offices ou cérémonies de l'Eglise catholique*, ouvrage composé en 1286 par Guillaume Durand, évêque de Mende.

Golain a également traduit les *Collations des Saints-Pères*, ouvrage qui, ainsi que le précédent, fut imprimé par Ant. Vérard, au commencement du seizième siècle.

(V. *Biblioth.* de la Croix Du Maine, t. 1; *Dictionn. de Moréri*; *Biblioth. de la France*, par le P. Lelong, et *Hist. de l'Université de France*, par Crevier, t. 3.)

GONDULFE, l'un des plus illustres prélats de l'E-

glise anglicane, naquit dans le diocèse de Rouen vers l'an 1023.

Il entra dans le clergé de la métropole de cette ville, gagna l'affection de l'archevêque Maurille et fit avec ce prélat, par esprit de pénitence, le pélerinage de Jérusalem.

De retour en France, en 1059, Gondulfe se consacra à la vie monastique, dans l'abbaye du Bec, dont Lanfranc était prieur, et où Anselme venait de faire aussi sa profession religieuse. Ces trois célèbres personnages se lièrent bientôt d'une étroite amitié, et, lorsque Lanfranc fut choisi, en 1070, pour aller occuper en Angleterre le siége archiépiscopal de Cantorbery, il appela auprès de lui Gondulfe, auquel il confia le gouvernement temporel de son diocèse et qu'il fit, plus tard, nommer évêque de Rochester. Homme pieux, plein de zèle et des plus versés dans les sciences divines et humaines, Gondulfe, dont la charité envers les pauvres était inépuisable, fut constamment chéri du peuple, du clergé et des souverains. Ce prélat mourut, dans un âge avancé, le 8 mars 1108, après trente-un ans d'épiscopat, et fut inhumé dans sa cathédrale. Sa vie a été écrite par un moine de Rochester; elle est imprimée dans l'*Anglia sacra*, 2e vol. Outre plusieurs lettres adressées à Lanfranc et à Saint-Anselme, on a, écrite de la main de Gondulfe, la première partie d'une grande Bible, au frontispice de laquelle on lit : *Prima per Bibliæ per bonæ memoriæ Gondulphum Roffensem episcopum.*

(V. *Hist. litt. de la France,* t. 9.)

GONFREY (Michel), né à Saint-Lô, vers 1633, fit ses études à l'Université de Caen, où il fut reçu docteur en droit. Une chaire étant venue à vaquer, bien qu'il n'eut que vingt-quatre ans, il se mit sur les rangs pour l'obtenir; un décret des professeurs le déclara incapable lui et ses concurrents; appel fut

interjeté, et, de par arrêt du Parlement de Rouen, Gonfrey fut nommé professeur pour la chaire de droit dans la même Université, dont il devint aussi recteur en 1664. Il remplit dignement ces deux fonctions, sans pourtant négliger les belles-lettres et surtout la poésie latine et française qu'il aimait à cultiver, et fut couronné plusieurs fois aux Palinods de Rouen et de Caen pour des odes, des ballades et des stances. Ses principales pièces ont pour sujets : La victoire remportée par Louis XIV sur la Hollande ; le Tombeau de Saint-Servais ; Marie Stuart ; saint François-de-Salles ; Hippomène ; Médée. Gonfrey mourut à Caen, le 26 février 1696.

(V. dans l'*Ann. de la Manche*, 1852, une Not. par M. V.-E. Pillet, et *Biog. univ.*)

GONNEVILLE BINOT-PAULMIER (sieur de), habile navigateur, naquit, dans le quinzième siècle, à Gonneville-sur-Honfleur. Choisi par des commerçants de Lisbonne pour diriger une expédition aux Indes-Orientales, il partit d'Honfleur, au mois de juin 1503, et il était parvenu à doubler, sans encombre, le cap de Bonne-Espérance, lorsqu'assailli par une furieuse tempête, qui mit l'équipage dans un grand péril, il se vit pousser vers une terre inconnue où il aborda et à laquelle il donna le nom de Terre-Australe. Bien accueilli par les habitants de ce pays hospitalier, de Gonneville y fit un séjour de six mois, et mit à la voile le 3 juillet 1504, après avoir obtenu du Roi de cette contrée, d'emmener avec lui l'un de ses fils, nommé Essomeric, qu'il promit de ramener dans vingt lunes. L'équipage ayant refusé obstinément de continuer le voyage dans l'Inde, notre capitaine revenait en France lorsqu'il fut pris par un corsaire anglais, près de l'île de Jersey. Il adressa à l'amirauté d'Honfleur, à la date du 19 juillet 1505, une relation de son voyage, et il fut mis immédiatement

en liberté. De Gonneville, qui n'avait pu tenir sa promesse envers le Roi des Terres-Australes, adopta son fils, auquel il légua toute sa fortune, à la condition que celui-ci porterait son nom. La relation du voyage de notre navigateur a été publiée, en 1663, par l'abbé Binot-Paulmier de Gonneville, chanoine de Lisieux, l'un des petits-fils du sauvage Essomeric, qui avait vécu jusqu'en 1586.

(V. *Hist. de Lisieux*, par L. Du Bois, t. 2; *Essai hist. sur Honfleur* par M. A. Labutte, et *Biog. univ.*)

GONORD (François), né, en 1756, à Saint-Germain (Eure), vint, fort jeune, à Rouen, et entra à l'école de dessin dirigée alors par J.-B. Descamps. Il fit de rapides progrès dans l'art auquel il se destinait, puis fut se fixer à Paris, où il acquit bientôt, comme peintre-miniaturiste et comme graveur, une estimable réputation. On doit à cet artiste l'invention d'un procédé très-ingénieux au moyen duquel il parvint à imprimer sur porcelaine, avec une seule planche gravée en taille-douce, des dessins de différentes dimensions.

Gonord, dont les ressources pécuniaires s'étaient épuisées dans les sacrifices nécessités par le perfectionnement de son utile invention, obtint, en 1815, du ministre de l'intérieur, une gratification de 15,000 fr. et un logement gratuit dans l'établissement des Quinze-Vingts. En 1818, il avait amené sa découverte au point de perfection à laquelle il désirait atteindre, prenait un brevet et entrait en pleine exploitation.

Gonord s'occupait aussi d'expériences pour le perfectionnement de la chambre noire, lorsque la mort vint le frapper, dans le courant de l'année 1822. L'explication du procédé découvert par cet artiste se trouve dans le 24[e] volume des brevets d'invention.

(V. dans le *Précis de l'Acad. de Rouen*, années

1833 et 1834, les Notices de MM. Brevière et A.-G. Ballin.)

GOSMOND (A.), historien, médailliste distingué et peintre, naquit à Vernon, vers la fin du dix-septième siècle.

Il a publié un ouvrage important intitulé : *Les Glorieuses campagnes de Louis XV, le Bien-Aimé, représentées par des figures allégoriques, avec une explication historique*, Paris, chez l'auteur, 1747, in-4°, et 1755, in-f°, fig. gravées par Fessard et autres. Ce bel ouvrage est cité avec éloge dans les *Mémoires de Trévoux*, septembre, 1747, mai 1752, et dans le *Journal de Verdun*, avril 1752.

GOSSEAUME (Pierre-Laurent-Guillaume) naquit à Ferrière-Saint-Hilaire (Eure), le 25 octobre 1738. Resté orphelin, dès son enfance, il fut recueilli par un de ses oncles, ecclésiastique, qui l'envoya dans un collége de Paris où il étudia la médecine. Reçu docteur par la Faculté de Caen, il commença à exercer à Évreux et vint ensuite à Rouen, où se trouvaient alors deux médecins distingués, Pinard et Lépecq de la Clôture, avec lesquels il allait bientôt rivaliser de zèle et de talent. Nommé professeur-adjoint de botanique au Jardin-des-Plantes, Gosseaume devint, plus tard, médecin en chef des hospices de Rouen, et fut chargé par l'administration supérieure de missions relatives à la salubrité publique. Admis à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, il y remplit les fonctions d'archiviste, et, au moyen de manuscrits trouvés dans ces archives, il composa et publia, en cinq volumes, un abrégé de l'histoire de cette Compagnie (1744-1803). On a encore de ce savant académicien un grand nombre de mémoires et de dissertations sur les sciences médicales, sur la philologie, l'archéologie, la littéra-

ture, et plusieurs notices biographiques imprimées, pour la plupart, dans le *Précis de l'Académie.*

Il travaillait depuis longtemps à une traduction des psaumes qu'il publia en 1826, et lorsqu'il avait atteint sa quatre-vingt-huitième année. Il mourut à Rouen, le 25 avril 1827.

(V., dans le *Précis de l'Acad. de Rouen*, même année, une Not. par M. le docteur Vigné. Portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

GOSSELIN (Jean), né à Vire, au commencement du seizième siècle, fut un homme fort docte dans les sciences mathématiques, et très-versé dans la connaissance des langues savantes. Après avoir été attaché à la maison de Marguerite de France, reine de Navarre, il devint bibliothécaire des rois Charles IX, Henri III et Henri IV, et termina ses jours d'une manière tragique, en novembre 1604. Il s'était, le soir, profondément endormi près du feu, et, le lendemain, l'infortuné savant fut trouvé le corps à moitié brûlé, au milieu de sa bibliothèque incendiée; Gosselin était alors âgé de près de cent ans.

Les ouvrages de ce mathématicien, qui s'était aussi occupé d'astrologie judiciaire, sont : *Ephémérides ou Almanach du jour et de la nuit pour cent ans*, Paris, 1571, in-4°; *La Main harmonique ou les Principes de la musique antique et moderne, et les propriétés que la moderne reçoit des sept planètes*, 1571; *Historiæ imaginum cælestium nostro seculo accommodatæ*, Paris, 1577, in-4°; *La Signification de l'ancien jeu des cartes pythagoriques*, 1582, in-8°; *Tables de la réformation de l'an*, Paris, 1582, in-8°; *Kalendrier grégorien perpétuel*, 1583, in-4°; *Discours de la Dignité et Excellence des fleurs de lys et des armes des rois de France*, Meluo, 1593; plusieurs fois réimprimé.

(V. *Bibl. franç.* de la Croix Dumaine, t. 1, *Orig. de Caen*, par Huet, et *Biog. univ.*)

GOSSELIN (Guillaume), parent du précédent, naquit à Caen, dans le seizième siècle. Il fut aussi, à son époque, en grande réputation comme savant mathématicien, et dut, en même temps, cultiver la littérature, puisque Jean Courtin, poète du temps, lui adressa une pièce de vers dans laquelle il lui conseillait de renoncer aux mathématiques pour se livrer à la poésie.

Gosselin ne jugea point à propos de suivre ce conseil et continua de s'occuper de sa science de prédilection. On a de lui l'*Arithmétique* de Tartaglia Brescian, traduite en français avec toutes les démonstrations mathématiques, etc., Paris, 1578, in-8°. Guillaume Gosselin termina sa carrière vers 1590.

(V. *Biog. univ.*)

GOSSELIN (Antoine) naquit dans la seconde moitié du seizième siècle, à Caen, selon Servin et Falconet, et en Picardie, selon Huet. Il fit ses études à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé professeur d'éloquence à l'Université de Poitiers, dont il devint recteur. Appelé, en 1605, au collége Du Bois, à Caen, il y occupa la chaire de rhétorique, fut nommé principal, obtint une cure dans la même ville, et ne cessa, au milieu de ses nombreuses occupations, de s'appliquer à l'étude de l'antiquité grecque et latine, science dans laquelle il était très-versé.

L'abbé Gosselin était, pour la septième fois, recteur de l'Université de Caen, lorsqu'il termina sa carrière, le 17 mai 1645. On a de lui les deux ouvrages latins dont voici les titres : *Jacobi Savignæi laudatio funebris*, Cadomi, 1632, in-4°; *Historia veterum Gallorum*, 1636, in-4°. Ce dernier ouvrage a été vivement critiqué par Sam. Bochart.

(V. *Biog. univ., etc.*)

GOSSELIN (Charles-Robert), né à Folie, près de Caen, vers 1740, fut un savant et modeste écrivain dont la vie ne nous est point connue. Il est auteur de plusieurs ouvrages traitant, pour la plupart, de matières philosophiques et religieuses, ils ont pour titres : *Plan d'éducation en réponse aux Académies de Marseille et de Châlons*, Amsterdam, 1785, in-8°; *Réflexions d'un citoyen adressées aux notables, sur la question proposée par un grand Roi* (Frédéric II) : *En quoi consiste le bonheur des peuples et quels sont les moyens de le procurer? ou sur cette autre : D'où vient la misère des peuples et des moyens d'y remédier?* Paris, 1787, in-8°; l'*Antiquité dévoilée au moyen de la Genèse, source et origine de la mythologie et de tous les cultes religieux*, Paris, 1808, in-8°; plusieurs éditions.

Gosselin mourut à Maurecourt, le 26 septembre 1820, laissant, à l'état de manuscrit, un grand nombre d'autres ouvrages dont la liste se trouve dans l'*Annuaire nécrologique* de Mahul, année 1820. Les principaux ont pour titres : *Réflexions critiques sur les œuvres de J.-J. Rousseau; Lettre touchant le règne intermédiaire du Messie; Traduction du livre de Job; Traduction du Cantique des Cantiques; Projet adressé à l'Empereur de Russie*, en 1818, *touchant la réunion de l'église grecque à l'église latine; Mémoire sur le magnétisme animal.*

(V. *France litt.*, par J.-M. Quérard.)

GOSSIER (Joseph-François), né à Dieppe, d'un honorable commerçant, le 12 août 1765, fit ses études à Rouen, au séminaire de Joyeuse, et fut ordonné prêtre en 1789. Ayant refusé de prêter serment à la Constitution civile du clergé, il passa en Angleterre, en juillet 1792, et fut reçu dans la famille de lord Arundell, qui le chargea de l'éducation de ses enfants. De retour en France, en 1816, M. l'abbé Gossier

vint se fixer à Rouen, fut nommé chanoine honoraire et, comme dans son exil, il utilisa ses talents en se faisant le précepteur des enfants de riches familles anglaises. Ami des sciences et des arts, il fut, en 1819, reçu membre de la Société centrale d'Agriculture du département de la Seine-Inférieure et membre de l'Académie de Rouen, en 1824. Il fit pour ces deux Sociétés de nombreux rapports et il leur présenta plusieurs mémoires scientifiques et littéraires publiés, pour la plupart, dans les comptes-rendus de ces Sociétés savantes. M. l'abbé Gossier faisait aussi partie de l'administration des prisons. Il termina son honorable carrière à Rouen, le 22 mars 1840.

Cet homme de bien se montra, dans ses dispositions testamentaires, plein de générosité pour les établissements d'utilité publique. Après avoir laissé une part convenable à sa famille, il légua 10,000 fr. aux Hospices de Rouen, 20,000 francs pour les prêtres vieux et infirmes, 20,000 francs à trois Sociétés savantes de la même ville, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts, la Société centrale d'Agriculture et la Société d'Émulation, pour la fondation de prix en rapport avec les travaux habituels de chacune de ces Sociétés.

Parmi les nombreux mémoires dus à la plume de M. l'abbé Gossier, nous citerons particulièrement les suivants : *Du Progrès de l'agriculture et de ceux qu'elle peut faire ; Influence de l'agriculture sur la tranquilité des États ; Réflexions sur la grande et la petite propriété.*

(V. *Précis de l'Acad. de Rouen*, t. 42 ; *Mém. de la Soc. d'Agricult.* t. 11-12 ; *Galer. Diepp.* par M. l'abbé Cochet.)

GOULLEY (Alexandre), sieur de Boisrobert, naquit à Rouen dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il embrassa la carrière ecclésiastique, et devint

bibliothécaire du maréchal d'Estrées, fonction qui lui permit de se livrer à son goût pour l'étude des arts et des lettres qu'il cultivait en homme savant. Reçu, en 1716, membre de l'Académie des Inscriptions, il présenta à cette compagnie deux curieux mémoires, l'un sur l'histoire des anciens poètes italiens, l'autre sur l'origine des instruments à vent.

Ces deux ouvrages sont mentionnés dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. 5. L'abbé Goulley mourut en 1727.

(V. *Mém. Biog.* de Guilbert.)

GOUPIL DE PRÉFELN, né à Alençon, dans la première moitié du dix-huitième siècle, fut reçu avocat au Parlement de Rouen, et devint juge au bailliage de sa ville natale. Nommé, en 1789, député du tiers-état aux États-Généraux par ce même bailliage, il n'accueillit d'abord qu'avec circonspection les principes proclamés à cette époque, et ne fut point de ceux qui avaient formé le projet de changer la forme du Gouvernement.

Il en donna la preuve alors qu'il s'agit de faire connaître la nature du *veto* que le Roi aurait le droit d'opposer aux décrets de l'Assemblée, il vota pour que le *veto* fut absolu. « Nous n'avons point été envoyés, dit Goupil de Préfeln, pour faire une nouvelle Constitution, mais pour affermir l'ancienne. »

Effrayé de l'influence exercée par Mirabeau sur la réunion dite du Palais-Royal, il vint s'écrier à la tribune : « Eh quoi ! Catilina est aux portes de Rome, il menace le sénat, et vous délibérez ! » Ces paroles, bien que prononcées avec une grande animation, ne produisirent aucun effet, parce que celui qui venait de les prononcer était connu dans l'Assemblée pour avoir peu de fixité dans ses opinions. Goupil de Préfeln fut, pendant la session, membre de plusieurs comités ; il vota la suppression de la noblesse et des

gardes-du-corps, mais soutint avec beaucoup d'énergie que la personne du Roi devait être inviolable et sacrée.

Lors de la dissolution de l'Assemblée, il se réfugia dans une retraite pour échapper au sort de la plupart de ses collègues, et fut élu, en 1795, par le département de l'Orne, membre du Conseil des Anciens. Emprisonné par suite de la Révolution de fructidor, il recouvra bientôt sa liberté et entra à l'assemblée Législative, d'où il sortit, en 1799, pour devenir juge au Tribunal de Cassation, fonction qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 18 février 1801.

(V. *Biog. univ*,. *Biog. contemp.* et *Moniteur.*)

GOUPIL DE PRÉFELN (le baron N.), fils du précédent, était commissaire près le tribunal d'Argentan, lorsqu'il fut, en 1799, nommé député par le département de l'Orne au Conseil des Anciens. Il appuya la Révolution du 18 brumaire, devint membre de la commission intermédiaire de ce Conseil, et fit partie du Tribunat dont il fut nommé secrétaire en janvier 1804. Après la suppression de cette Assemblée, il passa au Corps-Législatif où il siégea jusqu'en 1811, époque à laquelle il fut appelé aux fonctions de procureur-général près la Cour impériale de Caen, et promu au grade d'officier dans l'ordre de la Légion-d'Honneur.

M. Goupil de Préfeln mourut, avec le titre de premier-président honoraire, à sa terre de Miguillaume, près d'Argentan, le 17 décembre 1831.

(V. *Biog. des Contemp.*, *Ephém. norm.*, par G.-J. Lange et *Moniteur.*)

GOURNAY (Amand de), né à la Haye-Pesnel (Manche), dans la dernière moitié du dix-huitième siècle, fit ses études à l'Université de Caen, et occupa d'abord le siége de procureur du Roi près

le tribunal civil de Valognes. Il fut choisi, en 1822, pour remplir les fonctions de secrétaire du comité électoral de Saint-Lô, et nommé, peu de temps après, conseiller à la Cour royale de Caen.

M. de Gournay ne cassa de montrer, pendant les nombreuses années qu'il passa dans la magistrature, l'activité d'un travailleur infatigable, une intelligence élevée et un profond savoir. Il était membre de la Société des antiquaires de Normandie, de l'Association normande et chevalier de la Légion-d'Honneur. Retiré, après avoir pris sa retraite, en 1850, à sa terre de Brucourt, à Sainte-Marie-du-Mont, il y mourut le 17 octobre 1853.

(V. *Ann. norm.* 1854.)

GOURNÉ (Pierre-Mathias de), né à Dieppe, le 23 février 1702, embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu du prieuré de Notre-Dame-de-Taverny. Ce personnage, qui s'était beaucoup occupé de géographie, passa la plus grande partie de sa vie à écrire des ouvrages sur cette science et à répondre aux critiques dont ces mêmes ouvrages étaient incessamment l'objet. Il soutint surtout contre l'abbé Desfontaines, à l'occasion de ces critiques, une polémique dans laquelle l'un et l'autre oublièrent trop souvent et la dignité de leur caractère et celle de l'écrivain.

L'abbé de Gourné, mort en 1770, a laissé les ouvrages suivants : *Dissertation sur le choix des cartes géographiques*, Paris, 1737-1740, in-12 ; *La géographie méthodique ou introduction à la géographie ancienne et moderne*, 1741-1742, 2 vol. in-12 ; *Essai sur l'histoire de la géographie ; Description géographique des royaumes d'Espagne et de Portugal*, 1743, in-12 ; *Lettre de M. Hardy, maître de quartier au collége des Grassins, à M. l'abbé Guyot-Desfontaines, au sujet de sa nouvelle traduction de Virgile*, 1743, *in-4°*; *Description géographique des provinces intérieures*

de la France, 1744, in-12; *Table de la France ancienne et moderne*.

(V. *Mém. biog.*, de Guilbert; *Biog. univ.* Portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

GOUVEST (de), V. MAUBERT.

GOUYE (Thomas), mathématicien et astronome, naquit à Dieppe, le 18 septembre 1650. Il entra dans la compagnie de Jésus, enseigna les mathématiques dans différents colléges, puis, envoyé à Paris, il se mit en rapport avec les savants les plus distingués de cette capitale.

Lors du renouvellement de l'Académie des sciences, il en fut nommé membre honoraire, et mourut le 24 mars 1725. On doit au P. Gouye les notes qui ont été jointes au texte de l'ouvrage ayant pour titre: *Observations physiques et mathématiques pour servir à l'histoire naturelle et à la perfection de l'astronomie et de la géographie, envoyées de Siam par les PP. Jésuites missionnaires français*, Paris, 1688, in-8°, et 1692, in-4°.

(V. *Mém. biog.* de Guilbert et *Biog. univ.*)

GOUYE DE LONGUEMARE, né à Dieppe, en 1715, appartenait à la famille du précédent. Il devint avocat-greffier au bailliage de Versailles, s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'étude de l'histoire de France, et contribua par ses recherches à en éclaircir plusieurs points difficiles.

On a de lui les ouvrages suivants: *Dissertation pour servir à l'histoire des enfants de Clovis*, Paris, 1744, in-12; *Dissertation historique sur l'état du Soissonnais sous les enfants de Clotaire Ier*, Paris, 1745, in-12; *Dissertation sur la chronologie des rois mérovingiens, depuis la mort de Dagobert Ier*, 1748, in-12, 1756, in-12; *Dissertation sur le roi*

des Ribauds; Lettre à Rémond de Sainte-Albine (c'est une réponse à la critique anonyme que l'on avait faite de la dissertation sur la chronologie des rois mérovingiens), publiée dans le *Mercure de France*, mai 1746; *Lettre importante sur l'histoire de France*, Paris 1755, in-12; *Lettre d'un avocat au Parlement sur les entreprises de la juridiction de la prévôté de l'hôtel*, Paris, 1758, in-12. On attribue encore à Gouye de Longuemare une dissertation sur le *Sacerdoce des Grecs*. Il termina sa carrière à Versailles, le 11 août 1763.

(V. *Biog. univ.*, etc.)

GRAINDORGE (André) naquit à Caen, d'une famille appelée Grain et qui, dès le quinzième siècle, se distingua dans la fabrication des tissus sur lesquels figuraient divers dessins, notamment des grains d'orge, de là le nom de Graindorge donné à cette famille. André perfectionna ces tissus, les orna de carreaux et de fleurs; son fils Richard figura sur les siens des vases et des animaux, puis, son petit-fils, Michel, continuateur de ce genre de fabrication, à laquelle il donna une grande extension, fut le premier à confectionner le beau linge de table armorié connu sous le nom de toile de haute-lisse.

(V. *Essais hist. sur la ville de Caen*, par l'abbé de La Rue et *Biog. univ.*)

GRAINDORGE (Jacques), né à Caen, en 1602, fut reçu, en 1621, dans la congrégation des Bénédictins de Fontenay, et devint prieur de l'abbaye de Culey. S'étant livré à l'étude de l'astronomie, il s'imagina avoir trouvé le moyen de déterminer les longitudes en mer, et publia, en 1669, un programme dans lequel il annonçait cette importante découverte.

Appelé à Paris pour communiquer son travail à l'Académie des sciences, il ne put parvenir à le faire

approuver par cette compagnie, qui avait reconnu que tout le système de l'auteur reposait entièrement sur l'astrologie et ne présentait, conséquemment, qu'une base chimérique. Dom Graindorge, retourné dans son abbaye, publia en latin un ouvrage dans lequel il soutient l'exactitude de ses observations ; il a pour titre : *Mercurius invisus, sed tamen propè solem observatus*, Caen, 1674, in-4°. Ce bénédictin mourut le 25 mai 1680.

(V. *Biog. univ.*, etc.)

GRAINDORGE (Jacques), sieur de Prémont, parent du précédent, naquit à Caen, en 1614. Il cultiva la littérature avec quelques succès, mais il s'appliqua plus particulièrement à l'étude des médailles et des antiquités romaines. Le savant Huet dit que « Jacques « Graindorge était aussi estimable par la délicatesse « de son goût que par la solidité de son jugement, » et il ajoute que « l'on pouvait se fier plus sûrement à « la finesse de sa critique qu'à celle de toute une « académie ; mais sa paresse, déguisée en philoso- « phie et en mépris de la réputation, rendit presque « tous ses talents inutiles. » Il termina sa carrière en 1659.

(V. *Biog. univ.*)

GRAINDORGE (André), frère du précédent, naquit à Caen, en 1616. Il étudia la médecine à l'université de Montpellier, y fut reçu docteur, puis appelé à Narbonne par M. de Rebé, archevêque de cette ville, il demeura près de lui pendant vingt ans, partageant son temps entre l'exercice de son art et la philosophie. Retourné dans sa ville natale, Graindorge y fut accueilli avec distinction et honoré de plusieurs charges municipales.

Huet, qui était très-lié avec ce célèbre médecin, auquel il dédia son livre intitulé : *De Interpretatione*,

raconte que, pendant la dernière année de sa vie, Graindorge tombait toutes les nuits dans une espèce de délire, et que, bien qu'il fût endormi, il le faisait paraître éveillé, ayant les yeux ouverts et parlant avec les personnes qui étaient présentes, ce qui ne pouvait être rien autre chose qu'un accès de somnambulisme. Il mourut à Caen, le 13 janvier 1676, laissant les ouvrages suivants : *Animadversiones in Figuli exercitationem de principiis fœtûs*, Narbonne, 1656, in-8°; *Dissertatio de naturâ ignis, lucis et colorum*, Caen 1624, in-4°; *Traité de l'origine des macreuses*, Caen, 1680, in-8°; ouvrage rare et curieux réimprimé avec le *Traité de l'Adianton* de P. Formi, sous le titre de : *Traité très-rare concernant l'histoire naturelle*, Paris, 1680, in-12. André Graindorge a laissé en manuscrits deux ouvrages latins, dont l'un est intitulé : *Statera aëris*, l'autre : *De origine formarum.*

(V. *Orig. de Caen*, par P.-D. Huet et *Biog. univ.*)

GRAINVILLE (Pierre-Joseph-Nicolas de), né à Rouen, dans le dix-septième siècle, entra chez les Jésuites de cette ville et devint bibliothécaire de leur collége. Savant aussi laborieux que modeste, ce religieux s'appliqua jusqu'à la fin de sa carrière à l'étude des monuments de l'antiquité, surtout à celle de la numismatique, et parvint à se former une riche et curieuse collection de médailles antiques, sur lesquelles il fit plusieurs dissertations. Le P. de Grainville s'attacha aussi à réfuter les réflexions paradoxales de son confrère le P. Hardouin, lesquelles tendaient à jeter l'incertitude sur différents points de l'histoire. Notre savant compatriote préparait une édition de Valère Maxime lorsqu'il mourut dans sa ville natale, en 1730. Les dissertations scientifiques du P. de Grainville ont été publiées, pour la plupart, dans les *Mémoires de Trévoux*, et Saxius en a donné la nomenclature complète dans son *Onomasticon.*

(V. *Mém. Biog.* de Guilbert, *Biog. univ.* et *France litt.*, de J.-M. Quérard.)

GRAINVILLE (Guillaume-Balthasar-Cousin de), né au Havre, le 27 mars 1745, embrassa la carrière ecclésiastique, fut reçu docteur en théologie à la faculté de Paris, et se fit bientôt remarquer par son mérite et par son éloquence. Après avoir rempli, pendant plusieurs années, les fonctions de chanoine et de vicaire-général à Montpellier, il fut appelé, en 1802, à l'évêché de Cahors, siége qu'il occupa jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 4 mars 1828. M. de Grainville, qui était considéré, à juste titre, comme l'un des prélats les plus recommandables de l'Eglise de France, avait été créé baron de l'Empire et nommé chevalier de la Légion-d'Honneur.

(V. *Biog. des Hommes célèbres du Havre*, par J.-B. Levée.)

GRAINVILLE (Jean-Baptiste-François-Xavier de) frère du précédent et beau-frère de Bernardin de Saint-Pierre, naquit au Havre, le 3 avril 1746. Il commença ses études à Caen, fut les terminer au collége de Louis-le-Grand, à Paris, puis embrassa la carrière ecclésiastique. Après avoir obtenu de brillants succès dans l'éloquence de la chaire, il se fit aussi connaître dans la littérature par une épître sur le *Progrès et la décadence de la poésie*, ouvrage publié en 1762, puis par un discours sur cette question : *De l'influence de la philosophie sur le dix-huitième siècle*, discours qui fut couronné par l'Académie de Besançon, en 1772. Lors de la Révolution, l'abbé de Grainville cessa volontairement d'exercer son ministère, et se livra à la composition d'ouvrages dramatiques. Il fit recevoir au Théâtre-Français une pièce intitulée : *Le Jugement de Pâris*, qui ne put être représentée à cause des graves événements politiques qui survinrent à cette époque.

Ayant repris, plus tard, ses fonctions ecclésiastiques, à la sollicitation de l'évêque d'Amiens, de Grainville se vit bientôt en butte à toutes sortes de persécutions et fut obligé, pour vivre, de se faire maître d'école. C'est dans l'exercice de cette humble et pénible fonction que notre compatriote composa une espèce de poème en prose, ayant pour titre : *Le Dernier Homme*, ouvrage original, l'un des meilleurs de ce genre, et auquel les journaux d'alors donnèrent un certain retentissement. Tombé dans une profonde mélancolie, causée par la position précaire dans laquelle il se trouvait, de Grainville vit, de jour en jour, son état empirer ; atteint d'une fièvre violente et d'un accès de délire, il se leva pendant la nuit et se précipita dans le canal de la Somme, qui coulait au pied de sa maison ; il y trouva la mort le 1er février 1805. L'ouvrage de Grainville, *Le Dernier Homme*, fut publié, cette même année, par les soins de Bernardin de Saint-Pierre, réimprimé, en 1811, en 2 vol. in-12, avec une préface de Charles Nodier.

(V. *Biog. univ.* ; *Biog. des Contemp.* ; *Biog. des Hommes célèbres du Havre*, par J.-B. Levée.)

GRAINVILLE (Jean-Baptiste-Christophe), né à Lisieux, le 15 mars 1760, fut d'abord avocat au Parlement de Rouen. Il quitta de bonne heure la carrière du barreau et se livra à son goût pour la littérature, qu'il cultiva avec quelque talent. On a de lui des romans et des poèmes traduits de l'italien et de l'espagnol, puis plusieurs ouvrages de son propre fond dont voici la nomenclature : *Le Carnaval de Paphos*, Paris, 1784 ; *Ismène et Tarsis où la colère de Vénus*, roman poétique, 1785 ; *Les Aventures d'une jeune sauvage*, traduit de l'italien, 1789 ; *Le Panthéon*, ou *les Dieux de la Fable*, 1790, in-4° ; *La Fatalité*, roman poétique, 1791, in-12 ; *Le Vendangeur*, poème, traduit de l'italien, 1792 ; *Les Hymnes*

à Sapho, 1796 ; *Le remède d'Amour*, traduit d'Ovide ; *La Musique*, traduit d'Yriate, 1800. Grainville a encore publié un grand nombre d'écrits, en prose et en vers, dans les recueils périodiques de son temps, et rédigé, pendant quelques années, les *Etrennes du Parnasse.* Il a terminé sa carrière à Lisieux, le 19 décembre 1805, laissant, à l'état de manuscrit, des traductions de l'*Araucana*, de l'*Italie délivrée des Goths*, ainsi que celle des *Argonautiques* de Valérius Flaccus.

(V *Biog. univ.; Not. biog. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard.)

GRANDIN (Charles), né à Pont-Audemer, vers 1672, était prêtre et conseiller-assesseur au bailliage de cette ville.

Il est auteur des ouvrages suivants : *Lettre au sujet du bréviaire de Lisieux ; Les Machabées*, tragédie en prose ; *Dissertation française sur la cause de l'union hypostatique ; Dissertation anatomique ; Dissertation sur la cause du tonnerre et des météores ; Nouveau système sur la pesanteur et le flux et le reflux de la mer.* Grandin mourut le 15 septembre 1741.

(V. *Hist. de Pont-Audemer*, par M. A. Canel.)

GRANDIN (Joseph), frère du précédent, naquit aussi à Pont-Audemer et fut également ecclésiastique.

Il a laissé manuscrit un livre de prières de sa composition, quelques discours pour la chaire et plusieurs autres écrits religieux.

(V. *Hist. de Pont-Audemer*, par M. A. Canel.)

GRANDIN (François-Henry-Christophe), né à Exmes, en 1755, était, en 1789, curé d'Ernée, dans le Maine, et fut nommé député, par le clergé, à l'Assemblée nationale.

Il prit souvent la parole dans cette Assemblée, où il soutint qu'il était imprudent de déclarer les droits du peuple sans établir ses devoirs, et demanda que les évêques fussent élus par les curés. La carrière politique de ce personnage se termina avec la session de cette première Assemblée.

Le portr. de ce député se trouve dans la coll. de la bibl. de Rouen.

GRANDIN (Louis-Michel), peintre, né à Elbeuf, était élève du célèbre L. David. Ce jeune artiste se fit connaître en exposant à Paris, au salon de peinture de 1802, un tableau représentant des bergers se disputant le prix du chant. Nous ignorons si ce peintre, dont nous ne retrouvons plus le nom dans les catalogues, a continué cette carrière et donné quelques nouvelles productions.

(V. *Biog. manusc.*, par A. Pasquier.)

GRANDIN (Michel-Pierre-Victor), né à Elbeuf, le 21 décembre 1797, d'un fabricant de draps, se livra lui-même à l'exploitation de cette industrie et se vit bientôt à la tête de l'un des établissements les plus considérables de sa ville natale. Nommé député, en 1839, M. Victor Grandin apporta, dans l'exercice de son mandat, une rare franchise de caractère et une grande indépendance d'opinion. Ce qu'on raconte du refus que fit cet honorable député d'une fourniture importante de draps pour l'armée, témoigne de cette franchise et de cette indépendance. Rencontré par Louis-Philippe, peu de temps après ce refus, comme le Roi lui en adressait des reproches, en ces termes : « Comment, monsieur Grandin, vous refusez d'habiller nos soldats, j'attendais mieux de votre patriotisme. » — « Sire, répondit M. Victor Grandin, mes ateliers sont à la disposition de la France, mais, du jour où je deviendrai le fournisseur de ses armées, je résignerai mon mandat de député. »

En 1848, cet éminent manufacturier fut élu, par le suffrage universel, représentant du peuple, pour le département de la Seine-Inférieure, à l'Assemblée constituante, il montra le même zèle et le même bon sens pratique en matière de commerce et d'économie sociale qu'à la chambre des Députés, et fut élu, en 1849, membre de l'Assemblée législative, où il ne devait siéger que peu de temps. Atteint par le choléra, le 23 août, cet honorable représentant, qui était aussi membre du Conseil-général des manufactures, du Conseil-Général de son département et chevalier de la Légion-d'Honneur, mourut le 26 du même mois 1849. Le corps municipal d'Elbeuf, en apprenant cette perte, décida que la mémoire de M. Victor Grandin serait honorée dans cette cité par un deuil public de cinq jours. Ses obsèques se firent à Elbeuf, le 28 août, avec le concours d'une grande partie de la population ouvrière de cette ville ; des discours furent prononcés sur la tombe de l'éminent industriel et de l'homme politique, par MM. Henry Barbet, Lefebvre-Duruflé, Buée et Mathieu Bourdon.

Un monument, dû à une souscription, à été élevé à la mémoire de M. V. Grandin, dans la cour de l'Hôtel-de-Ville d'Elbeuf ; il consiste en un soc de marbre blanc, surmonté d'un buste en bronze représentant les traits de l'honorable personnage auquel cette cité a voulu donner ainsi un témoignage de sa reconnaissance.

(V. *Moniteur* de 1839 à 1849, etc.)

GRAVILLE, V. (Malet de).

GRAVOIS (Jean), né à Rouen, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, fit ses études au collége de cette ville, et choisit, par vocation, la carrière ecclésiastique.

Entré dans la congrégation des Eudistes, il pro-

fessa, pendant plusieurs années, la théologie dans différents séminaires, puis devint supérieur de celui d'Avranches, et le célèbre Huet, évêque de cette ville, qui avait pu apprécier son savoir et sa piété, le nomma son grand-vicaire. Envoyé dans sa ville natale, Gravois passa quelque temps au séminaire, où il mourut, le 25 décembre 1733. Il est auteur d'une *Explication de la Généalogie de J.-C. selon saint Mathieu et saint Luc*, in-12, et de deux autres ouvrages latins intitulés : *Concordia quatuor Evangeliorum cum commentario in modum paraphrasis ; Commentarius in Psalmos, in modum paraphrasis.* Ces deux derniers ouvrages sont restés manuscrits.

(V. *Dict de Moréri*, suppl. t. 10.)

GRÉARD (Guillaume), sieur du Moutiers, naquit à Fréville, près de Valognes, le 7 juillet 1645. Il fut terminer ses études à Paris, où il composa, étant encore très-jeune, une curieuse dissertation sur la comète de 1665, premier essai qui le fit connaître avantageusement des savants. Ayant eu occasion de faire le voyage de Rome, il devint secrétaire du cardinal des Ursins, et écrivit, pendant son séjour dans cette ville, plusieurs ouvrages, en prose et en vers, un, entre autres, sur les *Vêpres Siciliennes.* Revenu à Paris, Gréard y remplit plusieurs fonctions, dans les quelles il fit preuve de capacité, et, s'étant retiré à sa terre de Fréville, il y mourut dans un âge avancé, en 1730. Il avait écrit des Mémoires fort détaillés sur sa vie, mais ils n'ont point été retrouvés.

(V. *Dict. de Moréri.*)

GRÉARD (Louis), oncle du jurisconsulte Froland, naquit en Basse-Normandie, dans la première moitié du dix-septième siécle. Il devint avocat au Parlement de Rouen, et fut choisi, par la province de Normandie, pour la défendre, dans ses intérêts, contre le re-

ceveur des domaines et contre les traitans qui faisaient poursuivre rigoureusement, pour l'acquit d'un droit très-onéreux, les propriétaires de bois, dans cette province. Gréard fit et publia, à cette occasion, un ouvrage ayant pour titre : *Défense pour les particuliers qui possèdent des bois dans la province de Normandie, contre la prétention des droits de tiers et danger*, Rouen, Eustache Viret, 1673, in-4° ; réimprimé, dans la même ville, en 1737, avec des notes de L. Froland. Gréard mourut à Rouen, vers le commencement de 1686.

GRENET (l'abbé), que le Journal de Normandie dit être un compatriote, sans donner aucune indication de lieu, naquit dans le dix-huitième siècle. Professeur au collége de Lisieux, à Paris, et très-versé dans la science géographique, il a donné les ouvrages suivants : *Abrégé de géographie ancienne et moderne*, avec atlas composé de soixante-cinq cartes, ouvrage dédié à l'Université et adopté par elle : *Géographie ancienne et moderne, historique, physique, civile et politique des quatre parties du monde*, dédiée au cardinal de La Rochefoucauld, archevêque de Rouen : L'abbé Grenet est aussi l'inventeur de *nouvelles sphères* à l'aide des quelles on explique tous les phénoménes astronomiques.

(V. *Journal de Norm.* 1785, p. 241 ; 1787, p. 90 ; 1789, p. 43.)

GRENET (Louis-Franklin), né à Rouen, en 1795, d'une famille de fabricants et d'armateurs, fit ses études au Lycée de cette ville et montra, au début de sa carrière commerciale, une si haute capacité pour les opérations financières, qu'il fut bientôt appelé à Paris pour y diriger une des premières maisons de banque. Il voyait un bel avenir s'ouvrir devant lui, dans cette carrière, lorsque, forcé de reve-

nir à Rouen, pour régler des intérêts de famille, il songea à y créer un établissement en rapport avec les études chimiques dont il s'était aussi beaucoup occupé, et se livra à la fabrication des colles et des gélatines, industrie qu'il porta à son plus haut degré de perfection. En 1825, la Société libre d'Emulation de Rouen, pour récompenser M. Grenet des progrès qu'il faisait faire à son industrie, lui décerna une médaille d'argent, récompense qui n'était que le prélude de toutes celles qui devaient encore lui être décernées.

Dans la même année, la Société d'encouragement pour l'industrie nationale lui décerna, dans son concours général, une médaille d'or pour la fabrication de la gélatine et de la colle forte, et, en 1829, il obtenait encore de cette société un prix de deux mille francs, pour avoir trouvé le moyen de remplacer la colle de poisson, dont la Russie avait eu jusqu'alors le monopole exclusif, et, en 1844, il recevait du Comité des arts chimiques, la grande médaille d'or. En 1849, M. Grenet, dont les produits venaient d'atteindre leur degré de perfection, obtint, à l'exposition de l'Industrie française, une récompenses de même nature, sur le rapport de M. Payen, qui s'exprimait en ces termes : « M. Grenet occupe toujours le premier rang parmi les meilleurs fabricants de gélatine ; en aucun pays, que nous sachions, on a atteint au degré de perfection auquel ce chimiste est parvenu. » L'exposition de Londres, en 1851, fut, pour notre compatriote, l'occasion d'un nouveau triomphe ; la supériorité de ses produits lui valut une médaille de première classe, et, dans son pays, il reçut la croix de la Légion-d'Honneur, récompense bien méritée et dont il ne devait jouir que fort peu de temps.

Atteint d'une maladie dont les progrès furent rapides, il y succomba, à Rouen, le 15 février 1852. M.

Grenet, avait aussi obtenu de la société d'Horticulture du département de la Seine-Inférieure, une grande médaille, pour sa belle exposition de fleurs en gélatine, qui fut alors si justement admirée des amateurs.

GRÉSIL (Pierre), l'abbé, né à Rouen, en 1757, refusa, lors de la Révolution, de prêter serment à la constitution civile du clergé, et émigra en Angleterre. De retour en France, après le Concordat, il fut nommé successivement à plusieurs cures importantes, entre autres à celle de Canteleu, d'où il passa, en 1823, à Saint-Maclou de Rouen. Cette dernière paroisse doit beaucoup aux soins et à la générosité de M. le curé Grésil ; sous son administration, dit M. l'abbé Ouin-la-Croix, (1) ont eu lieu l'achat de nouvelles cloches, l'acquisition d'ornements pour l'église et la plantation des arbres dans l'aître où se tiennent les Écoles chrétiennes.

Ce digne ecclésiastique, qui fut, pendant vingt-trois ans, la providence des pauvres, si nombreux sur cette paroisse, était chanoine honoraire de la métropole et chevalier de la Légion-d'Honneur.

L'abbé Grésil est mort à Rouen, en 1846, dans sa quatre-vingt-neuvième année, et a eté inhumé dans le cimetière de sa paroisse, au Mont-Gargan.

GRIEU (Louis-Charles de), né à Saint-Benoit-d'Hébertot (Calvados), en 1755, était, avant la Révolution, prieur commendataire de Saint-Imer et de Saint-Jouin. Il fut, en 1789, nommé, par le clergé du bailliage de Rouen, député aux Etats-Généraux. Le portrait de ce personnage se trouve dans la coll. de la biblioth. de Rouen.

---

(1) Histoire de l'église, et de la paroisse de Saint-Maclou de Rouen.

GRIMOUVILLE (Nicolas Larchant de), né à Bayeux en 1666, fut d'abord principal du collège de cette ville, et perdit cet emploi, pour avoir fait représenter par ses élèves une comédie latine, dont il était l'auteur, et qu'il avait semée d'allusions qui ne furent point goûtées de ses supérieurs. L'abbé de Grimouville continua à cultiver la poésie latine et traduisit, en cette langue, le *Philotanus* de Grécourt, poème dirigé contre la *Bulle Unigenitus.*

Il fut, plus tard, nommé curé de Vaux-de-Seulle, près de Caen, où il mourut en 1736.

(V. *Hist. de Bayeux*, par F. Pluquet ; *Not. biogr. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard.)

GRINGORE OU GRINGOIRE (Pierre) naquit dans la seconde moitié du quinzième siècle, non en Lorraine, comme l'ont écrit quelques biographes, mais à Caen, ainsi que cela nous paraît établi, d'une manière plausible, par l'abbé de La Rue. Doué d'un esprit enjoué et original qui lui faisit envisager les scènes de la vie sous un côté plaisant, il composa d'abord de petites pièces bouffonnes et satiriques, dans lesquelles il jouait le principal personnage. Arrivé à Paris, vers 1510, Gringore, qui avait déjà de la réputation, fut présenté à Louis XII, et ce prince, alors en guerre avec le pape Jules II, chargea le poète de composer des pièces satiriques contre le pouvoir temporel de ce pontife. Gringore s'empressa d'obéir, et fit une pièce allégorique intitulée: *Le Jeu du Prince des Sots et Mère Sotte*, pièce jouée à la halle, le jour du Mardi-Gras 1511. L'auteur y représentait le rôle de Mère Sotte, dont il finit par conserver le nom.

Devenu héraut d'armes du duc de Lorraine, il ajouta à son nom celui de Vauldemont, et continua à écrire et à représenter des *Mystères*, et ce qu'on

appelait alors des *Moralités.* C'est ce même poète au quel M. Victor Hugo fait jouer un si singulier rôle dans son bel ouvrage de *Notre-Dame de Paris.*

Gringore mourut à Paris vers le milieu du seizième siècle, et fut, selon les historiens du Théâtre-Français (les frères Parfait), inhumé dans l'église de Notre-Dame. Les ouvrages de ce poète sont très-nombreux, rares et recherchés des amateurs ; on en trouve la nommenclature complète dans les *Mémoires* du P. Niceron, t. 34, et dans la *Biographie universelle.*

La bibliothèque de Rouen possède trois de ces raretés : *Le Jeu du Prince des Sots et Mère Sotte*, *Notables Enseignements*, *Adages et proverbes*, et *Heures de Nostre-Dame, translatées de latin en francoys et mises en rhyme*, etc.

(V. *Essai hist. sur les Bardes et Trouvères Normands et Anglo-Normands*, par l'abbé de La Rue, t. 3, les ouvrages cités dans cet article et Notice de M. Lepage.)

GRISEL (Jean), poète dont la vie ne nous est guère connue, naquit à Rouen, en 1567. Il est auteur d'un poème intitulé : *Martiales visions ou les premières œuvres de Jehan Grisel, dédiées au trés-chrestien roy de France et de Navarre, Henry IV;* Rouen, Raphaël du Petit Val, 1599. Ce poème contient une narration historique, jusqu'en 1599, de toutes les actions de la vie du prince auquel il est dédié. Jean Grisel, auquel on doit encore un recueil de poésies ayant pour titre : *Amours*, fut l'un des concurrents les plus assidus et les plus heureux des concours de l'Académie des Palinods de Rouen, où il fut couronné plusieurs fois, de 1603 à 1615, pour des stances, des ballades, des odes et des chants royaux. Jean Grisel mourut le 22 septembre 1622.

(V. *Biog. manusc.*, par A. Pasquier et *Not. hist. sur l'Acad. des Palinods*, par M. A.-G. Ballin.)

GRISEL (Hercule), de la même famille que le précédent, naquit à Rouen, en 1595. Il était prêtre habitué de la paroisse de Saint-Maclou, cultivait les lettres et surtout la poésie latine. Il a composé un poème fort curieux et aujourd'hui des plus rares, intitulé : *Herculis Griselli presbyteri Fasti rothomagenses, seu descriptio omnium rerum visu dignarum in Urbe rothomagensi, duobus voluminibus;* Rothomagi, in-12, et 1631, in-4°. Ce poème est divisé en douze livres, dont chacun porte le nom d'un mois de l'année ; le poète y décrit, sans négliger le moindre détail, les fêtes religieuses telles qu'elles avaient lieu à Rouen, à cette époque ; les Ouvertures du Parlement et des Classes, la Cérémonie de la délivrance du prisonnier le jour de l'Ascension. Il y fait aussi la description des monuments, antiquités et curiosités de la même ville, le tout avec de nombreuses notes explicatives.

On a encore d'Hercule Grisel une traduction de divers épigrammes de Martial, mises par ordre chronologique sous le titre : *Le César Auguste du poète Martial*, et de la première satire de Juvénal, en français, avec le texte latin, 1639, in-4°. La bibliothèque de Rouen possède, avec le recueil d'épigrammes, in-4°, le premier livre (le mois de janvier), des *Fasti Rothomagenses.* Grisel mourut dans sa ville natale, vers 1677.

(V. *Biog. manusc.*, par A. Pasquier ; *Mém. biog.*, de Guilbert.)

GRISEL (Jean), né à Rouen, en 1601, entra chez les Jésuites en 1618, se livra, après avoir fait de bonnes études, à l'éloquence de la chaire, et prêcha avec beaucoup d'éclat dans plusieurs églises de Paris. Le P. Grisel, dont l'imagination était très-féconde en ressources, composa sur le même sujet (*Le Châtiment de Balthazar*), dix-huit sermons qu'il prêcha pendant un Avent. Il devint recteur du collége

d'Orléans, et publia les ouvrages suivants : *Discours funèbre prononcé aux obsèques de M. Roger, duc de Bellegarde et pair de France*, Dijon, 1647, in-4° ; *Le Mystère de l'Homme-Dieu, ou tout ce qui regarde Jésus-Christ*, etc, Paris, 1654, in-f° ; *Balthazar ou l'oubli de Dieu puni, Avent prêché en* 1640, Paris, 1655, in-8° ; *Sermons pour les quatre dimanches et quelques fêtes de l'Avent*, Paris, in-8° ; *Sermons pour le carême*, Paris, 1658, in-8°. Le P. Jean Grisel termina sa carrière le 22 janvier 1657.

GRISEL (Joseph), né à Cherbourg, en 1703, fit ses études dans cette ville, et vint à Paris où il embrassa l'état ecclésiastique. Entré, en 1738, à la métropole, comme vicaire perpétuel de Saint-Germain-l'Auxerrois, dont le chapitre venait d'être réuni à celui de Notre-Dame, il y exerça son ministère pendant quarante-neuf ans. L'abbé Grisel, était le confesseur de personnages de la plus haute distinction, et il devint supérieur de plusieurs communautés religieuses. Il affectionna surtout la maison de Sainte-Aure, où il contribua à établir la dévotion au sacré cœur de Jésus. Ce pieux ecclésiastique a composé quelques ouvrages ascétiques ayant pour titres : *Le Chemin de l'amour divin, description de son palais et des beautés qui y sont renfermées*, Paris, 1746, in-12 ; *Lettres d'une religieuse du Calvaire*, 1755, in-12 ; *L'Année religieuse ou occupation intérieure pendant les divins offices*, 1766, in-8° ; *Adoration perpétuelle du sacré cœur de Jésus*, 1784, in-12. On a encore de l'abbé Grisel : *La Constitution des religieuses de Sainte-Aure, suivant la règle de saint Augustin*, 1786, in-18. Il mourut à Versailles, le 21 janvier 1787.

(V. *Suppl. de la Biog. univ.*)

GRISEL (Jean-Nicolas), né à Ingouville, près du

Havre, le 6 décembre 1744, termina ses études à l'université de Caen, obtint le grade de maître-ès-arts, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé chapelain de l'hôpital civil et militaire du Havre. Pourvu d'un vicariat dans l'église de Notre-Dame de cette même ville, et ayant prêté serment lors de la Révolution, il devint curé constitutionnel de cette paroisse. L'abbé Grisel ne cessa de donner, dans l'exercice de son ministère, l'exemple de toutes les vertus. Il porta dans les plus tristes réduits des secours et des consolations, maintint, au milieu des plus grandes difficultés, les institutions établies par la charité chrétienne, et prêcha avec éloquence des sermons de sa composition, écrits avec une pureté de style remarquable. Il mourut en 1798, à la suite d'une attaque d'apoplexie dont il fut frappé pendant la messe, le jour de l'Ascension.

(V. *Biog. des Hommes célèbres du Havre*, par J.-B. Levée.)

GROSPARMY (Raoul de), issu d'une illustre famille de Normandie, naquit a Périers, diocèse de Coutances, vers le commencement du treizième siècle.

Il fut d'abord chanoine de Bayeux, puis devint trésorier de Saint-Frambaud de Senlis, gardien de Saint-Fursy de Péronne, doyen de Saint-Martin de Tours et chancelier de France, dans les années 1253, 1258, et 1260.

Appelé au siége épiscopal d'Evreux, Raoul de Grosparmy fut sacré dans sa cathédrale, le 19 octobre 1259, par Eude Rigault, archevêque de Rouen, en présence du Roi, de ses fils et des grands du royaume.

Elevé, en 1261, par le pape Urbain IV, à la dignité de cardinal, avec le titre d'évêque d'Albano, cet éminent prélat fut aussi nommé, par le même pontife, légat apostolique, et revint en France, en cette qualité, auprès de Saint-Louis, qu'il accompagna dans

sa dernière expédition contre Tunis. Raoul de Grosparmy mourut sous les murs de cette ville, le 10 août 1270.

(V. *Hist. des Card. franc.* par Fr. Duchesne; *Hist. d'Evreux*, par Le Brasseur; *Hist. du diocèse de Bayeux*, par Hermant; *Hist. des évêques d'Evreux*, par MM. A. Chassant et G.-E. Sauvage. Portr. dans la collect. de la bibl. de Rouen.)

GROUARD (Marie-Laure), connue, comme poète, sous ses seuls prénoms, naquit, en 1822, dans une petite ville de Normandie. Un étrange et douloureux mystère plana sur la courte existence de cette frêle et poétique jeune fille, vouée au malheur dès son berçeau, ainsi qu'elle l'exprime dans les vers suivants :

Enfant j'étais muette, aveugle et si débile,
Que, durant tout le jour, je restais immobile,
Et chacun tristement et le bras étendu
Vers moi, disait tout bas : cet enfant est perdu.
Pourtant on me sauva. . . . .

Mais un jour apparut la solitude austère ;
Le chagrin la suivit ; puis un fatal mystère,
Que mon cœur garde en soi comme un dard dans sa chair
Qui s'envenime, hélas ! sur ce qui m'était cher
Vint tomber. . . . .

Après avoir donné, sous cette triste influence, carrière à sa jeune imagination, et composé, dans son coin de Normandie, des vers pleins de sentiment et de mélancolie, Marie-Laure vint à Paris, en 1842, avec l'espoir d'acquérir, au moyen de son talent littéraire, une modeste position.

Elle publia, en 1843, sous le titre de : *Les Eglantines* un recueil de poésie qui eut du succès ; mais atteinte depuis longtemps d'une maladie de poitrine, elle y succomba le 8 juillet 1843.

M. Th^{re} de Banville à donné, en 1844, une édition

des poésies de la jeune muse Normande, avec une préface, une notice biographique et des lettres de MM. de Chateaubriand, Jules Janin, Sainte-Beuve, Mmes Desbordes-Valmore et A. Tastu, et ornée d'un portrait de Marie-Laure.

(V., dans la *Revue de Paris* des mois de mars et avril 1845, des articles intitulés: *les Poètes de Province à Paris*, par M. Dessales-Régis ; *les Poètes du peuple du dix-neuvième siècle*, par M. A. Viollet, et la *Litt. française contemp.*)

GROUCHY (Jean de), seigneur de Monterollier, naquit au pays de Caux, dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Cet homme de guerre fut l'un des braves Cauchois qui luttèrent sans relâche contre les Anglais occupant alors la contrée.

Jean de Grouchy trouva une mort glorieuse à la prise d'Harfleur, en 1435.

GROUCHY (Nicolas de) naquit à Rouen, au commencement du seizième siècle, d'une famille jouissant, dans cette ville, d'une haute considération. Possédant, avec une vaste érudition, la connaissance de plusieurs langues savantes, surtout celle des Hellènes, il avait à peine vingt-cinq ans, lorsqu'il obtint la chaire de grec au collège de Bordeaux, où il expliqua, le premier, les ouvrages d'Aristote. La réputation du jeune professeur eut alors un tel retentissement, qu'un grand nombre d'élèves abandonnèrent l'Université de Paris pour venir suivre ses leçons dans la capitale de la Guyenne.

Les succès obtenus par de Grouchy et l'aigreur de son esprit, dans la discussion, lui suscitèrent bientôt une foule d'ennemis; il fut d'abord vivement attaqué par le célèbre philologue Périon, sur le véritable sens de quelques passages d'Aristote, puis, dans le même temps, par un autre adversaire non moins violent,

le savant Sigonius de Modène, au sujet de son traité de *Comitiis Romanorum.* Ces disputes scientifiques durèrent plusieurs années et firent beaucoup de bruit; mais la victoire resta tout entière à notre compatriote. Ce triomphe ayant mis le comble à la renommée de Nicolas de Grouchy, Jean III de Portugal le chargea de l'enseignement du grec et de la philosophie dans l'Université de Coïmbre, double enseignement dont il s'acquitta avec distinction.

Ramené en France par l'amour de la patrie, il trouva son pays déchiré par les guerres de religion, et il vivait, depuis quelques temps, à Paris, dans un état voisin de l'indigence, lorsque la direction d'un collège qui se fondait à la Rochelle, lui fut proposée. Il était sur le point d'en prendre possession lorsqu'une fièvre violente, dont il fut attaqué en chemin, et dont il mourut dans le courant de janvier 1572, dans la ville même où il s'était rendu.

(V. pour la nomenclature des nombreux ouvrages de Nicolas de Grouchy, *Biblioth. française* de la Croix du Maine et de Du Verdier. *Diction.* de Moréri et *Biogr. univ*). Il ne faut pas confondre, ainsi que l'on fait plusieurs biographes, et après eux Guilbert dans ses Mémoires biographiques, notre savant compatriote avec un poète du même nom, né à Clermont, et auteur de dix poèmes dramatiques qui, dit-on, sont des plus bizares.

GROULART (Claude), seigneur de Monville, de la Court, de Torcy, de Bosgouet, de Saint-Aubin-le-Cauf, etc., naquit à Dieppe, en 1551, d'une famille opulente. Entré dans la magistrature, il fut d'abord appelé au grand-conseil par Henry III, en 1578, puis nommé, en 1585, premier président au Parlement de Normandie. Soit qu'il siége à Rouen ou à Caen pendant les troubles civils, Claude Groulart se montre dévoué aux intérêts du peuple de la province

dont il demande constamment l'allégement des charges, tout en restant fidèle à la cause de ses rois. Après les barricades de Paris, il protège Henry III, dont les jours sont en péril, et le fait accueillir à Rouen avec transport. Plus tard, il excite vivement Henry IV à se réconcilier avec l'église catholique, comme il lui conseille, dans la suite, d'assurer l'état des protestants par l'édit de Nantes. Henry IV avait pour ce magistrat, dont *la langue*, disait-il, *valait bien une épée*, une très-haute estime ; il l'appelait à toutes les affaires importantes qui se traitaient à la cour; il lui confiait ses pensées les plus intimes et les secrets de l'Etat.

En 1596, le président Groulart relevait l'Académie des Palinods de Rouen, en acceptant d'en être le prince et en fondant un nouveau prix pour les lauréats. En 1602, il créait, dans la même ville, le bureau des pauvres valides qui, plus tard, devait être l'Hospice-Général. Ce magistrat, ami de Scaliger, de Juste Lipse et de Casaubon, était l'un des plus doctes philologues de son temps, et avait traduit, du grec en latin le *Discours de Lysias*.

La bibliothèque de Rouen possède les *Mémoires* de Claude Groulart écrits entièrement de sa main ; ils ont été publiés, en 1826, avec une notice biographique, par M. Monmerqué, dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, édition de Petitot, t. 49.

Ce célèbre président mourut à Rouen, le 3 décembre 1607, et fut inhumé dans l'église des Célestins de cette ville.

En 1779, selon les *Annonces de Normandie* de décembre 1780, le tombeau de Groulart et celui de Barbe Guiffard, sa seconde femme, furent, par les soins du président Du Moucel, transportés à Saint-Aubin-le-Cauf. Retrouvés en ce lieu, en 1841, par M. A Floquet, ces deux tombeaux décorent aujourd'hui la

grande salle du Palais-de-Justice de Ronen, dite des Pas-Perdus.

(V. *Hist. du Parlem. de Normandie*, par M. A. Floquet, t. 3; *Revue de Rouen*, *ann.* 1841, et *Éloge de Claude Groulart*, par M. Sorbier, avocat général; Mémoires de l'Académie de Caen, ann. 1845.)

GROULT, né à Rouen, où il tenait un rang distingué, parmi nos industriels, publia, en 1802, chez Guilbert, une brochure ayant pour titre : *Le bon sens d'un Manufacturier*, brochure dans laquelle il pose cette question : *Convient-il à la France de faire un traité de commerce avec l'Angleterre ?*

On a encore du même auteur un mémoire sur les moyens de créer, par l'encouragement du transport des charbons de terre, un cabotage considérable qui fournirait un grand nombre de matelots à la marine de l'État.

(V. *Biog. Manusc.* par A. Pasquier.)

GROUSTEL (Louis), jurisconsulte distingué, naquit à Mortagne, vers 1710. Il a publié : *Essai sur la profession de procureur*, 1749 ; *Mémoire apologétique contre le mémoire de M. Falconet dans l'affaire de M. Morangiés*, 1774. Groustel mourut en décembre 1777.

(V. *France litt.* de J. M. Quérard.)

GUARIN (Pierre), savant orientaliste, naquit, en 1678, près de Lyons-la-Forêt. Il fit ses études à Caen, puis entra chez les Bénédictins, en 1596. Après avoir enseigné le grec et l'hébreu à Rouen et à Reims, il fut appelé par ses supérieurs à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, et en devint le bibliothécaire. Dom Guarin avait publié, en 1717 : *Projet d'une grammaire et d'un dictionnaire hébraïques sur un nouveau plan ;* il publia encore, dans la suite, les

ouvrages suivants: *Grammatica hebraïca et chaldaïca*, Paris, 1724, 1726, 2 vol. in-4°; chaque volume contient une préface dirigée contre le système grammatical de Masclef: *Lexicon hébraïcum et chaldaïco-biblicum, in quo non solùm voces primigeniæ seu radicales, verùm etiam derivatæ cum omnibus earum accidentibus ordine alphabetico disponuntur*; Paris, 1746, 4 vol. in-4°. Ce savant bénédictin termina sa carrière le 29 décembre 1729.

(V. *Hist. litt. de la Congrég. des Bénédict. de Saint-Maur* et *Biog. univ.*)

GUEDIER (Henry-Michel), sieur de Saint-Aubin, naquit à Gournay, le 17 juin 1695, d'un lieutenant général au bailliage de cette ville, et qui, depuis, fut conseiller au Parlement de Normandie. Reçu docteur en Sorbonne en 1723, Guedier devint professeur et bibliothécaire de cette maison, et fut pourvu de l'abbaye de Saint-Vulmer. Il possédait, avec beaucoup de science, la connaissance de plusieurs langues, une critique saine et judicieuse, et avait la réputation d'un grand casuiste. Il mourut le 25 septembre 1742.

Il a publié l'ouvrage suivant: *Histoire sainte des deux alliances, composée du seul texte des livres historiques, prophétiques et moraux de l'écriture, etc.* Paris, Didot, 1741, 7 vol. in-12. Cet ouvrage contient toute l'histoire sacrée. Guédier a laisé, à l'état de manuscrit, plusieurs traités sur un grand nombre de cas de conscience, et les deux premiers volumes d'un ouvrage qu'il avait l'intention de faire imprimer sous le titre d'*Index sorbonius*. Quatre frères de ce personnage ont aussi figuré avec dictinction dans différentes carrières.

(V. *Dictionn. de Moréri. etc.*)

GUENET (Paul-Alexandre), né à Rouen, en 1668, entra dans le sacerdoce, et fut, en 1727, nommé évêque de Pons.

Ce prélat, l'un des plus zélés défenseurs de la *Bulle Unigenitus*, publia, à l'occasion de cette fameuse bulle, plusieurs écrits anonymes, dont le style est empreint d'une grande exaltation; ils ont pour titres: *Lettres d'un docteur en théologie, à un jeune magistrat de province*; *Observations sur le refus que fait le Châtelet de reconnaître la Chambre royale.*

Ces ouvrages furent condamnés à être brûlés par le Châtelet de Paris et par le Parlement de Toulouse; mais ces deux arrêts ne calmèrent point le zèle de Guenet qui se plaisait à répéter « que brûler les livres, n'est pas répondre. »

Ce prélat, remuant et peut constant dans ses opinions, finit par être dépossédé de son siége et envoyé en exil. Nous ne connaissons point l'époque de sa mort.

GUENET (Antoine-Jean-Baptiste), médecin de la Faculté de Paris, naquit à Rouen ou à Ry, près de cette ville, vers 1740.

Il est auteur des deux ouvrages suivants: *Instruction sur les maladies des enfants*, Paris, 1779, in-12; *Eloge historique de Michel-Philippe Bouvard, docteur régent de la Faculté de médecine de Paris*; Paris, 1787, in-8°.

(V. *France litt.* de J.-M. Quérard, etc.)

GUERANTE (Guillaume), né à Rouen, en 1494, devint docteur en théologie chez les religieux Augustins, et fut considéré, à juste titre, comme l'un des hommes les plus savants de son époque. Il fut choisi, avec Thomas de Villeneuve, pour examiner et réformer les constitutions de son ordre, et termina sa carrière le 8 septembre 1574.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert.)

GUERARD (Robert), né à Rouen, en 1641, entra, en 1659, dans la congrégation des Bénédictins de

Saint-Maur. Bientôt remarqué par ses supérieurs pour son érudition et pour sa science en matière bibliographique, il fut associé à dom Delfau qu'il aida dans son immense travail de l'édition des œuvres de Saint-Augustin. Soupconné d'avoir coopéré à la composition d'un livre intitulé : *L'abbé commendataire*, livre attribué à Delfau, et dans lequel on s'élevait avec force contre l'abus des *Commendes*, dom Guerard et son collaborateur furent exilés à Notre-Dame d'Ambournay, en Búgey. Notre savant compatriote porta dans son exil le goût de l'étude et des travaux d'érudition ; il fouilla toutes les bibliothèques de la province, celles de Lyon, de Genève et surtout celle de la Chartreuse des Portes, où se trouvait une riche collection de manuscrits, dans laquelle il fit la découverte de l'ouvrage de Saint-Augustin contre Julien, ouvrage dont on ne connaissait que deux exemplaires en Europe. Dom Guerard copia ce manuscrit avec la plus grande exactitude, y ajouta des remarques et des annotations nombreuses, et en fit l'envoi au général de son ordre afin qu'il pût servir à l'édition des œuvres de Saint-Augustin.

Rappelé de son exil, il fut envoyé à l'abbaye de Fécamp, et passa, peu de temps après, à l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, où il termina sa carrière, le 2 janvier 1715.

On a de lui les ouvrages suivants : *Abrégé de la sainte Bible en forme de questions et de réponses familières*, etc. Rouen, N. Leboucher, 1707, in-12. *L'Ancien et le Nouveau Testament*, Paris, 1707, 2 vol. in-12 ; plusieurs éditions. Ce savant Bénédictin avait aussi composé quelques poésies qui furent recherchées à son époque.

(V. *Hist. litt. des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur et la Biogr. univ.*)

GUERARD DE LA QUESNERIE naquit à Rouen,

le 2 octobre 1776, d'un jurisconsulte distingué, qui avait été successivement procureur-général à la cour des comptes et membre du conseil des Cinq-Cents. Livré entièrement aux études agricoles, le personnage dont nous nous occupons, passa la plus grande partie de sa vie à faire valoir une propriété qu'il possédait à Cailly, près de Rouen, et devint l'un des agronomes qui contribuèrent le plus au progrès de l'agriculture normande. Guerard de La Quesnerie qui déjà était membre de plusieurs sociétés savantes, entre autres de la Société centrale d'Agriculture de Paris et de celle du département de la Seine-Inférieure, fut reçu, en 1824, membre correspondant de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen.

Nous empruntons à l'un des rapports de M. Girardin, secrétaire de cette compagnie pour la classe des sciences, les détails suivants touchant notre compatriote. « Homme de pratique et de théorie tout à la fois, M. de La Quesnerie rendit de grands services à la Société centrale d'Agriculture, au rétablissement de laquelle il contribua en 1819.

Les mémoires de cette société renferment un grand nombre de notices intéressantes qu'il écrivait avec autant de simplicité que de talent. Il aimait surtout à essayer les nouvelles cultures, et on lui doit l'introduction, dans le département, de beaucoup de bonnes plantes. » Ce savant agronome, fonda, en 1835, le comice agricole de Cailly, dont il fut président pendant plusieurs années. Il remplissait les fonctions de juge de paix de son canton, lorsqu'il termina sa carrière en 1849.

On a de lui un *Annuaire agricole*, publié en 1822. (V. *Précis de l'Acad. de Rouen*, ann. 1849.)

GUÉRIN DES ESSARTS naquit en 1075, au bourg des Essarts, diocèse de Lisieux. Il embrassa la vie

monastique, devint, en 1123, abbé de Saint-Evroult, et assista, en 1128, au Concile tenu à Rouen en présence de Henry I[er], roi d'Angleterre. Les évêques s'étant élevés, dans cette assemblée, contre l'autorité des abbés, Guérin défendit éloquemment ses priviléges et triompha de ses adversaires. Ce savant religieux mourut le 20 juin 1137. Il est auteur d'une théologie composée des textes de l'Ecriture et de la tradition, ouvrage qui n'existe plus, et dont le titre seul est conservé dans un ancien catalogue de l'abbaye de Saint-Evroult.

(V. *Hist. litt. de la France*, t. 11.)

GUÉRIN (Pierre), né, le 19 juin 1692, au village de Fresnay-le-Puceux, près de Caen, fit ses études à l'Université de cette ville, et fut nommé docteur en théologie.

Après avoir été directeur des Bénédictines de Caen, il vint à Rouen, où il fut bientôt appelé à la direction des Jacobines de Saint-Joseph et de l'Hôpital-Général.

L'abbé Guérin contribua beaucoup à la fondation de l'Académie de Rouen, dont il devint secrétaire pour la classe des sciences. En 1745, il fut nommé par M. de Tavannes, archevêque de Rouen, chanoine de la Cathédrale, et promoteur de l'officialité en 1753. Cet estimable savant mourut à Rouen, le 16 avril 1759. Il a laissé, à l'état de manuscrits, les ouvrages suivants : *Mémoires sur les pétrifications de la vallée de Bondeville près de Rouen ; Analyse de Cosmographie ; Traité sur le Gui de chêne ; Traité sur les principes du Goût ; Traité sur la Mythologie ; Traité sur le Culte du feu ; Traité sur l'Homme sauvage ; Traité sur l'origine des Droits de souveraineté ; Eloge de M. Larchevêque, médecin.*

(V., dans le *Précis de l'Acad.* t. 2, un *Eloge biog.*, par Le Cat, et *Biog. manusc.*, par A. Pasquier)

GUÉRIN DU ROCHER (Pierre-Martin-Stanislas), naquit près de Falaise, en 1731. Il entra chez les Jésuites et se livra entièrement, après la suppression de son ordre, à ses goûts pour les travaux d'érudition. Il voyagea à cet effet en Italie et en Allemagne, puis séjourna en Pologne, où il se fit professeur de droit canonique.

Retrouvant, dans les dialectes des peuples du Nord, la trace des langues anciennes de l'Orient, Guérin du Rocher s'occupa exclusivement de cette étude, et, de retour en France, il fit usage de ses observations pour publier un ouvrage curieux intitulé : *Histoire véritable des temps fabuleux*, Paris, 1776, 3 vol. in-8°. L'auteur cherche à prouver dans cet ouvrage que l'Ecriture-Sainte a fourni la matière des anciennes histoires et mythologies, et que l'histoire des Egyptiens, en particulier, n'est qu'un travestissement des faits rapportés dans la Bible sur cette contrée. Les sarcasmes de Voltaire et les attaques plus sérieuses de MM. de Guignes, Anquetil et Duvoisin, ne modifièrent en rien les opinions de Guérin, qui eurent pour défenseurs l'abbé Chapelle et l'abbé Bonnaud.

Ayant, lors de la Révolution, refusé de prêter serment à la Constitution civile du clergé, Guérin fut emprisonné à Paris, dans la maison des Carmes, où il fut massacré le 2 septembre 1792.

(V. *Biog. univ.* ; *Biog. des Contemp.* et la *France litt.*, de J.-M. Quérard.)

GUÉRIN DU ROCHER (Robert-François), frère du précédent, naquit à Falaise, le 23 octobre 1736. Il entra, comme son frère, dans la compagnie de Jésus, et fut envoyé en Orient, en qualité de missionnaire. Il est auteur d'une brochure ayant pour titre : *Lettre d'un missionnaire apostolique, curé dans le Levant, à Mgr l'archevêque de Paris, touchant l'état présent de la religion parmi les Grecs*, Paris, 1792,

in-8°, et d'un poème latin intitulé : *Architecturæ leges, seu prima principia*, imprimé, pour la première fois, dans le supplément aux *Poemata didascalia.* Guérin du Rocher mourut, comme son frère, en 1792, victime des massacrés de septembre.

(V. *Biog. des Contemp.* et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

GUÉRIN. V. Robert du Mont.

GUEROULT (Guillaume), personnage dont la vie est inconnue des biographes, naquit à Rouen, au commencement du seizième siècle, fut reçu maître ès-sciences et professa la médecine. Homme fort savant en plusieurs langues, écrivain fécond et traducteur infatigable en vers et en prose, Gueroult fit imprimer de son vivant un grand nombre de compositions et de traductions dont les plus importantes sont : *Histoire des plantes traduite de latin en françois*, Lyon, 1548, in-8° ; *Chansons spirituelles, mises en musique* par Didier Lupy, Lyon, 1548, in-4° ; *Description philosophale de la nature des animaux, en rimes françoises*, 1550, in-8° ; *Le premier livre du naturel des oiseaux et le second du naturel des animaux avec les pourtraicts d'iceux*, Lyon, Balthazar Arnoulet, 1550, in-4° ; *Chroniques et gestes admirables des Empereurs d'Occident avec leurs effigies*, Lyon, B. Arnoulet, 1552, in-4° ; *Livre des figures et pourtraicts des villes les plus célèbres de l'Europe avec la description d'icelles*, Lyon, B. Arnoulet, 1552, in-f° ; *Les Narrations fabuleuses de Palephatus, auteur grec, avec le discours de la vérité et l'histoire d'icelle*, etc., Lyon, 1558 ; *Congratulation à Joachim du Bellay sur sa lyre chrétienne, avec la monomachie de David et de Goliath*, etc., Lyon, 1560 ; *De la droite administration des royaumes et républiques*, Lyon, 1561, in-4° ; *Figures de la Bible*

illustrées de huictains français, Lyon, 1565 ; *Sentences des auteurs grecs et latins, traduction en rimes françoises.* Guillaume Gueroult séjourna longtemps à Lyon, d'où il allait souvent à Genève. On ne connaît ni le lieu ni l'époque de sa mort.

(V. *Bibl. fr.* de la Croix du Maine et de Du Verdier.)

GUEROULT (François), né à Rouen, le 4 août 1745, entra fort jeune à l'école de dessin de cette ville et obtint, par son intelligence et son application au travail, le prix d'architecture. Ses études dans l'art de bâtir ayant été constamment couronnées de succès, Gueroult conquit, dans sa ville natale, dont il fut nommé l'architecte, une réputation que d'importants et nombreux travaux vinrent pleinement justifier.

Il fit construire, sur ses plans, tout le côté droit de la rue de Crosne et la salle de spectacle encore en usage aujourd'hui ; cette salle commencée en 1773, fut terminée en 1776. Cet habile architecte fit édifier à Louviers un bâtiment pour filature, le plus spacieux qu'on ait vu jusqu'alors, construisit, à la même époque, à Rouen, rue de Bellegarde, aujourd'hui rue du Contrat-Social, une salle de manége, et donna des plans pour l'embellissement du port de notre ville, plans dont les événements de 1789 vinrent empêcher l'exécution.

Dégoûté du séjour de Rouen à cause de quelques troubles civils qui commençaient à y fermenter, Gueroult se retira, en 1791, à Fontaine-Guerard, où il bâtit de vastes ateliers de filature que lui-même exploita avec beaucoup d'intelligence ; c'est dans ce lieu qu'il termina sa carrière le 12 décembre 1804.

(V. *Mém. biog. de Guilbert* et *Biog. manusc.*, par A. Pasquier.)

GUEROULT (Pierre-Claude-Bernard), né à Rouen, le 7 juin 1744, porta le petit collet, bien qu'il ne fut pas dans les ordres, et occupa, pendant plusieurs

années, la chaire de rhétorique au collége d'Harcourt, à Paris. Ayant embrassé avec ardeur les principes de la Révolution de 1789, il fut, lors de la réorganisation de l'instruction publique, nommé professeur de langues anciennes au collége des Quatre-Nations, et fut désigné avec son frère pour être des premiers élèves de l'Ecole-Normale à l'époque de sa fondation. La Harpe témoigna de ce fait, dans son cours de littérature, en adressant publiquement aux deux frères Gueroult l'éloge suivant : « Deux maîtres de l'Université de Paris ont prouvé leur modestie en venant siéger aujourd'hui parmi nous à titre d'élèves, après avoir prouvé leur talent pour écrire et pour enseigner. » Un décret de la Convention, du 3 janvier 1795, comprit Gueroult aîné au nombre des hommes de lettres auxquels furent accordés trois mille livres de gratification et, lors de l'organisation des Lycées par Napoléon, il fut nommé proviseur du Lycée Charlemagne, plus tard, conseiller titulaire de l'Université, puis directeur de la nouvelle Ecole-Normale. Lors de la première Restauration, en 1814, notre compatriote, maintenu dans ses deux fonctions, reçut la croix de la Légion-d'Honneur et fut, à la rentrée des Bourbons, en 1815, mis à la retraite ; il avait alors cinquante ans de service universitaire. Ce savant professeur termina sa carrière le 11 novembre 1821. On a de lui les ouvrages suivants : *Morceaux extraits de l'histoire naturelle de Pline*, 1785, in-8° ; *Histoire naturelle des animaux*, traduction avec le texte en regard, 3 vol. in-8° ; *Constitutions des Spartiates, des Athéniens et des Romains*, 1794, in-8° ; *Nouvelle méthode pour étudier la langue latine, suivant les principes de Dumarsais*, 1798, in-8°, 1805, in-12 ; *Grammaire française*, 1806, in-12 ; *Discours choisis de Cicéron*, traduction avec le texte en regard, Paris, 2 vol. in-8°.

(V. *Suppl. de la Biog. univ.*, etc. ; *Biog. des Contemp.*)

GUEROULT (Pierre-Remy-Antoine), frère du précédent, naquit à Rouen, le 16 janvier 1749. Il fit ses études au collége d'Harcourt, devint professeur au collége Louis-le-Grand et ensuite dans celui des Grassins, où il occupa successivement toutes les chaires. Ayant, ainsi que son frère aîné, approuvé les principes de la Révolution de 1789, il fut appelé, en 1794, à des fonctions importantes dans un ministère, fonctions au moyen desquelles il fut assez heureux de pouvoir adoucir le sort de bien des infortunés. « Si Gueroult, dit un biographe, sut employer dignement les avantages de sa position, il ne fit pas un moins noble usage de sa fortune ; il secourut l'indigence, et fut longtemps le tuteur et le père d'une famille noble et malheureuse qui n'a cessé de le bénir. » Lors de la réorganisation de l'instruction publique, notre compatriote rentra dans le professorat au Lycée de Henri IV, où il arracha souvent des larmes à ses élèves en leur retraçant le tableau des crimes de la Révolution.

Nommé, plus tard, professeur d'éloquence latine au collége de France, il obtint, en 1816, la croix de la Légion-d'Honneur, et mourut le 14 décembre de cette même année.

Gueroult, qui était aussi versé dans la littérature anglaise que dans celle de son pays, avait donné au *Journal de Paris* des articles qui furent remarqués. Il publia, avec son frère, de 1783 à 1789, le huitième volume des œuvres de Cicéron, présenta à l'Assemblée législative un plan d'éducation nationale, et, en 1802, fit paraître le *Dictionnaire de la France monarchique, ou la France telle qu'elle était en janvier* 1789. On connaît encore de ce savant professeur deux compositions dramatiques : la première, dont il fit hommage à la Convention, a pour titre : *Origine de la République une et indivisible*; la seconde :

Etéocle et Polynice, opéra ; ces deux pièces n'ont été ni représentées, ni imprimées.

(V. *Biog. univ.* et *Biog. des Contemp.*)

GUEROULT (Jean-François), cousin des précédents, naquit à Rouen, vers la moitié du dix-huitième siècle. Il s'occupa aussi de littérature et donna au théâtre, en 1792, la *Journée de Marathon ou le Triomphe de la Liberté*, drame en quatre actes et en prose, avec des intermèdes et des chœurs mis en musique par Kreutzer. Ce drame fut imprimé la même année, et se trouve mentionné dans la *France littéraire* de J.-M. Quérard.

GUEROULT (Louis-Nicolas), poète latin, naquit à Rouen, vers 1749. Il terminait sa rhétorique lorsqu'il se fit connaître par un poème allégorique, dont le sujet était la prise d'habit de Mme Louise, sœur de Louis XV, dans l'ordre des Carmélites. Ce poème fut couronné, en 1770, par l'Académie des Palinods de Rouen, où l'auteur obtenait encore, les années suivantes, deux nouvelles couronnes : la première, pour une ode latine ayant pour titre : *Justus ex fide vivit*, et la seconde, pour un poème, également en latin, sur le danger des spectacles. Ce poète, dit Guilbert, dans ses *Mémoires biographiques*, avait un véritable talent pour la poésie latine, et s'exprimait élégamment dans la langue de Virgile. Gueroult était dans sa vingt-sixième année et venait d'être ordonné prêtre, lorsqu'il termina sa carrière vers la fin de 1774.

GUERSENS (Julien de), né à Gisors, en 1543, termina ses études à Paris avec beaucoup de succès. Doué d'une imagination vive et d'une mémoire prodigieuse, il devint savant dans la connaissance des langues et se fit un nom parmi les gens de lettres de son siècle.

Guersens, dont le caractère était très-vaniteux, latinisa son nom de Julien, le fit précéder du premier surnom de César, et ne signa plus que *Caïus Julius.* Se trouvant aux Grands-Jours de Poitiers, il eut occasion d'y voir la célèbre Catherine Des Roches, et fut l'un des prétendants à la main de cette demoiselle. Ayant perdu l'espoir de s'en faire aimer, il se retira en Bretagne, devint avocat au barreau de Rennes et fut pourvu d'une charge de sénéchal. Il mourut de la peste dans cette même ville, le 5 mai 1583.

Guersens, qui, d'abord, avait composé des poèmes sur des sujets plaisants, lesquels, toutefois, ne furent point imprimés, est auteur d'une tragédie intitulée : *Panthée*, Poitiers, 1571, in-4°, pièce dont, par un raffinement de galanterie, il voulut faire honneur à Mlle Des Roches, mais que celle-ci s'empressa de désavouer.

(V. *Bibl. franç.*, de La Croix du Maine, t. 1, celle de l'abbé Goujet, t. 13 et 14 ; *Hist. du Théâtre*, des frères Parfait, et *Suppl. de la Biog. univ.*)

GUERU. V. Gaultier Garguille (1).

GUERVILLE (Jacques de), né à Caen, en 1630, d'une famille noble, se destinait à la magistrature ; mais, après avoir fait un voyage en Italie, il embrassa la carrière ecclésiastique, et devint curé de Notre-Dame de Caen.

Il fit de grandes dépenses pour la décoration de son église, et, dans les temps de famine, il fut le

---

(1) Nous ne connaissions de ce comédien grotesque qui, en montant sur le théâtre, prit le nom de Fléchelles, que celui qu'il emprunta plus tard d'un de ses rôles ; c'est ce qui nous a fait omettre dans notre notice sur ce personnage certains détails qui se trouvent consignés dans *Histoire du Théâtre français* par les frères parfait, t. 4.

bienfaiteur des pauvres pour lesquels il eut constamment la plus tendre sollicitude. L'abbé de Guerville mourut le 18 juin 1676.

Il a composé quelques ouvrages de dévotion, dont voici les titres : *Pratique de piété pour passer chrétiennement la semaine Sainte, etc.*, Caen, 1688, in-12; *La Vérité de la religion chrétienne*, Caen, 1711, in-12; *l'Office de la Conception de la Sainte-Vierge ; l'Office de saint Charles-Borromée.*

(V. *Origines de Caen*, par Huet.)

GUEUDEVILLE (Nicolas), né à Rouen, en 1650, d'un médecin de cette ville, embrassa la vie monastique dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, et fit profession dans l'abbaye de Jumiéges, en 1671. Il commençait à se distinguer dans la prédication, lorsque son esprit d'indépendance et la singularité de ses opinions sur les matières les plus respectables, lui attirèrent les reproches de ses supérieurs.

Pour éviter les punitions qu'on était sur le point de lui infliger, Gueudeville résolut de prendre la fuite, ce qu'il exécuta en escaladant les murs de son couvent. S'étant retiré en Hollande, il y embrassa le calvinisme, se maria et fut ensuite s'établir à Rotterdam, où il se livra à l'enseignement de la langue latine. Comme il écrivait avec beaucoup de facilité, il songea à faire ressource de sa plume, et publia à la Haye, de 1699-1709, une espèce de journal anonyme intitulé : *Esprit des Cours de l'Europe*, publication qui eut une grande vogue dans ce pays, à cause des traits satiriques qu'elle contenait contre les ministres de France.

M. D'Avaux, notre ambassadeur, demanda et obtint, en 1701, la suppression de ce pamphlet périodique; mais après son départ, Gueudeville reprit sa publication sous le titre de : *Nouvelles des*

Cours de l'Europe, et la continua avec succès, tant que les circonstances lui fournirent les moyens d'amuser la malignité publique, ce qui dura jusqu'en 1710. La collection de ce journal se compose de dix-huit vol. in-12. Les principaux ouvrages de ce publiciste, qui a beaucoup écrit dans différents genres, et fait un grand nombre de traductions sont : *Le grand théâtre historique universel*, Leyde, 1705, 5 vol, in-f°, fig.; traduction d'un ouvrage allemand d'Imhof; *Atlas historique ou nouvelle introduction à l'histoire*, avec un supplément par Limiers; Amsterdam, 1713-1721, sept vol. in-f°, *Traité de Corneille Agrippa sur la noblesse, et excellence du sexe féminin;* Leyde, 1726, 3 vol. in-8°. Malgré le nombre de ses ouvrages, Gueudeville mourut à la Haye, vers 1720, dans un état voisin de la misère.

(V. la *Biblioth. française* de l'abbé Goujet et la *Biogr. univ.*)

GUIBERT (Michel-Claude), né à Dieppe, le 8 août 1697, fut ordonné prêtre vers 1730, et remplit, pendant trente-trois ans, les fonctions de diacre d'office dans l'église de Saint-Remy de la même ville, et celles de chapelain de la confrérie de la Charité de Sainte-Marthe et de Saint-Lazare. L'abbé Guibert écrivit d'abord l'histoire des églises et communautés de sa ville natale, puis, plus tard, il étendit son cadre et présenta, en 1761, à l'Académie de Rouen, dont il était membre correspondant, un manuscrit ayant pour titre : *Mémoires pour servir à l'histoire de la ville de Dieppe*, ouvrage qui n'a point été inutile aux auteurs qui ont écrit sur cette matière, et dont l'original se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de cette dernière ville. Cet ecclésiastique avait aussi composé l'office de Saint-Remy, imprimé à Dieppe, en 1780. L'abbé Guibert mourut le 24 aout 1784, dans sa quatre-vingt septième année.

(V. *Galerie Dieppoise*, par M. l'abbé Cochet, et *Revue de Rouen*, ann. 1842.)

GUICHARD (Eléonore), fille d'un receveur des tailles de Normandie, naquit dans cette province en 1719.

Elle a composé, avec quelques poésies, un roman intitulé : *Mémoires de Cécile*, ouvrage publié après la mort de l'auteur, par A. de La Place, Paris, 1751, 4 parties, in-12, et, Rouen, 1788, 2 vol, in-12. M[lle] Guichard mourut à Paris en 1747.

(V. *France litt.* par J.-M. Quérard.)

GUILBERT (Philippe-Jacques-Etienne-Vincent), né à Saint-Jean-sur-Cailly, dans le pays de Caux, en 1763, avait, nous assure-t-on, embrassé l'état ecclésiastique et rempli, pendant quelque temps, les fonctions de vicaire de la paroisse de Saint-Vigor de Rouen. Ayant cru devoir renoncer à cette carrière, lors de la Révolution, il devint homme de lettres, fonda une imprimerie dans la même ville, et fit paraître successivement les publications périodiques intitulées : *La Vedette*, *le Répertoire universel*, *La Semaine ou Recherches littéraires tant anciennes que modernes*, etc.

Il publia encore, de 1793 à 1804, l'*Almanach des Gens de goût* et donna, conjointement avec Servan, ancien avocat-général au Parlement de Grenoble, un ouvrage sous le titre de : *Correspondance entre quelques hommes honnêtes, ou lettres philosophiques, politiques et critiques sur les événements et les ouvrages du temps*, etc., Lauzanne et Paris, 3 vol. in-8°.

Reçu membre de la Société libre d'Emulation, dont il devint président, Guilbert fit, aux séances de cette société, la lectures de différents écrits, tels que : *Eloge historique de Jeanne-d'Arc*, etc.; *Notice sur le général Joubert; Notice sur le général Desaix; Notice sur Ducastel; Notice sur M[me] Du Boccage; Eloge né-*

crologique de M. de Fontenay, maire de Rouen; Voyage du premier consul dans les départements de la Seine-Inférieure et de l'Oise; Discours sur la nécessité de l'allaitement des enfants par leurs mères; Mélanges de prose et de vers.

Nous mentionnerons, comme l'un des principaux ouvrages de Guilbert, les *Mémoires biographiques et littéraires sur les Hommes célèbres nés dans le département de la Seine-Inférieure*, ouvrage dans lequel il y aurait des omissions et des inexalitudes à signaler, mais dont il est juste cependant de reconnaître et la priorité et l'utilité relative.

(V. *Biogr. Mss.*, par A. Pasquier, et la *France litt.* de J. M. Quérard.)

GUILLAUME-LE-BATARD, surnommé *le Conquérant*, fils naturel de Robert, duc de Normandie, et de Harlette, fille d'un pelletier de Falaise, naquit dans cette ville, en 1027.

Il avait à peine huit ans, lorsque son père ayant entrepris le pélerinage de la Terre-Sainte, où il mourut en 1035, abdiqua en sa faveur et lui fit prêter serment de fidélité par les états de son duché.

La minorité de Guillaume fut des plus orageuses, et les seigneurs en profitèrent pour augmenter leur puissance; mais, à dix-huit ans, le jeune duc prit en main l'administration de ses états et commença par punir Guy de Bourgogne, son cousin, qui avait levé l'étendard de la révolte.

Il eut encore de fréquentes guerres à soutenir contre ses voisins et surtout contre les comtes d'Anjou et du Maine, et même contre le roi de France, Henry Ier. Guillaume défit ses adversaires aux champs de bataille du Val-des-Dunes, de Mortemer, et de Varaville, puis épousa Mathilde, fille de Beaudouin, comte de Flandre. En 1061, il fit proclamer, à Caen, par un concile, la *Trève du Seigneur*, déjà établie en

France, sur la proposition des évêques, s'occupa activement de l'administration de son duché, et médita de longue main la conquête de l'Angleterre, dont le trône était alors occupé par Harold.

Ayant tout préparé pour cette fameuse expédition et après s'être fait donner l'investiture du royaume par le pape Alexandre II, il partit de Saint-Valery-sur-Somme, le 30 septembre 1066, avec une flotte nombreuse et débarqua, sans obstacle, dans la baie de Pevensey, sur la côte de Sussex.

Une grande bataille fut livrée à Hastings, le 14 octobre, elle fut sanglante et opiniâtre de part et d'autre ; les deux ennemis firent des prodiges de valeur, et Harold périt en combattant, ainsi que ses deux frères. Le jour de Noël de la même année, Guillaume fut couronné roi d'Angleterre, à Westminster, par l'archevêque d'York. Les historiens racontent que Philippe Ier, roi de France, ayant un jour demandé à ses courtisans, sous forme de plaisanterie, si on ne pourrait lui dire quand le roi d'Angleterre, qui était incommodé par un excessif embonpoint, relèverait de ses couches ? Guillaume, informé de cette raillerie, lui fit répondre : « Que le jour de ses relevailles il irait à Notre-Dame de Paris avec dix mille lances en guise de cierges. » L'effet suivit immédiatement la menace ; passé en France, il porta la désolation dans le Vexin et brûla Mantes. Blessé grièvement par le pommeau de la selle de son cheval, il se fit transporter à Rouen et mourut, le 9 septembre 1087, au prieuré de Saint-Gervais, ce qui a été constaté par une inscription commémorative, placée, en 1846, sur le mur extérieur de l'église de ce nom.

Le corps de Guillaume-le-Conquérant fut inhumé dans l'abbaye de Saint-Étienne de Caen. Une statue équestre, en bronze, a été élevée à la mémoire de cet illustre Normand, à Falaise, le 26 octobre 1851.

(V. les historiens normands, etc. Plusieurs portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

GUILLAUME DE JUMIÉGES, surnommé aussi *Calculus*, parce qu'il était, dit-on, sujet à la maladie de la pierre, naquit au commencement du onzième siècle, et prit l'habit de Bénédictin dans l'abbaye de Jumiéges.

Il refusa les charges et les dignités qui lui furent offertes dans son ordre, pour se livrer paisiblement à l'étude des lettres, et écrivit une chronique intitulée : *Historia Normannorum*, ouvrage qu'il dédia à Guillaume-le-Conquérant, et dans lequel il donne sur les ducs de Normandie des détails que l'on chercherait vainement ailleurs.

La chronique de Guillaume de Jumiéges a été imprimée, pour la première fois, par Cambden, à Francfort, 1603, et insérée par A. Du Chesne dans ses *Historiæ Normannorum scriptores antiqui*, 1619. La traduction française de cette même chronique se trouve dans la collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France, par M. Guizot, t. 29. La bibliothèque de Rouen possède de cette chronique un curieux manuscrit du onzième siècle.

GUILLAUME, surnommé *de Poitiers*, parce qu'il avait fait ses études dans cette ville, naquit au village de Préaux, diocèse de Lisieux, vers le commencement du onzième siècle. Il acquit dans ses études autant de science qu'il était possible d'en posséder à cette époque, suivit d'abord la carrière des armes, se trouva à plusieurs batailles qu'il a racontées, puis entra dans le clergé et devint aumônier du duc Guillaume, depuis roi d'Angleterre. Ayant quitté son royal patron pour vivre en paix et d'une manière plus conforme à ses goûts, Guillaume de Poitiers accepta le titre d'archidiacre de Lisieux que lui conféra Hugues, évêque de ce diocèse, et écrivit l'*Histoire de Guil-*

laume-le-Conquérant. Cette histoire commence en 1035 et se termine en 1070 ; elle se trouve dans les *Historiæ Normannorum scriptores antiqui*, d'André Du Chesne, et la traduction dans la collection de Mémoires relatifs à l'histoire de France, par M. Guizot, t. 29. Orderic Vital, en citant Guillaume de Poitiers comme l'un des historiens les plus distingués de son temps, nous apprend que ce savant chroniqueur avait aussi du talent pour la versification, et qu'il composa plusieurs pièces de poésie, qu'il communiquait volontiers, dit-on, aux étudiants, mais dont il n'est rien resté.

(V. les ouvrages cités dans cette Notice. Portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

GUILLAUME, l'un des religieux les plus distingués de la Normandie par sa science et par sa piété, naquit dans le onzième siècle. Il entra d'abord dans l'abbaye du Bec, où il eut pour maître le célèbre Lanfranc, puis devint, plus tard, abbé de Cormeilles au diocèse de Lisieux. Ce personnage, qui s'était fait remarquer de bonne heure par ses connaissances en matières théologiques, avait assisté, en 1050, à la fameuse conférence de Brionne, où Bérenger de Tours fut convaincu d'hérésie.

Le savant abbé de Cormeilles fut en correspondance, pendant plusieurs années, avec Lanfranc et le pieux solitaire Anastase, et fit une relation du *Songe d'Hellouin*, qui se trouve dans les notes de J. Picard sur saint Anselme, et dans le *Neustria Pia.* Il mourut vers 1109.

(V. *Hist. litt. de la France*, t. 9.)

GUILLAUME, surnommé *Bonne-Ame*, était fils de Radbodus, qui devint évêque de Lisieux. Il naquit en Normandie, dans le onzième siècle, suivit la carrière ecclésiastique et fut nommé chanoine et archidiacre

de l'église de Rouen. Ayant fait le pélerinage de la Terre-Sainte, il courut de si grands dangers pendant ce voyage, qu'il fit vœu, s'il revenait dans sa patrie, d'embrasser la vie monastique, vœu qui fut ponctuellement rempli.

Devenu prieur claustral de l'abbaye de Saint-Etienne de Caen, dont le célèbre Lanfranc était abbé, lorsque celui-ci fut appelé, en 1070, au siége archiépiscopal de Cantorbery, Guillaume Bonne-Ame fut élu pour lui succéder dans le gouvernement de ce monastère. En 1079, Guillaume-le-Conquérant fit nommer le pieux abbé de Saint-Etienne à l'archevêché de Rouen. Le premier soin de ce prélat, dès qu'il eut pris possession de son siége, fut de faire restaurer sa cathédrale, puis d'assembler des conciles dans lesquels furent faits plusieurs règlements pour assurer le maintien de la discipline ecclésiastique. Ce prélat mourut à Rouen, le 8 février 1110, après trente-deux ans d'épiscopat, et fut inhumé dans la salle capitulaire qu'il avait fait bâtir.

(V. *Hist. litt. de la France*, t. 9, et *Hist. des Archev. de Rouen*, par dom Pommeraye, et les *Tombeaux de la Cathédrale de Rouen*, par A. Deville.)

GUILLAUME, l'un des plus illustres prélats d'Angleterre, naquit à Bayeux, ou dans les environs, vers les premières années du onzième siècle. Après avoir passé quelque temps au milieu du clergé de Bayeux, il fut rejoindre son père, qui avait embrassé la vie monastique à Saint-Calais, dans le Maine, et suivit aussi cette vocation. Bientôt élevé par sa science et par ses vertus à la dignité de grand-prieur, il devint, plus tard, abbé de Saint-Vincent, du Mans, puis, ayant eu plusieurs fois l'occasion de faire connaître ses talents, comme négociateur, dans des circonstances difficiles, Guillaume-le-Conquérant l'appela en Angleterre pour l'employer en cette qualité, et le désigna

pour occuper le siége épiscopal de Durham, en 1080.

Cet éminent prélat augmenta les revenus de son église, en défendit les droits et les immunités, fit édifier une magnifique cathédrale et bâtir un nouveau monastère qu'il enrichît de livres et d'ornements.

Accusé, sous le règne de Guillaume-le-Roux, d'être entré dans la faction de Odon, évêque de Bayeux, il tomba en disgrâce, quitta son siége et vint se réfugier en Normandie. Rappelé en Angleterre et rendu à ses fonctions, il tomba malade, reçut les consolations spirituelles de Saint-Anselme, et termina sa carrière le 2 janvier 1096.

On a de ce prélat l'*Histoire de l'église de Durham*, un recueil de lettres écrites aux moines déservant la cathédrale de Durham, et un manuscrit in-f° intitulé: *Opus Willelmi de Sancto-Carilepho de triennio exilii sui.*

(V. *Hist. litt. de la France*, t. 8; *Hist. du diocèse de Bayeux*, par Hermant et *Dict. de Moréri.*)

GUILLAUME, né dans le onzième siècle, était de l'ancienne maison de Merlerault, au diocèse de Séez.

Il se fit religieux de la règle de Saint-Benoît, et fut choisi, parmi les savants de son ordre, pour aller fonder le prieuré de Marcheville, sous la dépendance de l'abbaye de Saint-Evroult. Guillaume de Merlerault commença à se faire connaître par ses écrits en 1066.

Ils se composent d'un livre d'Homélies pour le cours de l'année et d'un ouvrage du même genre sur l'Apocalypse.

(V. *Hist. litt. de la France*, t. 7.)

GUILLAUME DE ROS, né au diocèse de Bayeux, dans le onzième siècle, appartenait au clergé de l'église cathédrale de cette ville, où il fut chantre, doyen et archidiacre. S'étant fait moine dans l'abbaye de

Saint-Étienne de Caen, ce religieux, l'un des hommes les plus savants de son temps, fut, en 1078, élu abbé de Fécamp et assista, en cette qualité, aux obsèques de Guillaume-le-Conquérant. Notre célèbre abbé, dont les libéralités égalaient la piété et le mérite, renouvela en partie les embellissements que son église devait à la munificence du duc Richard, et fut aussi le bienfaiteur de l'abbaye de Saint-Évroult, ainsi qu'il en est fait mention dans le nécrologe de ce monastère. Guillaume de Ros mourut à Fécamp, le 26 mars 1107.

(V. *Hist. litt. de la France*, t. 8 et 9; *Hist. du diocèse de Bayeux*, par Hermant, et *Dict. de Moréri.*)

GUILLAUME, surnommé *de la Pouille*, à cause du long séjour qu'il avait fait dans cette province, naquit, dans le onzième siècle, en Normandie, selon l'*Histoire littéraire de la France*. Il paraît assez bien établi que ce personnage appartenait au clergé et qu'il revint en France à la suite du pape Urbain II, lorsque ce pontife vint assister au concile tenu à Clermont en 1095. Il se lia d'amitié avec Amé, archevêque de Bordeaux, se fixa dans cette ville et y termina sa carrière vers 1101. Guillaume de la Pouille, qui était poète et historien, a composé, en latin, un poème historique contenant la description des premières expéditions des Normands en Italie, et des exploits héroïques de Robert Guiscard. Ce poème divisé en cinq livres et dont voici le titre : *De rebus Normannorum in Siciliâ, Apuliâ, et Calabriâ gestis, usque ad mortem Roberti Guiscardi,* est rempli de beaux vers et présente un grand intérêt sous le rapport des faits qui y sont racontés avec la plus grande exactitude. Jean de Tiremois, avocat-général au Parlement de Normandie, ajouta des notes au texte manuscrit de cet ouvrage, qu'il avait tiré de l'abbaye du Bec, et le publia à Rouen, chez Le Megissier, 1582, in-4°. Ce

poème a été aussi imprimé, avec des recherches sur la vie de l'auteur, dans les *Scriptores Rerum Italicarum* de Muratori, t. 5, et dans quelques autres publications.

GUILLAUME DE CONCHES, ainsi nommé à cause du lieu où l'on croit qu'il prit naissance, en 1080, étudia sous Guillaume de Champeaux, premier logicien de son temps, et se voua, toute sa vie, à la carrière de l'enseignement. Il professa publiquement à Paris la grammaire et la philosophie, compta, parmi ses nombreux élèves, le comte d'Anjou, qui devint roi d'Angleterre sous le nom d'Henri II, et se fit une grande réputation. Ce célèbre professeur est auteur des ouvrages suivants : *Magna de naturis philosophia*, ouvrage traitant des natures supérieures, c'est-à-dire des anges et des âmes, et des natures inférieures ou des animaux, publié en 1474, 2 vol. in-f°, et dont on ne connaissait plus qu'un seul exemplaire dans le dix-huitième siècle ; *Philosophia minor ;* deux dialogues ayant pour titres : *Secunda philosophia* et *Tertia philosophia*, manuscrits conservés à la Bibliothèque impériale ; *Dramaticon philosophiæ*, imprimé à Strasbourg, en 1566. Guillaume de Conches termina sa carrière à Paris, vers 1153 ou 1154.

(V. *Hist. litt. de la France*, t. 9 et 12, et une Notice lue à la Société des Antiquaires de Normandie, en 1851, par M. A. Charma; *Revue de Rouen*, 1852.)

GUILLAUME D'ÉVREUX, ainsi nommé par ce qu'il prit naissance dans cette ville, vers la fin du onzième siècle, fut d'abord trésorier de Henry I[er], roi d'Angleterre, puis quitta bientôt cette dignité pour aller vivre pieusement dans une profonde retraite. Devenu, plus tard, chanoine régulier et prieur de l'abbaye de Sainte-Barbe, en Auge, ce religieux, qui était musicien, travailla avec beaucoup d'ardeur à la com-

position des chants pour les offices divins, dont il avait aussi, pour quelques-uns, composé les paroles. La nouvelle méthode liturgique que le savant prieur mit en usage dans son abbaye, fut si bien appréciée, qu'un grand nombre de prélats l'adoptèrent pour leur église. Guillaume d'Évreux, après avoir fondé, en Angleterre et en Normandie, plusieurs maisons religieuses desservies par des chanoines, mourut en odeur de sainteté dans son monastère de Sainte-Barbe, le 13 janvier 1153.

(V. *Hist. litt. de la France.* t. 9, et *Hist. du comté d'Évreux*, par le Brasseur.

GUILLAUME CLITON, fils de Robert-Courte-Heuse, duc de Normandie et petit-fils de Guillaume-le-Conquérant, naquit à Rouen, en 1101, et fut baptisé par Guillaume-Bonne-Ame, archevêque de cette ville. Robert-Courte-Heuse ayant été, en 1106, fait prisonnier à la bataille de Tinchebray, et retenu captif jusqu'à sa mort, par son frère Henry Ier, roi d'Angleterre, Guillaume Cliton, encore enfant, fut confié à un brave et fidèle normand, Hélie de Saint-Saëns, qui le traita comme son propre fils.

Après l'assassinat de Charles-le-Bon, comte de Flandres, en 1127, la succession de ce prince étant devenue l'objet de l'ambition et de la convoitise d'une foule de prétendants, Guillaume, aidé par le roi de France Louis-le-Gros, son beau-frère, l'emporta sur ses concurrents et parvint à se faire proclamer comte de Flandres, à Bruges, le 5 avril 1127. Le règne de ce fils d'un duc de Normandie, dans ce pays, devait n'être que de courte durée et rempli d'une suite de malheurs ayant, on est obligé de le reconnaître, la conduite de Guillaume pour cause principale. Ce prince, encore dans la fougue des passions, se livra à des actes de violence et à des actions qui blessaient au cœur le peuple et les plus nobles familles de Flan-

dres, et, dès le commencement de l'année 1128, une révolte se manifesta à Saint-Omer, puis à Gand et à Lille, peu de temps après.

Dans ces circonstances, Thierry, l'un des prétendants à la couronne de Flandres, rassembla une nombreuse armée et marcha bientôt contre son adversaire. Le combat fut des plus acharnés et, après des efforts inouis dans les deux camps, la victoire resta au prince Normand. Thierry, obligé de fuir, s'étant jeté dans Alost, y fut assiégé, et il se voyait sur le point d'être pris, lorsqu'une flèche lancée des remparts atteignit Guillaume à la paume de la main et lui fit une blessure qui ne présentait d'abord que peu de gravité, mais qui s'envenima avec une telle promptitude que la gangrène s'en suivit et détermina la mort du blessé, le 29 juillet 1128.

(V. *Not. hist. sur Guillaume Cliton* par M. de Givenchy et les Hist. de Normandie.)

GUILLAUME, moine et bibliothécaire de l'abbaye de Malmesbury, naquit en Normandie, selon Rapin-Thoiras, dans la première moitié du douzième siècle.

Ce savant bénédictin se fit, en Angleterre, une réputation de célèbre historien en écrivant les ouvrages dont voici les titres : *Willielmi monachi Malmesburiensis de gestis Regum Anglorum libri quinque; Historiæ novellæ;* ces deux ouvrages sont imprimés dans le *Rerum Anglicarum scriptores*, de Savile. Dom François, dans sa Bibliothèque des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît, dit que Guillaume a aussi écrit des commentaires sur Jérémie et une Histoire de l'Evangile en quinze livres. Cet historien mourut en 1193.

(V. *Hist. d'Angleterre*, par Rapin-Thoiras, t. 2, etc.)

GUILLAUME, trouvère et clerc de Normandie, naquit dans la seconde moitié du douzième siècle. On a de lui les ouvrages dont voici les titres : le *Ro-*

man de Fregus et de Galienne, aliàs, le *Roman du Chevalier au bel Escu ;* le *Bestiaire divin*, sujet déjà traité par Philippe de Than, mais plus amplement developpé par Guillaume (les manuscrits de ces ouvrages sont conservés à la Bibliothèque impériale); le *Besant de Dieu*, ouvrage allégorique écrit en 1226; *La Male Honte*, inséré dans le recueil publié par M. Méon, t. 3; *Le Prêtre et Alison*, même recueil, vol. 4; *La Fille à la Bourgeoise.*

(V. *Essai sur les Bardes et les Trouvères norm.*, par l'abbé de La Rue, et un article intitulé : le *Bestiaire divin de Guillaume*, par M. C. Hippeau, dissertation dans laquelle le poème se trouve tout entier; *Mém. des Antiq. de Norm.* t. 9, 2e série.)

GUILLAUME DE SAINT-PAIR, trouvère normand du douzième siècle, était moine de l'abbaye du Mont-Saint-Michel.

Il est auteur d'une chronique, en vers, contenant l'histoire de la fondation de cette abbaye, de ses abbés et des miracles qui s'y sont opérés par l'intercession du Saint-Archange. « Cette chronique rimée, dit l'auteur d'une savante étude sur ce trouvère normand, conservera toujours un véritable intérêt, non-seulement comme un des spécimens les plus curieux de la littérature, des mœurs et des croyances du douzième siècle, mais encore comme formant un appendice naturel à l'histoire d'une de nos plus célèbres abbayes. » Le manuscrit de cet ouvrage a passé en Angleterre pendant la Révolution. Ce poème se trouve dans le tome 20 de la Soc. des Antiq. de Norm.

(V. *Essai hist. sur les Bardes et les Trouvères Norm. et Anglo-Norm.* par l'abbé de La Rue, t. 2; *Etude sur Guillaume de Saint-Pair*, par M. E. de Beaurepaire, *Mém. de la soc. des Antiq. de Norm.*, t. 9, 2e série, et *Hist. du Mont-Saint-Michel*, par M. l'abbé Desroches, t. 1.)

GUILLAUME DE VASPAIL, né, vers la fin du douzième siècle, au village de Ros, dans le diocèse de Bayeux, entra chez les Bénédictins de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, dont il devint prieur. Elu abbé de Fécamp, en 1238, il fut, en cette qualité, envoyé à Rome pour assister au concile tenu dans cette ville, en 1241, et ayant pour objet la déposition de Frédéric II, empereur d'Allemagne. L'abbé de Fécamp se trouvait au nombre des prélats et des cardinaux qui, lorsqu'ils se rendaient à ce concile, furent arrêtés à Pise par le roi de Sardaigne, fils naturel de Frédéric, et envoyés à ce dernier qui les retint prisonniers. Reclamés énergiquement par Saint-Louis, les prélats français furent rendus à la liberté, et Guillaume de Vaspail revint prendre le gouvernement de son monastère, où il mourut en 1259. Il fut inhumé au même lieu, dans la chapelle de la Sainte-Vierge.

(V. *Neustria pia ; Gallia Christiana*, et l'*Hist. du dioc. de Bayeux*, par Hermant.)

GUILLAUME, né vers le commencement du treizième siècle, dans la paroisse de Putot, située entre Caen et Bayeux, était un savant religieux bénédictin que son mérite fit élire abbé de Fécamp. Ce fut ce même personnage qui, vers 1295, acheta de ses propres deniers, à Edouard II, roi d'Angleterre, la petite ville de Fécamp. Il mourut dans l'abbaye qu'il avait gouvernée pendant douze ans, et fut inhumé au même lieu, dans la chapelle de Saint-André.

(V. *Hist. du diocèse de Bayeux*, par Hermant.)

GUILLAUME D'ANIÉRES, ainsi nommé du lieu où il prit naissance, dans le diocèse de Bayeux, fut pourvu de la dignité de chantre dans l'église de Lisieux, et nommé évêque de cette ville en 1285. Il assista au concil provincial tenu à Rouen dans l'église

de l'abbaye de Bonne-Nouvelle et publia, en 1299, des statuts synodaux.

(V. *Hist. du dioc. de Bayeux*, par Hermant.)

GUILLAUME, surnommé *d'Alençon* à cause du lieu de sa naissance, naquit dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Il entra chez les religieux de l'ordre des Carmes, fut reçu, en 1406, docteur en théologie, et enseigna cette science dans le couvent de la place Maubert, à Paris. Il acquit une grande réputation par son savoir et par son éloquence, et écrivit un ouvrage contre les hérétiques.

(V. *Mém. sur la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos.)

GUILLAUME, dont le nom de famille était Marchand, naquit à Louviers, vers le commencement du seizième siècle. Il fut l'un de ces hommes plaisants qui, dans les petites villes, ont le privilége d'amuser le public par leurs bouffonneries.

Il fut attaché d'abord au cardinal de Bourbon qu'il divertissait par des saillies pleines d'originalité, puis devint maître-fou en titre de Henry IV. On assure que, lorsqu'on faisait à ce prince des propositions peu raisonnables, celui-ci avait coutume d'en renvoyer la décision à maître Guillaume. Le nom de ce facétieux personnage à souvent été emprunté par les auteurs d'écrits satiriques contre la politique du temps et les grands seigneurs de la cour. Les titres de ces nombreux écrits où figure le nom de maître Guillaume, sont mentionnés dans la *Biographie universelle*.

GUILLEBERT (Nicolas), né au pays de Caux, vers la fin du seizième siéle, fut pourvu de la cure de Berville. On a de lui les paraphrases des Psaumes, des Proverbes de Salomon, de l'Eclésiaste et des Epîtres

de saint Paul, 1 vol. Paris 1625; plusieurs éditions, Rouen, 1629. L'Abbé Guillebert cultivait aussi la poésie et avait été couronné à l'Académie des Palinods de Rouen. Il mourut vers 1655.

(V. *Biogr. Mss.*, par A. Pasquier.)

GUILLEBERT (Jean), né à Caen, en 1605, fut, en 1642, reçu docteur en théologie de la maison et société de Sorbonne. Nommé curé de Bouville-en-Caux, il prêchait dans son église avec un talent qui eut un tel retentissement, que des personnages de distinction venaient des lieux environnants se mêler à ses nombreux auditeurs.

Ami du célèbre Arnauld de Port-Royal, Guillebert alla vivre près de ce savant janséniste, participa à quelques-uns de ses ouvrages et eut l'honneur d'avoir pour disciples de Sacy et Blaise Pascal. Il termina sa carrière à Paris, le 1er mai 1666, laissant plusieurs ouvrages de polémique religieuse, dont les principaux ont pour titres : *Appareil de Molina et de ceux de la cabale du même auteur contre saint Augustin*, Paris 1649; *Traité de l'autorité de saint Augustin et de sa doctrine*, etc., 1650; *Propositions sur la grâce*, etc.

(V. *Biog. Mss.*, par A. Pasquier, et *Not. biogr. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard.)

GUILLEMARD, né à Rouen, dans le dix-huitième siècle, était secrétaire de l'intendance de la marine à Brest, et cultivait en même temps, avec quelque talent, la littérature et surtout la poésie. Il fit insérer plusieurs pièces dans l'*Almanach des Muses*, et composa une tragédie intitulée : *Caton d'Utique*, d'après la pièce anglaise d'Addison. Cette tragédie, qui, nous le supposons, n'a point été représentée, fut imprimée à Paris en 1767.

(V. *Biogr. Mss.*, par A. Pasquier.)

GUINÉ OU GUYNÉ (François) naquit à Saint-Cyr, près de Mortagne, dans le dix-huitième siècle. Il est auteur des traités dont voici les titres : *Du droit de représentation suivant la diversité des coutumes ; Du double lien et de la régle Paterna paternis.*

(V. France litt. de J.-M. Quérard. etc.)

GUINGRET (Pierre-François), maréchal-de-camp, commandeur de la Légion-d'Honneur, chevalier de Saint-Louis et de Saint-Ferdinand d'Espague, naquit à Valognes, le 24 mars 1784.

Il s'enrôla, en 1803, dans le 6e régiment d'artillerie à pied, entra, l'année suivante, à l'école polytechnique, d'où il sortit en 1806 pour faire partie de la grande-armée. Il se trouva à la bataille de Friedland, y reçut sa première blessure, et fit en suite les campagnes d'Espagne et de Portugal, dans lesquelles il se distingua par des actes d'intrépidité qui lui firent gagner ses grades et lui méritèrent la croix de la Légion-d'Honneur. Le 2 mars 1809, il enlevait, avec cinquante tirailleurs, sur la route de la Corogne, une pièce de canon que lui disputaient deux cents espagnols, et, le 13 avril suivant, il franchissait le pont de San-Payo, défendu par huit bouches à feu, et déterminait par ce trait de courage l'enlèvement du pont et la prise de la batterie de l'ennemi.

Le 30 décembre 1812, le brave Guingret, qui était alors capitaine, effectuait, à la tête des troupes, électrisées par son exemple, le passage du Duro, devant Tordésilas, sous un feu meurtrier, et faisait déposer les armes à une colonne anglaise, dont la fusillade empêchait le rétablissement du pont. A l'assaut de Castro-Urdiales, le 11 mai 1813, il s'élance intrépidement sur la brèche, pénètre le premier dans le fort, et, suivi de ses voltigeurs, fond à l'arme blanche sur la garnison, la fait prisonnière et se rend maître de la place. Chef de bataillon en 1815, Guingret se

signala encore dans les dernières campagnes de l'Empire, et, continuant de servir sous la Restauration, il devint, en 1823, lieutenant-colonel du 33e de ligne, fit la campagne d'Espagne et entra avec ce même grade dans la garde-royale. Nommé colonel du 51e de ligne, en 1830, ce brave officier fut envoyé à la Guadeloupe, où il passa plusieurs années; de retour en France, il obtint, en 1837, le grade de maréchal-de-camp et passa, en 1838, en Algérie, où il donna, pendant quatre ans, de nouvelles preuves de sa bravoure et de ses talents militaires. Il commandait depuis quelques années la 3e brigade d'infanterie à Paris, lorsqu'il termina sa carrière dans cette ville, le 14 janvier 1845. On a de cet officier supérieur une *Relation historique et militaire de la campagne de Portugal sous le maréchal Massena*, etc., Limoges, 1817, in-8°. Il avait aussi coopéré à la rédaction des *Annales des faits et sciences militaires.*

(V. *Not. biogr.*, par M. Vérusmor; *Annuaire de la Manche*, ann. 1845; *et France litt.* de J. M. Quérard.)

GUIOT (Joseph-André), né à Rouen, le 31 janvier 1739, embrassa la carrière ecclésiastique et remplit, pendant quelques années, les fonctions de vicaire de la paroisse de Saint-Cande-le-Jeune, de Rouen. Reçu, en 1763, membre de l'Académie de l'Immaculée-Conception, ou des Palinods, établie dans cette ville, et où il avait été couronné treize fois pour des poésies latines et des discours français, il en devint secrétaire et remplit cette fonction jusqu'en 1768, époque à laquelle il fut nommé chanoine régulier et bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Victor de Paris. Gardant bon souvenir de sa ville natale et de son Académie, dont il avait été élu juge vétéran et avec laquelle il ne cessa de correspondre, l'abbé Guiot se fit l'historien de cette compagnie et écrivit *les Trois siècles palinodiques*, ou *l'Histoire générale des Pali-*

nods de Rouen, in-f°. Devenu, en 1785, prieur de Saint-Guenault, à Corbeil, il resta titulaire de ce bénéfice jusqu'à la suppression des établissements religieux, puis, après avoir vécu dans la retraite pendant la tourmente révolutionnaire, il fut, au retour du calme, appelé à la cure de Saint-Spire, de Corbeil. Il obtint, en 1803, une autre cure au Bourg-la-Reine, et c'est en ce lieu qu'il termina sa carrière, le 21 septembre 1807. Les principaux ouvrages publiés par cet infatigable écrivain sont : *Le 4e tome du nouveau supplément de la France littéraire ; Notice périodique de l'histoire ancienne et moderne de la ville et district de Corbeil*, 1792, in-18, et plusieurs autres ouvrages sur la même ville. Les manuscrits laissés par l'abbé Guiot sont très-nombreux ; les principaux sont : *Sermons pour l'Avent et le Carême ; Biblia Litteratorum, supplément à la Bibliothèque sacrée* du P. Le Long ; Le *Moreri des Normands*, in-f°, appartenant à la bibliothèque de Caen ; *Clio Rothomagensis*, in-f°, qui, ainsi que plusieurs autres manuscrits également autographes, se trouve à la bibliothèque de Rouen.

(V. *Biog. univ.*, *Not. hist. sur l'Acad. des Palinods*, par M. A.-G. Ballin, et une not. biogr. autographiée, par M. E.-T. Pinard.)

GUITMOND ou WITMOND, connu aussi de son temps, sous le nom de Christien ou de Christin, naquit dans notre province, au commencement du onzième siècle. Il étudia à l'abbaye du Bec, sous l'illustre maître Lanfranc, devint profond philosophe, célèbre théologien, et se fit moine dans l'abbaye de La Croix-Saint-Leuffroy, en Normandie. Appelé en Angleterre par Guillaume-le-Conquérant, Guitmond, après avoir refusé, par esprit d'humilité, la dignité épiscopale à laquelle ce prince le voulait élever dans ce pays, demanda à retourner en France, et fit au Roi un hardi et remarquable dis-

cours dans lequel il alla jusqu'à contester la légitimité de sa conquête, et termina en lui donnant de sages conseils dans l'intérêt de ses peuples et de son gouvernement. Guillaume, loin d'être offensé d'une telle franchise, conçut pour le pieux moine un profond sentiment de respect et de sympathie, et ne le vit s'éloigner qu'avec regret. Guitmond, de retour en Normandie, rentra dans son monastère, y séjourna quelque temps, et fit ensuite le voyage de Rome. Lors de la mort de Jean de Bayeux, archevêque de Rouen, Guillaume-le-Conquérant voulut faire nommer à ce siége notre savant religieux, mais le désir de ce prince ne fut point réalisé, parce que des ennemis de Guitmond s'empressèrent de rappeler que celui-ci était fils d'un prêtre, ce qui, suivant l'Histoire littéraire de la France, n'était alors que trop commun en Normandie. Etant resté à Rome, il eut, sans la rechercher, la faveur du pape Urbain II, qui avait apprécié son mérite et qui le détermina à accepter, en 1088, l'évêché d'Averse, dans la Pouille.

On a de ce savant théologien deux ouvrages dogmatiques contre les erreurs de Bérenger de Tours ; ils traitent de la vérité du corps et du sang de J.-C. dans l'Eucharistie, et du mystère de la Sainte-Trinité et Humanité de J.-C.

Le discours prononcé par Guitmond devant Guillaume-le-Conquérant a été reproduit par Orderic Vital dans son histoire ecclésiastique.

(V. *Hist. litt. de la France*, t. 8; *Hist. du comté d'Evreux*, par Le Brasseur, t. 1.)

GUITON, né au manoir de Guiton, près de Saint-James, dans l'Avranchin, vers 1392, était l'un des braves seigneurs normands qui refusèrent constamment de se soumettre à la domination du roi d'Angleterre.

En 1420, Henry V confisqua les biens de Guiton ;

mais ce dernier, réfugié à Vitré, en Bretagne, fit au monarque Anglais une guerre de partisans. Enfermé, en 1423, dans la forteresse du Mont-Saint-Michel, il fut l'un des cent dix-neuf héros qui défendirent victorieusement cette place contre quinze mille Anglais. Devenu écuyer de Charles VII, il se dévoua à la cause de ce prince, et obtint, lorsque le maréchal de Lobeac eut repris Saint-James, en 1448, le commandement de cette place, où il mourut le 26 novembre 1460.

(V. *Ann. de la Manche*, ann. 1832.)

GUITON (Jean), fils de Raoulland, seigneur de Carnet, et de Charlotte de Roncherolles, naquit au château de Guiton, vers 1540. Il devint chanoine et archidiacre de la cathédrale d'Avranches et fut, à ce titre, nommé député pour assister et coopérer à l'absoute de Henry IV, lors de l'abjuration de ce prince à Saint-Denis, le 25 juillet 1593. Le Roi ayant touché amicalement le bras de Guiton, lui dit : « Mons l'archidiacre, je sais que vous êtes des nôtres. »

De retour à Avranches, ce prêtre, plein de zèle et d'enthousiasme pour le prince réconcilié avec l'église, monta en chaire et, bravant les ligueurs et jusqu'à son évêque, il fit un sermon qui ramena le peuple à la cause du Roi. Plus tard, Guiton se retira dans la paroisse du Carnet, près de Saint-James, dont il devint curé. Il mourut le 4 mars 1604 et fut inhumé au pied du maître-autel de son église.

(V. *Ann. de la Manche*, ann. 1832.)

GUITON DE VILLIERS (Jean), naquit près de Pontorson, dans la seconde moitié du seizième siècle. Homme de guerre des plus braves et bien connu des Calvinistes pour son attachement à leur cause, il fut, en 1624, nommé amiral par les Rochellois qui, plus tard, lui conférèrent encore les fonctions de maire ou de dictateur. «Je serai maire, puisque vous le voulez,

dit Guiton au conseil assemblé, en saisissant un poignard, mais c'est à condition qu'il me sera permis d'enfoncer cette arme dans le sein du premier qui parlera de se rendre. Je consens qu'on en use de même envers moi, dès que je proposerai de capituler.»

Lors du siége de la Rochelle par le cardinal de Richelieu, en 1628, Guiton de Villiers opposa une héroïque défense, et quand, décimés par la peste et par la famine, quelques habitants firent entendre ces paroles: «Nous allons tous périr!» Eh bien! répondit froidement l'intrépide amiral, il suffit qu'il en reste un pour fermer les portes.» Forcé de capituler après onze mois de résistance, Guiton, qui n'avait pu trouver la mort en combattant, reçut les félicitations de Richelieu et du duc d'Angoulême pour la fermeté et le courage qu'il avait déployés dans la défense de la place assiégée.

On présume que Guiton fut tué dans un combat livré par la flotte française à la flotte espagnole en 1646.

(V. *Hist. du Mont-Saint-Michel*, par l'abbé Desroches, etc.)

GUY D'EVREUX naquit au Mesnil, près de cette ville, dans le treizième siècle.

Il entra, de bonne heure, dans le collége de Saint-Jacques à Paris, où il prit l'habit de l'ordre de Saint-Dominique, et devint l'un des plus éloquents et des plus célèbres prédicateurs de son temps. On a de ce dominicain, outre plusieurs sermons et quelques autres écrits, un ouvrage latin intitulé: *De clavibus divinæ scripturæ.*

(V. *Hist. du comté d'Evreux*, par Le Brasseur.)

GUYOT (Alexandre-Toussaint), frère du célèbre abbé Guyot-Desfontaines, naquit à Rouen, dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut pourvu d'une charge de maître des comptes à la cour des

aides et finances de Rouen, puis se livra, dans ses moments de loisir, à son goût pour la littérature et pour les études historiques. On connait de Guyot les deux ouvrages suivants : *Histoire de Jeanne première et de Jeanne seconde, reines de Naples et de Sicile*, Paris, Barbin, 1700, in-12; *Le Chemin du Ciel*, traduit du latin d'après Bona, Paris 1708, 1716 et 1727, in-16.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

GUYOT, V. DESFONTAINES.

GUYOT, V. ETALLEVILLE (D').

HABART (Nicolas) naquit à Granville, dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Il fut nommé évêque de Bayeux, en 1421, et se montra plein de munificence pour sa cathédrale, dont il fit réédifier plusieurs parties. Ce fut avec le concours de ce prélat que Henry VI, roi d'Angleterre, fonda l'Université de Caen, en 1431. Habart mourut à Bayeux, le 29 septembre de la même année et fut inhumé dans sa cathédrale.

(V. *Hist. du diocèse de Bayeux*, par Hermant, et *Origines de Caen*, par Huet.)

HACHARD (Marie-Madeleine), née à Rouen, vers la fin du dix-septième siècle, se fit religieuse dans le couvent des Ursulines de cette même ville, sous le nom de sœur Stanislas. Elle se livra à l'éducation des jeunes filles, et fut envoyée, en 1727, avec plusieurs de ses compagnes, fonder, à la Nouvelle-Orléans, un établissement de son ordre. Cette religieuse écrivit à sa famille des lettres dans lesquelles elle donnait d'intéressants détails relatifs à son voyage et à cet établissement.

Ces lettres ont été imprimées à Rouen, chez A. Le Prevôt, 1728, in-12.

(V. *Biog. Mss.*, par A. Pasquier, et *Biblioth. de la France* du P. Le Long.)

HADVISE, née à Saint-Lô, dans le quinzième, siècle, s'est rendue célèbre par son courage et son héroïsme.

En 1467, elle défendit et sauva, à la tête de ses compatriotes, sa ville natale, assiégée par les Bretons qui déjà s'étaient rendus maîtres de Caen, de Bayeux et d'Avranches.

HAGUELON OU HAQUELON, médecin, naquit à Lisieux vers l'an 1500. M. Louis Du Bois dit, dans son *Histoire de Lisieux*, que ce personnage, qui mourut vers 1570, a écrit plusieurs ouvrages en latin, mais il n'en fait point connaître les titres.

HAILLET, V. COURONNE (DE).

HALLÉ (Daniel), père de Claude-Guy et aïeul de Noël-Hallé, peintres distingués, naquit à Rouen, au commencement du dix-septième siècle, et exerça lui-même avec talent l'art de la peinture. Il reçut, dans sa ville natale, les premières notions de cet art, ainsi que le constatent les lignes suivantes, extraites du registre des maîtres de la corporation : « Du dit jour mardi 4 novembre 1631, Daniel Hallé a été juré apprentif du mestier de paintre et sculpteur, etc. » Cet artiste qui, dans la suite, fut se fixer à Paris, s'y fit connaître par des portraits et des tableaux d'église, et termina sa carrière en 1674.

Nous ne possédons à Rouen qu'un seul tableau de Daniel Hallé, il a pour sujet : *La Multiplication des pains*, et décore la chapelle de la Vierge de l'église Saint-Ouen. Exécutée à Paris, en 1665, cette toile fut payée huit cents francs. Un autre tableau, représentant *le Martyre de Saint Symphorien*, ornait, avant

la Révolution, l'église de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Nous pourrions citer un saint Roch, qui se trouve dans l'église de Montreuil, près de Versailles.

(V. *Not. hist. sur le Musée de peint. de Rouen*, par M. C. de Beaurepaire, archiv. du départ. de la Seine-Inférieure, et *Voyage pittoresque de Paris*.)

HALLÉ (Gilles-Louis), sieur de Rouville, naquit à Rouen, le 17 août 1708. Il fit de brillantes études au collége du Plessis, à Paris, entra, à l'âge de vingt ans, dans la magistrature, où son père et son aïeul avaient rempli de hautes fonctions, et devint président à mortier au Parlement de Normandie. Possédant le goût des sciences, des lettres et des arts, goût héréditaire dans sa famille, Hallé de Rouville fut reçu membre de l'Académie de Rouen et de celle des Palinods de la même ville, puis, lorsqu'en 1761, quelques citoyens zélés fondèrent la société d'Agriculture, notre éminent magistrat prêta l'un des premiers son concours à cet utile établissement et en devint le président. De Rouville, dont les talents et l'esprit d'équité étaient justement appréciés par ses concitoyens, était encore regardé, dans le Parlement, comme une des lumières de la magistrature. Il mourut à Rouen, le 19 janvier 1777, et fut inhumé près de ses ancêtres dans l'église de Saint-Herbland. Le président Hallé de Rouville a laissé, à l'état de manuscrit, des *poésies légères*, des notes sur la *Coutume de Normandie* et une *Chronologie des rois d'Angleterre*.

(V. *Biogr. Mss.*, par A. Pasquier.)

HALLEY (Antoine), né en 1593, à Bazanville, près de Bayeux, enseigna d'abord les belles-lettres à l'Université de Caen, puis devint professeur d'éloquence et principal au collége du Bois de la même ville. Il eut pour élève le célèbre Daniel-Huet, évêque d'Avranches, qui se plaisait à rappeler cette circonstance et

qui a fait l'éloge du maître en plusieurs endroits de ses ouvrages.

Antoine-Halley, qui avait la réputation d'être l'un des meilleurs poètes latins de son temps, a publié un recueil de ses poésies dédié au Dauphin sous le titre de : *Antonii Hallæi opuscula miscellanea*, Cadomi, 1675, in-8°. Il termina sa carrière le 3j uin 1676. On a aussi de lui quelques traités sur la grammaire latine.

(V. *Origines de Caen*, par Huet.)

HALLEY (Pierre), parent du précédent, naquit à Bayeux, le 8 septembre 1611. Il fit de brillantes études à l'Université de Caen, et fut, bien qu'il n'eût encore que vingt-quatre ans, jugé capable d'enseigner la rhétorique dans cette même faculté. Elevé au rectorat en 1640, il haragua, en cette qualité, le chancelier Séguier, qui se trouvait en Normandie, et reçut des mains de ce haut magistrat le bonnet de docteur en droit. Appelé à Paris par le chancelier, qui savait apprécier son mérite comme professeur et comme poète latin, Pierre Halley obtint, en 1646, les charges de poète et d'interprète du Roi, de lecteur et de professeur en saints décrets, avec une pension de douze cents livres.

Il a laissé des petits poèmes latins publiés en 1655; d'autres poésies couronnées à l'Académie des Palinods de Caen; les harangues qu'il avait prononcées à l'école de droit; un éloge de Gabriel Naudé, et plusieurs ouvrages manuscrits sur l'autorité des conciles et du pape, etc. Il mourut le 27 décembre 1689.

(V. *Mémoires* du P. Niceron, t. 3 et 10; *Mém. sur le coll. de France* par l'abbé Goujet.)

HALLEY (Henry), que nous supposons être né dans le diocèse de Rouen, vers 1665, se fit religieux de l'ordre de Saint-Benoit dans l'abbaye de Grestain, au

diocèse d'Evreux, et devint prieur du monastère de Lepay.

Il est auteur d'une collection de calendriers ayant pour titre : *Le Flambeau astronomique ou Calendrier royal pour la connaissance des temps, où l'on trouvera un abrégé de ce qui arrivera de plus considérable dans le mouvement des astres. Le tout calculé pour l'élévation et le méridien de Rouen ;* Rouen, 1712 à 1745, 36 vol. in-18, ouvrage qui contient en outre de curieux détails sur l'histoire civile et religieuse de notre localité, et qui, pour cela même, est fort recherché des amateurs.

Dom Halley termina sa carrière en 1755, dans sa quatre-vingt-dixième année.

HAMEL (Etienne-Pierre), né au Pollet de Dieppe, le 16 mars 1746, embrassa l'état ecclésiastique, devint professeur d'éloquence au collége de Rouen et fut secrétaire de l'Académie des Palinods de la même ville, de 1779 à 1784. On a de lui, avec des discours d'ouverture, plusieurs éloges historiques, parmi lesquels nous remarquons ceux du marquis de la Bourdonnaye, du président de Becthomas, de l'abbé Cotton des Houssayes et du maréchal d'Harcourt.

Nommé, sous le Consulat, professeur de rhétorique et principal du collége de Dieppe, l'abbé Hamel mourut dans cette ville le 17 mars 1802.

(V. *Not. Hist. des Palinods de Rouen*, par M. A.-G. Ballin, et *Galerie diepp.* par M. l'abbé Cochet.)

HAMEL (François), né dans le département de l'Orne, servait, au commencement du Consulat, dans le 8e régiment d'artillerie où il était brigadier. Le 1er décembre 1800, il arrêta, par la justesse de son tir, les escadrons qui escortaient l'artillerie ennemie, démonta deux pièces, fit sauter quatre caissons, et reçut du gouvernement, pour sa belle conduite, une

grenade d'honneur. Plus tard, cet intrépide artilleur reçut, pour d'autres actions d'éclat, la décoration des braves.

(V. *Biog. milit. de Vict. et Conquêtes.*)

HAMELIN (Jacques-Félix-Emmanuel), contre-amiral, grand-officier de la Légion-d'Honneur, naquit à Honfleur, le 13 octobre 1768. Il entra, à dix-huit ans, dans la marine du commerce et, plus tard, passa comme timonnier sur un bâtiment de l'État. Nommé enseigne au commencement de la guerre de 1793, il se trouvait sur l'un des vaisseaux de la flotte de l'amiral Truguet, lors des combats d'Orneille et de Cagliari, où il montra beaucoup d'intelligence et de bravoure.

En 1794, il se signalait encore sous les ordres de Villaret-Joyeuse, prenait part à divers engagements avec la flotte de l'amiral Howe, et obtenait le grade de lieutenant de vaisseau. Il était capitaine depuis quelques années, lorsque le Directoire lui confia, en 1799, le commandement d'une des deux corvettes qui, sous les ordres du capitaine de vaisseau Baudin, allaient explorer les côtes de la Nouvelle-Hollande. Baudin étant mort pendant le voyage, Hamelin devint chef de l'expédition qu'il mena à bonne fin.

Après s'être distingué au bombardement du Hâvre par les Anglais, en 1804, il prit le commandement de la frégate *la Vénus*, récemment construite, et fit voile pour l'Ile-de-France où il arriva en 1806. Depuis cette époque jusqu'à la reddition de la colonie, il fit, dans les mers de l'Inde, plusieurs croisières qui furent très-dommageables au commerce anglais et contribua, en 1810, à la défaite de l'ennemi à l'affaire du Grand-Pont, où deux de nos frégates triomphèrent de quatre frégates anglaises

De retour en France, ce brave marin fut promu au grade de contre-amiral et créé baron de l'Empire,

puis, lors des événements de 1814, il eut sous ses ordres l'escadre mouillée dans la rade de Brest. De 1818 à 1822, il remplit les fonctions de major-général à Toulon, et, à l'époque de la guerre d'Espagne, en 1823, il commandait la division navale réunie devant Cadix. En 1830, il fut nommé directeur des Cartes et Plans de la marine, et termina sa carrière le 23 avril 1839.

(V. *Essai hist. sur Honfleur*, par M. A. Labutte, *Not. biogr. sur les Hommes célèbres nés dans le Calvados*, par M. F. Boisard et le *Moniteur*.)

HAMON (Jean), né à Cherbourg, le 2 janvier 1618, fit ses études à l'Université de Paris, fut reçu docteur à la Faculté de médecine, et devint précepteur du petit-fils d'Achille de Harlay, premier président du Parlement de Paris. Elevé dans les principes d'une fervente et solide piété, il préféra la retraite aux hauts emplois que ses lumières et son crédit pouvaient lui faire obtenir, et entra, en 1651, dans le monastère de Port-Royal. Relégué dans cette solitude, il y pratiqua, pendant de longues années, les exercices de la plus austère pénitence, se consacra à l'enseignement et au service des pauvres malades. Il termina sa carrière le 22 février 1687. Boileau a fait l'éloge de ce pieux solitaire dans les vers suivants :

Tout brillant de savoir, d'esprit et d'éloquence,
Il courut au désert chercher l'obscurité,
Aux pauvres consacra son bien et sa science,
Et trente ans dans le jeûne et dans l'austérité,
    Fit son unique volupté,
    Des travaux de la pénitence.

Racine, qui avait été l'élève et l'ami de ce savant religieux, demanda, par une close de son testament, à être inhumé aux pieds de son vénérable maître, dans le cimetière de Port-Royal. On a de Hamon plusieurs ouvrages destinés à l'instruction religieuse ; les

plus importants sont : *Explications du Cantique des cantiques*, 1708; 4 vol. in-12; *Gémissements d'un cœur chrétien*, etc. ; *Pratique de la prière continuelle*, etc.; *Recueil de lettres*, 2 vol. in-12 ; *Pensées diverses sur les avantages de la pauvreté*, 1739. Il a encore donné une relation de sa vie et laissé quelques ouvrages manuscrits, entre autres, un dictionnaire médical grec et latin, et un ouvrage, en latin, intitulé, *Principes de médecine.*

(V. *Nécrologe de Port-Royal*, une not. par M. Victor Le Sens, *Ann. de la Manche*, 1844, et *France litt.* par J.-M. Quérard. Portr. dans la coll. de la biblioth. de Rouen.)

HANNIER (Jean-Pierre-François-Amand), né à Honfleur, le 2 novembre 1789, se trouvait sur la flottille de Boulogne lors de l'attaque dirigée sur le port de cette ville par une escadre anglaise. Bon nageur et plein de courage, Hannier armé d'une hache se jette à la mer et va, sous la mousqueterie, couper le cable d'une frégate dont le feu incessant avait causé quelques dommages à la flottille. Cet acte de bravoure, accompli sous les yeux de l'Empereur, fut récompensé par la croix de la Légion-d'Honneur, et fit admettre Hannier dans le bataillon des marins de la garde.

Passé en Espagne avec ce corps, en 1811, il fut fait prisonnier et ne recouvra la liberté qu'en 1814.

Ayant pris alors du service dans la marine du commerce, il continua à naviguer, et mourut au Port-au-Prince, le 21 novembre 1820.

(V. *Hist. de la ville de Honfleur*, par M. Thomas.)

HANTIER (Guillaume), né au Havre, le 12 aout 1673, embrassa l'état ecclésiastique et montra de bonne heure ses heureuses dispositions pour le dessin, la peinture et surtout pour l'étude de la perspective. Il enseigna cette science avec succès pendant trente-cinq

ans, d'après sa nouvelle méthode, dont il prouva la supériorité en peignant plusieurs tableaux, parmi lesquels on remarquait celui qui représentait la place de Louis-le-Grand, et en gravant le plan de la ville du Havre. Le procédé de notre compatriote, soumis à l'Académie des sciences, fixa l'attention de cette compagnie, et Hantier vit bientôt s'étendre sa réputation ; mais les nombreux adversaires qu'il rencontra parmi les partisans de la routine, lui firent perdre les bonnes grâces du Roi, qui d'abord l'avait encouragé. S'étant retiré à Rouen, il y fut favorablement accueilli par le duc de Luxembourg, alors gouverneur de la Normandie, qui lui confia son jeune fils en qualité d'élève. Hantier publia, à cette occasion, un ouvrage intitulé : *La preuve de la Perspective, fondée sur des points donnés et déterminés par la nature, etc., à l'usage de M. le duc de Montmorency.* Il termina sa carrière le 5 juillet 1725.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert, *Hist. du Havre*, par l'abbé Pleuvri; et *Biogr. des Hommes célèbres nés au Havre*, par J.-B. Levée, etc.)

HANTRAYE (Jean), né au Mesnil-Thébault, près de Mortain, dans le dix-septième siècle, était curé d'Isigny, et l'un des hommes savants de son époque.

Devenu principal du collége d'Avranches, il fut choisi pour enseigner l'hébreu, et les mathématiques aux évêques d'Héliopolis, de Métellopolis et de Berythe, destinés aux missions de la Chine. Ce savant mourut le 12 mars 1693.

(V. *Recherches sur l'arrond. de Mortain*, par E.-G. Sauvage.)

HARCOURT (Philippe D') naquit au château de ce nom, vers la fin du douzième siècle, d'une ancienne et illustre famille de Normandie, dont les membres, en très-grand nombre, ont occupé de hautes fonc-

tions dans l'Eglise et dans l'armée (1). Il fut d'abord archidiacre d'Evreux, puis il passa à la cour d'Etienne, roi d'Angleterre, qui l'admit à tous ses conseils, le créa son chancelier, le fit nommer, plus tard, évêque de Salisbury et ensuite de Lincoln. Tansféré, en 1142, au siége épiscopal de Bayeux, Philippe d'Harcourt redoubla de piété, de zèle et de munificence; il fit réédifier, à ses frais, sa cathédrale que la guerre avait presque entièrement détruite, et lui rendit son ancienne splendeur.

Après avoir fait le voyage de Rome, où il fut chargé par le pape de négociations importantes dans l'intérêt de l'Eglise, cet éminent prélat, de retour dans son diocèse, y reconstitua, avec Simon de Bosville, en 1145, l'abbaye du Val-Richer, de l'ordre de Citeaux, fondé par saint Bernard, entre Vire et Torrigny. Philippe d'Harcourt mourut à l'abbaye du Bec, le 7 février 1163.

(V. *Hist. du dioc. de Bayeux*, par Hermant, et pour tous les autres membres de cette famille, l'ouvrage intitulé: *Hist. généalogique de la maison d'Harcourt*, par André de La Roque, 4 vol., in-f°.

HARCOURT (Jean D'), sixième du nom, fils de Jean d'Harcourt et de Blanche de Ponthieu, comtesse d'Aumale, naquit à Harcourt, le 1er décembre 1342.

Ce seigneur fut, en 1360, bien qu'il n'eut encore que dix-huit ans, l'un des otages envoyés en Angleterre, lorsqu'on traita de la rançon du roi de France, Jean-le-Bon, qui s'y trouvait prisonnier.

En 1379, il se réunit au duc de Berry, à Louis de

---

(1) Ce nombre est tellement considérable que nous avons dû nous borner à ne mentionner, dans ce Dictionnaire, que ceux des personnages de ce nom dont le lieu de la naissance se trouve indiqué.

Bourbon et à Du Guesclin, qui faisaient alors une guerre acharnée aux Anglais dans la Guyenne, dans le Poitou et en Normandie. Il assista, en 1380, au sacre de Charles VI, fut honoré des titres de maréchal, de grand-maître et de gouverneur de France, et termina sa carrière le dernier jour de février 1388. L'un de ses fils, Louis d'Harcourt, devint archevêque de Rouen en 1406, et mourut en 1422.

HARCOURT (Jacques D'), baron de Montgommery, naquit à Cailleville-en-Caux, le 23 avril 1350, de Jean V, comte d'Harcourt et d'Aumale, et de Blanche de Ponthieu. Il fut conseiller et chambellan du roi Charles VI, puis capitaine de cent hommes d'armes. Il mourut le 22 avril 1405, et fut inhumé dans le monastère de Wailly, au comté de Ponthieu.

HARCOURT (Jean D'), huitième du nom, naquit à Aumale, le 9 avril 1396, de Jean d'Harcourt et de Marie d'Alençon. Il fut élevé à la cour de Charles VI, créé chevalier avant l'âge de vingt ans, et se signala à Harfleur, où le roi d'Angleterre avait fait une descente.

En 1415, il se trouvait à la bataille d'Azincourt, à la tête de quatre cents hommes d'armes, puis il fut, en 1417, nommé lieutenant-général et gouverneur de Normandie. Après avoir été envoyé à Melun, en qualité d'ambassadeur, pour traiter de la paix avec le duc de Bourgogne, il reprit les armes, se distingua dans plusieurs affaires et fut blessé mortellement à la bataille de Verneuil, le 17 août 1424.

Il laissa un fils, Louis d'Harcourt, dit le Bâtard d'Aumale, qui, légitimé, en 1445, devint évêque de Bayeux, archevêque de Narbonne et patriarche de Jérusalem. Il mourut en 1449.

HARCOURT (Pierre D'), marquis de Beuvron, naquit à Lignon, diocèse de Séez, le 8 août 1550. Il

fut élevé à la cour de Charles IX et devint gentilhomme de la Chambre, conseiller d'État et capitaine de cinquante hommes d'armes. Après s'être distingué, en Hongrie, contre les Musulmans, il se trouva en France aux batailles de Saint-Denis, de Jarnac, de Moncontour, d'Ivry et au siége de la Rochelle, où il combattit vaillamment. Henry IV, pour récompenser les services de ce brave seigneur, érigea en marquisat la baronie de Beuvron, et Louis XIII, qui avait pour ce personnage la même estime que son père, l'employa dans les affaires les plus importantes de l'Etat. Pierre d'Harcourt mourut en août 1617.

HARCOURT (Jacques D'), fils du précédent, naquit à Beuvron, le 6 juillet 1583, selon de La Roque, et le 6 février 1585 selon Moréri. Elevé près du maréchal de Matignon, son aïeul maternel, il fut, dès l'âge de dix ans, nommé capitaine d'infanterie et suivit, en cette qualité, le maréchal aux siéges de Bergerac, de Clérac et autres places importantes, où il fit son apprentissage dans l'art de la guerre. Ayant pris parti pour la maison d'Autriche contre celle de Hollande, entre lesquelles des dissentiments s'étaient élevés, il se trouva au siége d'Ostende et à la prise de Reichenberg, où il se signala par son intrépidité.

De retour en France, il accompagna, en 1607, Henry IV dans ses voyages de Limoges et de Sédan, devint gouverneur de Falaise et mourut, en 1622, au siége de Montpellier, après avoir fait des prodiges de bravoure et reçu quatorze blessures.

HARCOURT (Guy D'), frère du précédent, naquit à Caen, le 19 décembre 1601, et fut, d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Après avoir été protonotaire du Saint-Siége, puis abbé commandataire du monastère de Maldasy, il entra dans la carrière des armes et assista aux siéges des principales villes de la province du Languedoc.

A la mort de ses deux frères, Charles et Jacques d'Harcourt, Guy prit le titre de marquis de Beuvron, leva à ses frais un régiment d'infanterie avec lequel il se distingua aux attaques de Clérac, de Montauban, de Sainte-Foy, au siége de la Rochelle, et devint gouverneur de la ville et du château de Falaise.

Obligé de quitter la France, à la suite de son célèbre duel avec le comte de Boutteville, il passa en Italie où, en 1627, le duc de Mantoue, qui était alors en guerre avec l'Espagne, lui proposa le commandement de son armée. Ayant accepté ce commandement, notre brave gentilhomme normand battit, en plusieurs rencontres, les Espagnols qui venaient de mettre le siége devant la ville de Casal, et il donnait, chaque jour, de nouvelles preuves de son courage et de ses talents militaires, lorsque, en se signalant au milieu d'une vive escarmouche, il fut atteint à la gorge d'un coup de pistolet dont il mourut au bout de trois jours, en 1628.

HARCOURT (Odet D'), frère du précédent, naquit à Caen, en 1603. Il porta d'abord le titre de baron de Varaville, ensuite celui de comte de Croisy, et devint, après la mort de son frère Guy, gouverneur de la ville et du château de Falaise. Envoyé, en 1628, avec un régiment d'infanterie, sur les côtes de Normandie et de Bretagne, il s'opposa au débarquement des Anglais dans l'île de Ré, et fut rejoindre l'armée royale devant la Rochelle, où il combattit jusqu'à la reddition de cette place. Plus tard, le comte de Croisy leva un second régiment avec lequel il alla servir dans le Languedoc jusqu'à l'époque de la guerre d'Espagne, en 1636, où il obtint le commandement d'une brigade de cavalerie. Il repoussa vigoureusement l'ennemi qui tentait l'envahissement de notre territoire, fut récompensé par le grade de maréchal-de-camp, et reçut l'ordre de marcher contre la Fran-

che-Comté et contre l'Allemagne, sous le commandement du duc de Longueville. Odet d'Harcourt, à la tête d'un régiment d'infanterie, donné au Roi par la ville de Caen, et de trois cents cavaliers normands, se couvrit de gloire dans cette campagne. Il se signala de nouveau à la bataille de Rocroi, en 1643, servit encore, pendant plusieurs années, en Allemagne, et fut nommé conseiller d'Etat et chevalier des ordres du Roi. Il mourut le 9 novembre 1661.

HARDY (Antoine-François), naquit, en 1756, à Caen, selon les Biographies manuscrites d'Adrien Pasquier, et, à Rouen, selon le Supplément de la Biographie universelle. Il exerça, dans cette dernière ville, la profession de médecin, avant la Révolution, fit un cours de chimie et d'histoire naturelle et fut reçu membre correspondant de la Société de médecine de Paris.

Ayant embrassé avec enthousiasme les principes proclamés en 1789, il fut, en 1792, élu député à la Convention par le département de la Seine-Inférieure, et se montra d'abord très-modéré dans ses opinions. Lors du procès du Roi, il vota pour la détention et le bannissement jusqu'à la paix, pour l'appel au peuple, pour le sursis à l'exécution, puis s'unit avec les Girondins contre Robespierre et son parti. Proscrit par la Convention, dans la séance du 28 juillet 1793, Hardy parvint à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui, et reprit l'exercice de son mandat après la chute de la Montagne.

Nommé membre du Comité de sûreté générale, ce représentant prit part à toutes les mesures violentes qui assurèrent le triomphe de la Convention dans les journées du 13 vendémiaire 1795, et s'éleva avec énergie contre les sections de Paris, dont il fit suspendre la permanence. Entré au conseil des Cinq-Cents, où, plus tard, il remplit les fonctions de se-

crétaire et de président, il y attaqua vivement la conduite des prêtres réfractaires et dénonça les manœuvres des différents partis qui travaillaient à renverser la République.

A l'expiration de son mandat, en mai 1798, Hardy fut réélu par son département et présenta un projet de loi sur les Ecoles de médecine. S'étant montré favorable aux événements qui suivirent le 18 brumaire, il fut nommé membre du Corps législatif, d'où il sortit en 1803. Devenu alors directeur des droits-réunis, il conserva cet emploi jusqu'à la Restauration, époque à laquelle il reprit sa profession de médecin à Paris, où il mourut le 25 novembre 1823. On a de ce médecin les deux ouvrages que voici : *Quæstio medica : An febris miliaris nostras sit essentialis et distincta à cæteris febribus exanthematicis, et quomodo pertractanda?* Rouen, P. Seyer, 1778, in-4° ; *Expériences sur les cidres, les poirés et les bières*, Rouen, 1785, in-4°.

(V. *Biog. des Contemp.*, *Suppl. de la Biog. univ.* e tle *Moniteur* de 1792 à 1803.)

HAREL (Marie-Maximilien), connu aussi sous le nom du P. Elie, naquit à Rouen, le 4 février 1749. S'étant fait religieux dans l'ordre de Saint-François, il devint professeur de théologie, gardien du couvent de Notre-Dame-de-Nazareth, à Paris, prédicateur du Roi et membre de l'Académie des Arcades de Rome.

On a de ce religieux les ouvrages suivants : *Vie de Benoît-Joseph Labre, mort à Rome en odeur de sainteté, traduit de l'Italien de Marconi*, 1764, in-8° ; *Voltaire, particularités curieuses de sa vie et de sa mort*, etc., 1781, in-8°, plusieurs éditions ; *Histoire de l'émigration des religieuses supprimées dans les Pays-Bas et conduites en France par l'abbé de Saint-Sulpice*, Paris, 1784, in-12 ; *Les causes du désordre public par un vrai citoyen*, Paris, 1789, in-12 ;

L'esprit du sacerdoce ou recueil de réflexions sur les devoirs des prêtres, etc., 1824, 2 vol. in-12. Le P. Harel mourut à Paris, le 29 octobre 1823.

(V. *Siècles litt.*, par Desessarts, et *France litt.*, par J.-M. Quérard.)

HAREL (F.-A.) (1), né à Rouen, le 3 novembre 1790, était neveu de Luce de Lancival, auteur de la tragédie d'*Hector*. Auditeur au conseil d'Etat, dès l'âge de vingt ans, il devint successivement membre de l'administration du contentieux, inspecteur-général des ponts-et-chaussées, puis secrétaire-général du Conseil des subsistances.

Nommé, en 1814, sous-préfet de Soissons, avec les pouvoirs de préfet, Harel se montra dans cette fonction, pendant toute la durée du siége de cette ville, plein d'énergie et de dévouement, et fut, au commencement des Cent-Jours, appelé, en récompense de ses services, à la préfecture des Landes qu'il administra jusqu'au retour des Bourbons, époque à laquelle il se vit condamné à quitter le sol de la patrie.

Rentré en France, en 1820, notre compatriote, homme de beaucoup d'esprit et dont l'imagination était féconde en ressources, songea à faire usage de sa plume et, bientôt lancé dans la polémique d'actualité, il fonda un journal intitulé le *Miroir*, et devint l'un des collaborateurs de la *Minerve Française*. Après avoir dirigé quelques théâtres de province, il obtint, en 1829, la direction de l'Odéon et, plus tard, celle du théâtre de la Porte-Saint-Martin, où il monta les principaux drames de l'École moderne.

En 1837, Harel fit représenter sur ce théâtre, *La*

---

(1) La *Biographie des Contemporains* lui donne les prénoms de Charles-Jean.

Guerre des Servantes, drame en 5 actes et en prose, pièce qu'il avait composée avec MM. Théaulon et Alboise. Il a composé seul deux autres pièces ayant pour titres : *Le Succès*, comédie en 2 actes et en prose, représentée à l'Odéon en 1843 ; *Les Grands et les Petits*, comédie en 5 actes et en prose, représentée au Théâtre-Français en 1843.

Les autres ouvrages de notre compatriote se trouvent mentionnés dans la *France littéraire* de J.-M. Quérard ; les principaux sont : *Petit Almanach législatif, ou la vérité en riant sur nos députés*, 1820, in-12, avec Cauchois-Lemaire et Saint-Ange ; *Dictionnaire théâtrale ou douze cent cinquante-trois vérités sur les directeurs, acteurs, actrices et employés de divers théâtres*, Paris, 1824, in-12 ; Discours sur Voltaire, morceau d'éloquence qui valut à l'auteur un prix que lui décerna l'Académie française en 1844. Harel est mort à Paris, le 16 août 1846.

(V. Notice dans le *Constitutionnel* du 27 août 1846, *Biogr. contemp.* et *Litt. contemp. de la France.*)

HAREL (Jules), né à Rouen, en 1829, appartenait à une famille dont plusieurs membres occupent dans cette ville une position honorable dans le commerce.

Après avoir fait ses études au Lycée de sa ville natale, il entra, en 1849, à l'école Polytechnique, dont il fut l'un des élèves les plus distingués, passa, en 1851, à l'école de Metz avec le grade de sous-lieutenant d'artillerie et entra, en 1853, avec le grade de lieutenant, dans le 8e régiment de la même arme. Lors de la guerre de Crimée, ce jeune officier, voulant suivre l'exemple de ses deux frères qui prenaient part à cette campagne, l'un comme capitaine d'artillerie, l'autre comme lieutenant de vaisseau, demanda et obtint la permission d'aller les rejoindre au lieu du combat.

Il se trouvait, le 29 mars 1855, près de son capi-

taine, à la tranchée devant Sébastopol, et tous deux dirigeaient intrépidement contre l'ennemi le feu de leurs batteries, quand ils tombèrent frappés mortellement par le même boulet.

(V. Notice par M. Lemarcis, *Nouvelliste de Rouen* du 16 avril 1855.)

HAUCHECORNE (l'abbé), né à Bolbec, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, était, avant la Révolution, docteur en théologie à la maison de Sorbonne, et fut depuis professeur de philosophie et de mathématiques au collége des Quatre-Nations, à Paris.

Il est auteur des ouvrages suivants : *Vie de Michel Buonarotti, peintre, sculpteur et architecte*, Paris, 1783, in-8° ; *Abrégé latin de philosophie avec des notes en français*, Paris, 1784, 2 vol. in-12 ; *Logique française pour préparer les jeunes gens à la rhétorique*, Paris, 1784, 1813 ; *Anatomie philosophique et raisonnée pour servir à l'introduction de l'histoire naturelle*, Paris, 1795.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert. *Suppl. et France litt.* de J.-M. Quérard.)

HAUDIQUIER (Jean-Baptiste), né à Eu, vers le commencement du dix-huitième siècle, entra dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur.

Il s'appliqua à l'étude de la langue arabe, dans le but d'entendre et de traduire les historiens qui ont écrit en cette langue sur les Croisades. Lors de la mort de dom Bouquet, il continua le grand ouvrage de ce savant bénédictin, puis, s'étant retiré à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, avec son frère Charles-Michel Haudiquier, aussi bénédictin, ils mirent ensemble la dernière main au neuvième volume des *Historiens des Gaules*, qu'ils publièrent en 1757. Ils firent encore paraître, en 1760, le dixième volume

de cette précieuse collection. Dom J.-B. Haudiquier termina sa carrière le 11 février 1775.

Le frère de ce savant religieux, outre sa participation aux ouvrages qui viennent d'être cités, a continué l'*Histoire de la province de Bourgogne* et écrit l'*Histoire du vénérable Didier de La Cour, réformateur des Bénédictins de Lorraine et de France*, Paris, 1772, in-8°.

(V. *Hist. litt. de la congrég. des Bénédict. de Saint-Maur*, etc.)

HAUSSEZ (Charles Lemercher de Longpré, baron d'), naquit à Neufchâtel, le 20 octobre 1778, d'un conseiller du Roi, assesseur au bailliage de cette ville. Dès l'âge de dix-huit ans, il se fit remarquer parmi les partisans de l'ancienne monarchie, et se vit, en 1799, contraint de s'expatrier.

Soupçonné de s'être compromis dans l'affaire de Georges Cadoudal, il fut arrêté et soumis à une simple surveillance, puis, ayant obtenu, plus tard, la confiance de Napoléon, il devint, sous son règne, maire de Neufchâtel, et reçut le titre de baron. A partir du second retour des Bourbons, en 1815, M. d'Haussez fut successivement député de la Seine-Inférieure, préfet des Landes, en 1817, du Gard, en 1819, de l'Isère, en 1820 et de la Gironde, en 1823. En 1826, il devint conseiller d'Etat, député des Landes, et enfin ministre de la marine, le 23 avril, 1829, fonctions dans lesquelles on reconnaît qu'il sut organiser, avec vigueur et habileté, les préparatifs de l'expédition d'Alger. Signataire des ordonnances de juillet 1830, ce ministre fut, par arrêt de la cour des pairs, condamné par contumace, le 11 avril 1831, à une détention perpétuelle. Au moment des événements qui s'accomplissaient à cette époque, il s'était réfugié en Angleterre. Libre, il voyagea dans quelques contrées de l'Europe, et rentra en France à la

suite de l'amnistie qui inaugura le ministère de M. Molé, en 1838.

M. le baron d'Haussez, qui, dans sa jeunesse, avait cultivé la littérature, la poésie et la musique, a publié plusieurs ouvrages dont voici les titres : *Opinion sur la proposition de M. Hyde de Neuville, tendant à réduire le nombre des tribunaux, etc.*, 1815 ; *Un mot à M. de Chateaubriand*, 1817 ; *Etudes administratives sur les Landes, etc.*, 1826, in-8° ; *Des Routes et des Canaux, etc.*, 1828, in-8° ; *Souvenirs pour servir à la statistique du département de l'Isère*, 1828, in-8° ; *Philosophie de l'exil*, 1832 ; *La Grande-Bretagne*, 1833, 1834 ; *Voyage d'un exilé de Londres à Naples et en Sicile, etc.*, Paris, 1835, 2 vol. in-8° ; *Alpes et Danube, ou voyage en Suisse, etc.*, 1837, 2 vol. in-8° ; *Almanach de la Cour royale de Grenoble et Annuaire du département de l'Isère*, 1838, in-12 ; *Projet d'une route entre Fleury et Dieppe, etc.*, 1840 ; *De l'Amélioration des bois taillis*, Rouen, Péron, 1844, in-8° ; *Etudes morales et politiques*, Paris, Crapelet, 2 vol., 1844 ; *Nouvelles études morales et politiques ;* Rouen, Péron, 1851, in-8°. M. le baron d'Haussez a terminé sa carrière à Saint-Saëns, le 10 novembre 1854, et a été inhumé aux Vertus-Saint-Remy.

(V., dans l'*Ann. norm.*, 1855, une Notice par M. Mathon, la *France litt.* de J.-M. Quérard, et *Litt. française contemp.*)

HAUTEFEUILLE (Eugène-Gabriel-Louis Texien, comte d') naquit à Caen, le 15 juin 1779.

Il descendait par son père, le marquis d'Hautefeuille, d'une ancienne famille originaire de Bourgogne, et tenait à la Normandie par sa mère, fille du marquis d'Escoville.

Doué d'un esprit vif et d'une intelligence remarquable, il répondit d'une manière brillante aux

soins qu'on avait pris de son éducation, et, se sentant entraîné vers la carrière militaire, il y entra en 1808, avec le grade de sous-lieutenant de cavalerie. Il fut rejoindre, en Espagne, le 5e régiment de dragons et saisit toutes les occasions de se distinguer. A Zamora, il chargea, à la tête de son peloton, une, troupe nombreuse d'Espagnols et fit le chef prisonnier; puis le 30 septembre 1809, il attaqua avec quatre hommes seulement cinquante Tyroliens et les mit en fuite. Plus tard, il chargeait, seul, devant Alcanisas, un détachement d'Espagnols et leur faisait vingt prisonniers. Promu successivement aux grades d'adjudant-major, de capitaine et de chef d'escadron du 4e régiment de lanciers, il fit la campagne de Russie, et, en 1813, il se distingua de nouveau en Allemagne, notamment à Hanau, où il chargea cinq fois l'ennemi et lui fit éprouver une perte de trois cents hommes. Récompensé de cette action d'éclat par le grade de colonel du 3e lanciers, M. le comte d'Hautefeuille quitta, peu de temps après, ce régiment pour prendre le commandement du 25e de dragons, avec lequel il fit la campagne de France. Mis en disponibilité, lors de la première Restauration, par suite de la réduction du cadre de l'armée, il fut rejoindre, en 1815, Louis XVIII à Gand, et obtint, à son retour en France, le commandement des dragons du Calvados. En 1823, il fit la campagne d'Espagne avec le 7e régiment de la même arme, fut nommé maréchal-de-camp en récompense de la bravoure qu'il avait déployée dans cette expédition, et appelé au commandement de la première subdivision de la 14e division militaire, à Caen. Regardant, après les événements de 1830, sa carrière militaire comme terminée, M. le comte d'Hautefeuille se retira dans une maison de campagne près de Sèvres. C'est là qu'il mourut en mars 1846.

(V. *Annu. norm.*, année 1847 et *Moniteur.*)

HAUTEMENT (Michel), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Rouen, vers 1712. S'étant livré, dans cette retraite, à son goût pour la culture des lettres, il fit un poème à la louange de M. de Montgeron et donna une excellente traduction, en vers français, des hymnes du Bréviaire.

Plus tard, il composa un office en l'honneur de saint Philbert, premier abbé de Jumiéges, office fort remarquable et tout-à-fait digne du sujet par le caractère sublime et religieux de la poésie. On a encore de ce religieux les ouvrages suivants : *Commentaires sur le prophète Habacuc*; *Lettre d'un ecclésiastique au sujet d'un mandement de l'évêque de Nantes*, 1753 ; *Lettre relative aux malheurs décrits par saint Jean au chapitre IX de l'Apocalypse sur l'incrédulité de notre siècle*, 1762, in-12.

Les infirmités empêchèrent Dom Hautement, qui mourut dans un âge peu avancé, d'achever la traduction des belles préfaces de Dom Mabillon.

(V. *Hist. litt. de la congrég. des bénédict. de Saint-Maur.*)

HAUTEMER (Guillaume), baron de Grancey, comte de Fervaques et maréchal de France, naquit à Fervaques, près de Lisieux, en 1537 ou 1538. Il n'avait guère que dix-huit ans, lorsqu'il fit ses premières armes sous Henry II, à la bataille de Renti, où il combattit avec une bravoure que, plus tard, il déployait encore aux batailles de Saint-Quentin, de Gravelines, de Dreux, de Moncontour, aux siéges de Poitiers et de Domfront. Homme très-versatile dans ses opinions politiques et religieuses, il servit alternativement les Calvinistes et les Catholiques, s'attacha à Henry III, embrassa la cause du roi de Navarre, revint à Henry III et le quitta de nouveau pour suivre la fortune du duc d'Alençon. Ce prince fit Guillaume de Hautemer premier gentilhomme de sa maison, le nomma lieu-

tenant-général de son armée en Flandre, où, après une lutte opiniâtre et digne d'une meilleure cause, ce dernier fut fait prisonnier en 1583.

S'étant ralié franchement au Roi de Navarre, il le servit avec fidélité, et se trouva aux siéges de Paris, de Rouen et d'Honfleur. Henry IV, monté sur le trône, éleva le comte de Fervaques à la dignité de maréchal de France, le nomma membre du conseil de régence, gouverneur de Rouen par commission, et le chargea de faire enregistrer l'Edit de Nantes au Parlement de cette même ville. Le maréchal de Fervaques, qui avait vu régner sept rois, depuis François Ier, sous lequel il était né, jusqu'à Louis XIII, termina sa carrière sous le règne de ce dernier, le 14 novembre 1613.

(V. Notice sur G. de Hautemer, par M. d'Ingremont, 1824, in-8°, et les diverses *Hist. de France.*)

HAUTEMER (Farin de), acteur et auteur dramatique, né à Rouen, au commencement du dix-huitième siècle, avait été d'abord docteur en médecine, ainsi que cela est constaté au titre de l'une de ses pièces mentionnées dans le catalogue de M. de Soleinne. Après avoir fait partie d'une troupe de province, il s'attacha à l'Opéra-Comique, à Paris, composa et fit représenter sur ce théâtre et sur le théâtre de la foire, les comédies et les petits opéras dont voici les titres : *La Toilette*, comédie en un acte et en vers, dédiée aux dames, 1748 (pièce des plus rares) ; *Le Docteur d'amour*, comédie en un acte et en vers, 1749 ; *Arlequin gouré ou la Gageure*, comédie en un acte, en prose, 1750 ; *Le Troc*, *parodie des Troqueurs de Vadé*, 1750 (avec Anceaume); *Les Filets de Vulcain*, comédie en un acte et en prose ; *Le Boulevard*, opéra-comique en un acte, Paris, 1753; *L'Impromptu des harangères*, opéra-comique, avec divertissement, à l'occasion de la naissance du duc

de Berry (depuis Louis XVI), Paris, 1754; *La Maison à deux portes*, comédie en un acte, en prose, 1755. On a encore du même auteur *Les Bigarures*, recueil de pièces fugitives, Lausanne, 1756; *Lettre de l'abbé Desfontaines à Fréron*, 1756. Farin de Hautemer se retira dans sa ville natale où il vivait encore en 1769.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert, *Biogr. univ.* et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

HAUTEVILLE (Jean de), surnommé le *Pleureur*, naquit dans le douzième siècle, en Normandie, selon Moréri, et vivait à Paris, vers le commencement du règne de Philippe-Auguste (1180).

Il a composé un livre, publié, pour la première fois, en 1517, et intitulé : *Archithrenius*, livre dans lequel ce nouvel Héraclite suppose qu'il parcourt le monde entier et que tout ce qu'il voit de la misère des hommes, la corruption de leurs mœurs et la vanité de leurs actions, doit être pour lui un sujet de larmes, et c'est pour cette raison qu'il se nomme lui-même Archithrenius, *Pleureur*. Dans cet ouvrage, dédié à Gaultier, archevêque de Rouen, Hauteville fait une pompeuse description de la ville de Paris, surtout du quartier de l'Université, qu'il appelle *Mons ambitionis*. Il peint les mœurs des maîtres et des écoliers, fait le portrait des gens de cour et la satire des moines. Ce livre est depuis longtemps devenu très-rare.

(V. *Dict. de Moréri.*)

HAVET (Armand-Étienne-Maurice), né à Rouen, en 1795, commença son instruction dans sa ville natale et fut l'achever à Paris, où il se livra, avec beaucoup de zèle, à l'étude de la médecine, de l'anatomie, de l'histoire naturelle et surtout de la botanique. Nommé, à la suite d'un concours spécial, le 4

mai 1819, naturaliste voyageur du gouvernement, il choisit Madagascar pour but de son voyage scientifique. Il se fit recevoir docteur en médecine et, muni d'instructions, de recommandations de toute espèce, puis, animé des conseils et des encouragements des savants les plus distingués, il s'embarqua à Rochefort, le 24 janvier 1820, sur la gabare *La Panthère*, accompagné de son jeune frère, Nicole Havet, et de M. Godefroy, naturaliste.

Arrivé à l'île Bourbon, après une relâche de quinze jours au cap de Bonne-Espérance, où il avait fait quelques herborisations, notre compatriote fut chargé, par le baron Milius, commandant de cette île, de se rendre, comme envoyé extraordinaire, auprès de Radama, l'un des principaux souverains de Madagascar, et de lui porter des présents. Havet aborda, le 8 juin, à Tamatave, fut bien accueilli par Jean René, chef de cette partie du littoral, et se remit en route le 16, pour Emyrne, résidence de Radama, à cent vingt lieues de Tamatave. Depuis huit jours, nos voyageurs et leur petite caravanne, composée d'un interprète et de plusieurs nègres portant les bagages, marchaient pleins de confiance et recevaient partout une franche et cordiale hospitalité.

Le 23, ils se trouvaient à Manambou, à cinquante lieues de Tamatave, lorsque M. Nicole se sentit atteint d'une indisposition subite. Le lendemain, Havet lui-même, après avoir herborisé pendant quelques heures, revint malade et fut bientôt en proie à une fièvre violente. Il voulut cependant essayer de continuer sa route, mais le mal fit de si rapides progrès qu'on se vit contraint de rétrograder vers Tamatave. On s'embarqua sur des pirogues pour arriver plus vite, mais un violent orage éclate, la pluie tombe par torrents, et Havet, couché dans son cadre, ne peut être mis à l'abri. En vain son frère, malade lui-même, s'est-il dépouillé de ses vêtements pour l'en couvrir,

le pauvre moribond est, pendant tout le trajet, plongé dans l'eau dont la pirogue est remplie. Enfin, on arrive de nuit à Yvoudron ; et là on transporte notre compatriote dans une case, où tous les secours dont on peut disposer lui sont prodigués. Ces secours sont inutiles, Havet succombe cette même nuit, 1er juillet 1820. Ce ne fut qu'après deux mois de maladie que M. Nicole Havet put aller à Tamatave, prier et verser des larmes sur la tombe de son frère, auquel il eut soin, avant son départ, de faire élever un monument. On a de Havet aîné les ouvrages suivants : *Le Moniteur médical, ou secours à donner avant l'arrivée du médecin*, Paris, 1820, in-12 ; *le Dictionnaire des ménages, ou recueil de recettes et d'instructions pour l'économie domestique*, Paris, 1820, 1822, trois éditions (avec M. Lancin) ; plusieurs articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales.*

(V. Notice par M. Marquis, profess. de botanique, *Bull. de la Soc. d'Emulat.*, 1823 et *Biog. univ. Suppl.*)

HAYS (Jean de), né au Pont-de-l'Arche, dans le seizième siècle, était conseiller du Roi au bailliage et siége présidial de Rouen, et cultivait aussi la poésie. Il est auteur de deux pièces de théâtre ayant pour titres : *Cammate*, tragédie en sept actes, avec chœurs, tirée des œuvres morales de Plutarque. *Amarylle ou bergerie funèbre sur la mort de messire André de Brancas, amiral de France.* Ces deux pièces n'ont pas été représentées ; la première a été imprimée dans le recueil intitulé : *Les premières pensées de Jean de Hays*, dédié à Madame, sœur unique du Roi ; Rouen, Thre Reinsart, 1598, in-12.

(V. *Hist. du Théâtre-Français*, par les frères Parfait, et *Recherches sur le théâtre de France*, par de Beauchamps, t. 1.

HÉBERT (Philippe), né à Rouen, au commencement du seizième siècle, était médecin de la Faculté

de Montpellier, et avait aussi étudié la philosophie.

Il est auteur de deux almanachs avec pronostications, publiés à Rouen, l'un en 1550, l'autre en 1552.

(V. *Biblioth. française* de La Croix du Moine, t. 2.)

HÉBERT (Claude-Philippe), sieur de La Pleignière, né à Rouen, le 7 mars 1626, embrassa la carrière des armes, et entra au service, comme volontaire, en 1647.

Bientôt remarqué pour ses talents militaires, il obtint, en 1654, le grade de capitaine dans le régiment de Piémont, se signala, en diverses occasions, par des actions d'éclat, et reçut de nombreuses et glorieuses blessures. Louis XIV, pour récompenser les services de ce brave officier, lui donna le commandement de Tongres, première ville conquise sur les Hollandais dans la mémorable campagne de 1672. En 1676, Hébert de La Pleignière, fut nommé brigadier-général des armées du Roi, gouverneur de la citadelle d'Arras, puis maréchal-de-camp en 1687.

Envoyé à Sédan, en 1689, en qualité de commandant, il occupa cette place pendant tout le temps qu'elle fut menacée d'un siège, et retourna, en 1693, dans son gouvernement d'Arras. Il mourut dans cette ville, le 10 novembre 1695, et fut inhumé dans la chapelle de l'église qu'il avait fait édifier au milieu de la citadelle.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert.)

HÉBERT (Michel), né à Caen, le 8 septembre 1672, entra chez les Jésuites en 1689, où il devint professeur d'humanités et de rhétorique. Il étudia à fond la science théologique, cultiva la littérature et s'attacha, dans l asuite, en qualité de secrétaire, au P. de La Chaise et au P. Letellier, confesseurs de Louis XIV.

On a de lui les poésies latines suivantes: *Vatis*

elegiaci somnium, pièce qui fait partie du recueil intitulé : *Musarum festi plausus ad nuptias Ludovici Burgundiæ ducis*, Parisiis, 1697, in-12 et in-4°; *Ars jocandi*, Parisiis, 1698, traduit en vers français par Bellechaume, sous ce titre : l'*Art des bons mots*, Paris, 1699, in-12; *Ecloga cum Philippus, Andegavensium dux, renuntiatus esset rex Hispanis*, Parisiis, in-4°; *Ad nutricem ducis Hispaniæ, Hendecasyllabi*, Parisiis, 1704, in-4°; *Imago vitæ humanæ quatuor anni tempestatibus expressa*; Cadomi, 1704.

Le P. Hébert mourut à Paris, le 24 novembre 1711. (V. *Diction. de Moréri.*)

HÉBERT (Jacques-René), surnommé par lui-même le *Père-Duchêne*, du titre d'un journal démagogue, qu'il publia pendant les mauvais jours de la Révolution, naquit à Alençon, vers 1755. Il vint fort jeune à Paris, où, après avoir mené une conduite des plus équivoques, il obtint une place de contrôleur de billets dans un petit théâtre. Renvoyé pour cause d'infidélité dans la gestion de ce modeste emploi, il se fit domestique, et la même indélicatesse vint encore le priver honteusement de cette dernière ressource. La Révolution ayant alors éclaté, Hébert devint l'un des agents les plus actifs de la faction désorganisatrice qui tentait de s'emparer de tous les pouvoirs, et fut nommé, après le 10 août 1792, membre du Conseil-général de la commune de Paris et substitut du procureur de cette même commune. Parmi le nombre considérable des pamphlets et des feuilles arnarchistes qui paraissaient à cette époque, le journal le *Père-Duchêne* se fit sourtout remarquer par le cynisme du langage, comme par l'infamie de ses principes, et devint la lecture habituelle des ultra-révolutionnaires ; son rédacteur accusé, à juste titre, de soulever et de démoraliser les masses, de participer à la majeure partie des crimes qui signalaient le règne de la Ter-

reur, fut décrété d'accusation et emprisonné par ordre du Conseil-des-Douze; mais il fut bientôt mis en liberté à la suite d'une manifestation des sections des Jacobins et des Cordeliers. Hébert s'était fait aussi le persécuteur de la reine Marie Antoinette, et ce fut lui qui eut l'inexplicable audace d'accuser cette malheureuse princesse de crimes qui révoltent également la raison et la nature. Il fit instituer les fêtes de la Raison, dont les cérémonies ridicules discréditèrent de plus en plus les partisans de ce démagogue, qui appela hautement le peuple à l'insurrection contre la Convention. Robespierre, se voyant menacé, résolut sans retard de perdre son dangereux adversaire; il le dénonça à la tribune et parvint à le faire arrêter. Hébert, jusque-là si audacieux et si énergiquement passionné pour le mal, manqua de courage devant le tribunal qui le condamna à mort. Il fut conduit à l'échafaud, presque sans connaissance, au milieu des huées et des imprécations les plus violentes, proférées par la foule accourue sur son passage. Il fut exécuté le 4 germinal an II (24 mars 1794).

(V. *Biog. univ.*, *Biog. des contemp.*, etc. Portr. dans la coll. de la Biblioth. de Rouen.)

HÉBERT (Jean-Baptiste-Thomas-Gabriel), né à Caen, le 28 novembre 1769, fit de rapides progrès dans ses études, sous la direction de Moysant, son oncle, et l'un des professeurs les plus érudits de l'Université de Caen.

Il fut prendre quelques-uns de ses degrés à Paris, et revint dans sa ville natale où il reçut le diplôme de docteur en médecine. M. Moysant ayant été nommé bibliothécaire de la ville de Caen, M. Hébert prit près de lui le goût des livres et celui des recherches historiques et littéraires. Il était déjà un bibliothécaire éclairé et capable de remplacer son oncle dans ses fonctions, quand celui-ci fut forcé, à

l'époque de la Révolution, de quitter la France et de se réfugier en Angleterre. Nommé bibliothécaire, lors de la formation des Ecoles centrales, M. Hébert rendit de grands services à cet établissement en y réunissant les livres épars des bibliothèques de Saint-Etienne de Caen, des Cordeliers, de l'Université et des divers dépôts du département. Il occupa cette place jusqu'au retour de M. Moysant, en 1806, se démit en sa faveur, resta son adjoint, et redevint titulaire, à la mort de son oncle, en 1813. « M. Hébert, dit son biographe, possédait, à un très-haut degré, la plupart des qualités nécessaires à un bon bibliothécaire; littérateur et bibliographe avant tout, il connaissait à fond l'histoire des livres, leur mérite et leur rareté, et n'était point étranger aux sciences paléographiques. » Appelé à faire partie de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen, dès le rétablissement de cette compagnie, en 1800, il en devint secrétaire et y fit, entre autres communications, celle d'un mémoire dans lequel il détermine la date précise de la naissance de Malherbe.

Les principaux ouvrages de ce savant bibliothécaire sont : *Catalogue raisonné et systématique de la bibliothèque de Caen*, 6 vol. in-f°. *Traité de météorologie;* ces deux ouvrages sont mss. ; *Annuaires du Calvados pour l'an XII, l'an XIII et l'an XIV*. M. Hébert mourut à Caen, le 20 avril 1839.

(V. *Not.* par M. G. Mancel, *Ann. norm.*)

HECQUET, que nous croyons né dans le pays de Caux, était maire de Caudebec à l'époque de la Révolution, et fut nommé, en 1792, député à la Convention par le département de la Seine-Inférieure. Il vota, dans le procès du Roi, pour la réclusion et le bannissement, et signa, avec soixante-treize de ses collègues, la protestation du 6 juin 1793, contre le parti anarchique qui dominait alors la Convention.

Mis hors la loi par ce parti, Hecquet réussit à se soustraire aux poursuites dont il était l'objet.

Il reprit ses fonctions après le 9 thermidor, passa ensuite au Conseil-des-Anciens, et mourut le 30 novembre 1796.

(V. *Mém. biog.* de Guilbert, et *Biog. des Contemp.*)

HÉLIE (Thomas), connu sous le nom du bienheureux Thomas, naquit à Biville-en-Hague, près de Cherbourg, en 1187. Il commença par être maître d'école, devint curé de Biville, aumônier du roi Saint-Louis, et mourut en odeur de sainteté au château de Vauville, le 19 octobre 1257. On s'occupe actuellement, à Rome, de la canonisation du bienheureux Thomas, dont le tombeau est souvent visité par un grand nombre de pélerins.

François Hélie, curé de Saint-Pierre de Coutances, a écrit la vie de Thomas Hélie, son parent, et M. Couppey, de Cherbourg, a publié des recherches historiques sur le même personnage.

HELLOT (Jean-Nicolas), né à Rouen, le 15 avril 1754, d'un tourneur en bois, se distingua, dès sa jeunesse, par son intelligence et par son aptitude pour les arts mécaniques.

Chargé de dessiner les plans et de diriger la construction d'un moulin à vent, destiné, par M. Lemire, négociant à Rouen, à servir de moteur à sa scierie mécanique, Hellot sut, par les perfectionnements qu'il y apporta, le rendre supérieur aux moulins de ce genre que possédaient déjà la Hollande et la Belgique. Cet habile mécanicien, qui excellait également dans la confection de toutes espèces de modèles propres à être coulés en fonte, se fit aussi connaître par l'invention de gros cylindres fabriqués avec du papier, de beaucoup préférables, pour la solidité et la précision, aux cylindres en bois dont on se servait pour

lustrer les étoffes, et qu'ils remplacèrent depuis dans nos manufactures pour tous les genres de pression. Un concours ayant été ouvert, en 1802, pour la place de conservateur des pompes à incendie de la ville de Rouen, Hellot se mit sur les rangs et l'emporta sur ses concurrents. Il construisit alors une pompe perfectionnée, avec un chariot sur lequel pouvaient être chargés tous les ustensiles nécessaires dans les incendies, et présenta, en 1803, à la Société libre d'Emulation, dont il était l'un des membres fondateurs, un mémoire sur les avantages de cette pompe.

En 1807, il communiquait encore à cette même Société ses recherches sur les tubes d'aspiration des pompes à piston.

En 1819, lors de l'inondation causée par la rupture d'une partie des digues faites pour contenir les eaux de la rivière de Robec, Hellot, aidé des lumières de M. Lévy, s'occupa efficacement des moyens de préserver pour toujours de semblables accidents les habitants de ce quartier industrieux.

On est aussi redevable à cet honorable citoyen de la conservation des belles grilles en fer qui entourent le chœur de l'église de Saint-Ouen, grilles qu'à l'époque de la Révolution, il fut, un instant, question de convertir en armes, projet que les énergiques représentations de notre compatriote firent heureusement abandonner. Hellot mourut à Rouen, le 18 novembre 1832.

(V. *Bull. de la Soc. d'Emulat.*, 1833 ; *Mém. biog.* de Guilbert, et *Biog. mss.*, par A. Pasquier.)

HÉNAULT, né à Rouen, dans le dix-septième siècle, devint l'un des médecins distingués de cette ville. Il a écrit et publié, en faveur du célèbre anatomiste Pecquet, un ouvrage, en latin, ayant pour titre : *Clipeus quo tela in Pecqueti cor à clarissimo viro Carolo Le Noble collegâ suo conjecta infringuntur et*

cluduntur; Rothomagi, 1655, in-12. Hénault est encore auteur d'un autre ouvrage intitulé : *Le Trône de la médecine*, Rouen, 1663, in-8°.

(V. *Dict. Hist.* de Chaudon et de Delandine, 9e édition.)

HENRY D'ANDELY, trouvère normand, né dans la seconde moitié du douzième siècle, était chanoine de la cathédrale de Rouen. Il est auteur des poésies dont voici les titres : *Le Lay d'Aristote*, joli conte dans lequel on dépeint l'aveuglement où la passion de l'amour peut faire tomber le plus grand philosophe lui-même ; publié, en prose, par Le Grand d'Aussy, et, d'après l'original, par Méon, dans son premier volume des *Fabliaux ; Le Dictié du chancelier Philippe*, c'est-à-dire récit des derniers moments de Philippe d'Antongny, chancelier sous le règne de saint Louis, et l'un des hommes les plus remarquables du clergé de France ; *La Bataille des sept Arts libéraux dans les XIIe et XIIIe siècles; La Bataille des Vins,* petit poème qui fait connaître les différents vins du douzième siècle. Tous sont mandés à la table de Philippe-Auguste, où ils comparaissent ; chacun d'eux fait valoir sa qualité ; ils se disputent à l'envi et se reprochent leurs défauts. Un prêtre anglais les goûte tour à tour, les juge et excommunie les mauvais. Ce poème a été aussi publié, en prose, par Le Grand d'Aussy et, d'après l'original, par Méon, t. 1er de ses *Fabliaux*.

(V. *Essai hist. sur les Bardes et Trouvères normands,* par l'abbé de La Rue.)

HENRY D'AVRANCHES, trouvère anglo-normand du treizième siècle, était jongleur à la cour de Henry III, roi d'Angleterre. Il est auteur d'un poème sur la guerre des barons anglais contre le roi Jean-sans-Terre, et de quelques autres poésies, dont les manuscrits n'ont point été conservés.

HÉRAULT (René) naquit à Rouen, le 23 avril 1691, d'une ancienne famille de Normandie. Il fut d'abord avocat du Roi au Châtelet, procureur-général au Grand-Conseil, puis devint maître des requêtes et intendant de la généralité de Tours. En 1725, la disette ayant occasionné une émeute dans cette ville, Hérault s'empressa de faire approvisionner les marchés et donna, dans ces circonstances difficiles, des preuves d'une si haute capacité administrative, qu'il fut appelé à Paris et nommé lieutenant-général de police et conseiller d'Etat.

Ce magistrat, d'un mérite distingué, se signala, dans chacun des emplois qu'il fut appelé à remplir, par son esprit de justice et d'intégrité. Comme lieutenant de police, il montra une utile sévérité pour l'exécution des lois et pour tout ce qui tenait à l'ordre public. Il usa, on en convient, d'une rigueur excessive envers les Jansénistes persécutés à cette époque ; mais, en agissant ainsi, il ne faisait qu'obéir à des ordres supérieurs. Il ne fut point ménagé, à cause de cette sévérité, dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, espèce de gazette peu édifiante, fondée en Hollande, en 1728, et dirigée par les Jansénistes contre les Jésuites.

Obligé, par les devoirs de sa place, de faire ou d'ordonner des perquisitions dans Paris, afin de découvrir les auteurs, les imprimeurs et les distributeurs de cette gazette lacérée et brûlée par la main du bourreau, en 1731, et qui cependant s'imprimait encore clandestinement, Hérault, malgré son active surveillance, trouvait souvent dans son hôtel et jusque dans son carrosse, des feuilles fraîchement imprimées, que des mains, qui restèrent toujours invisibles, se plaisaient à y déposer.

Ce magistrat montra de nouveau, dans ses fonctions, beaucoup d'intelligence et d'énergie, lorsqu'il se vit forcé d'agir et de prendre des mesures contre les

convulsionnaires de Saint-Médard. Il termina sa carrière le 2 août 1740.

Le fils de Hérault, qui devint colonel du régiment de Rouergue, et mourut glorieusement à la bataille de Minden, était le père de Hérault de Séchelles, l'un des personnages marquants de la Révolution.

(V. *Biog. univ.*, etc. Portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

HÉRAULT, né à Harfleur, en 1764, entra, à l'âge de seize ans, à l'école Polytechnique et fut, en 1798, nommé ingénieur ordinaire des mines, en Savoie. Il vint, plus tard, avec le même titre, dans le département du Gard, d'où il passa, en 1817, à la résidence de Caen, ayant dans son ressort les cinq départements de la Normandie.

M. Hérault, auquel il fut souvent proposé de l'avancement, préféra toujours cette résidence, et ne voulut accepter que le titre d'inspecteur honoraire. Il était membre de l'Académie des sciences, arts et belles lettres de Caen, de la Société Linnéenne, de la Société d'agriculture et du commerce et de celle des Antiquaires de Normandie.

On a de lui plusieurs mémoires sur des matières géologiques, publiés d'abord dans les comptes-rendus de l'Académie de Caen et de la Société Linnéenne, et réimprimés collectivement en un vol., sous le titre de : *Tableau des terrains du département du Calvados;* Caen, 1832, in-8° ; M. Hérault mourut le 21 aout 1848, laissant, par un legs, aux sœurs de la miséricorde, qui lui avaient donné des soins dans sa maladie, une somme de 6,000 francs, et une somme égale au consistoire de l'église protestante à laquelle il appartenait.

(V. *Ann. norm.*, ann. 1851.)

HERBERT, surnommé Lozinga, né près d'Exmes,

vers le milieu du onzième siècle, embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Fécamp, dont il devint prieur. Appelé en Angleterre par Guillaume le Roux, il fut nommé abbé de Ramsey, en 1087, et obtint, à prix d'argent, en 1091, l'évêché de Thetford. Cette simonie et de basses adulations envers les grands rendirent ce prélat méprisable et lui valurent de sanglantes épigrammes. Rentré en lui-même et reconnaissant ses fautes, Herbert prit, plus tard, la résolution d'aller à Rome afin de déposer entre les mains du Pape les insignes de l'épiscopat.

Le Pape, touché du repentir que lui montrait cet évêque, le traita avec indulgence et lui rendit ses insignes. Retourné en Angleterre, en 1094, Herbert transféra son siége épiscopal à Norwich, où il fonda un monastère devenu célèbre. Ce prélat assista, en 1102, au concile national tenu par Saint-Anselme, à Londres, dans l'église de Saint-Pierre de Westminster, où plusieurs abbés furent déposés de leurs abbayes.

Il mourut le 22 juillet 1119. On attribue à Herbert un ouvrage adressé à Saint-Anselme contre les mauvais prêtres, dix-huit sermons, plusieurs traités ayant pour sujets la durée des temps, les sacrements et la fin du monde.

(V. *Hist. litt. de la France*, t. 10.)

HERBIGNY (D'), Voy. THIBOUVILLE (DE).

HERBOUVILLE (Claude d') né à Rouen, vers 1696, d'une famille distinguée dans la magistrature, entra chez les Jésuites de Paris, où il professa la rhétorique. Des affaires religieuses l'ayant forcé de quitter la France, il renonça entièrement à la carrière qu'il avait embrassée, et parcourut, en savant, l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande. On a de lui les ouvrages latins dont voici les titres : *Analecta vetera sive col-*

lectio aliquot veterum operum omnis generis, Paris, 1723, in-f°; *Bibliotheca Meibomiana*, etc., Helmestadii, 1742, in-8°; *Historia Bibliothecæ Augustæ quæ Wolfembutelli est*; *Lipsiæ*, 1744 et 1746, in-8°, trois parties. D'Herbouville est aussi éditeur des deux ouvrages suivants : *Cicero de finibus bonorum, et malorum*, Cantabrigœ, 1728, in-8°; *Dionysii Catonis disticha moralia; Trajecti ad Rhenum*, 1735, in-8°; Revenu dans sa ville natale, en 1786, d'Herbouville y mourut l'année suivante, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.

(V. *Biogr. mss.* par A. Pasquier.)

HERBOUVILLE (Charles-Joseph-Fortuné, marquis d'), naquit à Rouen, en 1756, selon les Biographies manuscrites d'Adrien Pasquier, d'une famille distinguée dans les armes (1). Il suivit lui-même la carrière militaire, et fut successivement capitaine dans Royal-Navarre, officier supérieur des gendarmes de la garde, colonel et maréchal-de-camp. Nommé, en 1787, membre de l'assemblée provinciale de Rouen, il fut élu à la première réunion procureur-syndic pour le clergé et la noblesse, puis s'étant montré partisan modéré de la Révolution, il devint commandant de la garde nationale de la même ville et, en 1790, président de l'administration départementale de la Seine-Inférieure. Le marquis d'Herbouville se signala, dans ces difficiles fonctions, par sa générosité, son esprit de justice, sa modération et sa fermeté. Dénoncé comme suspect, après la journée du 10 août, il fut arrêté et emprisonné pendant tout le règne de la Terreur. Rendu à la liberté, il se retira dans sa terre, à Saint-Jean-du-Cardonnay, près de Rouen, et se livra entièrement à l'agriculture.

Appelé, en 1800, par le premier consul, à la pré-

(1) Plusieurs biographes le font naître à Paris.

fecture des Deux-Nèthes, il servit le nouveau gouvernement avec zèle et fidélité, fit exécuter, à Anvers, des travaux d'embellissement et fonda plusieurs établissements utiles. Passé, en 1806, à la préfecture du Rhône, il s'y montra également bon citoyen et habile administrateur, et se démit de ses fonctions en 1810 pour cause de santé.

Lors des événements de 1814, le marquis d'Herbouville embrassa avec chaleur la cause de la Restauration, et fut nommé pair de France, lieutenant-général, chevalier de Saint-Louis, directeur des postes en 1815, fonction qu'il remplit jusqu'en 1816, et mourut le 3 avril 1829.

Le marquis d'Herbouville, qui combattit constamment avec loyauté et dévouement à la chambre des pairs les tendances anti-libérales du gouvernement, avait concouru avec MM. de Châteaubriand et de Bonald à la rédaction du *Conservateur.*

On a encore de lui divers rapports sur les matières d'administration; une statistique du département des Deux-Nèthes; des mémoires sur l'agriculture; un discours à l'occasion de la mort de M. de Fontannes, Paris, 1791, in-12; *L'Emigré en* 1894, *ou une Scène de la Terreur*, drame en 5 actes et en prose; Paris, 1820, in-8°.

(V. *Biogr. contemp.*, et *Suppl. de la Biog. univ.* Un portrait en pied de ce personnage, peint par Lemonnier, décore la grande salle du rez-de-chausée de l'Hôtel-de-Ville de Rouen.)

HÉRICHER (Jean-Baptiste-François), né à Saint-Gilles-de-Crétôt, en Caux, le 24 décembre 1774, entra au service sous la République, et fit les campagnes de l'an II, à l'armée du Rhin, celles de l'an III, de l'an IV et de l'an V, en Italie, celles d'Egypte, des côtes de l'Océan, d'Allemagne et de Prusse, de l'an VI à 1806.

Forcé de quitter le service à la suite d'une grave blessure, le brave Héricher, qui était alors caporal au 75e de ligne, reçut, au camp d'Etaples, le 10 mai 1807, son congé de réforme avec une modique pension de retraite. Voici l'honorable mention dont on fit suivre ses états de services. « Le major ne signe pas seulement pour légalisation mais encore pour témoigner sa satisfaction des bons services, de l'honneur et de la bravoure de Héricher, et lui exprimer, de la part des officiers et de ses camarades, le regret qu'ils ont de se séparer de lui. » Héricher est mort à Rouen, le 27 août 1856. Il avait été nommé, en 1852, chevalier de la Légion-d'Honneur.

(V. *Journaux de Rouen* du 30 aout 1856.)

HÉRICY (Alfred, comte d') naquit à Valognes, le 9 aout 1782, époque à laquelle son oncle, le marquis d'Héricy, commandait une partie de la Normandie. Destiné à la carrière militaire, il entra, de bonne heure, dans l'ordre de Malte, et devint, en 1809, écuyer de l'Empereur, à la suite duquel il fit la campagne de Russie, en 1812.

Lors des événements de 1814, M. le comte d'Héricy accompagna jusqu'à la frontière l'impératrice Marie Louise, qui lui en exprima sa reconnaissance en l'assurant qu'elle n'oublirait jamais le dévoûment dont il avait fait preuve. Il fut, lors de son retour à Paris, attaché à l'état-major, devint, plus tard, officier supérieur dans la légion des Côtes-du-Nord, et quitta le service à la suite de la mort de son fils. Retiré dans son château de Vaussieu, près de Bayeux, M. le comte d'Héricy y termina sa carrière, le 19 mai 1848, vivement regretté des pauvres de cette contrée, dont il était le bienfaiteur.

(V. Not. par M. De Caumont, *Ann. norm.*, 1849.)

HÉRISSANT (François-David), docteur régent de

la Faculté de médecine de Paris et membre de l'Académie des sciences, naquit à Rouen, le 29 septembre 1714. Trompant l'espoir de ses parents qui le destinaient au barreau, il suivit, dès l'âge de onze ans, le penchant qui l'entraînait vers l'étude de l'anatomie, de la chimie et de la botanique, obtint, après bien des difficultés, la liberté de suivre sa vocation et fut reçu docteur en 1742.

Les progrès que faisait Hérissant dans la partie des sciences qu'il cultivait, déterminèrent le savant Winslow, sous lequel il avait étudié l'anatomie, à lui confier la continuation de travaux que son grand âge ne lui permettait guère de pouvoir finir. Il le chargea en outre de le suppléer dans son cours au Jardin du Roi, et le mit en relation avec le célèbre Réaumur, qui devint son maître et son ami. Hérissant continua, toutefois, à exercer l'art médical qu'il connaissait à fond, mais sans tenir aucun compte, dit son biographe, de l'art du médecin; aussi les malades imaginaires, et ceux dont les maux étaient incurables, ne faisaient point partie de sa clientèle; selon lui, le médecin était fait pour guérir et non pour amuser ses malades.

Déjà connu par des travaux importants et par l'envoi à l'Académie des sciences de plusieurs mémoires, un entre autres, sur le mécanisme de la respiration, notre compatriote fut reçu membre de cette Académie en 1748, en qualité d'adjoint anatomiste. Il y communiqua des Mémoires, des Dissertations et d'autres ouvrages dont voici les titres : *Mémoire sur la structure des cartilages des côtes de l'homme et du cheval; Eclaircissement sur l'ossification;* Idem *sur la maladie des os; Dissertation sur l'organe de la voix tant chez l'homme que chez les animaux; Observations anatomiques sur le mouvement du bec des oiseaux; Eclaircissement sur l'organisation jusqu'ici inconnue d'une quantité considérable de productions animales,*

principalement des coquilles des animaux. Hérissant mourut à Paris, le 21 août 1773.

(V. Eloge Académique par M. de Fouchy, *Hist. de l'Acad. des sciences*, ann. 1773.)

HERLUIN OU HELLOUIN, fondateur de l'abbaye du Bec, naquit, vers la fin du dixième siècle, à Bonneville-sur-le-Bec. Il fut élevé à la cour de Gilbert, comte de Brionne, suivit la carrière des armes, et devint l'un des plus brillants et des plus braves cavaliers de cette cour, ainsi que de celle du duc Robert, où il jouissait d'une haute considération.

Ayant pris, lorsqu'il n'avait encore que trente-sept ans, la résolution de renoncer au monde, par esprit de piété, il se retira dans un village de ses domaines, et fit édifier, en 1039, une vaste abbaye où le suivirent bientôt de nombreux disciples. Il fut ordonné prêtre par Herbert, évêque de Lisieux, et reçut le titre d'abbé de son monastère, devenu, plus tard, célèbre par l'illustration de plusieurs des religieux qui, dans la suite, furent appelés à le gouverner.

Herluin mourut en odeur de sainteté le 26 août 1078.

(V. *Chroniq. de Normandie*, par Nagerel ; *Hist. litt. de la France*, t. 10 ; *Hist. ecclésiast. de la Normandie*, par Trigan, t. 3.)

HERMAN (Guillaume), trouvère anglo-normand du douzième siècle, dut à son talent pour la poésie la protection de Mathilde, fille de Henry Ier, roi d'Angleterre. On a de lui des poèmes manuscrits sur des sujets moraux et religieux ; ils ont pour titres : *Vie de Tobie* (en vers français); *Les Joies de Notre-Dame; Les trois Mots de l'évêque de Lincoln ; La Mort de la Sainte-Vierge* et *Histoire de la Madeleine à Marseille.*

HERMANT (Jean) né à Caen, en 1650, entra dans le sacerdoce et fut pourvu, en 1689, de la cure de Maltot, au diocèse de Bayeux. Compilateur et écrivain infatigable, il a donné de nombreux ouvrages dont voici les principaux : *Histoire des Conciles, etc.*, Rouen, 1695, 4 vol. in-12, plusieurs éditions ; *Histoire de l'Etablissement des ordres religieux et des congrégations, etc.*, 1697 et 1710, 4 vol. in-12; *Histoire des Ordres militaires de l'église et des Ordres de chevalerie de l'Europe*, Rouen, 1698, 2 vol. in-12, plusieurs éditions ; *Homélies sur les Evangiles de tous les dimanches de l'année, etc.*, Rouen, 1705, 2 vol. in-12 ; *Sermons sur les mystères avec plusieurs panégyriques de Saints*, Rouen, 1706, et 1716, 2 vol. in-12 ; *Histoires des Hérésies et autres erreurs qui ont troublé l'Église, etc.*, Rouen, 1710, 4 vol. in-12, plusieurs éditions. Hermant avait réuni des matériaux avec lesquels il se proposait de faire une histoire générale du diocèse de Bayeux, divisée en trois parties ; mais il n'a publié que *l'Histoire des évêques, des saints et des hommes illustres* de ce même diocèse, Caen, 1705, in-4°. Ce laborieux auteur est reconnu, par des critiques judicieux, pour être souvent fautif, sous le rapport des lieux et des dates, dans quelques-uns de ses ouvrages ; incorrect et peu châtié dans son style. Il termina sa carrière en octobre 1725.

(V. *Biog. univ., etc.)*

HÉROARD ou HÉROUARD (Jean), né le 22 juillet 1551, à Hauteville, diocèse de Coutances, étudia la médecine à la Faculté de Montpellier, où il fut reçu docteur. Il vint ensuite exercer à Paris, et il se fit une si grande réputation que, en 1601, Henry IV le nomma premier médecin du Dauphin, depuis Louis XIII, et le chargea d'écrire, jour par jour, tout ce qui concernait la santé, le tempérament et les inclinations du jeune prince.

Héroard continua, jusqu'en 1628, cette espèce de journal manuscrit formant 6 vol. in-f°, resta attaché au Dauphin, devenu roi, acquit une fortune considérable, et devint seigneur de Vaulgrigneuse. Il mourut à Paris, le 8 février 1628.

On a de ce savant médecin les deux ouvrages suivants : *Hippostéologie ou discours sur les os du cheval comparés avec ceux de l'homme*, Paris, 1589, in-4° ; *De l'Instruction du prince*, Paris, 1609, in-8°.

(V. Not. par F. Pluquet, *Ann. de la Manche*, 1830.)

HERSAN (Jacques-François), né à Chambois, près d'Argentan, en 1758, commença, à Caen, des études qu'il dirigea surtout vers l'art médical et qu'il alla terminer à Paris avec beaucoup de succès. Revenu à Caen, en 1784, il fut reçu à la Faculté de médecine et en devint docteur régent. La thèse présentée par Hersan, lorsqu'il obtint ce grade, fut justement remarquée à cause des savantes observations qu'il y avait consignées sur l'hydropisie de poitrine et de la paracentèse, qu'il conseillait comme pouvant, dans certains cas, qu'il déterminait, procurer la guérison complète de cette maladie. Il fut, en 1786, nommé professeur de pathologie dans la même Faculté et mourut le 5 décembre 1809.

(V. son éloge par M. Leboucher, et *Biog. univ.*)

HERVAGAULT (Jean-Marie), né à Saint-Lô, vers 1782, était fils d'un tailleur, et fut le premier qui imagina de se faire passer pour le Dauphin Louis XVII, rôle joué depuis, entre autres, par Mathurin Bruneau, Dufresne, Fontolive et le baron de Richemont.

Avant de prendre le nom de Louis XVII, Hervagault, qui possédait une jolie figure et un esprit fin et délié, s'était fait passer successivement pour le fils de M. de la Vaucelle, de M. de Longueville, du duc d'Ursel et du duc de Valentinois. Un air de candeur

et la naïveté avec laquelle il racontait sa prétendue évasion de la prison du Temple, lui acquirent, en Bretagne, en Normandie, en Bourgogne et en Champagne, une foule de partisans, parmi des personnes crédules qui lui procurèrent des moyens d'existence.

Arrêté plusieurs fois par ordre de la police, et toujours mis en liberté sur la réclamation de son père, Hervagault finit par être condamné le 17 février 1802, par le tribunal de Vitry-sur-Marne, à quatre années de réclusion. Comme, malgré cette condamnation, on persistait encore à combler d'hommages et d'attentions le prétendu Louis XVII, celui-ci fut, par mesure de sûreté, transféré à Paris, et renfermé à Bicêtre, où, sa détention ayant été prolongée, il mourut le 8 mai 1812.

(V. *Biog. des Contemp.*, *Ann. de la Manche*, 1847.)

HERVÉ, né vers le milieu du dix-huitième siècle, à Barcilly, dans l'Avranchin, était un jurisconsulte distingué et l'un des deux avocats du clergé de France au commencement de la Révolution. Il est auteur de deux ouvrages de jurisprudence très-remarquables pour les savantes recherches qu'ils contiennent. Ils ont pour titres : *Théorie des matières féodales*, etc., Paris, 1775 et 1788, 8 vol. in-12 ; *Théorie des Dixmes*, Paris, 1790, 2 vol. in-12. Dans le même temps que ce dernier ouvrage venait de paraître, l'Assemblée Constituante décrétait l'abolition des dixmes et de la féodalité, ce qui rendit sans objet le but que l'auteur s'était proposé dans cette publication.

(V. *Essai hist. sur l'Avranchin*, par M. Boudent de la Godelinière, t. 1.)

HERVIEU BASAN (Jean), sieur de Flamanville, né a Valognes, dans la première moitié du dix-septième siècle, entra, de bonne heure, dans la carrière des ar-

mes, où il parvint aux grades de brigadier et de capitaine des gendarmes. Il quitta le service dans un âge avancé, embrassa l'état ecclésiastique, et remplit, pendant quelque temps, la modeste fonction de catéchiste. Le Roi, informé de l'humble position occupée dans l'Église par ce personnage, qui avait vieilli à son service, le nomma, en 1695, évêque de Perpignan.

Hervieu de Flamanville administra ce diocèse jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 5 janvier 1721.

On a de ce prélat deux requêtes présentées au Roi pour demander la conservation des usages et constitutions qui servent de loi dans le Roussillon.

(V. *Hist. de Norm.* par Masseville, t. 6, et *Bibl. de la France* du P. Le Long.)

HERVIEU (Simon), sieur de La Boissière, né à Bernay, le 21 juin 1707, devint curé de Saint-Jacques, à Corbeil, et publia les ouvrages de polémiques religieuses dont voici les titres : *Préservatif contre les faux principes et les maximes dangereuses établies par M. *** (de Montgeron), pour justifier les secours violents qu'on donne aux convulsionnaires*, 1750 et 1787, in-12; *Traité des miracles*, Paris, 1763, 2 vol. in-12; *l'Esprit prophétique*, Paris, 1767, in-12; *Défense du Traité des miracles contre le fanatisme, etc.*, Paris, 1767, 2 vol. in-12; *Les Contradictions du livre intitulé : De la Philosophie de la Nature* (par Delisle de Sales), 1775, in-12. Hervieu de la Boissière mourut à Paris, le 27 août 1777.

(V. *Hist. de Lisieux*, par L. Du Bois.)

HERVIEU (Jean-Louis-François), principal du collége de Falaise, officier de l'Université, chanoine honoraire des cathédrales de Séez et de Bayeux, naquit à Ecouché, le 9 février 1764. Il montra, de

bonne heure, beaucoup de goût et d'aptitude pour l'étude des lettres et des sciences, et fut, dès l'âge de vingt-deux ans, nommé professeur de philosophie au collége de Falaise.

Entré dans les ordres, peu de temps avant la Révolution, l'abbé Hervieu refusa le serment en 1791, et se réfugia en Angleterre, où il se fit remarquer par son mérite et par son savoir. Rentré en France, il fonda à Sérans, prés d'Ecouché, une maison d'éducation et dirigea, plus tard, un semblable établissement à Falaise. Epuisé, après vingt-un ans d'exercice, par les fatigues et par une grave maladie, l'abbé Hervieu prit sa retraite ; mais, désirant utiliser ce qui lui restait encore de forces, il accepta les modestes fonctions de chapelain de l'Hôtel-Dieu de la même ville.

Dans les courts loisirs que lui laissa son charitable ministère, il s'occupa à revoir les ouvrages qu'il avait composés dans sa jeunesse, et dont les uns se rapportaient à la science et les autres à la piété ; ils ont pour titres : *Rudiment de la langue latine*, in-12, plusieurs éditions ; *Essai sur l'électricité atmosphérique et son influence dans les phénomènes météorologiques*, Paris, Didot et Bachelier, 1835, in-8°. L'auteur établit dans ce dernier ouvrage que le fluide électrique est la cause de l'aurore boréale ; *Précis des preuves qui établissent la divinité de la religion catholique*, Falaise, Brée, 1839, in-8°. L'abbé Hervieu était membre de la Société Linnéenne du Calvados et de plusieurs autres Sociétés savantes.

Il a terminé sa carrière le 17 novembre 1847.

Son portrait a été peint par Elouis, artiste distingué de Caen.

(V. *Annuaire norm.* 1849.)

HEUDE (Michel-Nicolas), né à Rouen, le 17 mars 1753, embrassa l'état ecclésiastique. Il fut d'abord

sous-bibliothécaire de la cathédrale de cette ville, puis curé de Saint-Patrice, à Rouen. Ayant refusé de prêter serment à la nouvelle constitution civile du clergé, il émigra en Angleterre, et ne revint en France qu'à l'époque du Concordat.

Réintégré dans sa cure, en 1802, l'abbé Heude, qui possédait un très-remarquable talent pour la prédication, composa des prônes et des sermons qu'il prêcha dans son église, et qui attirèrent de nombreux auditeurs. Peu bienveillant pour les prêtres assermentés, l'orateur, passionné et poussé par un zèle trop ardent, se complut souvent à rappeler et à blâmer leur conduite.

Les sermons du curé de Saint-Patrice, où parfois se trouvaient mêlées des allusions politiques, firent sensation dans la ville, et finirent par être dénoncés en haut lieu; il en résulta pour l'abbé Heude la nécessité de se démettre de sa cure, et c'est ce qu'il fit à la fin de 1807.

Il vécut dans la retraite jusqu'en 1818, époque à laquelle il fut nommé chanoine honoraire de la cathédrale.

Il se livra de nouveau à l'éloquence de la chaire et prêcha dans les églises de Rouen, avec son talent habituel, jusqu'à un âge très-avancé. L'abbé Heude a publié, outre deux de ses sermons tirés à peu d'exemplaires, un petit poème satirique, en vers de dix syllabes, dirigé contre les prêtres constitutionnels et surtout contre l'abbé Périer qui l'avait remplacé dans sa cure pendant la Révolution.

Ce poème, imprimé sans nom d'auteur et sans indication de lieu, est écrit avec une grande facilité et beaucoup d'esprit; mais de cet esprit qu'il est regrettable, en raison du caractère de l'auteur, de voir s'excrimer ainsi à l'encontre de la tolérance et de la charité. L'abbé Heude termina sa carrière en 1838.

HEURTAUD (Pierre), habile chirurgien, né à Caen, vers le milieu du seizième siècle, est auteur de deux ouvrages publiés dans cette ville. Ils ont pour titres : *Traité de la Peste*, 1621 ; *Traité sur la Saignée*, 1623.

(V. *Not. biograph. sur les hommes nés dans le Calvados*, par F. Boisard.)

HEURTAULT DE LA MERVILLE (Jean-Marie), né à Rouen, en 1740, embrassa la carrière militaire, fut d'abord nommé officier d'infanterie, et passa ensuite dans la marine.

Il quitta le service pour se livrer entièrement à l'agriculture sur une terre qu'il possédait dans le Berry, et fut, lors de la Révolution, en 1789, nommé député aux Etats-Généraux.

Agronome et économiste distingué, il fit de ces deux sciences les principaux objets de ses travaux législatifs. Il proposa à l'Assemblée Constituante de décréter le dessèchement des marais, présenta un rapport sur le mode d'estimation du produit net des propriétés territoriales de chaque commune, pour la confection du cadastre, et fit rendre le décret relatif à l'uniformité des poids et mesures. En 1793, il devint procureur-syndic du département du Cher, puis commissaire du Directoire-Exécutif près de la même administration. Elu, en 1796, membre du Conseil des Cinq Cents, il en devint successivement secrétaire et président, fit plusieurs rapports, parmi lesquels nous mentionnerons particulièrement ceux ayant pour objet l'instruction publique, l'établissement des Musées, les Ecoles primaires, et termina ses travaux législatifs à la suite des événements du 18 brumaire.

Heurtault de La Merville était correspondant de l'Institut et membre de la Société d'agriculture du département de la Seine. On a de lui les ouvrages suivants : *Observations sur les bêtes à laine dans le*

Berry, Paris, 1786 et 1800, in-8°; *De l'impôt territorial combiné avec les principes de Sully et de Colbert, et adapté à la situation actuelle de la France*, Strasbourg et Paris, 1788, in-4°; *Opinions de Heurtault de La Merville sur le partage des biens communaux*, Paris, 1800, in-8°. Notre compatriote a encore fourni un grand nombre d'articles au *Cours complet d'agriculture pratique*, publication formant 6 vol. in-8°. Il termina sa carrière à Périsse, département du Cher, le 17 décembre 1810.

(V. Eloge, dans les Mém. de la Soc. d'agric. du départ. de la Seine, t. 18, *Biogr. univ.*, *Biogr. des Contemp.* et *le Monit.*)

HEURTIN (Jean), né, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, à Evrecy (diocèse de Bayeux), devint curé de Landes, dans le même diocèse.

Il se rendit célèbre par sa crédulité aux visions ascétiques de Marie Létoc, surnommée la sainte d'Evrecy, et à la prétendue possession des demoiselles de Laupartie, possession qui eut un grand retentissement dans cette contrée. Le curé de Landes, qui jouait aussi quelquefois le rôle d'inspiré, fut attaqué dans divers écrits, et publia, pour sa défense, un ouvrage intitulé : *Mémoire justificatif de la conduite du sieur Heurtin*, etc., 1739, in-12. Il mourut à Barbeville, en 1757.

(V. *Examen de la prétendue possession des filles de la paroisse de Landes*, par C.-G. Porée et la *Bibl. de la France* du P. Le Long.)

HILLAIRE (J.), sieur de La Rivière, poète, né à Rouen, dans le seizième siècle, ne nous est connu que par sa coopération à un ouvrage ayant pour titre : *Speculum heroicum. Les XXIV livres d'Homère, réduicts en tables démonstratives par Crespin de Passe, excellent graveur. Chaque livre rédigé en ar-*

gument poétique, par J. Hillaire, sieur de La Rivière, Rouennois. Trajecti Batavor, et Arhnemiæ, J. Janson, 1613, in-4°.

Ce livre rare et curieux se trouve à la bibliothèque de Rouen, qui en doit la possession à M. Renouard, artiste peintre en cette ville.

(V. *Bull. du Bibliophile*, liv. d'oct. 1843, n° 814.)

HOC (Le), V. Le Hoc.

HODEN (Jacques), né le 17 juin 1711, à Blainville, près de Ry, vint s'établir à Rouen, où, en 1749, il obtint, en qualité de constructeur de pompes à incendie, la place de directeur-général des pompes de cette ville. Très-habile dans son art, il fut en grande réputation, et construisit, pour plusieurs villes de France et même pour l'étranger, des pompes déjà capables, à cette époque, de faire jaillir l'eau à cent et cent vingt pieds de hauteur. De tels résultats méritèrent à Hoden les félicitations du duc d'Harcourt, gouverneur de la province, et le firent admettre à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. Il communiqua à cette compagnie des mémoires sur différentes matières, telles que : sur le plomb à marquer, les réservoirs, les cabestans, un mandrin universel et la machine de Marly, etc. Hoden mourut à Rouen, le 17 novembre 1788.

(V. *Biogr. Mss.*, par A. Pasquier.)

HOLKER (Jean-Jacques-Louis), né à Rouen, le 2 avril 1770, était le petit-fils d'un Anglais qui, après la bataille de Culloden, à laquelle il avait pris part en faveur des Stuarts, vint se réfugier à Rouen, où il rendit, dès cette époque, d'éminents services à notre industrie manufacturière.

Jean Holker exploitait, dans cette même ville, l'établissement de produits chimiques, fondé par son

aïeul, lorsqu'il parvint, à force de travail, à découvrir la combustion continue du souffre dans les chambres de plomb, procédé qui, généralement adopté aujourd'hui, permet de livrer à des prix extrêmement réduits l'acide sulfurique, cette base de toutes les industries. En 1810, notre compatriote se rendit à Paris, où il fonda, avec MM. Jacquemart et d'Arcet, une société pour l'exploitation de son procédé; en 1813, il devint associé de MM. Chaptal et d'Arcet, puis gérant de leurs beaux établissements de produits chimiques, situés aux Thermes et à la Folie, près de Nanterre.

J. Holker fut, en récompense des services qu'il avait rendus à l'industrie de son pays, nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. Il mourut à Paris, le 18 août 1844.

« Aujourd'hui, dit notre savant chimiste, M. J. Girardin, les grands établissements travaillent d'après la méthode d'Holker, et on peut dire que la France est entièrement redevable d'une de ses industries chimiques les plus importantes à la famille Holker. C'est là un titre de gloire pour cette famille, et Rouen qui, plus que toute autre ville, a profité de ses découvertes, ne doit point laisser tomber dans l'oubli un nom aussi honorable. »

(V. *Cours de chimie élém.*, par M. J. Girardin, t. 1; *Précis de l'Acad. de Rouen*, année 1851-1852, *Biog. des Contemp.*, etc.)

HOMMEY (Antoine), sieur de La Bourdonnière, naquit à Séez, dans le seizième siècle. Il se fit connaître dans les lettres par plusieurs ouvrages, surtout par les *Aphorismes d'Hippocrate*, qu'il traduisit en vers grecs et latins.

HOMMEY (Jacques), fils du précédent, naquit à Séez, vers 1643. Entré, fort jeune, dans l'ordre des

Augustins de la réforme de Bourges, il se livra à l'étude des langues anciennes, et s'y rendit très-savant.

On a de ce religieux les ouvrages latins dont voici les titres : *Milleloquium sancti Gregorii*, Lyon, 1683, in-f° ; *Supplementum Patrum*, Parisiis, 1684, in-8° ; *Fasti annui, in quibus res politicæ insigniores, ecclesiasticæ, litterariæque per universum orbem primo sæculi XVIII anno breviter et dictim narrantur*, publié aussi sous le titre de : *Diarium historico-litterarium anni* 1703, etc., Parisiis, 1703, in-8°.

Jacques Hommey a encore laissé, à l'état de manuscrit, les deux ouvrages suivants : *Milleloquium sancti Chrysostomi ; Histoire de Louis XIII*, opposée à celle de Levassor. Il fut éditeur de : *Liber absque litteris de ætatibus mundi et hominis*, auctore Fabio Cl. Gordiano Fulgentio, Poitiers, 1696, in-8°.

Hommey mourut à Lagny, le 24 octobre 1713.

(V. *Dict. de Moréri.*)

HONGRE (Le), V. Le Hongre.

HONORÉ (L'), né à Villiers, diocèse de Bayeux, vers 1750, fit ses humanités à l'Université de Caen, étudia la médecine et fut ensuite se livrer, dans les hôpitaux de Paris, à l'anatomie pratique. Reçu docteur à la Faculté de Caen, il exerça d'abord à Bernay, pendant quelques années, et vint, en 1786, se faire agréger au collége des médecins de Rouen. Le talent déployé par L'Honoré dans la thèse qu'il soutint pour son agrégation, le fit recevoir à l'unanimité et le mit en réputation.

Cette thèse traitait des différentes espèces de péripneumonie, ou inflamation de poitrine, et particulièrement de la péripneumonie bilieuse, dans le traitement de laquelle le savant docteur établit que la saignée est plus souvent nuisible qu'utile, et conseille de s'en abstenir, sauf dans les cas exceptionnels qu'il indique.

L'Honoré, après avoir été incarcéré, comme suspect, sous le règne de la Terreur, fut, en 1796, envoyé par la commune au bourg d'Auffay, afin d'y étudier la nature d'une maladie épidémique qui commençait à faire des progrès. Il s'empressa de remplir cette mission, et mourut, peu de temps après, le 23 juillet 1796.

(V. *Biogr. Mss.*, par A. Pasquier, et le *Journal de Rouen* du 17 mars 1786.)

HONORINE (sainte), vierge et martyre, naquit, on le suppose, à Graville, commune qui fait maintenant partie du Havre, et fut martyrisée en ce même lieu, au commencement du quatrième siècle, selon le Bréviaire de Rouen. On ne sait rien touchant la vie de cette sainte, dont le corps fut trouvé sur la rive droite de la Seine, vers son embouchure, et inhumé à Graville, à l'endroit où l'on bâtit depuis une église sous le vocable de sainte Honorine.

Lors de l'invasion des Normands, au neuvième siècle, les reliques de cette martyre furent transférées à Conflans et déposées dans une église que fit édifier le comte de Beaumont. La relation de cette translation a été écrite, au douzième siècle, par un moine de l'abbaye du Bec.

(V. *Hist. du Havre*, par l'abbé Pleuvri.)

HOUARD (David), né à Dieppe, le 25 février 1725, se livra à l'étude du droit, et fut reçu avocat au Parlement de Rouen. La réputation justement acquise au bareau de cette ville, par ce savant jurisconsulte, l'ayant fait appeler à Paris, il fut, en 1786, nommé membre de l'Académie des Inscriptions, devint censeur royal et l'un des avocats du clergé. Retourné à Dieppe, à l'époque de la Révolution, il y exerça différentes fonctions administratives, et termina sa carrière à Abbeville, le 15 octobre 1802. Houard pos-

sédait, avec le goût des lettres, une immense érudition, et ses ouvrages contiennent, en grand nombre, des documents curieux et peu connus sur la législation et les mœurs des anciens.

Les principaux de ces ouvrages sont : *Anciennes loix des François*, *conservées dans les coutumes angloises*, recueillies par Littleton, etc., Rouen, Lallement, 1766, 2 vol. in-4°, plusieurs éditions; *Dictionnaire analytique*, *historique*, *étymologique*, *critique et interprétatif de la Coutume de Normandie*, Rouen, Leboucher, 1780-1782, 4 vol. in-4°; *Traité sur les Coutumes anglo-normandes, publiées en Angleterre, depuis le XIe jusqu'au XIIe siècle*, Londres et Paris, 1776-1781, 4 vol. in-4°; *Mémoire sur l'authenticité et le caractère des anciennes lois du pays de Galles,* mémoire lu à l'Académie des Inscriptions. On a encore de ce célèbre avocat des pièces fugitives publiées dans le *Mercure de France* de 1745 et 1746, dans le *Journal des Savants*, de 1777, et dans le 50e vol. des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert; *France litt.* de J.-M. Quérard, et Notice par M.-P. Lemarcis, *Galerie dieppoise*, publiée par l'abbé Cochet.)

HOUEL (Jean-Pierre-Louis-Laurent), peintre et graveur, naquit à Rouen, le 28 juin 1735. Il fit connaître, de bonne heure, son goût décidé pour l'art du dessin, dont il commença l'étude à l'Ecole de peinture de cette ville, sous la direction de J.-B. Descamps. Placé ensuite chez un habile architecte, il y étudia la perspective, puis, toujours poussé vers son art de prédilection, il fut à Paris, où il entra dans l'atelier de Lebas, le fondateur de la belle gravure à l'eau forte. Devenu l'un des meilleurs élèves de ce maître, Houel, encouragé par un amateur des plus distingués, M. Dazincourt, reçut des leçons de Casanova, et se livra à l'exercice de la peinture, sans

néanmoins négliger la gravure, puis mettant à exécution le projet qu'il avait formé depuis longtemps, d'aller se perfectionner en Italie, il obtint une pension du Roi et partit pour Rome avec les meilleures recommandations.

A peine notre compatriote avait-il mis le pied sur cette terre désirée des artistes, qu'il sentit, dit son biographe, son génie s'enflammer et s'agrandir à la vue des monuments de l'antiquité et des beaux sites de cette contrée, et il se mit à les peindre à la gouache, avec une grande facilité et beaucoup de talent. Revenu dans sa patrie, après quatre années d'études, Houel y fit apprécier favorablement sa manière de peindre, surtout pour les paysages et les animaux. Animé du désir de visiter une seconde fois l'Italie, il partit de nouveau et parcourut le royaume de Naples, la Sicile, les îles de Malte et de Lipari. Ce fut dans ce voyage qu'il amassa les matériaux de son grand ouvrage pittoresque, ouvrage dont, à son retour en France, il grava, d'après ses propres dessins, deux cent soixante-quatre planches à l'aqua-tinte, et rédigea le texte explicatif, qu'il publia de 1782 à 1789; 4 vol. in-f°.

Cet artiste était agrégé à l'Académie de peinture, membre correspondant de l'Académie de Rouen, de la Société d'Émulation de la même ville et de plusieurs autres Sociétés savantes.

Outre son voyage pittoresque, Houel a encore publié : *Histoire des Éléphants de la Ménagerie Nationale*, *etc.*, Paris, 1798, in-8°, avec figures; *Histoire naturelle des deux Éléphants mâle et femelle du Muséum de Paris, etc.*, 1798, in-4°, fig.; *Explication du Monument public* (la colonne Trajane); *Exposé du Concours du* 20 *décembre* 1807. Les tableaux de ce peintre qui figuraient sur les premiers catalogues du Musée de Rouen, sont : *Vue de la côte de Sainte-Catherine*, *prise du Pré-aux-*

Loups ; Vue de l'entrée et de l'intérieur d'une Cave taillée dans le roc, servant d'entrepôt de sels à Dieppedalle, près de Rouen ; Vue d'un lieu connu près de Duclair, vulgairement appelé la Chaise de Gargantua ; Vue de la Porte Cauchoise, en dedans de la ville, avant sa démolition.

Houel mourut à Paris, le 14 novembre 1813. Son portrait, peint par Vincent, se trouve au Musée de Rouen. Portr. dans la coll. de la Biblioth. de la même ville.

(V. *Not. biogr.*, par Lecarpentier, etc.)

HOUEL (Jean-Benjamin), cousin du précédent, naquit à Rouen, vers 1776. Il étudia le dessin et la peinture sous la direction de son parent, et se livra, en amateur, pendant de longues années, à la culture de ces deux arts. Il a exposé au musée de Rouen, de 1833 à 1839, plusieurs tableaux de genre, des paysages, des portraits et quelques dessins.

Nous mentionnons les tableaux ayant pour sujets : *Vues des Moulins de Meules ; Vue de la cataracte du Rhin près de Schaffouse ; Vue du château de Mesnières ; Une matinée d'Automne ; Œdipe et Antigone ; La Solitude ; l'Aumône ; Une Jeune Fille en prière ; Le Veuf en goguette ; La Jeune Batelière.* M. Houel, en cessant de s'occuper de peinture, consacra entièrement son temps à l'administration du bureau de bienfaisance de la paroisse de Saint-Romain, dont il était président. Il termina sa carrière à Rouen, le 11 avril 1853.

HOUEL (Charles-Juste), de la même famille que les précédents, naquit à Rouen, le 29 juillet 1787.

Il fut reçu en 1809, avocat au barreau de cette ville, devint bibliothécaire et bâtonnier de son ordre, et fut nommé, en 1830, président du tribunal civil de Louviers.

M. Houel, qui possédait le goût des lettres, des arts et des études archéologiques, était membre de l'Académie de Rouen, de la société d'Émulation de la même ville, de la société des Antiquaires de Normandie, etc. Il est auteur des ouvrages suivants : *Notes inutiles sur un sujet important*, Rouen, 1819, in-8°, publiés sous le nom de un Hippomane bas-normand. *Discours sur la condition de la République des lettres en général et des sociétés savantes en particulier, sous divers gouvernements*, Rouen, F. Baudry, 1822, in-8°; *Code de la chasse*, etc., Rouen, Renault, 1823, in-32, plusieurs éditions; *Recherches sur la date de la naissance* de P. Corneille, Rouen, N. Périaux, 1828, in-8°; *La Harelle de Harteauville*, Rouen, F. Baudry, 1829, in-12; *Discours sur l'amitié des hommes de lettres*, lu à l'Académie de Rouen; *Annales des Cauchois depuis les temps celtiques jusqu'en* 1830, Paris, 1847, 3 vol. in-8°. On a encore de M. Houel un grand nombre de Mémoires judiciaires, dont la collection forme 5 vol. in-4°, et une notice sur un bas-relief trouvé à Rouen, publié dans les Mémoires de la société des Antiquaires de Normandie, ann. 1825. M. Houel est mort à Paris, en février 1853. Il a donné aux collections publiques de Rouen quelques livres et quelques objets d'art.

(V. *Bulletin de la Soc. de l'hist. de France*, mai 1855, *France litt.* de J.-M. Quérard, etc.)

HOUEL (Eutime), né à Torigny (Manche), le 15 mars 1809, étudia le droit et fut reçu avocat en 1831. Arrêté, dès son début dans cette carrière, par une phthisie du larinx, contre laquelle tous les remèdes, et même un voyage en Italie, furent sans efficacité. Houel, dans les loisirs que lui laissait sa lente agonie, occupa son imagination, en écrivant sur des matières politiques, d'économie sociale et de littérature.

Voici la liste de ses principaux écrits : *Le Rêve*

d'un Patriote de 1793; *Quelques Idées sur l'Hérédité de la pairie ; Opinion d'un citoyen français sur quelques résultats méconnus de la civilisation; Sur la peine de mort; Etudes sur l'aptitude et les tendances politiques de notre époque, etc.; Du Jury en France; Les Amours des Anges*, poème de Thomas Moore, traduit en prose; *Note d'un voyage en Italie.* Tous ces ouvrages sont restés à l'état de manuscrit. Eutime Houel est mort à Saint-Lô, en 1837, dans sa vingt-huitième année.

(V. *Annuaire de la Manche*, 1838.)

HOUSSAYES (Des), V. COTTON.

HOUSTEVILLE (Gilles), savant grammairien et professeur au collége du Mont, à Caen, naquit à Sainte-Marie, diocèse de Coutances, vers le commencement du seizième siècle. On a de lui une Prosodie latine, imprimée à Caen, en 1552, et quelques autres ouvrages tant latins que français.

(V. *Biblioth. française* de La Croix du Maine, tom. 1; *Hist. de Normandie*, par Masseville, tom. 6, et *Origines de Caen*, par Huet.)

HOUTON, V. LA BILLARDIÈRE.

HUART (Noël), né à Villedieu (Manche), était adjudant-général en 1795, et fut, plus tard, promu au grade de colonel dans le 42e régiment d'infanterie. Il fit, avec ce grade, la campagne d'Italie en 1807, fut nommé général de brigade, et se distingua à la campagne de Russie, notamment aux combats d'Ostronow et à la célèbre bataille de la Moskowa où il trouva une mort glorieuse.

(V. *Victoires et Conquêtes des Français*, tom. 4, 17 et 21, et le *Monit.*

HUART (Joseph), né à Villedieu, et que nous

croyons appartenir à la famille du précédent, était pharmacien de la marine au Sénégal. Il a écrit une relation de ses explorations dans l'intérieur de l'Afrique ; elle se trouve dans un recueil publié par le gouvernement en 1846.

Huart a terminé sa carrière en 1844.

HUBERT (R.), né à Rouen, dans le dix-huitième siècle, fonda et rédigea dans cette ville, à l'époque de la Révolution, un journal intitulé *le Télégraphe.*

Cette feuille, qui avait commencé à paraître le 1er pluviose an IV, fut supprimée au mois de prairial de la même année, à cause d'un article ayant pour titre : *Le Ventre creux*, lequel article, incriminé comme séditieux et capable de soulever le peuple, qui alors manquait de pain, fit de plus mettre l'auteur et l'imprimeur en état d'arrestation. Traduit devant le tribunal, Hubert présenta lui-même sa défense avec beaucoup de talent, obtint sa mise en liberté, et fut nommé, peu de temps après, greffier d'une justice de paix.

(V. *Biog. Mss.* par A. Pasquier.)

HUBERT (François-Charles-Joseph), né à Orbec, le 3 février 1774, se livra à l'étude du droit et se fit recevoir avocat. Nommé, en 1808, juge suppléant au tribunal civil de Rouen, et conseiller à la cour impériale en 1811 ; il conserva ces fonctions jusqu'en 1842, époque à laquelle il demanda sa retraite. M. Hubert qui joignait aux occupations du magistrat l'étude de la science agricole, faisait partie, depuis 1830, de la Société d'agriculture du département de la Seine-Inférieure. Il prit une part très-active aux travaux de cette Société dont il devint président, et à laquelle il communiqua de nombreux mémoires sur la plantation et la propagation du mûrier.

Il fit accorder des primes à l'industrie séricicole,

aux fermes modèles, et termina sa carrière le 2 février 1844. M. Hubert était chevalier de la Légion-d'Honneur.

(V. *Mém. de la Soc. d'agric. de la Seine-Inférieure*, 1844.)

HUBIN DU BUISSON PAILLIÈRE (Bertrand), savant avocat, naquit à Vire, au commencement du dix-septième siècle. Il est auteur de l'*Esprit de la Coutume de Normandie*, ouvrage estimé des jurisconsultes et plusieurs fois réimprimé à Rouen, après la mort de l'auteur. La première édition est de 1691, in-4°, les autres, de 1701 et 1720, in-4°. Hubin Paillière mourut en 1675.

HUBY (Jacques-Louis), né à Rouen, sur la paroisse de Saint-Vivien, d'un fabricant de rouenneries, embrassa l'état ecclésiastique et devint chapelain de l'Hôpital-Général. Désirant, par une vocation bien décidée, se consacrer à l'institution des sourds-muets qu'il avait déjà commencée, il fut passer quelque temps à Paris, près du célèbre abbé De l'Épée, et revint remplir gratuitement à Rouen sa pieuse et charitable fonction. Le nombre des élèves augmentant chaque jour, dans l'établissement de l'abbé Huby, une demande en subvention fut adressée au gouvernement, en 1790, par la Commission administrative, demande à laquelle Neker, ministre des finances, fit immédiatement la réponse suivante : « Messieurs, j'ai mis sous les yeux du Roi les détails que vous m'avez adressés sur l'institution des sourds-muets fondée dans la ville de Rouen, par M. Huby ; Sa Majesté approuve les motifs qui vous portent à solliciter, en faveur de cet ecclésiastique estimable, la récompense de son zèle et de son désintéressement, et elle vous autorise à faire payer à M. l'abbé Huby, une gratification sur le pied de 1,200 livres, pour chacune

des années 1788 et 1789, sur les fonds variables de la province, etc. L'abbé Huby, ayant refusé de prêter serment lors de la Révolution, fut envoyé à Rochefort pour être déporté. Il se trouvait encore dans cette ville lorsque, sur un remarquable plaidoyer, présenté par l'avocat Boïeldieu au représentant du peuple Duport, alors en mission à Rouen, il fut rappelé et replacé à la tête de son école, où il continua son œuvre jusque dans un âge avancé.

(V. *Biogr. mss.*, par A. Pasquier.)

HUE DE CALIGNY (Jean-Anthénor), sieur de Saint-Luc, d'une ancienne famille normande de Caen, ou des environs, naquit dans la première moitié du dix-septième siècle. Ingénieur habile, il dirigea les fortifications de Belle-Ile et de Port-Louis, et fit exécuter les plans tracés par Vauban. Il mourut en 1704, laissant quatre fils, qui se sont aussi rendus célèbres dans l'art des fortifications.

HUE DE CALIGNY (Jean-Anthénor), fils du précédent, naquit à Valognes, en 1660. Il se distingua, dans le corps du génie, par les travaux dont il eut la direction en Flandre et en Bretagne, et fit, comme son père, exécuter les plans de Vauban.

Nommé directeur des fortifications de Bourgogne, il y commanda pendant vingt-sept ans, et y termina sa carrière en 1741. Cet ingénieur avait écrit, en 1697, sur la Flandre Flamingante, un curieux mémoire, qui fit partie de ceux qui furent choisis par Fénélon pour servir à l'instruction du duc de Bourgogne, puis un manuscrit contenant l'histoire des guerres causées, sous la première et la seconde race, par le partage du royaume entre les princes de la famille royale.

HUE DE CALIGNY DE LANGRUNE (Hercule), frère du précédent, naquit en 1665. Il se distingua

comme ingénieur et comme militaire ; en cette dernière qualité, il prit, en quelques jours, Villefranche, Montalban, Saint-Hospitio, Nice, fit le siége de plusieurs places en Flandre et se trouva à la plupart des siéges et batailles mémorables de cette époque. Les principaux faits d'armes de Caligny de Langrune sont la défense et la prise de Reimberg, de Tortose et même de Lérida, qui avait été l'écueil du grand Condé. Ce général devint directeur des fortifications, des places et ports de Normandie, et mourut à Valognes, en 1721.

HUE DE CALIGNY (Louis-Rolland), frère des précédents, naquit à Valognes, en 1675. Il commandait le génie aux armées de Bohême, de Bavière et de Westphalie, de 1741 à 1743, et se distingua aux principaux siéges qui eurent lieu sous le règne de Louis XV. On conserve, au dépôt de la guerre, plusieurs ouvrages de cet habile ingénieur, sur les fortifications de la frontière du Rhin, qu'il avait longtemps dirigées, et des mémoires sur les ports de Normandie.

Les détails concernant un quatrième frère, Antoine Hue de Caligny, se trouvent dans une notice biographique publiée, en 1839, sur cette famille, par M. Audoyat, colonel du génie.

HUE DE LAUNÉ (Jean-Baptiste), né dans le diocèse de Coutances, vers 1637, étudia la théologie, à Paris, au collége de Navarre, fut, en 1666, reçu docteur en Sorbonne, et devint curé de Notre-Dame-de-Rue-Froide, à Caen. Prédicateur éloquent et controversiste des plus zélés, cet ecclésiastique se fit, par sa parole et par ses écrits, une grande réputation dans la polémique qu'il soutint contre de savants ministres protestants. Nommé grand pénitencier, puis archidiacre de la cathédrale de Bayeux, Hue de

Launé fut aussi l'un des six grands vicaires qui gouvernèrent le diocèse pendant la vacance du siége épiscopal.

Il mourut à Montrecy, le 8 avril 1722, et fut inhumé dans la cathédrale de Bayeux.

Les principaux écrits de ce théologien controversiste sont : *Avertissement à M. Morin, ministre à Caen, pour lui faire savoir ce que c'est que l'église catholique*, etc. 1673; *Contradictions de M. Morin, ministre à Caen, sur l'article du Symbole : Je crois la sainte église catholique*, etc., 1684; *Catéchisme ou entretien solide et familier entre un docteur et un nouveau catholique*, etc., 1686, *Lettre de M. Hue de Launé à MM. les nouveaux convertis à l'église catholique.*

(V. *Hist. de Bayeux* par l'abbé Beziers, et Not. de M. Pillet, *Ann. de la Manche*, 1843.

HUET (Pierre-Daniel), évêque d'Avranches, que l'on a qualifié, à juste titre, de géomètre, de physicien, d'antiquaire, d'hébraïssant, d'helleniste, de latiniste et de poète, naquit à Caen, sur la paroisse de Saint-Jean, le 8 février 1630, d'un conseiller, secrétaire ordinaire du Roi. Il fit ses études au collége du Mont, dans sa ville natale, et fut accueilli avec bienveillance par le célèbre Samuel Bochart, qui, après l'avoir fait connaître au monde savant et littéraire, l'emmena avec lui à la cour de Christine de Suède. De retour à Caen, Huet s'associa à l'Académie des belles lettres qui venait d'être fondée dans cette ville, et à laquelle il fit annexer une section pour la science physique. Il résidait à Paris depuis longtemps, lorsqu'il fut, en 1670, appelé à la cour par Louis XIV, qui l'adjoignit à Bossuet pour l'instruction du Dauphin, en qualité de sous-précepteur.

Notre savant travailla avec beaucoup de zèle à la fameuse collection des classiques grecs et latins, *Ad*

usum Delphini ; il fut admis à l'Académie française en 1674, entra dans le sacerdoce, et devint abbé d'Aunay. Promu, en 1685, au siége épiscopal de Soissons, il n'en prit point possession et permuta, en 1689, avec Brulart de Sillery, évêque d'Avranches. Sentant s'accroître encore en lui son ardeur pour les études qui avaient fait l'occupation de toute sa vie, Huet se démit de son siége en 1699, et obtint du Roi l'abbaye de Fontenay, que bientôt il allait aussi abandonner pour se retirer dans la maison professe des Jésuites de Paris. C'est là qu'il termina sa carrière, le 26 janvier 1721, âgé de quatre-vingt-onze ans. Les principaux ouvrages sur différentes matières de ce laborieux et savant polygraphe sont : *Origenis commentaria insacras scripturas* (grec et latin), Rouen, 1668, 2 vol. in-f° ; *Lettre à Segrais sur l'origine des Romans*, Paris, 1670 et 1772, in-8° ; *Demonstratio evangelica*, Paris, 1679, in-f°, plusieurs éditions ; *Censura philosophiæ cartesianæ*, Paris, 1689, in-12, plusieurs éditions ; *Traité de la situation du Paradis Terrestre*, Paris, 1691, plusieurs éditions ; *Origines de Caen*, Rouen, 1702, 1706, in-8° ; *Histoire du commerce et de la navigation des anciens*, Paris, 1716, plusieurs éditions ; *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain*, publié par Sallengre, 1723, in-12 ; Poésies grecques, latines et françaises, publiées par l'abbé d'Olivet.

Les mémoires de Pierre-Daniel Huet ont été traduits et publiés, pour la première fois, du latin en français, par M. C. Nisard, Paris, Hachette, 1853, in-8°.

(V. Notice intitulée : *Huet, évêque d'Avranches, sa vie et ses ouvrages*, par M. de Gournay, membre de l'Académie de Caen, Mém. de cette Académie, année 1855. Portr. dans coll. de la bibl, de Rouen.)

HUET (Gillonne), sœur du précédent, naquit à

Caen, le 16 mars 1633. Elle fit son éducation chez ses tantes, MM[mes] de Bertouville, religieuses dominicaines des Emmurées de Rouen, qu'elle accompagna à Pont-l'Evêque, lorsqu'elles y fondèrent, en 1645, la communauté de Sainte-Croix. Ayant pris le voile dans cette maison, la jeune religieuse, qui possédait une intelligence supérieure, mais dont l'imagination s'était exaltée dans des aspirations ascétiques, prit la résolution de s'imposer les plus rigoureuses pénitences. Pendant longtemps elle s'abstint de tous breuvages et d'une grande partie de la nourriture nécessaire à la vie ; elle mourut en odeur de sainteté des suites de cette mortification, le 22 mai 1659, n'étant encore âgée que de vingt-six ans.

(V. *Orig. de Caen*, par Huet.)

HUET DE GUERVILLE (Sébastien-Gilles), de la famille des précédents, naquit à Caen, en 1754. Il commença par cultiver la poésie, composa plusieurs pièces qui furent couronnées à l'Académie des Palinods de sa ville natale, puis devint avocat au Parlement de Normandie, où il se rendit célèbre par ses vertus et par son éloquence. En 1792, Huet de Guerville poussa le dévouement jusqu'à réclamer avec instance de la Convention nationale le dangereux honneur de défendre Louis XVI, à la place de Target qui avait refusé cette honorable mission, et ne cessa de persister dans cette demande que lorsqu'il apprit que le Roi avait choisi de Malesherbes.

Il publia à Rouen, à cette époque, une brochure dans laquelle il soutint que la Convention ayant décidé que Louis XVI devait être jugé, elle ne pouvait dès lors se constituer son juge. Plus tard, un poème de circonstance, publié par Huet de Guerville, lui valut, de la part de Fouché, ministre de la police, un exil de deux ans.

Sous la Restauration, il publia plusieurs brochures

sur la liberté de la presse, une, entre autres, intitulée : *L'Ermite de Steenvoorde.* Ses mémoires sur la jurisprudence sont mentionnés avec éloges dans les *Causes célèbres*, publiées par Desessarts, et dans le *Dictionnaire de droit normand* de Houard.

(V. *Biog. des Contemp.*)

HUET DE LAMARTINIÈRE, docteur médecin, naquit à Breteuil (Eure), dans le dix-huitième siècle. Il est auteur des ouvrages ayant pour titres : *Nouvelles œuvres en prose et en vers*, 1760, in-12 ; *Dissertation sur l'examen analytique des eaux minérales des environs de Laigle*, 1776, in-12.

(V. *France litt.* de J.-M. Quérard, etc.)

HUET (Jean-Benjamin), né aux environs de Fécamp, le 19 mars 1782, choisit, par vocation, la carrière médicale, et entra, dès l'âge de quatorze ans, à l'hôpital de Rouen où il fit ses études comme interne. En 1801, il s'embarqua, en qualité de chirurgien de troisième classe, à bord de la frégate la *Libre*, et ne cessa, à partir de cette époque, de mériter, par d'éminents services, soit à bord de différents vaisseaux, soit dans les hôpitaux, l'obtention de ses grades et la considération dont il fut entouré comme homme de science et de dévouement. Il exerçait sa profession, depuis plusieurs années, dans la ville du Havre où il a terminé sa carrière le 22 février 1857.

(V. le discours prononcé sur sa tombe par M. Lecadre, membre de la commission du service de santé, et le journal la *Normandie* du 25 février 1857.

HUGOT DE NEUFVILLE (Louis), colonel d'infanterie et officier de la Légion-d'Honneur, naquit à La Cambre (Calvados). Il entra, de bonne heure, au service, et déjà promu au grade d'officier, en 1794,

il se trouvait, en cette qualité, à la bataille de Fleurus, où, quoique blessé grièvement, il continua à combattre et enleva un drapeau à l'ennemi. Appelé à commander une partie de l'Ile de France, après avoir été nommé colonel, ce brave militaire défendit avec un petit nombre de troupes le terrain pied à pied contre 6,000 Anglais qui se trouvaient à terre et contre trente embarcations soutenues par deux vaisseaux.

En 1813, il effectua l'évacuation des places de Willemstadt, de Tholen, de Stemberg, du fort de l'Eure, et ramena le matériel de l'artillerie. L'année suivante, il rejeta avec indignation l'offre de 400,000 fr. qui lui était faite pour livrer la ville de Berg-op-Zoom, dont il commandait la garnison. L'ennemi ayant tenté de prendre la ville d'assaut, à l'aide d'une surprise, Hugo de Neufville le battit sur tous les points, fit prisonnier le général qui commandait l'expédition, s'empara de son artillerie, et emmena dans la place les assiégeants étonnés de se trouver ainsi au pouvoir des assiégés.

(V. *Biog. milit. de victoires et conquêtes.*)

HUGUES D'AVRANCHES fut l'un des seigneurs normands qui accompagnèrent le duc Guillaume à la conquête d'Angleterre. Devenu comte de Chester, ce personnage se fit remarquer principalement par les combats fréquents qu'il engagea avec les Gallois, et dans lesquels il remporta de grands avantages.

HUGUES DE MORTAGNE, ainsi nommé à cause du lieu de sa naissance, vivait dans le douzième siècle.

Il est auteur d'un traité sur la foi et l'espérance, qui peut être considéré comme un cours complet de théologie. Le manuscrit de cet ouvrage important, qui se trouvait dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Martin de Séez, n'a point été publié.

(V. *Antiq. percheronnes*, par L.-J. Fret, t. 3.)

HUGUES DE LA FERTÉ, trouvère normand, vivait sous la minorité de saint Louis. Les vers de ce poète sont, pour la plupart, composés sur des sujets patriotiques. Dans une de ses poésies, il attaque énergiquement les princes et les barons dont la ligue tendait à priver la reine Blanche de la régence du royaume, et prend à partie Pierre de Dreux, comte de Bretagne, qui voulait s'emparer des États du jeune Roi. Hugues de La Ferté adresse aussi, dans ses vers, des conseils au monarque prêt à sortir de sa minorité, et il le prémunit contre les projets des Anglais, des Espagnols et du comte de Champagne.

(V. *Essai sur les Bardes et Trouvères normands*, par l'abbé de La Rue, t. 3.)

HUGUES, V. FALCAND.

HURARD DE SAINT-DÉSIRÉ, né à Rouen, ne nous est connu que par les deux opuscules dont voici les titres : *Notes savantes et curieuses sur l'imprimerie ; Essai sur les monuments typographiques de Jean Guttemberg.*

Notre compatriote avait aussi publié, pendant quelque temps, un journal littéraire à Mayence.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert.)

HUREL, né à Bernay, dans le dix-huitième siècle, s'occupa de physique et d'astronomie. Il a publié, sur ces deux sciences, plusieurs ouvrages qui ont été imprimés en 1763.

HYACINTHE D'ALENÇON, ainsi nommé du lieu de sa naissance, entra dans l'ordre de Saint-François et devint l'un des plus célèbres prédicateurs de cette congrégation. Il a composé et publié, à l'usage de ceux qui se livrent à l'éloquence de la chaire, un ouvrage latin intitulé : *Idea concionatorum, seu methodus conficiendi sermones*, Paris, 1659.

(V. *Mém. sur la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos, et *Hist. de Norm.*, par Masseville, t. 6.)

HYBERT (Edmond), né à Condé-sur-Noireau, en 1611, professa d'abord le protestantisme, fit abjuration, et embrassa la vie religieuse dans la congrégation des Carmes déchaussés.

Il a écrit plusieurs ouvrages ascétiques mentionnés dans la bibliothèque de son ordre. On cite particulièrement celui qui a pour titre : *Délices de l'homme intérieur, ou exposition du cantique des cantiques*. Ce religieux mourut à Rouen, le 29 janvier 1686.)

(V. *Not. biogr. sur les hommes célèbres nés dans le Calvados*, par F. Boisard, etc.)

IFS (Frédéric-Eugène d'), naquit à Ifs, le 12 mars 1713, d'une famille en réputation dans les lettres. Il est auteur d'un poème sur Guillaume-le-Conquérant, sujet mis au concours par l'Académie de Rouen, en 1758, et de diverses poésies et dissertations, publiées dans les mémoires de l'Académie de Caen, dont il avait été reçu membre en 1740.

INGOULT (Louis-Nicolas), né à Gisors, vers 1695, entra chez les Jésuites où il se distingua par quelques écrits. Il a donné le 8e tome des nouveaux mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le Levant; il a composé des vers en l'honneur de Louis XV, et travaillé à la publication des *Lettres édifiantes*. Le P. Ingoult mourut en 1759.

(V. *Hist. des Andelys*, par M. le marquis de La Rochefoucauld-Liancourt, etc.)

IVRY (Jean d') né à Hyancourt, en Bray, dans le seizième siècle, était professeur de médecine à la Faculté de Paris. Les ouvrages publiés par ce médecin sur la science qu'il enseignait, eurent, de son temps,

une grande réputation ; mais ils sont aujourd'hui entièrement oubliés.

(V. *Recherches histor. sur le Bray norm.*, par M. P. de La Mairie.)

JACQUES (Jean-Nicolas), graveur, naquit à Rouen, dans le dix-huitième siècle. Cet artiste, établi dans sa ville natale, où il continua de résider jusqu'à la fin de sa carrière, possédait surtout un remarquable talent pour la gravure spéciale des pièces d'argenterie et des cachets armoriés.

(V. *Biogr. mss.*, par A. Pasquier.)

JACQUET (Jean), sieur de Sainte-Honorine, naquit à Caen, dans le dix-septième siècle. Il devint savant dans l'étude des antiquités romaines, dans celles de la littérature grecque, et cultiva surtout la poésie.

La vie dissipée que menait ce savant, ne lui permit point de rendre ses talents fructueux. Devenu régent au collége de la Marche, à Paris, il n'y obtint point de succès, et fut obligé, pour vivre, de se faire correcteur d'imprimerie, profession qu'il exerça jusque dans un âge avancé. On ne connait de Jacquet que quelques pièces de poésies grecques, latines et françaises.

(V. *Origines de Caen*, par Huet.)

JADOULLE (Marie-Nicolas), né à Rouen, en 1736, montra, de bonne heure, ses heureuses dispositions pour l'art du dessin, et se livra avec succès à l'étude de la sculpture. Après avoir obtenu plusieurs récompenses aux concours établis par l'Académie de Rouen, il fut se perfectionner à Paris, dans l'atelier de Michel-Ange Slodtz, dont il devint l'un des meilleurs élèves. Revenu dans sa ville natale, qu'il ne devait plus quitter, il y fut bientôt chargé de nombreux travaux de sculp-

ture, destinés à la décoration des monuments civils et religieux de cette cité.

Les œuvres les plus importantes de Jadoulle sont : *La mort de la Sainte-Vierge; La mort de Saint-Charles Borromée*, bas-reliefs exécutés pour le séminaire de Saint-Vivien ; *La Religion*, bas-relief de grande dimension, destiné à orner le portail latéral nord de l'église de Saint-Ouen ; l'*Exaltation de la Sainte-Croix* et les statues de *Saint-Pierre* et de *Saint-Paul* pour le portail de l'église de Sainte-Croix-Saint-Ouen ; *La Charité allaitant deux enfants*, bas-relief qui décore le fronton de l'église de Sainte-Madeleine; groupe représentant les sciences, les lettres et les arts, présenté à l'Académie de Rouen, dont l'auteur était membre ; *Le Commerce*, bas-relief avec attributs, destiné à orner la porte de la chambre de commerce; un buste de Pierre Corneille pour le théâtre; Statue *d'Henry IV*, posée, en 1782, sur la fontaine de la place du Vieux-Palais ; L'*Assomption de la Sainte-Vierge*, pour l'église d'Ecouis ; plusieurs sujets pour l'église de Guerbaville-la-Mailleraye. Ce sculpteur, qui possédait un véritable talent dans son art, eut la douleur de voir, lors de la Révolution, la presque totalité de ses œuvres tomber sous le marteau du vandalisme. Artiste plein de probité, de désintéressement et d'une confiance sans bornes, il vit détruire, en peu de temps, le fruit de quarante ans de travaux. Accablé de chagrin et d'infirmités, il fut réduit à demander un asile à l'Hospice-Général de Rouen ; c'est là qu'il termina sa carrière, le 2 avril 1805.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert, *Biogr. mss.*, par A. Pasquier, et *Précis de* l'*Acad. de Rouen*, 1805).

JAMES (L'abbé), né en Normandie, partit pour l'Algérie, en qualité de colon, à la fin de 1848, et mourut dans cette colonie en 1853. Il a publié sous le pseudonyme de Henry Dujardin : *L'Oracle*,

ou recueil de Prophéties concernant le passé, le présent et l'avenir de la France, 1840, 1848; *Histoire de la Révolution de février* 1848.

JAMET (Noël-Philibert), religieux distingué de la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, naquit, en 1611, à Bénarville, diocèse de Rouen. Il fit sa profession dans l'abbaye de Jumiéges, en 1629, et s'appliqua à l'étude des Pères de l'Eglise dont il lisait continuellement les œuvres, surtout celles de saint Augustin, pour lesquelles il avait une grande prédilection. Il a laissé, en manuscrit, les ouvrages suivants: *Traité de la circulation des esprits animaux*, publié par le P. Mége, sans nom d'auteur, en 1682. *Apologie du docteur Michel Baïus; Poème français sur la Grâce selon la doctrine de saint Augustin; Traité de la doctrine de Pélage et des semi-pélagiens; Abrégé de la doctrine de Jansénius, etc.; Traité de la Grâce du Sauveur.*

Dom Jamet mourut saintement dans sa solitude de Josaphat, au faubourg de Chartres, le 2 mars 1680.

(V. *Hist. litt. de la congrég. de Saint-Maur.*)

JAMET (Pierre-Charles), né, en 1701, à Louvières (diocèse de Séez), descendait, par les femmes, du célèbre historien Mézeray. Il termina ses études à l'Université de Caen, entra dans les bureaux de l'intendance de sa province, et obtint, plus tard, un emploi chez le contrôleur-général des finances. Trouvant dans ses nouvelles fonctions quelques loisirs à donner à la culture des lettres, dont il avait le goût, il se lia avec plusieurs écrivains et érudits, en renom à cette époque, et notamment avec Gueulette, auquel il fournit des notes pour son édition des *Essais de Montaigne.*

Soupçonné d'avoir pris part à la publication de quelques pamphlets dirigés contre la Cour, il fut mis

à la Bastille, en 1755, et acheva, dans cette prison, de mettre en ordre ses observations sur les dictionnaires français, particulièrement celui de Trévoux, auquel il donna plusieurs articles.

Ayant recouvré sa liberté, Jamet, qui se livrait alors exclusivement à l'étude de la métaphysique, écrivit, sur cette matière, un grand nombre d'ouvrages, dont voici les plus importants : *Essais métaphysiques*, Paris, 1732, in-12 ; *Lettre en forme de dissertation sur la création*, 1733, in-8° ; *Lettres à M. Lancelot sur l'infini ou l'unité de substance*, etc., 1740, in-8° ; *Lettres critiques sur le goût et sur la doctrine de Bayle*, 1740, in-8° ; *Promptuaire de la métaphysique du Dictionnaire de Bayle*, 1740, in-8° ; *Lettre à M. Pacaroni sur la métaphysique et la logique*, 1742, in-12, réimprimée dans le *Conservateur* de septembre 1757 ; *Lettre sur le lieu et l'espace*, 1742, in-12 ; *L'Epitaphe du bibliothécaire*, badinage de douze à treize cents vers sur la rime en IN, dont on trouve un extrait dans le *Conservateur* d'avril 1758.

Jamet termina sa carrière vers 1780.

(V. *Supp. de la Biog. univ.*, etc.)

JAMET (François-Louis), frère du précédent et bibliophile célèbre, naquit à Louvières, le 7 janvier 1710.

Attaché, dès sa jeunesse, en qualité de secrétaire, à M. de la Galaizière, intendant en Lorraine, il partagea, comme son frère, tout son temps entre les devoirs de sa place et la culture des lettres, puis, lié avec dom Calmet, qu'il visitait souvent dans son abbaye de Sénones, il fut initié par ce savant bénédictin à la science bibliographique.

Étant venu se fixer à Paris, Jamet se fit bientôt connaître des libraires et des bibliophiles, et devint l'oracle des ventes de livres, dans lesquelles il se dis-

tinguait par l'étendue de ses connaissances et par la délicatesse de son goût. Ce savant mourut le 30 août 1778, laissant une riche et curieuse bibliothèque, dont un grand nombre de livres, enrichis en marge de notes de sa main, sont fort recherchés des amateurs. Jamet n'a fait imprimer séparément aucun de ses ouvrages. Le plus important connu sous les différents titres de *Miscellanea*, de *Stromates*, de *Chaos*, 2 vol. in-4°, est entièrement inédit et se trouve à la bibliothèque impériale. On a du même auteur : *Les Flambards en Normandie;* des remarques fournies au Manuel lexique, aux lois forestières de la France, et des morceaux d'histoire et de littérature, publiés dans l'*Année littéraire*, dans les *Mémoires de Trévoux* et dans le *Conservateur*.

(V. *Suppl. de la Biogr. univ.*, et la *France litt.* de J.-M. Quérard.)

JAMET (Pierre-François), supérieur de la communauté du Bon-Sauveur, chanoine honoraire de Bayeux, de Coutances, d'Alby, recteur de l'Université de Caen, chevalier de la Légion-d'Honneur et membre de plusieurs sociétés savantes, naquit à Fresne (Orne), le 12 septembre 1762, d'un simple cultivateur.

Il reçut à Rouen, en 1787, l'ordination sacerdotale, fut, en 1790, nommé chapelain du Bon-Sauveur, à Caen, et s'associa, l'année suivante, à la protestation de l'Université de cette ville contre la nouvelle constitution du clergé. Plein du désir d'être encore utile à la religion, l'abbé Jamet, devenu l'objet de recherches actives, réussit à faire croire qu'il avait quitté la France, et demeura caché aux environs de Caen, sous toutes sortes de déguisements, parvenant, avec le titre de médecin et sous le nom de Deschamps, à exercer son pieux ministère et à porter des consolations jusqu'au lit des pauvres malades. Rendu,

en 1804, à sa communauté du Bon-Sauveur, ce généreux ecclésiastique, après avoir fait, pour la reconstituer, d'immenses sacrifices, entreprit de se livrer à l'enseignement des sourds-muets, réunit cette école à la communauté, et fonda, plus tard, dans le même établissement, un refuge pour les aliénés des deux sexes. C'est dans cet asile de la charité chrétienne que l'abbé Jamet mourut presque pauvre, le 12 janvier 1845.

On a de lui, outre deux mémoires sur l'instruction des sourds-muets, les ouvrages dont voici les titres : *Méditations sur le mystère de la Sainte-Trinité ; Misseno ou l'Homme heureux,* traduit du portugais *Trésor de patience, etc.*, traduit du portugais ; *Mémoires du cardinal Pacca*, traduit de l'italien.

(V. *Not. biogr.*, par M. l'abbé J.-B. Jamet, supérieur du Bon-Sauveur ; *Ann. norm.*, 1846.)

JANSSE (Lucas), né à Rouen, au commencement du dix-septième siècle, fut nommé, en 1632, ministre de l'église protestante de cette ville, fonction dans laquelle il se distingua par des talents supérieurs et par un zèle ardent à défendre son église par sa parole et par ses écrits. On a de ce ministre les ouvrages suivants :

La Messe trouvée dans les écritures, livret curieux devenu très-rare ; *Traité de la fin du monde*, Rouen, 1656, in-8° ; *Le Chrétien au pied de la Croix*, etc., Rouen, 1683, in-12 ; *Chronologie des rois de France, en vers latins.* Forcé de s'expatrier lors de la révocation de l'édit de Nantes, Jansse fut s'établir en Hollande, et mourut à Rotterdam, le 24 avril 1686.

(V. *Diction. hist.* de Chaufepié, et *Mém. biogr.* de Guilbert.)

JANVILLE (Louis-François-Pierre Louvel de), né à Paluel, en Caux, le 17 juillet 1743, embrassa fort

jeune la carrière des armes, et obtint, en 1759, le grade de lieutenant au régiment de Bretagne. Ayant quitté le service lors de la paix de 1762, il étudia le droit à Caen, entra dans la magistrature, fut, en 1769, nommé conseiller au Parlement de Rouen et appelé, en 1776, à la présidence de la Chambre des Comptes de cette même ville.

Envoyé à Caen présider un tribunal spécial, établi pour juger les contrebandiers, de Janville se maria et fixa sa résidence dans cette cité, à laquelle il rendit, pendant la Révolution, d'éminents services comme premier magistrat municipal. S'étant fait, plus tard, habitant de la campagne où il avait de grandes propriétés, il s'y occupa déconomie forestière, et fit de nombreuses expériences dans plusieurs genres de culture, notamment sur le blé, sur la vigne et sur les abeilles. Cet honorable magistrat mourut à Eterville, le 29 juillet 1808, regretté de tous ceux qui avaient pu le connaître et particulièrement des pauvres de la contrée, dont il était le bienfaiteur. On a de lui un excellent mémoire sur les plantations.

(V. *Précis des travaux de la société d'Agricult. de Caen*, ann. 1827, 1 vol.)

JARDIN (Jacques-Louis-César), né à Lisieux, le 27 octobre 1774, s'enrôla comme volontaire, en 1792, dans le bataillon du Calvados, et quitta le service l'année suivante.

Peu stable dans ses opinions, et naturellement emporté vers les extrêmes, Jardin, après s'être montré partisan de la Révolution, passa dans le camp royaliste et devint collaborateur du *Courrier Républicain*, journal quotidien de huit pages in-8°.

Compris parmi les déportés, il parvint à s'échapper dans le trajet de Paris à Rochefort, et rentra dans la capitale où il ne fut point inquiété. Atteint de graves infirmités, causées par son inconduite,

Jardin entra à l'hospice des Capucins, où il mourut en 1802. Outre les nombreux articles fournis par ce publiciste au *Courrier Républicain*, on a encore de lui une brochure intitulée : *J.-L.-C. Jardin à l'opinion publique*, 1795, in-8°, et une pièce de vers contre Robespierre.

(V. *Hist. de Lisieux*, par L. Du Bois, et *Biogr. univ. suppl.*)

JARRY (Pierre-François-Théophile), né à Saint-Pierre-sur-Dives, en 1764, embrassa l'état ecclésiastique, et devint curé d'Escots, paroisse du diocèse de Bayeux. Lors de la Révolution, l'abbé Jarry ne se contenta pas de refuser le serment à la nouvelle constitution du clergé, il le combattit encore énergiquement dans plusieurs écrits, et se retira à Jersey, d'où il passa en Angleterre, puis fut ensuite habiter l'Allemagne.

En 1798, il reçut du pape Pie VI, qui était alors exilé à Florence, les titres d'archidiacre et de chanoine tréfoncier de l'église princière de Liège, riche prébende dont il fut bientôt privé par les événements politiques. Il résida plusieurs années à Munster et en Westphalie, où un grand nombre d'ecclésiastiques s'étaient refugiés, et ne revint définitivement en France qu'après la Restauration. Il se fixa à Falaise, fut nommé par l'évêque de Bayeux vicaire-général de son diocèse, et termina sa carrière à Lisieux, le 31 août 1820. L'abbé Jarry, qui était un homme de beaucoup de mérite et de talent, a écrit vingt-six brochures dont voici les plus importantes : L'*abbé Fauchet peint par lui-même*, 1791, in-8° ; *Vie de l'abbé Fauchet*, 1791, in-8° ; *Contraste entre un Quaker et l'abbé Fauchet*, 1791, in-8°. Ces trois brochures, dirigées contre l'évêque constitutionnel du Calvados, parurent sous le pseudonyme de l'abbé de Valméron ; *Oraison funèbre du cardinal de La Roche-*

foucauld, Munster, 1801, in-4°; *Dissertation sur la chaire de Saint-Pierre à Antioche; Du rétablissement de l'empire germanique tel qu'il était avant* 1692; *Discours prononcé à Rouen, à la Saint-Louis, en* 1816, Paris, 1817; *Oraison funèbre du prince de Condé*, Paris, 1818; *De la liberté de la presse*, 1819; *Sur la petite église*, 1820.

(V. *Suppl. de la Biogr. univ.*, etc.)

JEAN, fils de Raoul, comte de Bayeux, naquit dans le onzième siècle. Il devint évêque d'Avranches en 1060, et fut appelé, en 1069, au siége archiépiscopal de Rouen. Ce prélat, l'un des plus distingués de France par les lumières qu'il possédait dans les sciences et dans les lettres, est auteur d'un livre intitulé: *De officiis ecclesiasticis*, ouvrage dédié à Maurille, archevêque de Rouen, et publié en 1641, avec des notes par Le Prevost, chanoine de la métropole.

Jean de Bayeux, surnommé aussi Jean d'Avranches, mourut le 9 septembre 1079, à Saint-Philibert-sur-Risle, et fut inhumé dans sa cathédrale.

(V. *Hist. des Archevêques de Rouen*, par dom Pommeraye.)

JEAN, trente-quatrième évêque d'Évreux, naquit à La Barre, dans ce même diocèse. Il avait d'abord fait partie du clergé attaché à la personne de Henry II, roi d'Angleterre, et dut à la faveur de ce prince son élévation à l'épiscopat en 1181. Ce prélat partit, en 1190, pour la croisade et fut rejoindre le roi Richard-Cœur-de-Lion à Messine, où il jura les articles de la paix conclue entre ce prince et Tancrède, roi de Sicile.

Le 12 mai 1191, il couronna dans l'île de Chypre, Bérengère, fille du Roi de Navarre, fiancée à Richard-Cœur-de-Lion, puis arrivé, au mois de septembre de

la même année, à Joppé (aujourd'hui Jaffa), il y mourut en 1192.

(V. *Hist. des évêques d'Evreux*, par MM. A. Chassant et G.-E. Sauvage.)

JEAN DE COUTANCES, religieux de la congrégation des Bénédictins, vivait dans le douzième siècle. Il est auteur d'un traité du comput ecclésiastique, dont l'objet principal est de fixer la fête de Pâques suivant le cours du soleil et de la lune. Cet ouvrage est précédé d'une épître dédicatoire adressée à Geoffroy, abbé de Savigny. Elle a été publiée par dom Martène.

(V. *Hist. litt. de la France*, t. 10.)

JEAN DE BLANGY, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fit ses études à Paris, et fut reçu docteur au collége de Navarre. Il fut d'abord pourvu de l'archidiaconat du Véxin, dans l'église cathédrale de Rouen, et devint évêque d'Auxerre en 1338. Le savant de Launoy, dans son histoire du collége de Navarre, parle avec beaucoup d'éloge de ce prélat, qui était l'un des plus profonds théologiens de son temps. S'étant démis de son siége pour entrer dans la vie monastique, Jean de Blangy mourut le 15 mars 1344, et fut inhumé dans le chœur de l'église des Chartreux de Paris.

(V. *Hist. de la cathéd. de Rouen*, par dom Pommeraye, et le *Dict. de Moréri.*)

JEAN DE VERNON, ainsi appelé du lieu où il prit naissance, entra dans le couvent des Carmes de Paris, y fut reçu docteur et devint professeur de théologie.

Choisi, en 1555, pour travailler à la révision du procès de Jeanne d'Arc, afin de justifier de l'innocence de cette héroïne, ce savant religieux s'acquitta honorablement de cette tâche et fut nommé, l'année

suivante, prieur de la province de France. On a du P. Jean de Vernon, des *Commentaires sur l'Apocalypse ; Quatre livres sur le maître des sentences ; Questions mises en ordre ; Leçons publiques de théologie.* Il mourut à Paris dans le couvent des Carmes de la place Maubert, en 1661.

JEAN-MARIE DE VERNON, moine de l'ordre des Pénitents, naquit à Vernon au commencement du dix-septième siècle. Ce religieux est auteur de plusieurs ouvrages traitant de la vie de personnages qui se sont rendus célèbres par leur piété. Nous mentionnons les suivants : *Vie de Françoise de Saint-Bernard, religieuse de Sainte-Claire, à Verdun*, 1657, in-4° ; *Le roi très-chrétien, ou la vie de saint Louis*, Paris, 1662, in-4° ; *Vie de Marguerite de François Xavier*, 1665, in-4° ; *Histoire générale du tiers ordre de Saint-François-d'Assise, avec les vies des personnes illustres qui y ont fleuri*, Paris, 1667, in-8°, le même ouvrage en latin, 1686, in-f° ; *Vie de saint Arnoult et de sainte Scariberge, son épouse*, 1677, in-16 ; *Vie de Charles de Saveuse, prêtre conseiller à la grand'-chambre du Parlement de Paris et supérieur des Ursulines de Magny*, 1678, in-8° ; *L'Amazone chrétienne, ou les Aventures de Mlle de Balmon*, 1678, in-12. On a encore du même auteur : *Le Divertissement du sage dans l'explication d'un grand nombre de proverbes*, 1665, in-8°.

(V. *Biblioth. de la France* du P. Le Long.)

JEUFFROY (Victor-Romain), né à Rouen, le 17 juillet 1749, étudia l'art du dessin à l'école de sa ville natale et obtint à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts, en 1764, un prix extraordinaire de dessin d'après la bosse. Ayant acquis un remarquable talent dans la gravure pour les pierres fines et les médailles, cet artiste se fit, par l'exécution d'un grand nombre

d'œuvres de ce genre, une brillante réputation et fut reçu membre de l'Institut. On cite sutout de lui des pierres fines représentant : l'une, un Vainqueur buvant dans une coupe, l'autre une tête de Méduse ; des médailles rappelant la Vénus de Médicis, la Prison du Temple et les trois consuls Bonaparte, Cambacerès et Lebrun.

Jeuffroy termina sa carrière en 1826, au Bas-Prunay, près de Saint-Germain-en-Laye.

JOHEL, né dans le diocèse d'Avranches, fonda, en 1082, le prieuré des Biards, et devint abbé de la Couture, dans le Mans. Ce personnage, auquel on doit une vie de saint Nicolas, termina sa carrière en 1097.

JOLIMONT (François-Gabriel-Théodore Basset de) naquit à Martainville, à quelques lieues de Rouen, le 8 février 1787, d'un avocat au Parlement de Normandie.

Il cultiva, de bonne heure, son goût pour l'art du dessin, et, lorsqu'il eut le malheur de voir sa fortune patrimoniale entièrement absorbée par des procès de succession, ce fut à cet art qu'il dut avoir recours pour subvenir à ses moyens d'existence.

Doué d'une imagination ingénieuse et féconde, puis possédant des connaissances étendues et variées, de Jolimont, qui avait acquis un talent distingué dans la peinture à la gouache et à l'aquarelle, fut l'un des plus fidèles interprètes de l'art au moyen-âge, et devint très-habile dans la reproduction et la restauration des anciens manuscrits migniaturés.

Il exécuta un nombre infini d'œuvres de ce genre à Paris, à Rouen, à Moulins et à Dijon, où il faisait sa résidence et coopéra, comme écrivain et comme artiste, à la composition et à la publication des nombreux ouvrages dont voici la nomenclature : *Petit album d'antiquités, etc.*, avec texte, Paris, 1819, in-4° ; *Les*

Mausolées français, ou recueil des Tombeaux élevés dans les nouveaux cimetières de Paris, Didot, 1821, in-4° ; *Les Monuments les plus remarquables de la ville de Rouen, etc.*, 1822, in-f° ; *Description des monuments les plus remarquables du département du Calvados*, Didot, 1825, in-f° ; *Vue pittoresque de la Cathédrale de Reims*, texte, Paris, 1826, in-f° ; *Les Cathédrales de France*, texte seulement ; *Description des monuments de la ville de Dijon*, Paris, 1830, in-4° ; *Description et vues des monuments de la ville de Lyon*, 1832, in-4° ; *Les principaux édifices de la ville de Rouen en* 1525, *d'après un manuscrit appelé le Livre des fontaines, conservé aux archives de la ville*, Rouen, A. Péron (Lebrument édit.), 1845, in-4°. Cet ouvrage, tiré seulement à 150 exemplaires numérotés, valut à l'auteur une grande médaille d'or, qui lui fut décernée par le roi Louis-Philippe ; *Recueil de vingt-cinq dessins originaux représentant des abbayes et d'anciens châteaux du département de la Seine-Inférieure*, d'après la collection de Gaignières (se trouve à la bibliothèque de Rouen) ; *Polyanthea archéologique*, Moulins, 1842, 1843, 3 liv. ; *Appel aux législateurs, aux antiquaires, etc., sur la restauration et l'achèvement de l'église de Saint-Ouen*, Rouen, A. Péron, 1845, in-4° ; *Notice historique sur Jacques Le Lieur, poète du seizième siècle*, Moulins, 1847, in-8° ; *Prologue d'ouverture pour l'inauguration de la salle de spectacle de la ville de Moulins*, 1847, in-8°. Le dernier ouvrage de ce laborieux artiste est la reproduction d'un curieux manuscrit migniaturé, appartenant à l'hôpital de Dijon. Cette copie a été exécutée pour la commission d'antiquités du département de la Côte-d'Or, dont de Jolimont, qui appartenait à plusieurs sociétés savantes, était le dessinateur. Notre compatriote avait possédé une riche collection des plus beaux spécimens de manuscrits historiés ; elle est aujourd'hui la propriété de M.

Gailhabaud. De Jolimont, qui, malgré son talent et le nombre de ses ouvrages, luttait fatalement depuis longtemps contre la mauvaise fortune, est mort à Dijon, le 27 octobre 1854.

(V. *Not. biogr.*, par M. H. Baudot, journal de la Côte-d'Or du 2 décembre 1854, etc.)

JORE (Claude-François), était imprimeur-libraire à Rouen, où il était né, vers le commencement du dix-huitième siècle. Voltaire étant venu dans cette ville, en 1731, dans le but d'y publier son *Histoire de Charles XII* et d'y faire réimprimer la *Henriade*, passa plusieurs mois chez cet imprimeur qui demeurait alors rue Saint-Lô.

La première édition, donnée par Jore, des *Lettres philosophiques*, dont il prétendait avoir acheté le manuscrit, quand, au contraire, Voltaire soutenait ne lui avoir donné qu'une simple autorisation d'imprimer, fit naître de vifs démêlés entre l'auteur et l'éditeur. Ce dernier, poursuivi par ordre supérieur pour le fait de la publication de ces lettres incriminées, fut, dans la suite, entièrement ruiné et se vit, de plus, obligé de quitter la France.

Tous les détails de cette affaire se trouvent consignés dans un pamphlet imprimé sous le nom de Jore, et qui, selon quelques critiques, ne serait point son œuvre. Ce pamphlet est intitulé : *Voltariana ou Eloge amphigourique*, 1748, in-8°. Voltaire, fort mal traité dans cet écrit, ne s'en vengea qu'en recevant à Ferney notre infortuné compatriote, auquel il donna pendant quelques temps une généreuse hospitalité.

Jore termina sa carrière à Milan, dans un âge avancé.

On connait de lui les écrits suivants : *Les Aventures portugaises*, Bragance, (Paris), 1756, 2 part., in-12 ; six lettres d'excuses et de remercîments à Voltaire, imprimées à la suite de la vie de Voltaire, par Condorcet.

(V. *Mém. biogr. par Guilbert*, et *Biogr. mss.*, par A. Pasquier, *France litt.* de J.-M. Quérard.)

JORET (Jean), poète, né à Bayeux, en 1428, fut *escripteur*, c'est-à-dire secrétaire des rois Charles VII, Louis XI et Charles VIII. Il a composé, en l'honneur de ce dernier prince, un poème curieux intitulé : *Le Jardrin salutaire, avec une exoration au Roi.* Ce poème, extrait d'un manuscrit appartenant aujourd'hui à la bibliothèque impériale, a été publié par M. A. Luthereau, en 1841, format grand in-8°.

JORT (Jean De), né à Rouen, vers la moitié du dix-septième siècle, était procureur à la Chambre des comptes de cette ville. Très-versé dans l'étude de la jurisprudence et surtout dans la connaissance du droit de sa province, il a écrit, sur cette matière, les ouvrages suivants : *Traité de la garde noble royale en Normandie*, Rouen, J. Dumesnil, 1691, in-12; *Dissertation sur les aides chevels de Normandie, appelez aides coutumiers*, Rouen, J. Besongne, 1706, in-12 ; *Dissertation sur le relief des fiefs en Normandie,* Rouen, J. Besongne, 1710, in-12. De Jort mourut dans sa ville natale, en 1727.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert, etc.)

JOSAPHAT (Le Père), né à Rouen, dans le dix-septième siècle, appartenait à l'ordre des Capucins, où il se distingua par son talent pour la prédication. Il prononça plusieurs oraisons funèbres, et fit imprimer à Paris, en 1724, celle du R. P. Honoré Bouchard de Champigny, religieux de son ordre, célèbre par sa sainteté et par le don des miracles duquel on prétendait qu'il était doué.

(V. *Mém. biorgr.* de Guilbert.)

JOUAN (Jacques-Casimir), général de brigade, of-

ficier de la Légion-d'Honneur, naquit à Saint-Christophe-du-Focq (Manche), le 4 mars 1767, d'un cultivateur aisé.

Enrôlé volontaire dans le deuxième bataillon de la Manche, en 1791, Jouan, déjà sergent-major dans la garde nationale et l'un des plus beaux hommes du pays, fut nommé d'emblée lieutenant de grenadiers. Il prit part aux principales campagnes de la République et de l'Empire, combattit en Belgique, sur le Rhin, en Italie, en Autriche, en Prusse, en Pologne, en Espagne et fut blessé aux batailles de Valmy et de Iéna. Passé dans la garde impériale en 1810, avec le grade de chef de bataillon, ce brave militaire continua à se distinguer et devint colonel en 1813. Il se signala, en cette qualité, par des actions d'éclat à la bataille de Dresde, eut le bras gauche emporté par un boulet, et reçut de Napoléon, témoin de sa bravoure, sur ce même champ de bataille, sa nomination verbale au grade de général de brigade. Après avoir commandé, en 1815, le département de l'Ardèche, le général Jouan rentra dans ses foyers, et, avec une simplicité digne des temps anciens, il reprit la charrue qu'il avait quittée pour voler à la défense du pays, auquel il rendit de nouveaux services, en donnant aux cultivateurs qui l'entouraient le secours de ses conseils et de son exemple.

L'éducation de ses enfants l'ayant forcé d'aller se fixer à Cherbourg, il remplit, dans cette ville, de nombreuses fonctions administratives, et fut, en 1830, investi du commandement de cette place. Désirant, toutefois, mourir au milieu de ses champs et de ses travaux d'affection, le général Jouan fut habiter la commune de Tréauville, que, malgré son grand âge, il voulut bien se charger d'administrer comme maire; c'est là qu'il termina son honorable carrière, le 7 mars 1847.

(V. Not. nécrolog., *Revue de Rouen*, de mars 1847;

Not. biogr., par M. Vérusmor, même revue, 1852, *Biogr. milit. des Victoires et Conquêtes*, et le *Monit.*)

JOUAULT (Mathieu), né à Fors-Baye, diocèse de Rouen, en 1597, fut d'abord curé d'Angerville et embrassa, en 1633, la vie monastique dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur. Ce religieux qui joignait à beaucoup d'érudition un remarquable talent pour la prédication, parvint aux plus hautes dignités de son ordre. Après avoir été prieur de l'abbaye de Saint-Melaine de Rennes, de celui de Corbie, et supérieur de Chelles, il devint encore successivement visiteur de Bretagne, de Normandie, de France et prieur de Saint-Denis et de Saint-Wandrille.

Il mourut dans cette dernière abbaye, le 15 février 1666. Dom Jouault a laissé à l'état de manuscrit deux grandes lettres adressées, en 1654, au général de son ordre, dom Bernard Audebert, l'une traite des moyens de bien former les religieux dans la vie spirituelle, l'autre, du projet de réunir la congrégation des Bénédictins de Saint-Vanne à celle de Saint-Maur.

On a encore du même auteur deux traités ayant pour sujets la manière d'élever les jeunes profès, et une méthode facile pour faire aux religieux des exhortations et des conférences.

(V. *Hist. litt. de la Congrég. de Saint-Maur.*)

JOUENNE (Guillaume), seigneur de Glatigny, naquit à Alençon, dans le seizième siècle. Il eut de la réputation comme avocat, et obtint, en récompense de ses talents dans cette profession, une charge de conseiller à l'échiquier et au conseil d'Alençon. Lors de la suppression de ces cours, il devint l'un des premiers magistrats du présidial, puis très-zélé catholique, il se fit l'adversaire des calvinistes, écrivit et publia, en 1561, un ouvrage contre Th^re de Bèze.

(V. *Mém. sur la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos.)

JOUENNE (François), né vers 1680, à Gonneville, diocèse de Coutances, quitta de bonne heure son pays natal pour aller chercher fortune à Paris. Il travailla, pendant plusieurs années, à la Bibliothèque du Roi, se livra au commerce de la librairie, dans lequel il se distingua par son intelligence, et créa avec beaucoup de succès, en 1724, le petit almanach connu sous le nom d'*Etrennes mignonnes*. Jouanne mourut à Paris, en 1741.

(V. *Dictionn. biogr.* de Chaudon et Delandine, neuvième édition.)

JOUENNE DU LONGCHAMP (Thomas-François-Ambroise), naquit à Beuvron (Calvados), le 30 novembre 1761. Il exercait la médecine à Lisieux, au commencement de la Révolution, dont il adopta les principes, fut nommé, en 1791, officier municipal et représentant du peuple à la Convention nationale, l'année suivante. Il se fit remarquer dans cette assemblée par son zèle et par la sagesse de ses vues sur toutes les questions d'assistance publique, et écrivit d'excellents rapports sur cette importante matière. Bien que très-modéré dans ses opinions, Jouanne du Long-Champ vota pour la mort et pour l'appel au peuple dans le procès du Roi. Il fut, en 1795, élu député au conseil des Cinq-Cents, nommé directeur des hospices civils de Paris, et compris, plus tard, avec plusieurs de ses collègues dans une proscription momentanée qui suivit la journée du 18 brumaire. Forcé de s'expatrier en 1816, par suite de la loi de bannissement contre les régicides, il se retira à Bruxelles où il exerça sa profession de médecin, et mourut dans cette ville, le 29 février 1818. On a de lui un ouvrage intitulé : *Méthode lancastérienne, ou système d'éducation britannique*, Bruxelles, 1826, in-12, planches. Il a en outre donné plusieurs traductions qui sont : *De la Goutte et du Rhumatisme*, traduit de l'italien

d'après Gianini, 1810; *Lettre à Ch.-H. Perry sur l'influence des irruptions artificielles dans certaines maladies*, traduit de l'anglais d'après Jenner; *Du courage et de la patience dans le traitement des maladies*, traduit de l'italien d'après Pasta; *Manuel de l'accoucheur*, traduit de l'anglais d'après Denman; *La médecine sans médecin*, traduit de l'italien d'après Pasta.

(V. *Biogr. contemp.*, *Hist. de Lisieux*, par L. Du Bois, 2 vol., et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

JOUENNE DU LONCHAMP (Victoire-Adélaïde Boëssey), femme du précédent, naquit à Lisieux et vint, fort jeune, habiter Paris. Elle reçut de sa mère, qui cultivait les arts avec distinction, les premières leçons de dessin et de musique, et devint dans la suite élève de van Spaëndonck, célèbre peintre de fleurs, et de Nadermann, compositeur de musique.

Cette artiste qui exécuta plusieurs tableaux remarqués, et favorablement appréciés aux expositions de Paris et de Bruxelles, était également estimée comme musicienne. Mme Jouenne du Longchamp suivit son mari dans l'exil et sut lui en adoucir les rigueurs par ses talents, les charmes de son esprit et par la réunion de tous les nobles sentiments du cœur.

(V. *Biogr. des contemp.*)

JOURDAN (Adrien), né à Coutances, dans le dix-septième siècle, appartenait à la compagnie de Jésus et devint confesseur de la reine de Pologne. Il est auteur d'une histoire du règne des rois de France de la première race, ouvrage écrit d'une manière peu correcte, selon l'abbé Le Gendre, et que personne ne songe aujourd'hui à tirer du fond des bibliothèques où il est depuis longtemps relégué.

JOURDAIN DU HOMMET, né dans le douzième

siècle, descendait d'une ancienne famille de Normandie, et comptait parmi les connétables de cette province, Richard son père et Guillaume son aïeul. Archidiacre de Lisieux depuis 1194, il fut nommé en 1202, évêque de cette même ville qu'il rendit peu de temps après à Philippe-Auguste, qui en avait fait le siège, puis s'étant croisé en 1207, avec d'autres ecclésiastiques, il se réunit à Simon de Montfort, et prit part à la guerre atroce faite aux malheureux Albigeois. En 1216, Jourdain Du Hommet fonda l'abbaye de Mondaye, près de Bayeux, et mourut outre-mer où il faisait partie d'une nouvelle croisade, en 1218.

(V. l'*Hist. de Lisieux*, par L. Du Bois, vol. 1, etc.)

JOUTEL (Henry) né au val d'Eauplet, près de Rouen, vers 1640, suivait, depuis dix-sept ans, la carrière militaire, lorsqu'il résolut de suivre la fortune du navigateur Cavelier de la Salle, son compatriote qui, en 1684, retournait à la Nouvelle-France, dans le but d'y fonder une colonie et de découvrir dans le grand fleuve du Mexique l'embouchure du Mississipi. Homme décidé et plein d'énergie, Joutel rendit de grands services, pendant cette expédition, au chef dont il partagea tous les dangers, et dont il devint le lieutenant. Après que l'infortuné de La Salle eût été lâchement assassiné à la suite d'un complot tramé par quelques-uns de ses subordonnés, Joutel rassembla ce qui lui restait de monde et se dirigea vers la baie de Saint-Louis, où il eut le chagrin de voir la colonie qu'ils y avaient fondée, presque entièrement détruite. Il s'empressa de recueillir tous ceux des colons qui voulurent le suivre, et continua sa route jusqu'à Québec, où s'arrêta volontairement la majeure partie de ses compagnons.

S'étant rembarqué avec l'abbé Cavelier, frère de La Salle, il fit voile vers la France, où il prit terre

le 9 octobre 1688 ; l'un et l'autre furent habiter Rouen, où, gardant un pieux souvenir du célèbre navigateur dont ils avaient partagé les périls, ils en racontèrent souvent, en la déplorant, la fin tragique et prématurée.

C'est dans cette ville que le P. Charlevoix dit avoir vu et entretenu Joutel, dont il se plaît à faire l'éloge.

Joutel mourut en 1735, après avoir publié une relation de son voyage, sous le titre de : *Journal historique du dernier voyage que feu M. de La Salle fit dans le golfe du Mexique pour trouver l'embouchure du Mississipi, etc.*, Paris, 1713, in-12.

(V. *Description de la Louisiane*, par le P. L. Hennepin ; *Hist. de la Nouvelle-France*, du P. Charlevoix, et notre Not. biog. sur Cavelier de La Salle, *Revue de Rouen*, avril 1852.)

JOUVENET (Laurent), né à Rouen, en 1609, descendait d'une famille de peintres-sculpteurs, dont le chef, originaire d'Italie, était venu s'établir dans cette ville, vers 1550. Laurent eût pour père Noël Jouvenet, né aussi à Rouen, et duquel il reçut, ainsi que Nicolas Poussin, les premières notions du dessin et de la peinture, qu'il cultiva jusque dans un âge avancé. On ne connaît aucune des œuvres de Laurent ni de son père, qui, pourtant, durent beaucoup travailler. La cause en est probablement à ce que ces artistes auront omis, ce qui n'était pas rare à cette époque, de signer les ouvrages qu'ils étaient chargés d'exécuter.

Laurent Jouvenet, qui avait eu quinze enfants de son mariage avec Marguerite Deleuze, mourut le 17 novembre 1681.

JOUVENET (Jean), fils du précédent, et l'un des plus illustres peintres de l'école française, naquit à

Rouen, sur la paroisse de Saint-Lô, vers la fin d'avril 1644 (1).

Il commença l'étude de la peinture sous son père, et fut ensuite se perfectionner à Paris. Enthousiaste de son art, il s'affranchit des entraves de l'école, prit la nature pour guide, et, donnant l'essor à ses talents, il se fit bientôt un nom par son beau tableau connu sous le nom du *Mai* et représentant la *Guérison du paralytique*. Plusieurs autres tableaux, dans lesquels se révélait un génie original et plein de force, mirent Jouvenet en grande réputation et le firent recevoir, en 1675, à l'Académie de peinture, dont il devint directeur en 1705 et recteur perpétuel en 1707. Son tableau de réception avait pour sujet *Esther devant Assuérus*.

A partir de cette époque, ce peintre, qui travaillait avec une facilité extraordinaire, put à peine suffire aux nombreux travaux dont il fut chargé. Atteint, en 1713, d'une paralysie à la main droite, il parvint à rendre la gauche assez habile pour peindre de cette main plusieurs grandes toiles, entre autres, le *Magnificat* et le tableau qui servait de plafond à l'une des salles d'audiences du Parlement de Rouen, représentant : *L'innocence poursuivie par le mensonge et cherchant un refuge dans les bras de la justice* (2).

---

(1) M. C.-J. Houel, dans un mémoire envoyé au concours ouvert en 1836, par l'Académie de Rouen, sur la vie et les ouvrages de Jean Jouvenet, a donné une généalogie complète de la famille du peintre rouennais, ce qui, maintenant, doit faire cesser les erreurs et les variations qui se rencontrent chez les biographes qui ont parlé des Jouvenet. Nous avons oublié, dans notre Notice sur M. Houel, de citer ce mémoire, auquel l'Académie accorda une mention très-honorable ; nous nous empressons de rappeler ici cette omission.

(2) Ce tableau fut entièrement détruit lors de l'écroulement du plafond de cette salle, le 1er avril 1812.

Jouvenet mourut à Paris, le 5 avril 1717, léguant à la postérité un nombre considérable de tableaux, exécutés, la plupart, pour des églises et des communautés religieuses. Les plus importants sont : *J.-C. chassant les vendeurs du temple* (donné au musée de Lyon) ; la *Pêche miraculeuse ; Résurrection du Lazarre ;* la *Madeleine aux pieds de J.-C. chez Simon le pharisien ; J.-C. au Jardin des Olives* (donné au musée de Grenoble) ; le *Christ en croix* (donné au musée de Dijon) ; le *Centenier au pieds de Jésus* (donné au musée de Tours) ; *Présentation au temple* (donné au musée du Mans) ; le *Mariage de la sainte Vierge* (donné au musée d'Alençon). Le musée de Rouen possède de notre compatriote les tableaux représentant : un *Ex-Voto ; Isaac bénissant Jacob ;* l'*Annonciation ; J.-C. présenté au temple ;* l'*Ascension ; Vision de sainte Thérèse ; Mort de saint François ;* les *Douze Apôtres*, esquisses exécutées en grand au plafond de la coupole des Invalides; *Portrait de M. de Séraucourt, docteur en Sorbonne ; Portrait de l'auteur*, peint par lui-même. Nous mentionnerons encore, parmi les tableaux de ce maître, dont quelques-uns se trouvent à Paris : la *Nativité ;* l'*Adoration des Mages ;* la *Purification ;* la *Cène ;* l'*Extrême-Onction ; Saint-Pierre dont l'ombre guérit les malades* ; le *Martyre de saint André.*

Jouvenet avait aussi décoré la chapelle de Versailles, et peint plusieurs plafonds d'un effet puissant par le dessin et par la couleur. Un grand nombre de ses tableaux ont été gravés par Drevet, Seb, Leclerc, Audran, Thomassin, Edelinck, Cochin, etc. Une inscription commémorative a été placée sur la maison où naquit Jean Jouvenet, rue aux Juifs, 9. Un vœu, depuis longtemps senti et plus d'une fois exprimé, serait de voir ce célèbre peintre être, dans sa ville natale, l'objet de l'hommage qui a été rendu à Corneille et à Boïeldieu.

(V. *Biog. univ.* ; Rapport de M. Hellis ; *Précis de l'Acad. de Rouen*, année 1836, etc. Plusieurs portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

JOUVENET (François), frère des précédents, naquit à Rouen, le 19 décembre 1664. Il suivit la carrière héréditaire dans sa famille, peignit le portrait avec talent, et fut reçu, en 1701, membre de l'Académie de peinture.

On cite particulièrement de cet artiste le portrait de M. de La Borde, avocat au Parlement de Paris, et celui de M. de Maubert, maréchal-des-logis de la Reine. François Jouvenet mourut à Paris, le 18 avril 1749.

JOUVENET (Noël), neveu de Jean et de François, naquit à Rouen, et se livra à l'étude de la sculpture. Il alla, de bonne heure, exercer son art à Paris, fut chargé de travaux pour le parc de Versailles, et reçut le titre de sculpteur ordinaire des bâtiments du Roi. Nous ne trouvons cité, parmi les œuvres de Noël Jouvenet, que le *Sanguin*, statue en marbre.

JUDDE (le Père), né à Rouen, le 21 décembre 1661, appartenait à la compagnie de Jésus, où il s'est distingué par la composition d'un grand nombre d'ouvrages ascétiques, qui ne virent le jour qu'après la mort de l'auteur, arrivée à Paris, en 1735. Ces ouvrages ont pour titres : *Retraite spirituelle pour les personnes religieuses*, Paris, 1746, in-12; *Réflexions chrétiennes sur les grandes vérités de la foi et sur les principaux mystères de la passion*, Paris, 1757, in-12; *Exhortations sur les principaux devoirs de l'état religieux*, 1786, nouvelle édition, 2 vol. in-12; *Traité sur la confession à l'usage des séminaristes*, etc; Collection complète des œuvres spirituelles du P. Judde,

Paris, 1781, 7 vol. in-12; 1825 et 1826, 5 vol. in-12.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert, et *France litt.* de J. M. Quérard.)

JUSTICE (Jean de), né à Rouen, vers le commencement du quatorzième siècle, fut d'abord chanoine et chantre de l'église de Bayeux. Il devint chanoine de Paris, conseiller au Parlement de la même ville, et se rendit célèbre par la fondation qu'il fit, dans cette capitale, en 1353, d'un collége auquel il donna son nom, et qui fut réuni en 1764 à l'Université. Douze boursiers étaient entretenus dans ce collége aux frais du fondateur; huit du diocèse de Rouen et quatre du diocèse d'Evreux. Jean de Justice mourut à Paris, le 15 novembre 1353.

(V. *Hist. ecclésiast. de Bayeux*, par Hermant, et *Hist. de Paris*, par Dulaure, t. 3.)

JUSTIN (Jean-Baptiste-Augustin), naquit à Caudebec en Caux, de parents qui avaient l'entreprise exclusive du service des messageries et des voitures publiques pour tout le pays de Caux. Il fut mis, de bonne heure, à la tête d'un établissement du même genre, à Rouen, et l'exploita avec une rare intelligence jusqu'à l'époque de la Révolution, où l'entreprise fut supprimée. Plus tard, M. Justin traita du relais de la poste aux chevaux de Rouen, et s'occupa dès lors de la science agronomique. Il fut le premier à introduire les moutons mérinos dans notre département. « Aucun perfectionnement de l'industrie agricole n'échappa aux recherches de M. Justin, dit son biographe, et c'est ainsi qu'il fit marcher de front le perfectionnement aratoire, la culture des céréales, celle des plantes sarclées, des prairies artificielles, l'amélioration des races et enfin tout ce qui constitue l'ensemble d'une bonne exploitation. »

Retiré à sa campagne de Fresne-le-Plan, il s'y oc-

cupa beaucoup d'horticulture, sans cependant négliger entièrement l'agriculture, dont il aimait souvent à s'entretenir avec les cultivateurs de la contrée, qu'il guidait de ses conseils. En 1819, M. Justin avait formé, avec plusieurs agronomes, le noyau de la société centrale d'Agriculture du département de la Seine-Inférieure, dont il fut l'un des membres les plus zélés et à laquelle il fit un grand nombre de rapports, publiés ou seulement mentionnés dans les Mémoires de cette société. On lui doit en outre un Rapport sur la police du roulage, une notice sur les arbres résineux ou conifères et une statistique de Fresne-le-Plan.

Il a terminé sa carrière en 1834.

(V. *Not.* par M. Leprevost, vétérinaire, *Mém. de la soc. centr. d'Agricult. de la Seine-Inf.*, 1835.)

JUSTIN (Placide), frère du précédent, né aussi à Caudebec, en 1777, s'est fait connaître à Paris comme homme de lettres, publiciste, et comme fondateur d'une correspondance pour les journaux de province. Il est auteur de plusieurs ouvrages et opuscules dont voici les titres : *Mazet où la Peste de Barcelone dithyrambe*, Rouen, N. Périaux, 1822, in-8° ; *Robert-le-Diable, ou le château de Moulineaux*, traditions normandes, Paris, 4 vol. in-8° ; *Histoire politique et statistique de l'île de Haïti, Saint-Domingue, écrite sur des documents officiels et des notes communiquées par sir James Barskett, agent du gouvernement Britannique dans les Antilles*, Paris, 1825, in-8° ; *Du droit d'entrepôt réclamé par les villes de France centrale et particulièrement de l'entrepôt de Paris.* Paris, 1829, in-8°.

(V. *France litt.* par J.-M. Quérard, etc.)

KERSAINT (Armand-Guy-Simon, comte de), capitaine de vaisseau et l'un des officiers les plus brillants et des plus expérimentés de la marine française, na-

quit au Havre vers 1741, d'une noble famille originaire de Bretagne (1).

Plein d'espoir dans la Révolution qui devait détruire de nombreux abus, le comte de Kersaint en adopta les principes et publia, en 1789, une brochure intitulée *le Bon Sens*, dans laquelle se révélaient les sentiments d'un homme de bien et d'un sage ami de la liberté. Après avoir rempli, en 1791, les fonctions de président de l'assemblée électorale de Paris, et celles d'administrateur du département, il fut d'abord élu député suppléant, entra à l'Assemblée législative en remplacement de Mosneron, le 3 janvier 1792, devint membre de la Convention et fut envoyé à l'armée de la Meuse en qualité de commissaire du Gouvernement.

Lié avec les Girondins dont il partageait loyalement les opinions, il se montra très-animé contre les partisans du système de la terreur qui commençait à s'organiser.

Dans le procès du Roi, il vota pour la réclusion jusqu'à la paix, pour l'appel au peuple, publia quelques brochures en faveur de ce prince, et donna sa démission de représentant dans une lettre insérée au *Moniteur*, lettre dans laquelle il avait le courage de dire : « Que s'il avait été réduit à être le collègue des panégyristes et des promoteurs des massacres des 2 et 3 septembre, il voulait au moins défendre sa mémoire du reproche d'avoir été leur complice. » Le triomphe du parti montagnard ne pouvait manquer d'être funeste à de Kersaint que ses amis politiques voulaient porter au ministère de la marine en con-

---

(1) La *Biographie universelle* fait naître ce personnage à Paris, mais nous avons cru devoir nous en rapporter à M. J. Morlent qui, dans sa petite géographie du département de la Seine-Inférieure, publiée en 1852, assigne au comte de Kersaint le Hâvre pour lieu de naissance.

currence avec Monge. Poursuivi et arrêté par les Terroristes, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort comme conspirateur et fédéraliste, le 4 décembre 1792. On a du comte de Kersaint les écrits suivants : *Lettre en réponse à M. Alex. de Lameth*, 1789, in-8° ; *Le Rubicon*, 1789, in-8° ; *Considérations sur la force publique et l'institution des gardes nationales*, 1789, in-8° ; *Institution navale, etc.*, Paris, 1790, in-8° ; *Discours sur les monuments publics, etc.*, 1791, in-4°, fig. ; *Moyens proposés à l'Assemblée nationale pour rétablir la paix et l'ordre dans les Colonies*, 1792, in-8°.

De Kersaint avait pris part, avec Condorcet et Dupont de Nemours, à la rédaction du journal *la Société de* 1789.

(V. *Biog. univ.*, *Biog. contemp.*, *France litt.* de J.-M. Quérard, et le *Monit.*)

LABARBE (Joseph-Martin-Marie), né à Canville, en Caux, vers la moitié du dix-huitième siècle, étudia à Rouen la médecine et la chirurgie, et fut reçu docteur.

Désirant joindre la théorie à la pratique, il fit, dans cette ville, un cours public de chirurgie et d'anatomie qui n'obtint point l'agrément de ses confrères, lesquels lui en firent signifier la fermeture par arrêt du bailliage.

Il fut nommé chirurgien des prisons de Rouen, et reçu membre de la Société libre d'Emulation, où il fit lecture de plusieurs mémoires et traités, parmi lesquels nous trouvons cités les suivants : *Observations sur un fœtus monstrueux trouvé dans le corps d'un jeune homme après sa mort ; Traité des causes de l'insalubrité dans les prisons.*

Labarbe mourut à Rouen, en 1815.

(V. *Biog. Mss.*, par A. Pasquier.)

LA BARRE (Luc de), guerrier et trouvère nor-

mand, célèbre par sa bravoure et par les agréments de son esprit, naquit dans le onzième siècle. Resté fidèle au duc Robert et à son fils Guillaume, il fit constamment la guerre à Henry Ier, roi d'Angleterre, qui avait usurpé le duché de Normandie. De La Barre et ses compagnons d'armes étant tombés aux mains des vainqueurs, à la bataille de Beaumont, en Auge, en 1124, Henry, qui était alors à Rouen, se fit amener les prisonniers qu'il condamna à avoir les yeux crevés. Ce prince se montra surtout inexorable pour le trouvère normand, qu'il considérait comme doublement coupable, et pour sa rebellion et pour des chansons satiriques qu'il avait composées contre lui. De La Barre résista énergiquement aux bourreaux chargés d'exécuter les ordres du Roi, mais, voyant qu'il ne lui restait aucun espoir de salut, il se brisa la tête contre le mur plutôt que de subir le supplice atroce auquel il venait d'être condamné.

(V. *Hist. litt. de la France*, t. 12, et *Essais sur les Bardes et Trouvères norm.*, par l'abbé de La Rue, t. 2.)

LA BARRE (René-Laurens, seigneur de), naquit à Mortain, dans le seizième siècle. Après avoir terminé ses études à Paris, il voyagea en Suisse, en Italie et en Allemagne, puis, revint dans sa ville natale, où il fut nommé président de l'élection. On a de ce magistrat, plusieurs ouvrages parmi lesquels : *Traduction de l'Apologétique de Tertulien avec des remarques sur cet auteur*, 1590 ; *Vie de saint Guillaume de Firmat avec des notes*, 1612 ; *Traité sur l'origine des Etrennes*. Le plus curieux des ouvrages du président de La Barre est celui qui a pour titre : *Nouveau Formulaire des éluz auquel sont contenues et déclarées les functions et devoirs desdits officiers et sommairement ce qu'ils sont tenus scavoir et faire pour l'acquit de leur charge, ensemble quelques recherches touchant*

les tailles, taillon, subsides, creües, impôts, tributs et péages, foires, marchés, sallades, quatriesme, huitiesme et autres deniers qui se levent sur les boires et breuvages, tavernes et taverniers, avec un traité des monnoyes et des métaux, le tout par la diligence du président de La Barre, 1616, trois éditions. Ce personnage vivait encore en 1624.

(V. Not., par M. V.-E. Pillet, *Annuaire de la Manche*, 1848.)

LA BARTHE (Jean de), né à Rouen, en 1730, étudia l'art du dessin et celui de la gravure. Il acquit du talent dans l'un et l'autre genre et grava, d'après ses dessins, plusieurs petits paysages très-estimés et devenus fort rares aujourd'hui.

(V. *Mém. biog.*, par Guilbert.)

LABBÉ (Charles-Marin), né à Luc, près de Caen, dans le dix-septième siècle, montra, de bonne heure, une vocation bien décidée pour l'apostolat, et fut envoyé, vers l'année 1678, en mission dans la Cochinchine. Il reçut du pape Innocent XII, en 1697, le titre d'évêque de Tilopolis, remplit avec beaucoup de zèle, pendant quinze ans, sa mission apostolique, et mourut en 1723.

On a de lui une lettre remarquable, adressée au pape Clément XI, sur le culte des Chinois, et un Mémoire sur les persécutions souffertes par les missionnaires dans la Cochinchine.

(V. *Dict. Hist.* de Chaudon et Delandine, etc.)

LABBÉ (Jean-Pierre), né à Louvigny, près de Caen, le 21 janvier 1765, fit ses études à l'Université de cette ville, où il obtint le prix d'honneur fondé pour les hautes classes. Très-attaché à la monarchie des Bourbons, il fut inquiété, en 1793, à cause de ses opinions et trouva un refuge dans l'armée contre les

poursuites du Comité de salut public. Ayant acquis, plus tard, un vaste domaine à Viroflay, près de Versailles, M. Labbé le cultiva en habile agronome, et devint maire de sa commune, à laquelle il rendit de grands services, surtout en 1814 et en 1815. Le plus important des travaux de cet agriculteur, qui s'occupait aussi de procédés chimiques, est la fabrication des eaux-de-vie de pommes de terre. Il avait publié, en 1818, un Mémoire qui fut très-utile à la grande manufacture de sucre de fécule, établie à Ruel, près de Nanterre, en 1837. On a encore de M. Labbé plusieurs autres mémoires adressés à la Société d'agriculture et de commerce de Caen et aux Sociétés centrales d'agriculture et d'horticulture de Paris, dont il était membre. Il est mort à Nanterre, le 13 février 1840.

(V. Not., par M. Isidore Le Brun, *Annuaire norm.*, 1842.)

LABEY (Jean-Baptiste), mathématicien, né dans le Calvados, en 1750, fut d'abord professeur de mathématiques à l'école militaire de Paris, où il compta le jeune Bonaparte parmi ses élèves. Il continua de professer successivement à l'école centrale du Panthéon, à l'école Polytechnique, au lycée Napoléon et publia les ouvrages suivants : *Introduction à l'Analyse infinitésimale*, traduit du latin d'Euler avec des notes et des éclaircissements, Paris, 1796, 2 vol. in-8° ; *Lettres à une princesse d'Allemagne sur divers sujets de physique et de philosophie*, traduites d'Euler, nouvelle édition, Paris, 1812, 2 vol. in-8° ; *Traité de Statique*, Paris, 1812, in-8°. On a du même auteur une nouvelle édition des leçons élémentaires de La Caille, avec des notes. Labey termina sa carrière à Paris, en 1825.

(V. *Suppl. de la Biog. univ.*, et la *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LA BIGNE (Gace de), né dans le diocèse de Bayeux, vers 1328, d'une noble et ancienne famille de cette province, entra, fort jeune, dans la carrière cléricale et devint chapelain des rois de France, Philippe de Valois et Jean-le-Bon.

Il suivit ce dernier en Angleterre, en 1356, après la bataille de Poitiers, où il avait été fait prisonnier, et c'est là que, selon le désir de ce prince, qui aimait passionnément la chasse, de La Bigne commença son poème sur la fauconnerie et la vénerie, intitulé : *Le Roman des oiseaux et des chiens*, poème dans lequel on trouve des détails curieux et des anecdotes intéressantes sur la chasse, plusieurs éditions sans date, la première est d'Antoine Vérard, Paris, in-f°; la troisième de Philippe Le Noir, Paris, 1520.

Gace de La Bigne revint en France, à la fin de la captivité de Jean-le-Bon, dont il continua à être le chapelain. Il remplit les mêmes fonctions près du roi Charles V et mourut en 1380.

(V. *Biog.*, *univ.* et *Essais sur les Bardes et Trouvères norm.*, par l'abbé de La Rue, t. 3.)

LA BIGNE (Nicolas de), de la même famille que le précédent, était, en 1405, pannetier du Dauphin de France. Il devint grand-maître des eaux et forêts de Normandie, et mourut dans la première moitié du quinzième siècle.

LA BIGNE (Marguerin de), de la famille des précédents, naquit à Bernières-le-Patry, ou à Bayeux, vers 1546. Il fit ses études à l'Université de Caen, termina son cours de théologie à Paris, et fut reçu docteur en Sorbonne.

Ce savant théologien réunit et publia les œuvres des saints Pères, dans le but d'en opposer les doctrines à celles des écrivains protestants. Cette importante publication a eu plusieurs éditions; la dernière

est de 1589, 9 vol. in-f°. On a du même auteur: *Statuta synodalia Parisiensium episcoporum Galonis, Adonis et Willielmi, etc.*, et une édition en latin des œuvres de saint Isidore-de-Séville, 1580, in-f°. Marguerin de La Bigne avait été successivement chanoine et théologal de Bayeux, puis grand-doyen de l'église du Mans. Il fut député aux Etats de Blois, en 1576, et au concile provincial tenu à Rouen en 1581. Il mourut vers 1590.

(V. *Biog. univ.*, etc.)

LA BIGNE (Adrien-Emilien de), né à Livry, diocèse de Bayeux, en 1602, fit profession dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, en 1627, et termina sa carrière à l'abbaye de Fécamp, le 15 février 1662. Le P. Le Long cite de ce bénédictin, dans sa *Bibliothèque de la France*, un manuscrit latin contenant l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Vincent de Laon*, dont Luc d'Achery a donné un abrégé dans l'appendice des œuvres de Guilbert de Nogent.

On a encore de dom de La Bigne l'*Histoire manuscrite de l'abbaye de Saint-Thierry-lès-Reims.*

(V. *Hist. litt. de la congr. de Saint-Maur.*)

LABILLARDIÈRE (Jacques-Julien-Houton de) naquit à Alençon, le 23 octobre 1755. Il étudia à Montpellier, l'histoire naturelle et la médecine, reçut à Paris le grade de docteur, en 1780, et commença, à partir de cette époque, une suite non interrompue de voyages ayant pour principal objet l'étude de la botanique. Il parcourut d'abord plusieurs parties de la France, passa ensuite en Angleterre, où il fut accueilli avec beaucoup de bienveillance par le célèbre naturaliste Banks, puis embarqué, en 1786, pour l'île de Chypre, il se dirigea de là vers la Syrie, visita le mont Liban et revint en France, avec une ample moisson d'observations sur le règne végétal de ces contrées.

Admis, en 1791, à faire partie, en qualité de naturaliste, de l'expédition envoyée à la recherche de la Pérouse dont on n'avait aucune nouvelle depuis trois ans, de Labillardière explora les côtes de la Nouvelle-Hollande et plusieurs îles de la mer du Sud, où il recueillit une belle collection de plantes inconnues jusqu'alors en Europe. Mis en état d'arrestation et emprisonné à Java, par suite de la guerre qui venait d'être déclarée entre la France et l'Angleterre, notre savant botaniste se vit enlever son herbier qui ne lui fut restitué, par l'intermédiaire de Banks, qu'après sa mise en liberté et lors de son retour dans sa patrie. En 1799, Labillardière publia la relation de ce dernier voyage, qui, suivant M. Flourens, a enrichi toutes les branches de l'histoire naturelle, 2 vol. in-4° avec atlas. L'année suivante il fut nommé membre de l'Institut, section des sciences. Ses autres publications sont : *Icones plantarum Syriæ rariorum descriptionibus et observationibus illustratæ*, Lutetiæ Parisiorum, 1791-1812, in-4°, planch.; *Novum Hollandiæ plantarum specimen*, Parisiis, 1806, 2 vol., planch.; *Sertum Austro-Caledonicum*, Parisiis, 1824, in-4°.

De Labillardière mourut à Paris, le 8 janvier 1834.

(V. *Biogr. univ. suppl.*; *Eloge histor. fait à l'acad. des sciences*, par M. Flourens, etc. Portr. dans la coll. de la Biblioth. de Rouen.)

LA BOISSIÉRE (Joseph De Lafontaine de), né à Dieppe, vers le milieu du seizième siècle, entra chez les Oratoriens, se livra à l'éloquence de la chaire et devint l'un des plus célèbres prédicateurs de son ordre.

Les sermons de ce religieux, qui furent publiés en 1730, sont remarquables par le style et par la pensée, et plusieurs méritent de prendre place à côté des meilleurs discours de nos orateurs chrétiens.

(V. *Mém.* de Guilbert.)

LA BROSSE (Gui de), né à Rouen vers 1550, était médecin ordinaire de Louis XIII et grand-oncle du célèbre Fagon qui fut médecin de Louis XIV.

Dirigé par des vues d'utilité publique et désirant faciliter l'étude de la botanique, il donna au Roi le terrain où fut fondé, en 1626, le Jardin-des-Plantes, établissement dont il devint le premier intendant. Il travailla sans relâche à enrichir ce jardin de plantes inconnues jusqu'alors en France, et fit faire de grands progrès à la partie des sciences naturelles dont il s'occupait plus spécialement.

Ce savant médecin mourut à Paris, en 1641, et fut inhumé dans la chapelle de l'établissement qu'il dirigeait.

Gui de La Brosse, dans le but de faire connaître la supériorité du Jardin du Roi, se servit de la main d'Abraham Bosse pour représenter en un vol. in-f°, les plantes singulières qu'il y élevait et qui manquaient aux autres jardins. Ses principaux ouvrages sont: *Traité de la peste*, Paris, 1623, in-8°; *Dessin du Jardin royal pour la culture des plantes médicinales, avec l'édit du Roi touchant l'établissement de ce jardin*, Paris, 1628, in-8°; *De la nature, vertu et utilité des plantes*, etc., Paris, 1640, in-f°, planch.; *Description du Jardin royal établi à Paris par Louis-le-Juste, contenant le catalogue des plantes qui y sont cultivées, ensemble le plan du jardin*, Paris, 1636, 1641, 1665, in-4°; *Recueil des plantes du Jardin du Roi*, grand in-f°.

(V. *Biogr. univ.* et *Mém. de l'Acad. des sciences*, ann. 1727.)

LA CALPRENÈDE (Madeleine Lyée de Tonancourt dame de) naquit à Orbec, vers le commencement du dix-septième siècle. Elle eut pour quatrième mari, De la Calprenède, auteur de romans et de pièces de théâtre qu'on ne connaît aujourd'hui que par les sa-

tires de Boileau, et comme elle était elle-même passionnée pour ce genre de littérature, elle écrivit en vers et en prose plusieurs petits ouvrages dont quelques-uns ont été publiés. Celui qui a pour titre : *Le décret d'un cœur infidèle, suivi de l'état et inventaire des meubles du cœur volage*, etc., a été imprimé dans le *Recueil des pièces les plus agréables de ce temps*, t. 4.

Mme de la Calprenède mourut à Paris vers 1668. (V. *Biogr. univ.* et *Historiettes de Tallemant des Réaux*, t. 6.)

LA CERVELLE (Sylvestre de), né à Saint-James de Beuvron, diocèse d'Avranches, dans le quatorzième siècle, était allié à la famille de Duguesclin.

Nommé évêque de Coutances, en 1371, il occupa dignement ce siége en des temps de troubles et de calamité, et prit une part active à la guerre qui s'était déclarée dans le Cotentin entre les d'Harcourt et le Roi de France. En 1374, il assista au siége du château de Saint-Sauveur-le-Vicomte avec l'amiral Jean de Vienne et Bertrand Duguesclin son parent. Persécuté par les Anglais à cause de son attachement bien connu pour la France, ce prélat se vit souvent forcé de quitter son diocèse et de venir chercher un refuge au prieuré de Saint-Lô de Rouen. Il termina sa carrière, le 3 septembre 1386, et fut inhumé dans une des chapelles de sa cathédrale. Sylvestre de La Cervelle doit être regardé comme le second fondateur de la cathédrale de Coutances à laquelle il a fait faire de grandes réparations.

(V. *Hist. des évêques de Coutances*, par M. l'abbé Lecanu.)

LA CHAPELLE (Georges de), né à Caen, vers le commencement du dix-septième siècle, se fit connaître comme dessinateur et comme peintre. Après avoir

séjourné quelque temps en Italie, il entreprit le voyage de Constantinople, et parcourut diverses contrées de l'empire Ottoman, où il observa et dessina les costumes de femmes, qu'il fit graver à son retour en France, et dont il composa un recueil enrichi de notes curieuses, qu'il publia en 1648.

De La Chapelle passa le reste de sa vie dans sa ville natale, où il continua de s'occuper des deux arts qu'il professait avec talent.

LA CHAPELLE (De), né au pays de Caux, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, commença par être enfant de chœur à l'abbaye de Fécamp, où il acquit du talent pour la musique. Entré dans le sacerdoce, il fut à Paris, devint maître de musique au collége de Louis-le-Grand, d'où il passa, avec le même titre, à la chapelle du Roi. Ramené à la campagne par son goût pour la solitude, l'abbé de La Chapelle fut pourvu, en 1712, de la cure de Mentheville, près de Fécamp, et partagea son temps entre l'exercice de son ministère, l'étude de l'Écriture-Sainte et la composition des chants d'église. Il travailla avec l'abbé Geffray (1) à l'Antiphonaire du diocèse de Rouen, publié en 1727, et composa d'excellentes pièces de plain-chant, parmi lesquelles ont cite le répons *Quicumque*, que l'on chante aux fonds baptismaux, pendant les fêtes de Pâques. Il mourut dans sa cure, le 18 décembre 1741.

(V. *Méthode du plain-chant*, par Poisson, et *Les Eglises de l'arrond. d'Yvetot*, par l'abbé Cochet, t. 1.)

LA CHESNAYE (Charles de Monstreuil, sieur de), naquit à Caen, vers le commencement du dix-septième siècle.

Il se livra avec beaucoup d'intelligence à son goût

(1) Voir l'article Geffray.

pour la culture des fleurs, et publia, en 1654, *Le Floriste français*, ouvrage dans lequel on traite de l'origine des Tulipes.

(V. *Not. biogr. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard.)

LACHÈVRE (Pierre-Nicolas), né à Granville, près de Coutances, en 1769, embrassa l'état ecclésiastique. S'étant spécialement occupé de la science chronographique, il a laissé, sur cette matière, des travaux qui témoignent de la patience de ses méditations et de ses recherches, ainsi que de l'étendue de ses connaissances scientifiques. L'abbé de La Chèvre est mort à Paris, en 1843.

(V. *Not. sur le Collège de Coutances*, par M. Daniel, évêque de cette ville.)

LA CROIX (Etienne), poète, naquit à Saint-Pierre-du-Bosc-Guerard, diocèse d'Évreux, en 1579. Il composa plusieurs poèmes ascétiques en langue maratte, et termina sa carrière à Goa, le 24 septembre 1643.

(V. l'ouvrage sur Jean Joret, poète normand du quinzième siècle, par J.-G.-A. Luthereau.)

LACROIX (Jean-François de), naquit à Pont-Audemer, en 1750 ou 1754. Il servit d'abord dans la gendarmerie de France, puis embrassa la profession d'avocat, qu'il exercait à Anet, lors de la Révolution, dont il adopta les principes avec enthousiasme.

Devenu procureur-syndic du département d'Eure-et-Loir, il fut élu par ce même département député à l'Assemblée législative, d'où il passa à la Convention. Il se fit remarquer dans ces assemblées, qu'il fut appelé à présider et où il prit souvent la parole. Il parla avec beaucoup d'exaltation contre les ministres et même contre le Roi, qu'il accusait d'être le provocateur des troubles de cette époque par son refus de sanctionner les décrets de la Convention contre les

prêtres non assermentés. Ce représentant appuya toutes les motions qui furent faites contre le général Lafayette, à l'occasion de son dévouement lors des événements du 20 juin 1792, et vota la mort du Roi, sans appel et sans sursis. Il fut envoyé en mission dans le département de la Seine-Inférieure et en Belgique, où il accompagnait Danton, dont il était le partisan et l'ami. Il commit dans ce dernier pays, ainsi que son collègue, de nombreuses concussions et dilapidations, ce qui lui fut vivement reproché par les Girondins, devenus ses adversaires. S'étant rallié à la faction des Cordeliers, De Lacroix se vit attaqué violemment par les Montagnards, puis décrété d'accusation ; il fut arrêté avec Danton, le 31 mars 1794. Traduits devant le tribunal révolutionnaire, ils se moquèrent des juges et leur lancèrent des boules de pain à la figure. De Lacroix, Danton, Camille Desmoulins, Fabre d'Eglantine et quelques autres partisans du fameux tribun populaire furent condamnés à mort le même jour, et exécutés le 5 avril 1794. De Lacroix avait travaillé, en 1791, avec d'autres jurisconsultes, au Journal de la *Jurisprudence générale de la France.*

(V. *Biogr. univ.*, *Biogr. des Contemp.*, *et le Monit.*, Portr. dans la coll. de la biblioth. de Rouen.)

LA DANGIE (Mathieu de), né à Ranchy, diocèse de Bayeux, en 1585, entra en religion dans l'ordre des Bénédictins, en 1606. Il devint célérier de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, docteur en théologie à l'Université de la même ville, et écrivit plusieurs ouvrages concernant les droits et priviléges de son ordre. De la Dangie a aussi publié une apologie dans laquelle il démontre la fausseté de la tradition qui attribue l'origine de la *Croix Pleureuse* à un acte de cruauté exercé par Guillaume-le-Conquérant sur sa femme Mathilde.

On doit aux soins de ce religieux et de son confrère, dom Baillehache, le rétablissement du tombeau de ce même prince dans l'église de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, en 1637.

Il mourut à Caen, le 2 octobre 1657.

(V. *Hist. de Norm.*, par Massevile, t. 1 et 6, et *Not. biog. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard.)

LA DOUESPE (Louis de Saint-Ouen de), né à Caen, en 1660, était avocat au Parlement de Normandie, et cultivait la poésie. Il donna, entre autres compositions, une imitation du quatrième livre de l'*Enéide* de Virgile, en forme de poème, et divisée en quatre chants, fut reçu membre de l'Académie des belles-lettres de Caen, et mourut à Aguerny, près du bourg de La Délivrance, le 26 octobre 1740.

(V. *Biblioth. française*, par l'abbé Goujet, t. 5, et *Biog. Mss.*, par A. Pasquier.)

LA FAYETTE (Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, comtesse de), naquit au Havre, en 1632 (1), d'un maréchal-de-camp, qui était alors gouverneur de cette ville.

Femme aussi distinguée par la délicatesse de son esprit que par la solidité de son jugement, elle se rendit célèbre dans les lettres par la composition de plusieurs romans, parmi lesquels on remarque surtout ceux de *Zaïde* et de la *Princesse de Clèves*. M[me] de La Fayette comptait, au nombre des personnes qu'elle admettait dans sa société, Menage, Huet, La Fontaine, Ségrais et de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*. Elle disait, en parlant de ce dernier, avec lequel elle était liée d'amitié : « M. de La Roche-

(1) On assigne aussi les dates de 1633 et de 1634.

foucauld m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur. »

Outre les deux romans que nous venons de mentionner et qui furent publiés sous le nom de Ségrais, en 1678, Mme de La Fayette a encore composé : *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, roman historique, 1720, in-8°, plusieurs éditions ; *Mémoires de la cour de France pour les années* 1688 *et* 1689; 1731, in-12, 1740, in-4° ; la *Princesse de Tende ;* la *Princesse de Montpensier.* Ces ouvrages, recueillis en œuvres complètes, ont eu un grand nombre de publications accompagnées de Notices historiques et littéraires, par MM. Auger, Colnet, Etienne et Jay. D'Alembert, La Harpe et Marmontel ont fait les plus grands éloges des romans de Mme La Fayette. Elle termina sa carrière à Paris, en mai 1693.

(V. *Biogr. univ. ; Revue de Rouen*, 1852 ; *Revue des Deux Mondes*, 1836 ; *France litt.* de J.-M. Quérard, etc. Port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

LA FERTÉ (Emeric-Marc de), né à Rouen, vers la fin du seizième siècle, d'un conseiller à la Cour des comptes de cette ville, fut, après avoir fait ses humanités, étudier la théologie à Paris. Nommé, dès l'âge de vingt ans, chanoine de la cathédrale de Rouen, il obtint dans le chapitre, par son savoir et son mérite, une haute considération, et fut élu député du clergé aux états de la province de Normandie, où il harangua le Roi devant le cardinal de Richelieu.

Choisi pour accompagner à Rome le cardinal archevêque de Lyon et Alphonse de Richelieu, grand aumônier de France, qui était chargé d'affaires importantes près du Saint-Siége, de La Ferté acquit beaucoup de réputation par l'éloquence avec laquelle il prêcha devant le pape Urbain VIII.

En 1637, il fut appelé à l'évêché du Mans, et se distingua pendant toute la durée de son épiscopat par

de pieux travaux, une douceur angélique et une charité inépuisable.

Il termina sa carrière le 30 avril 1684.

On a de ce prélat quelques opuscules sur des matières religieuses, ce sont : *Ordonnances publiées par Emeric-Marc de La Ferté aux synodes du Mans*, dans les années 1640 et 1644 ; *Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur ; Version des Psaumes ; Réflexions sur diverses paroles du fils de Dieu ; Catéchisme pour le diocèse du Mans ; Institutions de piété pour divers états.*

(V. *Dict. de Moréri ; Hist. de la Cathéd. de Rouen*, par dom Pommeraye ; *Hist. des évêques du Mans*, par Bourdonnet, etc.)

LA FERTÉ, V. HUGUES.

LAFOLIE (Louis-Guillaume de), né à Rouen, le 11 mars 1739, reçut une brillante éducation, et se livra, comme amateur, à son penchant pour les arts d'agrément, auxquels il voulut aussi associer l'étude des sciences utiles. Après avoir parcouru, pour son instruction, une partie de la France et de l'Espagne, il revint à Rouen, où il embrassa la carrière du commerce et il fit tourner au profit de l'industrie manufacturière de cette ville les nombreuses expériences auxquelles il continua à se livrer dans la physique et la chimie. Le premier, il trouva le moyen de fixer sur le fil la couleur dite Rouge des Indes, procédé qui allait bientôt devenir une source de richesses pour les teinturiers et fabricants de rouenneries, qui déjà lui étaient redevables de la teinture en jaune au moyen de la gaude. Près de trente mémoires lus par de Lafolie à l'Académie de Rouen et à la Société d'Agriculture dont il faisait partie, prouvent combien il avait de zèle et d'amour pour le travail, surtout lorsqu'il s'agissait de faire des expérimentations dans

les sciences applicables à l'industrie. C'était avec le plus grand désintéressement que notre savant compatriote communiquait ses procédés aux manufactures de tout genre qui fonctionnaient alors à Rouen.

En 1799, il faisait connaître au gouvernement un vernis de sa composition, propre à garantir de l'action corrosive de l'eau de la mer le cuivre employé au doublage des vaisseaux, et il venait d'être nommé par le Roi, en récompense de ses laborieux et utiles travaux, inspecteur des manufactures, lorsqu'il mourut le 2 février 1780, des suites d'une légère blessure que lui avait faite à la main un éclat de matras, pendant qu'il se livrait à une opération chimique. De Lafolie avait été administrateur-trésorier de l'Hôtel-Dieu de Rouen et officier de la milice bourgeoise de la même ville.

Outre les mémoires lus aux sociétés savantes, on a encore de lui les dialogues intitulés : *Le Chimiste et l'Agronome ; le Philosophe sans prétention*, 1775, ouvrage physique, chimique, politique et moral.

(V. *Eloge* par Dambourney, Précis de l'Acad. de Rouen, t. 4, et *France litt.*, de J.-M. Quérard.)

LAFOSSE (Jacques-Mathurin), maréchal-de-camp et baron de l'Empire, naquit à Lisieux, le 10 mars 1757.

Entré au service dès l'âge de dix-huit ans, dans le régiment des Blaisois, il devint, à l'époque de la Révolution, capitaine de l'un des bataillons du Finistère, et passa, avec le même grade, au 9e régiment de ligne. Lafosse, qui réunissait à la bravoure la capacité militaire, fut nommé chef de bataillon en 1779, colonel en 1806, officier de la Légion-d'Honneur l'année suivante, et reçut, en récompense de ses services, le titre de baron, un majorat et une dotation de 6,000 fr. Envoyé en Italie en 1808, il se distingua au siége de Lérida, fut promu, en 1811, au grade de

général de brigade et se signala en cette qualité au siége de Cifuentes. Il fut appelé, en 1813, au commandement du département du Trasimène, fonction qu'il remplît jusqu'aux événements de 1814. Il reçut du Roi, à cette époque, le titre de chevalier de Saint-Louis, puis au retour de Napoléon, il fut chargé du commandement des gardes nationales mobiles de la 16e division militaire, et mis à la retraite après les Cent-Jours. Il comptait alors quarante ans de service.

Retiré à Lisieux au milieu de sa famille, le général Lafosse y vécut paisiblement et termina sa carrière le 7 mai 1824.

(V. *Biogr. des Contemp.*, *Biogr. milit. de Vict. et Conquêtes*, *Hist. de Lisieux*, par L. Du Bois, et le *Monit.*)

LAFOSSE (Escolasse), né à Rouen, vers 1765, d'une ancienne famille coloniale, fit connaître, dès sa jeunesse, son goût pour les arts. Il alla se fixer à Paris, où il étudia le dessin et l'architecture, puis s'étant trouvé, en 1789, incorporé dans la garde nationale, il concourut à la prise de la Bastille.

De retour à Rouen, sous le Directoire, il y exerça la profession d'architecte et s'occupa surtout des constructions industrielles et hydrauliques qu'il avait été étudier en Angleterre. Appelé, en 1804, aux fonctions d'ingénieur des pompiers de Rouen, il s'acquitta avec beaucoup de zèle de ce service, dans lequel il exposa souvent sa vie, notamment lors de l'incendie de la flèche de la Cathédrale, où il faillit être victime de son dévoûment.

En 1810, M. Lafosse fut nommé architecte de la ville et attacha son nom à de nombreux travaux. Ami des arts, ainsi que des institutions utiles, il accueillit avec empressement tout ce qui pouvait contribuer à la prospérité de ses concitoyens.

Membre de la Société libre d'Emulation depuis sa formation, il travailla, en 1819, à réorganiser la Société centrale d'Agriculture du département de la Seine-Inférieure, à laquelle il communiqua plusieurs Mémoires sur les constructions rurales et sur les machines agricoles.

M. Lafosse était l'un des fondateurs de l'Assurance Mutuelle contre l'incendie. Il mourut en 1843.

V. Not. par M. A. Du Breuil, *Mém. de la Société centrale d'Agricult.*, t. 13.)

LA FOY (Guillaume de), né à Saint-Lô, dans le dix-huitième siècle, était, avant la Révolution, avocat au Parlement de Normandie, carrière qu'il continua à suivre lors de la nouvelle organisation des tribunaux.

De La Foy, qui était un jurisconsulte distingué et qui avait fait des études spéciales sur le droit de sa province, est auteur des ouvrages et opuscules suivants : *Consultation sur les domaines aliénés en Normandie, etc., suivie des édits et lettres de* 1575, Rouen, V. Dumesnil, 1784, in-8°, plusieurs éditions ; *De la Constitution du duché ou état du souverain en Normandie ; des variations qu'elle a subies depuis Rollon jusqu'à présent, etc.*, 1789; *Plaidoyer de M. de La Foy pour lui-même et pour Mlle Hynard contre M. Selot, curé constitutionnel, et MM. les trésoriers de la nouvelle paroisse de Saint-Ouen de Rouen, sur l'offrande du pain bénit par eux demandée et refusée par ledit sieur de La Foy et Mlle Hynard ; Lettre à M. de *** ou parallèle entre deux tribunaux qui ont juré de maintenir la Constitution, etc.*

(V. *Biog. Mss.*, par A. Pasquier.)

LA FRESNAYE (André de), né à Falaise, en 1756, était fils du marquis des Yveteaux, allié des Vauquelin.

Il commença à se faire connaître par plusieurs Mémoires sur des objets d'intérêt local, entre autres sur le *Haras du Pin, ou de la ci-devant province de Normandie; Project pour conserver les belles races de chevaux dans les départements de l'Orne, de la Manche et du Calvados, et pour en élever une qui puisse être supérieure*, Falaise, Brée frères, 1796, et 1803. De La Fresnaye, qui s'occupait aussi d'études archéologiques, avait été reçu membre de la Société des Antiquaires de Caen. On lui doit encore les deux ouvrages suivants : *Nouvelle histoire de Normandie, enrichie de Notes prises au Muséum de Londres et de nouveaux détails sur Guillaume-le-Conquérant, etc.*, Paris, 1814, in-8°, seconde édition, augmentée d'une note additionnelle sur les historiens et poètes normands, dont plusieurs se sont fait remarquer à Rouen et à Caen, Paris, 1816, in-8° ; *Notice historique sur Falaise ;* Falaise, Brée, 1816, in-8°. De la Fresnaye mourut dans sa ville natale, le 24 août 1824.

(V. *Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard, et *France litt.*, par J.-M. Quérard.)

LA FRESNAYE (De), V. VAUQUELIN.

LAGUÉRIE (J. Tesson de), romancier et auteur dramatique, naquit à Coutances, en 1744.

On connaît de lui le roman intitulé : *Les Amours de Lucile et de Doligny, ou Lettres de deux Amants*, Amsterdam et Paris, 1770, 2 vol. in-12, et *la Fille de Trente ans*, comédie en un acte et en prose, Paris, 1776, in-8°.

De Laguérie mourut à Paris, en 1776.

(V. *France litt.*, par J.-M. Quérard, etc.)

LA HODE (De), dont le véritable nom était La Mothe, naquit en Basse-Normandie, vers 1680. Entré,

fort jeune, chez les jésuites, il fut chargé de l'enseignement dans différents colléges, puis, appelé à Paris, il devint préfet du collége de Louis-le-Grand, où il eut pour élève le marquis d'Argenson, avec lequel il conserva toujours des relations littéraires.

S'étant livré, plus tard, à l'éloquence de la chaire, il prêcha avec talent dans les principales villes de France, et, se trouvant à Rouen vers la fin de l'année 1715, il osa, dans un des sermons qu'il fit entendre à la Cathédrale, critiquer vivement la nouvelle administration politique du Régent, imprudence dont il devait bientôt ressentir les effets. Désavoué et blâmé par ses supérieurs, qui lui interdirent la prédication, il se vit encore relégué dans une petite maison de l'ordre à Hesdin, où il remplit, pendant plusieurs années, les fonctions de procureur. Ennuyé de son exil, il passa en Hollande, où il publia les ouvrages suivants : *Histoire du Droit public Ecclésiastique français, etc.*, (avec le marquis d'Argenson), Londres (La Haye), 1737 et 1740, 2 vol. in-12 ; *la Vie de Philippe d'Orléans, régent du royaume de France,* Londres, 1737 ; 2 vol. in-12 ; *Anecdotes historiques, galantes et littéraires*, La Haye, 1737, in-12 ; *Histoire des révolutions de France, où l'on voit comment cette Monarchie s'est formée, et les divers changements qui y sont arrivés, etc.*, La Haye, 1738, 4 vol. in-12 ; *Histoire de Louis XIV, rédigée sur les Mémoires de M. le comte D****, La Haye, 1740 et 1741, 5 vol. in-4°. Le P. de La Hode termina sa carrière vers 1741.

(V. *Biogr. univ.*, *suppl.*, à Hode (De La), et *France litt.* de J.-M. Quérard, à La Mothe.)

LA HUNAUDIÈRE (Marie-Madeleine-Julien de), connue en religion sous le nom de sœur Saint-Augustin, naquit à Colomby, diocèse de Coutances, le 21 septembre 1619. Elle fonda, à Bayeux, en 1644,

le monastère des Religieuses de la Miséricorde de Jésus de l'Hôtel-Dieu de cette ville, en devint la supérieure et mourut dans cette communauté, le 17 janvier 1680, après avoir pratiqué, pendant trente-huit ans, de pieux devoirs et la charité la plus exemplaire envers les pauvres.

(V. Not. par M. V.-E. Pillet, *Annuaire de la Manche*, ann. 1855.

LAIGNEL (Jean-Baptiste-Jacques), né au Havre, le 4 février 1741, embrassa la carrière d'avocat, se distingua comme jurisconsulte, devint, en 1762, maire de sa ville natale et syndic perpétuel des avocats. Il aimait aussi à cultiver la poésie, et fut couronné à l'Académie des Palinods de Caen, en 1775, pour une ode latine, et à celle de Rouen, en 1777, pour une ode française, pièces dans lesquelles l'auteur célébrait les phares de Normandie, et principalement ceux du Havre, dont la construction était toute récente. On doit à Laignel, comme jurisconsulte, un ouvrage intitulé : *L'Elite et l'examen alphabétique des Lois commerciales, avec des suppressions, corrections et additions proposées pour une Législation nouvelle, populaire et uniforme.* On lui doit également un Discours sur la Navigation, dont le conseil des anciens ordonna le dépôt dans la bibliothèque du Corps Législatif. Il mourut au Havre, le 19 août 1806, laissant de nombreux manuscrits sur des matières de jurisprudence et d'économie sociale, manuscrits qui, d'après le prospectus qu'il en avait publié, auraient formé plus de trente volumes in-4°.

(V. *Biogr. des hommes célèbres du Havre*, par J.-B. Levée, etc.)

LAIGNEL (Jean-Patrice-Gaspard), fils du précédent, naquit au Havre, le 17 mars 1769. Entré fort jeune dans la marine, il fit partie de l'expédition en-

voyée à la recherche de la Pérouse, parvint, par ses talents et par son mérite, jusqu'au grade de capitaine de vaisseau et fut nommé officier de la Légion-d'Honneur et officier de Saint-Louis. On a de lui un nombre considérable d'opuscules relatifs à la marine, et dans la plupart desquels il embrasse avec une courageuse persévérance la défense des officiers et des marins dont les intérêts et les services lui paraissaient trop souvent mis en oubli. Ces opuscules, en forme de pétitions et de mémoires, sont presque toujours adressés aux ministres et aux chambres. Parmi les plus importants des autres écrits de M. Laignel, nous mentionnerons les suivants : *Etat comparatif en nombre et en valeur des forces navales de la France, de 1777 à 1814*, Paris, 1816 ; *Moyen de faire avec succès la guerre à l'Angleterre*, Paris, 1815 ; *L'Empereur Napoléon et la marine française*, Paris, 1842 ; *Nécessité de créer par une loi le titre et le grade d'amiral et d'organiser le conseil d'amirauté*, Paris, 1843.

M. Laignel avait été l'un des rédacteurs des publications périodiques intitulées : *Les Archives navales* et *Le Défenseur des Colonies*. Il a terminé sa carrière en 1856. Un frère encore existant de cet officier de marine, M. Benjamin Laignel, s'est beaucoup occupé de la question des chemins de fer à différents points de vue et a publié, sur cette matière, plusieurs brochures remarquables. Un fils de ce dernier, héritier des goûts laborieux de sa famille, M. Ferdinand Laignel, maintenant avocat au Havre et légiste éclairé, a aussi confié à la presse le résultat d'importants travaux ; il a publié les deux ouvrages de jurisprudence dont nous donnons les titres : *Essai sur la théorie des principes du droit*. Prolégomènes, Paris, 1844, in-8° ; *Etudes sur les formalités nécessaires à la publicité des priviléges et hypothèques, et sur la classification des priviléges*. Paris, 1846, in-8°.

(V. *France litt.*, par J.-M. Quérard, et *Litt. contemp. de la France*, etc.)

LAIR (Jacques), né à Burcy, diocèse de Bayeux, en 1647, était professeur au collége Du Bois, où il acquit la réputation de savant helleniste. Il composa des poésies latines, qui furent couronnées aux Palinods de Caen, et desquelles Huet a parlé avec éloge.

Ce professeur mourut dans la ville où il n'avait cessé de se livrer à l'enseignement, le 16 septembre 1698.

(V. *Orig. de la ville de Caen*, par Huet.)

LAIR (Pierre-Jacques-Guillaume), né à Caen, le 10 août 1769, fit de brillantes études au collége de cette ville, et entra, en 1790, à l'école des ingénieurs de vaisseaux.

En 1793, il fut attaché, en qualité d'ingénieur, au service des exploitations et du martelage des bois de construction ; puis, en l'an IX, sous l'administration de Forfait, il quitta le service forestier et passa à la direction des travaux du Havre.

Napoléon, qui, plus d'une fois, avait eu l'occasion d'apprécier la haute capacité de notre compatriote, le mit à la tête des immenses travaux qui se préparaient dans le port de Boulogne, lors de la descente projetée en Angleterre. Lair concourut puissamment à la formation de la flotille, dont il avait été nommé ingénieur en chef, et s'occupa avec beaucoup d'ardeur de l'organisation des bataillons d'ouvriers militaires. Chargé d'aller improviser des vaisseaux de guerre sous les murs d'Anvers, il déploya une grande activité dans ce travail, tranforma, en peu de temps, la rive de l'Escaut en arsenal maritime, et fut, en 1808, promu au grade de chef du génie. L'année suivante, les Anglais, débarqués à Flessingue, s'étant disposés à attaquer Anvers, la garnison, réunie à la hâte, compta dans ses rangs les ouvriers militaires qui, comman-

dés par Lair, quittèrent la hache pour le fusil et devinrent d'excellents et intrépides soldats. Ces braves ouvriers et leur chef, dont la belle conduite avait été mise à l'ordre du jour, rendirent également d'éminents services au siége de cette même ville, lors de l'invasion étrangère en 1814, et méritèrent les plus grands éloges de la part de Carnot. A la rentrée des Bourbons, Lair fut nommé officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de Saint-Louis, puis directeur des constructions navales du port de Brest.

Il appliqua ses études au perfectionnement de l'art de la corderie, apporta de grandes améliorations et des procédés nouveaux dans cette importante partie du matériel de la marine, et fut récompensé de ses utiles travaux par le titre de baron, par le grade d'inspecteur adjoint du génie maritime et celui de commandeur dans l'ordre de la Légion-d'Honneur. Il termina sa carrière à Mathieu, près de Caen, le 27 mars 1830.

(V. *Biogr. univ.*, *Suppl.*, *Biogr. contemp.*, *Not. biogr. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard, et le *Monit.*)

LAIR (Pierre-Aimé), né à Caen, le 20 mai 1769, fut élevé à Paris et destiné par sa famille à succéder à son aïeul dans la place de lieutenant de police, ce qui ne put avoir lieu par suite des événements de la Révolution.

Il étudia la médecine sous Dussault et Corvisart; mais ne se sentant aucune vocation pour cette science, il se livra à son goût pour les voyages et parcourut, de 1796 à 1800, la France, les Pays-Bas, la Hollande et l'Allemagne.

De retour dans sa patrie, il se fixa dans sa ville natale, devint secrétaire de la Société d'agriculture et du commerce, qui venait d'y être rétablie, adjoint au maire, et, plus tard, conseiller de préfecture.

Pendant plus de cinquante ans, M. Lair fut le promoteur de toutes les institutions utiles, fondées dans la ville de Caen, qui lui doit un grand nombre d'établissements philantropiques et son exposition publique des produits des beaux-arts et de l'industrie. Il prit aussi une grande part à la fondation de la Société Linnéenne et de la Société Philarmonique, à celle de la Société des Antiquaires de Normandie et de l'Association-Normande, dont il devint président et inspecteur divisionnaire.

M. Lair rédigea, pendant près de quarante ans, le compte-rendu des travaux de la Société d'agriculture et de commerce de Caen, donna plusieurs articles aux *Annales des voyages*, au *Dictionnaire des sciences naturelles* de Déterville, à la *Biographie universelle*, et publia un nombre considérable de notices sur des matières scientifiques, d'économie publique, des biographies, etc. Nous mentionnons particulièrement les publications suivantes : *Essai sur les combustions humaines produites par un long abus des liqueurs spiritueuses*, 1800; *Description de l'avant-port de Cherbourg*, 1813; *Description des Jardins de Courset, situés aux environs de Boulogne-sur-Mer*, 1814; *Notice sur la pêche et le parcage des huîtres*, 1826; *Notice sur M. de Janville, ancien conseiller au Parlement de Normandie et président de la Cour des Comptes de Rouen*, 1809; *Rapport sur les voyages autour du monde de Dumont d'Urville*, 1828; *Catalogue de la bibliothèque de la Société d'agriculture et du commerce de Caen*, 1829. M. Lair était membre-correspondant de presque toutes les académies et sociétés scientifiques et littéraires de France, et officier de la Légion-d'Honneur. Il a légué à l'Académie de Caen et à la Société d'agriculture et du commerce, une somme de 12,000 fr., dont les intérêts doivent être employés à la fondation d'un prix annuel. Il a terminé sa carrière le 2 janvier 1853.

(V. *Not. biogr.*, par M. J. Girardin, *Précis de l'Acad. de Rouen*, 1853; *France litt.* de J.-M. Quérard; *Annuaire norm.*, 1854.)

LAIR DE BEAUVAIS (Louis-Jacques-Germain-Edouard), naquit à Evrecy (Calvados), en 1790. Il s'appliqua, de bonne heure, à l'étude des mathématiques, et entra dans les bureaux de l'ingénieur en chef du département, en qualité de conducteur et de dessinateur. En 1816, il fut nommé commissaire-voyer de l'arrondissement de Bayeux, puis devint, en 1828, architecte de cette ville, où il construisit, sur ses plans, un hôpital et une halle aux grains. Il exécuta aussi les travaux d'appropriation du local de l'ancien Hôtel-de-Ville, pour y établir la bibliothèque et la galerie de Mathilde, où se trouve le beau meuble vitré qui renferme le précieux monument connu sous le nom de la *Tapisserie de la reine Mathilde*. On lui doit encore une chapelle, en style greco-romain, pour l'Hôtel-Dieu de la même ville. M. Lair de Beauvais a terminé sa carrière à Bayeux, le 25 juin 1851. Il a rédigé et publié, en 1822, une Carte de l'arrondissement de Bayeux, indiquant les routes royales, départementales, et les chemins vicinaux alors reconnus et classés, in-f°. et une série de tableaux intitulés : *Tareur général, ou Tables d'après le système métrique pour le cubage des bois ronds et en grumes;* Bayeux, L. Nicolle, 1847, in-4°.

(V. Not. par M. Ed. Lambert, bibliothécaire de la ville de Bayeux, *Annuaire norm.*, 1852.)

LAISEMENT (Charles-Michel de), né à Cléry-sur-Andelys, le 17 septembre 1682, fut reçu maître-ès-arts en 1703, entra à l'école de médecine, où il fit un cours d'études complet et se décida, dans le choix d'une profession, pour celle de pharmacien-chimiste. Après avoir parcouru la Normandie, laBretagne et

l'Auvergne, afin de connaître par lui-même les minéraux de ces différentes contrées, il vint se fixer à Rouen, où l'un de ses frères était pourvu d'un canonicat. En 1722, la place d'apothicaire gagnant maîtrise à l'Hôtel-Dieu, étant venue à vaquer, de Laisement se présenta au concours et obtint cette place.

Le temps où il devait jouir de ses droits étant arrivé; il établit une pharmacie dans un vaste local situé rue de la Chaîne, laquelle fut, pendant longtemps, plus connue sous le nom de rue de Laisement que sous sa propre dénomination. De Laisement fut tenu en grande considération pour sa science, pour son désintéressement et son dévouement envers les pauvres. Il vit sa maison devenir le rendez-vous des personnages les plus recommandables par le rang et par les talents. Admis à faire partie de l'Académie de Rouen, peu de temps après la création de cette compagnie, il y fit communication de plusieurs mémoires, notices et dissertations sur des matières scientifiques, notamment sur le Mercure, la Thériaque et la Mine de plomb. Il conserva son activité jusque dans un âge fort avancé, et, à quatre-vingt-quatre ans, il s'occupait encore d'opérations chimiques.

De Laisement termina son honorable carrière à Rouen, le 13 janvier 1766, laissant la gestion de sa pharmacie à un digne successeur, M. Ballière, son neveu, qui lui-même fut un académicien distingué.

(V. Eloge par Le Cat, *Précis de l'Acad. de Rouen*, 3e vol.)

LAISNÉ (Pierre-Luc), né au diocèse d'Avranches, entra dans les ordres, et venait de recevoir le diaconat lorsqu'éclata la Révolution. Voulant partager l'exil des membres du clergé qui avaient refusé le serment, il passa en Angleterre, où il fut ordonné prêtre et choisi pour présider les conférences et les pieuses réunions établies dans ce pays pour les ecclé-

siastiques français. De retour dans sa patrie, à l'époque du Concordat, il occupa successivement une chaire d'humanités aux colléges de Vire et d'Avranches, en même temps qu'il desservait une succursale dans cette dernière ville. Honoré de l'estime de l'évèque de Coutances, l'abbé Laisné devint membre du chapitre et vicaire-général de ce diocèse, puis fut nommé curé de Cherbourg, fonction importante dans laquelle il apporta le zèle et les vertus d'un excellent pasteur. Plein de modération et de tolérance, il aimait à voir dans tous les hommes, quelques fussent leurs opinions, des frères et des amis; aussi fut-il constamment entouré de la considération des grands, de l'affection des pauvres et de la considération de tous; on le nommait universellement le *Bon prêtre*, le *Bon curé !*

L'abbé Laisné était membre de la société académique de Cherbourg, où il eut souvent l'occasion de faire apprécier sa vaste érudition et l'excellence de son jugement.

Il termina sa carrière le 3 mai 1830.

(V. *Annuaire de la Manche*, année 1830-1831.)

LALANDE (François de), né à Belleval, diocèse de Coutances, vers le commencement du dix-huitième siècle, devint curé de Grigny, dans le diocèse de Paris.

Il a composé plusieurs ouvrages ascétiques, qui font connaître vers quel but tendaient toutes les aspirations de son âme, et mourut en odeur de sainteté, le 25 janvier 1772.

La vie de ce pieux ecclésiastique, écrite et publiée par l'abbé N. Ameline, contient une instruction sur la grandeur de Dieu; c'est une des œuvres les plus remarquables de l'abbé De Lalande.

LALANDE (Michel-Jean-Jérôme Le Français de), neveu du célèbre astronome de ce nom, naquit à

Courcy, près de Coutances, le 21 avril 1766. Il se livra à l'étude des sciences mathématiques et astronomiques, dans lesquelles il acquit des connaissances étendues, établit la théorie elliptique de la planette de Mars, décrivit toute la partie du ciel étoilé visible, puis arriva ainsi à compter cinquante mille étoiles sur l'horizon de Paris. Michel de Lalande fut nommé membre de l'Institut (section d'astronomie), devint adjoint au Bureau des Longitudes, directeur de l'Observatoire militaire et professeur d'astronomie, suppléant son oncle au collége de France. Il a publié dans *la Connaissance des Temps* quelques mémoires et dissertations astronomiques, entre autres sur le passage de Vénus et sur les inégalités des satellites de Jupiter. Il termina sa carrière à Paris, en 1839.

(V. *Suppl. de la Biogr. univ.*, *France litt.* par J.-M. Quérard.)

LALANDE (Jacques de), naquit à la Forêt-Auvray, près de Falaise, le 6 mars 1733. Ecclésiastique d'un mérite distingué, il fut, avant la Révolution, nommé curé d'Illiers-l'Evêque, du diocèse d'Evreux, puis élu, en 1789, député aux États-Généraux par le bailliage de cette ville. L'abbé De Lalande termina sa carrière politique avec les travaux de cette Assemblée.

Son portrait se trouve dans la coll. de la Biblioth. de Rouen.

LALLEMAN (Nicolas), né à Vire, le 22 juin 1764, entra dans la marine, comme chirurgien, en 1786.

Il fit une campagne dans l'Inde, une autre en Amérique, et revint dans sa ville natale, où il se trouvait lors de la Révolution. Le septième bataillon du Calvados s'étant organisé à Vire, Lalleman en fut nommé chirurgien-major et servit, en cette qualité, en Vendée, en Corse, en Italie et aux Antilles. Rentré dans ses foyers, en 1801, à cause d'une fracture

qu'il avait à la cuisse, il y cultiva les lettres, surtout la poésie, et composa un poème latin ayant pour titre : (*Ituvienses Nundinæ*,) (*la Foire d'Etouvi*), village du Calvados. Ce poème remarquable, mis par le poète Castel sous les yeux de M. de Fontanes, alors grand-maître de l'Université, valut à l'auteur une chaire de rhétorique au collége de Laval (1). Comme il était indispensable, pour remplir convenablement cette place, de posséder la langue grecque, Lalleman, qui ne l'avait jamais apprise, se mit à l'étudier à quarante-huit ans et fut en état de professer au bout de dix-huit mois. Mais cet effort d'intelligence et de mémoire acheva de ruiner sa santé déjà chancelante, et il mourut à Laval, en 1814.

On connaît de ce même écrivain un poème burlesque et satirique, écrit en français, et intitulé : *la Campenade*, il avait été composé en 1794, à l'occasion d'une expédition de la milice bourgeoise de Vire à l'époque de la chouannerie.

(V. *Not. biogr. sur les hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard.)

LALLEMAND (Pierre-Gilles), qu'on peut appeler, à juste titre, le d'Assas de la marine, était né au Havre et servait en 1796, en qualité de premier lieutenant sur un lougre-corsaire de Dunkerque, nommé le *Vengeur* et commandé par le capitaine Villart. Le 17 avril de la même année, l'amiral anglais Sidney Smith, se trouvant avec une frégate, en croisière sur les côtes de Normandie, apperçût le corsaire mouillé dans la rade du Havre et fit, à l'instant, armer deux grandes péniches, commandées par l'amiral lui-même et montées par cinquante-deux hommes

---

(1) Ce poëme a été traduit en vers français par M. Gosselin, de Vire, en 1841.

qui, lancés sur le *Vengeur*, le prirent à l'abordage. Lallemand voyant les anglais faire leurs préparatifs pour gagner le large, se dévoua, pour le salut de ses camarades, et, tandis que les vainqueurs célébraient leur prise, en vidant les flacons de vins et de liqueurs qui se trouvaient dans la chambre du capitaine, il s'empara d'une hache, qui se trouvait sous sa main, et coupa le cable qui tenait l'ancre du corsaire. Aussitôt le *Vengeur* et les deux péniches, amarées le long de son bord, sont entraînés dans la Seine par la violence de la marée montante, et ce ne fut que près de la pointe du Hoc que les Anglais, frappés de stupeur, purent se reconnaître. Le brave Lallemand, victime de son héroïque dévoûment, fut haché à coups de sabre, jusqu'à ce qu'il tomba mort sur le pont de son navire : « Je puis mourir, dit-il à son dernier moment, j'ai rendu à la France quelques-uns de ses braves marins, et à moi seul j'ai pris un amiral anglais avec cinquante-deux hommes. »

Quelques chaloupes canonnières et bateaux plats, sortis du Havre, s'emparèrent du *Vengeur* et des deux péniches et rentrèrent dans le port en ramenant l'amiral Sydney Smith, qui fut conduit à Paris par ordre du gouvernement.

(V. *Petite géogr. de la Seine-Inférieure*, par N.-J. Morlent, conserv. de la Biblioth. publique du Havre, et *Biogr. univ. suppl.*, art. *Smith.*)

LALMAND (Jules-Nicolas-François), né à Valognes, le 12 septembre 1811, se passionna, de bonne heure, pour l'étude des grands poètes et des grands prosateurs, et doué d'une imagination vive, il composa des vers avec beaucoup de facilité. Il embrassa l'état ecclésiastique et entra dans l'enseignement, où il trouva une occupation selon ses goûts, en expliquant aux élèves les chefs-d'œuvre des littératures anciennes, puis fut attaché comme collaborateur au

journal de l'arrondissement de Valognes. Devenu, vers 1840, rédacteur principal de cette feuille, l'abbé Lalmand en fit la fortune, en la rendant l'organe des intérêts locaux, en éclairant ses concitoyens et en leur faisant connaître et apprécier les institutions publiques qui prospéraient ailleurs, surtout celles relatives aux établissements de bienfaisance.

Appelé à diriger une classe d'histoire à Saint-Lô, il continua à écrire dans le journal qu'il rédigeait depuis treize ans, et mourut prématurément à Lisieux, le 22 février 1852.

(V. *Not. biogr.*, par M. J. Travers, *Ann. norm.* 1853.)

LALLEMANT (Richard), naquit à Rouen, le 18 décembre 1725, d'une famille allemande, dont le véritable nom était Conteray, et qui, peu de temps après l'invention de l'imprimerie, fonda dans cette ville le premier établissement typographique. Richard Lallemant suivit l'exemple de ses ancêtres, qui s'étaient transmis, de père en fils, depuis trois siècles, cet établissement demeuré toujours florissant. Imprimeur habile, savant et littérateur, citoyen recommandable, il devint juge au Tribunal consulaire, échevin et maire de sa ville natale, et reçut de Louis XV des lettres de noblesse. Ce typographe rouennais avait deux frères, Xaxier-Félix et Nicolas, qui l'aidèrent dans ses travaux d'imprimeur-éditeur. Il a publié, avec leur coopération, plusieurs éditions d'ouvrages classiques, entre autres : le *Petit Apparat royal ou Nouveau Dictionnaire universel, français et latin*, 1760, *in*-8° ; *Dictionnaire français-latin*, par le P. Lebrun, in-4° ; *Œuvres d'Ovide, latin et français*, par Fontanelle, avec des notes, 2 vol. in-12 ; *Virgile, latin*, par Jouvency, avec des notes, in-12 ; *La Coutume de Normandie*, commentée par Henry Basnage, nouvelle édition, 1778, 2 vol. in-f°, Richard Lallemant mourut à Rouen, le 3 avril 1807.

(V. *Mém. biogr.*, par Guilbert, et *Hist. de l'établissement de l'imprimerie à Rouen*, par M. A. Potier, *Revue de Rouen*, 1836, 1837, *Revue rétrospective*, *Biogr. univ.*)

LALLEMANT (Richard-Xavier-Félix), frère du précédent, naquit à Rouen, le 8 mars 1729. Il embrassa l'état ecclésiastique, se livra avec succès à la prédication et devint vicaire-général de l'évêque d'Avranches.

Chargé, sous le règne de Louis XV, d'affaires relatives aux intérêts du clergé, il s'acquitta avec distinction de la mission délicate et honorable qui lui était confiée. Puis, revenu dans sa ville natale, il s'associa aux travaux de ses deux frères, se fit connaître par quelques écrits dans lesquels il se montra littérateur savant, et fut reçu, en 1767, membre de l'Académie de Rouen, qu'il présida en 1790. Forcé, lors de la tourmente révolutionnaire, d'aller chercher un asile à l'étranger, l'abbé Lallemant passa en Angleterre et continua à se livrer, dans ce pays, à de savantes études.

De retour à Rouen, au moment où l'Académie de cette ville venait d'être rétablie, il fut appelé à présider à sa réinstallation et prononça, à cette occasion, un remarquable discours. Cet académicien s'était beaucoup occupé de savantes recherches sur l'origine des langues et des différents idiômes qui en sont dérivés. On a de lui un Mémoire sur l'histoire naturelle de la parole, lu à l'Académie en 1790; une *Dissertation sur les plantes de Trianon*, une édition des *Fables de Phèdre*, en latin et en français, avec des notes; *Bibliothèque historique et critique*, servant de 2e vol. à *l'Ecole de la chasse* de Verrier de La Conterie(1); un Salluste latin, avec des notes, un Cornélius Népos, etc.

---

(1) Le Manuel du libraire de J.-C. Brunet, et la *Biog.*

L'abbé Lallemant termina sa carrière le 18 août 1810.

(V. Notice de M. de Boishébert, *Précis de l'Acad. de Rouen*, 1811.)

LA LONDE (François-Richard de), né à Caen, le 1er novembre 1685, montra une grande précocité d'intelligence dans ses études et un goût des plus prononcés pour la poésie lyrique, qu'il cultiva avec succès.

Il fut plusieurs fois couronné pour des odes qu'il avait envoyées aux Palinods de sa ville natale. Puis reçu, en 1732, membre de l'Académie des Belles-Lettres de la même ville, il fit à cette compagnie de fréquentes lectures sur des matières littéraires, historiques et philosophiques; sur l'antiquité de Caen et sur l'origine des anciens peuples, spécialement sur celle des Scythes et des Celtes. De La Londe possédait, à un certain degré, l'universalité des connaissances humaines; il cultivait la botanique, la peinture, la musique, la géométrie et l'hydrographie, et laissa, dans ces différents genres, des travaux dignes, à plus d'un titre, d'être mentionnés.

Il dépensa généreusement des sommes considérables à exécuter des plans relatifs à un projet de canalisation de l'Orne jusqu'au-dessus d'Argentan, projet qui, malgré tous les efforts de l'auteur, n'eut pour résultat que des redressements dans le cours de cette rivière. Membre fondateur de la Société d'agriculture de Caen, ce laborieux académicien y fit communication de divers mémoires sur les assolements, les jachères, la culture et la greffe du pommier, la fabrication des cidres, etc. On doit aussi à de La Londe des plans de rectification et d'alignement, d'ouvertures de rues, d'assainissement et d'embellis-

---

univ. (Suppl.), attribuent aussi cet ouvrage à Nicolas Lallemant.

sement de la ville de Caen. Ils ont été exécutés et publiés par Buache (Ph.), 1747, in-f°.

Il avait commencé l'*Histoire de l'Académie des Belles-Lettres* de la même ville, travail que sa mort, arrivée le 18 septembre 1765, ne lui permit point de terminer (1).

(V. *Not. biogr.*, par M. Latrouette; *Mém. de l'Acad. de Caen, Ann.* 1851. Portr. dans la coll. de la Biblioth. de Rouen.)

LA LONDE DU THIL (De), né dans les environs de Rouen, le 12 novembre 1789, se fit, par vocation, exploiteur du sol, acquit, en agriculture, des connaissances pratiques positives, et, parfaitement initié aux habitudes des gens de la campagne, il s'occupa de leurs besoins avec une grande sollicitude. Nommé, en 1828, maire de Claville-Motteville, il remplit ces fonctions, pendant vingt ans, avec beaucoup de zèle et d'intelligence. Il était, depuis 1838, membre de la Société centrale d'Agriculture de la Seine-Inférieure, devint, en 1843, président du Comice agricole de Cailly, en remplacement de son fondateur, M. de La Quesnerie. Dans les réunions du Congrès central des agriculteurs de France, dont, tous les ans, il suivait les travaux au sein de la Commission départementale, M. de La Londe prit part à toutes les discussions importantes et sut faire apprécier ses connaissances solides en économie rurale. Il venait d'être appelé par M. le préfet à siéger à la Chambre consultative d'agriculture de l'arrondissement de Rouen, lorsqu'il termina sa carrière le 27 juillet 1852.

« L'homme privé, dit M. J. Girardin, dans la notice qu'il a consacrée à M. de La Londe du Thil, ne méritait pas moins d'éloges que l'homme public, et les regrets unanimes que sa mort a provoqués, suffi-

(1) Les documents destinés à la composition de cette

raient pour montrer en quelle haute estime on le tenait; c'est surtout de lui qu'on peut dire : Celui-là fut un homme de bien. »

(V. Not. par M. J. Girardin, *Ann. norm.*, 1853.)

LA LUTHUMIÈRE (François Le Tellier de) naquit à la Haye-d'Hectot, près de Valognes, en 1617, d'une ancienne famille alliée aux maisons des Matignon et du Bec-Crespin.

Ordonné prêtre en 1647, il se rendit à Rome où il devint auditeur du cardinal Grimaldi, son parent; mais une pieuse humilité et un grand désintéressement l'éloignèrent des dignités ecclésiastiques, que son savoir et sa naissance auraient pu lui faire obtenir. De retour dans sa patrie, il se retira dans sa terre de La Luthumière et fonda, en 1654, le séminaire de Valognes, pour lequel il fit construire un bâtiment qui est encore un des plus beaux édifices de cette ville. Cet établissement, qui prospéra pendant plusieurs années, fut fermé, par ordre de la Cour, en 1675, sur la seule accusation de Jansénisme portée, à cette époque, contre son généreux fondateur. L'abbé de La Luthumière mourut d'apoplexie, le 15 septembre 1699, et fut inhumé dans le chœur de l'église du séminaire qu'il avait fait édifier.

(V. *Ann. de la Manche*, *ann.* 1833.)

LA MAILLARDIÈRE (Charles-François, vicomte de), né dans le Contentin, vers le milieu du dix-huitième siècle, était capitaine de cavalerie et qualifié des titres de lieutenant du Roi au gouvernement de Picardie et de chevalier d'honneur à la Chambre des Comptes de Bourgogne.

Ce personnage est auteur des ouvrages suivants :

---

histoire, qui étaient restés à l'état de manuscrit, ont été publiés, en 1854, par M. A. de Formigny de La Londe, arrière-petit-fils de François-Richard de La Londe.

Précis du droit des gens, de la guerre, de la paix et des ambassades. Première partie de la Bibliothèque politique à l'usage des sujets destinés aux négociations, Paris, 1775, in-12 ; *Histoire politique d'Allemagne et des États circonvoisins*, etc., Paris, 1777, in-12 ; *Abrégé des principaux traités conclus depuis le commencement du quatorzième siècle jusqu'à présent entre les différentes puissances de l'Europe*, Paris, 1779, 2 vol. in-12; *Le produit et le droit des communes*, ou *l'Encyclopédie rurale, économique et civile*, Paris, 1782, in-8° ; *Conquête d'Angleterre par les Normands*, in-8° ; *Législation militaire de nos jours* ; *Traité d'économie politique, dédié à la France*, Paris, 1800, in-8°; *Le vétéran en civisme comme en service militaire, à ses concitoyens*, etc.

On doit encore au même auteur, qui était membre d'un grand nombre de sociétés savantes, plusieurs mémoires d'économie sociale, publiés dans la *Gazette d'Agriculture* et dans les *Affiches de Picardie.*

Le vicomte de La Maillardière a terminé sa carrière vers 1804.

(V. *France litt.* de J.-M. Quérard, etc.)

LA MALTIÈRE (François-Joseph Lange de), né à Rouen, dans la première moitié du dix-huitième siècle, servit longtemps, avec le grade de capitaine d'infanterie, au régiment de Dauphin, où sa belle conduite lui mérita le titre de chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis.

Amateur passionné des sciences, des lettres et des arts, il les cultiva, dans ses moments de loisir, tant que dura sa carrière militaire, s'y livra entièrement lorsqu'il fut retiré du service, et fut reçu membre de l'Académie de Rouen et de celle des Palinods de la même ville.

Le chevalier de La Maltière, qui s'occupait beaucoup de physique, dans la partie qui se rattache à

l'optique, est inventeur d'un microscope solaire, auquel il donna le nom de *physitechniope*. Ce microscope, cité avec éloge dans le *Journal de Trévoux*, de juillet 1753, fut, en 1781, imité sous le nom de *Mégascope*, par Charles, physicien renommé auquel on en attribua l'invention; mais, en 1787, M. Sorel publia un mémoire dans lequel il démontrait les droits incontestables de notre compatriote à la découverte qui lui était injustement déniée. Lange de La Maltière communiqua, à l'Académie de Rouen, plusieurs mémoires scientifiques, parmi lesquels nous mentionnerons : *Construction et usage d'un microscope solaire*, 1751 ; *Sur la terre propre à la peinture*, 1767 ; *Sur un siphon précipitant*, 1770 ; *Pétrifications vertébrales*, 1771 ; *Papier de Taïti, rapporté par de Bougainville*, 1772 ; *Télescope de Dolon*, 1772 ; *Lanterne magique universelle*, 1785 ; *Lecteur microscopique*, 1787. L'auteur de ces mémoires, qui avait aussi du talent pour la poésie, a laissé, en manuscrit, une *épître à Eglé sur ses talents ;* une ode fort remarquable sur *le Bonheur* et un poème héroï-comique sur Paule de Viguier, femme célèbre, connue sous le nom de *La Belle Paule*, née à Toulouse, au commencement du seizième siècle.

(V. *Mém. biogr.*, de Guilbert ; *Not. biogr.*, par M. L. de Duranville ; *Revue de Rouen*, décembre 1852, etc.)

LAMARCHE (Jérôme-Frédéric-Perrette), capitaine de vaisseau, major de la marine à Cherbourg, officier de la Légion-d'Honneur, chevalier des ordres de Saint-Louis et de Saint-Jean-de-Jérusalem, naquit, d'une famille pauvre, à la Meauffe, près de Saint-Lô, le 20 juillet 1779. Entré, en 1793, comme simple mousse, dans la marine militaire, il devint, à vingt et un ans, aspirant de première classe, et il se trouvait, en 1801, sur la canonnière le *Volcan* qui, réunie à

la flotille de Boulogne, fut assaillie par les Anglais, contre lesquels on lutta corps à corps.

La belle conduite de Lamarche dans ce combat fut mise à l'ordre du jour et le fit nommer enseigne de vaisseau. Plus tard, ce brave marin, embarqué sur la corvette la *Diligente*, parcourut, pendant trois ans, les mers de l'Inde. Nommé lieutenant de vaisseau en 1811, il fit de longues expéditions, puis, en 1817, il partit, sur la demande de M. le capitaine Freycinet, sur la corvette l'*Uranie*, pour un voyage scientifique autour du monde. Au retour de cette expédition, où il s'était distingué comme homme de mer et comme savant, il fut promu au grade de capitaine de frégate, et à celui de capitaine de vaisseau, en 1827. Après avoir commandé la station de Cadix, il contribua à la prise d'Alger, en 1830.

Le capitaine Lamarche était à la fois bon marin, bon astronome, possédait plusieurs langues et avait navigué, pendant ses quarante et un ans de services, sous toutes les latitudes. Au milieu de ses travaux scientifiques, de ses recherches astronomiques et météorologiques, publiées, en partie, par Arago, il s'occupait aussi de littérature, et les mémoires de la Société académique de Cherbourg, ann. 1843, contiennent, de lui, l'extrait d'un *Dictionnaire du vieux langage* ou *Patois du pays*, et un *Projet d'établissement d'une colonie pour les condamnés aux îles Malouines*. Lamarche mourut subitement à Saint-Lô, le 26 décembre 1847.

(V. Not. par M. Vérusmor; *Ann. de la Manche*, 1848; et Not. par M. Travers; *Ann. norm.*, même année.)

LAMARE (Pierre-Bernard de), né à Barfleur, en 1753, s'appliqua, fort jeune, à l'étude des langues et aida, pendant plusieurs années, Le Tourneur de Valognes dans ses traductions. On a de lui un roman

intitulé *Mathilde* ou *le Souterrain*, 1787, 4 vol. in-12, traduit de l'anglais de *miss* Sophie Lee, plusieurs éditions.

En 1792, de Lamarre fut nommé commissaire civil aux Iles-du-Vent, secrétaire-général du ministère des relations extérieures, plus tard, secrétaire d'ambassade, à Constantinople, et enfin consul à Bucharest, où il mourut, le 16 avril 1809.

(V. *Ephém. norm.*, par G.-J. Lange, t. 1 ; et l'*Ann. de la Manche*, 1846.)

LAMARRE (L.-H. de), agronome, né en Normandie, vers 1730, a publié les ouvrages suivants : *Défense de plusieurs ouvrages sur l'agriculture* ou *réponse au livre de La Salle de l'Etang*, intitulé *Manuel d'agriculture*, Paris, 1765, in-12 ; une nouvelle édition du *Dictionnaire économique*, de Noël Chomel, 1767, 3 vol. in-12. On attribue à de Lamarre une part au *Traité des pêches*, de Duhamel Dumonceau.

(V. *France litt.*, par J.-M. Quérard.)

LAMARRE (De). V. Mara.

LA MARTELLIÈRE (Pierre de), avocat renommé au Parlement de Paris, sous les règnes de Henry IV et de Louis XIII, naquit à Belêmes, vers 1550. Bien qu'il comptât dans la majeure partie de ses clients de hauts et puissants personnages, cet avocat ne perdit jamais de vue l'indépendance de sa profession, et s'exprima, dans des circonstances délicates, avec la plus grande liberté ; il alla même jusqu'à s'attirer les menaces du duc de Guise auquel il avait reproché sa conduite pendant la ligue. En 1611, l'Université de France s'était opposée, pour la troisième fois, à ce que l'on confiât l'enseignement aux Jésuites. L'affaire fut portée devant le Parlement qui, sur le refus d'un grand nombre d'avocats, nomma d'office, pour soutenir cette cause, de La Martellière, lequel se montra

défenseur véhément des prérogatives universitaires. Cette cause plaidée par lui avec beaucoup de talent et d'éclat, lui suscita une foule d'ennemis, mais lui valut aussi un grand nombre d'admirateurs.

Cet éloquent jurisconsulte fut, dans les dernières années de sa vie, nommé conseiller d'Etat, et termina sa carrière en 1631. L'Université lui fit composer une épitaphe en latin où il était nommé : *Princeps patronorum et patronus Principum.* Plusieurs des plaidoyers de La Martellière ont été publiés ; le plus connu est celui qu'il prononça contre les Jésuites ; imprimé à Paris, 1612, in-12, et Amsterdam, in-4°.

(V. *Biogr. univ*, etc.)

LA MARTINIÈRE (Pierre-Martin de), médecin et opérateur ordinaire du Roi, naquit à Rouen, le 14 février 1634. Né avec le goût des voyages, il s'embarqua, de bonne heure, en qualité de chirurgien, visita l'Asie, les côtes occidentales d'Afrique, puis, monté sur l'un des navires équipés par la société du Nord, il parcourut les côtes de la Norwège, de la Laponie, de la Russie, de la Nouvelle-Zemble, du Groënland et de l'Islande.

De retour en France, de La Martinière continua a exercer la chirurgie à Paris, et mourut vers 1690.

On a de lui les ouvrages suivants : *Traité de la maladie vénérienne, de ses causes et de ses accidents*, etc. Paris, 1664 et 1684, in-16 ; Le *Prince des opérateurs*, Rouen, 1664 et 1668, in-12 ; l'auteur mêle aux préceptes de la médecine des rêveries astrologiques et des pratiques superstitieuses ; *Le Tombeau de la Folie où l'on fait voir l'abus de la recherche de la pierre philosophale*, Paris, in-12 ; *Voyage aux pays septentrionaux, dans lequel se voient les mœurs, manière de vivre et superstitions des Norwégiens, Lapons, Sibériens, Samoïedes, Islandais*, etc., Paris, 1671, fig.

La relation de ce voyage, dans laquelle l'auteur, très-crédule, raconte sérieusement des histoires de magiciens Lapons vendant aux étrangers la manière de se rendre les vents favorables, a été traduite en anglais, en hollandais et deux fois en allemand.

(V. *Biogr. univ.*, etc. Portr. dans la coll. de la biblioth. de Rouen.)

LA MARTINIÈRE (Guillaume-Boyvin de), baron de l'Empire et commandeur de la Légion-d'Honneur, naquit à Vire, le 10 janvier 1745. Entré à l'Ecole d'artillerie de Bapaume, il devint capitaine dans cette arme, et suivit le comte de Rochambeau en Amérique, lors de la guerre de l'indépendance. Il assista au traité qui sépara les colonies anglaises de la métropole, et conserva toute sa vie la plume dont Wasington s'était servi pour y apposer sa signature. En 1792, il fit partie de l'armée du Nord, fut nommé chef de bataillon et, en 1795, colonel directeur de l'artillerie de Douai. Promu au grade de général de brigade, en 1805, il fut appelé, l'année suivante, à la grande armée, pour y commander l'artillerie des réserves de cavalerie du prince Murat, et contribua à prendre, dans Lubeck, le corps prussien du général Bluker. L'Empereur, en récompense de ce brillant fait d'armes, donna à La Martinière le commandement de l'artillerie du 10ᵉ corps destiné aux opérations du siége de Dantzick. Ce brave général prit une part importante à tous les travaux qui amenèrent la reddition de cette place, et fut nommé directeur général des parcs d'artillerie de la grande armée, fonction qu'il remplit jusqu'après la bataille d'Essling.

Admis à la retraite en 1809, il se retira à Rully, près de sa ville natale, devint maire de cette commune et termina sa carrière le 7 juillet 1820.

(V. *Not. biogr. sur les hommes célèbres du Calvados*, par M. F. Boisard.)

LA MARTINIÈRE (De). V. Bruzen.

LAMAUVE (Louis-César), né à Vittefleur, en Caux, en 1762, était destiné par sa famille à l'état ecclésiastique et fut envoyé au séminaire de Saint-Nicaise, de Rouen. Entraîné par un penchant irrésistible vers l'étude de la chirurgie, il entra, comme élève, à l'Hôtel-Dieu de la même ville, où il fit de tels progrès qu'il remporta, en 1784, trois des prix que l'Académie distribuait annuellement aux jeunes gens qui étudiaient l'anatomie et la chirurgie. A la suite de ce premier succès, Lamauve se rendit à Paris, suivit les cours des hommes les plus célèbres dans la science à laquelle il se destinait, et devint prévôt d'anatomie à l'école pratique. En 1792, il partit pour l'armée du Nord, en qualité de chirurgien-major, fit le service dans les hôpitaux ambulants, et fut nommé chirurgien-en-chef de l'hôpital militaire de Valenciennes. Reçu docteur médecin, en 1796, il vint alors se fixer à Rouen, où il fit un cours gratuit d'anatomie et d'accouchements. Une grande confiance, jointe à l'estime générale, fut la récompense du zèle, des talents et du désintéressement de Lamauve qui, lors de la retraite de M. Maury, en 1815, obtint la place de chirurgien-en-chef de l'Hospice-Général.

Lamauve était membre de l'Académie et de la Société libre d'Emulation de Rouen, auxquelles il fit lecture de plusieurs mémoires sur des questions de médecine et de chirurgie.

Les principaux sont : *Manières de traiter les maladies syphilitiques dans les femmes enceintes, dans les enfants nouveaux-nés et dans les nourrices*, Paris, 1804, in-8°; *Nouveau procédé pour détruire les polypes du nez ; Sur les dangers d'ouvrir l'artère épigastrique dans l'opération de la hernie inguinale ; De l'influence de l'imajination des mères sur le produit de la conception.* Lamauve mourut le 3 août

1821. Un hospice fondé à Rouen pour les Protestants, y perpétuera, à juste titre, le souvenir de cet honorable médecin.

(V. *Précis. de l'acad. de Rouen*, ann. 1821, et *Biogr. univ.*, suppl.)

LAMBERT (Guillaume), né à Saint-Sauveur-le-Vicomte, en 1520, était pourvu de la charge de lieutenant-général civil et criminel au bailliage du Cotentin. Légiste distingué par son savoir, il fut choisi, en 1583, pour travailler à la nouvelle rédaction de la *Coutume de Normandie*, qui se fit à Rouen, par l'ordre de Henry III. La première édition de cette Coutume est de 1586, Rouen, J. Dupuis, in-4°; une autre édition, Paris, même année, in-4°.

(V. Not., par F. Pluquet ; *Annuaire de la Manche*, 1829, etc.)

LAMBERT (François, le Père), né au Havre, dans le dix-huitième siècle, entra, dès sa jeunesse, chez les religieux de l'ordre de Saint-François.

Il s'intéressa des premiers au sort de la malheureuse fille Salmon, domestique qui, accusée d'avoir empoisonné et volé ses maîtres, venait d'être condamnée au dernier supplice, en 1782, par le Bailliage de Caen, dont l'arrêt avait été confirmé par le Parlement de Rouen. Convaincu de l'innocence de cette jeune fille, dont il avait reçu la confession, le P. Lambert lui donna le conseil de se déclarer enceinte, afin d'obtenir, au moyen de ce mensonge, bien excusable en pareille circonstance, un sursis à l'exécution du jugement qui venait de lui être signifié. Mettant alors le temps à profit, le bon religieux chercha et trouva des protecteurs pour la condamnée. Le Cauchois, avocat distingué du barreau de Rouen, se chargea de sa défense, fit réviser le procès, et parvint, par son entière réhabilitation, à arracher aux flammes du bû-

cher cette nouvelle victime d'une fatale erreur judiciaire. Le P. Lambert, dont le zèle et la charité contribuèrent si efficacement au triomphe de l'innocence, s'est aussi fait connaître comme auteur ascétique. On a de lui un volume de pieuses *Méditations*, dont la lecture fut adoptée par tous les établissements religieux de la province.

(V. *Biogr. Mss.* par A. Pasquier.)

LAMBERT (Louis-Aimable-Victor), prédicateur ordinaire du Roi, vicaire-général du diocèse de Poitiers, naquit à Cherbourg, le 14 juin 1766. Il fut, peu de temps après son entrée dans les ordres, choisi pour précepteur des enfants de la famille de Juigné, puis émigra avec cette famille lors de la Révolution.

Réfugié en Allemagne, l'abbé Lambert, admis dans la congrégation des Pères de la foi, prêcha plusieurs missions avec un grand succès, et prodigua les secours de la religion à de nombreux prisonniers français. De retour dans sa patrie, il fit entendre avec éloquence la parole évangélique à Lyon, à Poitiers, à Cherbourg et, plus tard, à la Cour, devant le Roi. L'abbé Lambert, lorsqu'il était théologal et supérieur de la Mission à Poitiers, avait prouvé que sa charité pour ses semblables pouvait atteindre jusqu'au plus haut dévouement.

On raconte (1) que, venant un jour de prêcher dans un village, il rencontra cinq militaires dont deux se disposaient à se battre en duel ; s'élançant alors vers les combattants, il les conjura, au nom de la religion et de l'humanité, de s'abstenir d'une telle action ; mais, comme ils ne paraissaient vouloir tenir aucun compte de cette exhortation, et qu'ils brandis-

(1) *Moniteur* du 13 août 1819.

saient leurs sabres l'un contre l'autre, il se prosterna au milieu d'eux en s'écriant : « Puisque vous voulez vous battre, mes enfants, eh bien ! me voilà ! c'est sur ma tête que vous frapperez. »

Touchés de cette belle action, ces militaires déposent leurs armes aux mains du prêtre conciliateur et terminent, par une embrassade, une querelle qui peut-être allait avoir pour résultat la mort de l'un d'eux. L'abbé Lambert avait assisté aux derniers moments du général Berton, condamné comme conspirateur en 1822. On a de cet ecclésiastique, mort à Poitiers, le 3 octobre 1833, les publications suivantes : *Vie de M. de Juigné, archevêque de Paris*, 1821, in-8° ; *Oraison funèbre de Louis XVIII*, 1824, in-8° ; *Oraison funèbre de Charles-François Daviau-Du-Bois de Sanzay, archevêque de Bordeaux*, 1827, in-8° ; *Discours sur la puissance de la Croix*, 1827, in-8° ; *Discours sur la Providence*, 1828 ; *Oraison funèbre de MM. de la Rochejaquelein, généraux de l'armée vendéenne*, 1828, in-8° ; *Oraison funèbre de Henry de La Brou de Vareille, ancien évêque de Gap*, 1831.

(V. Not., par M. V. Le Sens ; *Annuaire de la Manche*, 1846.)

LAMBERT, V. Frondeville.

LA MORINIÈRE (De), V. Noel.

LA MOTHE (De), V. La Hodde.

LA MOTTE (De), échevin de la ville d'Harfleur, où il naquit dans le dix-septième siècle, est le premier qui ait écrit l'histoire des antiquités de cette même ville. Il a joint à cet ouvrage, dont la première édition est de 1677, les discours adressés au duc de Saint-Aignan. L'*Histoire d'Harfleur*, qui commence aux temps les plus reculés, contient un grand nombre

de chartes et de priviléges accordés à cette ville par les rois de France, notamment ceux qui lui furent octroyés par Charles VIII, en 1492.

(V. *Biblioth. de la France*, du P. Le Long.)

LA MOTTE (Guillaume Mauquest de), né à Valognes, le 27 juillet 1655, se livra à l'étude de la chirurgie à l'Hôtel-Dieu de Paris, et s'appliqua plus spécialement à la pratique des accouchements.

Revenu dans sa ville natale, il s'y établit et s'y fit, ainsi que dans toute la Basse-Normandie, une grande réputation, justifiée par son habileté comme opérateur et comme accoucheur. De La Motte a écrit et publié deux ouvrages contenant d'excellents préceptes, des histoires curieuses de maladies chirurgicales et l'exposition de quatre cents cas extraordinaires d'accouchements.

Ces ouvrages, souvent réimprimés et traduits en plusieurs langues, ont pour titres : *Traité complet des accouchements naturels et contre nature*, Paris, 1715, in-4°; *Traité complet de chirurgie, contenant des observations sur toutes les maladies chirurgicales et la manière de les traiter*, Paris, 1722, in-12, 3 vol. Sabathier a donné une édition de ce dernier ouvrage avec des notes très-savantes, Paris, 1771, in-8°. Guillaume de La Motte termina sa carrière le 27 juillet 1737.

LAMPERIÈRE (Jean de), né à Rouen, dans la seconde moitié du seizième siècle, était l'un des habiles médecins de cette ville. Il s'occupa plus particulièrement des maladies pestilentielles sur lesquelles il écrivit un livre qui le mit en opposition d'opinions sur cette matière avec l'un de ses confrères de Rouen, David Jouyse, qui s'empressa d'attaquer le livre et l'auteur, dans un ouvrage dont voici le titre dans toute son excentrique prolixité : *Examen du livre de*

Lamperière sur le sujet de la peste, avec un bref et fidèle discours de la préservation et cure de la maladie, suivi d'un avertissement à Lamperière, ouvrage autant enrichi de la sagesse des cabalistes et philosophes hermétiques que de la doctrine reçue au Lycée, auquel Lamperière est invité de répondre, ou obligé d'avouer que son livre est suffisamment convaincu d'erreur, par David Jouyse, Rouen, David Geuffroy, 1622, in-8°. Lamperière riposta immédiatement à son antagoniste par un volume dont voici le titre non moins excentrique : *L'Ombre de Nécrophore vivant chartier de l'Hôtel-Dieu (de Rouen) au sieur Jouyse, médecin, déserteur de la peste, sur la sagesse de sa cabale et autres grippes de son exament*, Rouen, David Ferrant, 1622, in-8°.

(V. *Biogr. univ.*, suppl., etc.)

LAMY (Guillaume), né dans le Cotentin, en 1644, exerçait la médecine à Coutances, en même temps qu'il s'occupait de physique et de chimie.

Doué d'une imagination ardente et féconde, qui le portait aux innovations, surtout dans la science médicale, il eut à ce sujet de fréquents démêlés avec ses confrères, qui l'appelèrent le *Fléau de la médecine.*

Lamy termina sa carrière, en 1682, à l'âge de trente-huit ans. On a de lui les ouvrages suivants : *De principiis rerum*, lib. tres, Parisiis, 1669, in-12; *Discours anatomiques*, 1985, in-12; *Traité de l'antimoine; Lettre sur la transfusion du sang; Explication mécanique et physique de la fonction de l'âme sensitive*, etc., Paris, 1677 et 1681, in-12.

(V. *Hist. de Normandie*, par Masseville, t. 6.)

LAMY (Michel-Louis), négociant de Caen, naquit dans cette ville, le 2 novembre 1728.

Il fut élu, par le bailliage du même lieu, député du Tiers-Etat à l'Assemblée nationale de 1789, et

rentra dans la vie privée à la fin des travaux de cette assemblée.

Le portrait de ce personnage se trouve dans la coll. de la Biblioth. de Rouen.

LAMY (François-Thomas), né à Rouen, le 20 mars 1781, monta à Saint-Aubin-Epinay, près de Darnétal, une manufacture d'indiennes, qu'il exploita avec beaucoup d'habileté et d'intelligence.

Retiré des affaires vers 1830, il fut habiter Caudebec-en-Caux, dans la belle propriété dite des Capucins, et c'est là que M. Lamy s'occupa, avec un zèle des plus ardents, de l'importante question de la canalisation de la Basse-Seine. Il a publié sur cette question plusieurs mémoires adressés à la Chambre de commerce de notre ville, ainsi qu'au Gouvernement, et fait insérer quelques articles dans le *Journal de Rouen*. Ces mémoires et ces articles, aussi remarquables par la justesse des pensées que par la force des arguments, eurent une grande influence sur l'opinion publique et sur la décision prise par le Gouvernement, en faveur de cet immense travail d'un intérêt si général pour la navigation du pays. M. Lamy a terminé son honorable carrière à Caudebec, le 27 juin 1851.

(V. les *Journaux de Rouen*, du 30 juin 1851 ; les *Eglises d'Yvetot*, par M. l'abbé Cochet, t. 1, etc.)

LAMY (Jacques-François), né à Honfleur, en janvier 1832, s'enrôla, comme volontaire, à l'âge de dix-sept ans. Promu au grade de sous-lieutenant au 6e bataillon de chasseurs à pied, lors de la guerre de Crimée, ce jeune officier se signala, pendant toute cette mémorable campagne, par ses talents militaires et par une grande énergie. Blessé au bras dans la tranchée devant Malakoff, il subit l'amputation et mourut à l'ambulance, près de Sébastopol, le 1er septembre

1855. Il venait de recevoir la croix de la Légion-d'Honneur en récompense de sa belle conduite.

(V. les *Journaux de Rouen* du mois d'octobre 1855.)

LANCE ou LANS (Michel), peintre, né à Rouen, en 1613, eut beaucoup de succès dans la reproduction des fleurs, des fruits et des animaux. Il fut reçu à l'Académie de peinture en 1660, et termina sa carrière le 19 novembre 1661. L'abbé de La Rivière, dans son *Eloge des Normands*, et Guilbert, dans ses *Mémoires biographiques*, ne donnent aucun autre détail sur la vie et sur les ouvrages de cet artiste.

LANDON (Charles-Paul), peintre, littérateur, chevalier de la Légion-d'Honneur, conservateur du Musée du Louvre et membre correspondant de l'Institut de France, naquit à Nonant (Orne) (1), en 1760. Il étudia la peinture à Paris, dans l'atelier de J.-B. Regnault, remporta le grand prix de l'Académie, et fut envoyé, en qualité de pensionnaire, à Rome, où il séjourna cinq ans. De retour à Paris, il s'y fit connaître par quelques tableaux exposés au Louvre, parmi lesquels on remarqua surtout ceux ayant pour sujets : la *Leçon maternelle ;* le *Bain de Paul et de Virginie ; Dédale et Icare*, tableaux qui eurent les honneurs de la gravure.

Ce peintre, qui s'était aussi livré à l'étude des lettres, a beaucoup écrit sur les arts, dans le but d'occuper à la reproduction des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture, un grand nombre de jeunes artistes, et on lui doit la publication de plusieurs collections pittoresques et biographiques, dont voici les plus importantes : *Annales du musée de*

---

(1) Suivant la *Biographie universelle* (suppl.), et Calvados, suivant l'*Histoire de Lisieux*, de L. Dubois.

l'Ecole moderne et des Beaux-Arts, de 1801 à 1826, continuées par l'imprimeur Pillet, 1829 à 1833, in-8°, 33 vol.; *Galerie historique des hommes les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations, avec leurs portraits gravés au trait*, de 1803 à 1817, in-4°, 22 vol.; *Description de Paris et de ses édifices*, avec un précis historique, par Legrand, 1806 et 1809; *Description de Londres et de ses édifices*, 1810; *Choix des plus belles peintures antiques; Recueil classique, gravé au trait, d'après les estampes de la bibliothèque du roi*, 1820, grand in-4° et in-f°; *Recueil des ouvrages de peinture et de sculpture qui ont concouru pour les prix décennaux*, in-8°.

Landon mourut à Paris, le 6 mars 1826.

(V. *Biogr. univ.*, suppl.; *France litt.*, de J.-M. Quérard, etc.)

LANDULPH ou LAUD (Saint), évêque d'Evreux, dans le septième siècle, naquit dans cette même ville, selon une ancienne tradition locale. On doit à ce prélat la découverte du tombeau de saint Taurin, sur lequel il fit édifier une chapelle. Saint-Landulph, qui aimait à se livrer, dans la solitude, à la prière et à la contemplation, faisait son habitation ordinaire dans une caverne qu'on voit encore à Bérengeville-la-Rivière, village situé près d'Évreux. Une église a été bâtie en ce lieu sous le vocable de notre Saint, dont la fête se célèbre le 13 août.

(V. *Hist. des évêq. d'Évreux*, par MM. A. Chasant et E.-G. Sauvage.)

LANFERNAT (Mme). V. BOIS DE LA PIERRE.

LANGE (Grégoire-Jacques), né à Mortagne, en 1754, acheva ses études à l'Université de Caen, se fit recevoir docteur agrégé à la Faculté de cette ville, et se livra à l'exercice de la médecine. Partisan de la

Révolution de 1789, il devint membre du directoire du département du Calvados, fonctions dans lesquelles il rendit de grands services aux personnes de toutes les opinions. A l'époque où l'anarchie se livrait aux plus grands excès, et lorsque M. Bayard (1) allait être massacré dans les prisons de Caen, Lange, son collègue et son ami, en voulant essayer de l'arracher à la mort, faillit être victime de son généreux dévouement. Retiré à la campagne, pendant le règne de la Terreur, il ne revint à Caen que sous le Consulat, se livra à la culture des sciences et des lettres, puis fut reçu membre des diverses sociétés savantes de cette ville. Il fut surtout membre très-assidu de la Société des Antiquaires de Normandie, dont il devint trésorier. Outre un grand nombre de rapports et de mémoires sur différentes matières, on a de Lange une *Hist. des comtes du Perche*, insérée dans le tome 4 de la *Société des Antiquaires de Normandie ; Notice historique sur le Jardin botanique de Caen*, Caen, 1825, in-8° ; *Ephémérides normandes ou Recueil chronologique, historique et monumental sur la Normandie*, Caen, 1832, 2 vol. in-8°. L'ange a terminé sa carrière le 6 janvier 1840.

(V. *Ann. norm.*, 1841, et la *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LANGE. V. LA MALTIÈRE.

LANGEVIN (Léonor-Antoine), docteur en Sorbonne, chanoine de l'église collégiale de Saint-Benoît, de Paris, naquit à Carentan, le 1er janvier 1653. Le principal ouvrage de ce savant docteur est celui qui a pour titre : *De l'Infaillibilité de l'Église dans tous les actes de sa doctrine touchant la foi et les mœurs, pour*

---

(1) Voir ce nom.

servir de réponse au livre de M. Masius, docteur et professeur de théologie à Copenhague, intitulé : Défense de la religion luthérienne contre les docteurs de l'Église romaine, Paris, 1701, 2 vol. in-12. Langevin mourut le 14 juillet 1707.

(V. *Ann. de la Manche* de 1855.)

LANGEVIN (Thomas, sieur de Pontaumont), frère du précédent, naquit à Carentan, le 24 février 1658. Il fit son droit à Paris, où, par l'entremise de son frère, il fut mis en rapport littéraire avec l'abbé Genest et l'académicien de Malézieu. Après avoir été nommé conseiller au présidial du Cotentin, en remplacement de son père, il résigna ses fonctions et obtint simultanément les titres de premier échevin et de conseiller du Roi. On a de ce magistrat un recueil d'épigrammes latines, imprimé à Rotterdam, en 1701, et le *Galliarum historiæ Tabula*, Paris, 1713. Ce dernier ouvrage donne une idée assez exacte de l'érudition toute romaine de la magistrature au dix-septième siècle.

Langevin de Pontaumont termina sa carrière à Carentan, le 27 décembre 1713.

(V. Not. par M. Regnault, bibliothécaire du Conseil d'État ; *Ann. de la Manche*, 1855.)

LANGEVIN (Pierre-Gilles), né à Falaise, le 9 novembre 1755, embrassa l'état ecclésiastique et ne voulut jamais, bien qu'il n'eût que peu de fortune, recevoir, comme prêtre, aucune rétribution de l'Etat. Il vécut fort retiré et se livra tout entier à l'étude, sans, toutefois, négliger les devoirs de son ministère. On a de lui un discours en vers sur la vertu, quelques autres poésies et *Recherches historiques sur Falaise;* Falaise, Brée, 1814, in-12. L'abbé Langevin mourut dans sa ville natale, le 19 août 1831.

(V. *Not. biogr. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard.)

LANGLE (Jean-Maximilien de), ministre de l'Église protestante, naquit à Evreux, en 1590. Appelé à Rouen, en 1615, il y remplit les fonctions de pasteur pendant cinquante-deux ans. Il est auteur de deux volumes de Sermons et d'une *Dissertation pour la défense de Charles Ier, roi d'Angleterre*. De Langle termina sa carrière en 1674.

(V. *Hist. de la ville de Rouen*, par Servin, t. 2.)

LANGLE (Pierre de), né à Evreux, en 1644, fut achever ses études à Paris, dans la Maison de Navarre.

Reçu docteur, en 1670, il devint chanoine d'Évreux, et remplit successivement les fonctions de pénitencier et de grand-vicaire du même diocèse.

Choisi par Louis XIV pour précepteur du comte de Toulouse, il obtint bientôt l'abbaye de Saint-Lô, au diocèse de Coutances, fut nommé, en 1697, agent du Clergé, et l'année suivante, évêque de Boulogne. Il déploya, au commencement de son épiscopat, beaucoup de zèle pour le troupeau qui lui était confié; il visita son diocese, dressa de nouveaux statuts, convoqua des synodes, et fit refleurir l'ordre et la discipline parmi son clergé. Possédant un fond d'inépuisable charité pour les pauvres, l'évêque de Boulogne, en 1709, année de grande disette, vendit sa vaisselle, et en distribua le prix à l'Hôpital ainsi qu'au Séminaire de sa ville épiscopale.

Ce prélat, qui s'était montré partisan ardent du P. Quesnel et de son fameux livre des *Propositions*, fut un des quatre évêques qui en appelèrent au futur concile. Ses mandements, déjà condamnés à Rome, furent supprimés en France par ordre du Roi, et leur auteur se vit obligé de quitter Paris.

Le reste de la vie de de Langle, qui pourtant était un excellent homme et un excellent prêtre, se consuma dans ces querelles religieuses, où il s'était

laissé entraîner par quelques ecclésiastiques imprudents. Il termina sa carrière le 12 avril 1724, laissant ses biens par testament à l'Hôpital et au Séminaire de Boulogne.

(V. *Biogr. univ.*, etc. Port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

LANGLOIS (Jean-Thomas) naquit à Gournay-en-Bray (1), le 1er juillet 1746, d'une ancienne et noble famille de ce pays. Il fit une grande partie de ses études au collége des Bénédictins de Saint-Germer, fut les terminer à Paris, et devint l'un des avocats distingués du barreau de cette ville, puis littérateur, poète et publiciste. A ce dernier titre, Langlois travailla, lors de la Révolution, aux *Actes des Apôtres*, sous le nom de l'*Apôtre Thomas*, et composa un grand nombre de brochures politiques tendant à la restauration de la monarchie légitime. Plus tard, il donna des articles à *la Quotidienne*, au *Précurseur*, à *l'Aristarque* et au *Journal des Débats*. On a de lui, comme avocat : *De la Souveraineté*, 1797, in-8°; *Code hypothécaire, etc.*, 1798 et 1799, in-8°; *Mémoire pour le chef de brigade Magloire Pélage et pour les déportés de la Guadeloupe*, 1803, 2 vol. in-8°; Discours, en trois parties, sur la profession d'avocat, manuscrit envoyé à l'Académie de Rouen, en 1779. Comme littérateur, il a écrit et publié : *Eloge funèbre de Pierre Buisson, organiste de Gisors*, 1776, in-12; *Eloge de Louis XII*, 1786, in-8°.

Il a aussi composé des poésies pleines d'esprit et de verve, qui, pour la plupart, ont été insérées dans les journaux et les recueils littéraires du temps. Retourné à Gisors, où il avait trouvé un refuge pendant

---

(1) Et non à Gisors, comme l'ont écrit plusieurs biographes.

le règne de la Terreur, Langlois y termina sa carrière, le 8 décembre 1804.

(V. *Recherches sur la ville de Gournay*, par M. P. de La Mairie; *Revue de Rouen*, décembre 1852, et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LANGLOIS (Isidore), né à Rouen, le 18 juin 1770, se trouvait à Paris lors de la révolution de 1789, dont il embrassa très-chaleureusement les principes.

Lié, plus tard, avec les affiliés du parti révolutionnaire le plus exalté, il se trouva parmi les assaillants du château des Tuileries, dans la journée du 10 août 1792; mais, indigné des crimes de septembre et de la mort de Louis XVI, il s'éleva énergiquement contre la tyrannie du parti de la Montagne. Prenant alors pour tribune un journal intitulé *le Messager du soir*, Langlois soutint, dans cette feuille, la cause des Thermidoriens contre la faction de Robespierre.

Nommé président de la section du *Bon-Conseil*, à l'époque du 13 vendémiaire an IV, il marcha, avec cette section, contre la Convention nationale, fut arrêté pour ce fait, mis en jugement et acquitté.

Ayant repris la rédaction de son journal, il attaqua avec une nouvelle énergie les ultra-révolutionnaires et quelques-uns des hommes dont il avait partagé les opinions. Le représentant Bellegarde et le général Hoche, traités avec peu de ménagements par Langlois, dans son journal, s'oublièrent jusqu'à se faire justice eux-mêmes, en se portant à des actes répréhensibles sur la personne du journaliste, dont l'esprit devint plus aigre et les articles plus violents.

Désigné pour être déporté, en 1797, avec quelques autres publicistes, il parvint à se soustraire aux recherches dirigées contre lui; mais arrêté, l'année suivante, il fut envoyé à l'île d'Oléron. Rappelé par le Gouvernement consulaire, vers la fin de 1799, il rédigea, pour les agents des Bourbons, quelques pam-

phlets et nouvelles à la main, et mourut, à l'âge de trente ans, le 11 août 1800.

On a d'Isidore Langlois, outre de nombreux articles de journaux, les brochures politiques dont voici les titres : *Qu'est-ce qu'une Convention nationale?* 1795, in-8°; *Des Gouvernements qui ne conviennent pas à la France*, 1795, in-8°; *Isidore Langlois à ses juges et à ses concitoyens*, 1795, in-8°.

V. *Mém. biogr.* de Guilbert, *Biogr. des Contemp.* et la *Biogr. univers.*, suppl.)

LANGLOIS (Eustache-Hyacinthe), dessinateur, peintre, graveur, littérateur et antiquaire, naquit au Pont-de-l'Arche, le 3 août 1777, d'un maître des eaux et forêts. Destiné par ses parents à la carrière administrative, la Révolution vint à la fois servir et entraver la vocation bien décidée du jeune Langlois pour les beaux-arts. Venu à Paris, en 1793, il fut désigné pour faire partie de l'Ecole de Mars, qui avait succédé à l'ancienne Ecole militaire; mais, resté fidèle à ses premières inspirations, il consacra à l'étude du dessin les moments qu'il put dérober aux exercices du soldat.

En butte, ainsi que sa famille, à d'odieuses dénonciations, il dut sa liberté, et peut-être la vie, à la généreuse intervention de Dupont (de l'Eure), ami de son père; puis, atteint par la conscription, il servit d'abord d'une manière active, fit partie d'un conseil de guerre, et obtint son congé par la protection de l'impératrice Joséphine. Admis, en 1798, dans l'atelier du peintre d'histoire Lemonnier, il passa ensuite à l'école du célèbre L. David, dont il devint l'un des bons élèves. Resté à Paris pendant plusieurs années, Langlois se lia avec un grand nombre d'artistes et de gens de lettres, qui encouragèrent ses talents pour le dessin et la gravure, en lui procurant des travaux. Etant retourné dans sa ville natale, il y séjourna,

ainsi que dans ses environs, jusqu'en 1816, époque à laquelle il vint se fixer à Rouen, avec l'espoir d'y améliorer sa position de fortune, devenue de plus en plus précaire, par la charge de sept enfants presque tous en bas âge. Cependant, malgré ses talents et les nombreux travaux qu'il exécuta dans notre ville, où il contribua puissamment à raviver le goût du genre gothique, Langlois, poursuivi par la fatalité, dut encore attendre longtemps une meilleure fortune. Ce ne fut qu'en 1828, et sur les instances de M. Destigny, son ami, qu'il consentit à le laisser solliciter pour lui près de Mme la duchesse de Berry, la place vacante de professeur de dessin et de peinture à l'Ecole municipale, place qu'il obtint immédiatement par la haute recommandation de cette princesse.

Langlois, qui, depuis plusieurs années, faisait partie de l'Académie de Rouen et de la Société d'Emulation de la même ville, était aussi membre correspondant de nombreuses sociétés savantes françaises et étrangères. Il avait été, en 1835, nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. Frappé de cécité, le 2 août 1837, cet artiste, qui n'avait vécu que par l'âme et par les yeux, ne put supporter l'horrible idée d'être privé de la vue, et, après avoir désiré la mort comme un terme à ses souffrances, il expira le 29 septembre de la même année, et fut inhumé au Cimetière Monumental, dans un terrain concédé par la ville, et sur lequel ses amis lui ont fait ériger un monument funèbre. Des marques de sincères regrets et de touchantes sympathies furent données à Langlois, lors de ses obsèques, par toutes les classes de la population rouennaise, qui suivirent son convoi avec un pieux recueillement.

Les dessins et gravures, en tous genres, de cet artiste original, spirituel et fécond, sont innombrables; la plus grande partie a été recueillie par les soins de M. A. Pottier et se trouve à la Bibliothèque

publique de Rouen. Les autres ouvrages de Langlois, dont nous ne donnons qu'une simple nomenclature, sont :

Recueil de quelques Vues, de Sites et de Monuments de France, spécialement de Normandie, Rouen, Marie, 1817, in-4°, fig.; *Notice sur l'Incendie de la Cathédrale de Rouen*, Baudry, 1838, in-8°, fig.; *Notice sur le Tombeau des Enervés de Jumiéges*, Rouen, F. Baudry, 1825 et 1826, in-8°, fig.; *Essai historique et descriptif de l'Abbaye de Fontenelle ou de Saint-Wandrille*, Paris, Tastu, 1827, in-8°, fig.; *Mémoire sur des Tombeaux gallo-romains découverts à Rouen dans le cours des années* 1827 *et* 1828, Rouen, F. Baudry, 1829, in-8°, fig.; *Essai historique et descriptif sur la Peinture sur verre ancienne et moderne,* etc., Rouen, F. Baudry, 1832, in-8°, fig.; *Hymne à la Cloche*, Rouen, F. Baudry, 1832; *Discours sur les Déguisements du moyen-âge et sur la Fête des Fous*, Rouen, Baudry, 1833, in-8°; *Notice sur l'Abbaye de Saint-Amand*, N. Périaux, 1834, in-8°; *Souvenirs de l'Ecole de Mars et de* 1794, Rouen, F. Baudry, 1836, in-8°; *Notice sur les Bas-Reliefs des stalles de la Cathédrale de Rouen*, Rouen, N. Périaux, 1838, in-8°, fig.; *Essai sur la Calligraphie des manuscrits du moyen-âge*, etc., Rouen, Lefèvre, 1841, in-8°, fig. ; *Essai historique, philosophique et pittoresque sur la Danse des Morts*, ouvrage complété et publié par MM. A. Pottier et A. Baudry, Rouen, Roussel (H. Lebrument, éditeur), 1851, 2 vol, gr. in-8°, fig. Deux enfants de Langlois, Mlle Espérance (Mme Bourlet de La Vallée) et M. Polyclès Langlois, ont marché sur les traces de leur père dans l'art du dessin et l'ont aidé dans quelques-uns de ses travaux.

(V. *Not.* par M. C. Richard, *Revue de Rouen*, 1837; *Not.* par M. Gilbert, *Mémoires de la Soc. des Antiq. de France*, t. 14, et *Not.* par M. Th. Muret, *Biogr. univ.*, suppl. Buste en marbre et médaillon en

bronze par David d'Angers. Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LANGLOIS (Charles), né en Basse-Normandie, à la fin du dix-huitième siècle, cultiva la peinture avec succès et eut plusieurs de ses tableaux admis aux expositions. Ce peintre est l'inventeur d'un vernis ayant la propriété de préserver les toiles des gerçures produites par le temps, procédé dont l'expérience devra, plus tard, consacrer les nombreux avantages. Cet artiste s'occupait, en outre, de recherches géologiques, et avait déjà préparé une certaine quantité de dessins lithographiés destinés à l'illustration d'un ouvrage qu'il se proposait de publier sur cette matière.

Charles Langlois a terminé sa carrière à Sainte-Mère-Eglise, près de Valognes, le 5 décembre 1846.

(V. *Revue de Rouen*, 1846.)

LANGLOIS (Jean-Louis), avocat du barreau de Paris, naquit dans le département de l'Eure, en 1805. Il fut, en 1848, nommé par ce département représentant du peuple à l'Assemblée constituante, où il apporta le concours de ses lumières en matière de droit et d'agriculture.

Il prit la parole à la tribune, dans les questions suivantes : De la Propriété territoriale, des Prêts hypothécaires, de l'Enseignement agricole, de l'Etablissement du Crédit foncier, du Travail dans les Prisons. On a de lui les brochures dont voici les titres : *Des Institutions locales et municipales en France*, *et spécialement de la nouvelle Organisation et des Attributions des Conseils généraux et d'arrondissement*, Paris, 1833, in-8°; *Les Médecins doivent-ils être soumis à la garde nationale?* Paris, 1835, in-8°; *Observations sur la Loi du* 22 *mars* 1831, *relative à la garde nationale*, Paris, 1836, in-8°; *No-*

tice biographique sur M. le comte Gilbert de Voisins, pair de France et conseiller à la cour de cassation, Paris, 1843, in-8°. On doit au même auteur : *Lettres sur le Crédit agricole ; Mémoire sur les Droits des sociétaires ou actionnaires étrangers dans les entreprises industrielles de la France.*

M. Langlois est mort au Goulet, près de Vernon, le 9 avril 1855.

(V. *Litt. franç. contemp.*, le *Monit.*, etc.)

LA PALUELLE (Pierre de), né dans le quatorzième siècle, au château de La Paluelle (Avranchin), fut nommé patriarche de Jérusalem, et chargé par le roi de France de traiter de la paix avec le Soudan.

Ce personnage a composé quelques écrits théologiques, un ouvrage intitulé *Des Guerres des Seigneurs* et une *Chronologie des Rois de Jérusalem.* Un seigneur de la même famille, Thomas de La Paluelle, se trouvait au nombre des cent dix-neuf guerriers qui défendirent avec succès le Mont-Saint-Michel contre quinze mille Anglais.

(V. *Hist. du Mont-Saint-Michel,* par M. l'abbé Desroches, etc.)

LA PALUELLE (André-Roger de), seigneur de la Luzerne, naquit, en 1647, à Saint-James (Avranchin). Il devint curé de Clinchamp, et composa un ouvrage ayant pour titre : *Résolution des cas de conscience*, Caen, 1710.

Un autre de La Paluelle, jurisconsulte et syndic du diocèse de Coutances, au commencement du dix-huitième siècle, est auteur d'un *Traité des Bénéfices*, qu'il dédia à l'évêque Charles-François de Loménie de Brienne.

LA PLACE, né à Saint-Victor-en-Caux, était l'un des arquebusiers du parti de la Ligue qui défendirent

énergiquement la ville de Rouen, assiégée par l'armée d'Henri IV, en 1591.

La Place, homme d'un grand courage, fut tué d'un coup d'arquebuse, le 17 décembre 1591, en combattant vaillamment dans le fort de Sainte-Catherine.

(V. *Discours sur le Siége de Rouen*, par le capitaine Valdory.)

LAPLACE (Pierre-Simon, marquis de), géomètre et astronome des plus célèbres, membre de l'Institut, président du Bureau des Longitudes, chancelier du Sénat, pair de France et grand-cordon de la Légion-d'Honneur, naquit à Beaumont-en-Auge, le 23 mars 1749, d'un cultivateur, syndic de sa commune. Il suivit quelque temps le cours de l'Ecole militaire établie à Beaumont, reçut des leçons d'un de ses oncles, prêtre et mathématicien, puis fut achever ses études au collége des Arts, à Caen. Venu à Paris, en 1768, à l'âge de dix-neuf ans, Laplace, voulant s'assurer la protection de d'Alembert, lui adressa une lettre contenant ses idées sur les principes généraux de la mécanique.

Frappé de la profondeur des vues du jeune élève sur cette matière, l'illustre géomètre le fit nommer professeur de mathématiques à l'Ecole militaire de Paris. Justifiant, avec le temps, tout ce qu'on pouvait attendre d'un génie qui s'annonçait avec tant de force et d'éclat, Laplace, reçu à l'Académie des sciences et remarqué, dans cette compagnie, par son collègue Bonaparte, devenu premier consul, passa du champ de la science dans celui de la politique, et fut, en 1797, nommé ministre de l'intérieur. « C'était, dit M. Thiers, un juste hommage rendu à la science, mais ce ne fut pas un service rendu à l'administration ; ce beau génie était peu propre au détail des affaires. » Deux mois après, il fut remplacé par Lucien Bonaparte, alla siéger au Sénat conservateur,

et reprit avec une nouvelle ardeur les travaux géométriques et astronomiques, qui ont immortalisé son nom. Il signa, en 1814, la déchéance de Napoléon, ne prit aucune part au gouvernement des Cent-Jours, devint pair de France et marquis sous la seconde Restauration ; il mourut le 5 mars 1827. Les ouvrages considérés comme les plus beaux titres de gloire de cet illustre savant sont : *Exposition du Système du monde*, 1796, 2 vol. in-8°, dédié au Conseil des Cinq-Cents, plusieurs éditions; *Traité de Mécanique céleste*, ouvrage commencé sous la République, continué sous l'Empire et achevé sous la Restauration, 5 vol. in-4° ; les deux premiers volumes furent dédiés au premier consul.

Nous mentionnerons encore, parmi les œuvres de Laplace : *La Théorie du Mouvement et de la Figure elliptique des Planètes ; Théorie des Attractions des Sphéroïdes et de la Figure des Planètes ; Théorie analytique des Probabilités ; Mémoires sur la Chaleur*, composé avec Lavoisier ; et de nombreux mémoires dans les collections de l'Académie des sciences, dans le *Journal de l'Ecole polytechnique*, etc. Les œuvres de Laplace ont été réimprimés aux frais de l'Etat, en 1842. Le *Moniteur* du 20 mars contient les discours prononcés sur la tombe de ce personnage, par MM. Daru, Poisson et Biot, au nom de l'Institut. On trouve, dans celui du 12 avril, l'oraison funèbre prononcée par M. le marquis de Pastoret. Son éloge académique a été fait par Fourier. On a dit, avec beaucoup de raison, de notre grand géomètre, « qu'il était né pour tout perfectionner, pour tout approfondir, pour reculer les limites de la science, pour résoudre tout ce que l'on pouvait croire insoluble, et qu'il aurait achevé la science du ciel, si cette science pouvait être achevée. »

Le 5 août 1847, la ville de Caen a fait élever une statue en bronze à Laplace.

(V. *Biogr. univ.*, suppl., *Not. biogr. des Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard, et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LA PLEIGNIÉRE, V. Hébert.

LA PORTE (Robert de), né à Caen, dans le quatorzième siècle, enseigna d'abord le droit canon, devint évêque d'Avranches, en 1359, et posséda la confiance de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, qui le fit son conseiller et le nomma son lieutenant en Normandie. Ce prélat, l'un des plus remarquables de son temps, par son esprit, sa science et ses vertus, termina sa carrière en 1379.

LA POTERIE, V. Élie.

LAPRÉVOTIÈRE (Lelièvre de), né d'un avocat distingué du département de l'Orne, gendre du célèbre Dutronché, embrassa la carrière des armes et entra, en 1805, en qualité de volontaire, dans les vélites de la garde impériale. Obligé, peu de temps après, de quitter le service à cause d'un mal de poitrine dont il commençait à ressentir les atteintes, M. de Laprévotière entra dans l'administration des Domaines, à la résidence de Rouen, s'y distingua et parvint au grade d'inspecteur dans cette même administration. Ayant pris sa retraite, il consacra ses loisirs aux fonctions gratuites qui lui furent conférées, soit par le suffrage de ses concitoyens, soit par le choix de l'autorité. Il fut tour-à-tour chef de bataillon de la garde nationale, administrateur des hospices, du Mont-de-Piété et membre du conseil municipal de Rouen. M. de Laprévotière, qui s'occupait aussi très-activement du progrès de la science agricole, fut reçu, en 1824, membre de la Société centrale d'Agriculture du département de la Seine-Infé-

rieure et partagea, avec beaucoup de zèle, les travaux de cette compagnie. Il a terminé sa carrière à Rouen, en 1846.

(V. Not. par M. A. Du Breuil, dans les *Mém. de la Soc. centrale d'Agr.*, 1846, et *Annuaire normand*, 1847.)

LA QUESNERIE, V. GUERARD.

LARCHANT, V. GRIMONVILLE.

LARCHEVÊQUE (Adrien), né à Gonneville-en-Caux, en 1682, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, fit ses études au séminaire de Rouen, et renonça à cette carrière pour étudier la médecine. Reçu docteur à l'Université de Caen, il se fit agréger au collége des médecins de Rouen, en 1724, et devint l'un des hommes les plus expérimentés dans l'art de guérir. Cet habile médecin possédait, avec une vaste érudition, la connaissance profonde des langues savantes et savait aussi plusieurs de celles que l'on parle en Europe.

Il mourut subitement, le 6 avril 1746.

Larchevêque, qui n'a point laissé d'écrits sur la science qu'il professait, est, selon A. Pasquier, éditeur d'un livre facétieux intitulé : *Nouvelle Fabrique des excellents Traités de vérités, livre pour inciter les rêveurs tristes et mélancoliques à vivre de plaisirs, etc.*

(V. *Précis de l'Acad. de Rouen*, premier vol., et *Biogr. manuscr.*, par A. Pasquier.)

LA RENAUDIÈRE (Philippe-François Lasnon de), né à Vire, en 1781, d'un gendarme de la Reine, fit ses études à Caen et suivit le cours de droit. Obéissant, plus tard, à son goût pour la littérature et surtout pour la poésie, il publia, en 1805, une ode sur la guerre de la coalition d'une partie de l'Europe contre la France, et, en 1808, une description de la

Fête-Dieu dans un hameau, pièce reproduite dans les notes du *Génie du Christianisme*.

Remarqué par le talent qu'il laissait percer dans ces deux essais poétiques, M. de La Renaudière fut attaché à la rédaction de la *Décade philosophique* et du *Publiciste*. Il devint substitut du procureur du Roi à Vire, conseiller-auditeur à la Cour royale de Caen, président du tribunal de Première Instance de sa ville natale, et fut anobli par la Restauration.

S'étant appliqué, par suite de ses liaisons avec Malte-Brun, Eyriès et Dumont-d'Urville, aux études géographiques, il donna de nombreux articles sur cette matière aux *Annales des Voyages*, au *Bulletin de la Société de Géographie*, à la *Revue britannique*, etc.

On a, en outre, de M. de La Renaudière, les ouvrages dont voici les titres : *Dissertatio de Alpibus ab Annibale superatis*, Parisiis, Didot, 1823, in-8° ; *Notice sur le royaume de Mexico*, etc., Paris, 1824, in-8° ; *Dissertation sur les Iles de Bahama ; Essai sur les progrès de la Géographie dans l'intérieur de l'Afrique*. Ce savant géographe est mort à Paris, le 25 février 1845.

(V. Not. par M. J. Le Brun, *Ann. norm.*, 1847, *Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard, et *France litt.*, par J.-M. Quérard.)

LARGILLIERT (Louis), né à Honfleur, en 1798, était fils d'un officier supérieur qui avait servi avec distinction dans les armées de l'Empire. Entré, fort jeune, dans la carrière du commerce, il dut à son travail et à son intelligence une position honorable, devint administrateur de la succursale de la Banque de France de Rouen, fut, en 1850, nommé directeur de ce même établissement, et apporta, dans ses fonctions, une grande expérience des affaires et une connaissance approfondie des questions financières.

M. Largilliert avait le goût des sciences et des arts et savait les encourager noblement. Il était lui-même amateur passionné de l'étude de l'histoire naturelle, surtout pour la partie qui traite de la *Conchyologie*, science sur laquelle il présenta à l'Académie de Rouen, où il avait été admis, des observations savantes et philosophiques. Il a terminé sa carrière à Rouen, le 5 mars 1855, et a été inhumé au Cimetière Monumental de cette ville.

Mme Largilliert a fait hommage à la ville de Rouen, pour son Cabinet d'histoire naturelle, de la belle collection de coquilles formée par son mari. De son côté, le Conseil municipal a voté les fonds nécessaires à l'acquisition de la remarquable collection d'oiseaux-mouches laissée par le même amateur.

(V. les divers journaux de Rouen du 8 mars 1855.)

LA RIVIÈRE (Roch Le Baillif de), fameux médecin empirique et astrologue, naquit à Falaise, vers 1540. Il s'établit d'abord à Paris, où il eut une grande vogue ; mais la Faculté lui ayant contesté le droit d'exercer sans avoir subi un examen, un arrêt du Parlement lui enjoignit de quitter cette ville. S'étant fixé à Rennes, La Rivière obtint, à force d'esprit et de savoir faire, le titre de médecin du Parlement de Bretagne, se fit un protecteur du duc de Nemours, auquel il rendit des services dans une grave maladie, et fut ramené à Paris, en 1594, par le duc de Bouillon, qui le fit agréer à Henri IV pour son premier médecin. Cet habile personnage s'attacha surtout à gagner la confiance de Gabrielle d'Estrées, qu'il servit avec beaucoup de zèle dans le projet qu'elle avait formé d'épouser le Roi. Il mourut, comblé des faveurs de la Cour, le 5 novembre 1605.

On a de La Rivière les ouvrages suivants : *Sommaire défense aux demandes, questions et interrogations des docteurs de la Faculté de médecine de Pa-*

ris, 1570, in-8° ; *Discours sur la signification de la Comète apparue en Occident au signe du Sagittaire le* 10 *novembre* 1577, Rennes, 1577, in-4°; *Le Demosterion auquel sont contenus CCC aphorismes latins et françois de la doctrine paracelsique*, etc., Rennes, 1578, in-4° ; *Petit Traité de l'antiquité et de la singularité de la Bretagne Armorique*, Rennes, 1578, in-4°; *Premier Traité de l'Homme et de son essentielle anatomie*, etc., Paris, 1580, in-8°; *Traité du remède contre la peste, charbon et pleurésie*, Paris, 1580, in-8°; *Conformité de l'ancienne et moderne médecine d'Hippocrate à Paracelse*, etc., Rennes, 1592, in-8°, ouvrage recherché,

(V. *Biblioth. françoise* de La Croix du Maine et de Du Verdier, du P. Le Long, et *Biogr. univ.*)

LARIVIÈRE (Pierre-François-Joachim-Henri de), né à Falaise, en 1761, était avocat, dans cette ville, au commencement de la Révolution, dont il embrassa ardemment les principes. Elu, en 1791, député à l'Assemblée législative, et ensuite à la Convention nationale, il se lia avec les membres les plus exaltés du parti de la Gironde, dont il partagea et soutint chaleureusement les opinions.

Commençant, lors du procès du Roi, à modifier ses idées sur la marche de la Révolution, il demanda d'abord que le jugement fût soumis à la sanction du peuple et ensuite qu'il fût sursis à l'exécution de ce jugement. Appelé à faire partie de la Commission des douze, il y déploya beaucoup de zèle et d'énergie pour le rétablissement de l'ordre et de la tranquillité publique, fut décrété d'arrestation avec tous les membres de cette Commission, se réfugia dans le Calvados et fut déclaré hors la loi. Après la journée du 9 thermidor, Larivière s'empressa de réclamer contre la persécution dont il avait été l'objet. Ayant repris sa place à l'Assemblée, il devint membre du

Comité de Salut public et fit partie du Conseil des Cinq-Cents.

Les opinions de ce député étaient alors totalement changées, et l'orateur girondin, qui avait défendu éloquemment la Révolution et la République, s'en montra l'un des ennemis les plus acharnés. Compromis dans la conspiration royaliste de Le Maître et soupçonné d'avoir trempé dans celle de La Vilheurnois et Brottier, il n'échappa au coup d'Etat du 18 fructidor qu'en passant en Angleterre, où il eut de fréquents rapports avec les princes, auprès desquels il resta jusqu'à leur rentrée en France. Larivière fut nommé, en 1814, avocat-général à la Cour de Cassation, et, en 1818, il devint conseiller en cette même Cour. Bien qu'il fût sans fortune, il se démit de cette fonction inamovible, lors de la Révolution de Juillet, et mourut le 2 novembre 1838. On a de ce magistrat les publications suivantes : *Lettres à MM. les députés composant le Comité des finances dans l'Assemblée nationale*, Paris, 1789, in-8°; *Palladium de la Constitution politique, ou Régénération morale de la France*, Paris, 1790, in-8°; *L'Heureuse Nation, ou Relation du gouvernement des Féliciens, peuple souverainement libre et heureux sous l'empire absolu des lois*, 1790, in-8°; plusieurs morceaux de poésie dans divers ouvrages périodiques du temps.

(V. *Biogr. des Contemp.*, *Biogr. univ.*, *suppl.*, *Not. biogr. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard, et *Monit.*)

LARIVIÈRE (Pierre-François-Toussaint de), né à Séez, le 13 octobre 1762, était grand-vicaire au commencement de la Révolution, dont il adopta les principes. Il se livra à l'enseignement et devint l'un des professeurs de l'Ecole centrale du Calvados. En 1818, il obtint une chaire de philosophie au collége de Clermont, fut, plus tard, appelé à Paris pour sup-

pléer, dans son cours, le savant Laromiguière, et devint proviseur du collége d'Orléans.

L'abbé de Larivière, dont on voulait exiger la démission sous le ministère de M. de Frayssinous, menaça d'en appeler à l'opinion publique; il fut maintenu et envoyé, en 1827, à Strasbourg comme inspecteur d'Académie.

Il mourut à Montargis, le 30 octobre 1829.

On a de lui les ouvrages suivants: *Principes généraux de Grammaire générale et de Grammaire latine*, etc., Paris, 1800, in-8°; *Notice historique sur le général Dugua*, Caen, 1812, in-8°; *Grammaire française*, 1817, in-12; *Logique classique*, 1819, in-12; *Précis du cours professé en remplacement de M. Laromiguière.*

L'abbé de Larivière, qui avait été, pendant quinze ans, secrétaire de l'Académie des sciences et belles-lettres de Caen, a aussi publié, en 1811, 3 vol. des *Mémoires* de cette compagnie.

(V. *Biogr. univ., suppl., France litt.* de J.-M. Quérard, à Delarivière, et *Litt. française contemp.*)

LA ROCHE (Guillaume-François-Tiphaigne de), né à Rouen, le 22 août 1702, marcha sur les traces de son père, qui avait été, pendant plusieurs années, suppléant du premier chirurgien du Roi. Il commença ses études au collége de sa ville natale, et fut les continuer à l'Université de Caen, où il reçut, à l'âge de dix-huit ans, le titre de docteur en médecine.

Revenu à Rouen, après deux ans d'exercice à Saint-Denis, il fut nommé l'un des médecins de l'Hôtel-Dieu. Le goût de de La Roche pour l'étude de la botanique le porta à faire, d'un jardin qu'il possédait au faubourg Bouvreuil, un Jardin des plantes, lequel devait être, quelques années plus tard, le berceau de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, dont notre compatriote devint l'un des pre-

miers membres et le doyen. Les principaux écrits de ce médecin, distingué par sa science et par ses qualités personnelles, se composent de mémoires, de dissertations et de discours lus à l'Académie de Rouen ; en voici la nomenclature :

Mémoires sur la Pathologie physiologique; Discours prononcé en qualité de médecin du Roi à l'ouverture du cours pour la composition de la Thériaque; Dissertation historique sur l'origine et l'usage de la poudre à canon en Europe et particulièrement en France; Dissertation sur la nécessité des connaissances mécaniques en médecine; Discours sur les plantes usuelles et sur la nécessité d'un cours de botanique; Mémoire sur le Peuplier blanc. De La Roche aimait et cultivait aussi la peinture en amateur éclairé. Il possédait une riche bibliothèque et une belle et curieuse collection d'estampes.

Il mourut à Rouen, le 3 novembre 1788.

(V. *Précis de l'Acad. de Rouen*, t. 1 et 5, et *Journal de Normandie*, ann. 1788.)

LA ROQUE (Gilles-André de), écuyer, sieur de La Lontière, savant héraldiste, historiographe du Roi et chevalier de l'ordre de Saint-Michel, naquit à Cormelles, près de Caen, en 1598. Destiné à l'état ecclésiastique, il reçut le sous-diaconat ; mais, éprouvant du repentir de s'être ainsi voué au célibat, il demanda et obtint de la Cour de Rome une dispense pour se marier. Il ne fallut que peu de temps à de La Roque pour reconnaître qu'il n'était point fait pour les embarras et les soucis du ménage et pour regretter son premier état. Bientôt séparé de sa femme, à laquelle il fit une pension, il se livra à l'étude de l'histoire généalogique et devint l'un des écrivains les plus érudits dans la science du blason.

De La Roque connut surtout, dans le plus grand détail, la filiation et les alliances de toutes les fa-

milles de Normandie, dont il avait l'intention de faire l'histoire généalogique. Il se borna à écrire et à publier sur cette province les ouvrages suivants : *Lettre aux intéressés en l'histoire de Normandie*, 1653, in-f° ; *Eloge de la maison de Bellièvre*, 1653, in-f°; *Histoire générale des Maisons nobles de Normandie*, Caen, 1654, in-f°; cet ouvrage ne contient que les maisons de Brossard, Dufay et Touchet. Le plus important des ouvrages de de La Roque est l'*Histoire généalogique de la maison d'Harcourt*, Paris, 1662, 4 vol. in-f°. On a du même auteur : *Le Blason des Armes de la Maison royale de Bourbon et de ses alliances*, 1626, in-f° (rare) ; *Traité singulier du Blason*, etc., 1673 et 1681, in-12; *Traité du Ban et Arrière-Ban*, etc., 1676, in-12 ; *Traité de la Noblesse et de ses différentes espèces*, Paris, 1678, in-4°, et réimprimé à Rouen, en 1720 et en 1734, in-4° ; *Traité de l'origine des Noms*, Paris, 1781, in-12.

De La Roque mourut à Paris, en 1686, selon quelques auteurs, et le 3 février 1687 d'après le *Mercure galant*. Il fut inhumé dans le cloître des Cordeliers.

(V. *Mém.* du P. Niceron, t. 21, *Orig. de Caen*, par Huet, et la *Biogr. univ.*)

LA ROQUE (le marquis de) naquit en Basse-Normandie, vers 1760, d'une noble et ancienne famille de cette province. Il émigra dès le commencement de la Révolution, fut rejoindre l'armée des Princes et passa ensuite en Angleterre, où il se lia avec le comte de Frotté. Revenu dans le département de l'Orne, il s'occupa activement d'une levée de troupes et se mit en état d'attaquer l'armée républicaine. En 1796, il se trouvait à la tête d'une compagnie dans l'armée royaliste, commandée par de Frotté, et fut tué, à l'attaque de Tinchebray, d'un coup de feu tiré

d'une maison au moment où les combattants commençaient à parlementer.

(V. *Biogr. univ., suppl.*)

LARREY (Isaac de), né le 7 septembre 1638, à Montivilliers, près du Havre, suivant quelques biographes, et à Lintot, près de Bolbec, selon quelques autres, terminait ses humanités à l'Université de Caen, lorsqu'il composa un poème remarquable sur l'abdication de Christine de Suède; puis, abandonnant, afin de mieux répondre aux vues de ses parents, la littérature pour l'étude de la jurisprudence, il entra chez un avocat d'Harfleur, dont il épousa la fille.

Larrey vécut heureux, pendant plusieurs années, au milieu de sa famille, se livrant à des travaux d'érudition et à des recherches historiques; mais, appartenant à l'Eglise protestante, il fut, à l'époque de la révocation de l'Edit de Nantes, accablé de chagrin et de tribulations. Il se vit d'abord séparé de sa fille aînée, dont on était parvenu à faire une nouvelle convertie; puis, ne pouvant obtenir l'autorisation d'aller s'établir à l'étranger, il essaya de s'évader secrètement, fut arrêté et tenu en surveillance à Rouen, où plusieurs personnages marquants lui montrèrent beaucoup de bienveillance. Deux ans plus tard, il réussit à quitter la France et se rendit à Berlin, près de l'électeur de Brandebourg, qui, connaissant son mérite, lui conféra le titre de secrétaire de cour et d'ambassade, avec un traitement considérable.

C'est dans ce pays que Larrey composa les ouvrages historiques dont voici les titres: *Histoire d'Auguste*. Rotterdam (Berlin), 1690, in-12, plusieurs éditions; *l'Héritière de Guyenne, ou Histoire d'Eléonore*, Rotterdam, 1691, in-8°, et 1692, in-12; *Histoire d'Angleterre et d'Ecosse*, 1707 et 1713, 4 vol. in-f°; *Histoire des sept Sages de la Grèce*, Rotter-

dam, 1713 et 1716, 2 vol. in-8°; *Histoire de France sous le règne de Louis XIV*, 1717, 1719 et 1721, 3 vol. in-4° et 9 vol. in-12; *Censure du Commentaire de l'Apocalypse de P.-G. Olive*, traduction, 1700, in-8°; *Réponse à l'Avis aux Réfugiés*, par L. D. M. R., 1709, in-12, traduction. Larrey mourut à Berlin, le 17 mars 1729.

(V. *Mém. sur la vie et les ouvrages de Larrey*, dans le 1er tome de la *Biblioth. germanique*, *Mém. du P. Niceron*, t. 1 et 10, *Biogr. univ.*, etc. Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LA RUE (Gervais de) naquit à Caen, sur la paroisse de Saint-Sauveur, le 7 septembre 1751, d'un ouvrier tisserand. S'étant fait remarquer par ses heureuses dispositions pour l'étude, il dut à la bienveillance d'un bon chanoine irlandais, principal du collége Du Bois, l'instruction qu'il reçut dans cet établissement; puis, ordonné prêtre, en 1775, il devint professeur d'histoire à l'Université de Caen et doyen de la Faculté des arts. Ayant protesté contre la nouvelle constitution civile du clergé et refusé de prêter le serment civique, l'abbé de La Rue fut, en 1792, condamné à la déportation, passa en Angleterre, et fut bientôt connu du monde savant de ce pays. Lié avec sir Joseph Banks, il obtint, par l'entremise de cet éminent personnage, de pouvoir fouiller tous les jours les précieuses archives renfermées dans la Tour de Londres.

C'est dans cette immense collection de manuscrits que l'abbé de La Rue découvrit un grand nombre de poëmes anglo-normands, dont il publia quelques-uns dans un recueil intitulé *Archeologia*.

Rentré en France, en 1797, il poursuivit le cours de ses laborieuses recherches sur l'histoire littéraire du moyen-âge, et, lors du rétablissement des Académies universitaires, il fut nommé professeur d'his-

toire à Caen, fonction qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée à Cambes, le 24 septembre 1835, au château de M. le marquis de Mathan, son ancien élève.

L'abbé de La Rue était chanoine honoraire de Bayeux, membre correspondant de la Société des Antiquaires de Londres, de l'Institut de France, d'un grand nombre d'autres sociétés savantes, et chevalier de la Légion-d'Honneur.

Les ouvrages de ce savant philologue sont : *Recherches historiques sur les Prairies de Caen*, 1804, in-8° ; *Recherches sur la Tapisserie représentant la conquête d'Angleterre par les Normands*, Caen, 1824, in-4° ; *Essais historiques sur la ville de Caen*, etc., 1820, 2 vol. in-8° ; *Nouveaux essais sur la ville de Caen, avec une Notice sur la vie et les travaux de l'abbé de La Rue*, par F. Vautier, publiés par M. Mancel, Caen, 1842, 2 vol. L'ouvrage le plus important de l'abbé de La Rue est : *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères normands et anglo-normands*, etc., Caen, Mancel, 1834, 3 vol. in-8°.

(V. *Biogr. univ., suppl., Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par M. F. Boisard. Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LASNE (Michel), dessinateur et graveur du Roi, naquit à Caen, sur la paroisse de Saint-Pierre, en 1596. Cet artiste, très-habile dans la gravure au burin, a exécuté, selon l'abbé de Marolles, plus de six cents pièces, au nombre desquelles se trouve un grand nombre de reproductions des tableaux de Raphaël, de Paul Véronèse, d'Annibal Carrache, de l'Albane, du Titien, de Rubens et de Le Brun. Les œuvres de Michel Lasne sont fort recherchées des amateurs ; on cite principalement : *Le Christ mort, étendu sur une pierre et pleuré par la Vierge ; Des Paysans qui s'amusent ; La Vierge et l'Enfant Jésus ;*

La Visitation ; La Vierge assise dans les nues ; *Jésus dans sa gloire avec Saint Pierre et Saint Paul ;* un *Ecce Homo ;* une *Sainte Famille.* Michel Lasne, qui excellait aussi dans le portrait, en a gravé un grand nombre, parmi lesquels on distingue celui de Louis XIII, à cheval, et celui de Pierre Corneille, d'après Le Brun. Ce célèbre graveur mourut à Paris, dans son logement du Louvre, le 27 janvier 1667.)

(V. *Biogr. univ.*, etc.)

LASNON, V. LA RENAUDIÈRE.

LA TRÉAUMONT (De) (1), conspirateur sous le règne de Louis XIV, naquit à Rouen, de Du Hamel de La Tréaumont, conseiller-auditeur à la Chambre des Comptes de la même ville. Il servit d'abord, comme officier, dans les armées du Roi, ce qui le mit en rapport avec des personnages de haute distinction. Complètement ruiné, perdu de dettes et de réputation, mais plein de résolution et capable de tout entreprendre pour rétablir sa fortune, il conçut, en 1674, le projet de livrer Quillebeuf aux Hollandais et d'introduire l'ennemi en Normandie. Entré en relation avec un ancien maître d'école hollandais, nommé Van Den Ende, qui se trouvait alors à Paris, il en fit son agent, puis parvint à engager dans sa coupable entreprise le chevalier de Préaux, son neveu, une dame de Villars ou de Villiers de Bordeville et le chevalier de Rohan, qui, lui aussi, était fort mal dans ses affaires, et auquel il fut promis une somme considérable. Cette conspiration ayant été découverte, le Roi envoya à Rouen de Brissac, major de ses gardes, pour se saisir de La Tréaumont. S'étant armé de deux pistolets, au moment de son arresta-

(1) On a aussi écrit DE LA TRUEAUMONT.

tion, ce dernier se disposait à tirer sur de Brissac, qui, pour prouver qu'il n'avait pas peur, lui cria : « Tire ! » Le coup partit au même instant et manqua le but ; mais un garde, croyant que son chef lui commandait de tirer sur La Tréaumont, lui déchargea son mousqueton en pleine poitrine et le blessa mortellement.

Les complices de cette conspiration, arrêtés et conduits à la Bastille, furent condamnés et mis à mort.

M. Eugène Sue a fait, de la conspiration de La Tréaumont et du chevalier de Rohan, le sujet d'un roman historique.

(V. *Règne de Louis XIV*, par de La Hodde ; *Mémoires du marquis de Lafare*, *Le Conservateur* d'avril 1758, etc.)

LAUD (Saint), V. Landulphe (Saint).

LAUGEOIS (Antoine) naquit dans le diocèse de Lisieux, au commencement du dix-septième siècle. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint, en 1642, le successeur immédiat, à la cure du Mesnil-Jourdain, du fameux Mathurin Le Picard, condamné, après sa mort, comme impliqué dans le scandaleux procès des prétendues possessions des religieuses Ursulines de Louviers. L'abbé Laugeois composa, pour la justification de son prédécesseur, un judicieux factum intitulé : *L'Innocence reconnue, ou Défense de Mathurin Le Picard*, etc. (resté à l'état de manuscrit).

On a du même auteur : L'*Idée de la Foi, ou Poème spirituel contenant l'explication du Symbole*, 1664, in-12 ; *Les Moralités chrétiennes sur les Évangiles du Carême, dédiées à M. De Maupas du Tour, évêque d'Évreux*, 1664.

(V. *Hist. de Lisieux*, par L. Du Bois, etc.)

LAUGIER (André), habile chimiste, né à Lisieux, le 1er août 1770, fit ses études dans sa ville natale, entra, en qualité d'élève, chez un pharmacien et fut reçu maître en pharmacie. Parent de Fourcroy, il obtint, par le crédit de ce dernier, la place de préparateur à l'Ecole militaire de Toulon, et suppléa, dans la suite, le célèbre chimiste comme professeur au Muséum d'histoire naturelle.

Laugier fut aussi nommé directeur de l'Ecole centrale de pharmacie, directeur de l'Instruction publique et membre de l'Académie de médecine. Il possédait une science réelle, était, dans l'enseignement des hautes études, le modèle des professeurs et plein de bonté pour ses élèves, qui le chérissaient comme un père. Il mourut du choléra, à Paris, en avril 1832. Le cours professé par Laugier, au Muséum d'histoire naturelle, a été publié en 1828, Paris, 3 vol. in-8°, avec atlas. On a, en outre, de ce savant chimiste, un grand nombre d'analyses remarquables par leur concision et leur exactitude; elles sont imprimées dans les *Annales de Chimie*, dans les *Bulletins de la Société philomatique*, dans les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, dans le *Dictionnaire technologique*, etc.

(V. *Biogr. univ.*, *suppl.*, et la *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LAUMONIER (Jean-Baptiste-Philippe-Nicolas-René), né à Lisieux, le 29 juillet 1749, se fit, en 1775, agréger au Collége de chirurgie de la même ville. Il devint, en 1780, chirurgien-major de l'Hôpital militaire de Metz, et, en 1785, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, où il remplaça dignement Le Cat et David, qui l'avaient précédé dans cette fonction. Laumonier, en se livrant avec un zèle ardent au service des pauvres, s'occupa constamment des progrès de l'anatomie et confectionna, pour faci-

liter l'étude de cette science, des pièces artificielles avec lesquelles il se forma un cabinet anatomique des plus curieux.

Cet habile chirurgien participa aux travaux de l'Institut de France de la Faculté de médecine de Paris, à ceux d'un grand nombre de sociétés savantes et de l'Académie de Rouen, qu'il fut appelé à présider. Il mourut, dans cette dernière ville, le 10 janvier 1818.

(V. *Eloge académique*, par M. Vigné; *Précis de l'Acad. de Rouen*, ann. 1818.)

LAUNAY (Jean-Baptiste), fondeur de la colonne de la place Vendôme, naquit à Avranches, le 8 mars 1769. Il s'enrôla dans un bataillon de volontaires, au commencement de la Révolution, devint bientôt capitaine, passa dans l'arme du génie, fut attaché au matériel de l'armée et chargé de diriger la fonte des canons et des projectiles. Blessé grièvement, au milieu de son travail, par l'ébulition de matières enflammées, il prit sa retraite, et vint habiter Paris, où il dirigea, en 1802, la fonte des pièces du Pont des Arts, et, en 1804, celles du Pont d'Austerlitz. En 1806, le gouvernement confia à Launay la direction des travaux de la Colonne de la place Vendôme; cet habile fondeur coula d'une seule pièce, pour couronner le monument, la statue de Napoléon, composée par Chaudet, ce qui fut regardé comme un tour de force. Lors de l'invasion étrangère, en 1814, il reçut l'ordre, signé du général russe Saken, qui commandait alors dans Paris, de descendre, sous trois jours, cette statue, le menaçant, s'il s'y refusait, de le faire passer par les armes. Launay obéit à cet ordre, non à cause de la menace, mais parce qu'il craignait de voir briser ce chef-d'œuvre, qui, à la seconde rentrée des Bourbons, devait être jeté à la fonte. La destruction de cette statue causa, dit-on, un tel cha-

grin à Launay, qu'il en tomba malade et mourut, à Savigny-sur-Orge, le 23 août 1827. On a de lui : *Relation des faits qui se sont passés à la descente de la statue de Napoléon, érigée sur la Colonne de la place Vendôme, et de la destruction de ce chef-d'œuvre, en réponse à la calomnie de M. Tardieu, éditeur et graveur de l'ouvrage intitulé : La Colonne de la Grande Armée; Manuel du Fondeur en tous métaux*, etc., Paris, 1827, 2 vol. in-18 ; *Description du Tonneau hydraulique, de la pompe aspirante et foulante*, 1830.

(V. *Biogr. univ., suppl.*)

LAUNEY (De), V. Delauney.

LAUNOY (Jean de), célèbre docteur en Sorbonne, naquit au Val-de-Scie, près de Valognes, le 21 décembre 1603. Il fit son cours de philosophie et de théologie à Paris, entra dans la maison de Navarre et fut reçu docteur, en 1634. Ordonné prêtre, la même année, il partit pour l'Italie, afin d'y étudier à fond l'antiquité ecclésiastique, et, lors de son retour à Paris, il se lia avec plusieurs savants, particulièrement avec le P. Sirmond, et fut admis dans la maison de César d'Estrées, depuis évêque de Laon, puis cardinal. De Launoy, qui avait refusé de souscrire à la condamnation du fameux janséniste Antoine Arnault, fut exclu de la Sorbonne. Dès lors il s'occupa à rechercher et à vérifier les légendes, la vie et les actes d'un grand nombre de personnages qui figuraient, sans titres suffisants, dans le *Martyrologe*, ce qui le fit appeler le *Dénicheur de Saints.* Il mourut chez le cardinal d'Estrées, le 10 mars 1678, et fut inhumé dans le couvent des Minimes de la Place Royale.

Ce savant docteur a laissé un nombre considérable d'ouvrages latins sur des matières de théologie, de

discipline, de critique et d'histoire ecclésiastique; ils ont été recueillis et publiés par l'abbé Granet, Genève, 1731, 1732 et 1733, 10 vol. in-f°.

(V. *Dictionn. de Bayle*, *Dictionn. de Moreri*, *Biogr. univ.* Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LAURENCE (A.-F.), né à Villedieu, fut nommé, en 1792, député à la Convention nationale par le département de la Manche. Il vota pour la mort dans le procès du Roi, avec la condition de ne pas exécuter la sentence, si l'Autriche ne continuait pas la guerre et si l'Espagne ne la déclarait pas.

Le 6 juin 1794, il signa la protestation contre les violences du parti montagnard, fut mis en état d'arrestation et rappelé, après le 9 Thermidor, au sein de la Convention, dont il devint secrétaire. Il parla contre les taxes imposées par Saint-Juste et Lebas, demanda la radiation, de la liste des émigrés, de Frédéric Diétrick, maire constitutionnel de Strasbourg, et la restitution de ses biens à sa famille. Passé au Conseil des Cinq-Cents, il en sortit en mai 1798, fut quelque temps commissaire du Directoire exécutif, et cessa ses fonctions, après le 18 Brumaire, pour rentrer dans la vie privée. Laurence quitta la France en 1816, en vertu de la loi contre les conventionnels, dits *votants*, et se retira en Suisse, où l'on croit qu'il termina sa carrière.

(V. *Biogr. univ.*, *suppl.*, etc.)

LAUTOUR DU CHATEL (Louis), né à Argentan, en 1676, embrassa la carrière du barreau et vint se fixer à Rouen, où il fut reçu avocat au Parlement de Normandie. Il publia plusieurs mémoires qui furent remarqués. De retour dans sa ville natale, il s'y livra à la littérature, fit un grand nombre d'articles additionnels pour le *Dictionnaire de Trévoux*, réimprimé, avec ce supplément, en 1721 et en 1744, 5 vol.

in-f°, et donna, sur l'article Mézeray, son parent, des notes rectificatives pour la *Bibliothèque historique* du P. Le Long. « Lautour du Châtel était, dit l'abbé d'Olivet, un homme d'un rare mérite et d'un savoir très-étendu. » Il mourut vers 1758, laissant, manuscrits, les ouvrages suivants : *Observations diverses sur la Langue françoise ; Observations sur le Dictionnaire de Moreri ; Les Auteurs démasqués et reconnus ; Tableau des Poètes françois par ordre alphabétique et chronologique ; Catalogue alphabétique des Auteurs grecs et latins qui ont été traduits en françois*, etc. ; *Dialogue entre Esope et Platon ; Discours sur la Peinture et sur la Sculpture ; Le nom du cri des Animaux, chant et ramage des Oiseaux, en françois et en latin.*

(V. *Biogr. univ.* et *Biogr. manuscr.* par A. Pasquier.)

LAUTOUR (Pierre-Jacques), neveu du précédent et lieutenant-général des eaux et forêts à Rouen, naquit à Argentan, dans le dix-huitième siècle. S'étant aussi occupé de littérature, il publia les ouvrages dont voici les titres : *Vie de M. Lautour du Châtel* (son oncle), Amsterdam et Paris, 1758, in-12 ; *Récréations littéraires, etc., avec un Essai sur la Trahison*, Amsterdam et Paris, 1769, in-12 ; *Dissertation importante sur les Duels*, 1793.

(V. *Siècles litt.* de Desessart, et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LAUTOUR DE MONFORT (François), physicien et antiquaire de la famille des précédents, naquit à Argentan, dans le dix-huitième siècle. Il est auteur d'un ouvrage inédit sur sa ville natale, lequel a pour titre : *Mémoires et Description de la ville d'Argentan et des bourgs et paroisses de son élection*, etc. Ce beau et curieux manuscrit, orné d'un grand nombre

de dessins représentant les monuments de la ville et les écussons des armoiries de chaque seigneur, passa, du vivant de l'auteur, aux mains de M. Clément de Barville, avocat-général à la Cour des Aides de Paris. On a du même auteur, mort à Orbec, dans un âge avancé, une généalogie de la maison de Rouxel de Médavy ; manuscrit in-4°.

(V. *Mém. sur la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos, et *Biblioth. de la France*, par le P. Le Long.)

LAVACHE DE PRÉVILLE (Pierre), habile médecin, naquit à Villedieu, vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui la traduction de trois ouvrages anglais ayant pour titres : *Méthode pour conserver la santé*, 1752; *Traité de la théorie et de la pratique des Accouchements*, 1754; *Observations sur les Accouchements*, 1756. Il mourut vers 1760.

LAVALLÉE-POUSSIN (Étienne), né à Rouen, en 1736, appartenait, par sa mère, à la famille du grand peintre Poussin. Entré à l'École de dessin et de peinture, dirigée à Rouen par Descamps, il fit de rapides progrès dans ses études et fut trois fois l'un des premiers lauréats de cette école.

Il alla à Paris pour se perfectionner dans son art, et, reçu dans l'atelier de J.-B. Pierre, il obtint, en 1757, le grand prix de Rome et fut envoyé en Italie comme pensionnaire du Roi. Ce peintre passa une grande partie de sa vie à Rome, où on lui conféra le titre de chevalier *Donato* dans l'ordre de Malte et celui de membre de l'Académie des Arcades. De retour en France, il fut admis, en 1789, comme peintre d'histoire, à l'Académie de peinture.

Les principaux tableaux de Lavallée sont : *La Multiplication des Huiles*, *ou la Veuve de Sarepta*, tableau qui avait mérité à son auteur le grand prix de Rome; (il se trouve au Musée de Rouen) ; *La*

Naissance de Jésus-Christ ; L'Adoration des Bergers (deux toiles de grande dimension) ; *Portrait de Benoît XIV; Retour du jeune Tobie et sa rencontre avec son père et sa mère;* (c'est son tableau de réception à l'Académie de peinture). L'ouvrage intitulé : *Nella venuta in Roma*, publié en 1764, in-4°, contient quelques figures de Lavallée-Poussin. Une autre publication, que l'on doit à Alex. Lenoir, renferme quarante planches d'arabesques pour la décoration des appartements, genre dans lequel excellait cet artiste.

« Les dessins de ce peintre rouennais, dit M. de Chennevière, sont fort beaux de caractères, pleins de sentiment, et le rendent vraiment digne du nom superbe qu'il portait. » Il mourut à Paris, en 1805.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert, etc.)

LA VALLÉE (Joseph), né à Dieppe, le 23 août 1747, de parents nobles, embrassa la carrière des armes et obtint une compagnie dans le régiment de Bretagne. Aimant à cultiver la poésie, il fit insérer, dans les recueils du temps, plusieurs pièces de vers qui eurent du succès; puis, joignant à beaucoup d'esprit naturel une instruction solide et variée, il s'essaya, avec un certain talent, dans différents genres de littérature, quitta le service et vint se fixer à Paris. Nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, La Vallée devint chef de division à la grande chancellerie de cet ordre, perdit sa place à la chute de l'Empire et se retira à Londres, où il mourut, en 1816. Les ouvrages de cet écrivain fécond sont très-nombreux; voici les principaux d'entre ceux qu'il a composés, ou auxquels il a seulement coopéré :

Les Bas-Reliefs du XVIIIe siècle, avec des notes, Londres (Paris), 1786, in-12; *Cécile, fille d'Achmeth III, Empereur des Turcs*, Paris (roman), 1788, 2 vol. in-12; *Le Nègre comme il y a peu de Blancs*,

Paris, 1789, 3 vol. in-18; *Le Danger de l'Intrigue*, 1790 et 1798, 4 vol. in-12 (roman); *Tableau philosophique du règne de Louis XIV, ou Louis XIV jugé par un Français libre*, Strasbourg, 1791, in-8°; *La Vérité rendue aux Lettres par la Liberté*, Strasbourg, 1791, in-8°; *Torquatus, ou la Discipline romaine*, tragédie en trois actes et en vers, Paris, 1794, in-8°; *Poème sur les tableaux d'Italie*, Paris, 1798, in-8°; *Annales nécrologiques de la Légion-d'Honneur*, etc., Paris, 1807, in-8°, fig.; *Histoire des Inquisitions religieuses d'Italie, d'Espagne et de Portugal*, Paris, 1809, 2 vol. in-8°, fig.; *Histoire de l'origine des progrès et de la décadence des diverses Factions qui ont agité la France depuis* 1789 *jusqu'à l'abdication de Napoléon*, Londres, 1817, 3 vol. in-8° (ouvrage posthume); *Eloge de Lemière; Eloge de Vailly, architecte; Eloges des généraux Joubert, Marceau, Desaix; Eloges de Léon X, de Pierre-le-Grand et de François Ier.*

(V. *Biogr. univ.* et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LAVARANDE (Louis Pecqueult de), général de brigade, naquit dans l'arrondissement de Pont-Audemer, en 1817. Colonel des zouaves et commandeur de la Légion-d'Honneur au commencement de la guerre de Crimée, ce brave officier, qui s'était signalé, dans cette campagne, par plusieurs actions d'éclat, venait d'être promu au grade de général, lorsqu'il eut la tête emportée par un boulet à l'attaque de la Tour Malakoff, lors de la prise du Mamelon-Vert, le 8 juin 1855.

(V. *Monit.*, 1855.)

LA VÈRERIE (Pierre-Nicolas de) naquit le 25 avril 1728, à Alençon, dont il devint successivement échevin et maire. On doit à ce personnage de nombreuses et importantes recherches sur l'histoire et

les antiquités de sa ville natale, recherches qui ont fourni d'utiles renseignements à Odolant Desnos, historien de cette même ville.

LA VIGNE (Michel de), célèbre médecin, naquit à Vernon, le 5 juillet 1588, d'un échevin de cette ville. Elevé à Paris, par les soins d'un grand-oncle, chanoine de Vernon, aumônier du Roi et principal du Collége du cardinal Lemoine, de La Vigne fit de tels progrès dans ses études, qu'après avoir professé la rhétorique et terminé son cours de médecine, il fut obligé, pour prendre ses degrés, d'attendre l'âge prescrit par les statuts de la Faculté. Reçu docteur, en 1614, il retourna dans sa ville natale, s'y maria et revint, plus tard, s'établir à Paris, où il se fit une grande réputation dans le traitement des fièvres. Il devint l'un des premiers médecins consultants de la ville de Paris, et médecin de Louis XIII, qui n'en voulut point avoir d'autres dans sa dernière maladie. Elu doyen de la Faculté de Paris, il plaida, en 1644, pour ce Corps contre les médecins étrangers, et obtint gain de cause. Les deux plaidoyers latins que de La Vigne écrivit pour cette affaire, ont été publiés sous ce titre : *Orationes duæ adversùs Th. Renaudot et medicos extraneos*, Paris, 1644, in-4°. Ce savant médecin mourut le 14 juin 1648.

(V. *Mém. du P. Nicéron*, t. 39, *Mélanges hist. et litt.* par Vigneul de Marville, t. 1, *Dictionn. de Moreri* et *Biogr. univ.*)

LA VIGNE (Anne de), fille du précédent, naquit, en 1634, à Vernon, selon plusieurs biographes, et à Paris selon la *Biographie universelle*. Douée, dès sa jeunesse, d'une imagination ardente et d'une exquise sensibilité, elle obéit à son goût pour la poésie, et composa, avec infiniment de grâce et de facilité, des vers qui furent l'objet de louanges empressées de la

part des beaux esprit de son temps, notamment de Pélisson et de Mlle de Scudéry. Elle fut ensuite admise à l'Académie des Ricovrati de Padoue. Une des odes de Mlle de La Vigne, intitulée : *Monseigneur le Dauphin au Roi*, lui valut, de la part d'un inconnu, l'envoi d'une boîte renfermant une lyre d'or et une pièce de vers fort galante. Cette femme, distinguée dans les lettres, ne bornait point seulement à la poésie les heureuses aptitudes de son intelligence, elle aimait aussi la philosophie, surtout celle de Descartes. Mlle de La Vigne fut remarquable par ses talents, ses vertus et sa beauté.

Elle mourut célibataire, à Paris, en 1684, à l'âge de cinquante ans. On lui consacra l'épitaphe suivante :

MONUMENTA SAXORUM, SUBLIMITAS EJUS.

Les poésies de Mlle de La Vigne n'ont été publiées que dans des recueils, tels que : *Annales poétiques, ou Almanach des Muses; Recueil de Vers choisis* du P. Bouhours; *Bibliothèque poétique; Parnasse des Dames; Chefs-d'œuvre poétiques des Dames françaises.*

(V. *Biblioth. française*, par l'abbé Goujet, t. 18, *Biogr. univ.*, *Notice* par M. Raimond Deslandes, dans les *Poètes normands*, publiés par M. L.-H. Baratte. Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LAYDE (Nicolas de), né, dans le treizième siècle, à Nonancourt, diocèse d'Evreux, d'une ancienne et noble famille, entra dans l'Eglise, où la supériorité de son mérite le fit élever, en 1294, par le pape Célestin V, à la dignité de cardinal sous le titre de Saint-Laurent de Damas. Après la démission de ce pontife, il se trouva au Conclave qui se tint à Naples, concourut à l'élection de Boniface VIII, et termina sa carrière au mois de septembre 1299. Il fut inhumé

dans la cathédrale d'Evreux, où une épitaphe, en vers latins, placée sur son tombeau, nous apprend qu'il était pieux, habile philosophe, grand théologien et très-secourable envers les pauvres.

Le cardinal de Layde avait fait, pendant longtemps, sa résidence à Paris, et l'on trouve dans le *Martyrologe* de cette église son obit marqué au sixième jour des Ides de novembre; il y est dit qu'il fonda, dans la Cathédrale, un anniversaire, donna cent livres parisis à la fabrique et une paire de vêtements. L'obituaire de la cathédrale d'Evreux fait mention de ce cardinal au 24 septembre 1299, ainsi que de son frère, Pierre de Layde, chanoine de cette même église.

(V. *Hist. des Cardinaux français* et *Hist. du Diocèse d'Evreux*, par Le Brasseur.)

LE BAILLIF, V. La Rivière.

LE BAILLY (Antoine-François), né à Caen, le 4 avril 1756, exerça d'abord la profession d'avocat, abandonna le barreau pour les lettres, dans lesquelles il se fit un nom comme fabuliste. Les fables de Le Bailly se distinguent, malgré quelques négligences, par l'imagination, l'élégance du style, la justesse des moralités et surtout par la bonhomie. Elles ont eu quatre éditions, à partir de 1784; la première fut dédiée au duc d'Orléans.

On a du même auteur des odes et des cantates sur différents sujets, une comédie et plusieurs opéras, dont un seul, *Corisandre, ou les Enchantements*, a été représenté, à Bordeaux, en 1795. Les autres sont: *Le Choix d'Alcide*, deux actes, musique de Langlé, 1802; *Œnone*, deux actes, musique de Kalbrenner, 1812; *Diane et Endymion*, deux actes, 1814; *Soliman et Eronyme, ou Mahomet II; Gustave Vasa*; *Hercule au Mont-Œta; Le Mariage secret*

de Vénus; Les Amants napolitains, ou la Gageure indiscrète; L'Amour vengé (ces derniers opéras sont inédits); *Le Procès d'Esope avec les animaux*, comédie en un acte, en prose et en vers, 1812. Le Bailly, qui, depuis 1815, était employé dans la maison du duc d'Orléans, en qualité de liquidateur, termina sa carrière le 13 janvier 1832.

(V. *Biogr. des Contemp.*, *Biogr. univ.*, *suppl.*, et *Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard.)

LE BARBEY (Marc), sieur de Bussy, l'un des plus célèbres médecins de la province de Normandie, naquit à Bayeux, dans la première moitié du seizième siècle.

Etabli dans sa ville natale, il acquit des droits à la reconnaissance de ses compatriotes en les préservant, par sa science et par son dévoûment, d'une peste violente qui désolait la contrée. Quelques années plus tard, en 1589, époque des guerres de la Ligue, et lorsque les ligueurs se furent rendus maîtres de Bayeux, l'épidémie ayant recommencé à sévir avec encore plus de violence, les vainqueurs réclamèrent l'assistance de l'habile médecin; mais celui-ci, n'écoutant que la haine qu'il vouait aux ennemis de l'héritier légitime du trône, leur refusa le secours de son art. Les menaces, les mauvais traitements, rien ne put déterminer Le Barbey à changer de résolution. S'étant dérobé, par la fuite, au ressentiment de la population, il rendit, en agissant ainsi, un grand service à la cause du prince pour lequel il avait pris parti, et l'on disait que sa retraite avait fait périr plus de monde dans Bayeux que les troupes d'Henri IV n'auraient pu le faire par les armes. La conduite peu charitable de ce médecin, sacrifiant ainsi au fanatisme qui dominait les partis, à cette malheureuse époque, ne put être pleinement approuvée par le

prince, qui poussait les sentiments d'humanité jusqu'à nourrir lui-même une population qu'il tenait assiégée. Mais, monté sur le trône, Henri IV crut cependant qu'il ne pouvait laisser sans récompense un serviteur qui lui avait donné constamment des preuves de la plus grande fidélité, et il lui conféra, en 1589, le titre de médecin du Roi et des lettres de noblesse. Le Barbey mourut peu de temps après avoir reçu ces marques de haute distinction.

LEBARBIER (Jean-Jacques-François), peintre, naquit à Rouen, le 11 novembre 1738, sur la paroisse de Saint-Maclou, d'une famille peu favorisée de la fortune.

Entré à l'Ecole de desin établie dans sa ville natale, il y remporta deux premiers prix, et partit, en 1758, pour Paris, où, sur la recommandation de son maître, J.-B. Descamps, il fut admis chez le célèbre graveur Lebas. Ne se sentant aucune disposition pour la gravure, il reprit ses premières études dans l'atelier de Pierre, peintre du Roi, réussit surtout à peindre à l'aquarelle, et fut, en 1776, chargé par le Gouvernement d'aller dessiner les vues et les sites de la Suisse pour le bel ouvrage de Zurlauben.

Il se lia intimement, dans ce pays, avec Gessner, et revint en France, où un amateur des beaux-arts, M. de Merval, le nomma conservateur de sa riche collection de tableaux.

Marié à une femme qui partageait et encourageait ses goûts, Lebarbier put, à l'aide des économies provenant du travail de cette excellente compagne, réaliser le désir qu'il avait, depuis longtemps, de faire le voyage de Rome.

Il travailla, pendant son séjour dans cette ville, avec beaucoup d'ardeur et de conscience, s'appliqua, lors de son retour à Paris, à la peinture à l'huile, y fit de notables progrès, et fut reçu, en 1788, membre

de l'Académie de peinture. Son tableau de réception avait pour sujet : *Jupiter endormi sur le Mont-Ida.* (Ce tableau se trouve à Versailles.) Les autres toiles les plus remarquables de cet artiste sont : *Ulysse et Pénélope sortant de Sparte pour retourner à Itaque ;* l'*Apothéose de Saint Louis* (à Saint-Denis) ; *Saint Louis prenant l'Oriflamme ; Sully aux pieds d'Henry IV* (aux Gobelins) ; *Aristomène* (au château de Compiègne) ; *Un Christ* (cathédrale de Sens) ; *Le Siége de la ville de Nancy* (Nancy) ; *La ville de Beauvais assiégée, et défendue par Jeanne Hachette* (Beauvais) ; *Portrait de Henry Dubois,* soldat aux gardes françaises qui, le premier, entra dans la Bastille, lors de la prise de cette forteresse. Notre compatriote avait exécuté les décorations du plafond de la salle des Etats-Généraux, et fut chargé, par l'Assemblée constituante, de représenter l'action héroïque du jeune officier Desilles, lors des troubles de Nancy, en 1790 (1). Lebarbier était membre de l'Institut, de l'Académie de Rouen et de plusieurs autres sociétés savantes. Il mourut a Paris, le 7 mai 1826, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

On a de lui des vignettes pour la *Jérusalem délivrée*, pour les éditions d'Ovide, de Racine, de Rousseau et de Delille. Il est auteur des ouvrages suivants : *Des Causes physiques et morales qui ont influé sur les progrès de la peinture et de la sculpture chez les Grecs*, 1801, in-8° ; *Principes élémentaires de Dessin à l'usage des jeunes gens*, etc., 1801, in-f°.

(V. *Not.* par M. Descamps, *Précis de l'Acad. de Rouen*, 1826 ; *Biogr. manuscr.*, par A. Pasquier ; *Biogr. univ., suppl.*)

LEBARBIER (Jean-Louis), frère puîné du précé-

(1) Nous ignorons si ce tableau a été exécuté.

dent, naquit également à Rouen, et cultiva aussi la peinture.

Il s'est fait connaître, dans cet art, par un grand tableau représentant le courage des femmes de Sparte, exposé au salon de 1787. On doit au même artiste des dessins pleins d'esprit et d'originalité, destinés à être gravés pour orner les œuvres de Gessner, plusieurs figures académiques, un grand dessin représentant le combat des Horaces.

Lebarbier jeune, qui avait aussi le goût des lettres, a composé et publié un drame intitulé : *Asgill*, en cinq actes et en prose, Londres et Paris, 1785, in-8°.

(V. *Biogr. manuscr.*, par A. Pasquier, et *France litt.*, de J.-M. Quérard.)

LEBARBIER (Pierre-Louis), maniaque, dont l'idée fixe était de se croire la faculté de pouvoir diriger, à son gré, l'état de l'atmosphère, naquit à Rouen, qu'il a constamment habité. Homme plein de sens et de raison, lorsqu'il ne s'agissait pas de questions atmosphériques, il ne lui fallait qu'un mot pour revenir à son étrange manie, et, chaque jour, on le rencontrait dans la ville soufflant de toute la force de ses poumons et faisant avec sa canne de nombreuses évolutions au moyen desquelles il prétendait distribuer, selon les besoins de chacun, et la pluie et le beau temps. Dans les opuscules qu'il a publiés sur son sujet de prédilection, Lebarbier se qualifiait de *Dominatmosphérisateur*, de *Températurisateur*, de *Prolongavisateur du monde entier*, etc., etc. Deux de ses nombreux opuscules ont pour titres : *Dominatmosphérie ; Instruction pour les marins, à l'effet de se procurer l'agitation de l'air et les variations des vents, éviter les calmes, les tempêtes, les brouillards ou brumes, même la pluie, se déséchouer, soit de dessus le sable ou la roche par l'augmentation de l'air qui fait gonfler la mer*, Rouen, Marie, 1817, in-4° ; *Instruction pour les*

cultivateurs à l'effet d'obtenir double récolte, précocité, qualité et économie de bras pour les rentrer, Rouen, Marie, 1817, in-4°.

Ces deux brochures ont été réimprimées en 1822, avec des titres encore plus développés.

LE BATHELIER (Jacques), seigneur d'Aviron, avocat au présidial d'Evreux, naquit dans cette ville, vers le milieu du seizième siècle. Ce savant jurisconsulte est le premier qui ait ajouté des commentaires à la *Coutume de Normandie*, qu'il fit imprimer, à Rouen, chez Raphaël Du Petit-Val, en 1599. Cette *Coutume* ainsi commentée et annotée fut, en 1684, réunie, en corps d'ouvrage, avec celles de Josias Bérault et de Jacques Godefroy, puis imprimée, en 1776, par Richard Lallemant; bonne et magnifique édition, formant deux volumes in-f°.

LEBAY (Jean-Marie-Abraham), né, en 1762, à Notre-Dame-la-Gaillarde, près de Saint-Vallery-en-Caux, embrassa l'état ecclésiastique, et devint successivement prêtre et vicaire de Veules, curé de Guetteville-ès-Plains, en 1807, puis curé de Veules, en 1819. Ce bon ecclésiastique se fit remarquer par son zèle à remplir les devoirs de son ministère et par son extrême charité pour les pauvres. Il termina sa carrière le 17 mars 1834, laissant, à l'état de manuscrit, un mémoire intitulé: *Particularités sur le bourg de Veules, depuis sa fondation;* ouvrage intéressant pour la localité, que l'auteur connaissait parfaitement.

(V. *Eglises d'Yvetot*, par M. l'abbé Cochet, etc.)

LE BENSAIS DE VIEVAL (Georges) naquit à Mortain, vers 1720. Il suivit la carrière des armes, devint lieutenant-colonel de cavalerie, chevalier de Saint-Louis, et fut attaché à la Cour du roi de Po-

logne, avec le titre de général-auditeur de l'armée de Lithuanie. Dénoncé comme suspect à l'époque de la Terreur, cet officier fut condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire, le 15 floréal an II.

(V. *Recherches hist. sur l'arrond. de Mortain*, par M. H. Sauvage.)

LE BER (Joseph-François), né à Saint-Léger-d'Auberbosc, en 1725, descendait d'une famille anoblie, en 1678, par l'échevinage, dans la personne de Charles Le Ber, sieur de Trouville, conseiller-échevin de la ville de Rouen. Joseph-François embrassa l'état ecclésiastique et devint supérieur du Séminaire de Saint-Nicaise de Rouen, maison, alors très-modeste, qui fut dotée, sous son administration, de la chapelle, de plusieurs corps de bâtiments et des jardins qui existent encore aujourd'hui.

L'abbé Le Ber contribua aussi à mettre cet établissement en possession de quarante à cinquante mille livres de rente, dont une partie provenait des biens qui avaient appartenu aux Célestins, et dont il avait sollicité et obtenu l'abandon. Cet honorable ecclésiastique reçut du Roi, en 1771, la prébende de Nôtre-Dame-de-Bonne-Victoire, de Noyon, fut élu, en 1787, représentant de l'arrondissement de Pont-Saint-Pierre à l'Assemblée provinciale, et nommé, l'année suivante, chanoine titulaire de l'église métropolitaine de Rouen.

L'abbé Le Ber avait aussi dirigé la Communauté des Dames d'Ernemont, établissement dont il était considéré comme l'un des bienfaiteurs. Il mourut à Rouen, le 4 novembre 1791. Un de ses neveux, Jean-Baptiste-Pierre Le Ber, né à Normanville-en-Caux, en 1768, fit ses études au Séminaire Saint-Nicaise et se préparait à entrer dans le sacerdoce, lorsqu'il en fut empêché par la tourmente révolutionnaire. Au rétablissement du calme, il fut le premier prêtre or-

donné par le cardinal de Cambacérès, archevêque de Rouen, qui l'appelait *son fils aîné*. Il remplit, pendant près de trente ans, les fonctions de vicaire de Saint-Ouen, devint, en 1831, directeur-chapelain de la Communauté d'Ernemont, et fut nommé, en 1840, par le cardinal prince de Croï, chanoine honoraire de la cathédrale de Rouen.

Il mourut le 4 mars 1844.

(Rédigé sur des notes communiquées.)

LE BER (Guillaume-Charles), neveu de Joseph-François et frère de Jean-Baptiste-Pierre Le Ber, naquit à Normanville, le 4 novembre 1771. Après avoir terminé de brillantes études au Lycée de Rouen, il s'enrôla, comme volontaire, en 1793, dans la marine de la République, s'embarqua, à Brest, sur le *Patriote*, et se fit remarquer par sa capacité et par son excellente conduite. Nommé officier préposé aux vivres de ce vaisseau, il prit part, en cette qualité, à plusieurs expéditions, notamment aux combats du 11 et du 13 prairial an II, où le vaisseau le *Vengeur* s'abîma glorieusement sous les flots. Passé, l'année suivante, sur le *Duras*, il faisait partie d'un convoi qui portait des secours à la Guadeloupe, lorsqu'il fut fait prisonnier par les Anglais. Après avoir passé près d'une année sur les pontons, il fut renvoyé en France sur parole, et déposé à Cherbourg par le navire parlementaire anglais, *le Prince de Galles*, puis l'on s'occupa de son échange. Rentré dans ses foyers, M. Le Ber embrassa la carrière du commerce, où il se distingua par sa droiture et sa loyauté. Il devint, en 1808, maire d'Allouville-Bellefosse, et, quelques années plus tard, de Vauville-les-Baons, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1824. Nommé, cette même année, juge de paix du canton d'Yvetot, il exerça cette magistrature jusqu'en 1848, époque où le Gouvernement provisoire lui donna un successeur.

Doué d'un esprit supérieur, de connaissances étendues et d'un jugement sûr, M. Le Ber alliait aux qualités du bon citoyen celles de magistrat intègre et de vrai chrétien. Il mourut, le 7 avril 1855, à Vauville-les-Baons, commune où chacun trouvait en lui un conseil éclairé, et les pauvres un bienfaiteur.

Quatre fils de M. Le Ber occupent aujourd'hui, à Rouen, des positions honorables.

(V. *Not.* par M. E. Brunet, *Abeille cauchoise*, avril 1855.)

LE BERGER (Thomas), né à Eu, le 5 janvier 1632, embrassa, en 1650, la vie monastique dans l'ordre des Augustins réguliers. Il fut élevé, dans cet ordre, à différentes dignités, y donna des preuves de haute capacité, et mourut à Paris, le 19 avril 1711. Outre son *Expositio in regulam sancti Augustini*, ce religieux a encore publié, sans nom d'auteur, l'ouvrage suivant : *La Condamnation de MM. de la Religion réformée par leur propre bouche*, *ou la Réfutation de leurs erreurs par les textes exprès des Bibles de Genève, par un théologien catholique*, Liége, 1688, in-12.

LE BERRIAYS (Louis-René), né, le 31 mai 1722, à Brecey, près d'Avranches, d'une famille de cultivateurs, entra dans les ordres, et fut chargé de l'éducation du fils de M. Gilbert de Voisins, greffier en chef du Parlement de Paris. Il apprit, en même temps que son élève, la langue anglaise, le dessin, l'architecture et la musique ; il cultiva, plus tard, la science agronomique. Devenu le collaborateur de Du Hamel du Monceau, il dessina et mit en couleur un grand nombre d'arbres et d'arbustes. On a de Le Berriays les ouvrages d'horticulture suivants : *Traité des Arbres fruitiers, contenant leurs figures, leurs descriptions, leurs cultures*, etc., Paris, 1768, 2 vol.

in-4° (ouvrage publié sous le nom de Du Hamel du Monceau) ; *Le nouveau La Quintinye, ou Traité des Jardins*, etc., Paris, 1775, 4 vol. in-8°, plusieurs éditions.

Le même auteur a laissé, manuscrit, un curieux traité sur les haricots, orné de 47 planches. Le Berriays mourut à sa terre de Bois-Guérin, le 7 janvier 1807.

(V. *Not.* par M. Lair, *Mém. de la Soc. d'Agricult. et de Commerce de Caen*, 1827, 1er vol., et *Biogr. univ.*)

LEBESNERAIS (Marie), célèbre maîtresse de pension à Saint-Hilaire-du-Harcouët, naquit à Vire, dans la première moitié du dix-huitième siècle. Elle est auteur des *Cantiques nouveaux sur les plus beaux Traits de l'Ecriture*, d'une *Histoire Sainte*, dédiée à Célestin Enoch, évêque de Rennes, et des *Principes généraux de Grammaire française*. Mme Lebesnerais mourut vers 1824, après avoir dirigé son établissement pendant plus de cinquante ans.

(V. *Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard.)

LEBEUF (Louis), sénateur, régent de la Banque de France, officier de la Légion-d'Honneur, naquit à Laigle, en 1793, d'une famille qui, depuis deux cents ans, exerçait les fonctions de notaire.

Entraîné vers le commerce, par une vocation bien décidée, il y apporta une telle aptitude, qu'il devint, à l'âge de dix-neuf ans, l'un des chefs d'une maison de Paris, où il était entré comme simple commis. Il fut appelé, par les notables, aux fonctions électives de juge consulaire, de membre de la Chambre de commerce, et nommé, en 1835, régent de la Banque de France. M. Lebeuf tenait aussi une place éminente dans l'industrie qui fait la richesse de Creil et de

Montereau, industrie à laquelle il fit faire de grands progrès dans ses ateliers, où il occupait douze cents ouvriers, pour lesquels il avait une sollicitude toute paternelle. Il avait fondé, dans ces établissements, une caisse de secours pour les temps de chômage et de maladie, et il y avait créé des écoles gratuites. Vice-président du Conseil-Général des manufactures, il combattit la propagande du libre-échange, fut élu, en 1837, député par l'arrondissement de Fontainebleau, et à l'Assemblée législative, en 1849, par le département de Seine-et-Marne. Il se distingua, dans ces Assemblées, par un zèle infatigable, une grande expérience des affaires, et fut nommé sénateur, en 1852. Il a terminé sa carrière le 10 novembre 1854.

(V. *Not.* par M. de Caumont, *Annuaire normand*, 1855.)

LE BIGOT (Gilles), docteur en théologie et recteur de l'Université de Caen, naquit à Husson, diocèse d'Avranches, au commencement du seizième siècle. Il se fit un nom dans les lettres, la rhétorique, la philosophie, et fut remarqué par la force de ses arguments dans la discussion, et par l'éloquence avec laquelle il prononça plusieurs discours au Chapitre des Cordeliers, tenu à Caen, en 1556. Le duc de Bouillon La Marck, lieutenant du Roi en Normandie, appela près de lui ce savant docteur, se l'attacha en qualité de prédicateur, et le récompensa par un riche bénéfice.

LE BIGOT (Jean), deux fois recteur de l'Université de Paris, naquit au Teilleul, en Basse-Normandie, dans le seizième siècle. Il ne garda que peu de temps son second rectorat, parce qu'il était adversaire déclaré de la Ligue comme de son fanatisme, et fort attaché à la cause du Roi. Il composa, en vers français, les pièces dont voici les titres : *Larmes sur*

le trépas de très-magnanime seigneur Bastien de Luxembourg, pair de France et gouverneur de Bretagne, Paris, 1569, in-4°; *Vœu et Actions de grâces au cardinal Charles de Bourbon, de ce qu'il lui a plu prendre sous sa protection les droits, libertés et priviléges de l'Université de Paris*, Paris, 1570, in-4°; *La Prise de Fontenay-le-Comte par le duc de Montpensier*, Paris, 1574, in-4°.

Jean Le Bigot mourut à Paris, dans un âge avancé.

(V. *Biblioth. françoise* de Du Verdier et de La Croix du Maine, etc.)

LE BLAIS (Jean), sieur du Quesney, lieutenant-général au Bailliage de Caen, naquit dans cette ville, le 7 novembre 1615. Il aida Daniel Huet dans son travail sur les *Origines de Caen*, ainsi qu'en témoigne lui-même le célèbre évêque d'Avranches, qui lui attribue une dissertation dans laquelle il combat l'opinion de Cujas sur le nom et la fonction des Alabarques. Le Blais mourut à Caen, le 25 février 1698.

(V. *Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par M. F. Boisard.)

LEBLASTIER (Isaac-Jacob-Gustave), né à Saint-Lô, le 22 août 1787, obtint de brillants succès dans ses études, embrassa la carrière du barreau, et vit son ministère souvent réclamé dans des causes politiques qu'il plaida avec courage et désintéressement. Peu de temps après la révolution de 1830, il fut nommé membre du Conseil municipal de Saint-Lô, dont il devint secrétaire. Possédant quelque talent pour la versification française, Leblastier avait composé, lors de l'invasion étrangère, en 1814, un poème intitulé : *L'Amour de la Patrie*, dont M. De Montalivet, alors ministre de l'intérieur, accepta la dédicace, et, en 1815, un chant patriotique, ayant pour titre : *La Saint-Loise*. Les principaux écrits politiques de

cet avocat distingué sont : *Du droit de pétition tel qu'il est établi par la Charte*, Saint-Lô, Marais, 1820, in-8° ; *Sur l'indemnité qu'on propose d'accorder aux Emigrés dont les biens ont été vendus*, Paris, 1825, in-8°. Leblastier mourut le 19 septembre 1831.

(V. *Not.* par M. Julien Travers, *Annuaire de la Manche*, 1831.)

LE BLOND (Jean), seigneur de Branville, poète surnommé l'*Espérant mieux*, naquit à Evreux, au commencement du seizième siècle. Il fit, contre Clément Marot, qui était alors exilé à Ferrare, plusieurs épîtres pleines d'un esprit d'intolérance et de vers extravagants, et publia, en 1536, un recueil de poésies sous ce titre tout parfumé : *Le Printemps de l'humble Espérant, où sont empreintes plusieurs petites œuvres semées de fleurs, fruits et verdures qu'il a composées en son jeune âge, etc., dédié au baron de Ferrière, seigneur de Chambray*, in-4°.

Jean Le Blond a aussi publié, traduits du latin : *Traité de la Trinité ; Faits et Gestes mémorables de Valère-le-Grand* (Valère-Maxime), Paris, 1548, in-f° ; *Les Chroniques de Jean Carion*, Paris, 1548, plusieurs éditions ; *La Description de l'île d'Utopie de Thomas Morus*, Paris, 1550 ; *La Police humaine de François Patrice touchant la République*, etc.

(V. *Biblioth. françoise* de La Croix du Maine et de Du Verdier, de l'abbé Gouget, t. XI ; *Hist. de Normandie*, de Masseville, t. 6.)

LEBLOND (Henri), poète latin, né à Rouen, au commencement du dix-huitième siècle, ne nous est connu que par deux pièces couronnées, l'une en 1748, l'autre en 1756, au concours de l'Académie des Palinods. La dernière de ces pièces est un chant patriotique, dans lequel l'auteur célèbre la prise du Port-Mahon sur les Anglais, sujet qui excitait alors

la verve et l'enthousiasme des poètes lyriques.

« On trouve dans ce petit poème, dit Guilbert en ses *Mémoires biographiques*, quelques détails curieux sur la position géographique de l'Angleterre et sur l'esprit dont le peuple anglais était animé à cette époque. »

LEBLOND (Gaspard-Michel), savant antiquaire, naquit à Caen, le 24 novembre 1738. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut habiter Paris et obtint la place de bibliothécaire-adjoint du collége Mazarin. Après avoir obtenu trois prix à l'Académie des Inscriptions pour des dissertations savantes sur l'antiquité, l'abbé Leblond fut reçu, en 1772, membre de cette Compagnie, à laquelle il communiqua de nombreux et intéressants mémoires. Nommé, au commencement de la Révolution, membre de la Commission des Arts, il fut chargé du dépouillement des archives et des bibliothèques ayant appartenu aux établissements religieux, et les soins particuliers qu'il donna à cette importante mission contribuèrent à enrichir de près de cinquante mille volumes la bibliothèque Mazarine, dont il devint conservateur, en 1791. Appelé à faire partie de l'Institut de France, il y fit lecture de curieuses dissertations, fut nommé député au Corps législatif, et se retira plus tard à Laigle, où il mourut, le 17 jnin 1809, après avoir, dans un accès de délire causé par une fièvre violente, brûlé tous ses manuscrits.

Outre les nombreux mémoires insérés dans le recueil de l'Académie des Inscriptions, on a de l'abbé Leblond : *Description des principales pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans*, Paris, 1780 et 1785, 2 vol. in-f° ; *Mémoire pour servir à la révolution opérée dans la musique par le chevalier Gluck*, Paris, 1781, in-8° ; *Observations présentées au Comité des Monnoies*, sous le nom de M. Dupré, graveur. On

pense généralement que le même savant prit part à la publication de l'*Origine de tous les Cultes*, de Dupuis, et qu'il fut l'éditeur du recueil des *Monuments des douze Césars.*

(V. *Biogr. univ.* et *Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par M. F. Boisard.)

LEBOUCHER (Odet-Julien) naquit, le 14 juin 1744, à Bourey, près de Coutances. Il fut d'abord avocat au barreau de Paris, et devint commis du contrôleur-général Bertin, qui, après avoir bien apprécié son zèle et ses talents, se l'attacha lorsqu'il passa au ministère de la marine.

Leboucher, se constituant l'historien de la guerre mémorable dans laquelle la marine française lutta si glorieusement contre la marine anglaise, publia l'ouvrage intitulé : *Histoire de la dernière Guerre entre la Grande-Bretagne, les États-Unis d'Amérique, l'Espagne et la Hollande*, Paris, 1787, in-8°, réimprimé sous ce titre : *Histoire de la Guerre de l'Indépendance des États-Unis*, Paris, 1830, in-8°. Leboucher avait gardé l'anonyme et refusé, par modestie, de présenter son livre à Louis XVI, qui le reçut des mains du marquis de Castries, en fit lecture et manifesta sa satisfaction à l'auteur par l'envoi d'une magnifique collection d'atlas et de voyages marqués à ses armes. Il fut, sous le règne de la Terreur, poursuivi, puis emprisonné jusqu'à la chute de Robespierre, et résida ensuite au lieu de sa naissance, où il remplit les fonctions de maire. Il mourut le 27 septembre 1826.

(V. *Éphémérides normandes* de G.-J. Lange, et *Biogr. univ.*, *suppl.* Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LEBOUCHER (Alexandre), né à Bois-l'Evêque (Seine-Inférieure), servait, en l'an VIII, dans le 1er

régiment de dragons. A la bataille de Marengo, cet intrépide soldat empêcha, lui seul, un peloton ennemi de franchir un fossé et eut la tête emportée par un boulet.

(V. *Biogr. milit. française* dans *Victoires et Conquêtes.*)

LEBOUCHER (Jean-Philippe), né le 12 octobre 1763, au Plessis-Grimoult, près de Vire, embrassa, comme son père, la profession de médecin. Reçu docteur à la Faculté de Caen, il devint, en 1791, professeur d'anatomie à l'ancienne École de médecine de cette ville, fonction qu'il occupa, avec distinction, pendant près de vingt-cinq ans. Dans l'hiver de 1796, une épidémie violente ayant éclaté et jeté la consternation parmi les habitants, cette calamité publique devint pour M. Leboucher l'occasion d'établir, sur des bases solides, et le renom de sa capacité médicale et la grande réputation qu'il a conservée jusque dans les dernières années de sa vieillesse.

Cet habile praticien fut, lors de l'organisation médicale, en 1808, nommé professeur de pathologie externe et inspecteur des hôpitaux. Il avait été l'un des fondateurs de l'Académie des sciences et de la Société de médecine de la ville de Caen. Il devint, dans la suite, membre de plusieurs sociétés savantes, fit partie du corps municipal, et termina sa carrière à Caen, en 1844.

On a de lui une intéressante notice sur M. Hersan, médecin distingué. Caen, 1810, in-8°.

(V. *Not.* par M. Etienne, D.-M., *Annuaire normand*, 1845.)

LEBOURG DES ALLEURS (Jean-Baptiste), né à Pont-Audemer, dans le dix-septième siècle, était aumônier de la Dauphine, prédicateur ordinaire de

Louis XIV et abbé de Notre-Dame-de-la-Réau, en Poitou. Il se distingua, à Paris et à la Cour, par la sévérité de ses principes, les agréments de son esprit et l'éloquence de sa parole. Il est auteur de plusieurs petits ouvrages et de l'Oraison funèbre de Marie-Thérèse, d'Autriche, la seule œuvre qu'il ait fait imprimer. Il mourut à Pont-Audemer, en février 1716, et fut inhumé dans le cœur de l'église de Saint-Ouen de cette même ville.

(V. *Hist. de Pont-Audemer*, par M. A. Canel.)

LEBOURG DE MONTMOREL (Charles), frère du précédent, comme lui de Pont-Audemer, était né le 6 mars 1654, et avait aussi embrassé la carrière ecclésiastique. Il devint, en 1697, aumônier de la duchesse de Bourgogne, mère de Louis XV, et fut, en récompense de son talent pour la prédication, autant que par la protection de Mme de Maintenon, nommé abbé de Launoy ou Aulnoy, en Picardie, et de la Réau, après la mort de son frère. Il est auteur des ouvrages suivants : *Traité de l'Amitié*, dédié à l'abbé d'Effiat; *Homélies sur la Passion de N.-S., sur les Mystères et sur tous les Jours du Carême ;* nouvelles éditions, 1701 et 1706, 5 vol. in-12.

Lebourg de Montmorel mourut à Paris, le 28 octobre 1719, et fut inhumé dans l'église de Sainte-Geneviève.

(V. *Hist. de Pont-Audemer*, par A. Canel.)

LEBOURGEOIS (Louis), abbé de Chante-Merle, naquit, au commencement du dix-septième siècle, à Hauville, diocèse de Coutances, lieu dont il prit le nom. Il consacra le talent qu'il avait pour la poésie à des sujets pieux, se lia d'amitié avec les plus beaux génies de son temps, et obtint l'honneur d'être nommé dans le *Parnasse françois* de Titon du Tillet. L'abbé de Hauville est surtout connu par son *Caté-*

chisme en vers, composé pour le Dauphin, fils de Louis XIV, et publié à Paris, en 1669, in-12. Ce *Catéchisme*, augmenté et distribué par cantiques, a été souvent réimprimé sous le titre d'*Œuvres spirituelles en vers françois où sont contenus les devoirs d'un chrétien*, etc. Lebourgeois mourut doyen de l'église d'Avranches, vers 1680.

(V. *Biogr. univ.*, etc.)

LEBOURGEOIS (Jean-Louis), sieur de Torp, naquit à Caen, en 1618, d'un conseiller au Bailliage de cette ville. Nommé avocat du Roi au même Bailliage, il prononça plusieurs plaidoyers fort éloquents, fut élu, en 1655, premier échevin de sa ville natale, et, plus tard, colonel de la milice bourgeoise. Ce magistrat cultiva la poésie avec quelque talent. Il termina sa carrière le 1er janvier 1662.

(V. *Origines de Caen*, par Huet.)

LEBOURSIER (Alexandre-Jean-Baptiste-Jacques), lieutenant-colonel d'infanterie, officier de la Légion-d'Honneur et chevalier des ordres de la Réunion et de Saint-Louis, naquit à Mortain, le 11 avril 1777. Il s'enrôla, à l'âge de quinze ans, dans le 5e bataillon de la Manche, continua la carrière militaire, servit dans plusieurs régiments de la vieille garde, prit part à dix-sept campagnes et reçut plusieurs blessures. Il ne quitta le service qu'à la fin de 1815, époque du licenciement du 44e régiment de ligne, dont il avait le commandement, et termina sa carrière à Mortain, le 15 décembre 1821.

(V. *Rech. sur l'arrondissement de Mortain*, par M. H. Sauvage, et *Monit.*)

LEBOYER (Jean-François), né, en 1768, à Yvetot, et non en Bretagne, comme on l'a cru généralement, professa, pendant plus de vingt ans, les ma-

thématiques et la physique à Nantes, fut, en 1831, nommé inspecteur de l'Académie universitaire de Rennes, et termina sa carrière le 5 mars 1835.

Il est auteur des ouvrages suivants : *Traité complet du Calendrier considéré sous les rapports astronomique, commercial et historique*, etc., Paris, 1822, in-8°, fig. ; *Notice sur les Villes et principales Communes du département de la Loire-Inférieure, et particulièrement sur la ville de Nantes*, Nantes, 1823, in-12. Leboyer, qui avait fait partie, de 1808 à 1830, de la Société académique de Nantes, dont il devint secrétaire, puis président, a encore laissé un nombre considérable de discours, de mémoires et de rapports publiés dans les procès-verbaux des séances de cette Société; divers articles dans le *Lycée armoricain*, entre autres : la *Biographie nantaise*, contenant cent trente notices; *Observations sur la Gaule celtique et l'Armorique.*

(V. *France litt.* de J.-M. Quérard et *Litt. contemp.*)

LE BRASSEUR (Charles), l'un des trois Rouennais suppliciés, bien qu'innocents, aux Andelys, dans le dix-septième siècle, s'était enrôlé, avec Jacques Turgis et Robert Talbot, dans une des compagnies de cavalerie destinées à renforcer l'armée envoyée par Louis XIII au secours du duc de Savoie. Partis de Rouen, le 14 octobre 1625, pour rejoindre leur capitaine, qui se trouvait à Guinières, près des Andelys, les trois cavaliers furent arrêtés le lendemain et accusés d'un assassinat, suivi de vol; ce double crime venait d'être commis sur le chemin par lequel ils avaient passé quelques heures auparavant. Traduits devant le présidial du Grand-Andely, où siégeaient des juges peu éclairés et pleins de prévention, ils furent, sur de fausses dépositions, et après avoir subi la question ordinaire et extraordinaire, condamnés au dernier supplice, le 25 octobre 1625.

Deux ans plus tard, ces trois victimes, dont l'innocence avait été reconnue, étaient réhabilitées par un arrêt du Grand-Conseil ; leurs corps, enlevés, quelques mois après, du cimetière des Andelys et apportés à Rouen, furent inhumés, en grande cérémonie, dans l'aile méridionale de la Cathédrale, vis-à-vis de la chapelle des Saints-Innocents, et recouverts d'une pierre tombale sur laquelle on grava l'inscription suivante, qui se voit encore aujourd'hui et que nous transcrivons textuellement :

PAR PERMISSION DE MESSIEVRS DV CHAPPITRE
CY GISENT
LES CORPS DE JACQVES TVRGIS ROBERT TALLEBOT ET CHARLES LEBRASSEUR NATIFZ DE ROVEN EXÉCUTEZ A MORT PAR JVGEMENT PRESIDIAL DANDELY LE XV JOVR DOCTOBRE MIL DCXXV POVR VN PRETENDV ASSASSINAT DONT ILZ FVRENT FAVSSEMENT ACCVSEZ ET DEPVYS DECLAREZ INNOCENS DV DICT CRIME PAR ARREST DV GRAND CONSEIL DONNE A POITIERS LE DERNIER JOVR DE DECEMBRE MIL DCXXVII SVYVANT LE QVEL LES CORPS DETERREZ DV DICT LIEV DANDELY ONT ESTE APPORTEZ EN CE LIEV PROCHE CESTE CHAPPELLE DES MARTYRS INNOCENS LE IIII JOVR DAPRIL MIL DCXXVIII EN LA QVELLE SE DIRA TOVS LES SAMEDIS A PERPETVITE VNE MESSE POVR LE REPOS DE LEVRS AMES AVECQ VNG OBIT TOVS LES ANS LE XV JOVR DOCTOBRE JOVXTE LA FONDATION QVI EN A ESTE FAICTE CEANS SVYVANT LE DICT ARREST DV CONSEIL
PRIES DIEV POVR LEVRS AMES.

(V. *Hist. trag. de nostre temps*, par Cl. Malingre, etc.)

LE BRASSEUR (Pierre), ecclésiastique, né à Évreux, vers 1680, fut habiter Paris, se lia avec des savants, des littérateurs, obtint la protection du chancelier d'Aguesseau, qui le chargea de l'éducation de son fils aîné, et le fit nommer aumônier du Conseil.

L'abbé Le Brasseur est connu particulièrement par

son ouvrage intitulé : *Histoire civile et ecclésiastique du Comté d'Évreux*, Paris, 1722, in-4°, ouvrage plein de recherches intéressantes et accompagné de preuves et de documents authentiques, tirés des archives du diocèse. On trouve à la fin de ce livre une dissertation d'un ami de l'auteur sur la charge de Connétable en Normandie. Le Brasseur mourut vers 1730.

(V. *Biogr. univ.*, *snppl.*)

LEBRET (Jean-Damascène) naquit dans le diocèse de Rouen, au commencement du dix-septième siècle. Entré dans l'ordre des religieux Récollets, il devint successivement gardien et supérieur des couvents de son ordre à Gisors, à Châlons et à Paris. Prédicateur d'un grand talent, il fit entendre la parole évangélique dans les principales églises de la Capitale, et fut aussi fort recherché en province pour l'énergie de son éloquence. Ce religieux termina sa carrière en 1692.

Il est, selon l'abbé Saas, auteur de quelques ouvrages de piété.

LEBRET DE SAINT-MARTIN (Antoine-Charles) naquit à Lisieux, le 12 novembre 1742. Il écrivit d'abord plusieurs petites brochures politiques, et entreprit, en 1789, la publication d'un journal de décrets pour les habitants de la campagne, publication qu'il continua jusqu'en 1793. On doit encore à Lebret de Saint-Martin le *Journal du Palais*, recueil périodique, in-8°, dont la collection est fort recherchée des hommes de loi. Lebret est mort à Paris, vers 1830.

(V. *Hist. de Lisieux*, par L. Du Bois.)

LEBRET (Jean-Louis-Isidore), né à Duclair, en 1779, eut une instruction solide, étudia surtout la botanique, fut reçu pharmacien, en 1809, et s'établit à Rouen, rue Martainville. Il appliquait plus spéciale-

ment la science pharmaceutique qu'il possédait aux maladies des enfants, ce qui le mit en réputation dans le quartier populeux où il avait fondé son officine.

M. Lebret était membre et trésorier de la Société des Pharmaciens de Rouen et de la Société centrale d'Agriculture, membre de la Société libre d'Émulation, de la Société du Commerce de la même ville, de la Société d'Horticulture de Rouen et de Paris, de l'Association normande, etc. Bon, charitable, humain, il prit part à tout ce qui pouvait contribuer à adoucir le sort des malheureux, et fut, pendant plus de trente ans, membre du bureau de bienfaisance de sa paroisse. Il a terminé sa carrière à Canteleu, le 2 juillet 1850. Entre les divers opuscules communiqués par M. Lebret aux sociétés savantes, dont il faisait partie, nous mentionnerons : *Mémoire sur le Trapa natans, ou Châtaigne d'eau*; Rouen, P. Périaux, 1821, in-8°; *Notice sur l'Hippophœre rhamnoïdes*, Rouen, F. Baudry, 1821, in-8°.

(V. *Not.* par M. Tougard, *Annuaire normand*, 1851, et Bulletins de la Société libre d'Émulation.)

LE BRETON (François), né dans le diocèse de Coutances, vers le commencement du seizième siècle, a traduit, en prose française, les poésies latines de Baptiste Mantouan. Cette traduction, divisée en trois livres, a été publiée en 1546.

(V. *Biblioth. franç.* de La Croix du Maine, t. 1.)

LE BRUMENT (Jean-Baptiste) naquit à Rouen, sur la paroisse de Saint-Maclou, le 7 janvier 1736. Destiné par son père, entrepreneur de bâtiments, à suivre cette même carrière, il se livra, avec beaucoup d'ardeur, à l'étude théorique et pratique de tout ce qui se rapportait à la construction, entra à l'Ecole de dessin de Rouen et remporta un prix d'architecture.

Après avoir passé quelques années à Paris, pour en étudier les nombreux édifices, il revint dans sa ville natale, et y construisit, sur ses plans, plusieurs maisons particulières où se faisaient remarquer, la noblesse et la pureté du style. Choisi, en 1767, pour continuer les travaux d'édification de l'église de l'Hôtel-Dieu, aujourd'hui paroisse de Sainte-Madeleine, Le Brument en modifia le plan primitif et termina, avec bonheur, ce joli monument de style grec, qui fut livré au culte en 1781.

Cet habile architecte avait aussi été chargé de l'achèvement du grand bâtiment de l'abbaye de Saint-Ouen, aujourd'hui l'Hôtel-de-Ville, et on lui doit les deux magnifiques escaliers qui, par leur élégante hardiesse, font l'admiration des connaisseurs et des étrangers. Admis, en 1778, à l'Académie de Rouen, Le Brument justifia pleinement le choix de ses collègues, par les travaux qu'il présenta à cette compagnie. En 1792, il fut appelé, par le directoire du département, à professer un cours élémentaire d'architecture au ci-devant Collége, mission dont il s'acquitta avec distinction et désintéressement jusqu'en 1793.

Dans les dernières années de sa vie, il se livra, avec un redoublement de zèle, à la recherche et à la perfection des machines utiles à son art, ce qui contribua à altérer la robuste santé dont il avait joui constamment. Il termina sa carrière à Rouen, le 6 juillet 1804. Le Brument a écrit un mémoire sur l'embellissement de la ville de Rouen et sur les moyens de donner un grand prix aux biens nationaux qui devaient être mis en vente, mémoire lu, en 1791, à la réunion des Amis de la Constitution; de plus, un abrégé de son cours d'architecture : nous pensons que ces deux mémoires sont restés inédits.

(V. *Not.* par M. Vauquelin, *Précis de l'Académie de Rouen*, 1804, etc.)

LE BRUMENT (Robert), parent du précédent, naquit aussi à Rouen, où il monta un établissement de teinture. Il fit faire à cette industrie de notables progrès et découvrit, en 1763, un procédé nouveau pour teindre en noir, sur fond bleu de Saxe, les étoffes de laine et de soie. Ce procédé, source de richesse pour notre cité, fut très-favorablement apprécié par Holker, chimiste distingué, qui considérait Le Brument comme l'un des plus habiles teinturiers rouennais. L'honorable famille des Le Brument n'est pas éteinte à Rouen ; on connaît surtout le libraire-éditeur, et son frère, docteur en médecine.

LEBRUN (Jean-Baptiste), surnommé Des Marettes, naquit à Rouen, sur la paroisse de Saint-Lô, en 1651, de Bonaventure Le Brun, qui fut condamné aux galères pour avoir publié, comme imprimeur, des livres en faveur des religieux de Port-Royal. Elevé dans cette maison, Jean-Baptiste Lebrun conserva toujours un grand attachement pour ses premiers maîtres, et professa toute sa vie les doctrines du Jansénisme, ce qui, en 1707, le fit mettre à la Bastille, où il passa cinq ans.

Retiré, depuis plusieurs années, à Orléans, il y tomba malade, et, comme il craignait un refus des sacrements, il se traîna à l'église, le dimanche des Rameaux, et mourut le lendemain 19 mars 1731. Lebrun-Desmarettes avait, par un excès de modestie, refusé constamment d'entrer dans les ordres sacrés, et était resté simple acolyte. Il prit une grande part à la composition des Bréviaires d'Orléans et de Nevers, et il travaillait, lorsqu'il fut mis à la Bastille, à une édition de Lactance et du *Martyrologium Usuardi.* On a de lui une édition des *Offices ecclésiastiques de Jean, évêque d'Avranches*, avec des notes, 1679, in-8° ; *Concordia librorum Regum et Paralipomenon*, 1682, avec le P. Tourneux ; *Œuvres de Saint Paulin*,

évêque de Nole, 1685, 2 vol. in-4°; Vie du même saint, 1686; *Œuvres de Saint Prosper*, 1711, in-f°; *Voyages liturgiques en France, ou Recherches faites en diverses villes du royaume*, etc., publié sous le nom de Moléon, Paris, 1718, in-8°.

(V. *Dict. de Moreri*, *Hist. litt. de la France*, t. 11, et *Biogr. univ.*)

LE BRUN (Charles-François), duc de Plaisance, naquit, le 19 mars 1739, à Saint-Sauveur-Landelin, près de Coutances. Il fut successivement, avant la Révolution, inspecteur-général des biens de la Couronne, secrétaire du chancelier Maupeou, dont il rédigea les principales ordonnances, et partagea, à l'avénement de Louis XVI, la disgrâce de ce magistrat. Un écrit politique intitulé : *La Voix du Peuple*, et publié par Lebrun, en 1789, le fit élire député à l'Assemblée constituante, où il se montra fort habile dans les questions de finances et dans la discussion du projet de Constitution.

Après la journée du 10 août 1792, il donna sa démission et se retira près de Dourdan, dans sa terre de Grillon, autrefois habitée par le poète Regnard. Incarcéré, en 1793 et en 1794, il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 Thermidor, contribua au coup d'Etat du 18 Brumaire, entra au conseil des Cinq-Cents, et fut choisi pour troisième consul par Bonaparte, qui le chargea de réorganiser les finances. En 1804, il fut nommé grand-dignitaire de l'Empire, sous le titre d'archi-trésorier; duc de Plaisance, en 1808, et lieutenant-général de la Hollande, lors de l'abdication du roi Louis Bonaparte. Il fut, à la rentrée des Bourbons, appelé à la pairie, devint, pendant les Cent-Jours, grand-maître de l'Université, et ne reprit qu'en 1819 sa place à la Chambre des pairs, où il ne cessa de se montrer défenseur zélé des libertés publiques.

Le duc de Plaisance mourut à sa terre de Sainte-Mesme, le 14 juin 1824. On a de lui des traductions libres de la *Jérusalem délivrée*, de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, plusieurs éditions. La ville de Coutances a élevé, en 1847, une statue à cet illustre personnage.

(V. *Mémoires sur le prince Le Brun*, par M. Marie Dumesnil, *Biogr. des Contemp.*, *Biogr. univ.*, *suppl.*, *Annuaire de la Manche*, 1848, etc., etc. Plusieurs portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LEBRUN (Auguste-Joseph), né à Rouen, en 1822, de parents pauvres, fréquenta, de bonne heure, l'Ecole de dessin et de peinture de cette ville, où, sous la direction d'un professeur de talent, M. G. Morin, il se montra bientôt l'un de ses meilleurs élèves. Il se fit connaître, aux expositions locales de 1838, 1839 et 1840, par plusieurs bons portraits, au nombre desquels figurait celui de l'auteur de ce Dictionnaire. Jugé digne d'être encouragé d'après ces premiers et estimables essais, le jeune Lebrun obtint, en 1841, sur la recommandation de son professeur, la pension que la ville accorde aux élèves de ses cours qui se sont le plus distingués. Entré dans l'atelier de M. Léon Coignet, à Paris, il se livra à de sérieuses études et envoya, à notre exposition de 1843, un tableau représentant les *Adieux de Cymodocée,* œuvre qui fut récompensée par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen. Voulant se rendre de plus en plus digne et des distinctions dont il avait été l'objet dans sa ville natale et des encouragements qui continuaient à lui être donnés par un amateur de peinture, M. Hellis, alors médecin en chef de l'Hôtel-Dieu, Auguste Lebrun exécuta un portrait en pied de Pierre Corneille composant *Héraclius.* Ce portrait, dont la tête est copiée d'après l'original peint par Ch. Lebrun, en 1647, et qui venait d'être miraculeusement retrouvé, figura à

l'exposition de Paris, en 1848, et valut à son auteur une nouvelle récompense de l'Académie de Rouen, qui lui décerna une médaille d'or en 1849. Notre artiste fit hommage au corps municipal de la même ville et de son tableau et du portrait en buste de Thomas Corneille, d'après la belle esquisse de Jouvenet (1). Atteint d'une maladie qui, dans ses rapides progrès, devait malheureusement attaquer chez lui jusqu'aux facultés intellectuelles, ce jeune peintre, dont le talent promettait tant pour l'avenir, mourut à Rouen, au commencement de janvier 1852.

(V. *Précis de l'Acad. de Rouen*, 1843 et 1849, *Revue de Rouen*, 1848.)

LECARPENTIER (Antoine-Mathieu), architecte distingué, naquit à Rouen, le 15 juillet 1709, d'un maître menuisier de cette ville. Il fut se perfectionner dans son art à Paris, où Gabriel, architecte du Roi, qui faisait alors construire le bâtiment de la Chambre des Comptes, l'admit à prendre part à ses travaux.

Après avoir terminé les embellissements que le duc de Luxembourg l'avait chargé de faire exécuter dans son hôtel, Lecarpentier revint à Rouen, où il bâtit le portail du palais archiépiscopal. En 1755, il retournait à Paris, présenter au Roi, auquel il les fit agréer, les plans et devis d'un nouvel Hôtel-de-Ville pour Rouen. Il jeta les fondements de cette construction, qui promettait d'être monumentale, près du Vieux-Marché, où commence aujourd'hui la rue de Crosne; mais ce fut là tout ce qui devait en être exécuté. Notre compatriote construisit, au Havre, une Romaine pour les fermiers-généraux

---

(1) Ils décorent une des grandes salles de l'Hôtel-de-Ville, dite *Salon Doré*.

et l'Hôtel du Commandant. A Paris, il fut l'architecte de l'Arsenal, des Domaines, des Fermes-Générales du Roi, et parmi les nombreux édifices élevés sur ses plans, on compte les bâtiments de l'Arsenal, le Palais-Bourbon, que fit bâtir le prince de Condé, les châteaux de Courteilles, de la Ferté, dans le Perche, et de Ballinvilliers, sur la route d'Orléans.

On doit au même architecte le plan du Jubé, en marbre blanc, élevé à l'entrée du chœur de la Cathédrale de Rouen.

Lecarpentier était membre de l'Académie d'Architecture depuis 1755, et membre correspondant de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen. Il a publié : *Recueil des Plans, Coupes et Elévations du nouvel Hôtel-de-Ville de Rouen*, Paris, 1758, in-f°. Il mourut à Paris, le 16 juillet 1773.

(V. *Précis de l'Acad. de Rouen*, t. 4, *Mém. biogr.* de Guilbert, etc.)

LECARPENTIER (Charles-Jacques-François), dessinateur et peintre, né à Pont-Audemer, en 1750, fut amené à Rouen, par ses parents, dès l'âge de trois ans, ce qui lui fit toujours regarder cette dernière ville comme sa véritable patrie. Il reçut les premières notions de son art à l'Ecole de Dessin dirigée par J.-B. Descamps, obtint plusieurs prix et entra, à Paris, dans l'atelier de Doyen.

Rappelé à Rouen, pour y exécuter des travaux importants, il ne quitta plus cette ville, où, jusqu'à la fin de sa carrière, il occupa la place de professeur à l'Académie de Dessin et de Peinture. Lors de la suppression des églises et des maisons religieuses, à l'époque de la Révolution, Lecarpentier fut chargé de parcourir le département pour recueillir les tableaux qui méritaient d'être conservés. Il s'acquitta de cette mission délicate avec intelligence et dévoûment, sauva ainsi du vandalisme un grand nombre

de bonnes peintures, en dressa le catalogue et veilla, pendant plusieurs années, à leur conservation.

Comme peintre, Lecarpentier s'est exercé dans presque tous les genres ; les tableaux placés dans la salle du Conseil de l'Hospice-Général, représentant les *Œuvres de la Charité* et la *Parabole du Samaritain*, donnent une idée de ce qu'il aurait pu faire dans le genre historique, s'il eût continué à s'y livrer; mais c'est surtout à la reproduction des paysages des rives de la Seine qu'il s'est le plus spécialement appliqué. Les études et dessins d'après nature laissés par cet artiste sont très-nombreux, et il n'est presque aucun site, aucun monument pittoresque de la Haute-Normandie qui n'ait fait partie de son portefeuille.

Lecarpentier était correspondant de l'Institut, membre de l'Académie de Rouen, de la Société libre d'Emulation de la même ville et de plusieurs sociétés savantes.

Il est mort à Rouen, en septembre 1822. On a de lui les ouvrages suivants : *Itinéraire de Rouen*, Rouen, F. Baudry, 1816, 1819, 1826, in-12 et in-18 ; *Essai sur le Paysage, avec de courtes Notices sur les plus habiles Peintres en ce genre*, Rouen, F. Baudry, 1817, in-8° ; *Galerie des Peintres célèbres*, Rouen, F. Baudry, 1821, 2 vol. in-8°.

(V. *Précis de l'Acad. de Rouen*, 1823, *Bulletin de la Soc. d'Emulat.*, même année, et *Note hist. sur le Musée de peinture de Rouen*, par M. Ch. de Beaurepaire, archiviste du département.)

LECARPENTIER (Jean-Baptiste), né en 1760, à Hesleville, près de Cherbourg, était huissier à Valognes, lorsqu'éclata la Révolution. Il manifesta dès-lors des opinions politiques très-exaltées, fut nommé, en 1792, député à la Convention nationale par le département de la Manche, et siégea à côté des plus fougueux montagnards. Il vota pour la mort et contre

le sursis dans le procès de Louis XVI, fut envoyé en mission dans son département, et déploya, à Saint-Lô, à Coutances, à Granville, à Valognes et en d'autres lieux, toutes les rigueurs d'un ardent terroriste. Rappelé de sa mission, Lecarpentier rentra à la Convention et s'allia de nouveau aux ultra-révolutionnaires. Décrété d'arrestation, comme l'un des principaux chefs de l'insurrection de prairial an III, il fut emprisonné et amnistié après le 13 vendémiaire.

S'étant alors retiré à Valognes, où il avait laissé de sinistres souvenirs, il y établit un cabinet d'affaires qu'il géra jusqu'en 1816, époque à laquelle, atteint par la loi contre les conventionnels régicides, il se vit forcé de quitter la France. Pris en rupture de ban, près de Cherbourg, en 1819, il fut enfermé au Mont-Saint-Michel, où il mourut, le 27 janvier 1828.

(V. *Biogr. univ.*, *suppl.*, et *Monit.*)

LE CAUCHOIS (Pierre-Noël), né à Rouen, en 1740, était un avocat distingué du Parlement de Normandie. Il plaida avec succès dans plusieurs causes importantes, et se rendit célèbre en se vouant généreusement à la défense de la fille Salmon, condamnée, le 18 avril 1782, par le Bailliage de Caen, à être brûlée vive comme accusée d'empoisonnement et de vol domestique, arrêt qui venait d'être confirmé par le Parlement de Rouen.

Entraîné par la conviction de deux religieux en l'innocence de cette malheureuse fille (1), et mettant à profit le sursis accordé à la condamnée sur la déclaration d'une fausse grossesse, Le Cauchois rédigea, pour la défense de l'innocente qu'il avait résolu de sauver, de solides et lumineux mémoires. Il réus-

---

(1) Voir l'article du P. Lambert.

sit à obtenir, en 1784, un arrêt du Conseil d'Etat et des lettres-patentes ordonnant au Parlement de Rouen d'avoir à réviser cette monstrueuse procédure. Les efforts de l'honorable avocat furent, au bout de vingt-huit mois, couronnés d'un plein succès, et, le 23 mai 1786, le Parlement de Paris proclamait l'innocence de Marie-Françoise-Victoire Salmon, par un arrêt affiché dans toute la Normandie.

Le zèle et le dévoûment de Le Cauchois eurent, comme la cause à laquelle il avait prêté son concours, un grand retentissement; son ordre assemblé et le procureur-général rendirent, par des actes en forme, les plus éclatants témoignages à son noble désintéressement, que l'Académie française récompensa par le prix de vertu.

(V. *Hist. du Parlement de Normandie*, par M. A. Floquet, t. 7. Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LE CERF (Noël), né à Verneuil, en 1584, entra en religion dans la congrégation de l'Oratoire. Il fut l'un des éloquents prédicateurs et l'un des savants écrivains de son ordre. Il termina sa carrière à Port-Royal-des-Champs, le 8 décembre 1674, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

(V. *Not. hist. sur la ville de Verneuil*, par A. Guilmeth.)

LE CERF DE LA VIEVILLE (Jean-Laurent), seigneur de Fresneuse, né à Rouen, en 1674, entra dans la magistrature et devint garde-des-sceaux du Parlement de Normandie.

Il est auteur de quelques écrits de polémique sur des questions musicales, historiques et littéraires; ce sont : *Comparaison de la Musique italienne et de la Musique françoise, où, en examinant en détail les avantages des spectacles et le mérite des compositeurs*

des deux nations, on montre quelles sont les vraies beautés de la musique, Bruxelles, 1704 et 1705, in-12; *L'Art de décrier ce que l'on n'entend pas, ou le Médecin musicien*, Bruxelles (Rouen), 1706, satire dirigée contre le médecin Andry, qui avait critiqué l'auteur dans le *Journal des Savants; Dissertation dans laquelle on prouve qu'Alexandre-le-Grand n'est pas mort empoisonné;* Remarques sur Ausone et sur Catulle, dans les *Mémoires de Trévoux* de septembre et d'octobre 1708. De La Viéville mourut à Rouen, le 9 novembre 1707.

(V. *Mém. du P. Niceron*, t. 2, *Mém. biogr.* de Guilbert, *Biogr. univ.*, etc.)

LE CERF DE LA VIEVILLE (Jean-Philippe), frère du précédent, naquit à Rouen, en 1677.

Il embrassa la vie monastique, fit profession dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, en 1696, et se livra avec succès à l'éloquence de la chaire; mais ses forces physiques ne pouvant résister à la fatigue que lui causaient et la composition de ses sermons et la véhémence avec laquelle il les débitait, il vit sa santé s'altérer sensiblement. Envoyé à l'abbaye de Fécamp pour prendre quelque repos, il y devint grabataire pour tout le reste de sa vie, c'est-à-dire pendant plus de trente ans. Dom Le Cerf, infatigable, malgré ses infirmités, entreprit et termina plusieurs ouvrages, entre autres: *La Bibliothèque historique et critique des Auteurs de la Congrégation de Saint-Maur.* N'ayant pu obtenir de ses supérieurs l'autorisation d'imprimer cet ouvrage, à cause de quelques traits satiriques qu'il contenait contre plusieurs de ses confrères, Le Cerf de La Viéville confia son manuscrit à Dom Prévost d'Exiles, qui l'envoya en Hollande, où le fameux Jean Le Clerc le publia, en 1726. On a du même Bénédictin: *Défense de la Bibliothèque historique et critique*, etc.,

Paris, 1727, in-12 ; *Histoire de la Constitution Unigenitus en ce qui concerne la Congrégation de Saint-Maur*, Utrech, 1735, in-12; *Éloge de Jean-Laurent Lecerf de Fresneuse* (son frère), *Merc. de France*, avril 1726 ; *Bibliothèque des Auteurs de Normandie; Apologie des Normands; Vie du cardinal Du Perron;* ces trois derniers ouvrages sont inédits.

Dom Le Cerf de La Viéville mourut le 11 mars 1748.

(V. *Hist. de la Congrégation de Saint-Maur*, *Mém. biogr.* de Guilbert et *Biogr. univ.*)

LE CESNE (Charles), né à Caen, en 1647, d'une famille calviniste, fit ses premières études dans cette ville et sa théologie aux écoles protestantes de Sédan, de Saumur, de Genève, et devint, en 1672, ministre de l'église d'Honfleur. Appelé, en 1682, à Charenton, il laissa percer, dans ses sermons, des germes de pélagianisme et de socianisme, doctrines sur lesquelles il eut à s'expliquer devant un synode, où il ne se justifia que faiblement. Deux ans plus tard, Le Cesne professait ouvertement le pélagianisme par la publication de son livre : *De l'État de l'homme après le péché et de la Prédestination au salut.*

Retiré en Angleterre, après la révocation de l'édit de Nantes, il écrivit plusieurs ouvrages, puis passa en Hollande, en 1687, où il fit paraître : *Conversations sur diverses Matières de religion, avec un Traité de la Liberté de conscience, dédié au Roi de France et à son Conseil.* Le plus important des ouvrages de Le Cesne est une nouvelle traduction de la *Bible*, en français, dont il publia le projet à Rotterdam, en 1696.

Retourné à Londres, il y mourut, en mai 1703.

La traduction de Le Cesne, imprimée, en 1741, par les soins de son fils, libraire à Amsterdam, est peu conforme aux textes sacrés; aussi fut-elle l'objet

de nombreuses critiques de la part des Catholiques et même des Protestants.

(V. *Dictionn. de Moreri et de Chauffepié*, *Biogr. univ.* et *Revue protestante.*)

LE CHANDELIER (Baptiste), né à Rouen, dans la seconde moitié du quinzième siècle, était conseiller au Parlement de Normandie. Poète plusieurs fois lauréat de l'Académie des Palinods de Rouen, il en devint l'un des plus illustres princes. Il composa des poésies latines et françaises, notamment deux poèmes dont M. Floquet, dans son *Histoire du Parlement de Normandie*, se fait l'enthousiaste et judicieux apologiste. L'un de ces poèmes latins, imprimé plusieurs années après la mort de l'auteur, fut composé à l'occasion d'un banquet solennel donné, en 1515, aux princes des Palinods ; il a pour titre : *Baptistæ Candelarii clarissimi viri, et regii (dùm in vitâ esset) in Senatu Rothomagensi consiliarii Partheniorum Liber unus. Rothomagi, apud Richardum Allemanum*, 1593, petit in-8°. L'autre poème, resté inédit, est consacré à rappeler le souvenir des magistrats du Parlement de Normandie qui, depuis un demi-siècle, s'étaient succédé dans cette cour souveraine. Il est intitulé : *Virorum omnium Consularium, ab instituto Rothomagensi senatu hactenus ordine promotorum Libri IV.* Il en existe un manuscrit du temps à la Bibliothèque impériale. Le Chandelier avait encore composé d'autres poésies latines et françaises, que son ami Jean Bouchet, auquel il en adressa une grande partie, fit imprimer dans son recueil intitulé : *Passe-Temps.*

Il mourut le 15 mai 1549.

(V. *Hist. du Parlem.*, par M. A. Floquet, t. 1.)

LE CHANTEUR DE PONTAUMONT (Jean-Pierre), né, le 5 avril 1760, à Saint-Pierre-Azif (Calvados), en-

tra, de bonne heure, dans l'administration de la marine, où il remplit d'abord les fonctions de contrôleur. Il fut, en 1800, chargé d'aller organiser, à Anvers, le service de l'inscription maritime, et nommé, en 1808, commissaire impérial de la marine. L'année suivante, il était envoyé en mission à la Haye et à Amsterdam, afin de s'entendre, avec le ministre de la marine de Hollande, sur quelques détails d'exécution relatifs à la manière dont seraient traités les bâtiments hollandais dans la rade de Flessingue.

Reçu, avec une flatteuse distinction, par le roi Louis, il lui fit hommage de son travail sur la pêche maritime dans l'Escaut, et fut chargé des fonctions de commissaire principal dans Flessingue, dont il avait organisé l'armement. Fait prisonnier, en 1810, lors de l'entrée des Anglais dans cette place, M. Le Chanteur fut rendu à la liberté par l'intervention d'un frère du célèbre romancier Walter Scott, M. Thomas Scott, auquel il avait, dix ans auparavant, rendu, en France, un pareil service.

De retour dans sa patrie, il reprit ses fonctions à Anvers jusqu'aux événements de 1814. Il reçut la croix de Saint-Louis, sous la Restauration, et sollicita sa retraite, qu'il obtint en 1817. M. Le Chanteur de Pontaumont, qui avait le goût des livres et de la peinture, possédait une riche collection d'elzévirs et de tableaux de l'école flamande.

Il termina son honorable carrière à Cherbourg, le 14 février 1846.

(V. *Not.* par M. E. Thierry, *Annuaire de la Manche*, 1849.)

LE CHAPELAIN (Jean), trouvère normand du treizième siècle, n'est connu que par le fabliau du *Sacristain de Cluny*, pièce écrite avec autant de naïveté que de délicatesse, et dans laquelle le poète témoigne du goût des Normands, à cette époque, pour ce genre

de composition. Le fabliau de Le Chapelain a été reproduit dans le recueil publié par Méon.

(V. *Essai sur les Bardes et Trouvères normands*, par l'abbé de La Rue, t. 3.)

LE CHAPELAIN (Charles-Jean-Baptiste), né à Rouen, le 15 août 1710, d'un procureur-général au Parlement de Normandie, fit ses études au Collége de Louis-le-Grand, à Paris, et entra en religion dans la Compagnie de Jésus.

S'étant livré avec beaucoup de talent à l'éloquence de la chaire, il prêcha à la Cour un Avent et un Carême.

Les succès oratoires du P. Le Chapelain, soutenus, pendant plusieurs années, à Paris, à Lunéville et dans les provinces méridionales, le mirent au premier rang des orateurs sacrés, après Massillon et Bourdaloue. Lors de la dissolution de son ordre en France, il fut appelé, en Autriche, par Marie-Thérèse, qui lui conféra le titre de prédicateur de Leurs Majestés Impériales. Retiré, depuis quelques années, auprès du cardinal-archevêque de Malines, le P. Le Chapelain mourut d'apoplexie en entrant dans la cathédrale de cette ville, où il allait célébrer la messe, le 26 décembre 1779.

On a de lui : *Discours sur quelques Sujets de piété et de religion*, Malines, 1760, in-12; *Oraison funèbre de François Ier, empereur*, Liége, 1766, in-4°; *Sermons ou Discours sur différents Sujets de piété*, etc., Paris, 1768, 6 vol. in-12, et 1778, 6 vol. in-8°.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert, *Biogr. univ.*, etc.)

LE CHARTIER (Jean), né, en 1667, à Saint-Martin-des-Besaces, près de Caen, embrassa l'état ecclésiastique, et devint savant dans la connaissance de la langue latine et de la langue grecque. Il occupa successivement plusieurs chaires à l'Université de Caen,

fut nommé recteur, puis ensuite curé de Saint-Ouen-du-Breuil, dans le pays de Caux.

L'abbé Le Chartier, qui possédait un grand fond d'érudition, est auteur d'une dissertation sur la vraie cause de l'exil d'Ovide. Il termina sa carrière le 1er novembre 1737. Son Éloge a été prononcé à l'Académie de Caen, dont il était membre, par M. Du Touchet ; il se trouve dans les *Annales littéraires de Caen* du 19 septembre 1737.

LE CHEVALIER (Antoine-Rodolphe), né à Montchamps, près de Vire, en 1507, étudia la langue hébraïque à Paris, sous le célèbre Vatable. Protestant des plus ardents, il se vit obligé de quitter sa patrie, et passa en Angleterre, où il enseigna la langue française à la reine Elisabeth. Il parcourut ensuite une partie de l'Allemagne, épousa la belle-fille du savant Trémellius, et enseigna l'hébreu à Strasbourg et à Genève. Cédant au désir de revoir sa patrie, il y revint, peu de temps avant la Saint-Barthélemy, et se fixa à Caen ; mais il en fut chassé de nouveau par la guerre civile. Réfugié à Guernesey, il y termina sa carrière, vers la fin de 1572. Le Chevalier est auteur de : *Rudimenta hebraïcæ linguæ*, Wittemberg, 1574, in-4°. Il a traduit, en latin, du chaldéen, les paraphrases de Jonathan Ben-Uziel sur le Pentateuque, sur Josué, les Juges, les Rois, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et les douze petits prophètes. Il avait travaillé, avec Bertram et Marserus, au *Thesaurus linguæ sanctæ* de Pagnini, et commencé une traduction de la *Bible* en quatre idiômes.

(V. *Hist. de France*, par De Thou; *Mém. du P. Niceron*, t. 28; *Dictionn. de Moreri*, etc.)

LE CHEVALIER (Robert), sieur d'Aigneaux, naquit à Vire, dans le seizième siècle. Il a traduit, en

vers français, avec son frère, Antoine d'Aigneaux (1), les œuvres de Virgile et d'Horace, qu'ils dédièrent à Henri III. Ces traductions, remarquables pour le temps où elles parurent, méritèrent de nombreux éloges à leurs auteurs et de leur vivant et même après leur mort, comme le prouve l'ouvrage intitulé : *Le Tombeau de Robert et d'Antoine Le Chevalier, frères, sieurs d'Aigneaux, doctes et excellents poètes français, de Vire, en Normandie; recueillis par P. L. S.; avec quelques beaux poèmes trouvés en leur estude*, Caen, Le Chandelier, 1591, in-8°.

Les frères Le Chevalier d'Aigneaux moururent vers 1589, laissant, outre les traductions auxquelles ils devaient une si grande réputation, un recueil de poésies que le fils de Robert publia à Caen, en 1591.

(V. *Dictionn. de Moreri*, *Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par M. F. Boisard, etc.)

LE CHEVALIER (Jean-Baptiste), savant voyageur, né à Trelly, près de Coutances, le 1er juillet 1752, appartenait, par sa mère, à la famille des Boudier.

Il commença ses études sous la direction d'un de ses oncles, chanoine de Saint-Brieux, fut les achever à Paris, au Séminaire de Saint-Louis et au Collége du Plessis, puis devint, en 1774, professeur de philosophie et de mathématiques au Collége de Navarre. Après avoir été, en 1778, précepteur des enfants de M. Franclieu, attaché à la maison de Condé, il entra chez M. De Pont, intendant de Metz, pour y faire l'éducation de son fils. Ce fut alors que Le Chevalier connut le comte de Choiseul-Gouffier, qui, étonné de l'érudition du jeune précepteur, le choisit pour secrétaire intime et l'attacha à l'ambassade de Constantinople. Le Chevalier visita l'Asie mineure et s'appliqua,

---

(1) Voir l'article : Aigneaux (D').

son Homère à la main, à rechercher, sur cette terre poétique, et les monuments et la plaine de Troie.

Ses investigations terminées, il parcourut la Moldavie, l'Allemagne, la Hollande, le Danemark, la Pologne, la Russie, puis l'Espagne, où il fit quelques études astronomiques. De retour à Paris, il fut nommé, en 1808, conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, et mourut le 2 juillet 1836.

Le Chevalier était membre correspondant des Académies d'Edimbourg, de Gottingue, de Madrid, etc.

Il a publié: *Voyage de la Troade, fait dans les années* 1785 *et* 1786, Paris, Dentu, 1802, 3 vol. in-8°, atlas, 3e édition; *Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin*, etc., Paris, 1800, cart.; *Ulysse-Homère, ou du véritable Auteur de l'Iliade et de l'Odyssée*, Paris, 1829, in-f°. M. l'abbé Noël, neveu de Le Chevalier, a publié une notice sur la vie et les ouvrages de son oncle. Le ciseau de David (d'Angers) a reproduit les traits du savant voyageur dans un buste qui décore la galerie de la bibliothèque de Sainte-Geneviève.

(V. *Annuaire de la Manche*, 1837, et *Biogr. univ., suppl.*)

LE CHEVALIER LE JUMEL (Gentien), botaniste, né à Honfleur, le 12 septembre 1756, entra au service à l'âge de dix-sept ans, dans un régiment de cavalerie, où il devint capitaine, en 1781. Poussé par ses opinions à s'expatrier, lors des premiers excès de la Révolution, il quitta la France avec le régiment de Castries, dont il commandait une compagnie.

M. Le Chevalier, qui avait commencé à étudier la botanique dans les cours de Desfontaines et de Jussieu, continua, en Angleterre, où il s'était retiré, l'étude de cette science sous le savant de Curtis, avec lequel il fut intimement lié. Empruntant aux ouvrages de Lestiboudois et de Lamarck la méthode analytique

ou dichotomique, il composa une Flore anglaise d'après ce nouveau plan.

Rentré dans sa patrie, en 1802, il se tint en dehors des affaires politiques et fut, au commencement de la Restauration, nommé chevalier de Saint-Louis, puis maire d'Honfleur, en 1816, ville qui lui doit la création de plusieurs établissements utiles. Rendu à la vie privée, en 1830, il reprit avec bonheur ses travaux scientifiques, et ajouta de nouvelles richesses à son herbier. M. Le Chevalier Le Jumel était membre de l'Institut des provinces de France, de la Société linnéenne de Normandie, de la Société académique de Falaise, etc. Il a terminé sa carrière le 15 septembre 1849.

(V. *Not.* par M. de Brébisson, *Annuaire normand*, 1851.)

LE CHEVALLIER (Auguste), avocat au Parlement, naquit à Rouen, au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui douze volumes manuscrits en forme de journal, datés de 1730 à 1744. Un de ces manuscrits contient les lettres écrites par Le Chevallier à plusieurs habitants de la ville de Caen ; on y trouve des détails curieux sur divers événements qui se sont passés à Rouen, entre autres, sur l'incendie du couvent des Filles du Saint-Sacrement, en 1738, sur la procession des captifs rachetés par les religieux Mathurins, sur l'inondation de la ville, en 1740, sur des émeutes d'ouvriers et sur les mœurs de la société rouennaise à cette époque. Les autres volumes, composés d'un grand nombre de pièces fugitives, en vers et en prose, dont la plupart ne sont que des copies d'œuvres contemporaines, ont cependant aussi un certain intérêt au point de vue historique et littéraire.

Les douze volumes, format petit in-f°, appartiennent à la Bibliothèque publique de Rouen. Le Che-

vallier avait possédé une riche et nombreuse collection de livres, qu'il légua à la bibliothèque des avocats du Parlement, et dont une bonne partie est passée, depuis longtemps, dans l'établissement public qui, depuis peu d'années, a fait l'acquisition des manuscrits que nous venons de mentionner.

Un parent de ce personnage, Louis-Dominique Le Chevallier, également avocat, a laissé, manuscrits, 4 vol. in-f° d'arrêts rendus, au Parlement de Normandie, sur plusieurs questions importantes concernant le droit municipal de cette province ; dans le dernier volume se trouvent les conférences des avocats du Parlement sur les quatre premiers titres de la Coutume de Normandie.

Les manuscrits de Dominique Le Chevallier sont aussi dans la Bibliothèque publique de Rouen.

LECLERC (Adam), trouvère du treizième siècle, naquit dans le pays de Caux, et fut l'un des bienfaiteurs du prieuré de Sainte-Foy de Longueville.

On a de lui une traduction, en vers, des *Distiques* de Caton, dont deux exemplaires ont été conservés dans la Bibliothèque Harléïenne.

(V. *Essai sur les Bardes et les Trouvères normands*, par l'abbé de La Rue, t. 3.)

LE CLERC (Pierre), maître ès-arts de l'Université de Paris et sous-diacre de Rouen, ainsi qu'il se qualifie en tête de quelques-uns de ses ouvrages, naquit à Bûchy, le 4 juillet 1706. Trop ardent à défendre les opinions de Jansénius, il se vit forcé de quitter la France, et, réfugié en Hollande, il prit une grande part aux troubles de l'église janséniste de ce pays.

On a de l'abbé Le Clerc un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous mentionnerons les suivants : *Homélies de Saint-Grégoire*, *traduites en françois*, 1747 ; *Vies intéressantes de plusieurs Reli-*

gieuses de Port-Royal, Utrecht, 1750 et 1752, 4 vol. in-12; *Le Renversement de la Religion et des Lois divines et humaines par toutes les bulles et brefs donnés depuis près de deux cents ans contre Baius, Jansénius et le P. Quesnel, ou Recueil de toutes ces bulles*, etc., Rouen, 1756, 2 vol. in-12; *Idée de la Vie et des Ecrits de G. de Witte*, Amsterdam, 1756, in-12; *Supplément à la Feuille des Nouvelles ecclésiastiques du* 15 *mai* 1757, in-4°. Le Clerc, qui s'occupait aussi des sciences mathématiques et astronomiques, a composé et publié deux ouvrages sur ces matières ; ils ont pour titres : *Description d'un Planisphère céleste, dressé pour l'année* 1780, Amsterdam, 1775, in-8° ; *L'Astronomie mise à la portée de tout le monde*, etc., Amsterdam, 1780, 2 vol. in-8° ; cet ouvrage, dédié, comme le précédent, aux princes d'Orange et de Nassau, a pour but de prouver l'existence de la Divinité et d'exciter à l'adoration de l'Être-Suprême par l'ordre et l'harmonie qui règnent dans les corps célestes. Le même auteur a édité, en Hollande, plusieurs ouvrages relatifs aux persécutions exercées contre les jansénistes et sur la vie de quelques personnages de Port-Royal, etc. Il mourut vers 1780.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert, *Biogr. univ.*, *suppl.*, etc.)

LE CLERC DE BEAUBERON (Nicolas-François), né, en 1714, à Saint-Denis-de-Meré (Calvados), embrassa la carrière ecclésiastique. Il devint professeur de théologie à l'Université de Caen, deux fois recteur de cette même Université, doyen de la Faculté, official de l'abbaye de Saint-Etienne et chanoine de la cathédrale de Rouen.

Ce savant théologien est auteur d'un ouvrage latin intitulé : *Tractatus theologico-dogmaticus de homine lapso et reparato*, Luxemburgi, 1777, Parisiis, 1779,

2 vol. in-8°, et de divers écrits sur l'Eglise, l'Ecriture-Sainte, etc. On attribue au même auteur un mémoire sur les curés à portion congrue, mais nous avons lieu de croire que ce mémoire est l'œuvre de son homonyme, avocat au Bailliage de Caen. L'abbé Le Clerc de Beauberon avait dirigé les premiers pas du poète Malfilâtre dans la carrière littéraire. Il mourut à Caen, le 4 décembre 1790. M. Lair a publié, à Caen, en 1813, une notice biographique sur ce personnage.

(V. *Biogr. univ.*, *suppl*, etc.)

LECLERCQ (Jacques), né à Pont-Audemer, en 1761 ou 1763, fonda, à Rouen, vers la fin de 1789, un journal ayant pour titre : *Chronique nationale et étrangère, et en particulier des cinq Départements substitués à la province de Normandie.* Au commencement de janvier 1793, ce publiciste, qui professait des opinions monarchiques, fit, de concert avec quelques-uns de ses amis politiques, imprimer et distribuer dans la ville une protestation en forme de pétition contre la mise en jugement de Louis XVI. Le 12 du même mois, des exemplaires de cette protestation, exposés sur une table, place de la Rougemare, devant la maison d'un fidèle royaliste, l'avocat Aumont, furent couverts de nombreuses signatures, et il s'ensuivit une manifestation contre-révolutionnaire qui dura plusieurs jours. L'effervescence ayant été calmée par les énergiques efforts de la Commune, Jacques Leclercq, Georges-Michel Aumont et huit autres habitants de Rouen, dénoncés à la Convention, les uns comme chefs, les autres comme complices de cette démonstration royaliste, furent décrétés d'accusation, puis incarcérés pendant l'instruction du procès, qui dura plus de sept mois. Traduits, au commencement de septembre 1793, devant le Tribunal révolutionnaire, ils furent tous condamnés à mort,

jugement qui, selon l'usage à cette déplorable époque, reçut immédiatement son exécution.

(V. *Biogr. manuscr.*, par A. Pasquier, et *Hist. du Parlem. de Norm.*, par M. A. Floquet, t. 7.)

LÉCLUSE V. Ecluse (l').

LE CONTE (Gabriel), né à Alençon, le 17 mai 1617, montra, de bonne heure, d'heureuses dispositions pour l'étude, et soutint avec succès, dès l'âge de quinze ans, sa thèse de philosophie. Entré, par vocation, dans la carrière ecclésiastique, il se concilia l'estime de l'archevêque de Reims, qui le pourvut d'un canonicat, l'admit dans son conseil et le fit nommer recteur de l'Université de sa ville épiscopale. Homme d'une grande piété et ami de la retraite, l'abbé Le Conte se démit de toutes ses fonctions, en 1656, et entra dans le couvent des Carmes déchaussés de Paris, où il prononça ses vœux, le 21 septembre de la même année, sous le nom de Gabriel de La Croix. Devenu prieur des Carmes de Rouen, il mourut dans cette ville, le 9 mars 1697, après avoir passé par toutes les dignités de son ordre.

Les principaux ouvrages de ce savant religieux sont : *Histoire générale des Carmes déchaussés de la Congrégation d'Espagne, traduite de l'espagnol du P. François de Sainte-Marie*, 1er vol., Paris, 1655, 2e vol., Paris, 1660; suite de cette histoire, 2 vol. restés manuscrits ; une traduction du *Tabula Evangelica* du P. Maurice de La Croix; Abrégé latin du même ouvrage, sous ce titre : *Synopsis tabulæ Evangelicæ, sive Jesus-Christus agens, docens, patiens, glorificatur ; Maximes pernicieuses qui contredisent la perfection de l'état religieux*, traduit de l'espagnol du P. Alphonse de Jésus, général de l'ordre des Carmes déchaussés.

(V. *Mém. sur la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos, t. 2, et *Biog. univ.*, *suppl.*)

LE CONTE, V. La Vérerie (1).

LE COQ (Thomas), né dans le diocèse de Séez, au seizième siècle, devint curé de la Sainte-Trinité de Falaise et prieur de Notre-Dame de Guibray.

Il a composé une tragédie singulière intitulée: *L'Odieux et sanglant Meurtre commis par le maudit Caïn à l'encontre de son frère Abel*, Paris, 1580. Cette tragédie, ou plutôt ce mystère, dont ni les actes ni les scènes ne sont divisés, a pour personnages le Diable, le Péché, le Remords de Conscience et la Mort.

(V. *Biblioth. françoise* de La Croix Du Maine, *Hist. de Normandie*, par Masseville, et *Biogr. univ.*)

LE COQ (Renaud), né à Vire, dans le dix-septième siècle, était professeur au Collége de Lisieux à Paris.

Il est auteur d'un ouvrage intitulé: *Le Parfait Géographe, ou l'Art d'apprendre aisément la géographie et l'histoire, par demandes et par réponses, dédié à M. le Chancelier*, 1687, plusieurs éditions, revues et augmentées.

LE COQ DE VILLERAY (Pierre-François), né à Rouen, en 1703, acquit des connaissances étendues dans l'étude des lettres, de l'histoire et du droit public.

On a de lui les ouvrages suivants: *Mémoires historiques du comte de Bethlem Nicklos sur la Transylvanie*, 1734, 2 vol. in-12, commencés par l'abbé Révérend; *Réponse aux Lettres philosophiques de*

---

(1) Nous avons omis, à l'article La Vérerie, de joindre le nom de Le Conte; nous réparons ici cette omission et rappelons en même temps que l'on trouve dans la *Biog. univ., suppl.*, une notice sur ce personnage.

Voltaire, Bâle (Reims), 1735, in-12, ouvrage retouché par l'abbé Goujet; *Histoire des Révolutions de Hongrie*, La Haye, 1739, 2 vol. in-4° et 6 vol. in-12; *Abrégé de l'Histoire de Suède*, 1748, 2 vol. in-12; *Traité historique et politique du Droit public de l'Empire d'Allemagne*, Paris, 1748, in-4°; *Ariana, ou la Patience récompensée*, traduit de l'anglais de Hawkesworth, Paris, 1757, in-12; *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique, civile et politique de la ville de Rouen*, Rouen, Oursel, 1759, in-12; *Abrégé chronologique de l'Histoire ecclésiastique, civile, politique et littéraire de la province de Normandie*, in-4° autographe et inédit.

Le Coq de Villeray termina sa carrière à Caen, en 1778.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert, *Biogr. univ.*, etc.)

LE COQ (Pierre), né à Ifs, près de Caen, le 29 mars 1728, entra, en 1753, dans la Congrégation des Eudistes.

Il devint successivement supérieur du grand Seminaire de Rennes, de celui de Rouen, et fut élu, le 6 octobre 1775, supérieur-général de sa Congrégation.

Ce religieux, qui faisait ses délices de l'étude et de la retraite, est auteur des ouvrages dont voici les titres : *Dissertation théologique sur l'usage du Prêt de commerce et sur les trois Contrats*, Rouen, 1767; *Lettre sur quelques points de Discipline de l'Eglise*, Caen et Paris, 1769, in-12; *Traité de l'État des Personnes suivant les principes du Droit françois et du Droit coutumier de la province de Normandie pour le for de la conscience*, Rouen, 1777, 2 vol. in-12; *Traité des différentes espèces de Biens*, Rouen, 1777, in-12; *Traité des Actions*, Rouen, 1778, in-12. Le Coq a encore laissé quelques manuscrits sur des matières de piété et de philosophie.

Il mourut à Caen, le 1er ou le 5 septembre 1777.

(V. *Biogr. univ.*, *France litt.* de J.-M. Quérard, etc.)

LE CORDIER (Hélie), né, le 7 octobre 1615, à Saint-Julien-de-Calonne, près de Pont-l'Evêque, était médecin et cultivait la poésie, sinon avec beaucoup de talent, du moins avec une certaine originalité dans la forme. Il composa d'abord un poème sur Job, qui eut peu de succès, puis un autre poème en seize chants, intitulé : *Le Pont-l'Evêque*, dédié à Mlle de Montpensier, à laquelle il fait connaître, dans les vers suivants, l'origine de la ville dont il se constitue le chantre, avec un enthousiasme tout patriotique :

Avant que d'estre à vos ayeux,
C'était une isle que ces lieux,
Où certain évesque très-sage
Bâtit un pont avec raison ;
Ainsi l'ouvrier et l'ouvrage
Ont à ce lieu donné le nom.

... Si l'ouvrage fut un Pont,
Si l'ouvrier fut un Evesque,
Ces deux noms mis ensemble font
Le composé du Pont-l'Evesque.

Le Cordier consacre deux chants entiers de son poème à décrire et la fabrication des *sidres* et celle des *fromages* déjà fort renommés de son temps sous le nom d'*augelots*. Ce poème, publié à Paris, en 1662, est aujourd'hui fort rare et par conséquent très-recherché des amateurs.

LE CORNU (Daniel), né à Rouen, dans le dix-septième siècle, était un habile teinturier de cette ville.

Attaché, comme sa famille, au protestantisme, il

quitta la France lors de la révocation de l'Edit de Nantes, et se réfugia à Brandebourg, où il fonda un établissement de teinture. Il introduisit le premier en Prusse la couleur écarlate, et donna dans ce pays un grand développement à l'importante industrie qu'il y avait importée.

LE CORNU (Jacques-Stanislas), né au Havre, en 1783, était doué de beaucoup d'imagination et possédait un véritable talent pour la poésie. Il a composé un recueil de pièces fugitives, publié à Paris, en 1810, et dédié au prince de Cambacérès, duc de Parme, archi-chancelier de l'Empire. Homme des plus modestes et totalement dépourvu des facultés qui poussent à se produire et à faire valoir ses œuvres, il se vit constamment fermer une carrière où ses talents lui permettaient d'occuper une place honorable. Découragé par l'insuccès et par l'infortune, Le Cornu mourut à l'âge de quarante-un ans, laissant, à l'état de manuscrit, plusieurs ouvrages dramatiques, des fables et quelques autres écrits.

(V. *Biogr. des Hommes célèbres du Havre*, par J.-B. Levée.)

LE COURAYER (Pierre-François) naquit à Rouen, sur la paroisse de Sainte-Croix-Saint-Ouen, le 7 novembre 1681. Envoyé, de bonne heure, à Paris, il entra à Sainte-Geneviève, où il professa la philosophie et la théologie, puis devint chanoine et bibliothécaire de cette Congrégation. Déjà remarqué pour son esprit et pour son savoir, Le Courayer le fut encore davantage et pour la hardiesse de ses opinions contre l'omnipotence de la Cour de Rome et pour quelques-uns de ses écrits sur cette matière, dont le plus célèbre, publié en 1723, a pour titre : *Dissertation sur la validité des Ordinations anglaises et sur la Succession des Evêques de l'Eglise anglicane.*

A peine ce livre avait-il paru, qu'il fut attaqué par plusieurs théologiens et censuré par vingt-deux prélats assemblés, par ordre du Roi, à Saint-Germain-des-Prés. A cette solennelle censure du fameux écrit, devait encore se joindre une bulle d'excommunication, lancée contre l'auteur par le général de son ordre; mais Le Courayer n'en demeura pas moins ferme dans ses opinions.

Le clergé anglais, voyant avec plaisir un ecclésiastique romain soutenir la validité de ses ordinations, lui envoya le diplôme de docteur à l'Université d'Oxford. En 1732, notre savant théologien passa en Angleterre, où il fut accueilli avec empressement par la Reine, qui lui fit une pension et le nomma chanoine d'Oxford. Il mourut à Londres, le 16 octobre 1776, et fut inhumé dans la cathédrale de Wesminster.

Les principaux ouvrages du P. Le Courayer sont, avec la dissertation déjà citée : *Mémoire sur la Vie du P. Le Bossu*, en tête de la 6ᵉ édition du *Traité du Poème épique* de ce dernier, qu'il publia en 1714; *Défense de la Dissertation sur la validité des ordinations anglaises* Bruxelles (Paris), 1726, 4 vol. in-12; *Relation historique et apologétique des Sentiments et de la Conduite du P. Le Courayer*, Amsterdam, 1729, 2 vol. in-12; *Histoire du Concile de Trente*, traduite du latin de Paolo Sarpi, avec des notes, Londres, 1736, 2 vol. in-f°, Amsterdam, 2 vol. in-4°, dédié à la Reine d'Angleterre; *Histoire de la Réformation de Jean Sleidan*, traduit du latin; La Haye, 1767 et 1769, 3 vol. in-4°.

(V. *Biogr. manuscr.*, par A. Pasquier, *Mém. biogr.* de Guilbert, *Biogr. univ.*, etc. Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LE COURTOIS (Michel-Balthazar), sieur de Surlaville, né à Bayeux, le 17 juillet 1814, embrassa la

carrière des armes, et s'éleva, par son seul mérite, au grade de lieutenant-général. Nommé commandant de Boulogne, sous le ministère du duc de Choiseul, il garda cette place jusqu'à l'époque où ce ministre tomba en disgrâce ; il mourut le 8 janvier 1794. Il a laissé plusieurs manuscrits sur l'art militaire.

(V. *Éphémér. normandes*, par Lange.)

LE COUTEULX (Thomas-Barthélemy), né à Rouen, le 6 octobre 1714, appartenait à une ancienne et honorable famille de banquiers établis à Rouen, à Paris et à Cadix. Il fut d'abord conseiller au Parlement de Normandie, et devint, en 1767, premier président de la Cour des Comptes, Aides et Finances de cette même province. Magistrat intègre et d'une haute capacité, il eut l'estime et la considération du corps éminent dont il était le chef, et, on peut le dire, de toute la cité qui savait apprécier son mérite. On a de lui plusieurs discours prononcés à la Cour des Comptes et une lettre concernant les Assemblées provinciales. Cette lettre, adressée à Necker, en 1788, a été imprimée la même année. Deux membres de la même famille, le sieur de Noraye et Antoine-Louis Le Couteulx, écuyer, seigneur de Verclives, furent élus maires de Rouen, fonctions qu'ils remplirent avec distinction, le premier de 1764 à 1767, le second de 1773 à 1776.

Antoine-Louis mourut à Nîmes, le 19 septembre 1779.

(V. *Annonces de Normandie*, années 1764, 1767, 1773 et 1779. Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LE COUTEULX DE CANTELEU (Jean-Barthélemy), fils du précédent, naquit à Rouen, le 4 mars 1746 ou 1749 (1). Il était premier échevin de Rouen

---

(1) M. De La Rochefoucauld-Liancourt, dans son *His-*

lors de la convocation des Etats-Généraux, où ses connaissances commerciales lui firent prendre place comme député du Tiers-Etat. Il s'occupa plus spécialement, dans cette Assemblée, de questions de finances et d'administration. Il proposa, en 1791, un projet de banque territoriale et appuya la demande d'un emprunt de quarante millions proposé par Necker. Rendu à la vie privée, après la session de l'Assemblée constituante, Le Couteulx de Canteleu vécut dans la retraite pendant toute la durée de la Convention nationale. Il ne fut point inquiété sous le règne de la Terreur, et reparut sur la scène politique après la chute de Robespierre. Nommé membre du Conseil des Cinq-Cents, en 1795, il en devint secrétaire, puis président, et fit plusieurs rapports sur des matières de finances. Il contribua à l'adoption des résolutions relatives au paiement des biens nationaux soumissionnés, et plaida éloquemment, en 1797, la cause des déportés et de leurs familles. Après les événements du 18 Brumaire, auxquels il s'était montré favorable, Le Couteulx entra au Sénat-Conservateur, fut nommé, plus tard, régent de la Banque de France, devint, en 1804, comte de l'Empire, commandeur de la Légion-d'Honneur, et fut pourvu de la sénatorerie de Lyon. Appelé à siéger à la Chambre des Pairs, sous la Restauration, il vota constamment avec l'opposition et mourut à Paris, le 18 septembre 1818.

Le Couteulx de Canteleu a écrit et publié quelques brochures politiques et plusieurs rapports parmi lesquels nous mentionnerons : ***Réfutation de la lettre de Dupont de Nemours adressée à la Chambre de commerce***

---

toire des Andelys, fait naître ce personnage au château de Farceau (Eure). C'est d'après un portrait gravé et les *Biographies manuscrites* de Pasquier que nous lui donnons Rouen pour lieu de naissance.

de Normandie, 1788, in-8°; *Rapport des Commissaires nommés pour l'examen d'un projet de banque*, etc., Paris, 1789, in-8°; *Opinion sur l'émission de deux milliards d'assignats pour le remboursement de la dette exigible*, Paris, 1790, in-8°; *Rapport du Comité des finances sur l'échange des assignats contre les billets de la Caisse d'escompte*, etc., Paris, 1790, in-8°; *Essai sur les Contributions proposées en France pour l'an VII*, Paris, 1798 et 1816. Le Couteulx est éditeur de l'*Essai sur la Littérature espagnole*, de Malmontel, 1810, in-8°.

(V. *Biogr. des Contemp.*, *Biogr. univ.*, *suppl.*, etc. Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LE COUTURIER (Nicolas-Jérôme), curé d'Harmancourt, chanoine de Saint-Quentin et prédicateur du Roi, naquit dans le diocèse de Rouen, le 2 juin 1712. Il obtint de brillants succès dans l'éloquence de la chaire, et, choisi pour prononcer le panégyrique de Saint-Louis devant l'Académie Française, il produisit uu si grand effet, que, sans respect pour le lieu et pour l'assemblée, il fut interrompu plusieurs fois par des applaudissements.

L'abbé Le Couturier avait cru devoir émettre, dans son discours, une opinion peu favorable à la guerre des Croisades, et l'archevêque de Paris, Christophe De Beaumont, lui défendit temporairement de se livrer à la prédication, acte de rigueur qui n'eut d'autre résultat que de rehausser encore le mérite de l'orateur sacré, et de rendre les auditeurs plus empressés à venir l'entendre lorsqu'il lui fut permis de continuer ses travaux apostoliques.

Cet ecclésiastique a publié : deux *Panégyriques de Saint-Louis*, 1746 et 1769, in-4°; *Panégyrique de Sainte-Elisabeth*, 1754, in-12; *La Calomnie*, ode, 1761, in-12; *Discours prononcés en différentes solennités de piété*, 1764 et 1770, in-8°; *Eloge du*

Dauphin, Saint-Quentin, 1766, in-12 ; *Eloge funèbre de Mme de Ligny, abbesse de Fervaques*, Saint-Quentin, 1767, in-4° ; *Vie d'Isabelle de France, sœur de Saint-Louis*, Paris, 1772, in-12 ; *Discours sur la Révélation*, 1773, in 12 ; *Eloge de Marie-Thérèse, impératrice et reine de Hongrie*, Paris, 1781, in-4°.

L'abbé Le Couturier mourut à Paris, en 1778.

(V. *Biogr. univ.* et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LE COUTURIER (François-Gervais-Edouard) naquit à Falaise, en 1768. Il embrassa la carrière militaire, fit toutes les campagnes de la République et de l'Empire, dans les armées du Nord et d'Italie, parvint au grade de colonel, et fut nommé officier de la Légion-d'Honneur.

Ce brave militaire, qui avait été l'un des défenseurs de la ville d'Ancône, en 1799, a publié, en 1819, une réfutation de la relation du siége de cette ville, insérée dans le 11e volume de *Victoires et Conquêtes*. On a encore de cet officier : *Réflexions sur le Corps royal d'État-major-général*, etc., Paris, 1819, in-8° ; *Dernier mot sur le Corps royal d'État-major et de son école d'application*, etc., Paris, 1820, in-8° ; *Considérations sur les retraites des militaires, les pensions de leurs veuves, et secours à leurs enfants*, Paris, 1821, in-8°. Le Couturier a terminé sa carrière à Paris, le 10 mars 1830.

(V. *Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par M. F. Boisard, et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LE CREPS (Frédéric-Léopold-Abel), né à Caen, le 11 avril 1787, fit ses études à l'école centrale du Calvados, et devint, à Paris, l'élève et le commensal du célèbre chimiste Vauquelin. Rappelé dans sa ville natale par des devoirs de famille, il habita dès lors une terre qu'il possédait à Mathieu, s'occupa avec un zèle éclairé des progrès de l'agriculture, puis épousa,

en 1823, la fille unique de M. le baron Lair, inspecteur-général du génie maritime.

L'un des fondateurs de la Société d'Horticulture de Caen, M. Le Creps aimait à cultiver les fleurs, surtout les plantes exotiques, et ses belles serres étaient citées, à juste titre, comme les plus remarquables de la province. Nommé, en 1831, membre de la Chambre des Députés par le collége extra-muros de Caen, il remplit consciencieusement son mandat jusqu'en 1835, déclina alors toute candidature, et rentra dans la vie privée. Il a terminé sa carrière à Caen, le 10 avril 1850, et a été inhumé à Mathieu.

(V. *Not.* par M. Cauvet, professeur à la Faculté de droit, *Annuaire norm.*, 1851.)

LE DUC (Gabriel), seigneur de Saint-Cloud-sur-Touques, naquit à Caen, le 30 décembre 1664.

Il fit ses études à l'Université de sa ville natale, et devint lieutenant des maréchaux de France.

Doué de tous les agréments de l'esprit, ce personnage fut fort recherché de la bonne compagnie, dont il faisait le charme par les saillies et l'originalité des improvisations poétiques auxquelles il aimait à se livrer. On a conservé, manuscrites, quelques-unes des pièces de vers et des chansons improvisées par Le Duc ; elles sont des modèles de délicatesse et de bon goût. Il termina sa carrière le 23 février 1735. Son éloge a été fait par Du Touchet à l'Académie de Caen, dont il était membre. Il est inséré dans les *Annales de Caen*, année 1744.

(V. *Dict. de Moreri.*)

LE FÉBURE ou LE FEBVRE DE SAINT-ILDEPHONT (Le baron Guillaume-René) naquit à Sainte-Croix-sur-Orne, le 25 septembre 1744. Il fut d'abord médecin de Monsieur, depuis Louis XVIII, puis, ayant émigré lors de la Révolution, il passa en Hol-

lande, fit un cours d'accouchements à Amsterdam, s'acquit la réputation d'habile oculiste à Vienne, à Dresde, à Munich, et devint médecin en chef des hôpitaux d'Augsbourg, où il mourut, le 27 juillet 1809. Le Fébure, qui joignait à ces titres scientifiques ceux d'historien, d'écrivain politique, de littérateur, de poète et d'auteur dramatique, a laissé de nombreux ouvrages dans les différents genres que nous venons d'énumérer. Les principaux, pour la science et l'histoire, sont : *Remède éprouvé pour guérir radicalement le cancer*, etc., 1775, in-16; *Méthode familière pour guérir les maladies vénériennes*, Paris, 1775, 2 vol. in-8°; *Manuel des Femmes enceintes et des Mères qui veulent nourrir*, etc., Paris, 1777, in-12; *Etat de la Médecine, Chirurgie et Pharmacie en Europe pour l'année* 1777, Paris, 1777, in-12; *Itinéraire historique, politique et géographique des sept provinces des Pays-Bas*, etc., La Haye, 1782, 2 vol. in-12; *Recherches et Découvertes sur la nature du Fluide nerveux, ou de l'Esprit vital principe de la vie*, Francfort, 1801, in-8°; *Traité sur la Paralysie du nerf optique*, etc., Paris, 1801, in-8°. Les œuvres dramatiques du même auteur sont : *Les Orphelins*, comédie en trois actes, en prose, 1771; *Sophie, ou le Triomphe de la Vertu*, comédie en cinq actes, en prose, 1771; *Le Connaisseur*, comédie en un acte, en vers, 1773; *Macbeth*, tragédie en cinq actes, 1783, etc.

(V. *Biogr. univ.*, *suppl.*, *France litt.* de J.-M. Quérard, etc.)

LEFEBVRE (Philippe), né à Rouen, le 15 janvier 1705, était pourvu de la charge de président au Bureau des finances de la même ville.

Aimant à cultiver, dans ses moments de loisir, la littérature, l'histoire, la poésie et l'art dramatique, ce magistrat écrivit et publia, dans ces différents

genres, de nombreux opuscules que le public accueillit favorablement.

Nous mentionnerons, entre autres : *Examen critique d'Inès de Castro*, tragédie par La Motte-Houdard, 1723, in-12 ; *Lettres de deux Amis*, 1724, in-12 ; *Le Songe de Philaletès*, 1725 et 1750, in-12 ; *Le Pot-Pourri*, pièce en un acte, 1727, in-12 ; *Histoire de Mlle de Cerny*, 1750 ; *L'Oracle de Nostradamus*, pièce en un acte, en vers ; *Abrégé de la Vie d'Auguste, empereur romain*, 1760 ; *Histoire d'Henry Félix, archevêque de Mayence*, 1762 ; *La Vérité*, ode. Lefebvre mourut à Rouen, en 1784.

(V. *Biogr. univ.* et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LE FEBVRE DE CHAILLY, né à Gamaches, dans le Vexin normand, fut, en 1789, nommé, par le Bailliage de Rouen, député aux Etats-Généraux, puis devint, après la session de cette assemblée, receveur du district de Gournay.

Elu, en 1792, par le département de la Seine-Inférieure, représentant du peuple à la Convention nationale, il vota, dans le procès du Roi, pour la détention et le bannissement à la paix, et fut compris dans la proscription des Girondins, comme signataire de la protestation du 31 mai 1793. Il rentra à la Convention en 1794, fut nommé, par le même département, membre du Conseil des Cinq-Cents, d'où il sortit en 1798. Ce personnage s'est, à partir de cette époque, tenu éloigné des affaires publiques.

(V. *Biogr. contemp.* Port. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LEFEBVRE DE LA ROCHE (Pierre-Louis), né à Cany-en-Caux, était, avant la Révolution, curé de Grémonville, près d'Yvetot. Se trouvant à Paris en 1789, il prit une part très-active aux événements des 13 et 14 juillet, et se montra plein de courage et de

dévoûment dans les journées des 5 et 6 octobre de la même année, en s'opposant, au risque d'être massacré, aux efforts d'un rassemblement de furieux qui voulaient brûler les papiers de l'Hôtel-de-Ville. L'abbé Lefebvre de La Roche fut, en 1791, nommé administrateur du département de Paris, puis élu, après le 18 Brumaire, membre du Corps législatif dont il devint président. Il rentra dans la vie privée en 1803, et termina sa carrière en 1806.

On a de lui : *La Confrérie, ou Société de Notre-Dame Auxiliatrice, érigée en la paroisse de Grémonville, au pays de Caux*, 1779, in-16 ; *Essai de traduction de quelques Odes d'Horace*, 1788. Il est éditeur des *Œuvres complètes d'Helvetius*, Paris, 1795, 14 vol. in-8°, et de celles de *Montesquieu*, Paris, 1795, 12 vol. in-12.

(V. *Biogr. des Contemp.*, *Monit.* et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LEFEBVRE (Jean-Baptiste), né à Saint-Valery-en-Caux, le 7 juin 1788, entra dans le sacerdoce à l'âge de vingt-quatre ans, professa, pendant quelques temps, la philosophie au Séminaire, et fut nommé vicaire de Bondeville.

Appelé aux mêmes fonctions dans la paroisse de Sainte-Madeleine de Rouen, il fonda, près de cette église, la maison religieuse dite de la *Miséricorde*, communauté qui rend encore aujourd'hui d'éminents services aux orphelines, aux filles pauvres et aux malades.

L'abbé Lefebvre devint, en 1822, vicaire et chanoine honoraire de la Cathédrale, puis quitta Rouen, en 1831, pour aller fonder à Mesnières, avec le concours de M. l'abbé Eudes, une communauté correspondante à celle de l'orphelinat de la *Miséricorde*. Pourvu de la cure d'Ourville-en-Caux, il y remplit son ministère jusqu'en 1841, époque à laquelle il fut

nommé professeur d'Ecriture-Sainte à la Faculté de théologie de Rouen.

L'abbé Lefebvre unissait à un zèle apostolique une instruction solide et un talent remarquable pour la prédication. Il a terminé sa carrière à Rouen, le 16 janvier 1847.

(V. *Eglises d'Yvetot*, par M. l'abbé Cochet, t. 2, et *Revue de Rouen*, 1847.)

LE FÉE (André), né à Rouen, le 8 décembre 1625, entra en religion, dans l'ordre des Dominicains, le 2 février 1642, fut reçu docteur, et devint prieur de plusieurs maisons de son ordre, notamment de celle de Saint-Jacques, à Paris. Doué de toutes les qualités qui pouvaient le faire briller dans l'éloquence de la chaire, le P. Le Fée prêcha, avec beaucoup de succès, des Carêmes dans les principales villes de France.

Il a composé, outre ses sermons, restés inédits, un ouvrage intitulé: *Idée des Prédicateurs, où ils pourront voir la dignité, les devoirs et les abus de leur ministère*, etc., Rouen, 1701, in-12. Il mourut le 29 novembre 1717, dans sa quatre-vingt-douzième année.

(V. *Dictionn. de Moreri* et *Mém. biogr.* de Guilbert.)

LE FÈVRE (Gilbert ou Guilbert) naquit, nous le supposons, vers la fin du quinzième siècle, à Rouen, où il exerçait la profession de marchand. Il cultiva la poésie, encore à son enfance dans notre province, et fut élu, en 1521, prince de l'Académie des Palinods, où il avait été plusieurs fois couronné pour des rondeaux, des ballades et des chants royaux, composés, selon l'usage, en l'honneur de l'Immaculée-Conception de la Sainte-Vierge.

(V. *Biogr. univ.*, etc.)

LE FÈVRE (Richard), né à Rouen, vers le commencement du seizième siècle, appartenait à la religion protestante. Se trouvant, en 1551, dans la ville de Lyon, où il exerçait la profession d'ouvrier orfèvre, il y fut arrêté et condamné au feu pour ses opinions religieuses. Ayant appelé de ce jugement au Parlement de Paris, il fut, lorsqu'on le conduisait au lieu de son appel, enlevé de vive force aux mains des archers par ses coreligionnaires.

Réfugié à Grenoble, il fut arrêté de nouveau et mis à la question extraordinaire comme moyen de le contraindre à dénoncer ceux qui l'avaient délivré. N'ayant pu obtenir de lui ni cette dénonciation, ni l'abjuration de sa croyance, on le renvoya devant le Parlement de Lyon, qui le condamna à avoir la langue coupée et à être brûlé vif, barbare et inique sentence qui reçut son exécution, le 7 juillet 1554.

(V. *Abrégé de l'Hist. des Martyrs français.*)

LE FÈVRE DE LA BODERIE (Guy), célèbre orientaliste et poète, naquit au château de La Boderie, près de Falaise, en 1541. Il s'appliqua, fort jeune, à l'étude des langues orientales, y devint très-savant, et, dès l'âge de vingt-huit ans, il figurait en caractères hébreux la version syriaque du *Nouveau Testament* et en donnait une traduction latine. Déjà universellement connu pour sa vaste érudition, de La Boderie fut choisi par le pape Pie IV et par Philippe II, roi d'Espagne, pour travailler, avec le savant Arias Montanus, à la fameuse *Bible polyglotte* d'Anvers. Il fut en grande faveur à la Cour de France, et attaché à la maison du duc d'Alençon, avec le titre de secrétaire et d'interprète des langues étrangères. Il mourut au lieu de sa naissance, le 10 juin 1585, selon quelques auteurs, et en 1598 selon quelques autres. La nomenclature des nombreux ouvrages de

ce savant polyglotte se trouve dans toutes les biographies importantes.

Les poèmes, beaucoup trop savants, de Guy de La Boderie sont loin d'être des modèles de clarté et de poésie, mais ils sont toujours moraux et le plus souvent religieux. Ils ont pour titres : *Encyclie des Secrets de l'Eternité*, Anvers, Plantin, 1571 ; *Hymnes ecclésiastiques*, etc., Paris, 1578 ; *La Galliade, ou la Révolution des Sciences et des Arts*, 1578 ; *Meslanges poétiques.*

De La Boderie, selon les *Annales poétiques*, t. 10, avait été quatre fois lauréat aux Palinods de Rouen.

LE FÈVRE DE LA BODERIE (Nicolas), frère du précédent, naquit vers 1550. Il fut aussi très-versé dans la connaissance des langues savantes et travailla, avec son aîné, à la *Bible polyglotte.* Il prit du service sous Henri III, qui l'employa utilement en Italie, sous le maréchal de Bellegarde. On a de lui l'Eloge des Lettres hébraïques, en latin, Paris, 1588, et une traduction en français de l'*Heptaple* de Pic de La Mirandole.

LE FÈVRE DE LA BODERIE (Antoine), frère des précédents, naquit en 1555, et entra, dès l'âge de dix-huit ans, dans la carrière diplomatique, où il se montra fort habile.

Il rendit d'éminents services aux rois Henri IV et Louis XIII, à Rome, à Bruxelles et en Angleterre, dans les négociations importantes dont il fut chargé. Il termina sa carrière en 1615. On a de lui : *Traité de la Noblesse,* traduit de l'italien du Tasse. La relation manuscrite des ambassades de ce diplomate a été publiée en 1850, 5 vol. in-12. On y a ajouté le recueil des lettres qui lui furent écrites, pendant son ambassade en Angleterre, par Henri IV,

la reine mère, Louis XIII, etc., Amsterdam, 1733, 2 vol. in-12.

Deux autres frères de ces trois personnages, Pierre et Philippe Le Fèvre de La Boderie, suivirent la carrière des armes ; le premier mourut glorieusement sur la brèche, au siége de Saint-Lô ; le second eut le même sort, au siége de Pont-Audemer, dans les guerres de la Ligue, dont il avait embrassé la cause.

M. le comte de La Ferrière-Percy, membre de la Société des Antiquaires de Normandie, a publié une intéressante brochure sur la famille des La Boderie, Caen, Hardel, 1857, in-8°.

LE FÈVRE (Tanneguy), l'un des plus célèbres philologues de son siècle, naquit à Caen, en 1615.

Il apprit la langue grecque sans le secours d'aucun maître, fut faire ensuite ses humanités et sa philosophie au Collége de la Flèche, et se rendit à Paris, où le cardinal de Richelieu lui donna l'emploi d'inspecteur de l'imprimerie du Louvre, avec une pension de deux mille livres.

Amené à Langres par le marquis de Francière, son ami, Le Fèvre commença, dans cette ville, à s'attacher aux doctrines de la Réforme, puis, étant passé dans la Touraine, il y professa le calvinisme et fut appelé à occuper une chaire d'humanités à l'Académie de Saumur. Il mourut d'une fièvre occasionnée par un excès de travail, le 12 septembre 1672, laissant un fils et deux filles; l'une de ces dernières, Anne Le Fèvre, née en 1661, devint la célèbre Mme Dacier.

On a de Tanneguy Le Fèvre deux volumes de lettres latines sur la critique des anciens; les vies des poètes grecs, des traductions de quelques morceaux de Platon, de Plutarque, etc.; des éditions, avec des notes latines, de quelques ouvrages de Lu-

cien, de Longin, d'Appollodore, d'Elien, d'Anacréon, de Sapho, d'Horace, de Phèdre, de Lucrèce, etc.

(V. *Mém. pour servir à l'Hist. de la vie de T. Le Fèvre*, par F. Graverol, *Mém. du P. Niceron*, t. 3 et 10, etc.)

LE FÈVRE (Jacques), né à Lisieux ou à Coutances, dans le dix-septième siècle, fut reçu docteur en théologie, en 1674, devint l'un des vicaires-généraux de l'archevêque de Bourges, M. de Gèvres. Ce théologien passa la plus grande partie de sa vie à écrire et à publier de nombreux ouvrages de polémique contre le Calvinisme; les principaux sont: *Entretiens d'Eudoxe et d'Eucharisté sur l'Arianisme et sur l'Histoire des Iconoclastes du P. Maimbourg*, 1674, in-12; *Motifs invincibles pour convaincre ceux de la religion prétendue réformée*, 1682, in-12; *Nouvelle Conférence avec un ministre touchant la cause de la séparation des Protestants; Histoire critique contre la Dissertation sur l'Histoire ecclésiastique* du P. Alexandre. Il mourut à Paris en 1716.

(V. *Dictionn. de Moreri*, *Biblioth. de la France* du P. Le Long, *Dictionn. de Chaudon et Delandine*.)

LEFÈVRE (Jean), né à Lisieux, vers 1650, était fils d'un tisserand, et exerça lui-même le métier de son père. Il s'appliqua, tout en se livrant à sa profession manuelle, à l'étude de l'astronomie, et se rendit assez habile dans cette science pour calculer le retour des éclipses et pour faire quelques observations importantes; aussi fut-il, sur la recommandation de son compatriote, M. Pierre, professeur de rhétorique à Paris, appelé, en 1682, dans cette capitale, par le célèbre mathématicien Picard qui le chargea de continuer la *Connaissance des Temps*. Reçu, la même année, à l'Académie des Sciences, il en fut exclu, en 1701, sous le prétexte futile qu'il n'assis-

tait pas assez régulièrement aux séances de cette Compagnie ; mais la véritable cause de cette exclusion était sa mésintelligence avec l'astronome La Hire, dont il avait partagé quelques-uns des travaux et qu'il accusait de lui avoir dérobé ses *Tables astronomiques*. Lefèvre mourut à Paris, en 1706.

« Ce fut, dit La Lande, une perte pour l'astronomie ; il était, pour le calcul des éclipses, supérieur à La Hire, qui n'employait pas comme lui la période de dix-huit ans. »

On a de Lefèvre : *Éphémérides calculées sur le méridien de Paris pour les années* 1684 *et* 1685 ; *La Connaissance des Temps* de 1682 à 1701.

(V. *Biogr. univ.*, *Hist. de Lisieux*, par L. Du Bois, etc.)

LEFÈVRE, architecte, que nous croyons né à Rouen, dans la première moitié du dix-huitième siècle, étudia le dessin à l'Ecole dirigée dans cette ville par J.-B. Descamps. Il fut, de bonne heure, à Paris, où il étonna par la hardiesse des plans qu'il proposa pour l'embellissement et la transformation des anciens quartiers de cette capitale, plans qui, figurés en grand, furent exposés à tous les regards et soumis ainsi à l'appréciation des connaisseurs. Après avoir obtenu le grand prix de Rome et résidé plusieurs années en Italie, Lefèvre revint à Paris avec un talent mûri par l'étude et qui n'attendait que des travaux pour prendre son essor ; mais de basses jalousies, de mesquines rivalités lui suscitèrent des obstacles et irritèrent sa susceptibilité, qui était excessive. Atteint dans ses facultés morales par les efforts de la lutte acharnée qu'il soutenait contre l'intrigue et l'injustice, notre malheureux compatriote finit par être en proie à la plus triste des infirmités humaines ; dans ce déplorable état, il coupa en morceaux, pour en fabriquer des petites boîtes avec lesquelles il s'amu-

sait, sa collection de plans et de dessins, estimée plus de 20,000 francs.

Revenu à Rouen, dans sa famille, il s'y montra plus calme et presque guéri; mais il était entièrement perdu pour les arts.

(V. *Biogr. manuscr.* par A. Pasquier.)

LEFÈVRE (Robert), né à Bayeux, le 24 septembre 1755, montra, dès l'enfance, du goût pour le dessin et pour la peinture. Admis, en 1784, à Paris, dans l'atelier de Regnault, peintre du Roi, il se fit remarquer, au salon de 1791, par des portraits et quelques autres sujets traités avec talent, puis il exécuta les portraits de Carle Vernet, de Guérin, de la dame dite *au velours noir*, de Napoléon, de Joséphine, du pape Pie VII et de Marie-Louise, œuvres qui le mirent en réputation. Sous la Restauration, Lefèvre fut chargé de peindre les portraits de Louis XVIII pour la Chambre des Pairs, et, plus tard, ceux de Charles X, de la duchesse d'Angoulême et de la duchesse de Berry, ce qui lui valut le titre de peintre du Roi et la décoration de la Légion-d'Honneur. Comme peintre d'histoire, on a de cet artiste : *L'Amour aiguisant ses flèches; Vénus désarmant l'Amour; Phocion prêt à boire la ciguë; Roger délivrant Angélique; Héloïse et Abeilard; Le Poète Malherbe*, pour la ville de Caen; un *Calvaire*, pour le Mont-Valérien; *L'Apothéose de Saint-Louis*, pour la cathédrale de la Rochelle. Atteint d'une maladie incurable et en proie à d'horribles souffrances, Lefèvre, dit-on, mit lui-même fin à ses jours, le 3 octobre 1830.

(V. *Biogr. univ.*, *suppl.*, et *Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par M. F. Boisard.)

LE FÈVRE (Michel) naquit, en 1716, à Arclais, près de Vire. Entré en religion, il devint supérieur-général de la Congrégation des Eudistes. Il est au-

teur de plusieurs opuscules sur le prêt du commerce et a donné une édition des *Cas de Conscience sur la Coutume de Normandie.* Il mourut à Rennes, en 1775.

(V. *Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par T. Boisard.)

LE FILLEUL DES GUERROTS (Désiré-François), poète fabuliste, que l'on a quelquefois appelé le Florian de la Normandie, naquit, en 1778, au château des Guerrots, dans le pays de Caux, d'une noble et ancienne famille.

Il joignit, toute sa vie, l'amour des lettres au culte des arts, et, reçu, en 1810, membre de l'Académie de Rouen, il fut, pendant plus de trente ans, le poète officiel de cette Compagnie, à laquelle il fit lecture de fables, de rapports, de critiques littéraires et de traductions d'Horace, son auteur classique de prédilection. M. Le Filleul des Guerrots a donné plusieurs éditions de ses œuvres sous le titre de : *Fables et Poésies diverses;* les premières, imprimées à Paris, sont de 1818, 1821, 1824; les dernières, de 1836, 1843, Rouen, N. Périaux; 1852, Rouen, A. Péron. La *Revue de Rouen*, dont M. des Guerrots était collaborateur, contient, comme les comptes-rendus des Académies dont il était membre, un bon nombre de pièces de vers de sa composition. Ce poète estimable a terminé sa carrière au château des Guerrots, le 3 juin 1857.

(V. *Not. nécrol.* par M. l'abbé Cochet, *Vigie de Dieppe*, 1857, et *Hist. d'Auffay*, par M. Isid. Mars.)

LE FRANC (Martin), poète, naquit, d'après Claude Fauchet, à Aumale, vers le commencement du quinzième siècle (1).

(1) On lui donne aussi Arras pour lieu de naissance.

Il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu de plusieurs bénéfices et employa sa fortune à satisfaire son goût pour les voyages. Il devint successivement prévôt et chanoine de Lausane, puis secrétaire des papes Félix V et Nicolas V, fonctions qui ne l'empêchèrent pas de cultiver la poésie. Le Franc est auteur de deux poèmes ayant pour titres : *Le Champion des Dames*, Paris, 1490, 1500, in-f°; *L'Estrif de fortune et de vertu*, Paris, 1505, 1519, in-4°. Ce dernier poème contient des notions curieuses sur la peinture et la musique de cette époque, et sur les *Puys d'Amour* qui existaient alors dans l'Artois et dans la Flandre.

(V. *Biogr. univ.* et *Essai hist. sur les Bardes et les Trouvères Normands*, par l'abbé de La Rue.)

LE FRANC (François), ecclésiastique, né à Vire, vers le milieu du dix-huitième siècle, était, avant la Révolution, supérieur de la Congrégation des Eudistes, à Caen. Ennemi déclaré des principes politiques proclamés en 1789, il se lia avec l'abbé Barruel, écrivit et publia plusieurs brochures contre-révolutionnaires, entre autres : *Le Voile levé pour les curieux, ou le Secret de la Révolution à l'aide de la franc-maçonnerie*, Paris, 1791 et 1792, in-8°, plusieurs éditions; *Conjuration contre la Religion catholique et les Souverains, dont le projet, conçu en France, doit s'exécuter dans l'univers entier*, Paris, 1792, in-8°. Arrêté et emprisonné dans le couvent des Carmes, à Paris, l'abbé Le Franc y fut massacré avec tous les prêtres qui s'y trouvaient, le 2 septembre 1792.

Il a laissé des manuscrits sur l'histoire de Normandie, et principalement sur celle du Bocage; ils ont été publiés, en partie, sous un autre nom.

(V. *Biogr. univ., suppl.*, et *Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par M. F. Boisard.)

LEFRANÇOIS (Georges), né à Caen, fit de brillantes études dans cette ville et se livra à son goût pour le dessin. Entré d'abord dans l'atelier de M. Hersant, à Paris, il passa ensuite dans celui de M. Ingres, devint l'un des élèves les plus distingués de ce maître, qu'il suivit à Rome, lorsqu'il y fut envoyé comme directeur de l'Ecole française. Lefrançois visita aussi, en artiste, Florence et Venise. Il périt malheureusement dans cette dernière ville, en se baignant dans l'Adriatique, le 28 juin 1839.

Il a légué à sa ville natale ses livres, ses tableaux et ses propriétés d'Ifs et de Saint-Martin-de-Fontenay, pour fonder une bourse en faveur des jeunes gens pauvres, nés en Normandie, qui se destinent aux arts.

(V. *Annuaire normand,* 1840.)

LE GALLOIS (Antoine-Paul), né à Vire, en 1640, entra dans l'ordre des Bénédictins et se livra avec succès à la prédication. Il a composé et prononcé plusieurs oraisons funèbres, parmi lesquelles on cite celles de Marie-Thérèse d'Autriche, et du chancelier Le Tellier. On a du même religieux : *Abrégé des Controverses qui sont agitées entre les Catholiques et les Protestants*, Caen, Poisson, 1684 et 1685. Dom Le Gallois travaillait, avec d'autres savants de son Ordre, à l'*Histoire de Bretagne* lorsqu'il mourut au Mont-Saint-Michel, le 5 décembre 1695.

(V. *Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par M. F. Boisard.)

LE GALLOIS (Jean), né à Caen, dans le dix-septième siècle, est auteur de plusieurs ouvrages dont voici le principal : *Traité des plus belles Bibliothèques de l'Europe*, 1680. Le Gallois a terminé sa carrière à Paris, où il a laissé un fils qui, sous le nom de Grimarest, a écrit de nombreux ouvrages

historiques, entre autres : la *Vie de Charles XII* et la *Vie de Molière*, œuvres dans lesquelles se trouvent quelques inexactitudes.

(V. *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LE GEAI DOURXIGNÉ (Mlle), née à Rouen, dans le dix-huitième siècle, cultiva les lettres et s'occupa surtout de recherches historiques et de traductions.

Elle a traduit en français, de l'anglais d'Edouard Montague, l'ouvrage suivant : *Histoire du Gouvernement des anciennes Républiques, où l'on découvre les causes de leur élévation et de leur dépérissement*, Paris, 1769.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert, etc.)

LE GENDRE (Antoine), conseiller, aumônier du Roi, contrôleur des jardins fruitiers de Sa Majesté et curé d'Hénouville, naquit, en 1612, au Vaudreuil, dans le diocèse d'Evreux. Cet ecclésiastique horticulteur était l'ami intime de Pierre Corneille, auquel il avait le bonheur de donner chaque année, au retour de la belle saison, une champêtre hospitalité.

Le grand tragique composa, pour son généreux hôte, une pièce de vers ayant pour sujet la description du presbytère d'Hénouville, imprimée à Rouen, chez Le Boullenger, en 1642, in-4° (1). L'abbé Le Gendre, qui enseigna le premier, en Normandie, à cultiver les arbres fruitiers en espalier, a écrit sur cette matière un excellent ouvrage. Il a pour titre : *Manière de cultiver les arbres fruitiers*, Paris, 1652, in-12, Rouen, 1664, in-12, plusieurs autres éditions. Le curé d'Hénouville mourut en ce même lieu, le 7

(1) Cette pièce, qui fait partie d'un recueil appartenant à la Bibliothèque de Rouen, a été insérée, pour la première fois, dans une nouvelle édition des œuvres complètes de P. Corneille, donnée par M. Lefèvre.

avril 1687, et fut inhumé dans le chœur de son église, où l'on voit encore la pierre tumulaire qui recouvre ses restes.

(V. *Not.* de M. Prevost *sur le Traité d'arboricult.* publié par l'abbé Le Gendre ; *Cercle pratique d'Horticult. et de Botan. du départ. de la Seine-Inférieure*, t. IV, et *Nouveaux Détails sur Pierre Corneille*, par M. Emm. Gaillard, *Précis de l'Académie de Rouen*, 1834.)

LE GENDRE (Louis), historien estimable, naquit à Rouen, en 1655, de parents peu favorisés de la fortune.

Il dut son instruction aux soins généreux de l'archevêque de Rouen, François de Harlay, ce qui lui permit d'embrasser l'état ecclésiastique, et de suivre, à Paris, son illustre bienfaiteur, lorsqu'il fut appelé au siége archiépiscopal de cette ville. Nommé d'abord chanoine et sous-chantre de Notre-Dame, puis pourvu, plus tard, de l'abbaye de Claire-Fontaine, dans le diocèse de Chartres, l'abbé Le Gendre put, tout en remplissant dignement ses devoirs religieux, se livrer à ses travaux de prédilection, les recherches historiques à l'aide desquelles il a composé plusieurs ouvrages dont voici les plus importants : *Eloge de François de Harlay, archevêque de Paris*, 1695, in-8°; *La Vie* du même, en latin, 1720, in-4° ; *Essai sur le règne de Louis-le-Grand, jusqu'en* 1697, 1697, in-4°; *Histoire de France, contenant les règnes des rois des deux premières races*, 1700, 3 vol. in-12 ; *Mœurs et Coutumes des François dans les premiers temps de la monarchie*, 1712, in-12, 1740, in-4°, et 1753, in-12; *Nouvelle Histoire de France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à la mort de Louis XIII*, 1718, 3 vol. in-f° ou 8 vol. in-12 ; *Vie du cardinal d'Amboise, ministre de Louis XII*, Paris, 1724, 2 vol. in-12, Rouen, 1726, in-4°. L'abbé

Le Gendre mourut à Paris, le 1er février 1733, après avoir légué la plus grande partie de ses biens à la ville de Paris et à sa ville natale, pour y instituer des prix d'éloquence, de poésie et de musique.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen fut, dès son origine, en 1744, mise en possession d'une rente de onze cents livres provenant du legs fait par ce généreux ecclésiastique, qui occupe le premier rang parmi les bienfaiteurs de cette Compagnie.

Pierre Le Gendre, frère du précédent, entra aussi dans le sacerdoce, et mourut curé de Saint-Pierre de Rouen.

(V. *Biogr. univ.* et *les Hommes utiles*, publiés par Jarry de Mancy, etc. Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LE GENDRE (Marie-Pierre-Gabriel), né à Rouen, le 13 juin 1757, reçut une bonne et solide instruction, se livra à son goût bien prononcé pour les études graphiques du moyen-âge, et devint un feudiste distingué. Il fut, à l'époque de la Révolution, choisi par le district de Rouen pour rassembler les titres de divers établissements religieux, devenus biens de l'Etat, puis chargé de coopérer au travail ayant pour objet d'indiquer l'origine et l'utilité d'un grand nombre d'édifices publics, afin de les réclamer et de s'opposer à leur mise en vente.

Devenu chef d'un bureau composé de cinq archivistes, dont la mission était le triage des titres qui devaient faire recouvrer à l'Etat un nombre considérable de domaines, Le Gendre reçut, ainsi que ses collègues, en récompense du zèle et de l'intelligence que chacun avait apporté dans ce travail, un témoignage éclatant de la satisfaction du Conseil des Cinq-Cents, dans la séance du 12 prairial an IV.

Notre compatriote consacra également ses soins au

dépouillement des archives des Hospices et rendit ainsi de grands services à ces établissements. En 1806, il entra dans l'administration des domaines, où il fonctionna jusqu'en 1829, époque à laquelle M. le comte de Murat, préfet de la Seine-Inférieure, lui donna la place d'archiviste du département, pour la partie antérieure à 1790.

On est redevable à Le Gendre de la conservation des archives de l'archevêché, qui, au fort de la Révolution et dans un moment d'effervescence populaire, avaient été sur le point d'être dispersées. On lui doit aussi la découverte de la maison où naquit Pierre Corneille. Ce savant et modeste archiviste se montra constamment, dans l'exercice de ses fonctions, officieux et plein d'aménité pour toutes les personnes que la nécessité de se livrer à des recherches d'un intérêt général ou particulier mettait en rapport avec lui.

Il mourut à Rouen, le 30 juillet 1840.

(Not. rédigée sur les documents communiqués par un élève de Le Gendre, M. Barabé, archiviste des notaires de Rouen et ancien archiviste du département de la Seine-Inférieure.)

LE GENDRE (François-César), né à Rouen, le 24 octobre 1743, étudia la jurisprudence et fut reçu avocat au Parlement de Normandie, en 1765. Il se fit bientôt connaître par des plaidoyers et par des mémoires dans lesquels se trouvaient réunis un jugement droit et solide et la chaleureuse éloquence que donne la conviction. Nommé, à l'époque de la Révolution, président du Tribunal criminel du département de la Seine-Inférieure, Le Gendre remplit cette fonction, dans ces temps difficiles, avec autant d'énergie que d'intégrité, et fut élu député à l'Assemblée législative, où il se fit remarquer comme profond jurisconsulte. Il reprit, par suite des événe-

ments qui se succédèrent, ses fonctions d'avocat au barreau de Rouen, fut nommé membre de la Société libre d'Emulation, dont il devint président, et mourut, doyen de son ordre, le 31 janvier 1815.

(V. *Bulletin de la Soc. d'Emulat.*, 1815.)

LE GENTIL DE LA GALAISIÈRE (Guillaume-Joseph-Hyacinthe-Jean-Baptiste), astronome et voyageur, naquit à Coutances, le 12 septembre 1725. Dominé par son goût pour l'astronomie, il dirigea toutes ses études vers cette science, ce qui attira sur lui l'attention de Cassini, qui lui donna des encouragements et se lia d'amitié avec lui. S'étant fait connaître par plusieurs observations, il fut, en 1753, reçu membre de l'Académie des Sciences et employé, comme astronome, à l'Observatoire de Paris. Envoyé à Pondichéry, en 1759, par le gouvernement, pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, phénomène qui devait avoir lieu le 6 mai 1761, Le Gentil aborda aux Indes cette même année; mais ne pouvant arriver jusqu'à Pondichéry, à cause de la guerre déclarée entre la France et l'Angleterre, il se décida à attendre, à Madagascar, un second passage de Vénus, annoncé pour le 3 juin 1769, et qu'une fatalité singulière de l'état atmosphérique ne devait pas lui permettre d'observer. Les huit années de séjour dans ces parages, alors peu connus, furent employées par notre savant à enrichir le domaine des sciences de connaissances nouvelles sur la géographie, l'histoire naturelle, la physique, l'astronomie des Brahmes et la navigation. Riche de découvertes et d'observations précieuses, Le Gentil revint en France, après onze ans et six mois d'absence. Il publia la relation de son voyage dans les mers de l'Inde, un premier volume en 1779, et un second en 1781, in-4°, avec cartes et figures.

Il mourut le 22 octobre 1792. On a de lui plu-

sieurs mémoires sur des observations astronomiques, publiés de 1753 à 1759.

(V. *Not.* par M. Vérusmor, *Annuaire de la Manche*, 1841.)

LEGENTIL (Charles), né à Rouen, le 5 mars 1788, commença son instruction à l'Ecole centrale de cette ville, en devint lauréat, et obtint une bourse au Lycée, où il termina de remarquables études. Après avoir passé quelques temps chez un notaire, en qualité de principal clerc, il embrassa, à Paris, la carrière du commerce, où bientôt il se distingua par ses connaissances théoriques et pratiques.

M. Legentil fut, en 1830, fondateur et directeur du Comptoir d'escompte, et sauva, à cette époque, le commerce de Paris d'une ruine certaine. Appelé à faire partie du Comité consultatif des arts et manufactures, de la Chambre de Commerce et du jury de toutes les Expositions de l'industrie, notre compatriote remplit ces nombreuses fonctions gratuites avec un zèle infatigable, une rare intelligence, et fut promu, dans les dernières années de sa vie, en récompense des services rendus au commerce de son pays, au grade de commandeur dans l'ordre de la Légion-d'Honneur. Il a terminé sa carrière en octobre 1857.

On a de lui plusieurs brochures sur des matières commerciales.

(V. *Not.* par M. Edouard Blaise (des Vosges), *Journal des Débats*, octobre 1857, reproduite dans le *Journal de Rouen*, 31 octobre même année.)

LÉGER (Pierre), né à Rouen, vers la fin du dix-septième siècle, d'un peintre de cette ville, entra, à Paris, dans l'atelier de son illustre compatriote Jouvenet, dont il devint l'un des bons élèves.

Rappelé à Rouen par la mort de son père, qui lui

laissait à soutenir une nombreuse famille, le jeune artiste s'acquitta noblement de cette tâche, et trouva lui-même un généreux protecteur dans un chanoine ami des arts, M. de La Bellonière, qui lui donna un logement dans sa maison. Léger exécuta plusieurs tableaux pour des églises et des communautés religieuses, peignit des fresques et fit aussi quelques portraits. On cite, entre ses ouvrages, *La Vie de Saint-Augustin*, en huit tableaux, exécutés pour la Congrégation de Saint-Antoine, de Rouen, puis l'*Apothéose* du même saint, peint à la voute de l'église de cette Congrégation ; *Le Rachat des Captifs par les religieux Mathurins*. Ce dernier tableau est mentionné et décrit dans le catalogue du Musée de Rouen, publié, en 1809, par M. Descamps.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert.)

LÉGER (François-P.-A.) naquit à Bernay, en 1765, et non à Paris, comme le disent la *France littéraire* et le supplément de la *Biographie universelle.* Il porta d'abord le titre d'abbé, sans être engagé dans les ordres, fut professeur de belles-lettres, membre de l'Athénée des Arts, puis devint acteur, auteur dramatique et directeur de théâtre.

Il a composé seul, ou en société avec Barré, Chazet, Armand Gouffé, Pixerécourt, etc., un grand nombre de vaudevilles et de petits opéras qui eurent du succès ; les plus remarquables sont : *Apothéose du jeune Barra*, 1792 ; *Nicaise, peintre*, 1793 ; *Angélique et Melcourt*, 1797 ; *L'Homme sans façon*, 1798 ; *La Journée de Saint-Cloud*, 1800 ; *Les Aveugles mendiants*, 1802 ; *Henry IV à Bellière*, 1816 ; *Un Dimanche à Passy*, 1820. On a aussi de Léger quelques romans et des poésies grivoises. Il mourut à Paris, le 27 mars 1823.

(V. *France litt.* de J.-M. Quérard, *Biogr. univ., suppl.*, et *Hist. de Lisieux*, par L. Du Bois.)

LE GILLION, peintre, né en Normandie, dans le dix-huitième siècle, se fit connaître, à l'exposition de 1789, par des tableaux ayant pour sujets: *Une Vue de Fribourg;* l'*Intérieur d'une Grotte*, où se trouvent plusieurs animaux; l'*Intérieur d'une Etable*. Ces compositions, dans lesquelles se faisaient remarquer un dessin correct, une excellente couleur et des tons bien harmonisés, obtinrent du succès et firent beaucoup d'honneur au jeune peintre, dont, à partir de cette époque, la vie et les travaux nous sont restés entièrement inconnus.

(V. *Journal de Normandie*, 1789.)

LEGOUPILS (l'abbé), curé de Cherbourg, chanoine honoraire de Bayeux et de Rennes, naquit à Ménil-Gilbert, au commencement de ce siècle. Il avait été d'abord professeur à l'Ecole ecclésiastique de Sottevast, puis curé de Notre-Dame-du-Touchet, et fut nommé, en 1832, chef des missions du diocèse de Coutances. L'abbé Legoupils était un prédicateur très-éloquent et un poète estimable. Quelques-unes de ses pièces de vers ont été publiées dans les mémoires de la Société académique de Cherbourg, dont il faisait partie.

Il a terminé sa carrière en juin 1851.

(V. *Not.* par M. Le Chanteur de Pontaumont, *Ann. de la Manche*, 1852.)

LEGRAND (Pierre), homme de mer, né à Dieppe, au commencement du dix-septième siècle, équipa, avec vingt-huit marins déterminés comme lui, un navire corsaire armé de quatre canons. S'étant proposé pour but d'inquiéter le commerce espagnol et de tenter fortune par quelque hardi coup de main, Legrand se trouvait, en 1640, dans la partie occidentale de Saint-Domingue. Il croisait, depuis quinze jours, à la pointe du cap de Tiburon, lorsqu'il aper-

çut une escadre espagnole; alors, forçant de voiles et de rames, il s'élance sur le vice-amiral des galions, vaisseau, fort de cinquante-quatre canons, qui se trouvait, en cet instant, séparé de la flotte. Le commandant, plein de mépris pour un si faible ennemi, ne daigne même pas interrompre la partie de cartes qu'il a commencée, et se contente de crier à ses gens « d'élever le palan pour guinder ces pirates. » Mais notre intrépide corsaire, suivi de son équipage, a déjà sauté à l'abordage, et, le pistolet et le coutelas aux poings, il somme le commandant de se rendre. Les Espagnols, effrayés d'une pareille audace, ne font guère qu'un simulacre de résistance et demandent quartier. Legrand débarque au port le plus prochain et met en liberté le chef et les hommes qui lui sont inutiles, puis revient à Dieppe avec sa riche capture, ne songeant plus dès lors qu'à jouir en repos de la fortune qu'il devait à son étonnante intrépidité. Il mourut dans sa ville natale, en 1670.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert et *Biogr. univ.*, *suppl.*)

LEGRAND (Joachim), né à Saint-Lô, ou à Thorigny, le 6 février 1653, fit sa philosophie à l'Université de Caen et entra dans la Congrégation de l'Oratoire. Il fut d'abord précepteur du marquis de Vins et ensuite du duc d'Estrées, que, plus tard, il accompagna en Portugal et en Espagne, avec le titre de secrétaire d'ambassade. L'abbé Legrand acquit dans cet emploi un rare talent pour les négociations, et fut, à son retour en France, nommé secrétaire-général de la pairie. Il s'occupa alors de recherches historiques, de traductions, et publia plusieurs ouvrages dont voici les principaux : *Histoire du Divorce d'Henry VIII, roi d'Angleterre, et de Catherine d'Aragon*, Paris, 1668, 3 vol. in-12 ; *Histoire de l'Ile de Ceylan*, traduite du portugais de J. de Ribeyro, Trévoux, 1701, in-12 ; *Relation historique d'Abyssi-*

nie, traduite du portugais du P. J. Lobo, Paris, 1728, in-4° et in-12 ; *Traité de la Succession à la Couronne de France par les Agnats, avec un Mémoire touchant la Succession à la Couronne d'Espagne*, Paris, 1728, in-12. L'abbé Legrand a laissé manuscrite une *Histoire de Louis XI;* on en trouve l'analyse dans la vie de l'auteur par le P. Bougerel. Il mourut à Paris, le 30 avril 1733.

(V. *Mém. du P. Niceron*, t. 26, etc.)

LEGRAS (Richard), né à Rouen, en 1526, exerça la médecine, dans cette ville, avec beaucoup de talent et se fit, par sa science et par sa probité, une réputation fort étendue. Il termina sa carrière dans sa ville natale, le 28 novembre 1584. Ce savant médecin fut, après sa mort, célébré par plusieurs poètes du temps, en français, en grec et en latin ; son fils, Jacques Legras, réunit tous les vers, publiés à cette occasion, dans un recueil qu'il fit imprimer sous le titre de : *Le Tombeau de feu noble homme maistre Richard Legras*, etc., Paris, 1586, in-12.

(V. *Biogr. univ.*)

LEGRAS (Jacques), fils du précédent, naquit à Rouen, vers le milieu du seizième siècle. Il se fit recevoir avocat au Parlement de Normandie, se distingua par son érudition, par son amour pour les lettres, et cultiva la poésie avec succès. On a de lui une traduction d'*Hésiode*, en vers alexandrins, sous le titre : *Les Besongnes et les Jours d'Hésiode*, dédié à Richard Legras, son père, docteur en médecine, 1582 et 1586. L'abbé Goujet affirme, dans sa *Bibliothèque françoise*, que cette traduction est de beaucoup préférable à trois autres traductions d'*Hésiode*, également en vers, qui avaient précédé celle de Jacques Legras. Ce poète a encore composé plusieurs petits poèmes en grec, en latin et en français, et, suivant l'usage de son temps,

un grand nombre de sonnets, ainsi que nous l'apprend La Croix du Maine, qui, en citant honorablement Jacques Legras, dit que « c'étoit un homme fort docte ès-langues et un poète françois très-excellent. »

LEGRIS (Jacques), né à Rouen, au commencement du dix-septième siècle, entra en religion en 1633, dans l'ordre des Feuillants, sous le nom de Saint-Michel. On a de lui : *Analyse catholique et économie générale du Livre du Nouveau-Testament; Idée générale de la Bible;* ce dernier ouvrage est inédit. Ce religieux mourut en 1676.

(V. *Biogr. manuscr.*, par A. Pasquier.)

LEGROS (Nicolas), né à Bolbec, le 2 février 1705, fit de bonnes études à Rouen, et fut chargé, dès l'âge de vingt-un ans, de l'éducation du fils de M. de Houppeville de Semilly. Entré dans le sacerdoce, il fut d'abord pourvu de la cure de Frénonville, près de Caen, et, plus tard, de celle de Sainte-Croix-Saint-Ouen, à Rouen.

L'abbé Legros, qui joignait au talent d'orateur sacré le goût des belles-lettres, fut admis à l'Académie des Palinods de Rouen, distinction que lui méritèrent de fort bons vers latins et une histoire de la poésie.

Cet ecclésiastique avait aussi composé des homélies, genre dans lequel il excellait. Il mourut le 3 février 1781. Aucun de ses écrits n'a été publié.

(V. *Biogr. manuscr.*, par A. Pasquier.)

LEGROS (Augustin-Prosper), né au Havre, le 26 avril 1791, s'est occupé avec un zèle digne des plus grands éloges d'études relatives à l'histoire de sa ville natale. Il a publié sur cette matière les deux ouvrages suivants : *Description du Havre, ou Re-*

cherches morales et historiques sur les habitants, le port, les principaux établissements de cette ville, avec une Notice sur les personnages célèbres qui y sont nés, Paris, 1825, in-8°; *Précis historiques sur la ville du Havre, depuis François Ier jusqu'à Charles X*, Havre, Thouret, 1826, in-16.

(V. *France litt.*, par J.-M. Quérard.)

LE HAGUAIS (Augustin), né à Caen, en 1603, était petit-fils d'Adrien Le Haguais, dont Cahaignes a fait l'éloge. Il fut reçu avocat au Parlement de Paris, et plaida sa première cause avec succès, à l'âge de dix-huit ans.

Plus tard, il fut pourvu de la charge d'avocat-général à la Cour des Aides, établie momentanément à Caen, et fut ensuite nommé conseiller d'Etat. Le principal talent de ce personnage était l'éloquence du palais, à laquelle il unissait l'amour des lettres et surtout de la poésie latine et de la poésie française, qu'il cultivait avec distinction. Il mourut à Paris, en 1666.

(V. *Orig. de Caen*, par Huet.)

LE HAYER, V. Du Perron.

LE HAYS (Gilles), sieur de La Fosse, né à Amayé, près de Caen, vers 1618, fit ses études chez les Jésuites, se livra, de bonne heure, à l'enseignement, embrassa l'état ecclésiastique, et devint recteur de l'Université de Caen.

Appelé à Paris, il professa la rhétorique dans les Colléges du Plessis, du Cardinal Le Moine et de Beauvais, puis fut nommé, en 1666, curé de Gentilly. L'abbé Le Hays, qui cultivait la poésie latine avec un certain talent, avait été plusieurs fois couronné aux Palinods de Rouen et de Caen.

(V. *Orig. de Caen*, par Huet.)

LEHÉRICY (Pierre-Denis), né à Bayeux, dans le dix-huitième siècle, a publié, entre autres écrits politiques, une brochure intitulée : *Vues sur les négociations que le gouvernement français pourrait employer pour forcer l'Autriche à la paix, lui enlever les alliés qu'elle peut espérer, et hâter l'abaissement du gouvernement anglais*, Paris, 1800.

Lehéricy mourut à Paris, vers 1820.

(V. *France litt.* de J.-M. Quérard, etc.)

LE HOC (Louis-Pierre), né à Rouen, au commencement du dix-huitième siècle, était un habile médecin de la Faculté de Paris. Il fut l'un des adversaires les plus prononcés de la vaccine, dont on commençait alors l'expérimentation. Il a écrit et publié, sur cette matière, un opuscule intitulé : *L'Inoculation de la petite vérole*, 1763, in-12 (sous le pseudonyme de Candide), réimprimé sous cet autre titre : *L'inoculation de la petite vérole renvoyée à Londres*, La Haye, 1764, in-12. Le Hoc mourut à Paris, le 27 août 1769, laissant un fils qui fut successivement littérateur, administrateur, commissaire-général de la marine, en 1778, secrétaire de légation à Constantinople, intendant des finances du duc d'Orléans, ministre plénipotentiaire de Louis XVI, à Hambourg, jusqu'en 1793, et ambassadeur extraordinaire du directoire exécutif à Stockholm, en 1795.

(V. *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LE HONGRE (Jacques), né à Argentan, au commencement du seizième siècle, se fit religieux dominicain. Il devint vicaire-général du cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen, et fut le plus célèbre prédicateur de son temps.

Le Hongre prononça, le 20 mars 1563, l'oraison funèbre du duc de Guise, qui venait d'être assassiné à Blois.

Il a publié, outre cette oraison funèbre, des *Homélies touchant les saintes Images*, Paris, 1564; *Relation d'une Conférence avec le ministre Guillaume Feugueré sur une déclaration des trois points contenus au mystère de l'Eucharistie: la Consécration, l'Oblation et la Communion de Jésus-Christ*, 1566, in-4°

Le Hongre termina sa carrière à Rouen, en 1575.

(V. *Dictionn. de Moreri*, etc.)

LE HOUX (Jean), avocat, peintre et poète, naquit à Vire, vers le milieu du seizième siècle. Il recueillit et publia, en 1610, les *Vaux-de-Vire* de son compatriote Olivier Basselin, en substituant des expressions plus modernes à celles qui avaient vieilli et en y ajoutant plusieurs chansons de sa façon, lesquelles, par leur conformité avec celles du foulonnier virois, ont depuis fait jeter quelque doute sur l'authenticité des *Vaux-de-Vire* de ce dernier.

La première édition des chansons d'Olivier Basselin, devenue introuvable aujourd'hui, ayant scandalisé le clergé, Le Houx, auquel on refusait l'absolution dans son pays, résolut d'aller la solliciter à Rome, et exécuta ce projet, ce qui lui fit donner, à son retour, le surnom de *Romain*. Il avait composé, à l'occasion de ce voyage, un de ses meilleurs *Vaux-de-Vire*.

Il mourut en 1616.

(V. l'édition des *Vaux-de-Vire d'Olivier Basselin*, par M. Asselin, de Cherbourg, 1811; celle de L. Du Bois, 1821, et les *Vaux-de-Vire édités et inédits d'Olivier Basselin et de Jean Le Houx*, par M. J. Travers, 1833.)

LEHUBY (Pierre-François), né à Agon (Manche), le 6 avril 1757, était simple matelot dans la marine de l'Etat, en 1776, et parvint, en passant par tous

les grades, à celui de capitaine de vaisseau de première classe. Il fit les campagnes d'Amérique, se distingua dans plusieurs combats, fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur en 1804, officier du même ordre en 1805 et chevalier de Saint-Louis en 1814.

LE HUEN (Nicolas), né à Lisieux, dans le quinzième siècle (1), entra en religion chez les Carmes déchaussés de Pont-Audemer. Il devint successivement lecteur en théologie de son couvent, confesseur et chapelain de Charlotte de Savoie, femme de Louis XI, et fit, en 1487, le voyage de la Terre-Sainte, dont il publia la relation, sous ce titre : *Le grant Voyage de Hiérusalem, divisé en deux parties*, Lyon, 1488, in-f°, Paris, 1517 et 1522, in-4°. On a aussi de Le Huen un *Alphabet des Langues grecque, chaldaïque, arabique*, etc.

(V. *Biogr. univ.* et *Histoire de Lisieux*, par L. Du Bois, et *Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par M. F. Boisard.)

LE JOLIS DE VILLIERS (François-Alexandre-Léonor) naquit à Villiers-Fossard, près de Saint-Lô, le 13 juillet 1760, d'une famille ancienne du Cotentin.

Entré, à l'âge de seize ans, en qualité de cadet de noblesse, dans le régiment de Vermandois, il y passa bientôt officier, alla tenir garnison en Corse, et occupa ses loisirs en cultivant la chimie, la physique, la peinture et la musique.

M. Le Jolis, qui ne voulut point émigrer à l'époque de la Révolution, s'empressa de montrer que le ci-devant noble était aussi un excellent citoyen, et fut

(1) Et non à Bayeux, comme le dit la *Bibliothèque des Carmes*.

chargé de la direction de la fabrique des salpêtres de Saint-Clair, puis il organisa en bataillon les jeunes volontaires qui venaient s'enrôler pour voler au secours de la patrie. Nommé maire de Saint-Lô, après le 18 brumaire, il rendit de grands services à cette ville, notamment celui de la faire maintenir comme chef-lieu de préfecture, qu'il fut un instant question de transférer à Coutances. Appelé, en 1817, à faire partie de la Chambre des Députés, M. Le Jolis remplit son mandat avec conscience et avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Il reçut la croix de la Légion-d'Honneur, rentra dans la vie privée, en 1824, et se rendit encore utile à la ville de Saint-Lô et au département de la Manche, comme membre du Conseil-général, de la Commission de l'Hospice et de la Société d'Agriculture.

Il a terminé sa carrière le 21 mai 1845.

Un fils de ce personnage, M. Victor Le Jolis de Villiers, fut nommé conseiller à la Cour royale de Caen, en 1820, et fit partie de l'Association normande. Mort en 1847.

(V. *Not.* par M. J. Travers, *Ann. norm.*, 1846, et *Not.* par M. Sorbier, *Ann. norm.*, 1848.)

LE LIEUR (Jacques), né à Rouen, au commencement du quatorzième siècle, était maire de cette ville en 1357, devint, en 1360, capitaine des châteaux de Rouen, et fut chargé, en cette qualité, du commandement du fort Sainte-Catherine, qu'il mit en état de défense contre les Anglais. En 1364, première année du règne de Charles V, Le Lieur rendit de grands services à la cause royale, en allant, avec dix mille volontaires rouennais, attaquer le fort de Rolleboise, et coopérer ainsi, avec Duguesclin et ses chevaliers, à la reddition de Mantes et de Meulan.

La reddition de ces deux villes eut des résultats importants pour le commerce de Rouen, dont les re-

lations avec Paris étaient depuis fort longtemps interrompues.

Le capitaine Le Lieur mourut à Rouen, en 1366, et fut inhumé dans l'ancienne église des Cordeliers.

(V. Rapport de M. Barabé sur Jacques Le Lieur, auteur du *Livre des Fontaines*, *Précis de l'Acad. de Rouen*, 1846.)

LE LIEUR (Jacques), sieur de Bresmetot, du Bosc-Bénard, secrétaire et notaire du Roi, né à Rouen, vers la fin du quinzième siècle, était de la famille du précédent et l'un des hommes les plus lettrés de son temps. Il devint, en 1519, conseiller-échevin de sa ville natale, à laquelle il fit hommage, en 1525, d'un manuscrit précieux exécuté de sa main, et destiné à conserver le souvenir et à indiquer l'origine des sources ainsi que le cours souterrain des anciennes fontaines de Rouen (1). Le Lieur, qui, comme poète, avait été deux fois lauréat aux Palinods de Rouen, fut, en 1544, élu prince de cette Académie, et mourut vers 1550. La Bibliothèque publique de Rouen possède un joli manuscrit, sur parchemin, contenant des poésies composées et calligraphiées par Jacques Le Lieur lui-même. Ce manuscrit est orné de curieuses miniatures qui, croit-on, sont de la même main. Une plaque commémorative a été placée, rue de la Savonnerie, 18, sur la façade de la maison qui remplace aujourd'hui celle où naquit ce personnage.

On y lit l'inscription suivante :

ICI ÉTAIT LA MAISON DE JACQUES LE LIEUR,
CONSEILLER DE VILLE DE 1519 A 1544,
PRINCE DES PALINODS
ET AUTEUR DU LIVRE DES FONTAINES.

---

(1) Ce manuscrit se trouve aux archives municipales de la ville.

(V. *Not. sur le Livre des Fontaines*, par M. E. de La Querrière, *Précis de l'Acad. de Rouen*, 1834, le bel ouvrage reproduisant les monuments de ce même manuscrit, par T. de Jolimont, et rapport de M. Barabé, *Précis de l'Acad. de Rouen*, 1846.)

LE LIÈVRE (Pierre), né à Coutances, le 4 mars 1720, se fit, dans cette ville, une brillante réputation comme avocat et comme légiste. Il fut, dit un biographe, l'oracle et la règle de ses clients, et il arriva souvent que des conseillers au Parlement de Rouen eurent à le consulter sur des difficultés relatives au droit normand.

Ce savant jurisconsulte, ce défenseur désintéressé de la veuve et de l'orphelin, remplissait, depuis peu de temps, les fonctions de juge au tribunal criminel du département de la Manche, lorsqu'il termina sa carrière le 28 février 1799.

(V. *Not.* par M. J. Le Tertre, *Ann. de la Manche*, 1838.)

LELIÈVRE (Hyacinthe-Nicolas), né à Rouen, le 6 décembre 1795, fut, en 1814, incorporé dans le génie, obtint le grade de sergent, et fut chargé, en cette qualité, de conduire à leur destination des prisonniers espagnols. Licencié, à la fin de 1815, il revint dans sa ville natale, se fit compositeur d'imprimerie, puis devint souffleur au Théâtre-des-Arts, emploi qu'il occupa pendant dix ans.

Doué d'une imagination vive et d'une gaîté communicative, Hyacinthe Lelièvre se rendit populaire par les couplets de circonstance qu'il improvisait avec une grande facilité. Le moindre événement local, général ou particulier, mettait le poète en verve et lui inspirait quelque amusante et spirituelle pochade. Lié avec le célèbre farceur Bramerel, dit *Gringalet*, dont les parades et le spectacle divertis-

saient alors la population rouennaise, Lelièvre le gratifia souvent de bons mots et de désopilantes saillies, que la foule venait recueillir au balcon du petit théâtre des Quatre-Colonnes, où le farceur burlesque les débitait, en les assaisonnant d'un gros sel tiré de son propre fond.

Les nombreuses chansons de notre fécond improvisateur, tombées immédiatement dans le domaine des chanteurs de carrefours, n'ont point été réunies en volume; aussi n'en reste-t-il que des fragments épars dans la mémoire de quelques personnes, qui peut-être n'en connaissent pas l'auteur. Il en est de même des autres compositions drôlatiques de notre compatriote, telles que : l'*Album grotesque*, *le Portefeuille d'un Fou*, etc.

Ce modeste chansonnier, ce joyeux improvisateur appartenait, par sa mère, à la famille du comte Mollien, ministre du Trésor public, sous le premier Empire,

Il est mort à Rouen, le 2 janvier 1847.

LE LORRAIN (Jean), né à Rouen, en 1651, sur la paroisse de Saint-Jean, embrassa l'état ecclésiastique. Il obtint d'abord le vicariat de la paroisse de Saint-Lô de la même ville, devint chapelain honoraire de la Cathédrale, et fut l'un des plus célèbres prédicateurs de son temps. L'abbé Le Lorrain, qui possédait parfaitement la connaissance des rites ecclésiastiques, dont il avait fait une étude approfondie, a publié, sur cette matière, un ouvrage latin plein de curieuses recherches; il a pour titre : *De indebitâ genuflexione in precibus tempore festivo et dominicis et paschali*, Rouen, 1681, in-8°. L'auteur prouve dans ce livre qu'on ne doit point prier à genoux dans les offices publics, les jours de fête et pendant le temps pascal. Le Lorrain a donné le même ouvrage en français, sous ce titre : *De l'an-*

cienne Coutume de prier et d'adorer debout, etc., *ou des Cérémonies anciennes et modernes*, Delft (Rouen), 1700, 2 vol. in-12. On a du même auteur : *Conciles généraux et particuliers, leur histoire*, avec des remarques sur leurs collections, Cologne, 1717, Rouen, 2 vol. in-8°.

Notre savant compatriote avait travaillé à la révision de l'*Histoire de Rouen* de Farin, édition en 3 vol. in-12.

Il mourut dans sa ville natale, le 9 décembre 1710.

(V. *Dictionn. de Moreri* et *Biogr. de Chaudon et Delandine.*)

LE LORRAIN, V. VALMONT.

LE MAIRE (Pierre), né à Rouen, au commencement du dix-septième siècle, entra en religion chez les Capucins de cette même ville, sous le nom de P. Séraphin. Il est auteur d'Homélies sur les Evangiles de l'Avent, sur ceux du Carême et sur les mystères et fêtes des saints ; plusieurs volumes.

Ce religieux termina sa carrière en 1674.

(V. *Biogr. manuscr.* par A. Pasquier.)

LE MAISTRE (Raoul), religieux dominicain, né à Rouen, dans le seizième siècle, enseigna la théologie dans le couvent de son ordre, dont il devint prieur et s'occupa de recherches historiques. On a de lui : *Origine des troubles de ce temps discourant brièvement des princes illustres de la maison de Luxembourg et principalement de Charles et Sébastien, frères germains, princes de Martigues, et des guerres où ils se sont trouvés*, etc., 1592, in-4° ; *Description du Siége de Rouen*, Nantes, 1595, in-4° ; *Eloge funèbre de Jacques de Clère, chevalier de l'ordre du Roi et gentilhomme de sa chambre*, Rouen, de Beauvais, 1619, in-4° ; *Consolation funèbre sur le Trépas*

de Charles de Clère, avec sa Généalogie, Rouen, Hamillon, 1626; *Mémoires sur la Famille de Clère*, 3 vol. in-f°, manuscrits. Le Maistre mourut dans un âge fort avancé.

(V. *Dictionn. de Moreri*, *Biblioth. de la France* du P. Le Long, etc.)

LE MAISTRE (Charles-François-Nicolas), sieur de Claville, trésorier de France et président du Bureau des Finances de Rouen, naquit dans cette ville, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, selon les *Biographies manuscrites* de A. Pasquier. On connaît de ce magistrat un ouvrage intitulé : *Traité du vrai mérite de l'Homme considéré dans tous les âges et dans toutes les conditions, avec des principes d'éducation propres à former les jeunes gens à la vertu*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage eut une grande vogue et fut plusieurs fois réimprimé, du vivant et après la mort de l'auteur. C'est par erreur que Guilbert, dans ses *Mémoires biographiques*, fait mourir Le Maistre de Claville en 1741 ; ce personnage existait encore en 1759, époque à laquelle il se démit de sa charge de président du Bureau des Finances (1).

LE MANISSIER, né à Caen, dans le dix-huitième siècle, était professeur d'humanités au Collége du Mont de cette même ville. Il cultiva la poésie avec quelque talent, et publia les odes et les petits poèmes dont voici les titres : *La Mort de madame la Dauphine*, 1767, in-4°; *Le Rappel de M. de Broglie*, 1768, in-8°; *La Mort de la Reine*, 1770, in-8°; *Louis XIV protecteur des sciences et des arts*, 1772, in-8°; *La Mort du Dauphin*, 1774, in-4°; *Stances*

---

(1) Nous devons ce renseignement à l'obligeance de M. Gosselin, greffier à la Cour impériale de Rouen.

sur les avantages de la médiocrité et de la vie champêtre, in-8°.

(V. *France litt.* par J.-M. Quérard.)

LEMARCHAND (Guillaume), peintre, naquit à Dieppe, au commencement du dix-huitième siècle. Il a exécuté quelques bons tableaux représentant des sujets religieux, entre autres une *Ascension* qui se voit encore aujourd'hui dans l'église de Cailleville-en-Caux. Ce peintre mourut en 1719.

(V. *Eglises d'Yvetot*, par M. l'abbé Cochet.)

LE MARCHAND, né à Rouen, dans le dix-huitième siècle, se fit connaître, comme poète latin, aux Palinods de sa ville natale. Il fut, en 1759, couronné par cette Académie pour un poème ayant pour sujet la prise de Port-Mahon par le maréchal de Richelieu.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert.)

LEMARCHAND, né à Dieppe, dans la première moitié du dix-huitième siècle, était un très-habile sculpteur sur ivoire. Il passa en Angleterre, et exécuta, dans ce pays, un grand nombre de bustes, de bas-reliefs et quelques figurines.

On cite, comme l'une de ses œuvres les plus remarquables, le buste de l'illustre Newton.

Cet artiste termina sa carrière en 1786.

(V. *Essai sur le départem. de la Seine-Inférieure*, par Noël.)

LE MARCHAND, V. GUILLAUME.

LE MARCIS (P.-Martin), directeur des contributions directes du département de la Seine, naquit à Rouen, en 1762. Aimant à cultiver, dans ses instants de loisir, la littérature et la poésie, il composa et fit imprimer un ouvrage intitulé : *Conseils à une Femme*,

ou Lettres d'Augustine L. M. (Le Marcis) *à Pauline D. N.* (de Noailles), *suivies de quelques Poésies*, Paris, 1797, in-8°.

On a du même auteur : *Les Amours d'Ovide*, traduction libre en vers français. Le Marcis mourut à Paris, le 8 mars 1826.

LEMARÉCHAL (Denis), né à Rugles, le 2 janvier 1755, était un riche négociant de cette contrée. Il fut élu député du Tiers-Etat, par le Bailliage d'Evreux, aux Etats-Généraux de 1789, et devint secrétaire de l'Assemblée constituante. Nommé, en 1792, membre de la Convention nationale, il y représenta dignement les opinions et les intérêts de ses mandataires ; puis, sachant allier la modération des principes à l'énergie de la conduite, il prit courageusement, dans cette Assemblée, la défense de Louis XVI, et fit de généreux efforts pour arracher l'infortuné monarque à la condamnation qui devait le frapper. Rendu à la vie privée, après la session de la Convention, Lemaréchal retourna au lieu de sa naissance, où il accepta des fonctions municipales. En 1815, lors du second retour des Bourbons, il fut élu membre de la Chambre des Députés et retourna, aussitôt que son mandat fut expiré, continuer, à Rugles, ses travaux industriels et les fonctions de maire, qu'il remplit pendant quarante ans. Cet honorable citoyen, qui faisait aussi partie du Conseil-général, aimait surtout à s'occuper du bien-être des classes laborieuses et de tout ce qui se rattachait aux questions d'assistance publique. Il a terminé sa carrière en 1852, dans sa quatre-vingt-dix-septième année.

(V. *Not.* par M. E. de Blosseville, *Ann. normand*, 1853.)

LEMARIÉ (Guillaume-Adrien-Louis), l'un des agriculteurs les plus distingués du département de la

Seine-Inférieure, naquit, en 1760, à Touffreville-la-Corbeline, près d'Yvetot.

Il fut, en 1789, nommé maire de sa commune et investi de plusieurs autres fonctions, qu'il remplit, pendant de nombreuses années, à la satisfaction de ses concitoyens. Chargé, en 1801, par le Gouvernement d'aller recevoir une partie du troupeau de moutons mérinos importés d'Espagne, Lemarié s'efforça constamment de faciliter la propagation de cette race dans nos contrées.

Il apporta aussi tous ses soins à l'amélioration de l'espèce bovine, et ses efforts intelligents furent également couronnés d'un plein succès.

Lemarié était membre de la Société centrale d'Agriculture du département de la Seine-Inférieure et chevalier de la Légion-d'Honneur. Il mourut le 14 septembre 1840.

(V. *Not.* par M. A. Du Breuil, *Ann. normand*, 1841, et *Mém. de la Soc. d'Agricult.*, t. 11.)

LEMAROIS (Jean-Léonor-François), général de division, grand-officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de Saint-Louis et comte de l'Empire, naquit à Bricquebec (Manche), le 17 mars 1776, d'un simple cultivateur. Entré à l'Ecole de Mars, en 1794, il passa dans l'armée avec le grade de lieutenant, et bientôt remarqué par le général Bonaparte, celui-ci se l'attacha en qualité d'aide-de-camp. Lemarois se distingua aux batailles de Lodi, de Roverdo et d'Arcole, et fut choisi, après cette dernière bataille, pour aller en députation à Paris présenter au Directoire exécutif les drapeaux conquis sur l'ennemi dans cette glorieuse campagne. Il prit une part active à la journée du 18 Brumaire, fit, comme aide-de-camp du Premier Consul, la campagne de 1800, en Italie, gravit des premiers le Mont-Saint-Bernard, et fut nommé colonel sur le champ de bataille de Marengo, où il

s'était couvert de gloire. Général de brigade en 1802, Lemarois fut, en 1805, promu au grade de général de division à la journée d'Austerlitz, où il avait de nouveau fait preuve d'une grande bravoure. Il devint, l'année suivante, gouverneur des Marches d'Ancône, de Fermo et d'Urbino, puis rejoignit la Grande Armée, où, le 13 octobre, veille de la bataille d'Iéna, il soutint sa belle réputation militaire et fut blessé grièvement. Appelé au commandement de Wittemberg, il réprima avec sagesse et modération la révolte de Torgau, et devint, en 1807, gouverneur de Stettin, de Varsovie, membre et vice-président du Corps législatif. En 1809, le général Lemarois fut nommé gouverneur de Rome, commandant du camp de Boulogne, pendant la campagne de Russie, et, en 1813, de la place de Magdebourg, où il déploya, avec de grands talents en stratégie, son habituelle intrépidité. Il fit partie de la Chambre des Pairs pendant les Cent-Jours, commanda les 14e et 15e divisions militaires, et, après le désastre de Waterloo, il se préparait à voler au secours de la Capitale, avec une partie de la garde nationale de Rouen, qu'il avait organisée, lorsque la capitulation de Paris vint rendre cette résolution inutile.

Rentré dès-lors dans la vie privée, le brave soldat, qui avait combattu vingt ans pour son pays, tourna ses vues et son reste d'activité du côté de l'industrie, et fonda des établissements de travail à Bernay, à Elbeuf, à Louviers et à Brionne, établissements où furent occupés un nombre considérable d'ouvriers.

Le général comte Lemarois mourut à Paris, le 15 octobre 1836. Une statue en bronze a été élevée à cette illustration militaire sur la grande place du bourg de Bricquebec, en 1837.

(V. *Not.* par M. Vérusmor, *Ann. de la Manche*, 1838; *Vict. et Conq.*, t. 5, 7, 17; le *Monit.*, etc. Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LEMAROIS, frère du précédent, entra aussi, de bonne heure, au service et remplit, sous le général Moreau, les fonctions d'adjudant-commandant. Il fut, après la journée d'Austerlitz, où il s'était signalé, nommé commandeur dans l'ordre de la Légion-d'Honneur, devint colonel du 43e régiment de ligne, et mourut glorieusement, en 1807, sur le champ de bataille d'Eylau.

(V. *Victoires et Conquêtes*, t. 17, et *Monit.*)

LE MARSIS (Pierre-Thomas), né au Havre, le 26 janvier 1766, entra dans le sacerdoce, refusa, en 1792, de prêter le serment imposé au clergé, et se réfugia en Angleterre.

De retour dans sa patrie, en 1802, il fut nommé vicaire de Saint-François, du Havre, et fonda, dans cette ville, l'établissement de la *Providence* pour l'éducation des jeunes filles. L'abbé Le Marsis est auteur d'un *Panégyrique de Saint François d'Assise*. Il mourut le 19 août 1814.

LE MASCRIER (Jean-Baptiste), abbé-littérateur, historien et traducteur des plus féconds, naquit à Caen, en 1697. Il fut toute sa vie aux gages des libraires, pour lesquels il écrivit dans les différents genres que nous venons d'énumérer. Ses principaux ouvrages sont : *Description de l'Égypte, contenant des remarques curieuses sur la géographie, l'histoire politique et naturelle de ce pays*, etc., Paris, 1735, in-4°, fig., La Haye, 1740, 2 vol. in-12 (cet ouvrage a été composé sur les *Mémoires de Maillet*) ; *Mémoires du marquis de Feuquières*, 1741, 4 vol. in-12 ; *Idée du Gouvernement ancien et moderne de l'Égypte*, 1742, in-12 ; *Mémoire historique sur la Louisiane*, 1753, 2 vol. in-12 (d'après les *Mémoires de Dumont*) ; *Histoire de la dernière Révolution des Indes orientales*, 1757, 2 vol. in-12 ; *Poésies diverses*,

latines et françoises; Le Caprice et la Ressource, prologue en un acte et en vers, pour la reprise de *La Sœur ridicule*, comédie de Montfleury. Le Mascrier a travaillé à l'*Histoire générale des Cérémonies. Mœurs et Coutumes religieuses*, de Bernard Picard, 9 vol. in-f°; comme traducteur, il a coopéré à l'*Histoire universelle*, par de Thou, etc., et donné. comme éditeur, les *Fables de Phèdre*, les *Épigrammes de Martial*, en latin, les *Commentaires de César*, *Histoire de Louis XIV*, par Pélisson, *Le Monde, son Origine et son Antiquité*, par Mirabaud. Le Mascrier mourut à Paris, le 16 juin 1760.

(V. *Biogr. univ.* et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LE MASSON (Philippe), né à Rouen, dans le dix-septième siècle, embrassa la carrière militaire et passa en Pologne, où il obtint un commandement dans les armées du roi Jean Sobieski. Il rendit de grands services à ce prince dans toutes ses guerres, et fut, en récompense de sa bravoure, de sa prudence et de sa fidélité, investi des hautes fonctions de grand-maître de l'artillerie et du génie de Pologne, de chambellan du prince Jacques, fils de J. Sobieski, et reçut, en 1687, le titre d'indigène, avec tous les droits appartenant à la noblesse polonaise, pour lui et ses descendants (1).

(V. l'*Hist. de Pologne sous le roi J. Sobieski.*)

LEMASSON (Louis), né en 1743, à la Vieille-Lyre (Eure), fut admis à l'École des Ponts-et-Chaussées, sous les auspices du maréchal de Broglie, et bientôt employé, comme élève, aux travaux des

---

(1) Une copie de la charte latine qui confère ces titres à Philippe Le Masson a été donnée par M. Victor Quesney, d'Elbeuf, à M. A. Canel, qui a eu l'obligeance de nous la communiquer.

ponts de Saumur, de Tours et de Saint-Maxence.

Promu au grade d'ingénieur, et envoyé en Italie pour y explorer les objets d'art, il en fit de riches collections et fut choisi, lors de son retour à Paris, pour être attaché à l'éducation des enfants de France en qualité d'architecte civil et militaire. Lemasson remplit ces fonctions pendant neuf ans, devint ensuite inspecteur et fut destitué en 1793.

Nommé, en 1795, ingénieur en chef du département de la Seine-Inférieure, il rétablit à Rouen, en 1802, le pont de bateaux, qui avait été emporté par les glaces, et composa, après cette époque, plusieurs projets de ponts en pierre pour cette ville. Dès la première année de la Restauration, les princes, qui n'avaient point oublié leur ancien professeur, l'appelèrent près d'eux, avec le titre d'adjudant-commandant de Rambouillet. En 1821, Lemasson se retira dans sa famille, où il s'occupa à mettre en ordre les nombreux documents qu'il possédait sur les sciences qu'il avait professées, documents qu'il voulait réunir en corps d'ouvrage, afin de les publier, mais sa mort, arrivée en 1829, ne lui permit point de réaliser ce projet.

Un discours a été prononcé sur sa tombe par M. le baron de Prony, et son éloge fait à l'Académie de Rouen, dont il était membre, par M. Lévy.

(V. *Précis de l'Acad. de Rouen*, 1830.)

LEMASSON (François) (1), statuaire distingué, frère du précédent, naquit en 1747 ou 1749, à la Vieille-Lyre (Eure). Il reçut les premières notions du dessin d'un Bénédictin, puis fut placé, par son frère aîné, à Pont-Audemer, chez le sculpteur Cousin, où il fit de rapides progrès. Le buste du maré-

(1) Tous les biographes lui ont donné le nom de Masson.

chal de Broglie et celui de son frère, évêque de Noyon, exécutés avec succès par le jeune artiste, lui valurent la protection de cette illustre famille. Appelé à Paris par ses protecteurs, il entra dans l'atelier de Guillaume Coustou, et, quelques années plus tard, l'évêque de Noyon lui faisait confier les sculptures d'une fontaine monumentale, élevée sur une des places de sa ville épiscopale. Envoyé à Rome par le même prélat, qui l'y entretint, à ses frais, pendant cinq ans, Lemasson s'y perfectionna dans l'étude de son art, et, à son retour en France, le maréchal de Broglie, alors gouverneur de Metz et des trois évêchés, le fit charger de la décoration du Palais du Gouvernement, que construisait, à Metz, l'architecte Clérisseau. Ces décorations, consistant en bas-reliefs de quarante-deux pieds de long, composés de figures colossales et de trophées de grande dimension, furent terminées en six ans et établirent la réputation de l'habile sculpteur.

A l'époque de la Révolution, Lemasson exécuta, soit en marbre, soit en plâtre, les bustes des hommes les plus marquants de l'Assemblée constituante, et donna, dans ce travail, des preuves d'un talent supérieur. Il exposa au concours, en 1792, deux figures représentant l'une le *Sommeil*, l'autre *Hector attaché au char d'Achille*, et exécuta le groupe allégorique du *Dévoûment à la Patrie.* En 1797, il obtint la direction de toutes les sculptures des Tuileries, et fit, par ordre du Conseil des Anciens, un monument à la gloire de J.-J. Rousseau. Les principales œuvres de Lemasson, outre celles déjà citées, sont : Le buste de *Perronet ;* la statue de *Périclès*, pour le Sénat ; celle de *Cicéron*, pour le Corps législatif ; les bustes du prince archichancelier de l'Empire, *Cambacérès*, du général *Caffarelli*, de *Kléber* et de *Lasne ;* une *Flore, ou la Jeunesse*, statue en marbre, dont une copie en plâtre se trouve au Musée de Rouen.

Ces œuvres se font remarquer par une composition heureuse, une expression naturelle, une exécution ferme, soignée, mâle ou gracieuse, selon le caractère des sujets. Cet artiste mourut le 14 décembre 1807.

(V. *Biogr. univ.* et *Not.* par M. Regnault, membre de l'Institut.)

LE MASSON LE GOLFT (Marie), née au Havre, le 25 octobre 1749, fit de solides études et devint l'élève et l'amie du savant abbé Dicquemare (1), que, plus tard, elle seconda dans ses travaux. Elle est auteur des ouvrages suivants : *Entretiens sur le Havre*, 1781, Paris, Didot, in-18; *La Balance de la Nature*, Paris, 1784, in-8°; *Esquisse d'un Tableau du Genre humain*, 1787, in-12; *Lettres sur l'Education*, 1788, in-12; *Rêve d'une Académicienne*, conte adressé à l'Académie de Rouen, en 1810; *Lettres critiques sur les Mémoires biographiques de Guilbert*, publiées dans le *Journal de Rouen* du 20 juin et du 15 août 1812. On a encore de Mlle Le Masson, qui s'occupait aussi de dessin et de peinture, des monographies sur l'*Iris*, sur les *Ombres coloriées* et sur les *Mouches communes*; elles se trouvent dans les divers recueils scientifiques de l'époque. Après la mort de l'abbé Dicquemare, Mlle Le Masson vint habiter Rouen, dont elle fit sa patrie adoptive. En possession des manuscrits, des planches gravées et des dessins de son illustre maître, elle les légua, suivant le vœu exprimé par celui-ci, à la Bibliothèque publique de Rouen, dont ils sont une des richesses.

Mlle Le Masson Le Golft, qui, ainsi que le dit un biographe, était une digne compatriote de Mlle de

---

(1) Voir ce nom.

Scudéry et de Mme de La Fayette, mourut à Rouen, le 3 janvier 1826.

Elle légua également ses livres et ses manuscrits à la Bibliothèque de cette même ville.

(V. *Not.* par M. E. Delamare, du Havre, et *Galerie des Hommes célèbres du Havre*, par P.-J.-B. Levée.)

LE MAZURIER (Pierre-David) naquit à Gisors, le 30 mars 1775, d'un médecin distingué de cette ville.

Il fut d'abord employé dans une administration financière, se fit remarquer par son talent pour la poésie et publia, dans les journaux du temps, dans l'*Almanach des Muses* et les *Soirées littéraires*, un grand nombre de pièces fugitives qui réunissaient à l'élégance du style beaucoup de gaîté et de philosophie. Le Mazurier devint secrétaire du comité de l'administration de la Comédie-Française et se livra à des recherches historiques sur les théâtres et sur les acteurs.

On a de lui, sur cette matière, les ouvrages suivants : *Galerie historique des Acteurs du Théâtre-Français, depuis* 1600 *jusqu'à nos jours*, Paris, 1810, 2 vol. in-8°; l'*Opinion du Parterre, ou Revue des Théâtres français*, etc., 1803 et 1813, Paris, 2 vol. in-8°; *La Récolte de l'Hermite, ou Choix de Morceaux d'histoire peu connus*, *d'Anecdotes*, etc., Paris, 1813, in-8°. Le Mazurier avait aussi coopéré à la *Bibliothèque dramatique* publiée par M. Dabo, libr. Il a terminé sa carrière à Versailles, le 7 août 1836.

(V. *Biogr. des Contemp.*, t. 20, *suppl.*, *Biogr. univ.*, *suppl.*, et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LEMENEUR-DORAY (Louis-Aubin), né à Falaise, en 1781, fit de rapides progrès dans ses études, cultiva les mathématiques et les belles-lettres, et se livra à l'enseignement universitaire pendant de nom-

breuses années. Il prit sa retraite en 1827, fut habiter sa ville natale, et se consacra entièrement aux fonctions publiques et gratuites de membre du Conseil municipal, d'adjoint au maire, de président du Tribunal de Commerce, de membre du Comité supérieur de l'instruction primaire, et fit aussi partie de plusieurs sociétés savantes. On a de Lemeneur, outre une série d'articles de journaux sur la Grammaire de Noël et Chapsal, deux brochures ayant pour titres : *Traité élémentaire d'Idéologie grammaticale*, Falaise, 1842, in-8° ; *L'Orthographe française simplifiée et ramenée à ses vrais principes, ou Règles lexicologiques fondées sur la prononciation, l'étymologie et l'euphonie*, Falaise, 1845, in-8°. Ces brochures attestent chez l'auteur des connaissances étendues et des méditations profondes sur la philosophie de l'art de parler.

Lemeneur-Doray est mort à Falaise, le 27 juin 1850.

(V. *Not.* par M. J. Travers, *Ann. norm.*, 1851.)

LE MENUET DE LA JUGANNIÈRE (Pierre), baron de l'Empire, commandeur de la Légion d'Honneur, naquit à Périers (Manche), le 10 septembre 1746. Resté orphelin, presque en naissant, il reçut des soins de sa grand'-mère et d'un digne ecclésiastique, son grand-oncle, s'appliqua à l'étude du droit, et fut reçu avocat à l'âge de vingt-deux ans. Il exerça cette profession près le Bailliage de Périers, alla se fixer à Saint-Lô, en 1779, et devint, en 1781, premier échevin de cette ville.

Appelé à prendre part au mouvement révolutionnaire, il fut, en 1792, nommé accusateur public près le tribunal criminel de la Manche, et en devint président en 1794.

Le Menuet apporta, dans ces différentes fonctions, une grande fermeté de caractère, à laquelle il sut

allier un grand esprit de modération, et, plusieurs fois, il ne craignit point d'exposer sa tête pour sauver celle des citoyens en danger. Un prêtre qui partait pour l'émigration, et qui venait d'être rejeté sur la côte par une tempête, ne dut son salut qu'au courage énergique de ce magistrat. Dénoncé, pour ce fait, au représentant du peuple Lecarpentier, qui se trouvait alors en mission à Coutances, Le Menuet fut admonesté par celui-ci, qui lui demanda pourquoi il n'avait pas appliqué à cet ecclésiastique la loi sur les émigrants : — « Parce que la raison, l'humanité et la loi me le défendaient, répondit le magistrat. — Si ce n'est que cela, répliqua le représentant, je vais faire un bout d'arrêt. — Fais, ajouta Le Menuet; mais, prends-y garde, tes arrêts ne sont pas des lois, et je ne les exécuterai pas. — Tu as raison, dit alors Lecarpentier désarmé; je ne puis me défendre de t'estimer et tu vaux mieux que les misérables qui t'ont dénoncé. »

Le Menuet, élu, en 1797, membre du Conseil des Anciens, en devint secrétaire, et fut nommé président à la Cour d'appel de Caen, après le 18 Brumaire. Maintenu dans cette fonction, avec le titre de premier président, lors de la réorganisation de cette Cour, il la remplit jusqu'en 1823, époque à laquelle il donna sa démission par suite des tracasseries qui lui furent suscitées.

Replacé à la tête de cette même Cour, en 1830, cet honorable magistrat y fut maintenu jusqu'à sa mort, arrivée en 1835; il était alors dans sa quatre-vingtneuvième année.

Un fils de Le Menuet de La Jugannière suivit aussi la carrière de la magistrature, et devint procureur-général à Caen. Il fut, pendant les Cent-Jours, nommé député par le Calvados, et mourut en 1816.

(V. *Ann. de la Manche*, 1836, et *Not. biogr.* par M. Th. Massot, *Mém. de l'Acad. de Caen*, 1840.)

LÉMERAULT (Louis), né à Alençon, vers 1692, entra en religion dans la Congrégation des Bénédictins de Saint-Maur.

Envoyé à Paris, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il en devint bibliothécaire et travailla à une nouvelle édition des *Œuvres de Saint Ambroise*, 3 vol. in-f°, dont il ne fit paraître que le premier. Dom Lémerault a encore publié : *Dissertation historique et critique sur l'origine et l'ancienneté de l'abbaye de Saint-Bertin*, Paris, 1737, in-12 (avec le P. de Cléty), et *Almanach spirituel pour l'année* 1750.

Ce religieux mourut le 6 mai 1756.

Le frère aîné de Dom Lémerault, doyen de la Collégiale de Saint-Maclou, de Bar-sur-Aube, eut de la réputation comme orateur sacré. Lors de la mort de Marie-Eléonore, de Modène, reine d'Angleterre, il prononça, en 1719, l'oraison funèbre de cette princesse dans l'église des Capucins irlandais de Bar-sur-Aube.

(V. *Mém. sur la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos, t. 2.)

LEMERAY (Frédéric), né le 19 novembre 1799, à Putanges, arrondissement de Saint-Lô, était l'un de ces laborieux jeunes gens appelés à cultiver le champ de la linguistique. Après avoir fait son droit à Caen, il fut reçu avocat, en 1825, puis nommé, en 1827, juge au tribunal de première instance à Karidal, et procureur du Roi à Pondichéry, en 1832. Lemeray se livra avec beaucoup d'ardeur, dans ce pays, à l'étude des langues orientales, surtout à celles du Sanscrit, du Tamoul et du Persan ; mais, éprouvant, au milieu de ses travaux, le double besoin et de revoir sa mère et de consulter la Société asiatique de Paris, il demanda, à cet effet, un congé qui lui fut accordé. S'étant immédiatement embarqué, il vit bientôt sa santé, déjà fort altérée par l'excès du travail,

s'affaiblir de plus en plus pendant la traversée de Pondichéry à l'Ile-Bourbon. A peine arrivé dans cette île, il y mourut, le 25 mai 1835.

Les mémoires rédigés par Lemeray et ses manuscrits indiens furent envoyés en France par les soins de son compatriote et ami, M. Le Tainturier, magistrat à l'Ile-Bourbon. Ils passèrent, par l'obligeante entremise de M. J. Travers, aux mains de M. Eugène Burnouf, qui s'empressa alors d'en faire l'acquisition.

(V. *Not.* par M. J. Travers, *Ann. de la Manche*, 1843.)

LE MERRE (Pierre), né à Coutances, en 1644, étudia le droit, la théologie, et fut le plus savant canoniste de son temps. Il devint l'avocat du clergé, qui le consulta souvent sur les lois ecclésiastiques et sur les matières bénéficiales, puis fut nommé, en 1691, professeur royal de droit canon au Collége de France. Il se démit, plus tard, de cette fonction en faveur de son fils, qui était aussi un très-savant jurisconsulte et coopéra à plusieurs de ses ouvrages. Pierre Le Merre mourut à Paris, le 7 octobre 1728. Parmi les nombreux écrits de ce savant canoniste, nous mentionnerons comme les plus importants : *Justification des usages de France sur les mariages des enfants de famille sans le consentement de leurs parents*, Paris, 1687, in-12; *Recueil des Actes, Titres et Mémoires concernant les affaires du Clergé de France*, Paris, 1716, 12 vol. in-f°, 1771, 14 vol. in-4°; *De l'Étendue de la Puissance ecclésiastique et de la temporelle*, etc., Paris, 1754, in-12.

Les deux Le Merre ont laissé plusieurs manuscrits, dont une partie a été insérée dans la collection des procès-verbaux des assemblées du clergé.

(V. *Biogr. univ.*, etc.)

LÉMERY (Nicolas), né à Rouen, le 19 novembre

1645, fit faire de rapides progrès à la chimie. Passant du laboratoire de pharmacie à l'exercice de la médecine, dans laquelle il s'était fait, à Montpellier, puis à Paris, une brillante réputation, il se prépara, par de longs et fructueux voyages, à des études sérieuses et n'eut plus qu'une seule pensée, celle de seconder, par le professorat, la révolution scientifique qui commençait à s'opérer.

Bien connu déjà comme habile expérimentateur, il le fut aussi bientôt comme éloquent démonstrateur, et le premier il parla sur la chimie en langue française. Il commença, en 1672, son cours à Paris, dans l'hôtel du grand Condé, et il eut le prince lui-même pour l'un de ses auditeurs les plus assidus. Appelé par la renommée à professer publiquement dans une plus vaste enceinte, il vit les savants et les gens du monde disputer aux étudiants les places de son amphithéâtre. Forcé, comme protestant, d'abandonner sa patrie, lors de la révocation de l'édit de Nantes, Lémery se réfugia en Angleterre, ne revint en France qu'en 1683, et embrassa le catholicisme.

Il rentra alors dans tous ses droits, continua ses laborieuses et savantes expérimentations, puis fut nommé, en 1689, membre de l'Académie des sciences. Les principaux ouvrages publiés par Lémery sont: *Cours de Chimie, contenant la manière de faire les opérations qui sont en usage dans la médecine*, 1675, in-8°, et 1756, in-4°; *Pharmacopée universelle*, 1697, in-4°; *Traité universel des Drogues simples*, 1697, in-4°; *Traité de l'Antimoine*, 1707, in-12. Ce savant chimiste, dont les ouvrages firent autorité pendant plus d'un siècle, mourut le 19 juin 1715. Son éloge fut fait, à l'Académie des sciences, par son compatriote Fontenelle, et son nom a été donné, depuis plusieurs années, à l'une des rues ouvertes, à Rouen, sur l'ancien emplacement du couvent des Feuillants.

L'Académie de Rouen, voulant aussi payer son

tribut d'hommage à Nicolas Lémery, mit, en 1837, son éloge au concours. Le prix fut remporté par M. Cap, pharmacien de Paris.

(V. *Précis de l'Acad. de Rouen*, 1838 et 1846. Portr. dans la coll. de la Bibl. de la même ville.)

LE MESGISSIER (Martin), poëte, libraire et imprimeur habile de Rouen, dans le seizième siècle, donna plusieurs éditions de la *Chronique de Normandie*, publiée, pour la première fois, par Guillaume Le Talleur, et dont il rajeunit le style.

L'imprimerie de Martin Le Mesgissier, qui était située rue Saint-Lô, se transmit honorablement de père en fils jusqu'en 1637.

(V. *De l'Imprimerie et de la Librairie à Rouen dans les XVe et XVIe siècles*, par M. E. Frère, et *Etudes sur l'Histoire et Chronique de Normandie*, par M. L. de Duranville, *Revue de Rouen*, mars 1850.)

LE MESLE (Charles), né à Rouen, en 1731, fut un de ces hommes auxquels il était donné de prouver que le commerce n'est point toujours incompatible avec la culture des lettres. Négociant-armateur des plus honorables, notre compatriote habita successivement le Havre, Nantes et Bordeaux, fonda, dans ces villes, des établissements considérables, et se vit bientôt à la tête d'une grande fortune.

C'est tandis qu'il s'occupait des plus hautes spéculations commerciales, et lors qu'il éclairait de ses lumières et de son expérience les Chambres de Commerce des localités où il avait créé ses établissements, que, se rappelant ses premières études, Lemesle donnait carrière à son goût pour la poésie, en prenant pour modèle un poëte en vogue à cette époque, Jacques Delille, dont il avait été le condisciple et l'ami de Collége. Plein du souvenir de sa ville natale et de la province de Normandie, dont il con-

naissait parfaitement l'histoire, il choisit, dans les fastes de cette province, le sujet de son premier chant; *Guillaume-le-Conquérant* fut le héros dont il célébra dignement les exploits dans un poème couronné par l'Académie de Rouen, en 1758.

En 1760, notre poète-négociant obtenait, pour un nouveau poème, *Le Pacte de Famille*, une nouvelle palme à l'Académie de Pau.

Une composition du même genre sur le *Commerce*, envoyée par Le Mesle au concours de l'Académie française, fut jugée digne du premier accessit. Il ajouta à ce dernier poème un appendice sur la *Navigation*, publié dans le *Précis de l'Académie de Rouen*. On connaît encore de lui un chant intitulé : *La Servitude abolie*. Il a laissé, manuscrits : *L'Amour et Psyché*, conte ; des comédies, des épîtres, etc.

Le Mesle, retiré des affaires, à l'époque de la Révolution, qui lui avait fait perdre la plus grande partie de sa fortune, entra, en 1798, dans la carrière politique, fut élu député de la Seine-Inférieure au Conseil des Cinq-Cents, puis, en 1799, membre du Corps législatif. Il était venu se fixer dans sa ville natale et avait été reçu membre de l'Académie de Rouen, dont il fut l'un des membres les plus assidus.

Il mourut dans cette ville, en 1814, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Un frère puîné de celui-ci, Louis Le Mesle, négociant à Rouen et membre de l'Académie de la même ville, eut aussi quelque talent pour la poésie, écrivit deux mémoires sur des médailles et un troisième sur les effets du luxe.

(V. *Précis de l'Académie de Rouen*, 1814. Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LE MÉTAYER (Martin), né à Évreux, en 1626, commença ses études au Collége de cette ville et fut les terminer à Paris.

Entré dans la maison de Longueville, sur la re-

commandation de Mme Du Plessis, abbesse de Saint-Sauveur, d'Évreux, il fut chargé de l'éducation des deux fils d'Henri d'Orléans, duc de Longueville, gouverneur de Normandie. Après avoir été pourvu du prieuré de Saint-Martin-du-Belley, il devint curé de Saint-Thomas, d'Évreux, et fut longtemps persécuté à cause de son attachement au parti janséniste. L'abbé Le Métayer, bien qu'il n'eût presque rien publié, se fit, de son temps, une certaine réputation, parmi les savants, comme historien, théologien et philosophe.

Il fut l'un de ceux qui combattirent avec le plus de force les Calvinistes de Paris et du diocèse d'Évreux. Le seul ouvrage imprimé que l'on connaisse de lui a pour titre : *Dissertation sur les Pensions selon les libertés de l'Église gallicane*, Rouen, 1671, in-12, sans nom d'auteur. Le Métayer mourut le 14 octobre, 1704 ou 1705.

(V. *Mém.* de Thomas Du Fossé, *Hist. du Diocèse d'Evreux*, par Le Brasseur, et *Dict. de Moreri.*)

LE MÉTEL (Antoine), sieur d'Ouville, frère du célèbre abbé de Boisrobert, naquit à Caen, vers le commencement du dix-septième siècle. Il fut d'abord ingénieur géographe et finit par se livrer entièrement à son goût pour la composition de pièces de théâtre. Voici les titres de quelques-unes des nombreuses comédies de cet auteur : *L'Esprit-Follet*, 1641 ; *Les Fausses Vérités*, 1642 ; *Absent de chez soi*, 1643 ; *La Dame suivante*, 1645 ; *Le Mort vivant*, 1645 ; *Jodelet astrologue*, 1646. Quelques-unes de ces pièces sont en vers et en cinq actes. On a aussi de Le Métel un recueil de contes, publié à Paris, en 1661 ; c'est une de ces œuvres que devront toujours réprouver et le bon goût et la morale.

(V. l'*Histoire du Théâtre français* des frères Parfait, t. 5, 6 et 7, etc.)

LE METTAY (Pierre-Charles), peintre d'histoire,

de marine et de paysages, naquit à Fécamp, sur la paroisse de Saint-Étienne, en 1726. Il fut l'un des bons élèves de Boucher, remporta le grand prix de Rome, puis, envoyé en Italie, il y étudia les œuvres des grands maîtres et visita plusieurs villes de ce beau pays, dont il reproduisit les sites les plus pittoresques.

Le Mettay excellait surtout à peindre les marines, et quelques-uns de ses tableaux, en ce genre, sont, dit-on, dignes d'être comparés à ceux de Joseph Vernet. *Les Ports d'Italie*, dus au pinceau de cet artiste, se font remarquer par une savante correction, une grande vérité et par la manière pleine de naturel avec laquelle sont groupés les personnages qui s'y trouvent représentés.

Après avoir exécuté, pour la Cour de Turin, où il avait passé deux ans, plusieurs ouvrages qui augmentèrent sa réputation, Le Mettay, de retour à Paris, fut admis à l'Académie de Peinture et obtint le titre de peintre du Roi.

On cite, parmi ses meilleurs tableaux : *Les Bergers romains* (gravés par Le Veau) ; *Le Port de Naples; Le Golfe* de la même ville (gravés par Zingg); *Le Calme*; *La Tempête* (1) ; *Une Flagellation*, tableau qui se trouve dans l'église de Saint-Etienne, de Fécamp, à laquelle l'auteur en avait fait hommage.

Le Mettay mourut à Paris, en 1760, à l'âge de trente-quatre ans.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert, la *Biogr. univ., suppl.*)

LE MICHEL (Jérôme-Anselme), né à Bernay, en 1601, fit profession dans l'ordre des Bénédictins de

---

(1) Ces deux tableaux, *Le Calme* et *La Tempête*, appartiennent aujourd'hui, par droit de succession, à un négociant de Rouen, l'honorable M. Séraphin Besson.

l'abbaye de Corbie, le 13 septembre 1621. Il s'y occupa de travaux historiques, amassa de nombreux et précieux documents sur cette matière, puis écrivit l'*Histoire de l'Abbaye de Marmoutiers*, 3 vol. in-f°, ouvrage resté à l'état de manuscrit et qui fut conservé dans la bibliothèque de cette abbaye.

Dom Le Michel mourut en 1644, laissant encore quelques autres ouvrages inédits.

(V. *Hist. de la Congrégat. de Saint-Maur*, etc.)

LE MIRE (Noël), habile graveur, né à Rouen, sur la paroisse de Saint-Maclou, le 20 novembre 1724, étudia l'art du dessin à l'Ecole de cette ville, et fut à Paris, où il devint élève de Le Bas. Notre artiste, dont le burin était fin et spirituel, a su rendre, avec une grande perfection, les tableaux de Téniers, d'après lesquels il aimait à s'exercer.

Il réussit surtout dans la vignette, et celles qu'il grava pour les *Contes de la Fontaine*, édition dite des Fermiers-Généraux, pour les *Métamorphoses d'Ovide* et le *Temple de Gnide*, sont fort estimées des amateurs. Le Mire avait aussi beaucoup de talent pour l'exécution des petits portraits, et on distingue, pour leur fini précieux, ceux d'*Henri IV*, du *Grand Frédéric*, de *Joseph II* et de *Louis XV*. Les autres œuvres de ce graveur sont des marines, des paysages et les portraits de *Jeanne d'Arc*, du général *Washington*, du marquis de *La Fayette*, de *Piron*, de *Crébillon*, et une estampe connue sous le titre de : *Le Partage de la Pologne, ou le Gâteau des Rois.* Cette pièce, regardée comme le chef-d'œuvre de l'auteur, est devenue des plus rares. Le Mire a illustré les belles éditions de Voltaire et de J.-J. Rousseau. Ses derniers ouvrages font partie de la magnifique collection dite *Galerie de Florence*. Cet habile graveur était membre associé des Académies de Rouen et de Vienne.

Il mourut à Paris, dans le courant de mai 1801.
(V. *Mém. biogr.* de Guilbert, *Biogr. univ.*, etc.).

LE MIRE (Jean), frère du précédent, naquit à Rouen, le 7 septembre 1725. Entré, de bonne heure, dans la marine royale, il dut à des actions d'éclat le grade de lieutenant de frégate, et contribua, en cette qualité, à la défense de Québec, en 1759. Jean Le Mire fut, cette même année, chargé d'une mission importante par le gouverneur du Canada, M. Du Vaudreuil, et reprit ensuite son service sous les ordres des amiraux d'Estaing et de Guichen. Il prit une part glorieuse aux mémorables campagnes de la guerre d'Amérique, et reçut, en récompense de sa belle conduite, le titre de chevalier de Saint-Louis.
Il mourut le 28 novembre 1791.
(V. *Mém. biogr.* de Guilbert.)

LE MIRE (Louis), frère des précédents, naquit à Rouen, en 1738. Il montra, fort jeune, les plus heureuses dispositions pour l'étude du dessin, et il atteignait à peine sa douzième année, que déjà l'Académie de Rouen le proclamait, une seconde fois, lauréat, pour le récompenser des progrès rapides qu'il avait faits dans cet art.

Louis Le Mire, devenu élève de son frère Noël pour la gravure, s'était annoncé, par la précocité de son talent, comme devant bientôt surpasser son maître ; mais, livré sans frein à tous les excès d'une fougueuse jeunesse, cet artiste vit, en peu de temps, se briser les ressorts d'un tempérament qui promettait d'être robuste. Il mourut à Paris, chez son frère, en 1757, à l'âge de dix-neuf ans. On ne connaît guère de Louis Le Mire que les planches qu'il a gravées, d'après Oudry, pour l'édition in-f° des *Fables de La Fontaine.*
(V. *Mém. biogr.* de Guilbert.)

LE MOINE (Guillaume), né à Villedieu, en 1528, selon l'*Histoire de Normandie* de Masseville, et en 1536, selon M. Cousin, fut en grande réputation, parmi les savants, comme physicien, philosophe et grammairien. Il se livra à l'enseignement dans l'Université de Caen et composa un Dictionnaire latin et français, publié dans cette même ville.

(V. *Antiq. de la Neustrie*, par Bourgueville de Bras, *Biblioth. françoise* de La Croix du Maine, t. 1, etc.)

LEMOINE (J.-A.-M.), né à Rouen, en 1740, commença d'abord par faire connaître, sans le secours d'aucun maître, ses heureuses dispositions pour le dessin et la peinture; puis il devint l'un des meilleurs élèves de l'Ecole de sa ville natale, où il obtint plusieurs prix. Après avoir passé quelque temps à Paris, dans l'atelier de son compatriote Deshays, il revint à Rouen, où la faiblesse de sa santé et le besoin d'une existence paisible devaient le fixer pour toujours.

Doué d'un talent inventif et fécond, ce peintre s'essaya dans presque tous les genres, et l'on doit à sa prodigieuse facilité un grand nombre de dessins et d'esquisses d'une exécution large et gracieuse. Il avait aussi beaucoup d'habileté pour peindre les grandes machines, et son plafond du Théâtre-des-Arts de Rouen, représentant l'*Apothéose du grand Corneille*, est considéré comme une œuvre très-remarquable en ce genre. Lemoine passa la majeure partie de sa vie dans la maison d'un honorable magistrat, ami des arts, M. de Normanville, et termina sa carrière le 21 février 1803.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert, etc.)

LE MONNIER (Pierre), né à Saint-Sever, près de Vire, le 28 juin 1676, se livra à l'enseignement, de-

vint professeur de philosophie au Collége d'Harcourt, à Paris, et fut, en 1725, admis à l'Académie des Sciences. On a de ce savant professeur, sur l'enseignement, quelques ouvrages dont voici les principaux : *Cursus philosophiæ*, Paris, 1750, 6 vol. in-12 (ce cours fut longtemps en usage dans les écoles); *Premiers Traités élémentaires de Mathématiques dictés en l'Université de Paris*, Paris, 1758, in-8°, ouvrage posthume et sans nom d'auteur. Pierre Le Monnier mourut à Saint-Germain-en-Laye, en 1757. Deux fils de ce personnage, Pierre-Charles et Louis-Guillaume Le Monnier, nés à Paris, se sont rendus célèbres : le premier fut astronome, professeur de physique au Collége royal et membre de l'Académie des Sciences; le second devint médecin en chef des armées, premier médecin du Roi et membre de l'Institut. Ce dernier a écrit et publié plusieurs ouvrages sur la science qu'il professait.

(V. *Biogr. univ.*, *France litt.* de J.-M. Quérard, etc.)

LE MONNIER (Guillaume-Antoine), né à Saint-Sauveur-le-Vicomte, en 1721, fit de bonnes études à Coutances, et fut ensuite à Paris, où il obtint une place au Collége d'Harcourt. Il s'appliqua dès lors à se rendre savant dans tous les genres de littératures, se livra, avec beaucoup d'ardeur, à l'étude de la musique, puis, entré dans le sacerdoce, il fut, en 1747, nommé directeur de la maîtrise de la Sainte-Chapelle. Pourvu, plus tard, d'une cure en Basse-Normandie, l'abbé Le Monnier la conserva jusqu'à l'époque de la Révolution, et subit, pour refus de serment, sous le règne de la Terreur, une détention qui se prolongea jusqu'après le 9 Thermidor.

Se trouvant, lors de sa mise en liberté, sans aucune espèce de ressource, il fut porté sur la liste des hommes de lettres auxquels la Convention accorda des pensions, puis son compatriote Letourneur, de la

Manche, lui fit obtenir, en 1794, la place de bibliothécaire du Panthéon. L'abbé Le Monnier devint membre associé de l'Institut national, et mourut à Paris, le 4 avril 1797. Il a laissé les ouvrages suivants : *Les Comédies de Térence traduites en français*, 1771, 3 vol. in-8°, texte en regard, fig. ; *Satires de Perse traduites en français*, Paris 1771, in-8°; *Le Bon Fils, ou Antoine Masson*, comédie mêlée d'ariettes, sous le nom de Devaux, musique de Philidor, 1773; *Contes et Epîtres en vers*, Paris, 1773, in-8°; *Les Fêtes des bonnes Gens de Canon et des Rosières de Briquebec et de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, 1778, in-8°; *La Rosière du Passais, ou Piété filiale de Jeanne Closier*, Paris, 1787, in-8°.

(V. *Not. sur la Vie de Le Monnier*, par M. Mulot, *Biogr. univ.* et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LE MONNIER (François), né au Havre, le 16 juillet 1727, embrassa l'état ecclésiastique, et fonda, dans sa ville natale, en 1760, un établissement de charité pour les jeunes filles. Nommé curé de la Potterie, en Caux, il administra cette paroisse pendant quinze ans, et devint supérieur du Séminaire de Saint-Charles, du Havre. Ayant refusé de prêter serment, en 1792, l'abbé Le Monnier quitta la France, se réfugia en Angleterre, et mourut à Winchester, le 4 juillet 1795.

(V. *Petite Biogr. havraise*, par l'abbé Anfray, et *Biogr. des Hommes célèbres du Havre*, par J.-B. Levée.)

LEMONNIER (Anicet-Charles-Gabriel), peintre d'histoire des plus distingués, naquit à Rouen, le 6 juin 1743.

Il eut pour premier maître, dans cette ville, J.-B. Descamps, fut se perfectionner à Paris, dans l'atelier de Vien, et obtint, en 1770, le grand prix de Rome

pour une composition dont le sujet était *Molière et sa Famille.*

Le Monnier s'appliqua, pendant le long séjour qu'il fit à Rome et en Italie, à l'étude des monuments de ce beau pays et à tout ce qui se rattachait aux progrès de son art. De retour à Paris, il exposa, au salon de 1785, *La Peste de Milan*, tableau qui eut un grand succès, et fut, en 1789, reçu à l'Académie de Peinture, sur la présentation d'un tableau représentant : *La Mort d'Antoine.*

A l'époque de la Révolution, notre compatriote fut chargé, conjointement avec Lecarpentier, de se livrer à la recherche et de faire un choix des tableaux provenant des établissements religieux supprimés dans l'étendue du district de Rouen, afin de les soustraire à la destruction. Il s'acquitta avec beaucoup de zèle de cette mission importante, et c'est aux soins de cet artiste que plusieurs églises et notre Musée doivent aujourd'hui la possession de bon nombre des meilleures peintures qu'il était parvenu à réunir. En 1810, Lemonnier fut nommé directeur de la manufacture des Gobelins, conserva cette place jusqu'en 1816, et mourut à Paris, le 17 août 1824. Les toiles les plus importantes de ce peintre, dont le talent se recommande par le goût de la composition, par la noblesse et l'expression données aux personnages, par le brillant et la fermeté du pinceau, sont, outre celles déjà citées : *La Mission des Apôtres*, 1771 ; *Portrait de M. Joly, docteur en Sorbonne*, 1778 ; *Notre-Seigneur au milieu des Docteurs*, 1782 ; *Jésus-Christ appelant à lui les Enfants*, 1783 ; *Présentation de la Sainte-Vierge au Temple ; La Mort de Niobé et de sa Famille ; La Fortune.* Ces sept tableaux, ainsi que celui de *La Peste de Milan*, appartiennent au Musée de Rouen. Nous mentionnerons encore de Lemonnier les tableaux suivants : *Adieux d'Ulysse et de Pénélope ; François Ier recevant la*

sainte Famille, de Raphaël; *Présentation de la Chambre de Commerce de Rouen à Louis XVI; Le Génie du Commerce*, tableau allégorique (1); *Une Soirée chez Mme Geoffrin*, exécuté pour l'impératrice Joséphine; *Les Ambassadeurs romains envoyés à l'Aréopage d'Athènes pour demander les Lois de Solon.* M. A.-H. Lemonnier, fils de notre illustre peintre, a donné une Notice historique sur la vie et les ouvrages de son père.

(V. *Biogr. univ.*, *suppl.*, etc. Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LEMONNIER, V. Esnauderie.

LE MOYNE (Etienne), né à Caen, en 1624, reçut, dans l'Université de cette ville, les premiers éléments de l'instruction, fut faire sa théologie à Sédan, sous le célèbre ministre protestant Du Moulin, et s'appliqua à l'étude des langues orientales dans l'Université de Leyde.

De retour en France, en 1650, Le Moyne devint ministre de l'église de Geffosse et ensuite de celle de Rouen. Persécuté, dans cette ville, à cause de son zèle à faire des prosélytes au protestantisme, il passa à Oxford, où il reçut le titre de docteur, et fut professer la théologie à l'Académie de Leyde. C'est là qu'il termina sa carrière, le 3 avril 1689.

Le Moyne, qui possédait, avec la connaissance des langues anciennes, celle des antiquités sacrées et des lettres profanes, a publié plusieurs ouvrages, en latin, dont voici le plus important: *Varia sacra seu sylloge variorum opusculorum græcorum ad rem ec-*

---

(1) Ces deux grands tableaux ornent les salles de la Chambre de Commerce de Rouen.

clesiasticam spectantiam, etc., Lud., Bat., 1685, 2 vol. in-4°.

(V. *Eloge de Le Moyne*, par Basnage de Beauval, *Hist. des Savants ; Orig. de Caen*, par Huet, etc.)

LE MOYNE (Simon-Sylvestre-Clément), né le 31 décembre 1727, à Bretteville, près de Dieppe, devint maire de cette dernière localité, à laquelle, dans le cours de son administration, il rendit d'éminents services. Il présenta au Roi Louis XVI le prospectus d'un travail important ayant pour titre : *Idées préliminaires d'un ouvrage sur les pêches maritimes de France*, Paris, 1777, in-8°. Le Moyne mourut à Dieppe, le 28 juillet 1806.

(V. *Mém.* de Guilbert et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LEMOYNE, né à Rouen, le 1er juillet 1751, d'un notaire de cette ville, se destina d'abord à la profession de son père ; mais, se sentant poussé, par un penchant irrésistible, vers l'étude des beaux-arts, il suivit les leçons de dessin et de peinture à l'Ecole de sa ville natale, où il obtint un premier prix. Il devint, sous le ministère de M. Forfait, son compatriote, professeur de dessin des élèves de la marine, et continua à cultiver la peinture, surtout comme portraitiste. Lemoyne eut beaucoup de succès dans ce genre, et il se fit aussi connaître avec avantage par l'invention du *chevalet-perspective*, instrument utile aux paysagistes, et par une autre machine propre à assurer la ressemblance dans les portraits. Cet artiste peignait aussi avec talent sur la porcelaine et cultivait la musique. Il termina sa carrière à Paris, le 7 février 1824.

Il a laissé, à l'état de manuscrit, plusieurs ouvrages sur la géométrie et sur la perspective dans leur rapport avec le dessin et la peinture.

(V. *Bullet. de la Soc. d'Emulat.*, 1824.)

LEMOYNE, V. Dessessarts.

LENFANT (Charles-Louis), licencié en théologie de la Maison et Société de Sorbonne, naquit à Rouen, le 8 mars 1688. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut, en 1722, nommé curé de la paroisse de Saint-André, du faubourg Cauchoise de Rouen, et se montra l'un des ecclésiastiques les plus acharnés contre l'ouvrage intitulé : *Le Peuple de Dieu*, que venait de publier le P. Berruyer. L'abbé Lenfant rédigea, et signa le premier de cinquante-six curés du diocèse, qu'il entraîna par son exemple, une requête adressée, en 1763, à l'archevêque de Rouen, M. de La Rochefoucauld, pour obtenir la censure de cet ouvrage. Prédicateur très-éloquent et des plus hardis en ce qui touchait l'expression de sa pensée, le curé de Saint-André, en prêchant un jour dans la Cathédrale de Rouen, devant le cardinal de Saulx de Tavannes, osa dire, après avoir établi qu'il existait une grande différence entre les évêques de la primitive Eglise et les évêques de son époque, « que les premiers étaient des évêques d'or portant des crosses de bois et les derniers des évêques de bois portant des crosses d'or. » Cette hardiesse fit beaucoup de bruit, causa grand scandale, et il en résulta qu'à partir de cette époque, il fut fait défense expresse à l'abbé Lenfant de prêcher ailleurs que dans son église. Celui-ci administra sa paroisse, pendant près de cinquante ans, avec toute la piété vigilante d'un bon pasteur, et eut pour mission, durant de nombreuses années, d'assister, à leur moment suprême, les condamnés au dernier supplice.

Le curé Lenfant mourut à Rouen, le 21 février 1774.

(V. *Biogr. manuscr.*, par A. Pasquier, etc.)

LE NOBLE (Pierre), né dans le diocèse de Rouen, vers le milieu du dix-septième siècle, était substitut

du procureur-général au Parlement de Normandie. On a de ce magistrat un recueil de plaidoyers publiés en 1704, 1 vol. in-4°.

L'un des plus curieux de ces plaidoyers, remarquable par la force du raisonnement et par la pureté du style, est celui qui traite de cette question : *Les Confessions révélées peuvent-elles faire charge?* Le Noble mourut à Rouen, en 1720.

(V. *Mém.* de Guilbert, etc.)

LE NOEL DU PERRON (Jacques) naquit dans le diocèse de Coutances, vers la fin du seizième siècle, de Robert Le Noël, seigneur de Groucy, et de Marie Davy, sœur du cardinal Du Perron, dont il ajouta le nom au sien. Il fut d'abord abbé de Saint-Taurin et de Lyre, devint évêque d'Angoulême et obtint, en 1646, le siége d'Evreux, dont il ne prit possession que le 26 octobre 1648. Des troubles civils ayant éclaté dans la ville, Le Noël voulut s'en éloigner, mais arrêté et reconduit par les bourgeois dans son palais épiscopal, il y mourut de chagrin, le 17 février 1649. Le corps de ce prélat fut inhumé dans le chœur de sa Cathédrale, et, selon le vœu qu'il avait exprimé en son testament, son cœur a été porté à Paris et déposé dans l'église de Saint-Louis des Jésuites, près de ceux du cardinal Du Perron et de Jean, frère de ce dernier.

(V. *Hist. des Evêques d'Evreux*, par MM. A. Chassant et G.-E. Sauvage.)

LE NOIR (Martin), docteur en théologie de la Faculté de Paris et prieur des religieux Augustins de Rouen, naquit dans cette ville, vers la seconde moitié du seizième siècle. Il fut bon prédicateur et très-médiocre poète. On a de lui les ouvrages suivants : *Le naïf Image de l'Envie présenté en estrennes à toute la très-noble et très-antique maison de MM. les gé-*

néreux Martels, préludé par des Stances et des Sonnets. Rouen, Loys du Castel, 1611, in-12; Recueil des sermons prêchés par le Frère Martin, imprimés sous ce titre bizarre : L'*Uranoplie, ou Navigation du lict de Mort au port de Vie, utile pour assister les malades*, Rouen, 1616, in-8°; *La franche acceptation du deffy faict au Frère Martin Le Noir par certains calomniateurs anonymes*, etc. Ce religieux mourut vers 1620.

(V. *Biblioth. françoise* de l'abbé Goujet, t. 15, 16 et 17.)

LE NOIR (Jean), né à Alençon, en 1622, entra dans le sacerdoce, se consacra à la prédication et obtint le titre de théologal de Séez. Bien connu pour la rigidité de ses principes en matières religieuses, cet ecclésiastique, accusé de jansénisme, se fit de nombreux ennemis, parmi lesquels se trouvaient plusieurs prélats. Il écrivit et publia, à l'appui de ses doctrines, un nombre considérable d'ouvrages de polémique et de controverse théologiques, eut à subir toutes sortes de persécutions, puis, se trouvant à Paris, il y fut arrêté, conduit à la Bastille et mis en jugement. Sommé, par le président, de faire connaître ses complices, l'abbé Le Noir répondit avec fermeté qu'il en avait trois : « L'*Ecriture-Sainte*, les *Saints-Pères* et les *Canons.* » Il ne voulut point reconnaître au tribunal, devant lequel il comparaissait, le droit de le juger, et fut, malgré ses protestations, condamné à une détention perpétuelle, le 24 avril 1684. Il mourut dans la prison de Nantes, le 22 avril 1692.

(V. *Mém. sur la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos, t. 2, *Anecd. ecclésiast.*, par l'abbé Sonnes, etc.)

LE NOIR-DUPARC (Jacques), né à Pont-Audemer, le 15 novembre 1702, entra dans la Compagnie de

Jésus et devint professeur de rhétorique au Collége de Louis-le-Grand. Il est auteur de l'ouvrage suivant: *Observations sur les trois Siècles de la Littérature françoise*, Amsterdam, 1774. On a aussi de lui deux discours latins, l'un contre les détracteurs des Normands, l'autre sur la naissance du duc de Bourgogne; de plus, des oraisons funèbres et des poésies, une édition des *Œuvres spirituelles* du P. Judde et une édition des *Plaidoyers et Discours* du P. Geoffroy. Le Noir-Duparc mourut à Issy, vers 1789.

(V. *Hist. de Pont-Audemer*, par M. A. Canel, t. 1, et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LE NOIR (Jacques-Louis), né à Alençon, en 1720, fit sa profession religieuse dans l'ordre des Bénédictins de l'abbaye de Saint-Evroult, en 1741. Admis à l'Académie de Caen, il y obtint le titre d'historiographe de Normandie, et termina sa carrière vers la fin du dix-huitième siècle. On a de Dom Le Noir: *Mémoire sur le Commerce particulier à la ville et à la généralité de Caen* (couronné par l'Académie de cette ville); *Mémoire relatif au projet d'une Histoire générale de la province de Normandie*, in-4°; *Collection chronologique des Actes et des Titres de Normandie* (prospectus), 1788, in-8°; *La Normandie anciennement pays d'Etats, ou Recueil de Titres authentiques concernant les assemblées et convocations des Etats-Généraux de la province*, etc., Paris, Firmin Didot, 1790, in-8°.

(V. *Biogr. univ., suppl.*)

LE NORMAND (René), sieur du Bois, naquit à Falaise, dans la seconde moitié du seizième siècle.

Il est auteur d'un livre sur le *Rétablissement de la Milice en France, des Armées navales, du Commerce*, etc., 1632, in-4°, dédié au Roi Louis XIII.

LENORMAND (Germain), né à Rouen, le 16 août

1742, selon les *Mémoires biographiques* de Guilbert, fit ses études à Paris, et occupa successivement plusieurs emplois dans la ferme générale des Aides. Nommé, à l'époque de la Révolution, surveillant des Ecoles de Rouen, il fut, plus tard, envoyé, par le département de la Seine-Inférieure, prendre place à l'Ecole normale de Paris, se lia, dès-lors, avec l'abbé Sicard et entretint avec lui une correspondance suivie.

Lenormand se livra, dans la suite, à l'étude du nouveau système de poids et mesures, qu'il chercha, par l'enseignement, à vulgariser et à mettre en pratique, et sur lequel il publia plusieurs brochures. On a encore de lui un *Recueil des Actions civiques et héroïques des Républicains français*, Rouen, Labbey, in-12; *Recueil de Chants patriotiques* et un *Mémoire sur la Géodésie*, adressé à la Société d'Emulation de Rouen, dont l'auteur faisait partie.

Lenormand mourut à Rouen, le 2 mars 1807.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert et *Biogr. manusc.*, par A. Pasquier, qui, sans citer aucune autorité, fait naître ce personnage à Orléans.)

LENORMAND (Marie-Anne), célèbre cartomancienne, naquit à Alençon, le 16 septembre 1768, d'un marchand drapier de cette ville. Elle vint à Paris, en 1790, fut placée d'abord dans un magasin comme demoiselle de comptoir, et commença dès-lors à prédire l'avenir, en tirant avec beaucoup d'habileté les cartes d'après les principes d'*Eteilla* (Alliette). Favorablement servie par les circonstances, elle fut bientôt en grande réputation dans le faubourg Saint-Germain, où elle s'était établie, et se vit consultée par d'éminents personnages, notamment par l'impératrice Joséphine, dont elle avait, dit-on, prédit les hautes destinées et les amères déceptions qui devaient en être la suite. Activement surveillée par

la police, Mlle Lenormand fut plusieurs fois emprisonnée, à cause, a-t-on prétendu, de certaines révélations compromettantes. L'immense réputation de la fameuse devineresse se continua sous les dynasties qui succédèrent à l'Empire, et Mlle Lenormand, qui termina sa carrière à Paris, le 25 juin 1843, a laissé à un neveu, son unique héritier, une fortune de 500,000 fr.

Cette célèbre cartomancienne a écrit et publié de nombreux ouvrages; les principaux sont : *Souvenirs prophétiques d'une Sybille sur les causes secrètes de son arrestation du* 11 *décembre* 1809, in-8° ; *La Sybille au Congrès d'Aix-la-Chapelle*, etc., 1819, in-8° ; *Mémoires historiques et secrets de l'impératrice Joséphine*, 1820 et 1827, in-8°; *Souvenirs de la Belgique*, à propos de son incarcération et de son procès à Bruxelles, 1822, in-8°; *L'Ange protecteur de la France au tombeau de Louis XVIII*, 1824, in-8°; *L'Ombre de Henri IV au palais d'Orléans*, 1831.

(V. *Biogr. univ., suppl.*, etc.)

LENTAIGNE DE LOGIVIÈRE (Jacques-Guy), né à Caen, en 1769, devint, en 1806, maire de cette ville. C'est sous son administration que furent organisés le Musée et la Bibliothèque, que furent exécutés plusieurs travaux d'embellissement. Il reçut, en 1811, la décoration de la Légion-d'Honneur, continua à exercer ses fonctions, et fut, pour sa bonne gestion pendant les époques difficiles de 1814 et 1815, l'objet d'une manifestation des plus honorables de la part du Conseil municipal, qui lui témoigna sa reconnaissance dans les termes suivants : « Le Conseil vote à l'unanimité des remerciements à M. Lentaigne de Logivière, maire de la ville de Caen, pour la conduite ferme et sage qu'il a tenue pendant les temps d'orage qui viennent de s'écouler, et pour avoir préservé la ville des malheurs dont elle a été

plusieurs fois menacée. » Cet honorable citoyen quitta ses fonctions en 1816, et rendit encore quelques services à sa ville natale comme membre de la commission des hospices et de la Société d'Agriculture et du Commerce de Caen.

M. Lentaigne a terminé sa carrière en 1840.

(V. *Ann. normand*, 1840.)

LÉON (Saint), né à Carentan, en 856, était prêtre, et peut-être même évêque régionnaire, lorsqu'il se rendit à Rome, où le pape lui donna pour mission d'aller prêcher l'Evangile à Bayonne et dans tout le pays Basque.

S'étant associé, pour cet apostolat, Philippe et Gervais, qu'on a appelés ses frères, il parcourut avec eux ces contrées, instruisant et évangélisant les populations. Elu évêque de Bayonne, Léon fonda, dans cette ville, une église sous l'invocation de la Sainte-Vierge ; puis, continuant ses travaux apostoliques, il rendit le christianisme florissant dans la Biscaye, dans la Navarre, dans les Landes et au-delà de Bordeaux. Nommé, par le pape Etienne V, archevêque de Rouen, vers l'an 888, il ne prit point possession de ce siége, et fut martyrisé, près de Bayonne, par des pirates, avec son frère Gervais, le 1er mars 889, jour où l'on célèbre sa fête.

Les reliques de Saint Léon sont conservées dans la Cathédrale de Bayonne, où ce saint est honoré comme patron du diocèse.

(V. *Hist. des Archev. de Rouen*, par Dom Pommeraye.)

LE NOURRY (Nicolas-Denis), né à Dieppe, en 1647, fit ses études au Collége de l'Oratoire de cette ville, et entra, en 1665, dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur.

Envoyé dans le monastère de Bonne-Nouvelle, de

Rouen, il y travailla, avec Dom Garet, à une édition de *Cassiodore*, puis passa à l'abbaye de Saint-Ouen, de la même ville, où il coopéra, avec J. Du Chesne, J. Bellaise et Dufriche, à la nouvelle édition des *Œuvres de Saint Ambroise*, 1686 et 1690, 2 vol. in-f°. Appelé à Paris, par les supérieurs de son ordre, Dom Le Nourry fut chargé, par le cardinal de Noailles, de la direction de plusieurs maisons religieuses, et mourut à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 24 mars 1724. On a de ce savant Bénédictin : *Apparatus ad Bibliothecam maximam Veterum Patrum*, etc., 1697, 2 vol. in-8°, 1703 et 1715, 2 vol. in-f°. Il a aussi publié une édition du livre *De mortibus persecutorum*, sous le titre de : *Lucii Cæcilii liber ad Donatum confessorem de mortibus persecutorum*, etc.

L'éloge de Dom Le Nourry se trouve dans le *Journal des Savants* du mois d'août 1724.

(V. *Hist. litt. de la Congrégation de Saint-Maur*, etc.)

LENOURRY (Henri-Marie), lieutenant-général d'artillerie, grand-officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de l'ordre impérial de la Couronne-de-Fer, des ordres royaux et militaires de Saint-Louis et de Maximilien de Bavière, baron de l'Empire, naquit à Saint-Aubin-du-Vieil-Evreux.

Il fit les principales campagnes de l'Empire, prit part à toutes les grandes batailles de cette mémorable époque, depuis Austerlitz jusqu'à Waterloo, où il resta seul de son état-major.

Le général Lenourry devait ses grades à des traits de bravoure et à des actions d'éclat. Il fut nommé, sous la Restauration, membre du Comité d'Artillerie, et se livra, dans ses moments de loisir, à son goût persévérant pour la culture des sciences, des lettres et des arts. Il termina son honorable carrière à sa

terre de Cracouville, près d'Evreux, le 25 septembre 1839.

(V. *Moniteur.*)

LE PAGE, V. Du Boccage.

LE PAULMIER DE GRENTEMESNIL (Julien), né dans le Cotentin, en 1520, étudia la philosophie et la médecine à Paris, et fut reçu docteur à la Faculté de cette ville.

Il acquit une grande réputation dans l'art qu'il exerçait, et devint médecin des Rois Charles IX et Henri III. Il est auteur d'un discours intitulé : *Préservation de la Peste*, Caen, 1580, et d'un Traité latin : *De Vino et Pomaceo*, Paris, 1588, in-8°.

Il mourut en 1588.

LE PAULMIER DE GRENTEMESNIL (Jacques), fils du précédent, naquit près de Sainte-Barbe, en Auge, le 15 décembre 1588. Il se fit d'abord connaître comme philologue, comme critique, littérateur et poète, puis il prit du service, avec le grade de capitaine de cavalerie, dans l'arrière-ban convoqué par le duc de Longueville pour une expédition en Lorraine. Il fut chargé, par ce même duc, de négociations importantes, et, la guerre terminée, il reprit ses travaux philologiques. On a de lui : *Exercitationes in optimos auctores græcos*, Leyde, 1658, in-4°, et Utrecht, 1694, in-4°; *Græciæ antiquæ descriptio*, Leyde, 1678, in-4°; *Kritikon epikeiphema, sive pro Lucano apologia*, Leyde, 1704, in-8°. Le Paulmier avait aussi composé des poésies grecques, italiennes, espagnoles et françaises, qui sont, dit-on, des plus médiocres. La Bibliothèque impériale possède de ce savant une requête manuscrite adressée au cardinal de Richelieu, en 1640, en faveur de la Normandie et principalement de la ville de Rouen, où une sédition

populaire, provoquée par les vexations des Traitans, venait d'éclater.

Le Paulmier mourut le 18 décembre 1670.

(V. *Hist. de Lisieux*, par L. Du Bois, t. 2, *Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard.)

LE PAULMIER DE VENDEUVRE (Jacques), neveu du précédent, naquit à Vendeuvre, en 1624. Il suivit la carrière militaire, devint brigadier dans les armées du Roi, fit de nombreuses campagnes, se trouva à quarante-huit siéges ou batailles, et écrivit une relation curieuse des plus mémorables. Il cultiva les lettres, surtout la poésie légère, et composa un nombre infini de couplets et d'impromptus, qui révélaient chez leur auteur une grande facilité et beaucoup d'imagination. Appartenant à la religion protestante, il abjura, à l'époque de l'Edit de Nantes, entre les mains de Huet, évêque d'Avranches, continua à écrire l'histoire de ses campagnes, et mourut le 13 avril 1702.

LÉPECQ DE LA CLOTURE (Louis), né à Caen, en 1736, d'un docteur régent de la Faculté de Médecine de cette même ville, embrassa la profession de son père et devint l'un des médecins les plus célèbres de notre province. Il vint se fixer à Rouen, en 1769, fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu et des prisons de Rouen, puis inspecteur du service de santé pour toute la Normandie.

« C'est surtout dans cette dernière fonction que Lépecq de la Clôture, dit M. le docteur Hellis, l'un de ses biographes, montra une intelligence, une activité et un dévoûment au-dessus de tout éloge, et c'est, en grande partie, à ses conseils et à ses vues éclairées qu'on doit la disparition des maladies épidémiques qui désolaient la province. »

Ce savant et habile praticien reçut, en récompense des éminents services qu'il avait rendus à son pays, des lettres de noblesse qui lui furent accordées par Louis XVI, en 1781.

Il était membre de la Société de Médecine de Paris, de l'Académie de Caen et de celle de Rouen, qui le nomma son président. Après avoir subi une longue détention pendant les mauvais jours de la Révolution, il se retira, en 1794, à Saint-Pierre-sur-Azif, d'où sa famille était originaire, et se livra, avec une nouvelle ardeur, au soulagement de ses semblables. On se souvient encore, dans ce pays, de ce bon vieillard tourmenté par la goutte, qu'on rencontrait, à toute heure et en toute saison, chevauchant dans les campagnes, pour aller visiter, sous son toît de chaume, quelque pauvre malade.

Il mourut le 5 novembre 1804. On a de Lépecq de la Clôture, sur la science qu'il professait, les ouvrages suivants : *Observations sur les Maladies épidémiques*, etc., *publiées par ordre du Gouvernement et aux frais du Roi*, Paris, 1776, in-4° ; *Collection d'Observations sur les Maladies et Constitutions épidémiques, avec l'Histoire naturelle, médicale et météorologique de la Normandie*, Rouen, 1778, 6 vol. in-4°. La Bibliothèque de Rouen possède cette précieuse collection, dont le 5e volume et surtout le 6e sont d'une grande rareté. M. L. de Glanville, petit-fils de Lépecq de la Clôture et membre de l'Académie de Rouen, a fait hommage à cette Compagnie du portrait peint de ce célèbre médecin.

(V. *Not.* de MM. les docteurs Gosseaume et Hellis, *Précis de l'Acad. de Rouen*, 1805, 1850, 1853, et *Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard, et Eloge, couronné par l'Académie de Rouen en 1853, de M. Max Simon.)

LÉPECQ, neveu du précédent, fut chirurgien-ma-

jor dans le 48e régiment de ligne, fit plusieurs campagnes et mourut en Pologne, en 1807. On a de lui un *Rapport sur l'Insalubrité du camp établi près d'Ostende et sur les Maladies qui ont régné pendant la fin de l'an XII et le commencement de l'an XIII*, publié, par le baron Desgenettes, dans le *Journal de Médecine* de 1809.

(V. *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LE PELLETIER (Guillaume), né à Clinchamps, en 1610, entra chez les Jésuites, se livra à la prédication avec un talent des plus remarquables et devint recteur du Collége de Paris. Il prononça l'*Oraison funèbre de Henry d'Orléans, duc de Longueville*, et la fit imprimer à Caen, en 1663, in-4°. Il termina sa carrière le 4 juillet 1668.

(V. *Orig. de Caen*, par Huet, *Dictionn. de Moreri*, etc.)

LE PELLETIER (Jean), négociant et savant distingué, naquit à Rouen, sur la paroisse Saint-Denis, le 26 décembre 1633. Il étudia d'abord, et apprit avec une grande facilité, l'espagnol, l'italien, l'anglais, et ensuite le grec et l'hébreu. Plus tard, il s'occupa de sciences mathématiques, d'astronomie, de dessin, de peinture, d'architecture, de médecine et même d'alchimie. Le Pelletier, qui, tout en s'appliquant à l'étude des sciences et des arts, ne négligeait en rien les affaires de son commerce, fut élu juge consulaire de sa ville natale, qu'il habita constamment et où il termina sa carrière, en 1711. On a de lui plusieurs dissertations et mémoires sur divers sujets, parmi lesquels nous mentionnerons : *Dissertation sur l'Arche de Noé et sur l'Hémine et la Livre de Saint-Benoît*, Rouen, J. Besongne, 1700 ; *Mémoire sur le rétablissement du Commerce en France*, 1701, in-12 ; *Lettre touchant la pesanteur des Che-*

veux d'Absalon (*Mém.* de Trévoux, août 1702); *L'Alkaëst, ou le Dissolvant universel de Van Helmont, révélé dans plusieurs traitez qui en découvrent le secret*, Rouen, Behourt, 1704, in-12; *Remarques sur les Erreurs des peintres dans la représentation de nos Mystères*, etc. (*Mém.* de Trévoux, nov. et déc. 1704, avril et sept. 1705); *Tableau des Monnoies, des poids et mesures des Hébreux réduites à celles de France*, imprimé en tête du *Commentaire sur la Genèse*, par Dom Calmet; *Traité des Poids et Mesures des Anciens, L'Art de volatiliser les alcalis*, Rouen, 1706. Le Pelletier a aussi donné quelques traductions, entre autres: un *Traité du Pied romain; Vie d'Elisabeth, reine d'Angleterre*, trad. de l'italien de Leti, 1703, 2 vol. in-12.

(V. *Dictionn. de Moreri*, *Biogr. univ.*, etc.)

LE PELLETIER (Jacques), écuyer, conseiller du Roi, avocat au Parlement et expéditionnaire en Cour de Rome, naquit au Grand-Andely, dans le dix-septième siècle. Il appartenait à la famille de Tournebu, dont Moreri a donné la généalogie dans son Dictionnaire. Ce savant jurisconsulte a écrit quelques ouvrages sur le droit ecclésiastique; les principaux sont: *Instruction pour obtenir en Cour de Rome toutes sortes d'expéditions*, etc., Paris, plusieurs éditions, deux parties; *Recueil de tous les bénéfices de France qui appartiennent au Roi*, Paris, 1790, in-12.

(V. *Traité de l'Institution du Droit ecclésiastique*, par Fleury, t. 2, etc.)

LE PELLETIER (Robert-Martin), né à Rouen, le 31 décembre 1682, était chanoine régulier de la Congrégation de France. Envoyé à Provins, il devint bibliothécaire de Saint-Jacques, s'occupa de recherches historiques, et publia les ouvrages suivants: *La Vie*

de Saint Thiébaud, hermite, patron de Provins et de Lagnie, Paris, 1729, in-12; *Histoire des Comtes de Champagne et de Brie*, Paris, 1753, 2 vol. in-12; *Mémoire de la Vie et des Ouvrages de Claude d'Espence, docteur en Sorbonne ; La Vie et les Ouvrages de P. de Givre, médecin de la Faculté de Paris.* Le Pelletier mourut à Graville, le 14 février 1748.

(V. *Biogr. manuscr.*, par A. Pasquier, et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LÉPERNAY (Nicolas), né au Sap, près d'Argentan, vers 1778, entra dans l'enseignement et devint régent aux Colléges d'Alençon, de Vire, etc. Il est auteur d'un recueil de poésies diverses, publié à Paris, en 1828, et d'une traduction, en vers, de la *Pharsale* de Lucain, Paris, 1834, 2 vol. in-8°. Ce poëte mourut à Bellême, vers 1838.

(V. *Hist. de Lisieux*, par L. Du Bois, 2e vol.)

LE PETIT (Guillaume), nommé aussi Parvi, naquit à Montivilliers, dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il entra dans l'ordre des Dominicains, devint confesseur de Louis XII et de François Ier, puis fut élu évêque de Troyes, siége que, plus tard, il permuta contre celui de Senlis. On a de ce prélat quelques ouvrages ascétiques ; ce sont : *Le Jardin de la Foi, contenant les articles du Symbole des Apôtres et du Concile de Nicée*, etc., Paris, 1537; *Le Viat du Salut utile à tous les Chrétiens pour parvenir à la gloire éternelle*, etc., Lyon, 1539; *La Formation de l'Homme en son excellence, ensemble ce qu'il doit accomplir pour avoir paradis*, Paris, 1540, in-8°. Guillaume Le Petit avait donné deux éditions des dix livres de l'*Histoire de Saint Grégoire de Tours*, l'une en 1512, in-f°, l'autre en 1522, et une édition des *Œuvres de Paul Diacre*, etc.

Il mourut le 8 décembre 1536.

(V. l'*Hist. de l'Univ.*, par Crevier, t. V, *Biblioth. franç.* de La Croix du Maine, t. 1, 4 et 5, *Mém. hist. du Collége de France*, par l'abbé Goujet, etc.)

LE PETIT (Antoine), sieur de la Garenne, naquit à Caen, le 4 juillet 1616. Il fut pourvu, dès l'âge de seize ans, d'une prébende dans l'église du Saint-Sépulcre de sa ville natale, entra dans le sacerdoce et se livra avec succès à la prédication. On a de lui quelques petits ouvrages de piété, entre autres : *Traité pour le Jubilé et les Indulgences*, Caen, 1662; *Catéchisme de la Dévotion*, Lyon, 1680.

Le Petit de la Garenne mourut le 10 novembre 1676.

Deux frères de ce personnage, Louis et François, furent aussi, dans une autre carrière, des hommes d'un certain mérite.

Adrien Le Petit, fils du dernier, avait du talent pour la poésie; il mourut glorieusement à la bataille de Nervinde, en 1693, près du duc de Chartres, auquel il était attaché.

(V. *Origines de Caen*, par Huet, et *Dictionn. de Moreri.*)

LE PETIT, V. MONTFLEURY.

LE PICARD (Louis), né à Alençon, vers le commencement du seizième siècle, fit de grands progrès dans l'étude de la médecine, s'occupa aussi d'astronomie et surtout d'astrologie judiciaire, science occulte remise en vogue, à cette époque, par la reine Catherine de Médicis.

On a de lui un ouvrage intitulé : *Révolution calculée sur le méridien de Paris et lieux circonvoisins*, Paris, 1547.

(V. *Mém. sur la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos.)

LE PICARD (François), poète, naquit au pays de Caux, dans le seizième siècle. On ne connaît de lui qu'une complainte sur la mort d'Adrien Turnèbe, imprimée à Paris, en 1565.

(V. *Biblioth. franç.* de La Croix du Maine, t. 1.)

LE PICARD ou PICARD (Mathurin), né à Louviers, dans la seconde moitié du seizième siècle, devint, en 1612, curé de Mesnil-Jourdain et directeur des religieuses du monastère de Saint-Louis-Sainte-Elisabeth de Louviers. Il publia les ouvrages suivants : *Vie de Saint Mauxe et de Saint Vénérand, patrons du diocèse d'Evreux*, Rouen, 1614, in-12; *Le Fouet des Paillards*, Rouen, 1628, in-12 (livre rare); l'*Arsenal de l'Ame.* Après sa mort, arrivée vers 1640, Mathurin Le Picard fut accusé, par la trop célèbre Madeleine Bavent (1), d'avoir, au moyen de magie et de sortiléges, porté la perversion des mœurs chez les religieuses dont il avait été le directeur, et d'être ainsi la cause de leur prétendue possession. Le corps du curé de Mesnil-Jourdain, qui avait été enterré dans l'église de ces religieuses, fut, à la suite de cette accusation, exhumé clandestinement, jeté dans un puits par ordre de Péricard, évêque d'Evreux, et enfin tiré de ce lieu, puis rendu à sa famille par sentence du bailli de Pont-de-l'Arche.

Mais l'affaire n'en devait pas rester là, et le vicaire de Mathurin Le Picard, Thomas Boullé, qui, lui, pour son malheur, était encore vivant, fut dénoncé à son tour, comme complice, par la même religieuse, Madeleine Bavent, et impliqué dans le procès qui commençait à s'instruire et qui devait se dénouer par un arrêt prononcé au Parlement de Rouen, le 21 août 1647. Cet arrêt déclarait l'ancien curé de Mes-

---

(1) Voir ce nom.

nil-Jourdain et son vicaire atteints et convaincus de crime de magie, de sortiléges, sacriléges et autres cas abominables contre la majesté divine, et condamnait, en conséquence, le cadavre de Mathurin Le Picard à être jeté aux flammes et l'infortuné Boullé, malgré son innocence, dont il n'avait cessé de protester, à être brûlé vif, ce qui fut exécuté sur la place du Marché de Rouen. L'abbé Laugeois (1), successeur immédiat de Le Picard à la cure de Mesnil-Jourdain, a publié une justification de ce dernier sous le titre de : *L'Innocence reconnue*, etc.

M. A. Floquet, dans le 5e volume de son *Histoire du Parlement de Normandie*, donne de curieux détails sur cet absurde et déplorable procès, ainsi que sur les personnages qui y jouèrent un rôle; on y trouve aussi, avec Madeleine Bavent, Mathurin Le Picard et Boullé, quelques autres Normands mentionnés dans notre *Dictionnaire biographique*, tels que Péricard, évêque d'Evreux, le capucin Esprit du Bosroger et le médecin Jean de Lampérière.

LE PICARD (Théodore), né en 1789, d'une honorable famille de Normandie, occupa, à Rouen, pendant plusieurs années, une place distinguée dans la haute industrie de cette localité. Il fut appelé, par le suffrage de ses concitoyens, à remplir les fonctions de juge dans la magistrature consulaire, siégea à la Chambre de Commerce, dont il devint président, fut nommé membre du Conseil municipal, président du Conseil administratif des Hospices, et reçut la croix de la Légion-d'Honneur. Bien connu pour l'étendue de ses connaissances en matière commerciale, industrielle et financière, M. Le Picard fut choisi, en 1848, pour diriger le Comptoir d'Escompte créé à Rouen

(1) Voir ce nom.

dans le but de venir en aide au commerce. Il acquit, par la capacité dont il fit preuve dans la gestion de cet utile établissement, de nouveaux droits à l'estime de ses concitoyens, et termina sa carrière le 23 novembre 1856.

(V. *Not. nécrol.* par M. Visinet, *Journal de Rouen* du 25 novembre 1856.)

LE PIGNY (Marin), docteur en théologie et en médecine, conseiller-aumônier du Roi, prédicateur ordinaire de Henri III, chanoine, archidiacre du Grand-Caux et vicaire-général du diocèse de Rouen, naquit dans cette ville, en 1554, d'une honorable famille. Il fut d'abord pourvu de la modeste cure de Sassetot-le-Mauconduit, mais l'éminence de son savoir et son talent dans l'éloquence de la chaire le firent élire plusieurs fois député du clergé aux Etats-Généraux de la province de Normandie, où il se montra l'un des hommes les plus capables de son époque.

Tenu dès-lors en haute considération dans l'Eglise et à la Cour, il obtint les diverses fonctions que nous avons énumérées, et fut, sous le pontificat de Léon XI, chargé de négociations en Cour de Rome, mission dont il s'acquitta en habile diplomate. Le Pigny, qui aimait les lettres et les arts, s'en constitua le zélé protecteur, en donnant des encouragements à la poésie aux concours du Puy de l'Immaculée-Conception, qui se tenait au couvent des Carmes de Rouen, et à la musique au Puy de Sainte-Cécile, établi à la chapelle de ce nom dans la Cathédrale de la même ville.

Elu prince des Palinods, en 1605, il fonda, en 1612, pour les lauréats de cette Académie, le prix de l'*Anneau d'or*. Henri IV voulut plusieurs fois récompenser, par l'épiscopat, le mérite de ce savant ecclésiastique, mais Le Pigny, homme d'une grande modestie, refusa constamment cette dignité. Il mourut

le 4 septembre 1633, et fut inhumé dans la Cathédrale de Rouen, chapelle de la Vierge.

(V. *Hist. de la ville de Rouen*, par Farin, *Hist. de la Cathédrale*, par Dom Pommeraye, etc. Portr., petit médaillon en plâtre, Bibl. de Rouen.)

LE POITEVIN (Henri), né en 1665, à Damerville, près de Valognes, entra chez les Eudistes, en 1690, fut envoyé à Senlis, vers 1720, et obtint un canonicat dans la Cathédrale de cette ville.

S'étant bientôt fait connaître par son talent pour la prédication, il fut chargé, par son évêque, de faire des missions dans les paroisses de la campagne, où il était entouré d'estime et de vénération. L'abbé Le Poitevin mourut dans de grands sentiments de piété, le 7 août 1750.

Il est auteur de plusieurs petits livres sur l'instruction religieuse, parmi lesquels nous mentionnerons : *Conduite chrétienne tirée des maximes de l'Evangile; Méthode pour bien faire le Catéchisme aux enfants; Méthode pour vivre chrétiennement dans les familles et y conserver la paix.* Toutes les Instructions du même auteur sont écrites en dialogues et ont été recueillies en 9 vol. in-16.

(V. *Dictionn. de Moreri*, t. VIII, additions.)

LE PRESTRE (Blaise), habile architecte, naquit à Caen, dans le quinzième siècle. Il construisit, vers la fin du même siècle, le portail latéral sud et quelques autres parties de l'église de Saint-Gilles de sa ville natale.

(V. *Eloge de Cahaignes* et *Précis de l'Hist. de Caen*, par M. G.-S. Trébutien.)

LEPRESTRE (Pierre-François-Henri-Hercule), né à Caen, le 16 août 1745, embrassa l'état ecclésiastique, se livra à l'enseignement privé, cultiva la poé-

sie et fut admis à l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen.

Il fit lecture, à cette Compagnie, de ses compositions poétiques, qui sont, pour la plupart, des odes, des élégies, des idylles, des contes, des fables et des traductions de quelques parties du poème des *Saisons* de Tompson. Toutes ces poésies, dont on trouve la nomenclature dans les *Mémoires de l'Académie de Caen*, sont restées inédites.

Le Prestre a terminé sa carrière le 23 mars 1818.

(V. *Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard.)

LE PRÉVOST (Jean), que nous croyons être né à Rouen, vers le commencement du dix-septième siècle, fut d'abord prieur commendataire de Saint-Thomas-sur-Scie, puis devint chanoine et bibliothécaire de la Cathédrale de Rouen.

On a de cet ecclésiastique, qui était fort savant et s'était beaucoup occupé des antiquités de sa province, les ouvrages suivants : *Calendrier historique*, imprimé en tête du Rituel de Rouen, en 1640; *Histoire ecclésiastique de la Normandie*, restée inédite et souvent citée par Gilles-André de La Roque, dans les preuves de son *Histoire généalogique de la Maison d'Harcourt*; *Recherches de la Normandie*, ouvrage également inédit; *Series archiepiscorum Rotomagensium*, imprimé dans le Recueil des Statuts synodaux du diocèse de Rouen, 1650, in-8°; *Lettres latines sur Saint Léon, archevêque de Rouen*; *Mémoire sur les Actes et les Reliques de Saint Sever et de Saint Sénateur, évêques d'Avranches* (inédits).

Le Prévost avait préparé les nombreuses éditions des livres liturgiques qui parurent sous le pontificat de Fr. de Harlay; il donna aussi, avec le concours de ses deux confrères, Georges Ridel et Jacques Malet, une édition de *De Officiis ecclesiasticis*, par Jean

de Bayeux, évêque d'Avranches, puis archevêque de Rouen.

Il termina sa carrière le 28 décembre 1648.

Jean Le Prévost eut un frère qui fut curé de Saint-Herbland de Rouen et aussi bibliothécaire du Chapitre de la Cathédrale.

(V. *Dictionn. de Moreri*, *Biblioth. de la France* du P. Le Long, et *Mém. sur les Biblioth. des Archevêq. et du Chapitre*, par M. l'abbé Langlois.)

LE PREVOST (Pierre-Robert), né à Rouen, en 1675, embrassa la carrière ecclésiastique et se consacra à la prédication. Après avoir fait entendre, avec succès, l'éloquence de sa parole dans les églises de sa ville natale, il fut à Paris, afin d'y prendre pour modèles nos grands orateurs sacrés. Il prononça le panégyrique de Saint Louis, devant l'Académie française, puis prêcha, devant la Cour, les *Avents* de 1714 et de 1727 et le *Carême* de 1721. L'abbé Le Prevost avait été pourvu d'un canonicat dans l'église de Chartres. On a de lui un Recueil d'*Oraisons funèbres*, à la tête desquelles se trouvent des Notices sur plusieurs personnages et un Précis de la vie de l'auteur. Ces oraisons funèbres sont celles de Furstemberg, évêque de Strasbourg, de Godet Démarais, évêque de Chartres, celles du duc de Berry et de Louis XIV, prononcées l'une à l'abbaye de Saint-Denis, en 1714, et l'autre à Beauvais et à Rouen, en 1715.

Il mourut à Paris, en 1736.

(V. *Dictionn. de Moreri*, *Biblioth. de la France* du P. Le Long, *Eloge* par Chéret, *Mercure de France*, octobre 1736, et *Biogr. univ.*, *suppl.*)

LE PREVOST D'EXMES (François) naquit le 29 novembre 1729, à Exmes, selon quelques biographes, et à Coudehard, près d'Argentan, selon quelques autres.

Il entra, fort jeune, dans les gardes de Stanislas, roi de Pologne, quitta le service, étudia le droit et obtint l'emploi de lieutenant-général particulier de la vicomté de Trün. Possédant un estimable talent pour divers genres de littératures, il se fit d'abord connaître, au théâtre, par *La Nouvelle Réconciliation*, comédie en un acte, 1758, et par *Les Trois Rivaux*, opéra en un acte, 1759, pièces jouées avec succès à Lunéville. Le Prevost d'Exmes vint ensuite se fixer à Paris, et fit représenter, au Théâtre-Italien, *Les Thessaliennes*, comédie en trois actes, et *Arlequin aux Enfers*, comédie en un acte. Le même auteur a publié, dans d'autres genres: *Reflexions sur le Système des nouveaux Philosophes*, Francfort, 1761, in-12; *Rosel, ou l'Homme heureux*, Paris, 1776; *Le Temple de l'Amour et de l'Hymen*, accompagné de morceaux de littérature, trad. de l'anglais et de l'italien, 1778, in-12; *Vies des Ecrivains étrangers, tant anciens que modernes*, 1781 et 1787, 2 vol. in-8°; *Etrennes du Parnasse, contenant un choix de Poésies françaises et étrangères*, Paris, 1788. Il avait aussi rédigé, pendant plusieurs années, le *Journal des Spectacles*. Ayant perdu sa fortune par des faillites et par la suppression d'une place qu'il tenait du duc de Rohan, Le Prevost, qui ne trouvait plus de moyens de subsistance dans ses travaux littéraires, tomba dans une profonde détresse. Réduit à chercher un refuge à l'Hospice de la Charité, il y mourut, en septembre 1793.

(V. *Biogr. univ.*, *Biogr. des Contemp.* et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LE PREVOST, né à Rouen, dans le dix-huitième siècle, fut d'abord prêtre habitué de la paroisse Sainte-Croix-Saint-Ouen, de cette ville, et devint curé dans le même diocèse.

Il cultiva la poésie latine et la poésie française,

fut un concurrent très-assidu de l'Académie des Palinods et l'un de ses plus heureux lauréats. Les pièces citées comme remarquables, parmi celles de ce poète, sont : deux odes sur *Jeanne d'Arc*, l'une en vers latins et l'autre en vers français ; une ode latine sur *Titus ;* une *Hymne sur la Nativité de la Sainte-Vierge*. Ces odes ont été imprimées dans le Recueil des Palinods des années 1763 et 1764.

LEPRÉVOST (Thomas-Placide), né à Louviers, le 4 septembre 1765, fut admis, en 1785, à l'Ecole vétérinaire d'Alfort, où il obtint son brevet de capacité.

Réclamé, en 1788, par l'Intendant de la généralité de Normandie, pour exercer à Rouen, il vint dès-lors se fixer dans cette ville, s'y fit une solide réputation et fut nommé médecin vétérinaire en chef de la maréchallerie du département. Reçu membre de l'Académie de Rouen et de la Société centrale d'Agriculture, M. Leprévost communiqua à ces deux Compagnies plusieurs mémoires témoignant de l'étendue de ses connaissances théoriques et pratiques dans la science qu'il professait.

Nous mentionnerons particulièrement les suivants : *Considérations sur l'utilité des Haras du Gouvernement ; Considérations sur les moyens d'améliorer les races de chevaux ; Instructions sur la maladie des moutons ; Abrégé historique sur l'art du Vétérinaire ; Instructions sur la péripneumonie des bêtes à cornes.*

M. Leprevost fut nommé, en 1831, membre du Conseil de Salubrité, et mourut à Rouen, le 2 septembre 1838.

(V. *Not.* par M. A.-G. Ballin, *Ann. norm.*, 1839.)

LEPREVOST (Pierre-Philippe), docteur-médecin, naquit le 13 mai 1767, à Beaumontel (Eure). Il acquit, dans la pratique des hôpitaux militaires, des talents qui lui valurent, plus tard, à Rouen, où il vint s'éta-

blir, de longs et honorables succès. Il fut laborieux, infatigable pour l'étude de tout ce qui se rattachait à l'art qu'il exerçait, et se montra toujours plein de zèle et de dévoûment pour le soulagement de ses semblables. Admis à l'Académie de Rouen, il en devint président, et ne cessa, pendant vingt-cinq ans, dit son biographe, d'y donner des preuves d'une érudition profonde et de connaissances nombreuses et variées.

Il mourut le 9 juin 1836.

(V. *Not.* par M. le docteur Hellis, *Précis de l'Acad. de Rouen*, 1836.)

LE PREVOST D'IRAY (Chrétien-Siméon, Le vicomte), né à Iray (Orne), le 13 juin 1768, suivit d'abord la carrière de l'enseignement et devint successivement professeur à l'Ecole centrale de Paris, censeur des études au Lycée impérial et inspecteur-général de l'Université. Il se fit ensuite connaître comme historien, comme poète et auteur dramatique, et fut nommé, en 1818, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Les pièces données au théâtre par Le Prevost d'Iray sont: *La Clubomanie*, comédie en trois actes, en vers, 1795; *Maître Adam, menuisier de Nevers*, comédie mêlée de vaudevilles, 1796; *Manlius Torquatus*, tragédie en cinq actes, en vers, 1798, jouée à l'Odéon; *Léonor, ou l'Heureux Procès*, comédie mêlée d'ariettes, 1798; *Les Troubadours*, comédie mêlée de vaudevilles, 1799; *Quart d'heure de Rabelais; Gentil Bernard*, comédie-vaudeville, 1801 (avec Philippon de La Madeleine). On a du même auteur des Souvenirs poétiques, des Odes, des Chants patriotiques et un poème, en six chants, intitulé: *La Vendée.* Ses ouvrages historiques sont: *Tableau comparatif de l'Histoire à l'usage des Écoles publiques*, Paris, 1802 et 1804; *Tableau comparatif de*

l'Histoire moderne, Paris, 1805; *Histoire d'Egypte sous le gouvernement des Romains*, Paris, 1816, in-8°.

Le vicomte Le Prevost d'Iray a terminé sa carrière en 1849.

(V. *Biogr. des Contemp.*, *France litt.* de J.-M. Quérard, *Littérat. française contemp.* et *Dictionn. encyclop.* de MM. Desobry et Bachelet. Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LEPREVOST (Jean-Félix-Casimir), plus connu sous le nom de l'abbé Prevost, né à Rouen, le 15 novembre 1793, fut un pieux ecclésiastique qui, pendant toute la durée de son ministère, s'est enseveli tout entier dans le service de Dieu et des pauvres. Nommé, le jour même de son ordination, le 20 décembre 1817, vicaire de la paroisse de Saint-Vivien de Rouen, puis aumônier spécial de la prison de Bicêtre, il se montra digne, à tous égards, de cette double mission, et fut, en 1834, appelé à la cure de Saint-Nicaise de la même ville, paroisse qui compte beaucoup d'indigents. Rien de plus chrétien ni de plus touchant que le zèle, le dévoûment apostolique et la charité inépuisable de cet excellent pasteur, qui mettait si bien en pratique ce vers d'une pièce de poésie latine de sa composition :

« *Magna sacerdotum laus est succurrere plebi :* »
(Se dévouer au peuple est la gloire du prêtre.)

L'abbé Leprevost, qui se multipliait dans les travaux de son saint ministère, était supérieur de la Communauté du *Bon-Pasteur*, qu'il avait contribué à fonder. Il prit aussi une part très-active à l'établissement des *Petites-Sœurs des Pauvres*, fondé, sur sa paroisse, pour donner asile à la vieillesse. Il fut nommé chanoine honoraire en 1851, titulaire en 1854, et mourut saintement le 21 juin de la même année. Il a été inhumé dans le cimetière de la Jatte, où ses parois-

siens et ses amis ont fait élever, sur sa tombe, une pierre tumulaire. Ce charitable et pieux ecclésiastique a composé et publié : plusieurs *Cantiques; Soirées religieuses et polémiques, ou Dialogues à l'usage de plusieurs classes de la société; Le Livre de tout le monde, ou Dialogues sur les Commandements de Dieu*, etc. Il a laissé, manuscrits : l'*Oraison funèbre* de M. Ch. Gabory, membre de la commission administrative des prisons de Rouen, 1821 ; *Dialogues sur les Commandements de l'Eglise;* des *Conférences* et des *Lettres spirituelles;* des *Poésies* latines et des *Poésies* françaises.

(V. *Not. sur la Vie et les Ouvrages de l'abbé Prevost*, par M. P. V., membre de la Société de Saint-Vincent de Paul, et *Not.* publiée par M. A. Aillaud.)

LE PRÉVOT DE BEAUMONT (Jean-Charles-Guillaume), né, dans le dix-huitième siècle, à Beaumont-le-Roger (Eure), avait acquis quelque considération dans la culture des lettres, et rempli plusieurs fonctions honorables, entre autres celle de secrétaire du Clergé de France. Ayant, en 1768, dénoncé le *Pacte de Famine*, il fut arrêté, enfermé à la Bastille, en vertu d'une lettre de cachet, qu'il a constamment prétendue fausse, et devint, dès-lors, l'une des plus célèbres victimes du despotisme ministériel. La prise de la fameuse prison d'Etat, en 1789, ne rendit point encore la liberté à Le Prévot, qui, regardé comme fou, fut d'abord transféré à Vincennes et ensuite dans une maison de santé.

Ce n'est qu'en persistant à jeter des lettres par-dessus les murs de cette maison, que le malheureux prisonnier parvint à faire penser à lui et à obtenir enfin son élargissement, qu'il dut à l'intervention de l'Assemblée législative, en 1791.

Il publia, à Paris, cette même année, l'histoire de sa captivité sous le titre suivant : *Le Prisonnier*

d'Etat, ou Tableau historique de la captivité de J.-C.-G. Le Prévot de Beaumont durant vingt-deux ans et deux mois, écrit par lui-même, avec le portrait de l'auteur chargé de chaînes dans le donjon de Vincennes.

(V. *Biogr. contemp.*)

LE PRIEUR (Philippe), né à Saint-Wast, en Caux, au commencement du dix-septième siècle, étudia les belles-lettres, les mathématiques, la théologie, les langues orientales, l'histoire, le droit ecclésiastique, et se rendit assez habile dans chacune de ces sciences. Il professa les belles-lettres à l'Université de Paris, et donna des éditions latines annotées des œuvres de *Tertulien*, de *Saint-Cyprien*, de *Saint-Optat*, de *Milève*, d'*Arnobe* et de *Minutius-Félix*. On a aussi de Le Prieur quelques dissertations sur le droit canon et un écrit, sous le nom d'Eusèbe Romain, contre le préadamite La Peyrère. Il mourut à Paris, en 1680.

(V. *Dictionn. de Moreri, Biogr. univ.* et *Eglises d'Yvetot*, par M. l'abbé Cochet.)

LE PRIEUR (Louis-Jacques-Léonard), docteur en médecine, né à Vimoutiers (Orne), le 11 juin 1775, est auteur des ouvrages suivants : *L'Homme considéré dans ses rapports avec l'atmosphère, ou Nouvelle Doctrine des épidémies fondée sur les phénomènes de la nature*, etc., Paris, 1825, 2 vol. in-8° ; *Tannage accéléré des cuirs forts*, etc., Pont-Audemer, 1832, in-8°. On a encore de Le Prieur : *Traité de la maladie muqueuse*, trad. du latin de Rœderer, 1805 ; divers articles publiés dans le Recueil de la Société académique d'Evreux, et plusieurs manuscrits. Il a terminé sa carrière à Saint-Germain, près de Pont-Audemer, le 1er juillet 1845.

(Note communiquée par M. A. Canel, et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LE PRINCE (Claude), né à Rouen, le 28 avril 1678, appartenait à une famille de sculpteurs-doreurs, établie dans cette ville depuis plusieurs siècles. Il se livra, comme son père, Jean Le Prince, à l'art de la sculpture, y fit de rapides progrès, et fut l'un des artistes choisis, en 1708, pour travailler à la décoration de la chapelle de Versailles, travaux qui durèrent trois ans et qui lui valurent une pension du Roi. Rappelé à Rouen par la mort de son père, il s'y fixa définitivement, et fut dès-lors très-recherché pour les embellissements à exécuter à des maisons particulières et à des édifices publics.

On doit à Claude Le Prince les belles sculptures qui décorent l'intérieur du Palais-de-Justice, celles de l'une des salles de la Chambre des Comptes et la porte Guillaume-Lion.

Cet artiste avait été, en 1748, reçu membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen. Il mourut, dans cette ville, le 25 août 1758. Un peintre-doreur, du même nom et de la même famille, a exécuté, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, les dorures du chœur des églises de Saint-Maclou et de Saint-Vincent de Rouen, puis celles de l'église de Saint-Clair-sur-les-Monts, arrondissement d'Yvetot.

(V. *Not.* de Le Cat, *Précis de l'Acad. de Rouen*, t. 2, *Eglises d'Yvetot*, par M. l'abbé Cochet, t. 2, et *Portr. inédits d'Artistes français*, texte par M. Ph. de Chenevières, lithog. et grav. par M. F. Legrip.)

LE PRINCE DE BEAUMONT (Marie), de la famille du précédent, naquit à Rouen, le 26 avril 1711, sur la paroisse de Saint-Martin-du-Pont. Elle contracta, à Lunéville, avec M. de Beaumont, un mariage qui aurait fait le malheur de toute sa vie, si, en 1745, elle n'était parvenue à le faire déclarer nul pour vice de forme et pour des motifs encore plus graves.

Pourvue d'une bonne et solide éducation, Mme Le Prince, qui avait quitté sa patrie pour aller se fixer en Angleterre, se consacra entièrement à la culture des lettres, et composa, dans ce pays, un nombre considérable d'ouvrages pour l'instruction de la jeunesse.

Les plus importants de ces ouvrages d'éducation, qui eurent une grande vogue et furent traduits en plusieurs langues, sont : *Nouveau Magasin français, ou Bibliothèque instructive*, Londres, 1750, plusieurs éditions ; l'*Education complète, ou Abrégé de l'Histoire universelle, etc.*, Londres, 1753, 3 vol. in-12, plusieurs éditions ; *Magasin des Enfants, ou Dialogues entre une sage gouvernante et ses élèves*, Londres, 1757, 4 vol. in-12, plusieurs éditions ; *Magasin des Adolescents*, 1760, 4 vol. ; *Magasin des pauvres artisans, domestiques et gens de la campagne*, Paris, 1768, 2 vol. in-12, plusieurs éditions. On cite encore, parmi les bons ouvrages de Mme Le Prince : *Anecdotes du quatorzième siècle pour servir à l'histoire de la vie des femmes illustres de ce temps*, Londres, 1758 et 1759, in-12 ; *Les Américaines, ou la Preuve de la Religion chrétienne par les lumières naturelles*, Lyon et Paris, 1770, 6 vol. in-12 ; *Contes Moraux*, Lyon, 1773, 2 t. en 1 vol. On a aussi de cette dame plusieurs romans qui eurent du succès. Après s'être mariée à Londres avec M. Thomas Pichon, de Vire, notre compatriote quitta l'Angleterre et vint habiter Chavanod, près d'Annecy, en Savoie. C'est là qu'elle termina sa carrière, en 1780.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert, *Biogr. univ.*, etc. Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LE RAT (Guillaume), docteur en théologie, chanoine et grand pénitencier de l'église métropolitaine de Rouen, naquit dans ce diocèse, vers la fin du quinzième siècle.

Il fut, de 1534 à 1549, nommé six fois député pour

le Clergé aux Etats de la province de Normandie, et s'y montra des plus capables comme orateur et comme canoniste. Le Rat fit imprimer à Rouen, en 1540, le *Dialogue du B. Lanfranc à Béranger*, auquel il joignit le Traité de Paschase Radbert sur l'Eucharistie.

Il mourut à Rouen, vers 1550.

(V. *Hist. litt. de la France*, t. 5, etc.)

LEREBOURS DE LA PIGEONNIÈRE (Jacques-Anne), naquit à Saint-Hilaire-du-Harcouet (Manche), le 2 novembre 1740.

Il fut successivement avocat au Bailliage de Mortain, maire de sa commune natale, lors de l'établissement des municipalités, juge au District de Mortain, député pour le département de la Manche à l'Assemblée législative, en 1791, membre du Conseil d'arrondissement et enfin juge-de-paix de Saint-Hilaire-du-Harcouet, depuis 1799 jusqu'en 1816. Lerebours de la Pigeonnière, auquel l'amour du bien et de la justice avait acquis toutes les sympathies de ses concitoyens, termina son honorable carrière le 10 août 1826.

(V. *Ann. de la Manche*, 1829.)

LEREBOURS (Noël-Jean), l'un de nos plus habiles opticiens, naquit à Mortain, le 25 décembre 1761, d'un marchand pelletier qui, en 1773, vint s'établir à Paris avec sa famille. Noël Lerebours, auquel on doit de nombreuses découvertes et de grands perfectionnements dans la fabrication des instruments d'optique et de physique, devint ingénieur-opticien de la marine, du Bureau des Longitudes et de l'Observatoire ; il obtint des médailles d'or aux expositions de 1819 et de 1823, et fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. Ce célèbre opticien, qui aimait à se rappeler que lui-même avait commencé par être

simple artisan, était un bienfaiteur pour toute sa famille et un père pour les nombreux ouvriers qu'il occupait dans ses ateliers.

Il termina sa carrière à Paris, le 12 février 1840.

Un fils de Noël Lerebours a dignement succédé à son père dans son bel établissement de la place du Pont-Neuf, à Paris.

(V. *Biogr. des Contemp.* et *Not.* par M. J. Travers, *Ann. de la Manche*, 1844.)

LE RÉES (François), professeur de théologie au Collége de La Marche à Paris, célèbre philosophe, membre de l'Académie française, naquit à Domfront, vers le commencement du dix-septième siècle. Il est auteur d'un cours de philosophie publié, pour la première fois, en 1642 et réimprimé en 1660.

(V. *Histoire de Domfront*, par Caillebotte.)

LE ROQUEZ (Robert), docteur en théologie, naquit à Carentan, vers la fin du quinzième siècle.

Il fut l'un des beaux esprits de son temps, cultiva la poésie française, et composa un poème curieux et singulier, intitulé : *Le Miroir de l'Eternité comprenant les sept âges du monde, les quatre grandes monarchies et diversités des règnes d'icelui*, Caen, P. Le Chandelier, 1589. Ce poème, dédié à François de Valois, fils de Henri II, fut publié, trente ans après la mort de l'auteur, par son neveu, Robert Le Roquez, aussi docteur en théologie et défenseur zélé de la religion catholique, ce qui l'avait fait surnommer le *Marteau des hérétiques.* Il a lui-même composé et publié un ouvrage ayant pour titre : *Les Triomphes et les Trophées de Jésus-Christ*, dédié à Nicolas Briroy, évêque de Coutances, en 1593.

(V. *Not.* par M. Ed. Lambert, *Ann. de la Manche*, 1841.)

LE ROUILLÉ (Guillaume), célèbre jurisconsulte, naquit à Alençon, en 1494. Il obtint, par la protection de la duchesse de Vendôme, la charge de lieutenant-général de Beaumont-le-Vicomte, et fut appelé, par Charles d'Albret et Marguerite de Valois, à siéger dans leur conseil. On a de lui plusieurs ouvrages qui lui acquirent de la réputation ; ce sont : *Le Grand Coutumier du pays et duché de Normandie*, etc., avec additions et commentaires, Paris, 1534, et Rouen, N. Le Roux, 1539 ; le *Recueil de l'antiquité et Préexcellence de la Gaule et des Gaulois*, Paris, 1545, plusieurs éditions. Le Rouillé a aussi composé quelques pièces de poésies.

(V. *Biblioth. franç.*, par La Croix du Maine, t. 1, *Dictionn. de Moréri* et *Mém. sur la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos, t. 2.)

LE ROUX (Jacques), maître des œuvres de maçonnerie à Rouen, vers la fin du quinzième siècle, devint architecte de la Cathédrale de la même ville.

Il acheva, en 1506, la belle tour sud, dite *Tour de Beurre*, commencée par Guillaume Pontifz, en 1487.

Il mourut en 1510 et fut inhumé dans le bas de la nef de la Cathédrale.

LE ROUX (Roullant), neveu du précédent, lui succéda comme architecte de la Cathédrale de Rouen.

Il s'est rendu célèbre par les travaux qu'il exécuta dans diverses parties de cet admirable édifice, surtout par le magnifique mausolée du cardinal Georges d'Amboise, dont il posa la première pierre en 1520 et qu'il termina en 1525. « Le nom de cet habile artiste, dit M. A. Deville, n'est point tracé sur ce splendide monument, mais son génie y respire tout entier. » Roullant Le Roux prit aussi une part notable aux travaux exécutés au Palais-de-Justice de la même ville. Il mourut à Rouen, en 1527.

(V. *Revue des Architectes de la Cathéd. de Rouen* et *Tombeaux de la Cathéd.*, par M. A. Deville.)

LE ROUX, V. Esneval (D').

LE ROY (Pierre), l'un des hommes savants les plus renommés de son temps, naquit à Orval, diocèse de Coutances, vers le milieu du quatorzième siècle. Il fut d'abord abbé de Saint-Taurin d'Evreux, devint, en 1386, abbé du Mont-Saint-Michel, et reçut, en cette qualité, dans son abbaye, le roi Charles VI, qui confirma la Charte par laquelle avait été conféré à ce religieux le titre de capitaine-gouverneur de ce Mont. Appelé à la Cour par ce même prince, Pierre Le Roy fut chargé de négociations importantes, en Hongrie, en Espagne et en Angleterre. Envoyé, en 1408, au concile de Pise, il prit part à l'élection du pape Alexandre V, devint son référendaire, et contribua puissamment à l'extinction du schisme de l'Église d'Occident.

Cet illustre abbé dota son monastère d'un magnifique chartrier, qu'il enrichit d'un grand nombre d'ouvrages ; lui-même avait composé divers traités sur des matières religieuses.

Il termina sa carrière vers 1410.

(V. *Hist. du Mont-Saint-Michel*, par M. l'abbé Desroches, t. 2.)

LE ROY (Louis), né à Coutances, vers 1510, était un savant très-versé dans la connaissance des langues.

Il fut, en 1572, nommé professeur de grec au Collége de France, et publia un grand nombre d'ouvrages, ainsi que des traductions françaises de Platon, d'Aristote, de Démosthène et de Xénophon. Ses principaux ouvrages sont : *Vie de Budé*, en latin, Paris, 1540, in-4° ; *Considérations sur l'Histoire françoise*

universelle, etc., Paris, 1562, in-8°; *De l'Origine et Excellence de l'Art politique*, etc., Paris, 1567, in-8°; *Des Troubles et Différends advenus entre les hommes par la diversité des religions*, Paris, 1567, in-8°; *Exhortation aux François pour vivre en concorde et jouir des biens de la paix*, Paris, 1570, in-8°; *Les Monarchiques*, etc., 1576, in-4°; *De l'Excellence du Gouvernement royal*, etc., Paris, 1576; *De la Vicissitude et Variété des choses de l'Univers*, Paris, 1576, in-f°, 1582, in-4°.

Ce célèbre humaniste mourut le 2 juillet 1577.

(V. *Biblioth. franç.* de La Croix du Maine, t. 2, *Hist. de France*, de De Thou, t. 5., *Mém. du P. Niceron*, t. 29, *Hist. litt. du Collége royal*, par l'abbé Goujet, t. 1, *Biogr. univ.*)

LE ROY (Guillaume), chanoine de Notre-Dame de Paris, abbé commendataire de l'abbaye de Haute-Fontaine et de Saint-Nicolas de Verdun, naquit à Caen, le 10 janvier 1610. Ami d'Arnauld et de Nicole, dont il partageait les opinions, il défendit avec beaucoup de zèle la doctrine de saint Augustin, puis, retiré dans son abbaye de Haute-Fontaine, il fit un grand nombre d'ouvrages et de traductions sur des matières religieuses, ouvrages dont la majeure partie a été publiée sans nom d'auteur. Nous mentionnerons comme l'un des plus importants : *Instructions recueillies des sermons de saint Augustin sur les psaumes*, 7 vol. in-12.

Guillaume Le Roy mourut le 16 ou le 19 mars 1684.

Il eut cinq frères, qui tous se montrèrent fort capables dans les fonctions qu'ils occupèrent sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV.

(V. *Hist. ecclés.* de l'abbé Racine, t. 12, *Dict. de Moréri*; *Orig. de Caen*, par Huet, *Hist. générale de Port-Royal*, *Biogr. univ.*)

LE ROY (Henri-Marie-Claude), né à Elbeuf, le 16 décembre 1720, fut d'abord agrégé à la Compagnie de Jésus, et se livra à l'enseignement pendant quelques années. Entré dans le sacerdoce, il fut nommé vicaire de Notre-Dame-de-la-Ronde de Rouen, devint curé de la paroisse de Saint-Herbland, de la même ville, puis, doué d'une parole éloquente, il se fit une brillante réputation comme orateur sacré, et obtint le titre de prédicateur du Roi. Cet ecclésiastique, qui faisait partie de l'Académie de Rouen et de l'Académie des Palinods, dont il était juge, a publié : *Oraison funèbre de Jacques III, fils de Jacques II, roi d'Angleterre*, 1766, in-4° ; *Oraison funèbre de Marie Leczinska, reine de France*, 1768, in-4° ; *Eloge de Louis XV*, 1774, in-12 ; *Le Paradis perdu*, de Milton, traduction en vers, 1775, in-8°, 2 vol. L'abbé Le Roy a aussi publié ses sermons qui, trouvés admirables lorsqu'il les débitait, sont loin d'avoir conservé ce prestige à la lecture. Il mourut à Rouen, le 11 juin 1779.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert, etc.)

LEROY (Louis), né à Neufchâtel-en-Bray, en janvier 1727, avocat au Parlement de Paris, fut, de 1760 à 1766, lieutenant-général du Bailliage de la même ville, ensuite membre du conseil du duc de Penthièvre. On a de Leroy une relation inédite d'un voyage qu'il fit en Italie, composée dans le genre du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*. Il a terminé sa carrière à Saint-Germain-en-Laye, en 1811.

(V. *Biogr. univ.* et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LEROY (Alphonse-Vincent-Louis), né à Rouen, le 23 août 1741, était professeur d'accouchements à la Faculté de Médecine de l'Université de Paris, et se fit une brillante réputation dans les traitements des maladies des femmes et des enfants, mais

fut constamment l'adversaire acharné de la vaccine. Doué de beaucoup d'esprit et possédant une vaste érudition, cet habile médecin, dit son biographe, ne fit pas toujours preuve d'un bon jugement et défendit souvent avec opiniâtreté, dans la discussion et dans ses écrits, les paradoxes les moins soutenables. Excellent homme au fond, malgré les travers de son esprit, Leroy ne cessa de se montrer plein de zèle et de dévoûment dans tout ce qui pouvait contribuer au soulagement de ses semblables.

Il mourut assassiné, la nuit du 15 au 16 janvier 1816, à Paris, dans son domicile, par un domestique et une servante qu'il avait eus à son service. On a de ce savant médecin de nombreux ouvrages sur la science qu'il professait. Nous mentionnerons spécialement : *Maladies des Femmes et des Enfants avec un Traité des Accouchements*, etc., Paris, 1768, 2 vol. in-8° ; *Recherches sur les Habillements des femmes et des enfants, ou Examen de la manière dont il faut vêtir l'un et l'autre sexe*, Paris, 1772, in-12 ; *La Pratique des Accouchements*, Paris, 1776, in-8° ; *Observations et Réflexions sur l'Opération de la Symphyse et les Accouchements laborieux*, Paris, 1780, in-8° ; *Essai sur l'Histoire naturelle de la Grossesse et de l'Accouchement*, Paris, 1787, in-8° ; *Médecine maternelle*, Paris, 1803 ; *Manuel des Goutteux*, Paris, 1805 ; *Manuel de la Saignée*, Paris, 1807 ; *De la Conservation des Femmes*, etc., Paris, 1811.

(V. *Biogr. univ.*, *Biogr. des Contemp.* et *France litt.* de J.-M. Quérard, *Journal de Rouen*, 18 janvier 1816.)

LEROY (Louis), né à Rouen, en 1776, entra au service, en 1792, dans le 24e régiment d'infanterie de ligne. Il fit, avec l'armée du Nord, les campagnes de 1793, celles de l'an II à l'an V à l'armée du Rhin,

de l'an VI à l'an IX en Italie, et fit partie de la Grande-Armée, de 1805 à 1807. Le 26 février de cette dernière année, il reçut, à la bataille de Braunsberg, une grave blessure qui le mit hors d'état de continuer le service. Il avait alors passé près de quinze ans sous les drapeaux, et comptait seize campagnes. Ce brave soldat, nommé tardivement chevalier de la Légion-d'Honneur, le 14 août 1852, a terminé sa carrière à Rouen, en juin 1857.

(V. *Not.* par M. A. Aillaud, *Journal de Rouen* du 11 juin 1857.)

LEROY (Narcisse), né à Rouen, le 21 octobre 1795, fut d'abord avocat et devint successivement substitut à Bernay, procureur du Roi à Laon, à Beauvais, avocat-général à Rouen, en 1833, et conseiller à la Cour royale de cette ville, en 1836.

Il présida souvent, en cette qualité, les assises de la Seine-Inférieure et de l'Eure, et fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. Ce magistrat, qui, dans ses moments de loisir, cultivait la poésie en amateur, s'était rendu familier les meilleurs poètes de la belle latinité, tels qu'Horace et Tibulle, ses auteurs de prédilection, Ausone et Claudien, Martial et Juvénal, qui semblaient avoir versé dans son esprit un filet de leur veine incisive et caustique. Reçu membre de l'Académie de Rouen, en 1841, il en devint secrétaire pour la classe des lettres et fut ensuite appelé à l'honneur de la présidence. M. Leroy avait fait, en vers, son discours de réception à l'Académie, ainsi que celui qu'il prononça à la séance publique, en qualité de président. On a aussi de lui un petit poème sur le peintre Géricault et quelques pièces de vers insérées dans le *Précis de l'Académie de Rouen*. Il a terminé sa carrière, frappé d'apoplexie, le 31 janvier 1856, et a été inhumé dans la commune de Barcq (Eure).

(V. Journaux de Rouen du 1er février 1858 et Dis-

cours nécrologique, par M. A. Pottier, mêmes journaux, du 3 février.)

LE ROYER (Etienne), sieur de La Tournerie, né à Mantilly (Orne), le 20 juin 1730, fut d'abord avocat au Bailliage de Domfront, puis obtint la charge de juge au même lieu. On a de ce magistrat : *Traité des Fiefs à l'usage de la province de Normandie*, etc., Paris, 1763, in-12 ; *Nouveau Commentaire portatif de la Coutume de Normandie*, Rouen, Lallemant, 1769, 2 vol., plusieurs éditions ; *Mémoire sur la ville de Domfront*, publié dans le *Journal de Normandie*, en 1778 ; *Manuel du jeune Républicain*, 1793.

(V. *Essai sur l'Hist. et Antiq. de Domfront*, par Caillebotte, etc.)

LESAGE (Louis-François) naquit au Héron, près de Darnétal, le 20 août 1762. Après avoir été, pendant de nombreuses années, orfèvre à Rouen, il fut habiter Caudebec, où, mettant à profit son habileté pratique dans l'art du dessin, il consacra dix années à l'exécution d'un ouvrage reproduisant les monuments civils et religieux de cette ville et de ses environs, avec un texte tiré d'une histoire inédite de Caudebec, composée par l'abbé Miette, ancien curé de cette localité; manuscrit, 2 vol. petit in-f°. Lesage a fait, en 1836, hommage de cette précieuse monographie à la Bibliothèque publique de Rouen.

Il a terminé sa carrière le 3 janvier 1851.

(V. *Not.* de M. A. Pottier, *Revue de Rouen*, 1836, et *Eglises de l'arrond. d'Yvetot*, par M. l'abbé Cochet, t. 2.)

LE SAULX (Jehan), sieur d'Espanay, poète, né en Basse-Normandie, vers le milieu du seizième siècle, est connu par une tragédie intitulée : *Adamantine ou le Désespoir*, imprimée à Rouen, en 1600.

Ce poète nous apprend, dans un avant-propos en vers, écrit d'un style plus que naïf :

> Qu'il a dans trois jours
> Parfini le cours
> De cette œuvre amoureuse.

Ce qui ne veut nullement dire qu'elle en soit meilleure.

(V. *Biblioth. du Théâtre-Franç.*, t. 1, *Hist. du Théâtre-Franç.* des frères Parfait, etc.)

LESAUVAGE (Edme), médecin distingué, habile opérateur et naturaliste, naquit à Caen, le 23 octobre 1778. Il fit ses études à Paris, remporta deux premiers prix, l'un d'anatomie aux concours de la Faculté de Médecine, l'autre de clinique dans les hôpitaux, fut reçu docteur en 1810, et vint s'établir dans sa ville natale. Il se fit, en peu d'années, une brillante réputation et une nombreuse clientèle, devint, en 1831, médecin en chef des hôpitaux, professeur de thérapeutique et de clinique à l'Ecole secondaire, puis fut nommé, en 1844, chevalier de la Légion-d'Honneur.

Le docteur Lesauvage était membre de la Société de Médecine de Caen, de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres, de la Société d'Agriculture de la même ville, correspondant de l'Académie de Rouen, de la Société Linnéenne, de plusieurs sociétés savantes de Paris, etc. Il a écrit un nombre considérable de Mémoires, de Rapports, de Recherches et de Considérations sur la médecine, la chirurgie et l'histoire naturelle ; ils ont été, pour la plupart, publiés dans les comptes-rendus des sociétés savantes dont il faisait partie. Quelques-uns de ces écrits ont été imprimés séparément, entre autres : *Mémoires sur les Monstruosités dites par inclusion*, Caen, 1829, in-8° ; *Recherches sur les Annexes du fœtus humain*,

Caen, 1835, in-8°. « Ce savant médecin, dit son biographe, apporta constamment, dans l'exercice de sa profession, du dévoûment, de la dignité et du désintéressement ; souvent même il lui arriva de laisser pour adieu aux pauvres qu'il était appelé à visiter et la santé et sa bourse. » Il termina sa carrière à Caen, le 10 décembre 1852.

(V. *Not. sur la Vie et les Ouvrages du Dr Lesauvage*, par M. A. Charma, *Mém. de l'Acad. des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen*, 1856.)

LESCÈNE DES MAISONS (Jacques), né à Grainville, en 1750, entra, de bonne heure, dans la carrière diplomatique, en qualité de secrétaire de légation près de plusieurs Cours du Nord.

Il se montra zélé partisan de la Révolution, dont il avait contribué à propager les principes dans plusieurs de ses écrits, sans cependant en approuver jamais les excès. Il fut nommé membre du Corps électoral et officier municipal de Paris. Il remplit aussi les fonctions de juge de paix, fut chargé de la police de la même ville, et, le premier, il demanda et fit adopter la suppression des barrières et du droit d'octroi. Envoyé, avec l'abbé Mulot, en qualité de commissaire du Roi, à Avignon, où des troubles venaient d'éclater à l'occasion de la réunion de ce pays à la France, Lescène des Maisons vint rendre compte de cette mission à l'Assemblée constituante. En 1804, il obtint l'emploi de secrétaire de l'intendance de la liste civile, et mourut à Paris, le 12 octobre 1808. On a de lui les ouvrages suivants : *Histoire de la dernière Révolution de Suède*, etc., 1781, Neufchâtel, Suisse, plusieurs éditions ; *Contrat conjugal, ou Lois du Mariage*, etc., 1783, Zurich, 1784, in-8° ; *Essai sur les travaux publics*, Paris, 1786, in-8° ; *Qu'est-ce que les Parlements en France?* La Haye, 1788, in-8° ; *Histoire politique de la Révolu-*

tion en France, Londres, 2 vol. in-8°; *Compte-rendu à l'Assemblée constituante au nom des commissaires médiateurs envoyés à Avignon*, etc., Paris, 1791, in-8°. On a encore du même auteur : *Histoire d'Elisabeth et du comte d'Essex*, tirée de l'anglais, Londres et Paris, 1787, in-8° ; *L'Ile des Amis ou le Retour du capitaine Cook*, opéra ; une tragédie en cinq actes, non représentée, et de nombreux articles donnés au *Moniteur*.

(V. *Biogr. univ.* et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LE SESNE-ÉTEMARE, V. ÉTEMARE.

LESPLU-DUPRÉ (Nicolas-René), né à Avranches, en 1755, commença ses études au Collége de cette ville et fut suivre à Paris le cours de philosophie du séminaire de Saint-Sulpice, où il devint maître des conférences, et obtint le grade de licencié en théologie. Entré dans le sacerdoce, il fut, en 1780, nommé curé d'Espas, refusa de prêter serment en 1792, et se réfugia en Angleterre, où il se consacra, pendant tout le temps de son exil, à des œuvres de dévoûment et de charité. De retour dans sa patrie, l'abbé Lesplu-Dupré, appelé à la cure de Saint-Gervais d'Avranches, s'occupa à rétablir et à fonder, dans cette ville, plusieurs maisons de bienfaisance et se voua sans relâche à tout ce qui intéressait la religion et l'humanité. Cet honorable ecclésiastique, qui, deux fois, par esprit d'humilité, avait refusé l'épiscopat, était revêtu du titre de grand-vicaire et de celui de chevalier de la Légion-d'Honneur. Il termina sa carrière à Avranches, le 28 novembre 1837.

(V. *Ann. de la Manche*, 1838.)

LE SUEUR (Pierre-François), né à Rouen, en 1606, entra dans la Congrégation des Bénédictins de

Saint-Maur, fit profession dans l'abbaye de Jumiéges, en 1625, et fut, au jugement de Mabillon, l'un des religieux les plus savants qui aient honoré l'ordre de Saint-Benoît. Il s'appliqua particulièrement à éclaircir, par de savantes et judicieuses remarques, plusieurs vies de saints ayant appartenu à son ordre. Les moines de Saint-Wandrille possédaient dans leur bibliothèque une vie du bienheureux Alcuin, écrite par dom Le Sueur.

Ce religieux mourut dans cette abbaye, le 27 avril 1667.

(V. *Hist. litt. des Bénédict. de la Congrég. de Saint-Maur*, etc.)

LE SUEUR (Philippe), sieur de Petiville, naquit à Caen, le 31 mars 1607. Après avoir beaucoup voyagé dans sa jeunesse, il fut pourvu d'une charge de conseiller au Parlement de Normandie, cultiva la poésie latine avec quelques succès, et fut du nombre des hommes distingués qui composèrent l'Académie de Caen à l'époque de sa fondation. Il mourut dans sa ville natale, le 24 décembre 1657.

(V. *Orig. de Caen*, par Huet.)

LE SUEUR (Pierre), né à Rouen, en 1636, se distingua dans l'art de la gravure sur bois. Il eut plusieurs enfants auxquels il transmit son talent. Il mourut dans sa ville natale, en 1716.

Son fils aîné, Pierre Le Sueur, né en 1663, commençait à se faire une réputation justement méritée dans l'art cultivé avec succès par la majeure partie des membres de sa famille, lorsqu'il termina prématurément sa carrière, en 1698.

LE SUEUR (Vincent), second fils du précédent, né en 1668, reçut de son père les premières leçons de gravure sur bois, et fut se perfectionner, à Paris, sous

la direction de Jean Papillon, habile graveur, qu'il surpassa bientôt dans l'exécution des *entretailles.* Ayant, après avoir été deux fois veuf, épousé une troisième femme, déjà mariée, sans qu'il en sût rien, et dont le mari, encore existant, s'était fait reconnaître, Le Sueur, bien que resté en possession de sa femme, dont le premier mariage avait été déclaré nul, fut en butte, dans cette triste union, à de vifs et nombreux chagrins. Il mourut en 1743.

(V. *Traité hist. et prat. de la Gravure sur bois*, par Papillon, *Mém. biogr.* de Guilbert, etc.)

LE SUEUR (Elisabeth), nièce du précédent et née également à Rouen, devint aussi fort habile dans la gravure sur bois. Elle fut choisie, par le maire et les échevins de sa ville natale, pour graver les estampilles ou marques des toiles pour les halles de Rouen, ce qu'elle fit avec tant de succès, qu'il lui fut assigné, pour ce travail, une pension annuelle de deux mille livres sur les revenus de la ville. Son frère, Nicolas Le Sueur, né à Paris, en 1690, surpassa ses oncles en talent, en suivant une autre voie.

Il perfectionna le genre dit *camaïeu*, imitant les dessins au lavis rehaussés de blanc, et laissa, en ce genre, un nombre considérable d'ouvrages, d'après divers grands maîtres, et dont plusieurs se trouvent dans l'ancienne édition du recueil de Crozat.

Cet artiste, qui gravait aussi au burin, a enrichi l'édition in-f° des Fables de Lafontaine de vignettes et de fleurons d'après les dessins de Bachelier. Il mourut en 1764.

(V. Papillon, t. 1, *Mém. biogr.* de Guilbert et *Biogr. univ.*)

LE SUEUR (Jean-Baptiste-Denis), né au Havre, le 29 novembre 1750, servit d'abord dans la marine, devint officier, puis greffier en chef de l'Amirauté. Il

a écrit et publié les brochures suivantes : *Extrait du Mémoire présenté au citoyen Bonaparte, premier Consul, sur les moyens de procurer en peu d'années au trésor public un revenu de quatre cent millions et plus, de favoriser l'agriculture, le commerce, les sciences et les arts*, etc., Paris, 1801, in-8°; *Mémoire sur les moyens du Gouvernement actuel de la France à contraindre l'Angleterre à faire la paix et de rendre la liberté des mers à toutes les nations*, Paris, 1801, in-8°, planches; *Mémoire sur le canal de Vauban, creusé, en* 1666, *entre le Havre et Harfleur*, Paris, 1802, in-8°; *Notice historique sur l'Expédition française aux Terres-Australes, ordonnée en l'an VIII*, etc., 1804 ; *Recherches historiques sur la Navigation de la Seine*, Paris, 1817. Le Sueur mourut à Paris, le 5 juillet 1819.

(V. *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LE SUEUR (Charles-Alexandre), fils du précédent, naturaliste, peintre de zoologie, conservateur du Musée d'histoire naturelle du Havre, naquit dans cette ville, le 1er janvier 1778. Embarqué, en 1800, comme aide-canonnier, sur la corvette le *Géographe*, destinée à faire un voyage d'explorations scientifiques aux Terres-Australes, sous le commandement du capitaine Baudin, il obtint bientôt le titre de dessinateur de l'expédition, et se lia intimement avec le naturaliste Du Péron, qui était de ce voyage. Ces deux savants mirent en commun leurs travaux, partagèrent les mêmes périls et rapportèrent, lors de leur retour en France, en 1804, de riches et nombreuses collections, dont ils firent un généreux hommage au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Les villes de Rouen et de Moulins furent aussi l'objet de leurs libéralités.

A la fin de 1815, Le Sueur partit, avec le savant géologue Maclure, pour les Etats-Unis, et se fixa à

Philadelphie, d'où il fit souvent d'intéressants envois au Musée d'histoire naturelle de Paris. Il ne revint dans sa pâtrie qu'en 1837, après vingt-deux ans d'absence, et fut nommé, quelques années plus tard, conservateur du Musée d'histoire naturelle du Havre et chevalier de la Légion-d'Honneur. Il termina sa carrière à Saint-Adresse, le 10 décembre 1846.

Le Sueur était membre de la Société Philomatique de Paris et de plusieurs autres sociétés savantes. Il a publié, dans divers journaux scientifiques, un grand nombre de Mémoires sur les molusques et les reptiles, puis dessiné les figures de la publication du *Voyage aux Terres-Australes.*

Le nom de Le Sueur a été donné à une rue du Havre, et son buste placé dans la galerie du Musée de cette même ville.

(V. *Not.* par M. J. Morlent, *Revue du Havre*, *Not.* par M. E. Delamare, etc.)

LE SUIRE (Robert-Martin), né à Rouen, en 1737, fit de bonnes études dans cette ville, devint, à Paris, lecteur de l'Infant de Parme, puis voyagea en Italie et en Angleterre. Il fut, à l'époque de la Révolution, nommé professeur de législation à l'Ecole centrale de la ville de Moulins, perdit cette place, lors de la création des Lycées, et revint à Paris, où il se mit aux gages des libraires.

Le Suire, qui avait beaucoup d'imagination, mais peu de goût, a écrit et publié de nombreux ouvrages dans tous les genres de littérature. Les plus importants sont: *Epître à Voltaire*, Paris, 1761, in-8°; *Coup-d'œil au Salon de* 1775, *par un aveugle*, Paris, 1775, in-8°; *Eloge du maréchal Catinat*, Paris, 1775, in-8°; *Les Amants français à Londres, ou les Délices de l'Angleterre*, Londres, 1780, 2 vol. in-8°; *Aux mânes de J.-J. Rousseau* (poème), Paris, 1780, in-8°; *Le Triomphe du Nouveau-Monde* (poème),

Paris, 1782, 2 vol. in-8° ; *L'Aventurier français*, Paris, 1782, 2 vol. in-12 ; *Le Philosophe parvenu*, 1778, 6 vol. in-8°; *Le Crime, ou Lettres originales de César Perlencourt*, Paris, 1789, 4 vol. in-12 ; *Le Repentir, suite du Crime*, Paris, 1789, 4 vol. in-12 ; *Charmansages, ou Mémoires d'un jeune Citoyen faisant l'éducation d'un ci-devant noble*, Paris, 1792, 4 vol. in-12 ; *Les Confessions de Rabelais, de Marot et de Montaigne*, 1796 et 1798, 3 vol. in-12 ; *La Paméla française*, etc., Paris, 4 vol. in-12.

Le Suire a aussi laissé plusieurs manuscrits, parmi lesquels se trouvent ses *Confessions*. Il mourut le 17 avril 1815.

(V. *Biogr. univ.* et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LE TALLEUR (Guillaume), habile imprimeur-libraire, né à Rouen, dans le quinzième siècle, et établi, dans cette ville, en son hôtel de la rue Saint-Lô, est le premier éditeur de la *Chronique de Normandie*, imprimée en 1487. La Bibliothèque publique de Rouen possède un bel exemplaire de cette *Chronique*, devenue très-rare, et qui provient de la riche collection de livres de l'abbé Barré (1).

(V. *De l'Imprimerie et de la Librairie à Rouen dans les XVe et XVIe siècles*, par M. E. Frère, et *Etudes sur l'Hist. et Chron. de Normandie*, par M. L. de Duranville, *Revue de Rouen*, mars 1850.)

LE TAROUILLY (Paul-Marie), architecte distingué, naquit à Coutances, le 8 octobre 1795. Il fit ses études au Lycée de Rennes, entra, en 1816, dans l'atelier de M. Charles Percier, fut reçu, la même année, à l'Ecole des Beaux-Arts, et nommé, en 1819, architecte-inspecteur de la réédification du théâtre

---

(1) V. ce nom.

de l'Odéon. Il entreprit, l'année suivante, un voyage d'études en Italie, et, à son retour à Paris, en 1824, il devint successivement architecte-inspecteur de l'Hôtel du ministère des finances, des monuments de la place de la Concorde, des Champs-Elysées, et, en 1834, architecte en chef du Collége de France, fonction qu'il a conservée jusqu'à sa mort, arrivée le 25 octobre 1855. On a de Le Tarouilly un grand ouvrage, auquel il a travaillé pendant trente-cinq ans et qui suffirait seul à lui assurer une réputation bien méritée ; il a pour titre : *Les Edifices de Rome moderne, dessinés, mesurés et décrits*, Paris, de 1840 à 1855, 3 vol. in-f° ; cet ouvrage contient trois cent cinquante-cinq planches et un texte consacré à l'histoire et à l'examen de chaque monument.

Le Tarouilly a laissé, inachevés, plusieurs ouvrages du même genre, entre autres, une *Histoire du Vatican*.

(V. *Not.* par M. A. Lance, architecte, *Encyclopédie d'archit.*, novembre 1855.)

LE TELLIER (Guillaume), né à Fontaine-le-Pin, près de Falaise, au commencement du quinzième siècle, était maître maçon de l'église de Caudebec-en-Caux.

Il commença les travaux de ce bel édifice en 1426, et y travailla pendant trente ans, ainsi que l'atteste son épitaphe, qui se voit encore dans la chapelle de la Vierge de cette église, où il fut inhumé, en septembre 1484.

(V. *Description de la Haute-Norm.*, par Du Plessis, t. 1er, et *Monuments civils et relig. de Caudebec*, ouvrage inédit de Lesage.)

LE TELLIER (Pierre), peintre d'histoire distingué, naquit à Vernon, en 1614. Il fut élève et parent du Poussin, auprès duquel il passa, à Rome, plusieurs années. Fixé à Rouen, à son retour d'Italie, il y fut reçu

maître du métier de peintre, le 9 janvier 1654, puis élu, en 1664, garde du métier de peintre-sculpteur en la même ville. Le Tellier, dont les compositions, toujours sages, naturelles, bien ordonnées et profondément méditées, rappellent parfois le style de son illustre maître, eut une grande vogue pour l'exécution des tableaux d'église.

Le nombre de ses ouvrages, dans ce genre, est considérable.

Voici la nomenclature de ceux que nous trouvons cités dans les catalogues : *L'Adoration des Bergers* (accordé à l'église de Bonsecours, en 1820) ; *Ascension de N.-S.* (accordé à l'église du Collége de Rouen) ; *L'Annonciation* (accordé à la Cathédrale de Rouen) ; *Le Christ en croix* (accordé à l'église de Saint-Godard de Rouen) ; *J.-C. au tombeau ; La Résurrection ; La Nativité ; Le Baptême de J.-C. ; L'Apparition de N.-S. à Jeanne de Chantal ; La Mère de pitié ; La Purification* (accordé à l'église de Saint-Etienne-du-Rouvrai) ; *J.-C. donnant les clefs à saint Pierre ; Les Adieux de saint Paul et de Silas* (l'un des meilleurs tableaux de Le Tellier) ; *Saint Benoît et sainte Scolastique ; Sainte Claire à genoux devant l'autel ; Saint François de Salles.* Le Musée de Rouen possède de Le Tellier : *Le Repos en Egypte ; Vision de saint Bernard ; L'Apôtre saint Pierre, allant au supplice, rencontré par saint Paul ; Nunc dimittis ; Saint Joseph et l'enfant Jésus ; Les Pèlerins d'Emmaüs ; La Vierge du Rosaire ; Le Christ mort porté par des anges ; Têtes d'Anges et de Chérubins.*

Le Tellier mourut vers l'année 1700.

(V. *Recherches sur les Peintres provinciaux*, par Ph. Pointel (M. de Chennevières), et *Not. sur le Musée de Rouen*, par M. C. de Beaurepaire, archiv. du départ. de la Seine-Inf.)

LE TELLIER (Michel), confesseur de Louis XIV après la mort du P. La Chaise, naquit d'un paysan, à Viessois, près de Vire, le 16 décembre 1643. Il fit ses études chez les Jésuites, entra dans leur société, en 1661, et devint successivement professeur d'humanités, de philosophie, de théologie, recteur et provincial de son ordre. Aussi zélé partisan de la *Bulle Unigenitus* qu'adversaire déclaré des religieux de Port-Royal, le P. Le Tellier contribua, par son crédit et par ses écrits, à la suppression de cette maison.

Tombé lui-même en disgrâce, après la mort de Louis XIV, et poursuivi, à son tour, par ses nombreux ennemis, à la tête desquels se trouvait le cardinal de Noailles, il se retira d'abord auprès de l'évêque d'Amiens, et ensuite au Collége des Jésuites de la Flèche, où il mourut, le 2 septembre 1719.

Les ouvrages laissés par le P. Le Tellier sont : plusieurs écrits contre la version du *Nouveau Testament* dite de Mons; *Quinte-Curce*, à l'usage du Dauphin, 1678, in-4° ; *Défense des nouveaux Chrétiens et des Missionnaires de la Chine*, *du Japon et des Indes*, etc., Paris, 1687, in-12, seconde partie, 1699, in-12 ; *Recueil des Bulles sur les erreurs des deux derniers siècles*, Rouen, 1697, in-8° ; *Histoire des cinq Propositions de Jansénius*, in-12 (sous le nom de Dumas) ; *Le P. Quesnel séditieux et hérétique*, 1705, in-12. Le P. Le Tellier travailla avec le P. Besnier à la traduction du *Nouveau Testament* du P. Bouhours et fut l'un des premiers collaborateurs des *Mémoires de Trévoux.*

(V. tous les Dict. biogr., etc. Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LE TELLIER (Robert-François), né à Andely, en 1669, fit profession chez les Bénédictins de Lyre, en 1688, enseigna la philosophie et la théologie dans

l'abbaye de Saint-Etienne de Caen, fut l'un des religieux les plus savants de son ordre, qu'il édifia constamment par la pratique de toutes les vertus. Dom Le Tellier a réfuté l'opinion de dom Le Cerf sur les trente-trois saints qui ont été religieux ou abbés de Saint-Wandrille, et qui étaient honorés dans cette célèbre abbaye. On a encore de lui un ouvrage *Sur les Commendes*, puis une *Dissertation sur ce principe de théologie morale ; Qui veut la cause veut l'effet ; Dissertation sur les Prêts trop usités dans le commere; Dissertation ayant pour objet de détruire le principal argument des Protestants contre l'infaillibilité de l'Eglise*. Il mourut le 4 janvier 1743.

(V. *Dict. de Moreri*, addition.)

LE TELLIER (Germain-François), né le 8 avril 1767, à Villette-sur-Eure, fit de bonnes études à Paris, au Collége d'Harcourt (aujourd'hui de Saint-Louis), et fut reçu, à vingt ans, maître ès-arts de l'Université. Il se voua à l'étude des sciences, fut admis à l'Ecole Normale, où il suivit les leçons de Monge, de La Grange, de La Place et de Fourcroy, qui le firent nommer, en 1791, professeur de mathématiques et de physique au Collége de Rouen. Il devint, dans la même ville, professeur de mathématiques à l'Ecole centrale, en 1795, de mathématiques transcendantes au Lycée, en 1804, et inspecteur de l'Académie, en 1809. M. Le Tellier remplit cette dernière fonction jusqu'en 1834, époque à laquelle il prit sa retraite, et se livra à des entreprises industrielles, avec autant d'intelligence que de succès. Il était, depuis 1809, membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Rouen.

Il mourut dans cette ville, le 17 novembre 1846.

(V. *Not.* par M. Lévy, *Précis de l'Acad. de Rouen*, 1847.)

LETELLIER, V. La Luthumière.

LETERRIER (Pierre-François-Honoré), né à Saint-Lô, le 10 mai 1799, fit sa philosophie sous M. l'abbé Daniel (1) et se livra ensuite à l'enseignement dans le Collége de sa ville natale.

Entré dans le sacerdoce, en 1822, il continua de professer et de s'occuper d'études métaphysiques, surtout en ce qui se rapportait aux mystères de l'âme humaine, et sut tirer de ses religieuses méditations les vérités sublimes qu'il prêcha avec un talent remarquable dans les principales églises de la contrée. M. l'abbé Leterrier fut pourvu d'une modeste cure près de Saint-Malo, et mourut à la fleur de l'âge, le 15 mai 1828.

Il a publié, sur les matières qui avaient fait le fond de ses études de prédilection, un ouvrage intitulé : *L'Autorité et l'Evidence*, Saint-Lô, Elie, 1823, in-8°, sans nom d'auteur.

(V. *Ann. de la Manche*, 1829.)

LE THUILLIER (Jean-Jacques), né au Havre, le 4 mai 1755, entra, de bonne heure, dans la marine royale, où il servit avec distinction en qualité d'officier. Au retour de ses voyages, il vint se fixer à Rouen, entra, en 1795, dans les bureaux de l'administration du département, y devint chef de la division des finances, et fut nommé conseiller de préfecture. Il termina sa carrière le 7 janvier 1826.

(V. *Biogr. des Hommes célèbres du Havre*, par J.-B. Levée.)

LE THUILLIER (Charles-Michel), né à Honfleur, le 27 mars 1776, s'embarqua, comme mousse, à l'âge de dix ans, et devint aspirant de première classe en 1802, enseigne en 1804 et lieutenant de vaisseau en 1807. Ce jeune et brave marin avait pris

(1) Aujourd'hui évêque de Coutances.

part au célèbre combat du 13 prairial an III, s'était signalé sur les côtes de Picardie, notamment le 4 thermidor an XIII, où il commandait une canonnière, devant Saint-Valery, contre une frégate anglaise. Plein d'humanité et de dévoûment, Le Thuillier, lors du naufrage du vaisseau le *Neptune* sur les rochers de Péros, avait sauvé à la nage vingt hommes de l'équipage. Il fut adjudant du capitaine de vaisseau Hamelin dans la flotille de Boulogne, passa, avec le bataillon des marins de la Garde, aux armées d'Espagne, de Portugal et d'Allemagne, se fit remarquer par plusieurs traits de bravoure, ce qui lui valut la croix de la Légion-d'Honneur et une dotation de 500 fr.

A la paix de 1814, il servit, à Rochefort, sur le vaisseau le *Patriote*, fut mis à la retraite, en 1815, avec une modique pension, et se retira dans sa ville natale. Il obtint, en 1828, l'emploi de syndic des marins à Trouville, et mourut le 16 août de cette même année.

(V. *Hist. d'Honfleur*, par P.-P. Thomas.)

LE TIMONNIER DE SARTONS ou DE L'ARTOUR, poète, naquit à Avranches, le 19 avril 1748.

Il est auteur de deux poèmes intitulés, l'un, *La Louisiade*, publié en 1774, l'autre, *Constantin-le-Grand, ou l'Établissement du Christianisme*, 1776.

(V. *L'Avranchin monumental*, par M. E. Le Héricher.)

LE TORPT ou LE TORT (Thomas-François), sieur d'Anneville, né à Anneville-en-Saires (Manche), le 12 avril 1742, était conseiller au Parlement de Normandie et membre de l'Académie de Rouen, dont il fut président.

Il est auteur de : *Eloge historique du Parlement de Normandie depuis Louis XII jusqu'à nos jours*,

couronné par l'Académie de Rouen, en 1776, et imprimé à Londres (Paris), en 1777, in-8°; *Eloge du chancelier de l'Hôpital*, 1778 ; *Lettre du Parlement de Rouen au Roi, concernant le commerce étranger dans les îles françaises de l'Amérique*, Paris, 1785, in-8° ; *Remontrances du Parlement au Roi au sujet de l'Edit concernant les vingtièmes*, Rouen, 1788, in-8° ; *Lettre du Parlement de Normandie au Roi, pour demander les anciens Etats de la province*, 1788, in-8° ; *Lettre du Parlement de Normandie au Roi en faveur des pauvres ouvriers*, Rouen, 1788, in-8°.

Le Torpt d'Anneville a aussi composé des poésies latines et des poésies françaises. Il mourut à Valognes, le 1er avril 1828.

(V. *Journal de Normandie*, 17 octobre 1777, et *Manuel du Bibliogr. normand*, par M. E. Frère.)

LE TOURNELLE (Pierre-Antoine), né à Honfleur, en 1787, s'embarqua, dès l'âge de huit ans, sur un navire de l'Etat, et il avait à peine treize ans que déjà il sauvait la vie à un matelot et à un officier qui étaient tombés à la mer. Fait prisonnier par les Anglais, en 1807, il concerta avec un de ses compagnons d'infortune, lieutenant d'artillerie, un projet d'évasion. S'étant hasardés, tous deux, à traverser le Pas-de-Calais dans une frêle embarcation, qui chavira à deux lieues de terre, l'officier périt, mais Le Tournelle nagea jusqu'au rivage et fut sauvé. Il reprit du service, et il se trouvait, en 1813, sur le corsaire le *Génie*, lorsqu'il tomba de nouveau au pouvoir des Anglais, qui l'envoyèrent sur un ponton. Rendu à la liberté, après les événements de 1814, il entra dans la marine marchande, devint capitaine au long cours, et parcourut le Sénégal, pays avec lequel il entretint, pendant vingt ans, d'importantes relations commerciales. Il mourut en août 1838.

(V. *Hist. d'Honfleur*, par M. P.-P. Thomas.)

LE TOURNEUR (Pierre), littérateur et traducteur estimable, naquit à Valognes, en 1736.

Il débuta dans la carrière des lettres par quelques discours académiques, dont deux furent couronnés, l'un, à Montauban, en 1766, l'autre, à Besançon, en 1767, devint secrétaire ordinaire de Monsieur, depuis Louis XVIII, fut nommé censeur royal, et mourut à Paris, le 24 janvier 1788.

On a de Le Tourneur, outre de nombreuses traductions, les ouvrages suivants : *Discours moraux*, 1768 ; *Histoire d'Angleterre*, représentée en figures par David, 1784 ; *Histoire de Mlle Sirval*, 1788 ; *Les Jardins anglais*, 1788.

Les plus importants des ouvrages anglais, allemands et italiens traduits par le même auteur sont : *Méditations sur les Tombeaux*, d'après Hervey, 1770, in-8° ; *Richard Savage*, 1771, in-12 ; *Théâtre de Shakespeare*, 1776-82, 20 vol. in-8° (avec Cathuélan, Rutlidge et Fontaine Malherbe) ; *Ossian fils de Fingal*, poésies galliques, d'après Macpherson ; *Vue de l'évidence de la Religion chrétienne*, d'après Jennings, 1777, in-8° ; *Clarisse Harlowe*, de Richardson, 1784, 1787, 10 vol. in-8° ; *Choix d'Elégies de l'Arioste*, 1785, in-8° ; *Voyage de Sparmann au cap de Bonne-Espérance*, traduit de l'allemand, 5 vol. in-8° ; *Vie de Frédéric baron de Trenk*, 1788, 3 vol. in-12.

(V. *Biog. univ.*, *Not.* en tête de l'ouvrage de Le Tourneur, *Les Jardins anglais*, etc. Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LE TOURNEUR (Charles-Louis-François-Honoré), connu sous le nom de Le Tourneur de la Manche, naquit à Granville, en 1751. Il étudia avec succès les mathématiques, entra, en 1768, dans le génie militaire, et, à l'époque de la Révolution, dont il adopta les principes, il était capitaine et chevalier

de Saint-Louis. Elu, en 1791, député à l'Assemblée législative par le département de la Manche, et, l'année suivante, membre de la Convention nationale, dont il devint président, il se fit remarquer, dans les comités, par quelques rapports sur la marine et sur des projets de lois militaires, puis fut chargé des travaux d'un camp sous Paris, et devint, à cette époque, l'auxiliaire de son collègue Carnot. Envoyé en mission à l'armée des Pyrénées, il parvint à la réorganiser, et fut nommé, en 1795, commissaire de la flotte de la Méditerranée, en remplacement de Jean-Bon-Saint-André. Il fit, à son retour, partie du Directoire exécutif, et fut chargé de traiter de la paix avec lord Malmesbury.

Appelé, après le 18 Brumaire, à la préfecture de la Loire-Inférieure, il garda cette place jusqu'en 1804, fut nommé conseiller à la Cour des comptes jusqu'en 1814, et quitta la France en 1816, atteint par la loi contre les votants pour la mort de Louis XVI. Le Tourneur mourut à Lacken, près de Bruxelles, en septembre 1817.

(V. *Biog. univ.*, *Biogr. des Contemp.*, le *Monit.* Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LE TOURNEUX (Nicolas), né à Rouen, le 30 avril 1640, sur la paroisse de Saint-Vivien, de parents pauvres, dut son instruction à M. Thomas Du Fossé, maître des Comptes, qui l'envoya étudier à Paris, au Collége des Jésuites.

Il fut ordonné prêtre à Rouen, à l'âge de vingt-deux ans, devint vicaire de la paroisse Saint-Etienne-des-Tonneliers de cette ville et se livra avec succès à la prédication, ce qui lui fit obtenir deux bénéfices et une pension du Roi.

Le Tourneux passa quelques temps à Paris, prêcha dans plusieurs églises, habita chez les religieux de Port-Royal, avec lesquels il avait d'étroites liaisons,

puis se retira dans son prieuré de Villers-sur-Fère. Il mourut à Paris, en 1686. Parmi ses ouvrages, qui sont au nombre de vingt, et qui traitent de matières religieuses, nous mentionnerons : *Les Principes et les Règles de la vie chrétienne*, 1676, in-12 ; *Cathéchisme de la Pénitence,* 1676, in-12 ; *Vie de J.-C.*, 1686 ; *La Meilleure manière d'entendre la messe ; Année chrétienne*, 12 vol. in-12, ouvrage terminé par Ruth d'Ans et condamné à Rome comme entaché de jansénisme.

(V. *Dictionn. de Moréri*, *Mém. biogr.* de Guilbert, *Biog. univ.*, etc. Portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

LE TOURNOIS (Nicolas), né au Havre, le 22 février 1677, suivit d'abord son goût pour la navigation, mais il quitta cette profession à la suite de grands dangers auxquels il fut exposé dans son dernier voyage. Réalisant le vœu qu'il avait formé de se faire religieux, il entra chez les Bénédictins de Saint-Maur et fit profession dans l'abbaye de Lyre, en 1701. Il se livra à l'étude des langues hébraïque, haldaïque, syriaque, arabe et grecque, et les enseigna dans le monastère de Bonne-Nouvelle de Rouen et dans celui de Jumiéges. Appelé, par ses supérieurs, à Saint-Germain-des-Prés, Dom Le Tournois fut chargé de continuer *Le Lexicon hebraïcum et chaldæo-biblicum*, commencé par Dom Guarin, qui venait de mourir. Il termina cet ouvrage, qui ne fut publié qu'en 1746, en 2 vol. in-4°. Dom Le Tournois mourut à l'abbaye de Saint-Denis, le 31 décembre 1741.

(V. *Hist. litt. de la Congr. de Saint-Maur*, *Biogr. univ.*, etc.)

LE VACHER (A.-F. Thomas), sieur de La Feutrie, habile médecin et docteur de l'Université de Caen, naquit à Breteuil (diocèse d'Evreux), vers le milieu

du dix-huitième siècle. Il est auteur des ouvrages suivants : *Dictionnaire de Chirurgie, contenant la description anatomique du corps humain*, etc, Paris, 1767, 2 vol. in-8° (avec Moysant et La Marcellerie); *Nouveau moyen de prévenir et de guérir la courbure de l'épine dorsale; Traité du Rachitis, ou l'Art de redresser les enfants contrefaits*, Paris, 1772, in-8° ; *L'Ecole de Salerne*, en vers latins et français, avec des remarques, Paris, 1779, in-12 ; *Recherches sur le Pellage, affection cutanée endémique dans la Lombardie*, Paris, 1805 ; *Eloge de Bichat ; Coriolan devant Rome*, tragédie en cinq actes, Paris, 1821 et 1822, in-8°.

Mme Le Vacher de La Feutrie, épouse de ce médecin, a publié, sous les initiales S. M., deux romans intitulés : l'un, *Nella, ou la Carinthienne*, Paris, 1800, in-12; l'autre, *Minna, ou Lettres de deux jeunes Vénitiennes*, Paris, 1802, in-12.

(V. *Siècles litt.* de Desessart et *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LE VALLOIS (J.-P.-Alphonse), littérateur, naquit à Lisieux, vers 1775. Il a donné, de 1799 à 1815, de nombreux morceaux de littérature historique au *Journal des Sciences, des Arts*, etc., et publié, à part, les ouvrages dont voici les titres : *L'Orpheline sans l'être, ou le Danger de se livrer à ses passions*, roman moral, Rouen, Marie, 1812; *Hommage au beau Sexe, ou Discours sur les Femmes*, Paris, 1813; *Bonaparte dévoilé par lui-même, ou Journal raisonné des actions et des paroles de Bonaparte, depuis sa sortie de l'île d'Elbe et sa rentrée en France jusqu'à sa chute*, Paris, 1815. Le Valois est mort à Paris, le 9 octobre 1818.

(V. *France litt.* de J.-M. Quérard, etc.)

LE VASSEUR (Pierre), curé de Fontaine-en-Bray, poète latin et savant helléniste, naquit à Rouen, dans

la première moitié du dix-huitième siècle. Il concourut, en 1750, à l'Académie des Palinods et remporta deux prix pour deux pièces de poésie latine, dont l'une avait pour sujet : la Compassion de la Sainte-Vierge ; l'autre, la clémence d'Henry IV. Rentré dans la lice, en 1757, il fut de nouveau couronné pour une ode sur la conversion de saint Paul. L'abbé Vregeon attribue à Le Vasseur un *Traité sur l'Education.* Le curé de Fontaine-en-Bray mourut dans cette localité, le 31 avril 1787. L'abbé Le Vasseur avait aussi été couronné, par l'Académie de Rouen, en 1731, pour un Mémoire ayant pour titre : *Etat de la nouvelle Neustrie, ou Normandie en* 912, *par rapport à sa situation topographique.* Son éloge a été fait à cette Académie, dont il était devenu membre, par M. Haillet de Couronne.

(V. *Mém. biogr.* de Guilbert et *Biblioth. de la France* du P. Le Long.)

LE VASSEUR (Victor-Gabriel), général de brigade, commandeur de la Légion-d'Honneur, baron de l'Empire, naquit à Caen, le 7 mars 1772. Elu sous-lieutenant d'artillerie par le 4e bataillon de volontaires du Calvados, il servit sous Kléber, Hoche et Moreau, et arrosa de son sang plusieurs champs de bataille. A l'affaire d'Erbach (16 mai 1800), où quinze mille Français se battirent toute la journée contre trente-six mille Autrichiens, Le Vasseur, qui était alors adjudant-général et qui venait d'être démonté dans une charge, se saisit d'un cheval, courut au 10e régiment de cavalerie, qui s'éloignait du champ de bataille, le ramena à l'ennemi, chargea les escadrons autrichiens, dix fois supérieurs en nombre, arrêta leur marche et délivra ainsi la division du général Legrand, qui se trouvait dangereusement engagée.

Notre brave compatriote fit les campagnes d'Alle-

magne, de Prusse et d'Espagne ; il se signala aux batailles d'Austerlitz et d'Eylau, puis fut nommé commandant du département de la Manche. Il mourut, revêtu de ce commandement, à Valognes, le 13 septembre 1811. Le général Le Vasseur est auteur d'un ouvrage iutitulé : *Réflexions sur l'Art de fortifier les places.*

(V. *Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard, le *Moniteur*, etc.)

LE VASSEUR (Pierre-François-Laurent), officier de la Légion-d'Honncur, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, naquit à Yvetot, le 10 août 1774. Entré au service, en 1791, il fit toutes les premières campagnes de cette époque, fut blessé au passage du Rhin et fait prisonnier près de la Trébia. Rendu à la liberté, il reprit du service, devint lieutenant en 1806, capitaine en 1809, reçut une blessure à Mojaisk, fut promu au grade de chef de bataillon après la bataille de la Moskowa, où il s'était particulièrement distingué et où il avait été grièvement blessé par un boulet ; il fut fait prisonnier à la bataille de Dresde, en 1813.

Le commandant Le Vasseur obtint sa retraite en 1818, et vint habiter Rouen, où il remplit, pendant plusieurs années, les fonctions tout honorifiques de président du bureau de bienfaisance de la paroisse de Saint-Sever.

Il termina son honorable carrière le 29 décembre 1852.

(V. *Biogr. milit.* et *Vict. et Conq.*)

LEVASSEUR (Emmanuel-Athanase), ouvrier indienneur et poète, naquit à Rouen, en 1792.

Homme de travail et d'intelligence, il se livra, en amateur et dans ses moments de loisir, à la composition de chansons sur divers sujets et dont il publia un

recueil (Rouen, imprimerie de D. Brière, 1831, in-18).

Levasseur, qui faisait, avec une grande facilité, des vers auxquels ne manquait pas une certaine verve, était de plus doué d'une prodigieuse mémoire pour les retenir et pour les réciter. Il est mort dans sa ville natale, le 28 février 1852, laissant, en manuscrit, un nombre considérable de pièces de circonstance et d'épîtres en vers adressés à ses amis.

Un fils de ce poète-ouvrier, M. J.-M. Levasseur, s'est aussi fait connaître à Rouen par quelques pièces de vers, des chansons et des romances. Il a terminé sa carrière, prématurément, le 28 juillet 1858.

(V. *Chronique de Rouen*, 1er août 1858.)

LE VAVASSEUR (Nicolas), né à Bernay, en 1593, fut d'abord organiste de la Cathédrale de Lisieux, puis de l'église de Saint-Pierre de Caen. Il fit graver, dans cette ville, plusieurs airs de sa composition, mit en musique les psaumes de David et le cantique des trois enfants dans la fournaise, traduit par Godeau. Le Vavasseur a aussi composé plusieurs canons qu'il publia chez Ballard, à Paris. Il mourut à Caen, en 1658.

(V. *Orig. de Caen*, par Huet.)

LEVAVASSEUR (Pierre-Jacques-Aimable), né à Rouen, en 1723, d'une famille distinguée dans le commerce, embrassa lui-même cette carrière et devint premier échevin, administrateur des hospices, membre de la Chambre de commerce et président de la juridiction consulaire de sa ville natale. Il déploya, dans ces diverses fonctions, beaucoup de zèle et de capacité, et fut récompensé, en 1776, par des lettres de noblesse. Au commencement de la Révolution, il fut nommé successivement officier municipal, administrateur du département de la Seine-Inférieure,

président du Tribunal de commerce, en 1792, et membre du Sénat conservateur, en 1800. Notre honorable compatriote mourut à Paris, le 8 août 1802.

(V. *Biogr. des Contemp.* et *Biogr. manuscr.*, par A. Pasquier.)

LEVAVASSEUR (Léon), fils du précédent, naquit à Rouen, et embrassa, de bonne heure, la carrière des armes, comme officier d'artillerie, dans les colonies françaises.

Il fut, en 1791, élu député à l'Assemblée législative et reprit ensuite son service militaire. Se trouvant à Toulon, lorsque cette ville fut assiégée par les Anglais, il refusa énergiquement de signer la capitulation qui leur livrait le port et les arsenaux. Il eut à subir, pour sa noble et courageuse conduite, l'incarcération et les plus durs traitements, mais rien n'ébranla sa résolution.

Rendu à la liberté, Levavasseur suivit le général Bonaparte en Egypte, avec le grade de chef de brigade, et devint, à son retour en France, général de brigade, inspecteur-général de la marine, général de division et, plus tard, commandeur de la Légion-d'Honneur.

Un frère puîné de cet honorable militaire, Benjamin Levavasseur, suivit aussi la carrière des armes. Il parvint au grade de général de division, et passa à l'Ile de France, où il séjourna plusieurs années. Il cultiva la botanique et fut le premier qui apporta en France, avec d'autres plantes, la belle fleur à laquelle le naturaliste Commerson a donné le nom d'*Hortensia.*

(V. *Biogr. des Contemp.* et *Biogr. manuscr.*, par A. Pasquier.)

LEVAVASSEUR, frère des précédents, maréchal-de-camp, commandeur de la Légion-d'Honneur,

chevalier de Saint-Louis et de l'ordre de Charles III, naquit à Rouen, le 21 juin 1769.

Entré au service, en 1791, dans un régiment royal, il passa, l'année suivante, sous-lieutenant au 61e régiment de Vermandois, et fit, comme adjoint à des adjudants-généraux et comme aide-de-camp du général Baraguey-d'Hilliers, les campagnes d'Italie, de 1792 à l'an IX, et des côtes de l'Océan, en l'an XIII; comme capitaine, chef de bataillon et major, il fit les campagnes de la Grande-Armée, de l'an XIV à 1809; de Flandre, en 1810; de Portugal et d'Espagne, en 1812 et 1813; de la Grande-Armée, en 1814, et de la Loire, en 1815. Levavasseur, qui était colonel depuis 1813, continua à servir sous la Restauration, fut nommé maréchal-de-camp, en 1823, et fit, avec ce grade, la campagne d'Espagne, cette même année. Ayant pris sa retraite vers 1824, il vint habiter la commune de Blosseville-Bonsecours, près de Rouen, où il remplit les fonctions de conseiller municipal et de membre du Conseil de fabrique de la paroisse, et il termina sa carrière en ce même lieu, le 17 janvier 1854.

(V. Journaux de Rouen, des 18 et 19 janvier 1854.)

LEVAVASSEUR (Jacques), de la même famille que les précédents, naquit à Rouen, en 1767. Il occupa le premier rang dans le commerce et dans la haute industrie de notre ville et du département, comme manufacturier et comme armateur, et fut anobli par Napoléon, qui lui conféra le titre de baron. Il mourut à Rouen, le 20 mars 1842, et fut inhumé dans une de ses propriétés, près de Dieppe.

M. Jacques Levavasseur était le père de deux de nos honorables concitoyens, MM. James et Charles Levavasseur.

(V. *Hist. du Château de Radepont*, etc., par M. A. Fallue, et *Mémorial de Rouen*, du 23 mars 1842.)

LE VASSEUR, V. MASSEVILLE.

LEVEAU (Jean-Jacques), habile graveur, naquit à Rouen, dans la première moitié du dix-huitième siècle, d'un ouvrier cordonnier qui habitait la paroisse de Saint-André-en-Ville. Il fut élève de Descamp, pour le dessin, et alla se fixer à Paris, où il étudia la gravure sous la direction de Le Bas. Il fit de rapides progrès, d'abord dans la vignette, et grava ensuite le payage, genre dans lequel il obtint un succès mérité. Les principales estampes de cet artiste sont : *Les Amants à la Pêche*, d'après C.-J. Vernet; *La Cascade de Tivoli* et une *Vue près de Pouzzol, au golfe de Naples*, d'après Lacroix. Leveau unissait, au beau talent qu'il possédait dans son art, toutes les excellentes qualités du cœur, et il en donna la preuve par la position aisée qu'il assura, dans sa ville natale, à ses père et mère, et par les services qu'il rendit constamment à ses amis. Il mourut à Paris, en 1786.

Son éloge a été fait à l'Académie de Rouen, dont il était associé correspondant, par M. Haillet de Couronne.

(*V. Mém. biogr.* de Guilbert, *Biogr. manuscr.*, par A. Pasquier, et *Acad. de Rouen*, t. V.)

LEVÉE (Jérôme-Balthasar), né au Havre, le 3 septembre 1769, était destiné à l'état ecclésiastique. Il ne reçut que la tonsure de la main du cardinal de Larochefoucauld, archevêque de Rouen, et ne se sentant aucune vocation pour le sacerdoce, il se consacra à l'enseignement, fut nommé, en 1790, professeur au Collége du Havre, et devint successivement professeur de belles-lettres à l'École centrale du département de la Lys, administrateur de cette même École, membre du jury d'instruction publique, officier de l'Université, professeur de rhétorique au Lycée de Caen, et fut mis à la retraite, en 1814. Levée,

qui cultivait la littérature et la poésie, a publié les ouvrages et opuscules suivants : *Les Vers à soie*, suivi *Du Jeu des Echecs*, poèmes et poésies fugitives, traduits de Vida de Crémone et de Pierre Dorville, Paris, 1809, in-8°; *Ode sur l'heureux Retour de S. M. Louis XVIII*, Paris, 1814, in-8°; *Dictionnaires des Épithètes françaises*, Paris, 1817, in-8°; *Ode sur la Mort de Louis XVIII*, etc., Paris, 1824, in-8°; *Stances sur le Sacre de Charles X*, 1825; *Biographie, ou Galerie historique des Hommes célèbres du Havre*, etc, Paris, 1828, in-8°. Levée fut le principal éditeur et coopérateur de la traduction des œuvres complètes de Cicéron, 1816 — 1818, 31 vol. in-8°, et du Théâtre complet des latins, 1820, 15 vol. in-8°. Il avait aussi dirigé, en 1818, la publication des orateurs chrétiens et donné en outre, soit à Bruges, soit à Paris, divers discours et poésies imprimés à Paris et réunis en un seul volume. Il mourut à Paris, en 1835.

(*V. Biogr. univ. suppl.*, *Biogr. des Contemp.*, etc.)

LEVENEUR (Alexis-Paul-Michel-Tannegui) naquit au château de Carrouges, près d'Alençon, le 29 septembre 1746, d'une famille noble, connue depuis 1347 par le fameux duel juridique de J. Legris. Il embrassa la carrière des armes et parvint, par ses talents et par sa bravoure, au grade de lieutenant-général. Il servit, en cette qualité, sous Lafayette, passa ensuite à l'armée du Nord, sous Dumouriez, où il continua à donner des preuves de courage et d'intelligence, notamment à la prise de Namur, où il montra beaucoup d'intrépidité, ce qui lui valut les éloges du général Valence, dans une lettre adressée par celui-ci à la Convention, en 1793.

Après la défection de Dumouriez, en 1794, Leveneur écrivit à cette Assemblée que ce général venait de commettre un grand attentat, et demandait, lui,

à quitter un poste où, disait-il, il ne pouvait plus se rendre utile.

Il reçut des félicitations de la Convention, qui n'accepta point sa démission ; il continua à servir, jusqu'à la fin de la campagne, avec la même distinction, et fut nommé, en 1814, membre du Corps législatif.

Rendu depuis longtemps à la vie privée, le général Leveneur mourut dans son château de Carrouges, le 26 mai 1833. On a de lui un mémoire curieux et rare intitulé : *Notes relatives aux Trahisons du général Dumouriez*, etc.

(*V. Biogr. univ. suppl.*, *Biogr. des Contemp.* et *Moniteur.*)

LEVERDAYS (Jean-Germain), né au Rocher, près de Mortain, le 31 août 1772, exerçait la médecine avec distinction dans cette dernière localité, dont il devint maire, en 1830. Il fut nommé membre de la Chambre des députés, en 1831, mandat qu'il ne remplit que peu d'années, et mourut à Mortain, le 11 avril 1849.

(*V. Recherch. hist. sur l'arrond. de Mortain*, par M. H. Sauvage.)

LEVERDAYS (Siméon-Anne-Mathurin), parent du précédent, docteur-médecin, ancien chirurgien-major, membre du Conseil-Général de la Manche, maire de la ville de Mortain et officier de la Légion-d'Honneur, naquit à Mortain, le 1er octobre 1783. Il fut nommé, au mois de messidor an XII, chirurgien-sous-aide au 25e régiment d'infanterie légère, aide-major, en 1807, fit la campagne d'Espagne, en 1808, et la campagne de Russie, en 1812, avec le grade de chirurgien-major. Lors de la campagne d'Allemagne, en 1813, Leverdays fut chargé, par le baron Larrey, premier chirurgien de l'armée, de la direction des

hôpitaux de la place Torgau, avec vingt auxiliaires sous ses ordres.

Rentré dans ses foyers, en 1814, il reprit l'exercice de la médecine, surtout en faveur des pauvres. En 1831, il fut, en remplacement de son parent, nommé maire de Mortain, ville à laquelle il rendit d'éminents services pendant toute la durée de sa longue gestion. Il mourut, frappé d'apoplexie foudroyante, le 20 novembre 1854.

(V. *Not.* par M. H. Moulin, *Ann. norm.*, 1856.)

LEVERDIER (Eugène-Isidore), chef de bataillon au 91[e] de ligne et chevalier de la Légion-d'Honneur, naquit à Rouen, en 1815. Il prit une part très-active à la guerre de Crimée et fut tué à l'attaque de la tour Malakoff, le 18 juin 1855.

(V. *Journal de Rouen* du 7 juillet 1855, *Almanach populaire de la ville de Rouen*, publié par M. A. Aillaud, même année, et le *Moniteur*.)

LE VERRIER (Jehan), né au pays de Caux, dans le quatorzième siècle, fut le chapelain du célèbre navigateur Jean de Bethencourt, surnommé le roi des Canaries, qu'il avait accompagné dans ses voyages. Le Verrier est auteur, avec F.-Pierre Bontier, de la relation intitulée : *Histoire de la première Descouverte et Conqueste des Canaries, faite dès l'an* 1402, *par messire Jehan de Bethencourt, chambellan du roy Charles VI, escrite du temps mesme, etc., et mise en lumière par M. Gallien de Bethencourt, conseiller du Roy en sa cour de Parlement de Rouen*, Paris, 1633, in-8°.

LE VERRIER DE LA CONTERIE, écuyer, seigneur d'Amigny-les-Auxlnets, naquit près de Caen, ou à Saint-Brice (Orne), en 1718. Il est auteur d'un ouvrage curieux sur la chasse, intitulé : *De la Chasse*

aux Chiens courants, précédé d'une Bibliothèque historique et critique des théreuticographes, Rouen, Richard Lallemant, 1763, in-8°, fig.; réimprimé sous ce titre : *Vénerie normande*, Amsterdam (Rouen), 1778 et 1845, in-8°, fig. Le Verrier de la Conterie mourut en 1779 ou en 1783.

(V. *France litt.* de J.-M. Quérard.)

LÉVESQUE (Louise Cavelier, dame), naquit à Rouen, le 23 novembre 1703, d'un procureur au Parlement de Normandie. Elle reçut une éducation qui développa chez elle le goût des études sérieuses, dont ne parvinrent jamais à la distraire les hommages que, dans le monde, on se plaisait à rendre à son esprit et à sa beauté. Devenue, à vingt ans, épouse de M. Lévesque, gendarme aux gardes du Roi, elle le suivit à Paris, où l'exemple et les encouragements des personnes lettrées, dont elle recherchait surtout la société, déterminèrent bientôt sa vocation. Mme Lévesque s'est essayée dans les genres les plus variés de la littérature et y révéla une grande richesse d'imagination, sachant, dans ses ouvrages, en prose et en vers, passer du style le plus léger au style le plus sérieux, tel que dans ses poèmes de *Minet* et de *Sancho-Pança*, où elle descend jusqu'au burlesque, et dans ceux d'*Augustin* et de *Job*, où elle s'élève jusqu'au sublime.

Aux poésies, contes et romans de Mme Lévesque, il faut ajouter deux pièces composées pour le théâtre : *Judith*, poème lyrique, qui ne fut point mis en musique, et *L'Auteur fortuné*, comédie non représentée. Ses autres ouvrages sont : *Lettres et Chansons de Céphise et d'Uranie*, Paris, 1731, in-8° ; *Célénie, histoire allégorique*, Paris, 1733 ; *Lilia, histoire de Carthage*, Paris, 1736, in-12 ; *Le Siècle, ou les Mémoires du comte de Solinville*, Paris, 1736 et 1741, in-12 ; *Le Prince des Aigues-Marines et le*

Prince invisible, contes, Paris, 1744, in-12. Mme Lévesque mourut à Paris, le 18 mai 1745, dans sa quarante-troisième année. Titon du Tillet lui a consacré un article dans le supplément de son *Parnasse françois.*

(V. *Nourmands illustres*, publiés par L.-H. Baratte, etc. Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LÉVESQUE (Henri), poète latin, né à Rouen, au commencement du dix-huitième siècle, était professeur au Collége de Montaigu, à Paris. Après avoir déjà obtenu quelques succès dans les lettres, il remporta, en 1752 et 1753, deux prix à l'Académie des Palinods de Rouen.

Les deux pièces couronnées avaient pour sujets : *La Convalescence du Dauphin*, père de Louis XVI, et *La Naissance du duc d'Aquitaine.*

LE VIEIL (Guillaume), né à Rouen, en 1640, descendait d'une famille qui, depuis deux cents ans, exerçait avec distinction, dans cette ville, l'art de la peinture sur verre.

Il exécuta un grand nombre de verrières pour les églises de Rouen et de Normandie, et fut choisi pour peindre celles de la Cathédrale d'Orléans. Il mourut dans sa ville natale, en 1708.

LE VIEIL (Guillaume), fils du précédent, naquit à Rouen, vers 1676. Il reçut de son père les premières leçons de dessin et de peinture sur verre, puis se rendit à Paris, où l'habileté avec laquelle il maniait déjà la *drague* et le pinceau, fixa l'attention de Jouvenet, son aïeul paternel et père du célèbre Jean Jouvenet. Il le présenta à Mansart, qui le chargea de peindre les vitraux de la chapelle de Versailles et du dôme des Invalides.

Il mourut à Paris, en 1731, laissant trois fils, nés

dans cette ville, Jean, Louis et Pierre Le Vieil, tous trois peintres verriers. Le dernier des trois frères, Pierre Le Vieil, né en 1708 et mort en 1772, est auteur des ouvrages suivants : *Traité historique et pratique de la Peinture sur verre*, suivi de l'*Art du Vitrier* (se trouve dans les descriptions des Arts-et-Métiers) ; *Essai sur la Peinture en mosaïque*, suivi d'une savante *Dissertation sur la Pierre spéculaire des anciens.*

(V. Eloge de P. Le Vieil, en tête de son *Traité de la Peinture*, *Biogr. univ.*, etc.)

LEVILLAIN (Stanislas), naturaliste-zoologiste, naquit au Havre, en 1778. Il s'embarqua, en 1800, à bord de la corvette *Le Géographe,* commandée par le capitaine Baudin, et destinée à une expédition de découvertes aux Terres-Australes.

A son arrivée à l'Ile de France, en 1801, il passa à bord du *Naturaliste*, et mourut en mer, atteint par la fièvre, le 9 décembre de cette même année. C'est ainsi que, par une singulière fatalité, le père et le frère aîné de Levillain avaient succombé dans une traversée. Pendant son séjour dans la rade de Dampier, notre jeune et infortuné naturaliste avait formé une belle collection de coquilles pétrifiées qui, malgré les réclamations du capitaine Hamelin, commandant du *Naturaliste*, passa au Musée britannique, et ne fut point restituée.

Les nombreux manuscrits laissés par Levillain n'ont point été retrouvés.

(V. Petite Géographie de la Seine-Inférieure, par M. J. Morlent.)

LE VITRIER (Nicolas), né au Mont-Saint-Michel, vers la fin du treizième siècle, embrassa la vie religieuse, et devint prieur de l'abbaye de ce mont.

Homme d'une grande piété et l'un des plus savants de son temps, il fut élu, en 1336, abbé de ce monas-

tère, qu'il gouverna avec beaucoup de prudence et d'habileté. Il termina sa carrière le 3 des calendes de novembre 1362, et fut inhumé dans son abbaye.

(*V. Hist. du Mont-Saint-Michel*, par M. l'abbé Desroches, t. 2.).

LÉVY (Marc), né à Rouen, le 16 novembre 1791, d'une famille originaire d'Alsace, fit ses études au Collége de sa ville natale, et montra, de bonne heure, une rare aptitude pour les sciences exactes. Entré dans l'enseignement, dès l'âge de dix-neuf ans, il devint professeur de mathématiques au Collége de Bédarieux, régent, pour la même science, à celui de Lunel, et fut appelé à la direction du Collége de Nevers, qui venait d'être érigé en Lycée impérial. En 1815, M. Lévy revint à Rouen, où son frère, maintenant chanoine de la Cathédrale, était alors secrétaire du cardinal de Cambacérès, et créa, dans cette ville, un établissement d'instruction secondaire, qui devint très-florissant et d'où sortirent de nombreux élèves dont plusieurs occupent aujourd'hui, dans l'armée et dans l'administration, des fonctions éminentes. Notre honorable compatriote a rendu, à notre ville, de notables services, d'abord en y faisant, le premier, en 1817, un cours de mécanique appliqué aux arts, puis en contribuant à conserver, au milieu de nous, les Écoles chrétiennes et à fonder des salles d'asile pour l'enfance. En 1819, il fut admis à la Société libre d'Émulation de Rouen, et entra, en 1821, à l'Académie, dont il devint secrétaire-perpétuel pour la classe des sciences; il fut aussi membre correspondant d'un grand nombre de Sociétés savantes. M. Lévy s'étant retiré à Paris, où il dirigeait une maison d'éducation importante, y termina sa carrière, le 11 février 1853.

On a de lui, outre plusieurs rapports spéciaux conservés dans les archives de l'Académie et de la Société

d'Émulation, un grand nombre d'opuscules publiés dans les comptes-rendus de ces sociétés, et parmi lesquelles nous mentionnerons : *Recherches sur les causes de l'Inondation causée par la rupture des digues de la rivière de Robec*, *et Moyens de les prévenir*, 1820 ; *Notice sur l'Influence des localités dans les diverses fabrications*, 1821; *Précis sur l'histoire de l'invention des Machines à vapeur*, 1822 ; *Mémoire sur les Polygones étoilés*, 1824 ; *Considérations sur l'état actuel de la France, sous le point de vue moral*, 1828; *Observations météorologiques, de* 1833 *à* 1838 ; *Sur le Magnétisme animal*, 1842 ; *Observations sur la Magnétologie*, 1844 ; *Dromographie planétaire*, 1852.

(*V. Not.* par M. J. Girardin, *Précis de l'Acad. de Rouen*, 1853.)

LÉZURIER DE LA MARTEL (Louis-Geneviève), baron de l'Empire, officier de la Légion-d'Honneur, ancien maire de Rouen, naquit dans cette ville, le 25 mai 1765, d'un négociant distingué, écuyer, secrétaire du Roi et consul de Suède. Il fut achever ses études en Allemagne, voyagea quelques années pour son instruction, et revint dans sa famille utiliser les observations, relatives au commerce, que sa grande sagacité lui avait fait recueillir.

Signalé pour sa capacité et pour son énergie, lors de l'organisation de la garde nationale, en 1789, M. Lézurier, qui n'avait alors que vingt-quatre ans, fut nommé à l'un des premiers grades et admis, à la même époque, dans le Conseil municipal.

Elu, par ses concitoyens, président de ce même conseil, il se montra, dans des temps calamiteux, digne, à tous égards, de la haute et difficile mission qui lui avait été confiée.

Nommé, en 1802, président du Tribunal de commerce, il reçut, en cette qualité, le premier Consul,

lors de son voyage à Rouen. En 1809, notre honorable compatriote accepta le commandement de la première cohorte de la garde nationale, et se rendit, à la tête d'un millier d'hommes, au camp de Boulogne, où, malgré les rigueurs de la saison, il ne cessa de faire le métier de soldat.

En 1810, il commanda la garde d'honneur de l'Empereur et de l'Impératrice, et obtint alors le titre de baron de La Martel. Elu membre du Corps législatif, en 1812, il profita de cette position pour s'occuper, à cette époque de disette, de l'approvisionnement de la ville, et obtint du Gouvernement six mille sacs de farine, ce qui contribua à sauver la population des horreurs de la famine dont elle était menacée. Maire de Rouen en 1814, M. le baron de La Martel préserva aussi la ville d'une épidémie imminente par les précautions qu'il prit et pour le débarquement et pour l'entrée à l'hôpital de Saint-Yon de quatre mille soldats de toutes les nations, atteints du typhus.

A la rentrée des Bourbons, il prêta serment de fidélité au Roi et continua à remplir ses fonctions, qu'il quitta pendant les Cent-Jours, ne se croyant pas alors délié de son serment.

Ce fut surtout à l'époque de l'invasion étrangère, en 1815, et lorsque trente mille soldats prussiens occupaient Rouen et ses environs, que le baron de La Martel montra jusqu'où pouvait aller son courage et son patriotisme. Plusieurs de ces soldats ayant eu l'audace de se présenter à lui pour réclamer le pillage pendant une heure : « Pillez, si vous voulez, répondit avec fermeté le courageux magistrat, mais, je vous en préviens, je fais sonner le tocsin ; à l'instant la garde nationale sera sur pied, et pas un de vous ne sortira vivant de cette ville. » Cette contenance énergique imposa aux mutins, qui se retirèrent en proférant des menaces, mais sans oser, toutefois, les mettre à exécution. Peu de temps après, le baron de La

Martel rentra dans la vie privée et se retira à Hautot, près de Rouen. Il a terminé son honorable carrière dans un âge très-avancé, au château de Saint-Vaubourg, le 23 janvier 1852.

Il avait été reçu à l'Académie de Rouen, en 1808, et ses ouvrages se trouvent mentionnés dans les *Précis* de cette Compagnie. Une nouvelle rue de Rouen porte le nom de Lézurier de La Martel.

(V. *Not.* par M. A.-G. Ballin, *Précis de l'Acad. de Rouen,* 1852, journaux de Rouen du 25 janvier 1852, etc. Le portrait de ce personnage, peint par M. Renouard, décore l'une des salles de l'Hôtel-de-Ville.)

LHERMITE (Jean-Marthe-Adrien), contre-amiral, commandeur de la Légion-d'Honneur, chevalier de Saint-Louis, baron de l'Empire, naquit à Coutances, le 29 septembre 1766. Entré, à quatorze ans, dans la marine, comme volontaire d'honneur, et embarqué sur le cutter *Le Pilote des Indes*, qui avait pour mission de croiser sur les côtes de la Manche, il se signala à l'enlèvement d'un corsaire anglais, mouillé sous l'île de Chaussey.

Passé, en 1780, sur le *Northumberland*, qui faisait partie de l'armée navale aux ordres du comte de Grasse, Lhermite participa aux nombreux combats livrés aux amiraux Hood, Graves et Rodney, ainsi qu'à la prise de l'île Saint-Christophe. Après avoir rempli une mission dont il avait été chargé pour la Nouvelle-Angleterre, puis navigué quelque temps pour la marine marchande, il reprit du service dans la marine de l'Etat, et devint capitaine de *La Preneuse*, frégate qui, sous un aussi brave commandant, justifia si bien son titre en capturant sur les Anglais, dans diverses parties de l'Océan, plus de cent cinquante bâtiments de commerce. De retour en France, en 1801, Lhermite fut promu au grade de capitaine de

vaisseau de première classe et monta successivement *L'Impétueux*, *L'Alexandre* et *Le Vengeur*, fut nommé contre-amiral, en 1807, et préfet maritime à Toulon, en 1811. Admis à la retraite, en 1815, il se retira au Plessis-Piquet, près de Paris, où il mourut, le 28 août 1826. Le contre-amiral Lhermite était l'un des meilleurs officiers de son arme, et l'on ajoutait toujours à son nom le titre de *brave*, mérité par l'intrépidité qu'il avait montrée dans un grand nombre de combats.

Son frère, Pierre-Louis Lhermite, également contre-amiral, et commandeur de la Légion-d'Honneur, fut aussi préfet maritime et l'un de nos marins les plus distingués.

Il mourut à Dunkerque, le 22 mars 1828.

(V. *Biogr. univ., suppl.*)

LHOMOND (Claude-Jean-Baptiste), né à Caen, en 1749, exerçait, avant la Révolution, la charge de procureur du Roi à la Monnaie. Il fut, après 1789, nommé administrateur du département du Calvados, puis élu, en 1792, député à la Convention nationale, où il se montra modéré dans ses opinions. Lors du procès du Roi, il déclara que, tout entier à ses fonctions de législateur, il s'abstenait de voter. Après la chute de Robespierre, il fit partie du Comité de sûreté générale, mais, soupçonné, par les Thermidoriens, de participation aux intrigues du parti royaliste, il fut décrété d'accusation et emprisonné pendant plusieurs mois.

Entré au Conseil des Cinq-Cents, il fut proscrit, le 18 fructidor, et transporté à l'île d'Oleron. Rendu à la liberté sous le gouvernement consulaire, il revint en France, rentra dans la vie privée, et mourut près de Coutances, en 1830.

(V. *Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par M. F. Boisard.)

LIBERT (François-Jacques), né à Alençon, en 1792, d'un médecin distingué de cette ville, embrassa lui-même cette profession, et succéda à son père dans les ervice de santé des Hôpitaux et du Collége d'Alençon. Malgré la modestie sous laquelle il cherchait à cacher son mérite, M. Libert, bien apprécié de ses concitoyens, fut, en 1834, nommé député, mandat qu'il remplit consciencieusement jusqu'en 1837. Il rendit, en cette qualité, de grands services aux établissements de sa ville natale, notamment à la Bibliothèque, à laquelle il fit obtenir du Gouvernement de nombreux ouvrages.

M. Libert, qui aimait la littérature, avait, dans sa jeunesse, composé un grand nombre de spirituelles et gracieuses poésies, sur divers sujets. Depuis, il s'occupa, en amateur, d'archéologie et de bibliographie. Il mourut le 21 novembre 1836 et fut inhumé à sa terre de Colombiers.

(V. *Ann. normand*, 1837.)

LICHERIE (Louis), peintre, naquit à Hodeng, en Bray, dans le dix-septième siècle. Elève de Le Brun, cet artiste se fit connaître par quelques bons tableaux, parmi lesquels nous ne trouvons mentionnés que celui qui représente : *La Rencontre de David et d'Abigaïl.* Licherie fut reçu à l'Académie de Peinture en 1679, et nommé professeur adjoint à cette Académie en 1681. Il mourut en 1687.

(V. *Eloge des Normands*, par l'abbé Rivière, et *Mém. biogr.*, par Guilbert.)

LICQUET (François-Théodore), né à Caudebec-en-Caux, le 19 juin 1787, commença ses études au Collége Louis-le-Grand, à Paris, et les termina, avec beaucoup de succès, au Prytanée de Saint-Cyr. Après avoir suivi, pendant quelque temps, la carrière du commerce, pour laquelle il n'avait aucune vocation,

il remplit les fonctions de secrétaire-adjoint de la mairie de Rouen, puis, se sentant du goût pour la littérature, surtout pour la poésie dramatique, il se livra à ce genre de composition et donna plusieurs tragédies dont voici les titres : *Thémistocle*, cinq actes ; *Philippe II*, cinq actes ; *Rutilius*, cinq actes. Ces trois pièces furent représentées et imprimées à Rouen : la première, en 1812 ; la seconde, en 1813 ; la troisième, en 1816 ; *La Mort de Brutus*, trois actes, représentée à Rouen, en 1818, non publiée ; *Les Chevaliers de Rhodes*, tragédie en cinq actes, non représentée et inédite.

Appelé, en 1819, à succéder à Dom Gourdin, comme conservateur de la Bibliothèque publique de Rouen, Théodore Licquet renonça dès lors aux compositions dramatiques, et, à part quelques pièces de poésie, s'occupa entièrement de recherches historiques relatives à la Normandie.

Il a publié les ouvrages suivants : *Recherches sur l'Histoire religieuse, morale et littéraire de Rouen, depuis les premiers temps jusqu'à Rollon*, mémoire couronné par la Société d'Emulation en 1826, Rouen, Baudry, 1827 ; *Rouen, Précis de son Histoire, son Commerce, son Industrie, ses Monuments*, etc., Rouen, E. Frère, 1827, in-8°, plusieurs éditions ; *Notice sur le cardinal de Cambacérès, archevêque de Rouen ; Notice sur M. de Bernis, archevêque de Rouen ; Catalogue de la Bibliothèque de Rouen* (belles-lettres), Rouen, N. Périaux, 1830, in-8° (1) ; *Histoire de Normandie depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête de l'Angleterre, en* 1066, Rouen, N. Périaux et E. Frère, 1835, 2 vol. in-8°, ouvrage complété par

(1) Le Catalogue des Sciences et des Arts, commencé par Théodore Licquet, a été terminé par M. A. Pottier, conservateur actuel de la Bibliothèque de Rouen.

M. Depping. On a aussi de Théodore Licquet plusieurs traductions, ce sont : *Histoire d'Italie, de* 1789 *à* 1814, traduit de l'italien de Botta, Paris, 1824, 5 vol. in-8°; *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en France*, traduit de l'anglais de Th.-F. Dibdin, Paris, 1825 (les deux vol. consacrés à la Normandie) ; *Mémoires relatifs à la Famille royale de France pendant la Révolution*, traduit de l'anglais, Paris, 1826, 2 vol. in-8°; *Vie de Napoléon*, traduit de l'anglais de Walter Scott (2 vol. seulement). Plusieurs des autres écrits du même auteur se trouvent dans le *Précis de l'Académie de Rouen*, dont il faisait partie depuis 1813, et dans les comptes-rendus de plusieurs autres sociétés savantes, dont il était membre correspondant. Théodore Licquet est mort à Rouen, d'une maladie de poitrine, le 1er novembre 1832.

(V. *Not.* par M. E. Frère, *Revue de Rouen*, 1833, *Not.* par M. A. Deville, en tête de l'*Hist. de Norm.*, *Biogr. univ., suppl.*, et *Etude sur l'arrond. d'Yvetot*, par M. A. Labutte.)

LIEUDÉ, V. SEPMANVILLE (De).

LINANT (Michel), né à Louviers, en 1708, et non à Rouen, ainsi que l'a écrit Titon du Tillet dans son *Parnasse françois*, montra, à sa sortie du Collége, d'heureuses dispositions pour la poésie.

Il fut à Paris, avec des lettres de recommandation du marquis de Cideville pour Voltaire, et placé, par ce dernier, à Cirey, comme précepteur du fils de Mme Duchatelet :

« Je ne sais pas encore si Linant sera un poète, écrivait Voltaire à Cideville; mais je crois qu'il sera un très-honnête et très-aimable homme. » Linant remporta trois fois le prix de poésie à l'Académie française; les pièces qui lui méritèrent cette distinc-

tion avaient pour sujets : *Les Progrès de l'Éloquence sous le règne de Louis-le-Grand,* 1739 ; *Les Accroissements de la Bibliothèque du Roi*, 1741 ; *Les Progrès de la Comédie sous Louis-le-Grand*, 1744. Ayant quitté Cirey, il devint, à Paris, précepteur du fils de M. Hébert, introducteur des ambassadeurs, et composa, pour le théâtre, les pièces dont voici les titres : *Alzaïde*, tragédie représentée à Paris, 1745, publ. en 1748 ; *L Hymen, augure de la Paix,* 1745 ; *Vanda, reine de Pologne*, tragédie, 1747, représentée une seule fois, publiée en 1751. On a encore de Linant des Odes, des Épîtres, etc. Il avait donné, en 1738 et 1739, une édition des œuvres de Voltaire, avec une préface dans laquelle il témoigne beaucoup de reconnaissance pour son illustre protecteur. Il mourut le 11 décembre 1749.

(*V. Biogr. univ.*, etc.)

LINDET (Robert-Thomas), naquit à Bernay, en 1743. Il embrassa l'état ecclésiastique, et était curé de Sainte-Croix de cette ville, à l'époque de la Révolution, dont il se montra chaud partisan.

Il fut nommé, en 1789, député du clergé aux Etats-Généraux par le Bailliage de Caux, élu, en 1791, évêque constitutionnel du département de l'Eure, puis député à la Convention nationale, en 1792, où il vota la mort du Roi. Thomas Lindet fut le premier évêque qui crut pouvoir rompre le célibat : il se maria dans le mois de décembre de cette même année, et se démit de l'épiscopat, vers la fin de 1793. Il s'occupa efficacement des mesures qui furent prises par la Convention pour réunir en bibliothèques publiques, dans chaque district, les livres provenant des communautés religieuses. En politique, il suivit la ligne de conduite tenue par son frère, qu'il défendit énergiquement lorsqu'il fut accusé d'avoir pris part à la journée du 30 Prairial. Passé au Conseil des

Anciens, il en sortit en 1798, et demeura étranger aux affaires publiques.

Frappé, en 1816, par la loi contre les régicides, il se retira en Italie et, plus tard, en Suisse. Rentré enfin en France, il vint habiter sa ville natale, où il mourut, sans s'être rétracté, le 10 août 1823. On a de lui deux lettres, adressées, en 1791, l'une aux fidèles, et l'autre au clergé de son diocèse.

(V. *Biogr. univ.*, *suppl.*, et *Hist. des Evêq. d'Evreux*, par MM. A. Chassant et G.-E. Sauvage.)

LINDET (Jean-Baptiste-Robert), frère du précédent et né à Bernay, vers le milieu du dix-huitième siècle, était avocat dans cette ville, avant la Révolution, dont il embrassa avec ardeur les principes.

Il fut d'abord nommé procureur-syndic de son district, député de l'Eure à l'Assemblée législative, puis élu à la Convention nationale, où il se déclara contre le parti girondin. Il fit, au nom de la Commission des vingt-et-un, le rapport sur les crimes imputés à Louis XVI, vota la mort de ce prince, et devint membre du Comité de salut public. Envoyé en mission dans les départements du Calvados, de l'Eure, du Finistère, puis à Lyon, il se conduisit avec beaucoup de modération.

Robert Lindet resta neutre dans la journée du 9 Thermidor ; mais, lorsque les Thermidoriens attaquèrent les comités, il en prit la défense, et fut dénoncé, après la journée de Prairial an III, par Lehardy, Dubois-Crancé et Gouly. Il trouva de nombreux et zélés défenseurs, même dans le parti modéré, et les villes de Bernay, de Caen, du Havre et de Nantes envoyèrent à la Convention des adresses en sa faveur. Impliqué dans la conspiration de Babeuf, il fut jugé par contumace et acquitté par la Haute-Cour.

Nommé ministre des finances sous le Directoire,

il conserva le portefeuille jusqu'au 18 brumaire, époque à laquelle il rentra dans la vie privée.

Robert Lindet était un homme probe, savant en jurisprudence, intelligent, actif dans le travail des comités, dont il était l'âme dans les choses d'administration, et très-profond en matières politiques. Il mourut à Paris, le 17 février 1825. On a de lui : *Rapport sur les Crimes imputés à Louis XVI*, Paris, 1792, in-8°; *Rapport sur la situation de la République*, Paris, 1795, in-8°.

(*V. Biogr. univ.*, *suppl.*, *Biogr. des Contemp.*, le *Moniteur*, etc.)

LINGOIS (L'abbé), de la maison et société de Sorbonne, professeur de philosophie et principal au Collége du Plessis, à Paris, naquit à Elbeuf, vers 1740.

Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Leçons de Mathématiques pour servir d'introduction à l'Etude de la physique*, Paris, 1779 (ouvrage devenu rare).

L'abbé Lingois avait composé un grand nombre de sermons, qu'il prêcha dans plusieurs églises de Paris et qui sont restés inédits. Il mourut à Paris, en 1814.

(V. *Biogr. univ.*, *suppl.*)

LIOT (Pierre-Joseph-Hyacinthe), né au Havre, le 2 janvier 1735, entra dans le sacerdoce, devint un très-savant humaniste, l'un des grammairiens les plus instruits, et se voua à l'enseignement dans sa ville natale, où il tint une place distinguée.

Ayant refusé le serment exigé des ecclésiastiques, lors de la Révolution, il passa en Angleterre, où il mourut, le 3 décembre 1801. L'abbé Liot cultivait avec talent la poésie latine, comme le prouvent les vers qu'il avait composés en l'honneur du savant abbé Dicquemare.

(V. *Petite Biogr. havraise*, par l'abbé Anfray, et

Biogr. des Hommes célèbres du Havre, par J.-B. Levée.)

LIZOT (Jean), né à l'Aigle, en 1628, entra dans le sacerdoce, fut d'abord vicaire de Saint-Cosne, à Paris, puis archiprêtre et curé de Saint-Séverin.

Il se distingua par ses prédications apostoliques, par sa charité envers les pauvres et les prisonniers, et termina sa carrière le 27 juin 1705.

Il fut inhumé dans son église.

(V. *Eloge des Norm.*, par l'abbé Rivière. Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LIZOT (Pierre-Jean-Charles-Florent), né à Brionne (Eure), le 1er novembre 1768, était fils d'un avocat au Parlement de Normandie. Il embrassa la profession de son père, au commencement de la Révolution, et refusa de plaider, en 1790, devant les tribunaux qui venaient d'être organisés.

S'étant retiré à Montfort-sur-Risle, il fut, à cause de ses principes politiques, décrété d'arrestation, mais il parvint à se soustraire à l'exécution de ce décret. Nommé, sous l'Empire, procureur impérial à Bernay, il conserva cette fonction après la rentrée des Bourbons, et fut nommé, en 1815, par le département de l'Eure, membre de la Chambre dite *Introuvable*. Réélu, en 1816, M. Lizot parla en faveur de la loi sur les élections et se montra favorable à la liberté de la presse. Il fut, sous le ministère de M. Pasquier, appelé aux fonctions de juge-de-paix du 10e arrondissement de Paris, et continué dans son mandat. Cet honorable député se fit remarquer à la Chambre par l'inflexibilité de ses principes ministériels, qui résistèrent aux changements de personnes et aux variations de système. « Un ministre est l'homme du Roi, dit-il un jour, et c'est une extrême inconvenance que d'avancer que les ministres ne

peuvent se soutenir sans avoir la majorité ; s'il en était autrement, ce ne serait pas le Roi qui gouvernerait, ce serait nous. » M. Lizot mourut à Paris, dans l'exercice de son mandat, le 31 janvier 1827. Il a laissé un fils qui, aujourd'hui, occupe, à Rouen, un rang élevé dans la magistrature.

(V. *Biogr. des Contemp.* et *Monit.*)

LOEUVRE (Jacques de), né à Coutances, dans le dix-septième siècle, embrassa l'état ecclésiastique et devint professeur d'éloquence et principal au Collége d'Harcourt, à Paris. On a de lui un Panégyrique de Pierre Padet, proviseur et bienfaiteur de ce même Collége, 1670, in-4°, et une édition de Plaute, à l'usage du Dauphin, Paris, 1679, 2 vol. in-4°, fig.

(V. *Dictionn. de Moreri* et *Hist. du Collége de France*, par l'abbé Goujet.)

LOHIER (Jehan), clerc normand et l'un des hommes les plus savants de son temps, naquit vers le commencement du quinzième siècle. Chargé d'examiner les pièces du procès de Jeanne d'Arc, déjà instruit par Cauchon, évêque de Beauvais, il se montra défenseur zélé de cette héroïne, en soutenant « que le procès ne valait rien, d'abord parce qu'il avait été traité en lieu clos et fermé et où les assistants n'étaient point en pleine liberté de dire leur pure et pleine volonté ; ensuite que l'on traitait en cette matière de l'honneur du Roi de France, de qui elle tenait le parti, et que ledit Roi n'avait point été appelé ni représenté par aucun, etc. » Lohier, après avoir exprimé aussi courageusement son opinion, déclara à l'évêque de Beauvais qu'il refusait d'assister à cet inique procès, ce qui redoubla le mécontentement du prélat vindicatif. Le docte clerc normand, qui avait été menacé d'être noyé pour s'être ainsi prononcé en faveur de la raison, de l'équité et de l'in-

nocence, ne voulut point demeurer plus longtemps sous la domination anglaise. Il se retira en cour de Rome, où il termina sa carrière, avec le titre de doyen du tribunal de la Rote.

(V. *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, par M. J. Quicherat.)

LO ou LAUD (saint) naquit vers la fin du cinquième siècle, dans le diocèse de Coutances, d'une famille des plus illustres de ce pays. Choisi, fort jeune, pour occuper le siége épiscopal de Coutances, vacant par la mort de Saint Possesseur, il fut sacré, vers l'an 528, par Saint Godard, archevêque de Rouen et métropolitain de la Neustrie.

Peu de temps après son sacre, il alla visiter Saint Malaine, évêque de Rennes, et conféra, avec ce prélat, sur les affaires de l'Eglise. Plus tard, il assista, en personne, à trois des cinq conciles tenus à Orléans. Devenu seul héritier de sa famille, le pieux évêque enrichit son église, en lui faisant don de plusieurs terres, entre autres celle de Briovère, aujourd'hui la ville de Saint-Lô. Après avoir gouverné son diocèse, avec un zèle vraiment apostolique, pendant quarante ans, le saint prélat termina sa carrière, le 11 des calendes d'octobre 568 ou 570.

Le corps de Saint Lô, apporté à Rouen pour le soustraire à la profanation des Normands, lors de leur invasion, fut déposé dans une des plus anciennes églises, qui était alors sous le vocable de Saint-Sauveur, et qui prit bientôt le nom du saint évêque de Coutances (1). La fête de Saint Lô est célébrée, le 22 septembre, dans plusieurs églises de Normandie.

(V. *Abrégé de la Vie des Evêques de Coutances*,

---

(1) Cette église a été supprimée lors de la première Révolution.

par Rouault, *Hist. ecclésiast. de la province de Norm.*, par Trigan, *Hist. des Evêques de Coutances*, par M. l'abbé Lecanu, etc.)

LOISEL (Christophe), curé d'Aulnou, naquit à Argentan, dans la seconde moitié du seizième siècle.

Il est auteur d'un livre rare intitulé: *Maximes des sept Sages de la Grèce, en distiques latins et en quatrains françois* (pour l'instruction de la jeunesse), Paris, 1614, in-8°.

(V. *Essai sur l'Hist. d'Argentan*, par L.-J. Chrétien de Joué-du-Plain.)

LONGCHAMPS (Guillaume de), légat du pape, évêque d'Ely, en Angleterre, et chancelier du même royaume, naquit en Normandie, dans le douzième siècle, d'une famille obscure (1). Il dut à son savoir et à ses talents la faveur de Richard-Cœur-de-Lion, qui, lors de son départ pour la Palestine, le chargea, avec le titre de régent, de l'administration de son royaume.

Ambitieux et despote envers tous dans l'exercice de sa suprême autorité, Guillaume de Longchamps se fit de nombreux ennemis, à la tête desquels se trouvait le prince Jean, frère du Roi. Forcé de comparaître devant une assemblée de seigneurs et d'ecclésiastiques, l'évêque d'Ely, accusé et convaincu d'avoir excédé ses pouvoirs, fut destitué de sa charge de régent, contraint de déposer la croix de légat, puis emprisonné. Rendu à la liberté, il passa en Normandie, et informa alors le pape des persécutions dont il avait été l'objet. Lorsque, à son retour de la Terre-Sainte, Richard-Cœur-de-Lion fut fait prisonnier en Allemagne, de Longchamps négocia l'un des premiers

(1) On le fait naître aussi dans le diocèse de Beauvais.

la rançon du Roi, avec lequel il rentra en Angleterre comme son agent et comme évêque d'Ely ; il assista, en cette dernière qualité, au couronnement de Jean-sans-Terre.

(V. *Hist. d'Angl.*, par Rapin Thoyras, t. 2, *Biogr. manuscr.*, par A. Pasquier.)

LONGER (Jacques-Benjamin), d'abord vicaire apostolique du Tonquin occidental, puis évêque de Gortyme, naquit au Havre, le 31 mai 1752. Embarqué, en février 1776, pour aller, comme missionnaire, prêcher la foi évangélique dans la Cochinchine, il y eut à subir, pendant douze ans, de rudes et cruelles persécutions, et reçut la consécration épiscopale des mains de l'évêque de Macao, le 30 septembre 1792.

Il remplit, pendant de nombreuses années, avec zèle et dévoûment, son ministère apostolique, et mourut au Tonquin, le 8 février 1831.

(V. *Biogr. des Hommes célèbres du Havre*, par J.-B. Levée.)

LONGRAIS DE BELJAMBE (Alexandre-Louis), né à Caen, le 23 juin 1699, fit de rapides progrès dans ses études à l'Université de cette ville. Se sentant du goût pour la science médicale, il ne tarda pas à arriver au doctorat, dans le louable but surtout de pouvoir rendre service aux malheureux, et fut à Paris compléter son instruction et comparer les méthodes de ses premiers maîtres avec celles des plus habiles médecins de cette capitale.

De retour à Caen, il s'y fit bientôt une brillante réputation, fut choisi pour remplacer M. Angot comme professeur de médecine à la Faculté de cette même ville, puis devint recteur, en 1735. Admis à l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, de Longrais y fit lecture d'une dissertation sur les effets de l'air par rapport à la santé. Ce savant

médecin mourut dans sa ville natale, le 24 janvier 1743. Son éloge académique, fait par M. Touchet, se trouve dans la feuille 18 des *Nouvelles litt. de Caen.*

(V. *Dictionn. de Moreri.*)

LORET (Jean), né à Carentan, vers 1600, de parents peu favorisés de la fortune, reçut seulement les premiers éléments de l'instruction, et fut à Paris afin d'y trouver un modeste emploi. Comme il montrait beaucoup d'esprit et qu'il faisait des vers assez singulièrement tournés, il parvint à s'insinuer auprès de quelques grands seigneurs qui le recommandèrent au cardinal Mazarin, lequel le gratifia d'une pension de deux cents écus.

Le principal ouvrage de Loret est une Gazette en vers burlesques, commencée en 1650. Elle fut, pour la première année, adressée, sous forme de lettres, au Roi ; en 1651, à la Reine, puis à Mlle de Longueville, depuis le 26 octobre 1652 jusqu'au 29 mars 1665. Cette Gazette, à laquelle l'auteur donna le titre pompeux de *Muze historique*, forme trois volumes petit in-f°, et contient tous les faits remarquables, soit politiques, soit littéraires, tous les bruits de la ville, toutes les nouvelles étrangères, qui ont occupé les esprits depuis le 1er janvier 1650 jusqu'en 1665.

« Les lettres rimées de Jean Loret, piquantes dans leur naïveté, sont aujourd'hui, dit M. Viollet-Leduc, dans le Catalogue de sa bibliothèque poétique, le seul monument qui nous reste peut-être des opinions politiques et littéraires de cette époque féconde. La Fronde, les intrigues auxquelles elle donna lieu, les personnages qui y figurèrent, une partie des pièces de Corneille et toutes celles de Molière y sont appréciées selon l'esprit du temps, toujours avec bonne foi, souvent avec esprit. » Loret montra le

même courage que Pélisson et La Fontaine, en adressant publiquement au surintendant Fouquet, son bienfaiteur, qui était alors en disgrâce et emprisonné à la Bastille, des vers pleins de nobles et généreux sentiments. Il mourut à Paris, en mai 1665.

On a de Jean Loret, outre sa *Muze historique*, un recueil intitulé : *Poésies naturelles du sieur Jean Loret*, Paris, Dugart, 1633, in-8° (très-rare) ; *Poésies burlesques, contenant plusieurs épitres à diverses personnes de la Cour*, Paris, 1646, in-8°. Ce qu'il y a de plus burlesque dans les lettres rimées du gazetier normand, ce sont les distiques par lesquels il les terminent et dont voici un échantillon :

Fait le jour d'après Saint-Grégoire,
Où j'allais visiter la foire.

Mais voilà bien trop de paroles,
Adieu ! Je vais manger deux soles.

Fait en octobre, le vingt-deux,
N'ayant mangé qu'un couple d'œufs.

On réimprime en ce moment la *Muze historique* de Loret, en 4 vol. in-8° ; le tome 1 a paru en 1857.

(V. *Biogr. univ.*, *Les Normands illustres*, publiés par M. L.-H. Baratte, etc. Port. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

LORGE (Jean-Thomas-Guillaume de), général de division, grand officier de la Légion-d'Honneur, baron de l'Empire, naquit à Caen, le 26 novembre 1767.

Il s'enrôla, à dix-sept ans, dans le 7e régiment de dragons, et entra, comme volontaire, en 1790, dans le 1er bataillon des Lombards. Son expérience et sa bravoure lui valurent, dès lors, un avancement rapide, et, en 1793, il fut nommé général de brigade. Il fit, avec ce grade, la campagne des Ardennes, se distingua à Fleurus, en 1794, contribua aux succès des

batailles de l'Ourthe et de la Roer, et participa, pour une grande part, à la prise de Coblentz.

En 1796, il combattit à Altenkirchen, concourut aux opérations du siége de Mayence, pacifia le Valais, en 1798, et fut promu, l'année suivante, au grade de général de division. Après s'être rendu maître de Zurich, le général de Lorge passa à l'armée du Danube, et se signala dans toutes les affaires importantes de cette campagne.

En Itatie, il tint en échec, avec 1,400 hommes, la garnison de Mantoue, forte de 4,000 hommes, et concourut à la victoire de Marengo. Il fut investi successivement du commandement des départements du Rhin-et-Moselle, de la Sarre et du Mont-Tonnerre, puis rejoignit la Grande-Armée, en Allemagne, en 1806, et déploya, plus tard, sa bravoure accoutumée en Espagne et en Portugal. Il fit, en 1812, la campagne de Russie et se couvrit de gloire aux batailles de Julerbogk et de Denwritz. Le général de Lorge cessa de faire partie des cadres de l'armée après la seconde Restauration, et mourut à Paris, le 28 novembre 1826.

(V. *Biogr. milit. de Vict. et Conq.*, *Biogr. des Contemp.*, *Not. sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard, et *Monit.*)

LORIMIER (Pélage-Adélaïde de), commandant d'artillerie dans la garde royale, officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de Saint-Louis et député de la Manche, naquit à Carentan, le 5 octobre 1784, d'une famille ancienne et considérée. Après avoir fait ses études aux Colléges de Vire et de Caen, il fut admis, en 1804, à l'Ecole polytechnique, d'où il sortit pour passer, avec le grade de lieutenant, dans le 8e régiment d'artillerie. Il fit les campagnes de 1808, de 1809 et de 1810, à la Grande-Armée, celle de 1811, sur les côtes de Hollande, et celles de 1813 à 1814,

à la Grande-Armée, avec le grade de capitaine. M. de Lorimier se comporta partout avec honneur et distinction, continua à servir sous la Restauration, et devint, en 1817, chef de bataillon dans l'artillerie de la Garde royale.

« Si la modestie de ce militaire n'eût point, dit son biographe, égalé sa valeur et ses talents, il eût obtenu un avancement brillant ; mais il était de ces hommes qui sont toujours là pour accomplir le devoir et jamais pour en recevoir le prix. » Nommé député, en 1826, M. de Lorimier remplit son mandat selon les vœux de ses commettants, qui le réélurent à deux autres législatures.

Il mourut à Caen, le 21 février 1834.

(V. *Not.* par M. Ephrem Houel, *Ann. de la Manche*, 1837.)

LOUIS (François, le Père), provincial des Capucins et habile prédicateur, naquit à Argentan, dans le dix-septième siècle. Il est auteur de *Conférences théologiques sur la Grandeur de Dieu*, Paris, 1678 ; *Exercices intérieurs du Chrétien*, et de plusieurs autres ouvrages ascétiques. Il termina sa carrière en 1680. La librairie Gaume a publié, il y a peu d'années, les œuvres complètes du P. Louis, en 9 vol. in-12.

(V. *Essai sur l'Hist. et Antiq. d'Argentan*, par L.-J. Chrétien de Joué-du-Plain, et *Manuel bibliogr.* de M. E. Frère.)

LOUIS (Pierre), né à Rouen, le 4 juillet 1665, fit ses études au Collége des Jésuites de cette ville, embrassa la carrière ecclésiastique, et fut recevoir à Paris, en 1697, le titre de docteur en Sorbonne. Pourvu, l'année suivante, d'un canonicat dans la Cathédrale de Rouen, il fut bientôt remarqué par sa piété et par sa science, puis devint, sous l'épiscopat

de Colbert, qui avait apprécié son mérite, promoteur-général du diocèse, fonctions dans lesquelles il se montra des plus capables.

S'étant rendu appelant de la *Bulle Unigenitus*, l'abbé Louis fut, après la mort de l'archevêque de Colbert, en butte aux attaques des défenseurs de cette *Bulle*, lesquels étaient alors nombreux et puissants. Cet honorable ecclésiastique mourut à Rouen, le 24 octobre 1744. Il avait légué à la Bibliothèque de la Cathédrale tous les livres qu'il possédait, et dont le nombre était de plus de douze cents.

(V. *Biogr. manuscr.*, par A. Pasquier.)

LOUP (Saint), quatrième évêque de Bayeux, naquit dans cette ville, vers la fin du quatrième siècle, de parents encore attachés au paganisme. Il fut converti à la foi chrétienne par un saint prêtre nommé Rufinien, et revêtu du sacerdoce par Sylvestre, archevêque de Rouen ; il fut sacré évêque de Bayeux, en 431, par le même prélat.

Saint Loup travailla, avec un zèle infatigable, au salut des âmes qui lui étaient confiées, et mourut en 461 ou 465, le 25 octobre, jour où sa mémoire est honorée dans le diocèse de Bayeux.

Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Exupère.

(V. *Hist. du diocèse de Bayeux*, par Hermant.)

LOUVEL (Jacques), né à Caen, vers 1600, se voua, toute sa vie, à l'enseignement. Il a composé quelques ouvrages de piété, parmi lesquels on cite un *Recueil de Sentences chrétiennes et morales*, publié à Caen, en 1651.

Il termina sa carrière, dans sa ville natale, en 1680.

LUC ou LUCAS, né dans le douzième siècle, à la Barre, près de Bernay, fut d'abord chanoine, archi-

diacre, doyen du chapitre, puis devint évêque d'Evreux, en 1203.

C'est pendant l'épiscopat de Luc que furent retrouvées les reliques de Saint Taurin, qui, depuis l'invasion des Normands, étaient profondément cachées dans la terre, et que notre prélat fit enfermer dans une châsse précieuse.

Luc fit, en 1209, plusieurs dons pour concourir à la restauration de l'abbaye de Lyre, et approuva, en 1211, la construction de la nouvelle église de Conches. Il termina sa carrière le 30 janvier de l'année 1220.

(V. *Hist. des Evêques d'Evreux*, par MM. A. Chassant et G.-E. Sauvage.)

LUCAS (Paul), né à Rouen, le 31 août 1664, d'un riche marchand de cette ville, fit connaître, de bonne heure, son inclination pour les voyages. S'étant d'abord livré au commerce de la joaillerie, il parcourut, en exerçant cette industrie, la Turquie et l'Egypte, prit ensuite les armes dans les troupes vénitiennes, et assista au siége de Négrepont. En 1688, il s'embarqua sur un bâtiment armé en course contre les Turcs, obtint un commandement, et revint en France, vers 1696, rapportant des pierres antiques gravées, des médailles et des manuscrits, qui furent placés dans la Bibliothèque du Roi. En 1699, Paul Lucas entreprit un nouveau voyage, mouilla au port d'Alexandrie, remonta le Nil jusqu'aux Cataractes, puis, quittant l'Egypte, il gagna l'île de Chypre, traversa Balbec, Damas, Alep, l'Arménie, séjourna à Ispahan et ensuite à Bagdad.

La maison des Capucins, où il résidait dans cette dernière ville, ayant été pillée par les gens du Pacha, notre voyageur perdit la plus grande partie de la riche collection de curiosités qu'il avait rapportée de Perse. Pris par un corsaire, en revenant de ce voyage,

il fut dépouillé du peu qui lui restait, et revint enfin à Paris, en 1703, après avoir éprouvé bien des traverses. En 1705, notre compatriote reçut l'ordre du Roi de retourner dans le Levant, avec mission d'y rechercher les monuments de l'antiquité. Il traversa alors l'Anatolie, Césarée de Capadoce, revint sur les bords du Bosphore et s'embarqua pour Athènes. Il visita les îles de l'Archipel, pénétra dans le pays, vit Smyrne, Konieh, Jérusalem, et revint en France, en 1708. Il fit encore, par ordre du Gouvernement, deux autres voyages dans les mêmes contrées, en 1714 et en 1723, après lesquels le Roi lui témoigna qu'il était satisfait de ses services et le nomma son antiquaire. Paul Lucas se reposa pendant quelques années, mais, en 1736, sa passion s'étant réveillée avec une nouvelle ardeur, il partit pour l'Espagne, où le Roi Philippe V l'accueillit avec beaucoup de bienveillance et le chargea du classement de son Cabinet de médailles.

Atteint, vers la fin de cette même année, d'une grave maladie, il mourut à Madrid, le 12 mai 1737. On a de ce célèbre voyageur les ouvrages suivants: *Voyage au Levant*, Paris, 1704, 2 vol. in-12, cartes et figures ; *Voyage dans la Grèce, l'Asie mineure, la Macédoine et l'Afrique*, Paris, 1710, 2 vol., cartes et figures ; *Voyage dans la Turquie, l'Asie, la Syrie, la Palestine, la Haute et Basse Egypte*, Paris, 1719, 3 vol. in-12. Plusieurs éditions de Paris, Rouen et Amsterdam et trad. en allemand.

(V. *Biogr. univ.*, etc.)

LUPICIN (Saint), né à Coutances, dans le sixième siècle, fut baptisé et élevé dans l'église cathédrale de cette ville, dont il devint évêque à la mort de Saint Ulphobert, par lequel il avait été ordonné prêtre.

Il fut sacré par Hidulphe, archevêque de Rouen,

en 610, et termina sa carrière après trente ans d'épiscopat.

(V. *Vie des Evêques de Coutances*, par Rouault, et *Hist.* des mêmes évêques, par M. l'abbé Lecanu.)

LURIENNE (Georges-Charles de), né à Rouen, en 1732, était chanoine à la Cathédrale de Rouen. Aimant à cultiver les lettres, il fut reçu à l'Académie des Palinods de cette ville, et devint, en 1774, juge du concours des pièces de poésie envoyées à cette Académie. On a de lui des discours d'ouverture fort remarquables et les éloges des présidents de Bailleul et de Rouville. Arrêté comme suspect, à cause de son refus de serment à l'époque de la Terreur, l'abbé de Lurienne fut envoyé à Paris, détenu dans la prison du Luxembourg et condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire, le 19 messidor an II (7 juillet 1794), comme complice d'une prétendue conspiration qui aurait eu lieu dans cette prison. Cet arrêt, comme tout ceux qui furent prononcés par ce tribunal de sang, reçut immédiatement son exécution.

(V. *Biogr. manuscr.*, par A. Pasquier, etc.)

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.